This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

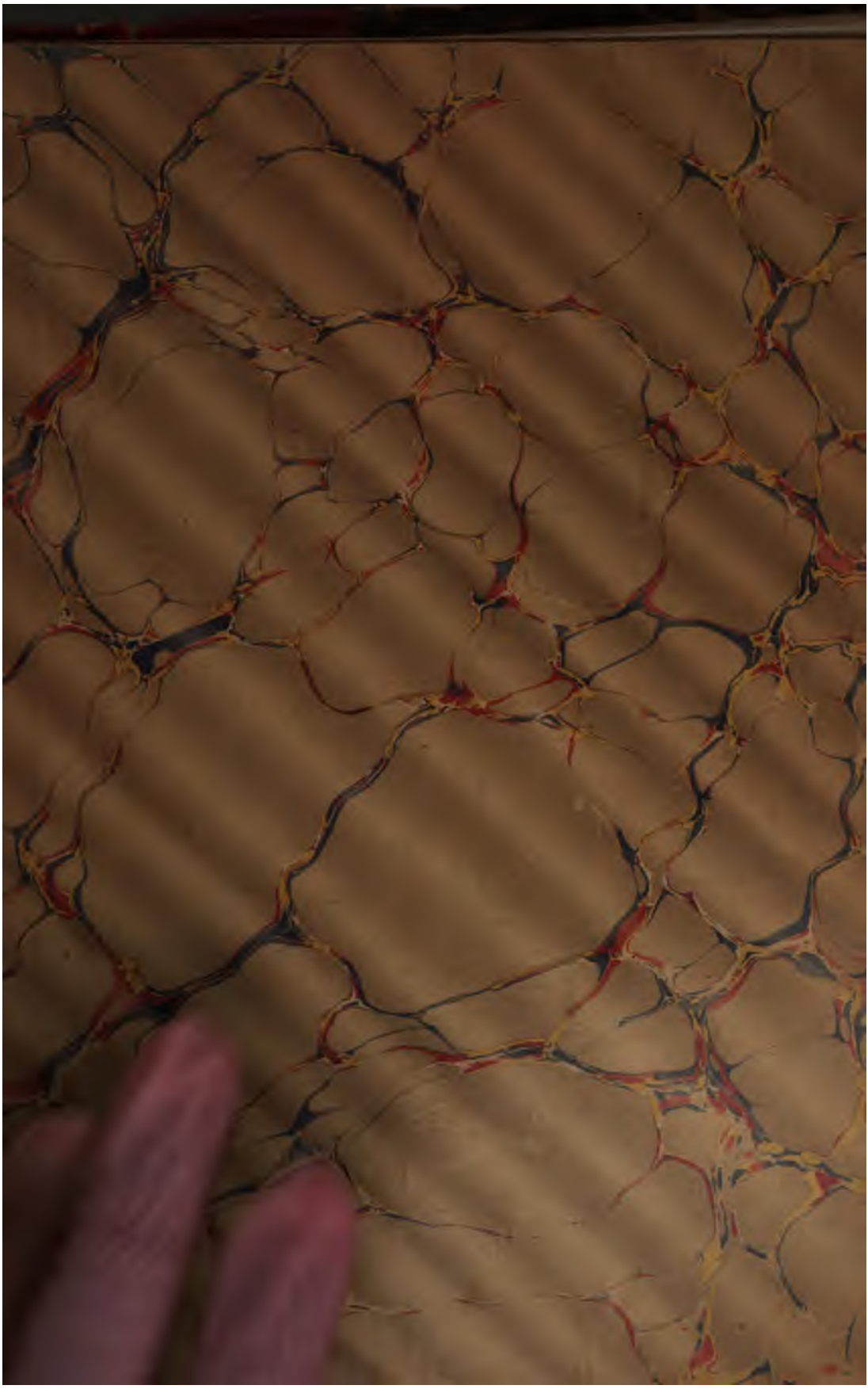
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



1.

2.

MÉLANGES NICOLE

JULES NICOLE

MÉLANGES NICOLE

RECUEIL DE MÉMOIRES

DE

PHILOLOGIE CLASSIQUE ET D'ARCHÉOLOGIE

OFFERTS A

JULES NICOLE

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

A l'occasion du XXX^e^ anniversaire de son professorat.

AVEC UN PORTRAIT, 19 VIGNETTES ET 20 PLANCHES

GENÈVE

IMPRIMERIE W. KÜNDIG & FILS

1905

LIBRARY
LELAND STANFORD JUNIOR
UNIVERSITY

Αἴγυπτε, χαῖρε· μυρίους ἐτῶν κύκλους
ἔδαρθες ἐξ οὗ φῦλ' ἐνίκησας βροτῶν
τεχνῶν ἁπασῶν ἐργάνη· νῦν δ' αὖ πάλιν,
πάντων σὺ πηγὴ θαυμάτων παλαίφατε,
ὡς μουσομήτωρ ἐμπρέπεις ἐκ νηδύος
χέουσα θησαύρισμ' ἐς αἰανῆ χρόνον.

R. Y. Tyrrell.

Καί σοι, Νικόλλε, τῶνδε χρημάτων μερίς
πέπτωκε πολλή, σοὶ γὰρ οὐ φθονεῖ τύχη
τέχνης περισσῆς, τοίγαρ ἔστησαν φίλοι
τρόπαιον, ἄξιον μὲν οὔ, δόσιν δ' ὅμως
ὀλίγην φίλην τε, καὶ τόδ' ἔσται σοι τορόν
τῆς εὐμενείας τέκμαρ εἰς ροπὴν βίου.

J. P. Mahaffy.

83653

COMITÉ DE PUBLICATION DES MÉLANGES

Paul MORIAUD.
Edouard NAVILLE.
Paul OLTRAMARE.

LISTE DES COLLABORATEURS

Adolphe BAUER.
Friederich BLASS.
Hugo BLÜMNER.
Michel BRÉAL.
René CAGNAT.
P. CAVVADIAS.
Domenico COMPARETTI.
F.-C. CONYBEARE.
Otto CRUSIUS.
Wilhelm DÖRPFELD.
Louis DUCHESNE.
Henri ERMAN.
Henri FRANCOTTE.
Adolphe FURTWÄNGLER.
G.-A. GERHARD.
Paul GIRARD.
Edgar-J. GOODSPEED.
Otto GRADENWITZ.
Bernard-P. GRENFELL.
Louis HAVET.
W. HELBIG.
H. van HERWERDEN.
Hermann HITZIG.
Maurice HOLLEAUX.
Théophile HOMOLLE.
Arthur-S. HUNT.
Pierre JOUGUET.
Alfred KÖRTE.
Spyr.-P. LAMBROS.
B. LATYSCHEW.
Jules LE COULTRE.
Gustave LEFEBVRE.
Emmanuel LÖWY.
Arthur LUDWICH.
J.-P. MAHAFFY.
Gaston MASPERO.
J.-P. MILLIET.
Ludwig MITTEIS.
Ernest MURET.
Edouard NAVILLE.
Georges NICOLE.
Paul OLTRAMARE.
Edmond POTTIER.
Salomon REINACH.
Théodore REINACH.
Carl ROBERT.
Aloys RZACH.
Ferdinand de SAUSSURE.
W. SCHUBART.
J.-Gilbart SMYLY.
Chr. TSOUNTAS.
R.-Y. TYRRELL.
Girolamo VITELLI.
J.-P. WALTZING.
Henri WEIL.
Carl WESSELY.
A. WIEDEMANN.
Ulrich WILCKEN.
Adolphe WILHELM.
Constantin ZENGHELIS.

DIE CHRONIK DES HIPPOLYTOS

Durch A. v. Gutschmids *(Kleine Schriften* V, 240 ff., 585 ff.) Untersuchungen über den Diamerismos, d. h. über den in zahlreichen Chroniken enthaltenen, die Verteilung der Erde unter die Söhne Noe's behandelnden Bericht ist festgestellt, dass das Genesis cap. 10 und darnach I Paralip. 1, 4—24 erhaltene Stammväterverzeichnis, die sogenannte Völkertafel Moses, zuerst von jüdischen, dann von christlichen Autoren als Rahmenwerk benutzt wurde, um darin eine mehr oder minder ausführliche Darstellung der Ethnographie und Geographie unterzubringen.

Die inneren Widersprüche, die die Listen des Diamerismos in den ausführlicheren uns erhaltenen Fassungen aufweisen, lassen sich nur durch die Annahme erklären, dass deren Bildung unabhängig erfolgte und dass ursprünglich nicht Zusammengehöriges uns jetzt nur lose und äusserlich verbunden vorliegt. Da diese Kontaminierung schon in vorchristlicher Zeit in der jüdisch-hellenistischen Exegese und popularisierenden Bearbeitung des Alten Testamentes begann und in den christlichen Weltchroniken fortgesetzt wurde, wird es schwerlich jemals gelingen, den Diamerismos wieder in seine ursprünglichen Bestandteile zu zerlegen, deren Herkunft und Ent-

stehungszeit im Einzelnen festzustellen. Im Allgemeinen kann aber nicht zweifelhaft sein, dass das profane Material, aus dem die Bearbeiter dieses Abschnittes der Bibel schöpften, auf antike ethnographisch-geographische Ueberlieferung zurückgeht, zum Teil von sehr erlesener Kenntnis zeugt, häufig aber durch Unverstand der Bearbeiter entstellt wurde. Allein nicht alle Mängel, an denen die erhaltenen Fassungen leiden, gehen auf die Bearbeiter zurück ; einzelne rühren auch daher, dass neben gut unterrichteten Autoren auch minderwertige antike Kompendien Verwendung fanden.

Jüdische Darstellungen des Diamerismos sind uns zwei aus dem ersten nachchristlichen Jahrhundert stammende bei Josephus in den jüdischen Altertümern und in dem sogenannten Buch der Jubiläen oder der kleinen Genesis erhalten ; über diese hat schon A. v. Gutschmid (a. a. O.) erschöpfend gehandelt. Die älteste erhaltene christliche Darstellung findet sich in der im Jahre 234 n. Chr. vollendeten Chronik des römischen Gegenpapstes Hippolytos. Diese unterschied sich von älteren ähnlichen Werken, auch von dem seines Zeitgenossen Sextus Julius Africanus, dadurch, dass darin der Diamerismos besonders eingehend dargestellt war. Eben aus diesem Grunde hängen aber auch die meisten uns in lateinischen, byzantinischen und orientalischen Chroniken erhaltenen Fassungen des Diamerismos teils direkt, teils indirekt von der Chronik des Hippolytos ab.

Bisher war der Diamerismos des Hippolytos durch drei lateinische Uebersetzungen bekannt : die beiden sogenannten libri generationis und den sogenannten Barbarus des Scaliger, über deren Verhältnis zu einander die Ausgabe Theodor Mommsens in den chronica minora *(Mon.*

Germ. IX, script. antiquiss., p. 95 ff.) Aufschluss gibt. Das Verhältnis dieser drei Uebersetzungen zu dem bisher verloren geglaubten griechischen Original wird binnen kurzem aus dem Abdruck des Codex Matritensis 121 (Iriarte, *Reg. bibl. Matr. codd. Græc.*, p. 484 ff.) ersichtlich werden *(Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Litteratur)*, der, wie ich a. a. O. zeigen werde, auf fol. 51 R. bis zum Schluss fol. 82 V., anonym überliefert den Anfang der Chronik des Hippolytos enthält. Es ist jetzt deutlich zu erkennen, dass der beim Barbarus übersetzte alexandrinische Chronist aus dem Anfang des 5. Jahrhunderts das Original, so weit er nicht einzelne Abschnitte ganz ausliess, am getreuesten wiedergab.

Der Diamerismos der Chronik des Hippolytos besteht aus folgenden Abschnitten. In einer Einleitung werden die Grenzen der drei Erbteile der Söhne Noe's in der Reihenfolge Sem, Cham, Japheth und hierauf die grossen Flüsse eines jeden in umgekehrter Reihenfolge angegeben. Hierauf folgt eine kurze Notiz über die Sprachenverwirrung und den Turmbau. Dann werden, mit Japheth beginnend, dessen Söhne und Enkel, sowie die von ihnen stammenden 15 Völker aufgezählt. Darauf folgt eine von dieser Aufzählung unabhängig gebildete Liste der Japhethvölker, in der sich nur wenige der schon genannten Namen wiederfinden; sie umfasst 50 Namen. Daran schliesst sich eine Liste der 6 schriftkundigen unter diesen 50 Völkern, deren Namen jedoch in der vorangehenden Liste schon durchweg genannt sind. Hierauf folgt abermals eine Angabe der Grenzen des Erbteiles Japheths, die im allgemeinen ebenso gefasst ist wie die erste, im einzelnen aber auch neue geographische Angaben enthält. Der nächste Abschnitt bringt eine Liste der Länder Japheths, 42 an der

Zahl, die zwar einzelne Namen aus den beiden Völkerlisten in der Form von Ländernamen wiederholt, übrigens aber auch wieder viele neue Namen enthält; sie ist also ebenfalls ohne Rücksicht auf die beiden vorangehenden Völkerlisten mit Benutzung anderen Materials gebildet. Dann folgt ein Katalog der Inseln Japheths und eine nochmalige Erwähnung seines Flusses, des Tigris.

Nach demselben Schema werden die Völker, Länder, Inseln etc. aufgezählt, die Cham und Sem zufielen; auch in diesen beiden Abschnitten besteht nur zwischen der zweiten Völkerliste und der ihr unmittelbar folgenden der schriftkundigen Völker der zu erwartende Zusammenhang, alle anderen Listen sind ohne Rücksicht auf einander gebildet. Das erste, mit der Stammväterliste Chams verbundene Völkerverzeichnis ist jedoch nicht so vollständig wie das Japheths und Sems: darin werden von etwa der Hälfte der Stammväter die Namen allein genannt und es fehlen die Namen der von ihnen abgeleiteten Völker. Am Ende des Sem behandelnden Abschnittes wird nach der Länderliste noch einmal die Grenzbestimmung seines Erbteiles wiederholt, und daran die von Cham und Japheth abermals (zum drittenmale) angefügt, so dass also, wie am Anfang, so auch am Ende die Reihenfolge in dieser Rekapitulation: Sem, Cham, Japheth ist.

Daran schliesst sich das Verzeichnis der 72 Völker, die beim Turmbau zerstreut wurden. Auch diese grosse Liste, von der man erwarten sollte, dass sie aus einer Summierung der in den vorhergehenden Völkerlisten genannten Namen bestehen werde, wiederholt aus jenen nur einige und bringt im übrigen abermals zahlreiche neue Namen.

Da aber auch in diesen verschiedenen Katalogen die dem Hippolytos bekannten Völker noch nicht erschö-

pfend enthalten waren, so fügte er mit einer kurzen Uebergangswendung als angebliche Kolonien (ἀποικίαι) der schon genannten Völker noch zahlreiche neue Völkernamen nebst Angabe ihrer Herkunft hinzu und schob dabei auch viele früher teils schon genannte, teils bisher ungenannte Inselnamen ein. Darauf folgt, wieder durch eine Uebergangsbemerkung eingeleitet, ein Abschnitt über die Wohnsitze der bisher genannten Völker, der jedoch nur über einen ganz kleinen Teil derselben Auskunft gibt.

Daran schliesst sich ein Verzeichnis der 12 bekanntesten Berge, auf dieses folgt eines der 40 bekanntesten Flüsse nebst einem Exkurs über die gemeinsame Quelle der erstgenannten 4 Flüsse: des Phison, Nil, Tigris und Euphrat, also der Paradiesesflüsse.

Daran fügte Hippolytos, abermals mit einer fast gleichlautenden, kurzen Uebergangsbemerkung eingeleitet, den Stadiasmus des mittelländischen Meeres, das einzige bisher im griechischen Originaltext aus seiner Chronik veröffentlichte Stück (zuletzt bei C. Müller, *Geogr. Græc. min.* I, 427), das man aber irrtümlicherweise für eine selbständige, anonym überlieferte Schrift gehalten und als Bestandteil der Chronik verkannt hat. Mitten im Stadiasmus bricht der Text ab, der Matritensis 121 enthält nur ungefähr die Hälfte des ganzen Werkes des Hippolytos.

Nach den lateinischen Uebersetzungen und den an deren Anfang wie im Matritensis 121 erhaltenen Inhaltsangaben und nach vereinzelten Bemerkungen zu schliessen, folgte auf den Stadiasmus noch ein Verzeichnis der wichtigsten Städte nach den sieben Klimas angeordnet. Damit erst schloss der von Hippolytos so ausführlich behandelte Diamerismos. Auf diesen folgte dann, mit den Richtern und

Königen der Israeliten beginnend und mit den römischen Kaisern von Augustus bis zum 13. Jahre des Alexander Severus (234) endend, die eigentliche Chronik. Den die Zeit von der Weltschöpfung bis zur Völkerzerstreuung umfassenden Abschnitt dagegen hatte Hippolytos in kürzester Fassung dem Diamerismos vorangestellt. Zwischen die Regentenlisten der Chronik waren Abschnitte über die Paschafeiern seit Moses bis 234, eine Liste der Olympiaden von Iphitos bis zu demselben Jahre, Kataloge der Patriarchen, Propheten, Prophetinnen und der jüdischen Hohenpriester eingefügt.

Bekannt ist, dass Hippolytos der Chronik seines älteren Zeitgenossen Sextus Julius Africanus einiges entnahm, ohne sie indessen wirklich auszuschreiben. Für den ausführlichen Diamerismos kommt jedoch Africanus als Quelle nicht in Betracht. Was Hippolytos hierüber bot, stammt vielmehr teils aus anderen älteren Bearbeitern dieses Gegenstandes, teils fügte er, wie jetzt der griechische Text erkennen lässt, auch selbst aus ihm zugänglichen ethnographisch-geographischen Büchern einzelnes hinzu.

Der ältere Diamerismos, den Hippolytos benutzte, endete nämlich schon mit dem Katalog der 72 beim Turmbau zerstreuten Völker. Von den Abschnitten, die Hippolytos selbst hinzufügte, ist der wertvollste der letzte im Matr. 121 allein zum grösseren Teil erhaltene: das als Stadiasmus maris magni bezeichnete Schiffahrtsbuch für die Segelfahrt im mittelländischen Meer, eine ursprünglich dem praktischen Gebrauch dienende Schrift mit Angabe der Distanzen von einem Ort zum anderen, der Hafenverhältnisse, der Wasserversorgung und anderer für den Kapitän eines Schiffes wissenswerter Dinge. Das da-

rauf folgende Städteverzeichnis fehlt ebenso wie der Stadiasmus in den lateinischen Uebersetzungen, deren Verfasser schon anfiengen, die ausführliche Kompilation des Hippolytos zu verkürzen, worin ihnen die späteren Bearbeiter und Benutzer in stets zunehmendem Masse folgten. Dieses Städteverzeichnis ist aber durch Vermittlung einer alexandrinischen Chronik (Panodoros, Annianos oder eines anderen) bei dem zu Anfang des 7. Jahrhunderts schreibenden Osterchronisten (p. 42, 6 ed., Bonn) erhalten. Es ist, wie A. v. Gutschmid a. a. O. erkannte, vollständig aus dem geographischen Werke des Ptolemäus entlehnt. Endlich entstammen die dem Stadiasmus vorangehenden Verzeichnisse der « Kolonien », der Berge und Flüsse antiken Kompendien und Schulbüchern, deren Angaben jedoch, soweit es sich um den Berg Sinai und die Paradiesesflüsse handelt, christlichen Interessen entsprechend ergänzt wurden.

Die Herkunft dieser Abschnitte aus solchen Quellen durfte schon bisher vermutet werden ; sie ist aber jetzt durch den von H. Diels unter dem Titel Laterculi Alexandrini (*Abhandlungen d. Berl. Akad.*, 1904) veröffentlichten Papyrus aus Ptolemäischer Zeit ganz zweifellos geworden. Der erhaltene Teil dieses antiken Schulkompendiums enthält eine Liste der berühmten Gesetzgeber, Maler, Bildhauer (getrennt je nachdem sie Götter oder Menschen gebildet haben), Architekten, Mechaniker, die sieben Weltwunder, Kataloge der grössten *Inseln*, der höchsten *Berge*, der grössten *Flüsse*, der schönsten Quellen und der Seen.

Die Namen in den entsprechenden Katalogen des Hippolytos und der Laterculi sind allerdings nur teilweise dieselben ; das ptolemäische Schulbuch ist, von den In-

seln abgesehen, im allgemeinen reichhaltiger als das rund 400 Jahre später von Hippolytos benutzte, oder aber Hippolytos hat nicht mehr alles, was seine Vorlage enthielt, für wissenswert gehalten ; allein darüber, dass ihm für diese Teile seines Diamerismos ein den Laterculi Alexandrini sehr ähnliches Buch vorlag, kann ein Zweifel nicht bestehen.

Hippolytos verfuhr demnach in seiner Chronik ebenso wie in der gewöhnlich Philosophumena genannten, die Ketzer bekämpfenden Schrift (κατὰ πασῶν αἱρέσεων), deren zwei ersten Bücher, wie Diels (Doxographi græci, Berlin 1879) nachgewiesen hat, gleichfalls nur aus einem oder zwei antiken Kompendien geschöpft sind, in denen die Schülerabfolgen (διαδοχαί) und die Lehrmeinungen (δόξαι) der griechischen Philosophen kurz und übersichtlich verzeichnet waren.

Erlesene Gelehrsamkeit des Altertums sucht man also bei diesem Schriftsteller vergeblich, solche finden wir erst in der Chronik des Eusebios aufgespeichert und verwertet. Gleichwohl erwies sich die aus wenigen Kompendien (einem Diamerismos, Ptolemäus, einem geographischen Schulbuch und dem Stadiasmus) geschöpfte Arbeit des Hippolytos wirksamer als die wissenschaftlichen Forschungen des Eusebius. Was Hippolytos in seinem Diamerismos zusammengetragen hatte, wurde direkt und indirekt im lateinischen Westen wie im griechischen Osten des römischen Reiches überaus häufig benutzt und es lässt sich noch nachweisen, dass gerade die wissenschaftlich und litterarisch besonders tief stehende alexandrinische Mönchschronik des 5. Jahrhunderts, die im Diamerismos ganz von Hippolytos abhängt, zu dessen weiter Verbreitung am meisten beitrug. Das für uns interessan-

teste Stück, den Stadiasmus maris magni, liessen jedoch alle Ausschreiber und Bearbeiter bei Seite; es ist in der einzigen erhaltenen Handschrift des griechischen Originaltextes, im Matr. 121 allein erhalten geblieben.

Graz, April 1905. Adolf BAUER.

DE PERSONARUM DISTRIBUTIONE IN LOCO CHOEPHORORUM AESCHYLI

Prodiit ante hos paucos menses Berolini apud Weidmannos commentatio de στιχομυθία quæ dicitur et tragicorum poetarum Græcorum et comicorum, scripta a docto adulescente Adolfo Gross. Explicantur natura, origines, progressus; multi loci tragicorum imprimis poetarum tractantur, inter quos (p. 53 sq.) Aeschyli qui exstat Choeph. 479-509. Apparet στιχομυθίαν quæ proprie appelletur in media tantum eius loci parte exstare, inde a v. 489; contra in prima neque minus in extrema vel binos versus vel ternos vel (Grossium si sequamur) etiam plures et ab Oreste et ab Electra pronuntiari, ita tamen ut æquabilitas quædam certusque ordo numerorum ubique sive agnosci sive cum ratione requiri possit. Est autem requirendi ratio in eo posita, quod per totam tragœdiam græcam talis æquabilitas manifesto latissime obtinet: cui nisi studuissent poetæ, ipsam στιχομυθίαν nunquam coluissent. Sed ambigitur quinam sit hoc loco numerorum ordo ac quæ loci dispositio, accessitque Wilamowitzii coniectura qua ipsorum versuum ordinem tralaticium mutavit. Examinemus igitur si placet hunc totum locum et primum universam eius dispositionem.

Sunt versus triginta et unus, neque dubium quin ex eis decem primam partem efficiant, primum bini Orestis et Electræ, deinde eorundem terni. Secundæ parti octo assignari solent (489-496) ; itaque tredecim tertiæ. Eam autem partitionem equidem dico non solum æquabilitate carere, sed etiam contra mentem ipsaque verba poetæ statui. Sic enim infit Electra v. 500 : *καὶ τῆσδ' ἄκουσον λοισθίου βοῆς πάτερ* ; hoc igitur est extremæ partis initium, in qua quæ preces proferuntur, omnes unum argumentum continent : ne stirps intereat, subveniendum esse liberis. Ex hac autem partitione decem versus extrema pars habet, totidem atque prima ; undecim mediæ relinquuntur, quæ et ipsa unum habet argumentum, pugnam instantem. Neque ab eo argumento discedunt ultimi tres versus vulgo Oresti tributi (497-499) :

ἤτοι δίκην ἴαλλε σύμμαχον φίλοις,
ἢ τὰς ὁμοίας ἀντίδος βλάβας λαβεῖν,
εἴπερ κρατηθεὶς γ' ἀντινικῆσαι θέλεις.

In secundo versu Canterus *λαβὰς* scripsit pro *βλάβας*, quem multi secuti sunt. Verum *λαβὴν διδόναι*, a luctantibus translatione sumpta, potius est adversario occasionem præbere, quod minime aptum est huic loco. Comparant quod est in Platonis Phædro (236 B) : *περὶ μὲν τούτου ὦ φίλε εἰς τὰς ὁμοίας λαβὰς ἐλήλυθας* ; sed id et ipsum est : mihi occasionem præbuisti utendi contra te eadem ratione qua tu in me usus es. Ultionem autem manifesto indicat *ἀντίδος*, ut in Eum. 264, et *βλάβη* vocabulum est quam maxime Aeschyleum, neque est in versu quicquam vel obscuri vel detorti, neque vero scholiasta alia forma eum legit : *ἢ σὺ κόλασον αὐτούς*. Sed aliud displicet, quod cum disiunctio sit in his versibus, non

tamen est iusta oppositio. Scio quemadmodum explicent Canteri mutatione usi: aut nobiscum sta aut æquas pugnandi condiciones præbe, id est æquas atque fuerunt antea, cum tu dolo victus es. Itaque ad ἀντίδος supplendum erit αὐτοῖς, ad λαβεῖν autem ἡμᾶς, ad ὁμοίας denique καὶ πρότερον. Scholiasta vero cum σύ addit, id extrinsecus addit quod ad δίκην oppositionem faciat[1]. Ego autem id ipsum, quod oppositio est parum expressa, una quadam ratione ferri posse puto, ut non unus Orestes continuo hæc loquatur, sed alter versus sit Electræ, Orestis rursus tertius. Sic erit tota altera pars στιχομυθίας ratione composita, neque minus ultimum par versuum, quod nonum decimumque huius partis complectitur, æquabilitate quadam coniunctorum versuum conspicuum quam fuerunt priora. Apponam ipsa:

ΟΡ. ὦ γαῖ(α) ἄνες μοι πατέρ' ἐποπτεῦσαι μάχην. 489
ΗΛ. ὦ Περσέφασσα, δὸς δέ γ' εὔμορφον κράτος.

Uterque versus ab ὦ incipit, reliquaque sunt similia.

ΟΡ. μέμνησο λουτρῶν οἷς ἐνοσφίσθης πάτερ. 491
ΗΛ. μέμνησο δ' ἀμφίβληστρον ὡς ἐκαίνισαν.

Abreschium secutus sicuti Wilamowitzius ὡς posui pro ὥ σ'.

ΟΡ. πέδαις δ' ἀχαλκεύτοιο ἐθηρεύθης πάτερ. 493
ΗΛ. αἰσχρῶς τε βουλευτοῖσιν ἐν καλύμμασιν.

[1] Alterum scholion v. 498 adscriptum: ἀντιλαβε, apparet male truncatum esse: ⟨τὴν ὁμοίαν τιμωρίαν παρ' αὐτῶν⟩ ἀντιλαβε.

Similia hæc quoque, etsi non verbis.

ΟΡ. ἆρ' ἐξεγείρῃ τοῖσδ' ὀνείδεσιν πάτερ; 495
ΗΛ. ἆρ' ὀρθὸν αἴρεις φίλτατον τὸ σὸν κάρα;

Non bene Wilamowitzius φιλτάτοισι σὸν κάρα; proximo enim versu eidem erunt φίλοι, qui modo fuerunt φίλτατοι. Frequentissimum est τὸ σόν apud Aeschylum, et ipsum τὸ σὸν κάρα habemus Ag. 1615.

ΟΡ. ἤτοι δίκην ἴαλλε σύμμαχον φίλοις 497
ΗΛ. ἢ τὰς ὁμοίας ἀντίδος βλάβας λαβεῖν.

Ab ἤ uterque versus incipit. Tum ut finiatur στιχομυθία Orestes :

ΟΡ. εἴπερ κρατηθείς γ' ἀντινικῆσαι θέλεις.

Quod ad Medicei codicis traditionem attinet, iam inde a 497 et usque ad 513 is nullas personarum notas habet, quæ omnes sunt editorum.

Accedo ad partem tertiam, quæ sic est et apud Kirchhoffium et apud Weilium personis indicatis descripta :

ΗΛ. Καὶ τῆσδ' ἄκουσον λοισθίου βοῆς πάτερ.
ἰδὼν νεοσσοὺς τούσδ' ἐφημένους τάφῳ
οἴκτιρε θῆλυν ἄρσενός θ' ὁμοῦ γόνον.

Cum omne momentum sit in notione stirpis prolisque, non recte videtur γόον a multis scribi pro γόνον tradito. Ἄρσενος (= ἀνδρὸς) γόνον est quædam genetivi species quem appositivum dicunt.

ΟΡ. καὶ μὴ 'ξαλείψῃς σπέρμα Πελοπιδῶν τόδε·
οὕτω γὰρ οὐ τέθνηκας οὐδέπερ θανών.

ΗΛ. *παῖδες γὰρ ἀνδρὶ κληδόνες σωτήριοι*
θανόντι· φελλοὶ δ' ὡς ἄγουσι δίκτυον,
τὸν ἐκ βυθοῦ κλωστῆρα σῴζοντες λίνου.
ΟΡ. *ἄκου'· ὑπὲρ σοῦ τοιαῦ' ἔστ' ὀδύρματα·*
αὐτὸς δὲ σώζῃ τόνδε τιμήσας λόγον.

Itaque cum bis binos versus loquatur Orestes, bis ternos Electra, huius quoque partis æquabilitas perfecta conspicitur, et si cum prima totidem versuum compares, etiam inter utramque satis æquabilitatis reperitur. Cur igitur Wilamowitzius ordine versuum mutato omnia turbavit et refudit? Is enim ultimos duos statim post 504 inserit ; quinque præcedentes omnes dat Electræ, quinque extremos Oresti omnes. Nimirum aliter neque, puto, recte intellexerat *λοισθίου βοῆς* v. 500, opinatus ultima verba Electræ significari, non utriusque precum ultimam partem. Ita enim, ne æquabilitas omnis pereat, Electræ verba usque ad v. 504 extendenda sunt, Orestis autem quæ excipiant precibus aliud initium dandum. Hac autem ratione reiecta nondum eo pervenimus, ut quam priorem proposuimus plane firmata atque stabilita sit. Apparet et primos tres versus inter se artissime cohærere et eos tres qui a 505 incipiunt ; sed quod ad ceteros attinet, quidni sic :

ΟΡ. *καὶ μὴ 'ξαλείψῃς σπέρμα Πελοπιδῶν τόδε.*
ΗΛ. *οὕτω γὰρ οὐ τέθνηκας οὐδέπερ θανών.*
ΟΡ. *παῖδες γὰρ ἀνδρὶ κληδόνες σωτήριοι*
θανόντι· φελλοὶ δ' ὡς ἄγουσι δίκτυον
τὸν ἐκ βυθοῦ κλωστῆρα σῴζοντες λίνου.
ΗΛ. *ἄκου'· ὑπὲρ σοῦ τοιαῦ' ἔστ' ὀδύρματα·*
ΟΡ. *αὐτὸς δὲ σώζῃ τόνδε τιμήσας γόον.*
ΧΟ. *καὶ μὴν ἀμεμφῆ τόνδ' ἐτείνατον λόγον κτέ.*

Bene enim a compluribus[1] γόον pro λόγον in v. 509 repositum est, ne continui duo versus τόνδε.. λόγον verbis pariter clauderentur ; tum in ὀδύρματα.. γόον, στιχομυθίας æquabilitas similis atque antea apparet. Dispositio autem non absimilis est in pænultima stropha antistrophaque κομμοῦ qui præcedit, v. 456-465 :

ΟΡ. σέ τοι λέγω, ξυγγενοῦ πάτερ φίλοις. στρ. 456
ΗΛ. ἐγὼ δ' ἐπιφθέγγομαι κεκλαυμένα.
ΧΟ. στάσις δὲ πάγκοινος ἆδ' ἐπιρροθεῖ·
ἄκουσον ἐς φάος μολών,
ξὺν δὲ γενοῦ πρὸς ἐχθρούς. 460
ΟΡ. ἄρης ἄρει ξυμβαλοῖ, δίκᾳ δίκα. ἀντι
ΗΛ. ἰὼ θεοί, κραίνετ' ἐνδίκως ⟨υ⏑⟩
ΧΟ. τρόμος μ' ὑφέρπει κλύουσαν εὐγμάτων.
τὸ μόρσιμον μένει παλαι,
εὐχομένοις δ' ἂν ἔλθοι. 465

Ita enim plerumque hæc dispertiuntur : etsi Wilamowitzius diversa ratione inita singulos versus (458-463) choro, reliquos binos (459-60, 464-5) et choro et Oresti Electræque coniunctim tribuit. Sed etsi separare possis in stropha, in antistropha certe non est interstitium sententiæ : cur enim τρόμος ὑφέρπει, nisi quod fatum horrendum iam prope instare videtur? Quod enim futurum est, possunt homines seu contentione sua sive precibus maturare : κλύουσαν εὐγμάτων — εὐχομένοις δ' ἂν ἔλθοι, sicut est in Pers. 740 sqq. ἐγὼ δέ που διὰ μακροῦ χρόνου ταῦ' ηὔχουν ἐκτελευτήσειν θεούς· ἀλλ' ὅταν σπεύδῃ τις αὐτός, χὠ θεὸς ξυναπτεται. In v. 461 rectius puto ἄρης ἄρει et δίκᾳ δίκα quam eadem a littera maiuscula incipientia, etsi tale discrimen ignorarunt Græci ; at dea Iusti-

[1] F.-W. Schmidt, Newman (Blaydes).

tia Διὸς κόρα Δίκα (948) certe secum ipsa non pugnat. Iam ultima totius κομμοῦ hæc sunt, 466-478 :

ὦ πόνος ἐγγενής,	στρ.
καὶ παράμουσος ἄτας	
αἱματόεσσα πλαγά.	
ἰὼ δύστον' ἄφερτα κήδη.	
ἰὼ δυσκατάπαυ(σ)τον ἄλγος.	470
δώμασιν ἔμμοτον	ἀντ.
τῶνδ' ἑκάς (Med.), οὐδ' ἀπ' ἄλλων	
ἔκτοθεν, ἀλλ' ἀπ' αὐτῶν	
δι' ὠμὰν ἔριν αἱματηράν.	
θεῶν ⟨τῶν⟩ κατὰ γᾶς ὅδ' ὕμνος.	475
ἀλλὰ κλύοντες, μάκαρες χθόνιοι,	
τῆσδε κατευχῆς πέμπετ' ἀρωγὴν	
παισὶν προφρόνως ἐπὶ νίκῃ.	

Quod Schuetzium secuti 472 ἄκος scribunt pro ἑκάς, de ea re primum videndum est, num recte. Quæritur quid sit 471 ἔμμοτον. Et Wilamowitzius quidem, qua ceteris fere omnibus præstat litterarum Græcarum universarum omnis temporis scientia, Hippocrateis locis inventis probavit, ἔμμοτος ibi esse idem atque ἔμπυος ; ἔμμοτος γενόμενος ἀφίκετο ἐς δέκα μῆνας, id est post decem menses mortuus est. Sed id nihil ad hunc locum esse ipsum virum doctissimum non fugit, et adnotat eam notionem a prima longe esse deflexam. Servatur autem prima apud reliquos medicos, Galenum, Paulum, alios, cum dicunt φάρμακον ἔμμοτον sive ἔμμοτον sive ἔμμοτος, id est (Dind.) medicamentum quod linteolis concerptis (μοτόν) exceptum intra ulcus conditur[1]. Quodsi ita hoc ἔμμοτον accipimus, omnia plana fiunt, maxime comparato Aga-

[1] V. Dind. in *Stephani Thesauro*.

memnonis loco v. 1102 sqq. : *μέγ' ἐν δόμοισι τοῖσδε μήδεται κακόν, ἄφερτον φίλοισιν, δυσίατον· αἰκὰ δ' ἑκὰς ἀποστατεῖ·* Tale remedium lene Atridarum domui nullum est (id enim per *λιτότητα* « procul » hoc significat) ; sectione opus est, *τομᾶ τὸ πῆμα* (Soph. Ai. 582). Neque malum (*τάδε*) aliunde illatum est, sed in ipsa domo natum, propter rixam sanguinolentam, Clytæmestræ scilicet. Iam quæritur, quomodo hæc sint inter personas distribuenda. Mediceus codex neque in his neque in prioribus ullas personarum notas habet ; editores choro omnia continuant. Apparet huius anapaestos esse (476-8), apparet strophæ antistrophæque primos ternos versus non posse inter se divelli, sed posse ultimos binos, maxime quod 469-470 eam exhibeant æquabilitatem, quam in *στιχομυθίας* quoque trimetris cognovimus. Sic igitur ego hæc digeram :

ΧΟ. *ὦ πόνος ἐγγενής,*
καὶ παράμουσος[1] *ἄτας*
αἱματόεσσα πλαγά.
ΟΡ. *ἰὼ δυστον' ἄφερτα κήδη.*
ΗΛ. *ἰὼ δύσκατάπαυ(σ)τον ἄλγος.*
ΧΟ. *δώμασιν ἔμμοτον*
τῶνδ' ἑκάς, οὐδ' ἀπ' ἄλλων
ἔκτοθεν, ἀλλ' ἀπ' αὐτῶν
ΗΛ. *δι' ὠμὰν ἔριν αἱματηράν.*
ΟΡ. *θεῶν τῶν κατὰ γᾶς ὅδ' ὕμνος.*
ΧΟ. *ἀλλὰ κλύοντες, μάκαρες χθόνιοι κτέ.*

Inversa igitur ratione hæ strophæ structæ sunt atque priores : OP. 1 ΗΛ. 1 ΧΟ. 3 — ΧΟ. 3. ΗΛ. 1. OP. 1.

Non est in animo nunc totum κομμόν pertractare, cuius

[1] Aut *κἀπορράμυθος* (Heyse).

extrema hæc in ordinem suum redigere studuimus. Verum proxima priora vehementer invitare videntur. Præcedit autem inde a v. 423 series quædam stropharum hoc modo nexa : *a* 423-433, *b* 434-438, *b'* 439-443, *a'* 444-455. Alium autem ordinem induxit Wilamowitzius, Weilii quandam veterem coniecturam amplexus : *a b c a' b' c'* ; nempe *c'*, id est Orestis stropham 439-443, loco motam in extrema hac parte collocavit ; verum cum excepturum sit eiusdem Orestis illud : *σέ τοι λέγω, ξυγγενοῦ πάτερ φίλοις*, inter hæc chori quosdam anapaestos periisse statuit. Verba quibus commotus talia ausus est hæc sunt, 434-438 :

OP. *τὸ πᾶν ἀτίμως ἔλεξας, οἴμοι.*
πατρὸς δ' ἀτίμωσιν ἆρα τείσει, 435
ἑκατι μὲν δαιμόνων,
ἑκατι δ' ἁμᾶν χερῶν.
ἔπειτ' ἐγὼ νοσφίσας ὀλοίμαν.

Ἆρα τείσει vertunt « profecto pœnas dabit » ; itaque est iam Orestes ad ultionem sumendam paratus atque animo firmatus, eis nempe quæ modo Electra de inhonorata Agamemnonis sepultura per Clytæmestram facta narraverat (429 sqq.). Si autem paratus est, non est cur chorus eum incitare pergat aliis fœdioribus narratis, 439 sqq. *ἐμασχαλίσθη δ', ἔδ' ὡς τόδ' εἰδῇς κτέ.*, sed hæc coniunctim proferenda sunt cum Electræ narratione, Orestis autem verbis tota hæc series claudenda. Recte sunt hæc disputata, modo verum sit Orestem verbis quæ ascripsi animum firmatum consiliumque certum declarare. Sed unde tandem *ἆρα τείσει* est « profecto pœnas dabit » ? Ponant punctum simplex editores post *χερῶν* 437, tamen non desinet esse *ἆρα* interrogandi particula, neque desinet *ἆρα τείσει* esse vel « num dabit » vel « nonne dabit ». Inter editores unus quod sciam

id vidit Paleius. Dubitat atque sperat Orestes, nihil amplius. Dindorfius in lexico Aeschyleo huius ἆρα, quod asseverando sive exclamando inservire dicit, unum præterea Aeschyli exemplum affert, Ch. 297 : τοιοῖσδε χρησμοῖς ἆρα χρὴ πεποιθέναι· κεἰ μὴ πέποιθα, τοὔργον ἔστ' ἐργαστέον. πολλοὶ γὰρ εἰς ἓν συμπίτνουσιν ἴμεροι. Sic interpungunt pæne omnes, sed Wilamowitzius τοιοῖσδε.. πεποιθέναι interrogatione vertit : « darf ich bezweifeln was er sagt? » estque cum Paleio ita interpungendum : — πεποιθέναι ; κεἰ.. ἐργαστέον· πολλοὶ κτέ. Quod autem apud Sophoclem ut apud Aristophanem ἆρα particula (« also », « donc ») interdum productam priorem habet (ἆρα), nihil ad hanc rem facere apparet. Addo quod ut tradita est stropha, transitum facit a matris compellatione (433 ἔτλης) ad Orestis (εἰδῇς 439) ; at si suo loco eam moverimus, quæ quæso ratio erit cur tam subito Orestes compelletur?

Inter reliquas κομμοῦ strophas una est, quam antistropham primam numeramus, de cuius personis, si veteres sequi volumus, aliter statuendum est atque nunc statuunt. Nempe Mediceus codex, cum per alias κομμοῦ partes paragraphis omnino careat, his versibus eas appictas habet : 332. 334. 338. 340. 345. 355. Neque paragraphi tantum sunt, sed etiam adscriptum est versui 332 ἔξω, 334 ἔσω, 345 ἔξω, 355 ἔσω. Significantur sine dubio ἡ ἔξω νενευκυῖα διπλῆ et ἡ ἔσω νενευκυῖα, de quarum usu et in tragœdiarum partibus melicis, quibus quidem etiam personarum distinctio insit, et in parabasi comœdiarum Hephæstio in ultimo libelli περὶ ποιήματος capite præcepta quædam componit. Ea autem cum non facile cum Medicei notis mancis concilientur, nunc quidem sufficiat de ea re loqui quæ apparet : antistropham primam paragraphis in tres partes distinctam esse : 332-3, 334-7, 338-9, idque antiquitus fuisse traditum, cum versui 334 etiam ἔξω adscriptum sit. Stropha autem est una ; ma-

nifestum igitur personarum vices indicari. At nunc totam antistropham Electræ assignant sicut stropham 315-322 Oresti, et id quidem haud dubie recte. Nihil tamen obstare quominus distributionis alia ratio sit in antistropha atque in stropha, monstrent Medeæ strophæ 1273-81 = 1282-92. Incipit autem antistropha ab his Electræ verbis : *κλῦθί νυν ὦ πάτερ ἐν μέρει πολυδάκρυτα πένθη*, quibus adscriptum est scholion : *ἐν μέρει· κατὰ διαδοχήν, ὡς καὶ τοῦ ἀδελφοῦ*. Si additum esset *ἐμοῦ* vel *μου* ad *κλῦθι*, sane commode verba ad Orestis stropham referri possent ; sed cum nihil tale additum sit, *ἐν μέρει* fortasse melius de sola antistropha alternisque in ea personarum vicibus intellegatur. Probe enim tenendum est, Orestem in stropha nihil nisi dubitationem suam exprompsisse, num possit pater audire : quas dubitationes tollit chorus interiecta stropha *β'* 323-331 ; iam pergit Electra « audi *igitur* », *κλῦθί νυν*, consentaneumque est utrumque, non sororem solam, in eam rationem loqui. Atque chori quæ proxime præcedunt hæc sunt : *πατέρων.. γόος ..ἀμφιλαφὴς ταραχθείς*, quod esse videtur, « ab utroque ». Putaverim igitur Mediceo obsequendum et sic antistropham dispertiendam esse :

ΗΛ. *κλῦθί νυν ὦ πάτερ ἐν μέρει* 332
πολυδάκρυτα πένθη.
ΟΡ. *δίπαις τοί σ' ἐπιτύμβιος*
θρῆνος ἀναστενάζει. 335
τάφος δ' ἱκέτας δέδε-
κται φυγάδας θ' ὁμοίως.
ΗΛ. *τί τῶνδ' εὖ ; τί δ' ἄτερ κακῶν ;*
οὐκ ἀτρίακτος ἄτα ;

Etsi scholiasta quidem ut unius Electræ hæc omnia legisse videtur ; adnotat enim ad 336 sq. : *ἱκέτιν* (*-την* cod.) *μὲν*

ἐμέ, φυγαδα δὲ τὸν Ὀρέστην. Sed partitio etiam ipsorum ῥυθμῶν ratione suadetur. Exposuit Wilamowitzius quattuor periodos, ex quibus constat, omnes inter se vel similes vel æquales esse (nempe δίπαις.. ἀναστεναζει = τί τῶνδ'.. ἄτα) : qua re hæc stropha a proximis differt, coniungitur autem cum ultimis duabus de quibus supra egimus. Quæ autem inter se respondent, non sine ratione putantur inter se respondentium esse. Videtur igitur ipsa huius strophæ structura declarare, in repetitione certe antistrophica non esse eam ab uno prolatam.

Hæc habui, Vir summe colende, quæ nunc Tibi offerrem : quæ si ex parte saltem assensum Tuum tulerint, valde lætabor officio meo me non defuisse.

D. Halis mense Februario 1905.

FRIEDRICH BLASS.

TEXTKRITISCHES ZU APULEIUS METAMORPHOSEN

So dringend notwendig nach Franz Eyssenhardts i. J. 1869 erschienener Ausgabe eine neue Vergleichung der Laurentiani und eine kritische Durcharbeitung des Textes war, so bleibt doch auch nach dem Erscheinen der van der Vliet'schen Ausgabe (Teubner 1897) noch immer sehr viel an dem Texte zu tun übrig. Denn so radikal van der Vliet in vielen Fällen, namentlich in Annahme von Lücken, vorgegangen ist, so hat er doch andrerseits an zahlreichen Stellen Zweifelhaftes oder Unmögliches stehen lassen. Einige derartige Stellen sollen im folgenden zur Besprechung kommen. Die Seiten- und Zeilenzahlen citiere ich nach der van der Vliet'schen Ausgabe.

I, 9, p. 7, 19: amatorem suum quod *in aliam temerasset,* unico verbo mutavit; so schreibt Vliet mit den Handschriften; die von Vulcanius ausgehende Vulgata hat *vi* anstatt *in,* und das hat Eyssenhardt aufgenommen. Unter dem Text vermutet Vliet, es stecke in den Worten *in aliam* vielleicht *ancillam.* Damit gibt er zu erkennen, dass auch er an der merkwürdigen Konstruktion von temerare mit *in* c. acc. Anstoss nimmt, die ja auch den Anlass zur Vulgata gegeben hat, bei deren Veränderung freilich *vi* ein ganz überflüssiger Zusatz ist; denn jedes « temerare »

eines Mädchens geschieht durch Gewalt. In der Tat kann *in aliam temerasset* nicht richtig sein ; aber nicht nur, weil temerare immer transitiv gebraucht wird, sondern noch mehr, weil es hierher gar nicht passt. Hätte dieser Liebhaber wirklich ein Mädchen geschändet d. h. vergewaltigt, so hätte er die ihm zuteil gewordene Strafe eigentlich verdient ; aber Meroë bestraft ihren Liebhaber nicht, weil er ein Mädchen entehrt hat, sondern weil er ihr mit einer andern untreu gewesen ist. Ich schlage daher vor : quod *in alia non temperasset,* « weil er bei einer andern sich nicht enthaltsam bewiesen hatte ». Der Gebrauch von temperare in aliqua re bedarf keines Beleges.

I, 17, p. 13, 24 : nam iste curiosus dum inportune irrumpit — credo studio *rapiendi* aliquid — clamore vasto... me altissimo somno excussit. Gemeint ist der Janitor, der laut rufend (exerte clamitans) ins Zimmer gestürzt gekommen ist, um Aristomenes, der ihm gesagt hatte, dass er zeitig abreisen wolle, zu wecken. Nun spricht der aus dem Schlaf geweckte und darüber ärgerliche Sokrates die Vermutung aus, dieser curiosus sei hineingestürzt, « um etwas zu rauben ». Ja, ist das denn denkbar? — Wer seine Gäste bestehlen will, stürzt doch nicht in deren Zimmer hinein (introrumpit, irrumpit) und weckt laut rufend die Schläfer ! — Vielmehr wird dieser Türhüter ganz wie ein moderner Portier geglaubt haben, sich ein Trinkgeld zu verdienen, wenn er den Reisenden rechtzeitig weckte ; es wird also heissen : studio *capiendi* aliquid, « in dem Wunsche, etwas zu bekommen ». Dies unbestimmte capiendi *aliquid* (ganz wie wir etwa den Hausknecht fragen, ob er schon « etwas » bekommen habe) ist bei capere, das bei Geldeinnahmen, Abgaben u. dgl. geradezu Term. techn. ist, durchaus bezeichnend und verständlich.

I, 18, p. 15, 4: et aliquid cibatus refovendo *spiritu* desidero. An diesem Ablativ hat bisher noch kein Herausgeber Anstoss genommen; ist er aber möglich? Mit der leichten Aenderung: refovendo *spiritui* wäre jedes Bedenken beseitigt.

I, 20, p. 16, 13: at ille comes eius qui statim initio obstinata incredulitate sermonem eius *respuebat*. Es hat wahrscheinlich *respuerat* geheissen.

I, 24, p. 20, 11: Der Ädil Pythias fordert, als curator annonæ, seinen Freund Lucius, den er auf dem Markte getroffen hat, auf, sich dort mit Nahrungsmitteln zu versehen, was dieser ablehnt, da er schon Fische für die Mahlzeit eingekauft hat: Abnuebam, quippe qui iam cenæ affatim *piscatum* prospexeramus. Nun heisst prospicere alicui aliquid « etwas für jemand (oder für etwas) besorgen »; Lucius will aber offenbar nicht sagen: « ich hatte für die Mahlzeit Fische in reichlicher Menge besorgt », sondern « ich hatte für die Mahlzeit durch die Fische schon reichlich vorgesorgt. » Das liegt ausgedrückt in dem Satze, wenn man *piscatum* in *piscatu* verändert; prospicere ist dann Verb. neutr.

II, 4, p. 25, 12: et si (so mit Vliet, nicht etsi) fontes, qui *deæ vestigio discurrentes* in lenem vibrantur undam, pronus adspexeris. Nolte schlug *decurrentes* vor; Vliet schreibt fontem, qui *sub* deæ vestigio discurrens... vibratur, da die Hss. bei den Worten fontes und discurrentes in Unordnung sind und daher schon Lütjohann den Singular einsetzte. Das kann wohl richtig sein; anstatt *sub* fügt man aber besser *de* ein, da dies unmittelbar vor deæ leichter ausfallen konnte.

II, 5, p. 25, 22: ceteros omnes *sermones secreto* decedere præcipit. So die Hss., doch wäre eine Wendung, wie

diese Verbindung von ceteri sermones mit decedere præcipit, auch für Apuleius zu auffallend. Vulgata ist *sermone* secreto, was Petschenig empfahl und Vliet aufnimmt ; Eyssenhardt nimmt die von Oudendorp mitgeteilte Emendation eines vir doctus auf und schreibt *sermonis* secreto. Erstere Veränderung ist deshalb unpassend, weil dadurch der sermo secretus den ceteri, der Begleitung der Byrrhæna, zugewiesen wird : « sie heisst die übrigen in geheimer Unterredung bei Seite zu treten. » Allein Byrrhæna will doch mit Lucius etwas insgeheim besprechen und lässt zu diesem Zweck die andern sich entfernen ; und dieser Sinn liegt zwar in sermonis secreto darin, wird aber besser durch Oudendorps Vorschlag *sermoni secreto* wiedergegeben, den ich daher wieder aufnehmen möchte.

II, 5, p. 26, 13 : nam et illa *urit* perpetuum et tu per ætatem et pulchritudinem capax eius es. Wenn urere von der Liebe oder der Brunst gebraucht wird, so wird es aktivisch nur von der Person gesagt, die das Liebesverlangen hervorruft, und davon ist hier nicht die Rede, ganz abgesehen davon, dass man sich das Objekt aliquem erst ergänzen müsste. Neutral wird aber urere nicht gebraucht, dafür steht ardere. Da der Sinn der Stelle offenbar der ist, dass Pamphile in steter Liebesbrunst ist, muss man *uritur* lesen.

II, 8, p. 28, 26 : licet illa *cælo deiecta,* mari edita, fluctibus educata, licet inquam Venus ipse fuerit. Dass ebenso, wie mit den beiden letzten Partizipien, so auch mit dem ersten cælo deiecta Venus gemeint ist, ist klar. Aber « vom Himmel herabgeworfen » ist nur Vulcan worden, nicht Venus ; diese ist, ihrem Ursprung nach, vom Himmel *herabgekommen,* also *devecta.* An das von Kronos abge-

schnittene Glied des Uranos, das allerdings vom Himmel ins Meer *fällt,* darf man doch hier schwerlich denken.

II, 13, p. 32, 8 heisst es von dem Wahrsager: nam die quadam cum frequentis populi circulo consæptus coronæ circumstantium *fata donaret.* An donaret haben schon ältere Herausgeber Anstoss genommen und dafür *enodaret* vorgeschlagen; Oudendorp verteidigt donaret damit, dass die Arroganz solcher Schwindler, die sich gleichsam als Götter aufspielten, verspottet werden solle. Allein donare passt in keinem Falle, wenn etwas nicht umsonst gegeben, sondern verkauft wird; der Chaldäer weissagt aber keineswegs gratis, sondern lässt sich seine Prophezeiungen gut bezahlen. Man lese *fata sonaret;* der poetische Ausdruck ist absichtlich gewählt, weil eine derartige Weissagung immer etwas mehr oder weniger feierliches bot, was hier verspottet werden soll.

II, 16, p. 34, 12: Lucius schildert die etwas gespannte Situation, in die ihn die Ungeduld versetzt hat, folgendermassen: cum ego iam vino madens nec animo tantum verum etiam corpore ipso ad libidinem ipsam inquiens alioquin et petulans, etiam saucius paulisper inguinum fine, lacinia remota inpatientiam Veneris Fotidi meæ monstrans, « miserere », inquam, « et subveni maturius ». Hier liegen schon viel Verbesserungsvorschläge vor. Das grammatisch bedenkliche *cum* änderte Petschenig in *tum;* Bursian setzte vorher statt des Punktes ein Komma, so den Satz mit dem vorhergehenden verbindend, und schrieb dann weiter: cum ego, ad libidinem inquies alioquin et petulans, iam vino madens nec animo tantum, verum etiam corpore ipso iam saucius, paulisper etc., eine Umstellung, die Vliet aufgenommen hat, nur dass er das etiam vor sau-

cius, für das Bursian iam schrieb, gänzlich tilgte. Allein eine so durchgreifende Änderung ist schwerlich nötig; besser scheint es, mit Petschenig das bedenkliche *inquiens* in *inclinans* zu ändern und *etiam* vor saucius in *et iam* zu trennen. Im folgenden empfehlen sowohl Petschenig wie Bursian, das Komma nach fine zu streichen und demgemäss die Worte inguinum fine nicht mit saucius paulisper zu verbinden, sondern von lacinia remota abhängen zu lassen. Aber auch so bleibt der Ausdruck inguinum *fine* seltsam und ungewöhnlich, denn inguen und inguina bedeuten ja in jener Zeit ganz allgemein die Geschlechtsteile. Lipsius hatte *sanie* für fine conjiciert, einfacher aber erscheint *igne*. Ignis ist für das physische Liebesverlangen ebenso bezeichnend, als es häufig für das geistige gebraucht wird; der Gleichklang inguinum igne ist ganz in der spielenden Art des Apuleius, und endlich ist saucius paulisper entschieden deutlicher, wenn ein kausaler Ablativ dabei steht, als wenn es für sich allein verstanden werden soll.

II, 18, p. 35, 23: forte quadam die de me magno opere Byrrhæna contendit, apud eam cenulæ ut interessem, et cum *impendio excusarem*, negavit veniam. Ich will hier nicht auf die von mir früher aufgestellte Vermutung cenæ lautæ für cenulæve der Hss. zurückkommen, die Rossbach bekämpft hat (Byrrhæna drücke sich bei ihrer Einladung absichtlich bescheiden aus, daher cenulæ), sondern die Frage stellen, wie *impendio* zu erklären sei. Als Ablat. von impendium gibt es gar keinen Sinn; als Adverb bedeutet es « gar sehr », und so pflegt es hier verstanden zu werden. Allein man erwartet doch weniger den *Grad* der Ablehnung, als ihren *Grund*, eine Ausrede, und was ist in solchem Falle gewöhnlicher, als dass man eine Abhaltung

vorschützt? — So wird wohl auch hier *impedimento* zu schreiben sein. Uebrigens kann ich mir auch nicht denken, dass *me* fehlen darf; es wird aus Versehen nach cum ausgefallen sein.

II, 20, p. 37, 16: et nescio qui simile passus ore undique omnifariam *deformato truncatus est*. Man ist gewiss berechtigt, die Frage aufzuwerfen, ob hier nicht einer der im Apuleius-Text nicht seltenen Fälle vorliegt, wo nah bei einander stehende Wörter vertauscht worden sind. Dem unglücklichen Thelyphron haben die Hexen Nase und Ohren abgeschnitten, sein Gesicht also verstümmelt und entstellt. Es liegt nahe zu vermuten, dass Apuleius ore... *truncato deformatus* est geschrieben hat.

II, 23, p. 39, 24: conclave quoddam obseratis *luminibus* umbrosum. Da man nicht annehmen kann, dass Apuleius hier lumen im Sinne von « Tageslicht » schlechtweg gebraucht hat, da er in diesem Falle kaum den Plural gesetzt hätte, so muss man bei Beibehaltung der hdschr. Lesart annehmen, dass lumina hier « Fenster » bedeute. Dafür gibt es aber keine einzige Belegstelle sonst; ist es da nicht einfacher, *luminaribus* zu schreiben? Das ist für Fenster zwar selten, aber gut bezeugt.

III, 5, p. 50, 26: heus pueri, *quam* maribus animis et viribus alacribus dormientes adgrediamur. Hier gibt *quam* keinen rechten Sinn; es soll eine Aufforderung sein, und für diese liebt Apuleius *quin*, was auch frühere Herausgeber schon geschrieben, die neueren aber mit Unrecht aufgegeben haben.

IV, 12, p. 77, 6: Die Alte, bei der Alcimus eingebrochen ist, hat ihm eingeredet, er habe ihre Sachen nicht auf die Strasse seinen Genossen hinuntergeworfen, sondern in den anstossenden Hof eines reichen Nachbarn. Alcimus

lässt sich übertölpeln ; verens scilicet, ne et ea, quæ prius miserat quæque postea missurus foret, non sociis suis sed in alienos lares *iam certus erroris* abiceret, suspendit se fenestra sagaciter perspecturus omnia etc. Es scheint mir auf der Hand zu liegen, dass die Worte iam certus erroris nicht zu abiceret gehören können ; denn wenn Alcimus « schon von seinem Irrtum überzeugt » ist, so wird er natürlich nichts mehr dort hinabwerfen ; wohl aber will er nun nachsehen, ob wirklich nebenan so ein reiches Besitztum ist — præsertim domus attiguæ, ut dixerat illa, fortunas arbitraturus. Ich meine also, dass abiceret voranzustellen und die Worte iam certus erroris mit suspendit se fenestra zu verbinden sind.

IV, 20, p. 83, 2 : scænam denique, quam sponte sumpserat, *cum anima* retinens. Man wird nicht umhin können, *cum animo* zu lesen, da auch bei Apuleius anima meines Wissens niemals in der Bedeutung « Mut », die hier erforderlich ist, vorkommt.

IV, 27, p. 89, 5. Die Alte in der Räuberhöhle spricht von der Bedeutung der Träume : böse bedeuteten Gutes, gute aber Böses : Lachen, gut Essen, Liebesgenuss tristitie animi *languore* corporis damnisque ceteris anxiatum iri *prædicabant*. Das languori der Hss. das die älteren Ausgaben in languore verändern, Hildebrand in languoris, van der Vliet aber beibehält, muss doch wohl mit Eyssenhardt in languore verbessert werden ; der Dativ languori ist sinnlos, die Ablativform languori nicht nachweisbar. Prædicabant, das sicher des Imperfekts wegen unmöglich ist, behält Eyssenhardt bei ; Hildebrand, dem Vliet folgt, schreibt prædicant, Oudendorp schlug prædicunt vor. Das Præsens ist unbedingt notwendig, die Verderbnis erklärt sich aber leichter, wenn man *præsignificant* liest,

was gerade vom Vorhersagen der Zukunft gebraucht wird, Cic. de divin. I, 38, 82.

V, 23, p. 111, 12: et *puncto* pollicis extremam aciem periclitabunda trementis etiam nunc articuli nisu fortiori pupugit altius. So die Hss. und Ausgaben, auch Eyssenhardt, Vliet, Jahn-Michaelis, Weyman. Oudendorp erklärte puncto für die äusserste Spitze des Daumens, unter Berufung auf Plin. VIII, 201; hier ist aber das puncto der Hss. von den Herausgebern in punctu verändert worden. Hildebrand will puncto beibehalten, aber im Sinne von punctu, also für punctione verstehen; und dass dies der Sinn sein muss, geht aus dem folgenden pupugit altius deutlich hervor. Aber auch er gibt kein Beispiel dafür, dass punctum im Sinne von punctus gebraucht worden sei: jenes ist der Stich, dieses das Stechen. Wenn die neueren Herausgeber puncto beibehalten, so meinen sie damit wohl, Psyche wolle wirklich durch einen Stich die Spitze des Pfeiles probieren; aber sie will doch nur durch ein schwaches Ritzen das tun, und dass sie sich einen Stich beibringt, ist eine Folge ihres Zitterns. Ich würde daher die alte Verbesserung punctu, die Floridus vorschlug, aufnehmen.

VII, 5, p. 145, 23: nam præter ceteram corporis molem toto vertice cunctos antepollebat *et ei* commodum lanugo malis inserpebat. Tlepolemus, der Bräutigam der gefangenen Jungfrau, der sich als Räuber verkleidet hat, ist ein überaus starker und kräftiger Jüngling, nur sein Bartwuchs ist noch schwach entwickelt, wie er selbst bei Erzählung seines fingierten Räuberabenteuers bemerkt, Cap. 8, p. 147, 29. Das steht also zu seinem sonstigen Äussern im Widerspruch, und daher ist nicht *et ei,* sondern *etsi* zu lesen.

VII, 9, p. 148, 26: nam ego arbitror latrones, qui qui-

dem (so nach meiner, von Vliet angenommenen Verbesserung) eorum recte sapiunt, nihil anteferre lucro suo debere ac ne ipsam quidem sæpe *et aliis* damnosam ultionem. So Vliet mit den Hdschr.; sibi et aliis schlug Wower vor; Eyssenhardt schrieb nur aliis, was gar nicht geht, denn dass die Rache jemand anderm Schaden bringt, das ist ja selbstverständlich. Aber auch et aliis hat keinen rechten Sinn, mag man es so verstehen, wie Wowers Konjektur, dass die Rache oft dem Rächer und auch andern noch schadet, oder so, dass sie ausser dem, an dem sie vollzogen wird, noch andern Schaden bringt. Weder das eine noch das andere ist ein Argument gegen Ausübung der Rache. Tlepolemus will sagen : die Rache geschieht vielfach unter Verzicht auf Gewinn, das ist der eine Schaden, den sie hat; sie schadet häufig aber noch in anderer Hinsicht, — in welcher, lässt er dahingestellt — also ist zu lesen *et alias*.

VII, 11, p. 150, 23 : nec te conscientia stimulat sed adfectione calcata inter *lanceas* et gladios istos scortari tibi licet? Nirgends in allen Räubergeschichten des Apuleius finden wir Speere in den Händen der Räuber; dafür spielt die Scene, auf die sich die Entrüstung des Lucius bezieht, während des Schmauses, und daher empfiehlt es sich, inter *lances* zu lesen.

VII, 14, p. 152, 9 : præsepium meum hordeo *passim* repleri iubet. Das Adverb passim ist hier durchaus nicht am Platze; es bedeutet « da und dort » oder « allenthalben, überall », wird aber nur von Dingen gebraucht, die in der Mehrzahl gedacht werden können, nicht von einer zusammenhängenden Menge, wie es das Heu ist. Das Wort wird wohl aus *fartim* verdorben sein; dies Adverb gebraucht Apuleius auch II, 7, p. 27, 16.

VII, 26, p. 161, 1: Die Hirten haben den entlaufenen Esel samt dem Wanderer, der ihn aufgefangen, wiedergefunden und gehen nun, um den Hirtenjungen zu suchen, contra montis illius silvosa nemora, von wo der Bursche das Holz zu holen pflegte ; nec uspiam *ruris* aperitur (oder vielleicht besser reperitur, mit Oudendorp und Weyman) ille, sed plane corpus eius membratim laceratum multisque dispersum locis conspicitur. Hier ist ruris sehr auffallend ; man befindet sich ja ohnehin bei allem vor- und nachher Erzählten auf dem Lande, auch ist gerade, da der Knabe oben auf dem Berge im Gebüsch gefunden wird, der Zusatz ruris zu uspiam wenig passend. Man lese also *vivus :* « lebendig » fand man ihn nirgends mehr, wohl aber zerrissen an vielen Stellen.

VIII, 5, p. 166, 29 : percito atque plagosa crura contra vulnera contegenti (so nach meinem Vorschlage Philol. 1896, 351 ; Vliet schreibt mit Cornelissen : percito atque plagoso, cruda vulnera contegenti) suumque auxilium miseriter roganti *per femur dexterum* dimisit lanceam. Ich zweifle an der Richtigkeit von femur. Tlepolemus ist zwar vom Eber schon zerfleischt (resurgentem multo dente laniavit), aber er ist doch noch am Leben und kann um Hilfe rufen. Thrasyllus muss daher daran gelegen sein, ihm durch seine Lanze den Rest zu geben ; sein Stoss ist es, der ihm den Tod bringt, wie es denn weiter unten heisst : ad hunc modum definito iuvene. Was hätte es aber da für einen Zweck gehabt, ihm den rechten Oberschenkel zu durchbohren ? Das gab eine neue schwere, an sich aber noch nicht tötliche Wunde. Der Grund, den Hildebrand angibt : Thrasyll habe deswegen den Tlepolemus ins Bein gestochen, weil auch der Eber die Beine verwundet habe und so die Speerwunde nicht von den an-

deren zu unterscheiden gewesen wäre, passt nicht; Thrasyll sticht tanto fidentius zu, weil der Stich der Lanzenspitze eine ähnliche Wunde hervorbringt, wie die des Eberzahnes. Dass dieser bei einem Stehenden (resurgentem) zunächst die Beine zerfleischt, hängt mit den Grössenverhältnissen zusammen; lag aber der so Verwundete einmal am Boden, dann konnte auch eine Wunde in Bauch oder Brust sehr gut vom Eber herrühren. Da nun inguen, latus u. ä. hier palæographisch zu fern liegt, so wird *per pectus dexterum* zu lesen sein.

VIII, 9, p. 170, 14: Ecce rursus *improvidæ* voluptatis detestabilis petitor aures obseratas de nuptiis obtundens aderat. Diese Schreibung der Vulgata beruht auf der Lesart von F, wo imperoruide steht, aber in nachgezogenen Schriftzügen; dagegen hat φ impetoruide. Eyssenhardt und Vliet behalten die Vulgata bei, doch vermutet ersterer, es habe vielleicht in mærore viduæ geheissen. Rossbach liest improvide, und das ist auch annehmbarer als improvidæ, das als Attribut zu voluptatis gänzlich unpassend ist. Allein mir scheint Lütjohann auf richtigerer Fährte zu sein mit seinem Vorschlag impetu turbido; nur möchte ich eine noch etwas mehr der Hs. sich anschliessende Verbesserung vorziehen, nämlich *impetu avido*. Dass dann detestabilis nicht, wie bei den früheren Vorschlägen, zu petitor, sondern zu voluptatis gehört, ist selbstverständlich.

VIII, 15, p. 175, 3 heisst es von den Wölfen, die die Gegend unsicher machen, dass exitium *inertissimorum* pecudum ipsis iam humanis capitibus imminere. Kein Herausgeber hat an inertissimorum Anstoss genommen (nur einige geringe Hss. haben das ganz unmögliche ineptissimorum), und doch kann es kaum richtig sein. Was

soll es hier heissen? Träg, untätig, tatenlos u. dgl. passt auf die pecudes an dieser Stelle sicherlich nicht. Ich schlage *insontissimorum* vor.

VIII, 25, p. 182, 22: nam si faciem tuam eius feminibus immiseris, facile periclitaberis, quam grandem tibi demonstret patientiam. So höhnt der Auktionator, der den Esel feilbietet, den Cinæden, der sich erkundigt, ob das Tier sanft sei. Soll der Witz (dicacule heisst es nachher, und cognito cavillatu) deutlich werden, so muss man nach demonstret einen Gedankenstrich setzen. In der Situation, in der der Cinæde gedacht wird, zeigt ihm der Esel ganz etwas anderes als seine patientia, aber etwas, was gerade für einen solchen Lüstling besondere Anziehungskraft besitzen muss. Der Schluss mit patientiam ist also ein ἀπροσδόκητον.

VIII, 26, p. 184, 3: hic me simul *domi* conspexit. Hier ist domi nicht nur überflüssig, sondern geradezu unerklärlich; es wäre nur verständlich, wenn vorher gesagt wäre, dass der hic, d. h. der iuvenis corpulentus, nicht daheim war, als der Esel ins Haus gebracht wurde. Wahrscheinlich ist dies domi durch irrtümliche Wiederholung aus der Zeile vorher in den Text gekommen, und daher zu tilgen.

IX, 38, p. 217, 25: quippe insperato et longe contra eius opinionem resistens iuvenis complexu fortissimo adripit eius dexteram magnoque nisu *ferro librato* multis et crebris ictibus inpuram elidit divitis animam. Statt librato, was Vulgata ist, hat F liberato; Colvius hatte vibrato geschrieben. Oudendorp tilgte ferro, weil der Jüngling kein Schwert besessen habe. Dagegen verteidigt Hildebrand die La. ferro librato, womit in der Tat das eigene Schwert des Jünglings gemeint sei. Aber Oudendorp hatte

offenbar recht: die Brüder waren, wie alle andern Zeugen jenes Grenzstreites, unbewaffnet. Das ist zwar nicht ausdrücklich gesagt, geht aber daraus hervor, dass sie sich gegen die wilden Hunde, die auf sie gehetzt werden, und gegen den übermütigen Nachbar nur mit Steinwürfen verteidigen. Aber deswegen darf nicht ferro getilgt, sondern das Particip muss emendiert werden, und zwar zu *erepto* resp. *ei erepto*. Ein Schwert hat der Jüngling, denn er tötet damit den Feind; da er aber selber keins hat, kann es nur das sein, das er dem durch seine List getäuschten Gegner entreisst.

X, 2, p. 223, 3: scito te tragœdiam, non fabulam legere et a socco ad cothurnum ascendere. Vom lector optimus, der hier angeredet ist, kann doch wohl nicht gut gesagt werden, er steige vom Sokkus auf den Kothurn, wenn der Dichter auf einmal einen ernsteren Stoff behandelt. Man wird daher annehmen müssen, dass nach cothurnum ein *me* ausgefallen ist.

X, 5, p. 226, 3: clade familiæ vindictæ compendium traxit. So die Vulgata, Oudendorp, Eyssenhardt u. a.; die Hss. haben cladem. Van der Vliet schreibt daher: cladem familiæ *in* vindictæ compendium traxit; ich würde vorziehen, zu schreiben: *a* clade familiæ vindictæ compendium traxit. Das a konnte hinter commota leicht ausfallen, und dann suchte ein Abschreiber den Fehler dadurch zu verbessern, dass er aus clade cladem machte.

X, 16, p. 235, 12. Der Esel trinkt mit einem Zuge den ganzen Becher Mulsum aus: contorta *in modum linguæ* postrema labia. Aber was soll es heissen, dass er die postrema labia, d. h. den vordern Rand der (untern) Lefze, nach Art *der Zunge* zusammenzieht? Das ist nicht verständlich, denn wenn er aus dem Becher bequem trinken

will, muss er die Lippe runden. Er macht sie also in modum *ligulæ,* wie einen (etwas flachen) *Löffel,* so gleitet der Trunk bequem hinab.

X, 26, p. 247, 7: sic *elisus* violenter spectatissimus medicus effundit spiritum. So Eyssenhardt mit den Hss.; doch hat Vliet (Rh. Mus. 1887, 315) mit Recht an elisus Anstoss genommen; nur hätte er nicht dafür *elisum* schreiben sollen, das er auch in seine Ausgabe aufgenommen hat. Allerdings beruft er sich auf Stellen, wie VIII, 14: inedia statuit elidere sua sententia spiritum, oder IX, 38: crebris ictibus inpuram elidit divitis animam. Dass elidere spiritum oder animam von gewaltsamem Tode gesagt werden kann, ist auch ohne diese Beispiele sicher (vgl. Lucil. ap. Non. p. 291, 27); allein hier scheint doch das ironisch hinzugefügte spectatissimus auf die gewaltsame Art hinzudeuten, wie der Arzt von der Mörderin *überlistet,* mit seinem eigenen Gift getötet worden ist. Ich ziehe daher vor, *elusus* zu schreiben, das dem Sinne nach vortrefflich hierher passt.

X, 29, p. 246, 18. Eyssenhardt wie Vliet haben die Emendation Hildebrandts aufgenommen, der schreibt: nam puelli puellæque virenti florentes ætatula, forma conspicui, veste nitidi, incessu gestuosi *Græcanicam saltaturi pyrrhicam* dispositis ordinationibus decoros ambitus oberrabant etc. Die Hss. haben die gesperrten Worte in den Endungen arg entstellt; jüngere Hss. haben saltantes emendiert, immerhin in dem richtigen Gefühl, dass das Particip. futur. nicht passt, da der Tanz beschrieben wird. Zwar bestreitet Hildebrand die Richtigkeit dieses Einwands, indem er sagt: saltaturi erant quum incedebant et ordines disponebant; aber grammatisch lässt sich doch weder incessu noch dispositis ordinationibus damit ver-

binden. Tatsache bleibt, dass saltaturi zu oberrabant und der darauffolgenden Beschreibung des Tanzes nicht passt. Ich schlage daher vor : *Græcanicæ saltaturæ pyrrhicæ* dispositis ordinationibus vor. Das Wort saltatura wäre dann freilich ein ἅπαξ λεγόμενον ; aber an solchen fehlt es ja bei Apuleius nicht, und die Bildung ist, da saltator ein gewöhnliches Wort, ganz normal.

XI, 2, p. 253, 5 : ista luce feminea conlustrans cuncta mœnia et *udis ignibus* nutriens læta semina et solis ambagibus dispensans incerta lumina, so schreiben Eyssenhardt und Vliet, nach der Vulgata, im Gebet des Lucius an die Isis. Die Hss. haben *undis,* was am Rande von φ zu *nudis* korrigiert ist ; Oudendorp schlug *in udis* vor, was, wie Hildebrandt richtig bemerkt, gegen die Concinnität der Rede ist ; letzterer selbst setzte *uvidis* in den Text, also nur eine andere Form für udis. Aber wie kann udus mit ignis verbunden werden ? An das in der Isis-Prozession einhergetragene ὑδρεῖον zu denken, wie Hildebrand tut, geht doch gewiss nicht an. Dagegen ist *sudis ignibus* eine sehr einfache Emendation und im Zusammenhang der Stelle durchaus passend.

XI, 21, p. 268, 21 : ergo igitur me quoque oportere cæleste sustinere præceptum... nec secus quam *cultores ceteri* cibis profanis ac nefariis iam nunc temperare. Ein solcher Schnitzer ist wohl auch dem Apuleius nicht zuzutrauen, obschon alle Hss. und Ausgaben so schreiben ; man wird unbedenklich *ceteros* einsetzen dürfen.

Hugo BLÜMNER.

ΑΙΣΥΜΝΗΤΗΣ

Souvent l'adverbe *ἀεί*, qui marque une idée de perennité, est dépouillé de cette signification temporelle quand il est placé en tête d'un composé. Il devient alors un simple adverbe de renforcement. Ainsi *αἰζήιος*, *αἰζηός* ne signifie pas « qui vit éternellement, » il signifie « qui est très vivant, vif. » C'est l'épithète qu'Homère donne aux jeunes gens et même aux animaux.

Je reconnais le même préfixe en tête d'un nom de magistrature qui n'a pas été interprété, selon moi, de façon satisfaisante.

Je veux parler de ces magistrats chargés de veiller au bon ordre dans les Jeux publics, qui sont appelés *αἰσυμνῆται*.

Le mot se trouve dans l'Odyssée (VIII, 258). Il est question des Jeux chez les Phéaciens :

> Αἰσυμνῆται δέ κριτοὶ ἐννέα πάντες ἀνέσταν
> Δήμιοι, οἳ κατ' ἀγῶνας ἐϋπρήσσεσκον ἕκαστα.
> Λείηναν δὲ χορὸν, καλὸν δ' εὔρυναν ἀγῶνα.

Cette signification, d'un ordre assez modeste, n'est pas la seule. Nous retrouvons les mêmes mots employés au sens de « gouverner. » Euripide, dans sa tragédie de Médée (v. 19), le prend dans cette acception :

> γήμας Κρέοντος παῖδ', ὃς αἰσυμνᾷ χθονός.

Aristote, dans sa Politique (III, 10, 1), emploie le mot *αἰσυμνητεία*, et en donne cette définition, que c'est une tyrannie élective. *Αἰσυμνητεία ἐστὶν αἱρετὴ τυραννίς*. C'est ce que confirme Denys d'Halicarnasse : *Οἱ αἰσυμνῆται αἱρετοί τινες ἦσαν τύραννοι.*

De ces témoignages on peut conclure que le mot, en lui-même, signifie « chef, préposé. » C'est le lieu et la circonstance qui en déterminent plus exactement la portée. Dans certains cultes, Dionysos, entre autres surnoms, porte aussi celui de *αἰσυμνήτης*.

Je reviens maintenant au passage d'Homère où il est employé en parlant des Jeux. On l'explique par *βραβευταί, ἀγωνοθεταί, ἐπίσκοποι τῶν ἀγώνων*.

Les commentateurs tant anciens que modernes, rapportent ce mot au substantif *αἶσα* « la part, » et à l'adjectif *αἴσιος* « juste, équitable[1]. » La seconde partie du composé est rapportée tantôt à *νέμω*, ce qui obligerait à admettre une métathèse, tantôt au verbe *ὑμνέω*, dont le sens, il est vrai, ne convient pas très bien, puisqu'il signifie « chanter; » mais on en fait un synonyme de *ὑφαίνω* « tisser, tramer. » Ce serait donc « celui qui trame (ou qui fait?) équitablement les parts. » Je crois qu'il faut renoncer à ces explications qui laissent à désirer par plus d'un côté, et diviser le composé de tout autre manière.

Il existe du verbe *μνάομαι* « se souvenir » des emplois où il signifie « s'occuper d'une chose. » Il en existe également un actif *μνάω* plusieurs fois employé dans Homère. De cet actif, une inscription de Téos (C I G 3044) a conservé le participe *αἰσυμνῶντες*. Au sens « gouverner » se rattache la qualification de *μνήμονες* qui est donnée à certains fonction-

[1] Ἀπὸ τοῦ αἴσιον ἤτοι τὸ καθῆκον νέμεσθαι τοῖς ἀγωνιζομένοις.

naires, particulièrement aux ἱερομνάμονες doriens. Des magistrats chargés de veiller ensemble à une même chose seront donc appelés avec raison συμνητῆρες ou συμνῆται, et s'il s'agit d'en relever quelque peu le titre, on les appellera αἰσυμνῆται. C'est comme s'il y avait en français : les hauts préposés.

Je reviens au préfixe ἀεί pour faire remarquer qu'il s'est conservé, au sens d'un adverbe de renforcement, dans le nom de ἀειναῦται, donné chez les Milésiens à une magistrature relative aux choses maritimes. Ἀειναῦται· ἀρχῆς ὄνομα παρὰ Μιλησίοις. Ce même préfixe est resté dans le surnom ἀειστέβαστος donné aux empereurs. Les Latins, s'en tenant à l'adverbe de temps, ont traduit : *semper Augustus*.

Cette étymologie est tellement simple qu'on est étonné de constater qu'elle n'ait encore été aperçue de personne. C'est ce mot αἶσα qui préoccupait les esprits. Je suis heureux d'en offrir la primeur à mon ancien élève de l'Ecole des Hautes Etudes, qui montre par son exemple comment on fait vivre en bon accord, et comment on fait servir à un mutuel support, la linguistique et la philologie grecque en ce qu'elles ont chacune de meilleur.

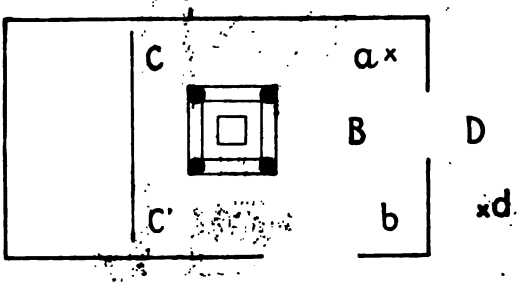
MICHEL BRÉAL.

LARAIRE DES ANTISTIUS A THIBILIS

(FACE)

LA MAISON DES ANTISTIUS A THIBILIS

Les fouilles archéologiques que le Service des monuments historiques de l'Algérie a entreprises récemment dans les ruines de la ville de *Thibilis* (auj. Announa), non loin de Guelma, ont amené la découverte d'une maison, ou du moins d'une portion de maison romaine. La partie la plus intéressante, la seule dont je parlerai ici, est un *atrium* rectangulaire, entouré de constructions assez mauvaises :



elles indiquent une réédification tardive de murailles plus anciennes auxquelles elles ont succédé[1]. La moitié B de

[1] Nous devons le croquis ci-joint à M. Joly, conservateur du Musée de Guelma, qui a dirigé la fouille. Il nous a prévenu que ce relevé était tout à fait provisoire, et exact seulement pour la partie centrale. C'est également lui qui nous a fixé sur les détails de la trouvaille et qui nous a communiqué la photographie qui accompagne cette note. Celle-ci a été faite par M. Bachotet, de Guelma, que je suis heureux de remercier ici.

la cour est dallée en losanges de marbre, qui semblent de bonne époque ; la partie CC′, en pierres mal appareillées, se termine par une large marche ; en D, on aperçoit le commencement d'une mosaïque géométrique encore recouverte de terre. C'est dans la partie comprise entre CC′ et B qu'ont été faites les découvertes dont il sera question dans cette note.

Au point *a*, on a exhumé une base portant une inscription ; en *b*, et lui faisant pendant, devait se trouver autrefois une base tout à fait semblable, qui a été signalée assez récemment[1] et qui est actuellement dans le jardin de l'établissement thermal de Hammam-Meskoutine ; en fait elle a été recueillie au point *d*.

Au centre de la cour, quatre colonnes sur un emmarchement entouraient un socle évidé qui supportait un autel. Les quatre colonnes étaient de marbre, mais enduites d'une sorte de stuc présentant en relief des ornements, tores et moulures ; les bases étaient pareillement recouvertes d'un stuc où l'on avait figuré des feuillages, modelés au doigt. Des traces de couleur semblent indiquer que ces colonnes étaient peintes. Sur le stuc qui revêtait une des colonnes, on a lu des lettres en relief de 0^{m},05, dont l'ensemble donne le mot :

AN'TISTIOR*um*

L'autel a été découvert il y a quelques années déjà. Voici la description qu'en a donnée M. Poulle[2] : « Sur une

[1] Poulle, *Rec. de Constantine*, XXV, p. 415 : « En élargissant le trou dans lequel avait été trouvé le petit monument élevé à Announa à la famille Antistia, on a découvert un dé d'autel avec socle et chapiteau de 0^{m},83 de hauteur sur 0^{m},58 de largeur. » Cf. *C. I. L.*, 18898.

[2] *Ibid.*, XXIV, p. 165.

base entourée d'un dallage en pierres étaient élevées et fixées dans une mortaise deux tables en marbre de 0m,30 à 0m,35 d'épaisseur adossées l'une à l'autre. Sur la face de chacune de ces tables est taillée en relief une statue[1] nue, en pied, la main droite dirigée sur un autel, tenant un objet qui paraît être une patère, la main gauche tenant une corne d'abondance. Une écharpe partant de l'épaule gauche et rejoignant l'épaule droite descend jusqu'au bas du buste, puis reprend le bras gauche où elle est retenue par la corne d'abondance et retombe le long de la jambe en plis flottants. Sur chacun des côtés est sculpté en relief un autel qu'enlace un serpent.

« Au dessous de chaque statue [figure] est la même inscription, en lettres de trois centimètres. Le monument a environ 2m,20 de hauteur. »

Le *Corpus inscriptionum latinarum*[2] dit plus exactement : « Genius aetate juvenili, capillis longis, chlamyde et caligis vestitus, praeterea nudus, sinistra cornu copiae, dextra pateram supra aram tenens. In ara caprae caput, pini, poma, mala?, ignis? cernuntur. »

La reproduction ci-jointe nous dispense d'entrer dans plus de détails.

On lit sur cette pierre :

Sur la face :

Genio domus sacrum. Pro salute Q. Antisti Adventi Postumi Aquilini leg(ati) Aug(usti) leg(ionis) II Adiutricis et Noviae Crispinae eius et L. Antisti Mundici Burri et

[1] Lire : une figure ; il s'agit d'un bas-relief.
[2] P. 1809.

Antoniae Priscae matris eius et liberorum et famil(iae) eorum, Agathopus lib(ertus) ex viso d(ono) d(edit).

Sur le côté :

Q. Antistius Agathopus ex viso d(ono) d(edit) idemque dedicavit k(alendis) Mart(iis) Macrino et Celso co(n)s(ulibus) [année 164 p. C. n.].

Le texte de cette double inscription rapproché des sujets figurés ne laisse aucun doute sur la nature du monument qui occupait la partie centrale de la cour.

C'était le laraire, le *sacrarium* de la maison. Comme celui qui ornait, d'après Virgile, la demeure de Priam[1] :

Aedibus in mediis nudoque sub aetheris axe
Ingens ara fuit, juxtaque veterrima laurus
Incumbens arae atque umbra complexa Penates,

il s'élevait dans l'*atrium;* les exemples connus de cette sorte d'édicules sont assez nombreux pour qu'il soit inutile d'y insister longuement[2]. Sur les deux faces était figuré le Génie domestique, avec ses attributs habituels, patère et corne d'abondance[3] ; sur les côtés on voyait, auprès de l'autel aux libations, le serpent traditionnel, si souvent peint sur les murs de Pompéï, qui est, à sa façon aussi, une représentation du Génie familial[4]. Il n'y a qu'à se reporter aux exemples connus de ces sortes de laraires[5] pour se

[1] *Aen.*, II. 512.

[2] Cf. par ex. Att. de Marchi, *Il culto privato di Roma antica*, p. 81 et suiv.

[3] *Ibid.*, p. 76 ; tav. II et VI.

[4] *Ibid.*, p. 78.

[5] Saglio, *Dict des Antiq.*, s. v. *Lares*, p. 942 et 943.

LARAIRE DES ANTISTIUS A THIBILIS
(PROFIL)

représenter ce que pouvait être celui qui ornait la cour d'Announa. Rien n'est plus aisé.

Que cette maison fût celle de la famille Antistia et spécialement de Q. Antistius Adventus, c'est ce qui ne peut faire non plus aucun doute.

L'inscription que j'ai rapportée plus haut nous fait savoir qu'il commandait, en l'année 164, la légion II Adjutrix. Pourquoi elle fut gravée précisément à cette date et pour quelle raison il était alors opportun de prier les dieux pour le salut du personnage, nous l'apprenons par un autre texte épigraphique qui provient des mêmes ruines[1], sans doute du forum, et qui a déjà été commenté par plusieurs érudits[2]; j'en ai parlé moi-même peu de temps après sa découverte[3]. On y lit :

[*Q. Antistio Advento*] *Q. f. Quir. Postumio Aq[u]ilino, co(n)s(uli), sacerdoti fetiali, leg(ato) Aug(usti) pr(o) pr(aetore) provinc(iae) Germaniae Inferioris, leg(ato) Aug(usti) at praetenturam Italiae et Alpium expeditione germanica, cura(tori) operum locorumq(ue) publicorum, leg(ato) Augusti pr(o) pr(aetore) provinc(iae) Arabiae, leg(ato) Aug(usti) leg(ionis) VI Ferratae et secundae Adiutricis translato in eam expeditione Parthica qua donatus est donis militaribus coronis murali vallari aurea hastis puris tribus vexillis duobus praetori, leg(ato) pr(o) pr(aetore) provinciae Africae, tr(ibuno) pl(ebis), seviro eq(uitum) r(omanorum), q(uaestori) pr(o) pr(aetore) provinc(iae) Macedoniae, tribuno mil(itum) leg(ionis) I Minerviae P(iae) F(idelis), IIII vir(o) viarum curandarum,*

[1] R. CAGNAT, *Ann. épigr.* 1893, 88.
[2] Cf. par ex. POULLE, *Rec. de Constantine*. XXVII, p. 281 et suiv.
[3] *Ibid.*, XXVIII, p. 78 et suiv.

Sex Marcius Maximus ob insignem ejus in se benivolentiam s(ua) p(ecunia) p(osuit). D(ecreto) d(ecurionum).

On le voit par l'étude de ce *cursus honorum*, en 164, Antistius Adventus faisait partie de l'armée de L. Verus engagée contre les Parthes. Au début de l'expédition il était légat de la légion VI^e^ Ferrata de Palestine ; puis, au cours des opérations, la légion II^e^ Adjutrix ayant été appelée sur le théâtre de la guerre[1], il en avait pris le commandement et opérait à sa tête quelque part en Arménie ou en Mésopotamie.

C'est évidemment aussi à la même époque qu'il faut rapporter les deux autres bases élevées dans la maison d'Announa, ainsi que je l'ai dit plus haut ; la première, dont l'inscription ou plutôt les deux inscriptions[2] — car le texte se répète sur les deux faces — étaient déja connues, portait une dédicace à la Victoire Auguste :

VICTORIAE
AVG · SACR
PRO SALVTE
ANTISTIOR AD
VENTI ET BVR
RI ET LIBER
EORVM AGATHO
PVS LIB · D · D

VICTOR · AVG · SACR
PRO · SALVTE · ANTIS
TIOR · ADVENTI · ET
BVRRI · ET LIBER*or*
EORVM AGATHO
PVS LIB D D

La seconde qui vient d'être trouvée est ainsi conçue — elle aussi est gravée en double exemplaire[3] :

[1] Fr. Gündel, *De leg. II. Adjutrice*, p. 56.
[2] *C. I. L.*, VIII, 18898.
[3] Copie de M. Joly, directeur des fouilles.

Face.

FORTVNAE · RE
DVCI · AVG ·
SACR ·
PRO · SALVTE · AN
TISTIOR · ADVENT
ET · BVRRI · ET · LI
BEROR EORVM
AGATHOPVS
LIB · D D

Partie postérieure.

FORTVNAE · RED
SACR
PRO · SALVTE · ANTIS
TIOR · ADVENTI · ET
BVRRI ET LIBERR
EORVM · AGATHO
PVS · LIB · D · D

Fortunae reduci Aug(ustae) sacr(um), pro salute Antistior(um) Adventi et Burri et liberor(um) eorum, Agathopus lib(ertus) d(ono) d(edit).

Est-il utile d'entrer dans de longs développements pour prouver que ces deux monuments, gravés par les soins du même personnage, un affranchi, celui-là précisément qui avait établi le laraire, et consacré par lui, l'un à la Victoire, l'autre à la *Fortuna redux,* c'est-à-dire aux deux divinités qui pouvaient assurer le succès de son maître et son heureux retour dans sa maison, doivent être rapportés aux circonstances qui expliquent la construction du laraire, autrement dit à la campagne où Antistius Adventus était engagé en 164?

Et, de fait, les vœux de l'affranchi Agathopus furent exaucés puisque la Victoire assura au légat, à la suite de ses succès, des décorations militaires et que la Fortune lui permit de revoir sa maison d'Announa.

Mais, puisque le hasard des découvertes m'a donné de nouveau l'occasion de rencontrer le nom d'Antistius

Adventus, je voudrais revenir en quelques mots sur sa carrière pour préciser certains faits que j'ai avancés et pour relever des inexactitudes qui ont été émises à son sujet, notamment dans la *Prosopographia imperii romani*[1].

Les premières fonctions du personnage ne donnent lieu à aucune réflexion nouvelle jusqu'à ses légations légionnaires. Il commença sa vie publique sous Antonin le Pieux; au début du règne de Marc Aurèle il commanda deux légions en Orient et fut décoré à la fin de la guerre Parthique. C'est alors qu'il fut appelé au gouvernement de l'Arabie, fonction qui a été omise, sans doute par suite d'une erreur d'impression, dans la *Prosopographia*.

La date où il arriva à ce commandement ne peut être fixée avec certitude. On a déjà fait remarquer que ce fut à la fin de la guerre Parthique, puisque, suivant l'expression du biographe de L. Verus[2], celui-ci *confecto sane bello regna regibus, provincias vero comitibus suis regendas dedit*. Mais la paix ayant été conclue au début de 165[3] et Verus n'ayant quitté l'Orient qu'en 166[4], on peut hésiter entre ces deux années comme point de départ du gouvernement d'Antistius Adventus.

Son prédécesseur immédiat en Arabie ne nous est connu que depuis quelque temps seulement : c'est P. Julius Geminius Marcianus, dont on faisait jadis son successeur, à la suite de L. Renier[5]. Si l'on savait à quelle date exacte a cessé le gouvernement de ce dernier, on aurait un point

[1] *Prosop. imp. rom.*, I, n. 588 et 589. Dans la *Realencyclopädie* M. Klebs n'a même pas essayé d'identifier les différents Antistius Adventus dont il rapporte la mention sous des numéros successifs.

[2] *Vita Veri*, 7.

[3] Goyau, *Chronol. de l'Empire romain*, p. 218.

[4] *Ibid.*

[5] *Mél. d'épigr.*, p. 97 et suiv. Cf. *Prosop. imp. rom.*, II, p. 194, n. 227.

de repère pour fixer le début de celui d'Antistius; malheureusement il n'en est point ainsi : les inscriptions assez nombreuses qui mentionnent Geminius Marcianus sont toutes à peu près de la même année. Cinq textes latins, datés par les titres des empereurs régnants, se rapportent à l'an 162[1]; un autre, grec, est daté de l'année 225 de l'ère de Pompée, cinquième jour du mois de Loüs, c'est-à-dire d'août 162[2]. Un septième, également rédigé en grec[3], lui donne le titre de ὑπατος ἀναδεδειγμένος et, par conséquent, se rapporte à sa dernière année de légation ; mais ici la date de l'ère locale manque; il ne reste plus sur la pierre que le jour du mois.

On ne saurait dire, non plus, exactement à quelle époque se termina la légation arabique de L. Antistius Adventus. M. Poulle se prononçait pour la fin de l'an 168[4], ce qui, à priori, paraît vraisemblable. Le seul document sur lequel on puisse s'appuyer utilement est une inscription de Bostra[5] où le personnage porte le titre de *leg. Augg. pr. p[r]. cos. des.* L. Vérus étant mort au début de l'année 169, il

[1] *C. I. L.*, III, 14149 [23, 32, 41], 14173, 14177.

[2] *Insc. graec. rom.*, 1370 *a*.

[3] *Ibid.*,1370

[4] *Loc. cit.*, p. 267.

[5] *C. I. L.*, III, 92. M. Klebs dans la *Prosopographia* a hésité à identifier le légat mentionné sur ce texte épigraphique avec celui que nous font connaître les textes d'Announa, sans doute parce qu'il n'y porte pas d'autre surnom que celui d'Adventus. On ne saurait guère approuver ces hésitations. Car d'une part il est nommé *legatus Augg.*, ce qui correspond bien à la période où notre Adventus gouverna la province et, de l'autre, nous savons par un texte grec nouvellement découvert (*Insc. graec rom.*. 1368), que Q. Antistius Adventus — tout court — était le mari d'une Crispina. Comme Q. Antistius Adventus Postumius Aquilinus avait pour femme une Novia Crispina, il ne semble pas qu'il y ait lieu de garder au sujet de l'identité des deux personnages le moindre doute. On a supposé avec la plus grande vraisemblance que cette Novia Crispina était la fille du légat de Numidie L. Novius Crispinus, gouverneur de la province en 147.

est impossible qu'Antistius, légat de *deux Augustes,* ait été consul suffect cette année-là; mais rien n'empêche qu'il l'ait été en 168, aussi bien qu'en 167. Tout ce que l'on peut affirmer c'est qu'il gouverna certainement l'Arabie en 166-167, peut-être en 165-166 et en 167-168.

Le reste de sa carrière a été fixé déjà par l'article de M. Poulle et par les observations que j'y ai ajoutées.

Après son consulat (167 ou 168) il fut *curator operum locorumque publicorum,* puis envoyé par Marc Aurèle, vers la fin de 169, à la tête des troupes qui couvraient l'Italie contre les Germains, puis nommé à la tête de la province de Germanie Inférieure. Il semble avoir été appelé à ce poste à la fin de la guerre; en tout cas, à cette époque, il consacrait, non loin d'Utrecht, un autel à plusieurs divinités parmi lesquelles figurent la Victoire et la Paix[1]. M. Poulle date le monument de 176, ce qui est très admissible.

Il ajoute qu'ultérieurement Antistius fut nommé gouverneur de Bretagne; je suis bien tenté, moi aussi, malgré les réserves de la *Prosopographia,* d'identifier notre personnage à l'Antistius Adventus, légat propréteur, d'une inscription de Lanchester[2].

Quels rapports ce personnage a-t-il avec les autres hommes du même nom, qui nous sont connus?

Dans le second des Antistius mentionnés sur le laraire et sur les autels d'Announa, L. Antistius Burrus, on a voulu voir le consul de 181, celui qui partagea le consulat avec l'empereur Commode, et épousa la sœur de celui-ci[3]. Après avoir émis cette conjecture, M. Krebs ajoute: « Ex neutro titulo apparet Burrus utrum filius an frater Aquilini intel-

[1] Brambach, *C. I. Rh.*, 55.
[2] *C. I. L.*, VII, 440.
[3] *C. I. L.*, VIII, 18893; *Prosop. imp. rom.*, I, p. 87, n. 596.

ligendus sit ». Il est, en effet, fort possible que Mundicius Burrus soit le collègue de Commode au consulat ; mais, dans ce cas il est peu probable qu'il faille en faire le fils d'Antistius Aquilinus ; celui-ci ayant été consul en 168 environ, il n'y aurait entre les consulats du père et du fils qu'une distance de treize ans : c'est fort peu ; un semblable écart serait, au contraire, tout naturel entre deux frères.

Il semble aussi que sur les inscriptions citées plus haut l'expression trois fois répétée *et liberorum eorum* s'applique mieux à deux frères ayant chacun des enfants qu'à un père et à son fils — bien que le mot de *liberi* puisse aussi bien désigner les petits-fils[1] que les fils.

Quant à un certain L. Antistius Burrus Adventus, connu par une inscription de Rome, qui fut créé *Salius Palatinus* en 178[2], il serait téméraire de l'identifier avec le consul de 181 ; c'est bien vraisemblablement son fils ou celui d'Antistius Adventus Aquilinus. On sait, en effet, que l'on n'appelait à un tel sacerdoce que des *jeunes gens*, ayant encore leur père et leur mère[3] : il n'est donc guère possible de confondre ce prêtre élu en 178 avec un homme qui arriva au consulat trois années plus tard, et qui était alors âgé, suivant la loi, d'au moins trente-trois ans[4].

Une famille aussi importante devait avoir de nombreux affranchis et de nombreux clients dans la ville où elle résidait ; aussi n'est-il pas étonnant de rencontrer dans les cimetières d'Announa un grand nombre de gens, hommes et femmes, portant le gentilice *Antistius* ou *Antistia*.

[1] *Dig.*. L. 16, 220 *Liberorum appellatione nepotes . . . continentur.*

[2] *C. I. L.*, VI, 1979. Cf. *Prosop.*, n. 592.

[3] Mommsen, *Le droit public romain*, III, p. 27 ; Marquardt, *Le Culte chez les romains*, II, p. 160 ; Wissowa, *Religion und Kult der Römer*, p. 421, note 8.

[4] C'est une identification que propose cependant, dubitativement, il est vrai, M. Klebs (*Prosop.*, I, p. 85, n. 592).

Les dernières fouilles ont mis au jour un certain nombre de tombes qui rentrent dans cette catégorie[1].

1° D M S
L ANTIS
TI *us* L F
QVIR IV
LIANVS
V A LXXI
H · S · E

D(iis) M(anibus) s(acrum). L. Antisti[*us*], *L. f(ilius) Quir(ina tribu), Iulianus v(ixit) a(nnis) LXXI. H(ic) s(itus) e(st).*

2° D M S
ANTISTIA
MVSTEOLI
FIL · BOROC
V A C H S E

D(iis) M(anibus s(acrum). Antistia, Musteoli fil(ia), Boroc v(ixit) a(nnis) C. H(ic) s(ita) e(st).

3° D M S
ANTIS
TIA Q
FIL VIC
TORIA
V A LII
H S E

D(iis) M(anibus) s(acrum). Antistia Q. fil(ia) Victoria v(ixit) a(nnis) LII. H(ic) s(ita) e(st).

[1] Copie de M. Joly.

Ce sont autant de noms à ajouter à la liste des Antistius ou Antistia déjà connus par des inscriptions d'Announa et dont les épitaphes figurent au *Corpus ;* ils sont au nombre de treize :

Q. Antistius Asiaticus et son fils, Civilis, mort à huit ans[1].

Q. Antistius Q. f. Quir. Januarius et ses fils Antistius Firmus et Maximus[2].

Antistius Faustus[3].

Antistius Pacat[us][4].

et un certain nombre d'Antistia : Antistia [E]picaris[5], Antistia[6] Julia, Antistia Numeri f. Pro[c]ula[7], [Anti]stia [Qu]arta[8], Antistia Rusticina[9], Antistia Saturnina[10], Antistia L. f. Severa[11] et Antistia S....ra[12].

[1] *C. I. L.*, VIII, 18931.
[2] *Ibid.*, 5541, 18933.
[3] *Ibid.*, 18932.
[4] *Ibid.*, 18934.
[5] *Ibid.*, 5542.
[6] *Ibid.*, 18935, 18936.
[7] *Ibid.*, 18937.
[8] *Ibid.*, 18938.
[9] *Ibid.*, 18939.
[10] *Ibid.*, 5543.
[11] *Ibid.*, 18940.
[12] *Ibid.*, 5544.

R. CAGNAT.

ÉPISTOLAIRE D'UN COMMANDANT DE L'ARMÉE ROMAINE EN ÉGYPTE

Parmi les papyrus achetés en Egypte par notre savant égyptologue, le Prof. Schiaparelli, pour le compte de la *Société classique italienne,* il y en a un qui, pour ne pas être littéraire, n'en est pas moins intéressant et moins digne de figurer dans ce volume consacré à un savant qui a si bien mérité de la papyrologie gréco-égyptienne.

Ce fragment d'un grand rouleau mesure $0^m,88$ de large sur $0^m,342$ de haut. Il offre cinq colonnes d'une belle écriture, grande (épaisseur des lignes $0^m,005$), large, espacée, liée souvent mais souvent déliée aussi, verticale, d'une main sûre et ferme évidemment officielle ou bureaucratique. Paléographiquement, il appartient à la seconde moitié du II^e siècle. Parmi les papyrus publiés avec fac-simile, on peut citer comme pendant de celui-ci (quoique d'une main moins ferme) un pap. de Londres (N° 196 pl. 50), bureaucratique aussi, postérieur à Hadrien mais pas plus récent qu'Antonin. Un papyrus inédit de Florence, également bureaucratique et postérieur à la 10^e année d'Antonin, présente, lui aussi, le même type d'écriture.

Les colonnes ont de 30 à 33 lignes ; les lignes ont de

50 à 60 lettres. De la 1re col. tronquée à gauche il ne reste que peu de chose de la fin des lignes ; la 2e et la 3e sont entières sauf quelques petites lacunes, pour la plupart faciles à combler ; la 4e est mutilée dans le bas après la ligne 23e. De la 5e, tronquée à droite et en bas, il ne reste que le commencement de 22 lignes. Sur le *verso* on lit six colonnes de comptes d'administration rurale. Nous en parlerons plus tard.

Nous donnons ci-après notre lecture du texte avec les suppléments sûrs ou proposables, sans autre changement que la division des mots, les apostrophes, les initiales des noms personnels et locaux.

Col. I.

I.] . ς) αιτιασασθαι
L ιβ// θωθ . .]
II.]
] . νοις (ω)
5]κριθην[αι] . . .
]ταυτη .
]και πο(λ)
παρον]τος Διο(γ)νη-
]επιστρατη-
10]η με εκει
περ]ιεμεινε
]ουν κυριε
κ]αν νυν
π](ε)ριθην-
15](ς) το οφει-
]ερον
γρα]φεισων
επιτρ]επου
]οσπερ λο-

τ]ω στρα-
]ησαι
]ου $\overset{\chi}{\rho}$
L ιβ// ϑωϑ . .]
III.]
]υ
]βα
]ν
](ρι)
](κ)ο
] .

Col. II.

δεκανων . . . . . τα ξειφ[η] (αυτ) . . δοϑηναι ο αναγ-
καιον ηγησα-
μην σοι φα(νερο)ν (ποιησαι) ἵν' ειδῃς L ιβ// ϑωϑ $\overline{κα}$
IV. στρατηγωι Αραβια(ς)
κα]τεπει[γοντος] τ[ου και]ρου της πορειας [ην ευ]τυχως
[αγε]ιν
μελλω εξαυτης κατα την ανκε]λευσιν του [λαμ]προτατου
ημων
ηγεμονος καμηλους ους προσε]ταξεν αρρενας και ρωμα-
λεους
δυναμενους ταις πορειαις υπηρετειν η αυτος αγαγε η δια
τινος των σω(ν) πεμψον εις Βαβυλωνα μετα του πεμφϑεντος
σησκουπλικιαριου Ἰουλιου Πανισκου ἵνα και επιδοντος
μου τα κτηνη η τειμη αριϑμηϑη τω πεμφϑεντι υπο σου
ωσ αν βραδυνης και υστερηση ταυτα τα [κτηνη] της πορειας
ουκ αγνοεις ουδ' αυτος ζημια σε υποπ[ειπτειν μελ]λοντα
ει δια το σε επ[ι]βραδυναι ελαττω φορτ[ια κατενεχϑη]σεται
περι ου ἴσϑι οσ' αν πραξης ευϑυς με μελλ[οντα αντιγρα]-
φειν
τω λαμπροτατω ημων ηγεμονι υποτα[ξαντα και ταυτης]μου

της επιστολης το αντιγραφον δι' αμφοτερα δε εις [Βαβυ-
λω]να τα
κτηνη ταυτα αχθηναι δει ινα αυτος τε αυτα ε[πειδω] (και)
ινα με-
τα ασφαλειας ανακομιζομενης της τειμης εκει (αυτ)ην
αριθμη-
θησ L ιβ// ϑωϑ κε

V. στρατηγωι Βουβαστειτου τω αυτω τυπω και χρονω δ/ Ιου-
λιου Πανισκου

VI. στρατηγωι Σαιτου
κατεπειγοντ[ος του καιρου της πο]ρειας ην ευτυχως αγειν
μελλω εξαυτης κατα [την ανκελευσιν] του λαμπροτα[του
ημων
ηγεμονος καμηλους ους προσετα]ξεν αρρενας και ρω-
μαλεους δυνα[μενους] ταις πορειαις υπηρε[τειν παραδος
Ιρραιω Μαλιχω ορδινατω ως αν βραδυνης [και υστερη]ση
ταυ-
τα τα κτηνη της πορειας ουκ αγνοεις ουδ' αυτος ζημια
σε υπο-
πειπτειν μελλοντα ει δια το σε επιβραδυναι [ελαττω φορτια
κατενε[χθησεται περι ου] ισθι οσ' αν πραξης ευθυ[ς με
μελλοντα
αντιγρα[φειν τω λαμπροτατ]ω ημων ηγεμονι υπ[οταξαντα
και ταυτης μου [της επιστο]λης το αντιγραφ[ον
L ιβ// ϑωϑ κε

Col. III.

VII. στρα]τηγωι Ανδρωνοπολειτου
(εγρ)αφη τω αυτω τυπω και χρονω δ/ Ιρραιου Μαλιχου
ορδινατου

VIII. αρχ]ουσι Ανδρ(ου)πολειτων
εγρα]φη τω αυτω τυπω και χρονω δ/ του αυτου Ιρραιου

IX. στρ]ατηγω . . . . . (τω αυτω τυ)πω και χρονω
δ/ του αυτ[ου

X. στρατηγω . . . . . [τω αυτω τυπω και] χρονω δ/ του αυτου

XI. στρατηγω[ι Μεμ]φειτου τω αυτω τυπω και χρονω δ/ Σερηνου Σερηνου [και Αυρη]λιου Σε[ρ]ην[ου και Ἰ]ουλιου [Σε]ρηνου πρινκιπαλιων

XII. στρατηγω Ηλιοπολειτου

κατεπειγοντος του καιρου της πορειας ην ευτυχως αγειν μελλω

εξαυτης κατα την ανκελευσιν του λαμπροτατου ημων ηγεμονος

καμηλους ους προσεταξεν αρρενας και ρωμαλεους δυναμενους ταις πορειαις υπηρετειν παραδος Αυρηλιω Σερηνου και Ιουλιω Σερηνου πρινκιπαλιοις και η συ αυτος η ον εαν (sic) δοκιμασης των βοηθων

σου πεμψεις εις Μεμφιν την τειμην αριθμηθησομεν[ον] ως αν βραδυνης και υστερηση ταυτα τα κτηνη της πορειας ουκ αγνοεις ουδ' αυτος ζημια σε υποπειπτειν μελλοντα ει δια το σε επιβραδυναι ελαττω φορτια κατενεχθησεται περι ου ἰσθι οσ' αν πραξης ευθυς με μελλοντα αντιγραφειν τω λαμπροτατω ημων ηγεμονι υποταξαντα και ταυτης μου της επιστολης το αντιγραφον δι' αμφοτερα δε εις Μεμφιν ἱνα αυτος τε αυτα εσειδω και την

τειμην τω υπο σου πεμφθεντι αριθμηθηναι κελευ[σω

L ιβ/ Θωθ κε

XIII. στρατηγω Λη[τοπολ]ειτου τω αυτω τυπω και χρονω δ/ των αυτων

XIV. Ισιδωρω στρατηγωι [Α]φ[ρ](οδε)ι[τ]ου

κατεπειγοντος του καιρου της πορειας ην ευτυχως αγειν μελ-

λω εξαυτης κατα την ανκελευσιν του λαμπροτατου ημ[ων ηγεμ]ονος
καμηλους ο[υς] προσεταξεν αρρενας και ρωμαλεους δυναμενους ταις πορει-
αις υπηρετειν η αυτος αγαγε η δια τινος των βοηθων σου πεμψον εις
Τυμβω μετα το[υ πεμφθεντος] (ση)μεαφορου Αρριου Νεμεσιαν[ου ἱνα εκει
επιδοντο[ς μου τα κτηνη] η τειμη αριθμηθη τω πεμφθεντι [υπο σου
ως αν βραδυνης και υστερηση] ταυτα τα κτηνη της πορειας [ουκ αγνο]εις

Col. IV.

ουδ' α]υτος ζημια σε υποπειπτειν μελλοντα ει [δια το σε επιβρα]δυναι
ελαττω] φορτια κατενεχθησεται περι ου ἰσθι σ' αν [πραξης ευθυς με
μελλοντα] αντιγραφειν τω λαμπροτατω ημων [ηγεμονι υποταξα]ντα
και ταυ]της μου της επιστολης το αντιγραφον [δι' αμφοτερα δε εις Τυ]μβω
τα κτην]η ταυτα αχθηναι δει ἱνα αυτος τε αυ[τα εσειδω και την τειμη]ν
τω υπο σο]υ πεμφθεντι αριθμηθηναι κε[λευσω
L ιβ// θωθ κε

XV. στρατηγοις Αρσινοειτου
κατεπειγοντος του καιρου της πορειας ην ευτυχως αγειν μελλω
εξαυτης κατα την ανκελευσιν του λαμπροτατου ημων ηγεμονος
καμηλους ους προσεταξεν αρρενας και ρωμαλεους δυναμενους ταις πορειαις υπηρετειν παραδοτε Ιουλιω Ουρσω πριγκιπα-

λιω και αν βραδυνητε και υστερεση (sic) ταυτα τα κτηνη
της πορειας
ουκ αγνοειτε ουδ' αυτοι ζημια υμας υποπειπτειν μελλοντας
ει δια το υμας επιβραδυναι ελαττω φορτια κατενεχθησεται
περι ου
ἴστε οσ' αν πραξητε ευθυς με μελλοντα αντιγραφειν τω
λαμπρο-
τατω ημων ηγεμονι υποταξαντα και ταυτης μου της επιστολης
το αντιγραφον L ιβ// θωθ κε

XVI. βασιλικω Οξυρυγχειτου τω αυτω τυπω και χρονω δ/ του
(αυτ)ου Ουρσου

XVII. Νωρβανωι στρατηγωι Αρσινοειτου
επει προς α συνεθω (sic l. θου) παροντος Διογνητου του
κρατιστου [ε]πιτροπου
και Αλεξανδρου του κρατιστου επιστρατηγου ουδεν μετα
τουτο
(ε)ποησας αναγκην εσχον ε[ντ]υχειν τω λαμπροτατω
ημω[ν η]γεμονι
ουκ ησ.[κ]αν νυν τοις κελευομενοις υπ]ακουσας
πει[θου L ιβ// θωθ] κς

XVIII. Φλαουιω στ[ρατοπεδαρχηι (?)
λογους σ(τ)[ ]ους και ξενιας μου βαρβαρ[ικης
τ[ ](η) κυριε διεπεμψαμην εις[
]μ . . . . ανδρων και ιππεω[ν
]και α χωρις μου γεν[ηται
L ιβ// θωθ] κς

XIX. τωι δεινα και τωι δεινα βενεφικιαρ]ιοις (?) [
ξενι]ας μου[αρι-

* * *

Col. V.

θμου ανατολικων[
χωρις μου γενομ[

XX. Ιουλιανω πριγκιπι [
επει την Οπινιω[νος
ελαττον $\overline{ρξ}$ σαγιττ[
νους και ορδιναρ[
βευ οιστισιν απαν[
Οπινιωνος η[
Θωμεν ολο(ν) τ[
ποιησης γεινω[
εση ἵνα δε του-[
εκελευσε[
L ιβ// [ΘωΘ $\overline{κ}$.

XXI. Αντιοχω με[ριδαρχηι Αρσινοειτου
καμηλω[
παραδος Λ[

XXII. ηγεμονι [
ηδη και (τ)[
ανην ε(π)[
απο ιχλυ[
τονε εις β[
με[

* * *

Col. I.

l. 1-2 Nous comptons comme première de celles qui restent cette lettre dont la fin se trouvait dans la ligne 2; suivait la date dans la même ligne.

l. 3 Adresse de la lettre suivante, prob. Ηγεμονι? Cfr. les lettres XVII et XXII.

l. 8-9 Evidemment les mêmes mots et noms que dans la lettre XVII (l. 21-22) παροντος Διογνητου — επιστρατηγου.

l. 12 κυριε, adressé à un supérieur qui peut être ici l'ἡγεμών; ailleurs (lettre XVIII), c'est une haute autorité militaire.

l. 20 Le stratège ici nommé peut bien être le Norbanos de la lettre XVII.

l. 22 $\overset{\chi}{\varrho}$ = ἑκατόνταρχος.

l. 24 Adressée sans doute à une autorité militaire, peut-être au στρατοπεδάρχης ou Préfet du camp ayant sous sa dépendance le *custos armorum*.

Col. II.

l. 1-2 Dans la première ligne ce αυτ.. n'est pas tout à fait certain. Dans la seconde, très endommagée, la lecture a été fort pénible, mais ce que nous donnons est certain.

l. 3 Ce n'est qu'ici, dans le mot Αραβιας, et dans le numéro de date ιβ, que le *béta* a dans ce ms. la forme basse ressemblant à un κ ; partout ailleurs, il a la forme haute à deux panses.

l. 5 Dans ces textes toujours ἀνκέλευσις, dans d'autres documents on lit ordinairement ἐνκέλευσις.

l. 20 Ce δ/ = διὰ est la seule abréviation que l'on trouve dans ce ms. ; on remarquera qu'elle ne se trouve que dans ces abrégés des lettres, jamais dans les lettres mêmes.

l. 26 Ce Ιρραιος Μαλιχος est le seul nom exotique que nous trouvions parmi les militaires ici mentionnés, qui ont tous des noms romains. C'est sans doute un sémite ; le nom de Malichos est assez commun chez les Syriens. Irraeus n'est pas commun du tout. On le rencontre sous la forme *Ierraeus* dans une liste de soldats d'un papyrus gr.-lat. de l'année 205 (Oxyr. Pap. IV, n° 735) où figurent plusieurs noms sémitiques, entre autres : *Ierraeus Macchana ; Themes Malichi*, etc. — *Ordinatus* est sans doute le nom d'un *munus* militaire. Je n'en connais pas d'autre

exemple. On peut le rapprocher, mais en l'en distinguant, de l'*ordinarius,* bien connu et mentionné aussi dans une des lettres suivantes (col. V, 6). C'est probablement un centurion *ordinibus adlectus;* v. *Ephemer. Epigr.*, V, 1043.

Col. III.

l. 1-3 D'après Ptolémée (IV, 5, 46) le nom du nomos serait Ἀνδρουπολίτης, celui de sa métropole Ἀνδρῶν πόλις. On retrouve Ἀνδρῶν (πόλις) chez Hiéroclès *(Synecd.*, 724), mais *Andro(polis)* chez Athanase *(Ep. ad Ant.*, p. 776), dans la *Notit. Dign.* (Or. XXVIII, 19) et dans l'*Itin. Anton.* (p. 154 Wesseling). La forme Ἀνδρωνοπ. ainsi qu'Ἀνδρουπ. est calquée sur l'analogie des nombreux noms de ville fondés sur un nom propre au génitif, Ἑρμούπ., Λητούπ. (Λητοῦς πόλις. Λητόπ.), etc. Ἀπολλωνόπ., Λεοντόπ., etc. Mais le nom Ἀνδρῶν πόλις, d'origine discutée, n'est pas infirmé par ce que nous lisons dans ce papyrus qui est, à ma connaissance, le premier où l'on trouve mentionnés ce nome et cette ville. — Nous ignorions qu'Andropolis fût, comme on le voit ici, une des villes autonomes. Comme la réquisition devait s'étendre à tout le nome, on a dû écrire une lettre spéciale aux magistrats de la ville, celle-ci n'étant pas sous la dépendance du stratège. On remarquera que la lettre n'est pas adressée à la βουλή ni aux βουλευταί; ce qui peut vouloir dire qu'elle est antérieure aux réformes Sévériennes de 202. Voir Preisigke, *Städt. Beamtenw. im röm. Aeg.*, p. 13 sq.

l. 5-6 Papyrus intact, mais écriture complètement effacée dans la lacune indiquée. On voudrait connaître le nom de ces nomes; en marchant vers Memphis, après le Saïte et l'Andropolite, on rencontrait à

gauche du fleuve le Prosopite et le Phthemphoutite. On ne peut rien deviner d'après l'étendue de la lacune ; nous ignorons si et où ἐγράφη était répété.

l. 25 Exceptionnellement on indique ici le nom du stratège. On sait qu'il y avait deux nomes portant le nom d'Aphroditopolite, l'un dans la Haute-Égypte (Thebaïs), l'autre dans l'Héptanomis, et c'est de ce dernier qu'il s'agit ici. On sait aussi qu'Aphroditopolis était souvent nommée tout court Ἀφροδιτώ. De là la dénomination abrégée Ἀφροδιτοῦ du nome que nous trouvons ici. La lecture, malgré les dégâts et la grande difficulté qu'elle présente, est certaine. Aucun signe d'abréviation.

l. 30 Τυμβώ, nom de lieu inconnu jusqu'ici. Cet endroit devait se trouver, comme Babylon, près de Memphis ; mais, le nom même nous le dit, du côté de la nécropole et des pyramides (τύμβοι), qui sont bien celles de Saqqâra.

Col. IV.

l. 7 Aux deux stratèges de l'Arsinoïte. Voir le supplément à cette lettre dans la lettre XXI.

l. 19 En cas d'absence ou de vacance du stratège, ses fonctions étaient remplies par son *a latere*, le βασιλικὸς γραμματεύς. Toutes les ἀπογραφαί de chameaux sont adressées au stratège et au basilikos réunis.

l. 20 Pour distinguer celui des deux stratèges de l'Arsinoïte à qui la lettre est adressée, on se borne à donner son nom, sans indiquer la μερίς ou les μερίδες dont il était stratège. Un pap. de Berlin (n° 158) nous apprend que ce Norbanos, autrement dit Serenos, était stratège des μερίδες Θεμ. καὶ Πελέμ. D'après Krebs, l'écriture de ce pap. serait, comme celle du nôtre, du II^e^ siècle.

l. 21-23 Les deux magistrats nommés ici ne sont pas mentionnés ailleurs; ils étaient nommés, dans les mêmes termes, dans la lettre II° (col. I, l. 8-9) à laquelle se rapporte probablement ce qu'on dit ici ἀνάγκην ἔσχον ἐντυχεῖν τῷ ἡγεμόνι par écrit sans doute; on trouve souvent dans les papyrus ἐντυγχάνειν τινὶ διὰ βιβλιδίου : v. p. ex. Pap. Berl., n° 168. A quel engagement envers l'autorité militaire ce stratège peut-il avoir manqué? Peut-être s'agit-il d'approvisionnements pour la πορεία.

l. 24 Au-dessus de ουκ, au commencement de la ligne, il y a le signe ʟ qui ne peut pas signifier ici l'aspiration. Le sens de ce qui suivait dans la lacune doit être à peu près : οὐκ ἧς [ζημίας ἄξιος εἰ ἀγνοῶν, κ]ἂν νῦν κτλ.

l. 26 Cette lettre est évidemment adressée à une autorité militaire supérieure (κύριε, l. 23). De ce que le nom est indiqué, on peut conclure, d'après l'usage qu'on voit suivre constamment ici, que cette autorité n'était pas unique, c'est-à-dire qu'il y en avait plus d'une du même grade. Ce n'était donc pas le στρατάρχης ou le *Præfectus exercitus qui est in Aegypto*, car il était unique. On ne peut suppléer que στ[ρατοπεδάρχῃ]. Le grade de *præfectus castrorum* était assez élevé pour qu'un commandant tel qu'un *tribunus*, p. ex. le traitât de κύριε; et d'autre part il n'était pas essentiellement unique. Il devait y en avoir alors deux en Egypte, un au quartier d'Alexandrie, l'autre à celui de Babylon. Du reste, ce qu'on peut deviner du sujet de cette lettre, d'après ce qui en subsiste, est bien du ressort du préfet du camp. Le supplément de la première ligne pourrait être λόγους σ(τ)[ρατεύματος παραδ]οὺς καὶ κτλ. Noter, pour la date du papyrus, qu'après Sept. Sevère il n'y a plus de Préfet du camp; v. Wilmanns, *Ephem. epigr.*, I, p. 88.

Je reviendrai plus tard sur ce ξενία βαρβαρικὴ de la première ligne. Ce qui précédait κυριε l. 28, surmonté d'une ligne à crochet, paraît être un numéro; était-ce une date τῇ ιη̄ ?

l. 32 Les éléments communs que cette courte lettre présente avec la précédente, surtout ces mots . . . χωρις μου γενομ., me portent à conjecturer qu'elle est adressée à des subordonnés de confiance attachés à la personne du commandant, tels qu'étaient surtout les bénéficiaires. D'après l'étendue de la lacune, l'adresse pouvait contenir à peu près 35 lettres.

Col. V.

l. 1 αρι]θμου ανατολικων. Un *numerus Orientalium* paraît une nouveauté singulière; en général la *natio* du *numerus* est nettement spécifiée (*Palmyrenorum, Mauretanorum, Osdroenorum*, etc.). D'après Mommsen (*Hermes*, XIX, 229) la plus ancienne mention connue de ces *numeri* serait du temps de Marc-Aurèle et de Verus († 169), ce qui est à peu près la date présumable de notre papyrus. Mais ἀριθμός peut bien être entendu ici dans son sens ordinaire de *nombre*. Ce qui nous paraît certain, c'est qu'ici comme dans la lettre suivante où il mentionne un certain nombre de *sagittarii*, le commandant s'occupe des *auxilia*.

l. 4-8 Le nom Ὀπινίων n'est pas d'origine romaine. Il doit provenir, comme tant d'autres de cette forme (-ιων) d'un nom de lieu, et dans notre cas il faut songer à la ville de Ὄπινον dans la Maurétanie Tingitane.

l. 6 δεκα]|νους ?

l. 14 Le complément que nous donnons est imposé par ce με- qui ne peut pas appartenir au nom d'une charge ou *munus* militaire, et par les deux mots restants de

la lettre (καμηλων — [παραδος), qui nous laissent facilement deviner que celle-ci n'est qu'un supplément à la lettre adressée le 25 aux deux stratèges de l'Arsinoïte avec deux commissaires seulement. Considérant qu'un de ces stratèges avait la direction de deux μερίδες sur les trois de ce vaste et riche nome auquel on demandait peut-être un fort contingent de chameaux, on a songé à le dispenser d'une moitié de la besogne chargeant de l'autre le chef de l'autre μερίς avec une lettre et un commissaire spécial. Cette lettre de peu de mots devait être conçue à peu près dans ces termes : Καμηλω[ν των στρατηγοις υμων προστεταγμενων το τριτον μερος] παραδος Λ[ουκιωι ..... τω υπ' εμου πεμφθεντι.

l. 19 Le ι paraît avoir été ajouté, peut-être pour changer en κ le χ écrit par erreur.

l. 20 Quatre lettres rayées.

l. 21 εις Β[αβυλωνα ?

Impossible de deviner le sujet de cette lettre dont il reste si peu ; mais elle paraît se rapporter comme les autres au mouvement de troupes dont le commandant s'occupait alors. La simple note ἡγεμόνι sans nom ni titre d'honneur était suffisante pour rappeler l'adresse. Si la 12e année est celle de Marc-Aurèle, comme nous croyons pouvoir le supposer, le Préfet serait, d'après les documents, C. Calvisius Flavius Statianus ; v. Meyer, *Hermes*, XXXII, 226 ; *Heerwesen*, p. 146 ; Milne, *Egypt under Rom. Rule*, p. 179.

Nous avons devant nous une partie relativement petite d'un grand volume où étaient enregistrées jour par jour toutes les lettres émanant d'une autorité militaire. Parmi les nombreux protocoles que l'Egypte nous a révélés et qui contiennent les ὑπομνήματα de magistrats, celui-ci

tient une place exceptionnelle, car il ne contient pas l'enregistrement d'actes proprement dits, mais uniquement de lettres. Il rentre bien aussi ἐν τάξει ὑπομνημάτων, comme il est dit plus tard des ἐπιστωλάριοι ou secrétaires *ab epistulis* (*Basilic.* tit. I, c. 121), mais sa nature spéciale répond à la définition du bas-latin *epistolarium, liber epistolarum,* d'où l'italien *epistolario* dans le même sens et le français (légitime, quoique peu usité) *épistolaire,* que nous avons cru pouvoir employer. Je ne sache pas qu'on ait jamais trouvé jusqu'ici des restes d'un volume pareil.

On comprend qu'on devait tenir à garder la copie du texte authentique de ces lettres officielles, en omettant toutes les formules initiales et finales qui étaient toujours les mêmes ou qui n'avaient pas d'importance. Aussi nous voyons qu'on s'est borné à indiquer ce qui était strictement nécessaire de l'adresse en tête de chaque lettre, et la date au bas. Quant à l'adresse, on n'a noté que le magistrat, fonctionnaire, officier, etc., à qui la lettre était envoyée, sans même indiquer son nom, si ce n'est dans le cas où il y aurait eu possibilité d'équivoque.

Le nom et le titre de l'autorité de qui émane cette correspondance (un commandant sans doute, reste à savoir de quel grade) devaient se trouver en tête du volume, et tout changement de la personne en charge, accidentel ou périodique (comme pour les tribuns par exemple), était sans doute enregistré à sa date dans le volume, qui ne suivait pas la personne mais restait au bureau de la charge. Grâce à ce registre gardé dans son bureau, le commandant était toujours à même de produire, au besoin, la copie de l'une quelconque des lettres expédiées, ὑποτάσσειν τῆς ἐπιστολῆς τὸ ἀντίγραφον, comme il dit dans plusieurs de celles-ci.

Quant à la date, on ne saurait penser que dans un volume officiel et hypomnématique tel que celui-ci on suivît constamment l'usage (désastreux pour nous) d'indiquer l'année du règne sans nommer l'empereur régnant. Sans doute la désignation de l'année devait se trouver en tête du volume qui s'ouvrait avec le commencement du mois de Thot, le premier de l'année égyptienne. Nous verrons cela plus tard.

Les lettres qui nous restent, en entier ou en partie parfois minime, dans ce fragment, sont au nombre de 22. Toutes celles dont la date est encore lisible, sont de l'année 12e, mois de Thot (29 août-27 sept.), jours 21, 25, 26. On voit qu'aucune lettre ne fut envoyée dans les trois jours 22-24.

Les seules de ces lettres qui nous soient parvenues en entier, sont celles qui portent la date du 25. En les étudiant de près, nous en tirerons quelque lumière sur l'objet de celles qui précèdent et qui suivent et dont il ne nous reste que des fragments. Elles sont au nombre de 13, toutes traitant du même sujet ; on pourrait les appeler une circulaire. Elles sont adressées aux stratèges de douze nomes, sauf une qui est adressée au remplaçant du stratège ou διαδεχόμενος τὴν στρατηγίαν[1], le βασιλικὸς γραμματεύς. Pour le nome Andropolite, dont la métropole était autonome, il y a deux lettres, une pour le stratège, une pour les magistrats de la ville.

Le sujet de toutes ces lettres est une réquisition de chameaux pour une πορεία à la tête de laquelle le commandant doit se mettre incessamment. Nous savions déjà que ces fournitures ne pouvaient être imposées que sur

[1] V. Milne, *Egypt under Rom. Rule*, p. 203 sv.

ordre direct du Préfet d'Egypte, dont dépendaient toutes les autorités militaires de cette province. Aussi le commandant se rapporte à l'ordre (ἀνκέλευσις) déjà donné par l'ἡγεμών et dans lequel était probablement indiqué le nombre de chameaux à fournir par chaque nome, ce qui n'est pas dit dans ces lettres ; on le suppose connu ; il devait être proportionné à la quantité de φορτία à transporter, car c'est bien comme bêtes de somme (cela est dit expressément) que tous ces chameaux doivent être employés.

Les lettres sont confiées à un ou plusieurs commissaires dont on indique le nom et la qualité. On n'enregistre *in extenso* que les lettres qui n'étaient pas conçues en termes tout à fait identiques. En cas d'identité, on se borne à noter le fait (τῶ αὐτῷ τύπῳ καὶ χρόνῳ), en ajoutant le titre du destinataire et le nom du porteur de la missive. En dehors de la différence des commissaires, les termes ou τύπος des lettres enregistrées *in extenso* ne diffèrent que dans les ordres qu'on y donne pour la transmission des chameaux et le lieu de destination. Dans deux de ces lettres (VI, XV) qui ne diffèrent que par les commissaires, on enjoint aux stratèges de *consigner* les chameaux aux commissaires, et tout est dit ; aucune mention du lieu de destination, du paiement, etc. Pour tout cela le commissaire avait les instructions du commandant, qui n'avait pas à les communiquer aux stratèges. Dans les trois autres, les ordres diffèrent en ceci que dans une d'elles (IV) le stratège doit, conjointement avec le commissaire, amener les chameaux lui-même ou les envoyer par quelqu'un des siens à Babylon pour que le commandant les voie et en paie le prix à lui ou à son envoyé ; une autre (XII) enjoint au stratège de *consigner* les chameaux aux com-

missaires et de *venir* lui-même ou d'envoyer un mandataire à Memphis, pour retirer le prix sur l'ordre du commandant après qu'il aura inspecté les chameaux ; une autre enfin (XIV) répète les ordres de la première, sauf la différence du commissaire et du lieu de destination, qui n'est pas Babylon, mais Tymbo.

Dans la première lettre (IV) seulement, adressée dans les mêmes termes aux stratèges d'Arabie et du Boubastite, nous trouvons la clause (l. 18) ἵνα μετὰ ἀσφαλείας ἀνακομιζομένης τῆς τιμῆς ἐκεῖ αὐτὴν ἀριθμηθῆς. Babylon était la station militaire la plus rapprochée de ces nomes et le quartier général d'une légion ; les stratèges devaient aller à la caisse de la légion retirer le prix préalablement déposé par le commandant avec mandat en leur nom.

Nous reviendrons plus tard sur la différence du lieu de destination ; quant au reste, on voit bien que toute la différence se réduit à ceci que pour certains cas le commandant s'en rapporte entièrement aux commissaires, tandis que pour d'autres il se réserve d'inspecter les chameaux et d'effectuer lui-même le paiement directement aux stratèges qui doivent venir retirer le prix. Il serait peu délicat de demander au commandant pourquoi il a cru pouvoir donner carte blanche à certains commissaires et non pas à d'autres.

On connaît l'usage du recensement annuel (au mois de Mechir) des chameaux et des ânes dans l'Egypte romaine, et le droit réservé au Préfet d'Egypte de les réquisitionner pour service d'état (εἰς κυριακὰς χρείας, ou ὑπηρεσίας[1]). Nous n'avions jusqu'ici que quatre exemples de ce droit exercé par le Préfet. Il est mentionné dans trois ἀπογραφαὶ de

[1] V. KENYON, *Revue de Philolog.*, XXI, p. 4 sq. ; WESSELY, *Karanis u. Soknopaiou Nesos (Denkschr. d. Wien. Akad.* XLVII), p. 33.

chameaux, dans lesquelles les propriétaires déclarent avoir livré (παρέσχον) ou envoyé en louage (ἐπέμφθη ἐπὶ μισθοφορᾷ) un des chameaux inscrits l'année précédente, sur ordre du préfet, pour service d'état. Sans doute tous les chameaux ainsi livrés et aliénés étaient payés ; quand ils n'étaient que loués, on le dit. Même là où il est déclaré (Berl. 266) que le chameau a été emmené (ἤχθη) par tel centurion sur ordre du Préfet pour service militaire, cette expression n'exclut pas le paiement. Un papyrus de Genève (n° 45) de l'année 161, à peu près contemporain du nôtre, nous offre une quittance du prix convenu et déboursé pour un chameau par un centurion envoyé par le Préfet pour acheter (ἐπὶ ὠνήν) des chameaux. De même dans nos lettres nous voyons que tous les chameaux réquisitionnés sont payés ; quand on ne parle pas du paiement, cela veut dire que le commissaire était chargé de l'effectuer, comme dans le papyrus de Genève susmentionné. Seulement, dans ce dernier, où il ne s'agit pas d'une grande réquisition de chameaux, le centurion est chargé de traiter directement avec les propriétaires, sans l'entremise du stratège ; ici où il s'agit d'une grande réquisition officielle pour service militaire, on suit toutes les formes officielles en transmettant les ordres d'une autorité à l'autre. Nous savons que les ἀπογραφαί annuelles des chameaux étaient (comme tout recensement) adressées au stratège et au basilikos de chaque nome, de manière que la liste de tous les chameaux disponibles dans le nome se trouvait au bureau de ces magistrats. C'est donc à eux que, sur l'ordre du Préfet, l'autorité militaire s'adresse, par l'intermédiaire de ses commissaires, pour qu'ils fournissent, en les choisissant chez les propriétaires de leur nome, les chameaux demandés, dont le commandant ou les commis-

saires leur remettront le prix, qu'ils transmettront eux-mêmes aux propriétaires (cela est sous-entendu).

Tous les commissaires sont des militaires, des officiers inférieurs. Leur titre accompagne leur nom. Il y a quatre *principales* (XI, XII, XIII, XV) un *signifer* (σημαιοφόρος XIV), un *sesquiplicarius* (IV, V), un *ordinatus* (VI, VII, VIII, IX, X).

Des douze nomes qui sont l'objet des réquisitions, huit sont du Delta, quatre de l'Héptanomis. Le point de départ est Memphis, où se trouve le commandant. D'après l'ordre des lettres nous trouvons :

Delta :

(Branche est) Arabie (» ») Boubastite	un commissaire — destination, Babylon
(Branche ouest) Saïte (» ») Andropolite (» ») . . . . . (» »)	un commissaire — destinat. présumable, Memphis

Centre :

(Héptanomis) Memphite	trois commissaires — dest. présumable, Memphis
(Delta est) Héliopolite (Delta ouest) Létopolite	deux des trois susdits — destin., Memphis

Héptanomis :

(Rive droite) Aphroditopolite	un commissaire — destin., Tymbo
(Rive gauche) Arsinoïte (» ») Oxyrynchite	un commissaire — destin., présum., Tymbo

Si nous avons deviné juste, un autre commissaire pour l'Arsinoïte aurait été ajouté avec la lettre XXI. Reste à expliquer le fait singulier qu'un seul commissaire ait

passé (en longeant le désert?) de l'Arsinoïte à l'Oxyrynchite, en laissant de côté l'Hérakléopolite qui est entre les deux.

Toutes ces lettres, écrites κατεπείγοντος τοῦ καιροῦ τῆς πορείας, nous montrent le commandant hâtant les préparatifs de cette πορεία qu'il devait conduire en personne et mener à bonne fin (ἣν εὐτυχῶς ἄγειν μέλλω). On pense bien que toutes les lettres qui précèdent et qui suivent celles qui nous restent dans ce fragment, doivent se rapporter à cette πορεία pour laquelle il n'avait pas à s'occuper que des chameaux. Qu'est-ce donc que cette πορεία dont il parle aux stratèges comme d'une chose connue? Dans une inscription de Coptos [1] et dans un papyrus de Londres [2], on rencontre ce mot qu'on a eu raison de traduire par *caravane*. Dans l'inscription, il s'agit de caravanes ordinaires sujettes à péage; dans le papyrus il s'agit de caravanes pour service d'état, parcourant la voie bien connue de Bérénice à Coptos, dont l'importance était grande pour le trafic commercial [3]; le service public de ces caravanes n'était pas militaire. Dans ces lettres, militaires à ne pas en douter, le mot πορεία, tout en pouvant encore être traduit par *caravane,* revient nécessairement à sa signification première de *marche, expédition, mouvement de troupes* qu'il a dans tous les écrivains militaires depuis Xénophon. En Egypte, le voyage ou la marche des troupes devait, comme tout autre voyage en masse, s'effectuer en caravane avec un nombre proportionné de chameaux pour le transport des φορτία qui ne sont autre chose que le ba-

[1] Jouguet, *Bull. Corr. Hell.* XX, p. 171; Hogarth ap. Flinders Petrie, *Koptos,* p. 27 sq.

[2] Kenyon, *Revue de Philol.*, XXI, p. 5; *Gr. Pap. Br. Mus.* II, p. 75.

[3] Lumbroso, *L'Egitto al tempo d. Gr. e d. Rom.*, p. 31 sq.

gage militaire ou *impedimenta*[1]. Si nous savions le nombre des chameaux réquisitionnés, nous pourrions calculer le nombre approximatif d'hommes mis en marche. De ce qu'un seul commissaire était désigné pour quatre nomes et trois pour un seul, on peut conclure que le nombre des bêtes à fournir par chaque nome n'était pas égal. D'autre part, tout nous porte à croire que la moyenne pour les douze nomes, ne devait pas être très élevée, et qu'elle ne dépassait peut-être pas la cinquantaine. On a calculé que, rien que pour le transport des tentes, sans compter les autres *impedimenta* si nombreux, il ne fallait pas moins de 2000 bêtes de somme pour un corps de 20,000 hommes[2]. Certes, dans le cas de ces lettres, on ne saurait songer à la mise en marche de toute une légion. Un simple détachement, une simple *vexillatio* peut suffire pour expliquer cette réquisition qu'un sentiment de discrétion et de juste mesure imposait de répartir sur plusieurs nomes.

Evidemment il ne s'agit pas d'une dislocation de troupes en Egypte, mais d'une expédition lointaine. Dans le peu qui nous reste des lettres XVIII, XIX, nous voyons le commandant se préoccuper de ce qu'on fera sans lui (ἃ χωρίς μου γένηται) et, qui plus est, nous surprenons les mots ξενίας μου βαρβαρικῆς, qui semblent revenir dans toutes deux, et qui paraissent nous indiquer comme but de l'expédition les contrées, qu'on appelait justement barbares[3],

[1] On a contesté à tort que dans l'Afrique romaine le chameau fût employé dans les convois militaires comme bête de charge avant le IV[e] siècle. V. CAGNAT, *Armée rom. d'Afr.* 401 sq., dont l'opinion est confirmée par notre papyrus.

[2] MARQUARDT, *Röm. Staatsverw.*, II, 414.

[3] Dans un papyrus latin de l'année 167 contenant une lettre dont le commencement est perdu, on lit les mots : . . Maur .... | .. barbari ... | . barbaricum .... GRENFELL a. HUNT, *Greek Papyri*, II ser., n° 108.

des Maures et de la Maurétanie. Il se peut que des troupes romaines d'Egypte aient été envoyées dans ces pays pour s'ajouter ou se substituer en partie à celles que l'empire y tenait en garnison ; mais il se peut aussi qu'une *vexillatio* ait été dépêchée dans ces contrées pour dompter les révoltes assez fréquentes de ces peuplades barbares et nomades. On sait que des détachements de différentes légions y furent envoyés dans ce but, dont un de la III Cyrenaica, jadis stationnant dans la Haute Egypte, alors résidant en Arabie [1]. Rien d'étonnant qu'une légion d'Egypte ait dû fournir son contingent pendant ces révoltes qui se renouvelèrent souvent dans la seconde moitié du II[e] siècle sous les règnes d'Antonin le Pieux [2] et de Marc-Aurèle. Nous avons vu que les données paléographiques et autres (v. les notes sur col. III, 1-3, IV, 20, 23) nous amènent à chercher la date de ce papyrus justement dans la seconde moitié de ce siècle, avant Sept. Sévère. Tout nous porte à croire que la 12[e] année dont ces lettres sont datées est celle de Marc-Aurèle (172-3). C'est la date approximative d'une révolte des Maures qui eut lieu sous ce souverain [3].

Le principal lieu de concentration des chameaux paraît être Memphis ; même pour l'Héliopolite, c'est Memphis et non pas Babylon, quoique cette citadelle se trouvât dans ce nome. Des campements secondaires sont Babylon à

[1] Meyer, *Heerwesen d. Ptol. u. Röm. in Aeg.*, p. 161 sq.

[2] Lacour-Gayet, *Antonin le Pieux*, p. 140 sq., Jünemann, *Leipz. Stud.* XVI, p. 84 sv. Cagnat (*Armée rom. d'Afr.*, p. 41 sq.) croit pouvoir fixer la date de ces événements sous Antonin (*Vita Pii* 5 ; Pausan. VIII, 43, 3) entre 144 et 149, c'est-à-dire entre la 7[me] et la 12[me] année du règne de cet empereur.

[3] *Vita Marci*, 21 ; Hirschfeld, *Wiener Studien*, VI, p. 123 ; Cagnat, *L'armée rom. d'Afrique*, p. 46.

l'est, Tymbo à l'ouest de cette ville. Dans la succession de ces trois campements, telle que les lettres nous la présentent, Babylon, Memphis, Tymbo, nous voyons la direction de cette πορεία (expédition, ou caravane militaire). Le commandant, qui doit avoir sa résidence au quartier général de Babylon, fait l'inspection de tous les chameaux recueillis d'abord à Babylon même, puis à Memphis, puis et en dernier lieu à Tymbo (pyramides de Memphis) d'où la mise en marche (πορεία) du corps d'armée à travers le désert de Libye doit s'effectuer.

Les éléments nous manquent pour définir avec certitude le grade de ce commandant. Nous voyons, d'après les lettres III et XVIII, qu'il avait un supérieur qui était probablement le Préfet du camp. Cependant son grade était assez élevé. Il correspond directement avec les plus hautes autorités civiles (Préfet d'Egypte, épistratège, ἐπίτροπος τῶν οὐσιακῶν) ; il traite avec hauteur les chefs des nomes ou stratèges. Si nous avons deviné juste, il avait des bénéficiaires ; le volume dont nous lisons les restes nous prouve qu'il avait un *commentariensis*, comme on en voit dans les bureaux des préfets de légion, des légats, des tribuns. S'il reconnaît un supérieur dans le préfet du camp, il peut bien être un tribun[1].

Ce volume, dans lequel le *commentariensis* enregistrait toutes les lettres officielles émanant de ce commandant, avait une grande étendue. Nous en avons la preuve dans ce que nous voyons écrit au *verso*, peut-être un siècle plus tard. Ces comptes d'administration rurale, sur la nature desquels nous n'avons pas à nous étendre ici, sont rédigés en colonnes dont chacune est surmontée de son

[1] Wilmanns, *Ephem. epigr.*, I, p. 94.

numéro d'ordre. Les six colonnes restantes portent les numéros ριε, ρις, ριζ, ριη, ριθ, ρκ. Or, la largeur de chaque colonne (blanc compris) étant en moyenne de $0^{m},17$, on voit que, à la 120e colonne, la longueur du rouleau devait être d'une vingtaine de mètres. Ce qui manque de la *fin* du rouleau dans le *verso,* devant correspondre à ce qui manque de son *commencement* dans le *recto,* nous pouvons conclure avec un haut degré de probabilité que le volume s'ouvrait avec le commencement du mois de Thot, premier de l'année égyptienne, comme nous l'avons dit plus haut, et qu'avant les lettres datées du 21, 25, 26 de ce mois il n'y avait que celles des jours 1-20 du même mois ; ce qui peut donner, pour la longueur totale du rouleau, 22 ou 23 mètres.

Ce volume est bien une pièce d'*Archive militaire,* comme le fragment que MM. Nicole et Morel publièrent sous ce titre en 1900. Seulement, ce fragment se rapportant au fonctionnement intérieur et, pour ainsi dire intime, de l'armée romaine en Egypte, est écrit en latin ; ces lettres officielles, même de Romain à Romain, sont écrites en grec (une κοινή bureaucratique, comme on voit, fort peu soignée même dans l'orthographe). la langue officielle d'Egypte depuis les Lagides. Mais le latin, la langue usuelle des légionnaires romains, ne manque pas de paraître ici non plus. La surface de notre papyrus est parsemée jusqu'à l'extrémité de la marge supérieure et inférieure, de petits fragments d'un papyrus latin fort mince, qui devait dépasser en haut et en bas le papyrus grec et qui paraît avoir été anciennement inséré dans le rouleau. Celui-ci ayant été renversé plus tard pour recevoir de l'écriture sur le *verso,* le papyrus latin, qui se trouva ainsi à l'extérieur, tomba presque entièrement ; il n'en

resta que les lambeaux plus fortement adhérents grâce à la colle qu'on y avait passée par endroits pour fixer ce papyrus dans l'autre. Pour la forme et le style des caractères, exactement du type du n° 10 de Wessely (*Schrifttaf. z. lat. pal.*, pl. III) daté de 167, ce manuscrit latin doit être, sinon contemporain, du moins guère postérieur au manuscrit grec. L'écriture cursive, inclinée, assez régulière, est tellement petite et serrée que la lecture en est fort pénible et fatigante. Je me réserve de parler plus amplement ailleurs de ces fragments qui n'ont aucun rapport avec le sujet du papyrus grec si ce n'est par le milieu militaire, qui est le même dans les deux. On y reconnaît une espèce de chronique ou journal des faits et gestes des gladiateurs attachés à la légion. On lit dans un endroit :]*numer.....famil glad....lud*[; puis au-dessous *fa*]*milia ad arma fuit interveniente ludo nico*[; ailleurs *venatores ;* ailleurs *reversi sunt ;* ailleurs *in ludo.* Dans un fragment resté adhérent au haut de la IV^e^ col. on lit :

]*ae et lotae..... arrianus lentiari*[*us*
]*stor astiarius nestor stationarius*[
] *sues coctae..* [
]*us spathas afer commilitibus in castri culina*[
]..... *victi numerio paria si eadem misi*[*sset* (?)

La présence de gladiateurs dans un camp romain n'est pas un fait nouveau. Qu'un *breve* relatif aux faits et gestes de ces gladiateurs ait été déposé parmi les autres *brevia* traitant d'autres sujets[1] dans les archives militaires, cela n'étonnera personne. Le fait qu'on a inséré ce rapport dans l'épistolaire de ce commandant, nous paraît ajouter

[1] Veget., *De re mil.*, 2, 29, Mommsen, *Aegyptische Legionare* (*Hermes* XXXV) p. 443.

quelque degré de probabilité à l'idée que nous avons avancée plus haut, que cet officier était un tribun. On sait que la charge de *procurator ludi familiae gladiatoriae* était généralement conférée à des tribuns de légion [1].

La provenance de ce papyrus, acheté à un bédouin de Gizeh, est incertaine; d'après ce qu'on lit sur le *verso* on peut affirmer qu'il doit provenir du Fayoum. A une certaine époque, au cours du III[e] siècle, lorsqu'on crut à propos de débarrasser le bureau des vieux papiers devenus inutiles, ce rouleau passa dans d'autres mains et changea de place. De Memphis ou Babylon où il devait se trouver originairement, il tomba entre les mains de quelqu'un qui écrivit sur le verso :

Αυρηλιου Ειρηναιου φροντιστου [Θεαδ]ελφειας
λογος λημματων και αναλωματων κτλ.

et plus bas :

Δημητριου και Απυνχεως μισθωτων . . . .
κωμης Διονυσιαδος κτλ.

ce qui montre que le rouleau était en dernier lieu dans l'Arsinoïte ou Fayoum.

[1] Orelli-Henzen, n° 6947; Mommsen, *Röm. Staatsr.* II[3], 1070 sq.; Lafaye, *Dict. d. antiqu.* s. v. *Gladiator*, p. 1580.

Florence, février 1905.

D. COMPARETTI.

PSEUDO-HIERONYMUS DE CHRISTIANITATE

In Bandini's catalogue of the Library of San Lorenzo in Florence, in the first volume of the Supplement col. 529, is described codex 214 of the *Bibliotheca Aedilium* as follows: *Codex membranac. M. S. in 8 min. Saec. partim XII, partim XIII... constat foliis scriptis 89.*

Pages 42-58 of this codex contain a Latin treatise on Baptism entitled *Liber S. Hieronymi de Christianitate.*

This title has been more or less effaced, Bandini opines by some scribe who realised that the tract was no genuine work of Jerome's. It is not on that account the less interesting and merits publication; and with that end in view I copied it some years ago. It begins as follows:

Quomodo infantes catechumini efficiantur. Antiquus mos seruatur.

Quicunque enim ad Apostolos credentes baptizandi adueniebant, instruebantur et docebantur ab eis, et instructi et docti de Sacramento baptismatis et de ceteris regulis fidei accipiebant sacrosanctum misterium baptismatis.

There follows an exposition of the rite of Baptism according to the Roman usage, divided into seventeen chapters of unequal length. The age of this tract is difficult to determine, but that it is of respectable antiquity is clear on several grounds. Firstly the custom of adult

rather than of infant baptism is contemplated, and secondly the N. T. texts are often cited in an archaic form, for example at John 8[44] the author had the reading *sicut etiam pater eius,* answering to the older Greek text καθὼς καὶ ὁ πατὴρ αὐτοῦ.

Thirdly the dogmatic appreciation of the Baptism of Jesus is almost Ebionite in tone. It is regarded as the occasion of his spiritual illumination, when « all the fulness of the godhead was pleased to dwell bodily in him ; not piecemeal as in other saints, not according to measure, but in plenitude and perpetuity. » Only of the Spirit of the Lord, the Spirit of wisdom which then took possession of Jesus, is true what is written in John's Gospel, that all things were made by it and without it was nothing made. Its advent constituted Jesus the Elect or chosen one of God.

The above argument is developed in illustration of the Roman rite of confirmation, when the Bishop seals the person baptised with the chrism and communicates to him the holy Spirit. The entire passage begins on fol. 54 and is as follows :

Nam presbiteris siue absentibus siue præsentibus episcopis baptizare et baptizatos crismate ungere licet, sed quod ab episcopo fuerit consecratum, nec tamen frontem, ex eo de[1] oleo signare licet, quod solis episcopis debetur cum tradant spiritum paraclitum, qui spiritus paraclitus septiformis etiam gratia dicitur, propter septenarii numeri misterium in quo summa perfectio intelligitur. Est enim compositus ex toto primo pari et ex toto primo impari. Ex toto primo pari qui diuidi potest, et ex toto

[1] *de* seems superfluous. The ms. has a compendium, viz. *d* with the vertical stroke barred, which should perhaps be read as *dicto.*

primo impari qui diuidi non potest. Habet enim in ternario misterium trinitatis, in quaternario euangelii. Siue enim tres per quatuor, siue per tres quatuor multiplicentur, ad duodenarium numerum surgitur. Quod misterium Sanctæ trinitatis et doctrinæ euangelii per xii apostolos in iiii mundi partes, orientem uidelicet et occidentem, septentrionem et meridiem deriuatum est. Hic enim numerus in Sacro eloquio pro perfectione poni consueuit. Consummatis enim Deus operibus suis, vii die requieuit, et Enoch qui septimus est ab Adam cum domino ambulauit, et eius translatio spem nobis eiusdem requiei contulit.

Unde et iubileus annus in quo plenaria requies signatur, septem hebdomadibus conficitur, — septies enim septem fiunt xlviiii, — qui monade addita nostræ adunationis impletur. Huius numeri perfectionem propheta commemorat cum dicit : Septies in die laudem dixi tibi (Ps. 119[164]). Quod in alio psalmo quasi exponens aperit cum dicit : Semper laus eius in ore meo (Ps. 33[2]). Nam et Iohannes in Apocalipsi sua, quod septem scribit ecclesiis, generaliter universæ catholicæ creditur scripsisse ecclesiæ. Unde et ipse ait : Qui habet aures audiendi audiat, quid spiritus dicat ecclesiis (Ap. 2[11]). De septenario intelligenda[1] numero qui in quibusdam scripturæ locis uniuersitatem siue perfectionem, in quibusdam septiformis gratiæ spiritum significat, multa et in ueteri et in novo testamento habentur quæ persequi longum est. Nunc uideamus qualiter Esayas propheta eiusdem septiformis dona enumerat. Cum enim de $\overline{\text{xro}}$ qui est uirga uirtutis domini et sapientia eius prophetaret, ait : Egredietur uirga de radice Jessæ et flos de radice eius ascendet et requiescet super eum

[1] In ms. sic inteã.

spiritus domini, spiritus sapientiæ et intellectus, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis et replebit eum spiritus timoris domini (Is. 11[1] sqq.). Super hunc florem qui de uirga Jessæ. i. e. de beatæ Mariæ semperuirginis partu egressus est, requieuit spiritus domini; quia in ipso complacuit omnis plenitudo divinitatis habitare corporaliter (Col. 2[9]); nequaquam per partes, ut in ceteris sanctis, quorum alii[1] datur sermo sapientiæ, alii sermo scientiæ, alii gratia uirtutum, et cetera, quibus datur unicuique secundum mensuram, sed plenissime. Unde et apostolus ait : Non ad mensuram dat deus spiritum (Jo. 3[34]). Et propheta : Ecce puer meus quem elegi, electus meus in quo complacuit animæ meæ. Ponam spiritum meum super eum iudicium gentibus proferre (Mt. 12[18]). Ut enim in eo perpetua habitatione requiesceret, ad eum uenit, iuxta Iohannis baptistæ testimonium qui ait : Vidi spiritum descendentem quasi columbam de celo et mansit super eum; et ego nesciebam illum. Sed qui misit me baptizare in aqua, ille mihi dixit : Super quem uideris spiritum descendentem et manentem in eo, ipse est qui baptizat in spiritu sancto (Jo. 1[32.33]), qui spiritus domini appellatur et spiritus sapientiæ; quia de $\overline{\text{xro}}$ est quod de sapientia dei scriptum est : Omnia per ipsum facta sunt et sine ipso factum est nihil (Jo. 1[3]). Et in psalmis canitur : Quam magnificata sunt opera tua, domine, omnia in sapientia fecisti (Ps. 91[6]). Et in alio loco ubi trinitas aperte monstratur scriptum est : Verbo domini celi firmati sunt et spiritu oris eius omnis uirtus eorum (Ps. 32[6]). Quia per $\overline{\text{xrm}}$ qui est uerbum domini, id est patris de quo scriptum est : In principio erat uerbum, celi, uidelicet

[1] Ms. *aliis*.

sancti prædicatores qui enarrant gloriam domini, facti sunt, et spiritu sancto qui est eorum consubstantialis qui ab utroque procedit, omnis uirtus eorum; quia omnium Sanctorum ornatus et uirtus spiritus Sancti inspiratione subsistit. Et apostolus scribit : $\overline{\text{xrs}}$ dei uirtus et dei sapientia. Et in prouerbiis loquitur : Deus in sapientia sua fundauit terram et parauit celos in prudentia (Pr. 3^{19}). Et quomodo idem sermo uocatur dei lux, et uita, et resurrectio, sic spiritus sapientiæ et intellectus, consilii et fortitudinis, scientiæ et pietatis, ac timoris domini nuncupatur. Non quod diuisus sit iuxta differentias nominum; sed unus atque idem cunctarum uirtutum fons sit atque principium. Absque $\overline{\text{xro}}$ igitur nec sapiens quis esse potest, nec intelligens, nec consiliarius, nec fortis, nec eruditus, nec plenus timore domini. Et hoc sciendum quod spiritus domini, sapientiæ et intellectus, consilii et fortitudinis, scientiæ et pietatis ac timoris domini, — idem septenarius numerus qui septem oculi in uno lapide dicuntur in Zacharia (3^{9}), — requiescat super florem et uirgam qui de Jesse ac per hoc stirpe David surrexit. Hunc enim spiritum qui a patre filioque procedit, idem dominus apostolis et per apostolorum eorum successorum ministerium sanctæ suæ tribuit ecclesiæ. Cuius dona quamquam ex unius spiritus fonte procedant, uidentur quodam modo quasdam habere proprietates. Aliud est enim sapere, aliud intelligere; quia multi eterna quidem sapiunt, sed hæc intelligere minime possunt. Sapientia ergo mentem quam insederit de eternorum sæpe certitudine replet. Intellectus eo quod secreta penetrat, cor quod tetigerit reficiendo, eius tenebras illustrat. Consilium dum esse quem præcipitem prohibet, ratione animum replet. Fortitudo vero cum adversa non metuit, trepi-

danti menti confidentiam præbet[1]. Scientia cum ignorantiam fugat, lumine suo eum quem repleuerit illustrat. Pietas misericordiæ operibus quem repleuerit, exuberare concedit. Timor domini premit mentem, ne de præsentibus superbiat, de futuris illam spei refectione confortat. Sic enim quodam adminiculo sui inuicem sibi succurrit, ut dum aliud alii suffragatur, una eorum et status decentissime componatur. Minor quippe est sapientia, si intellectu careat. Et ualde inutilis intellectus est, si ex sapientia non subsistat; quia cum altiora sine sapientiæ pondere penetrat, sua illum leuitas grauius ruiturum leuat. Vile est consilium cui robur fortitudinis deest, quia quæ tractando inuenit, carens uiribus, usque ad perfectionem operis non perducit. Et ualde fortitudo destruitur, nisi per consilium fulciatur; quia quo plus se fortem conspicit, eo uirtus sine moderatione celerius in præceps ruit. Nulla est scientia si humilitatem pietatis non habet; quia dum bona dogmata exsequi negligit, sese ad iudicium artius stringit. Et ualde inutilis est pietas si scientiæ discretione caret; quia dum nulla hanc scientia illuminat, quomodo misereatur ignorat. Timor quoque nisi has etiam uirtutes habuerit, ad nullum opus procul dubio bonæ actionis surgit; quia dum ad cuncta trepidat, ipse sui formidine a bonis omnibus torpens uacat. Summopere itaque obseruandum est ex ipsius sancti spiritus adiutorio, ne sapientia deuiet[2]; ne intellectus, dum subtiliter currit, aberret; ne consilium, dum se multiplicat, confundat; ne fortitudo, dum fiduciam præbet, præcipitet; ne scientia dum nouit et non diligit, inflet; ne pietas, dum se extra rectitudinem inclinat, intorqueat; ne timor, dum

[1] Ms. prœbeat.
[2] In ms. *deuet? deerit.*

plus iusto trepidat, in desperationis foueam mergat. Sciendum sane quod et donorum spiritualium distributiones in corpore Christi, quod est ecclesia, his fulciantur adminiculis. In eo vero qui est fons luminis et origo bonitatis[1] plenæ atque perfectæ incomparabiliter atque ineffabiliter regnant. Sapientia namque, quæ et in utero uirginis sibi corpus et in mundo ecclesiam edificauit, habet spiritum sapientiæ, quia omnia sapientia agit. Habet intelligentiæ, quia cuncta archana secretorum rimatur. Habet consilii, quod cuncta cum magna dispensatione gerit, quia est magni consilii angelus. Habet fortitudinis, quia attingit omnia a fine usque ad finem fortiter et a nullo uinci potest. Habet scientiæ, quia ignoscit, exceptis his quibus dicturus est : nescio uos. Habet pietatis, quia hominem quem bonitate creauit, iustitia dampnauit, pietate redemit. Habet timoris, propter eos qui timore domini indigent, quia paruuli sunt; quibus per prophetam dicitur : Venite filii audite me; timorem domini docebo uos (Ps. 33[12]). Quia ergo ille ad infirma nostra descendens, exinanivit semetipsum, formam servi accipiens, humiliauit semetipsum usque ad mortem (Phil. 2[7]); et inclinauit se ipsum, ut nos iacentes ad se erigeret; non inconuenienter spiritus domini qui super eum requiescit a sapientia incipit, et per decentissimos gradus ad timorem usque descendit. Nos uero a timore, quem foras charitas mittit, uenientes ad timorem castum qui permanet in seculum seculi, peruenimus ad pietatem ; ut pietatis operibus exornati perueniamus ad scientiam, — non quæ inflat, sed quam charitas ædificat. A scientia ad fortitudinem, ut scientiæ decore exornati fortiter agamus. Con-

[1] Mr Brightman compares Sacr. Greg., p. 192.

silii grauitate muniamur, ut actibus nostris consilio temperatis, ad archana intellectus intrantes, ad eam ueniamus sapientiam quæ initium habet timorem domini. Ut sapienter omnia complentes, et intellectum bonum faciendo habentes, illi sapientiæ admitti ualeamus per quam facta sunt omnia. Quæ et ante secula a patre ineffabiliter genita est, et in fine seclorum carnem nostræ salutis causa dignata est accipere. Quam carnem fidelibus suis edendam tribuit cum dixit : Nisi manducaueritis carnem filii hominis et biberitis eius sanguinem non habebitis uitam in uobis.

Caput xvii.

Propter hanc uitam adipiscendam, et baptizamur; et eius sanguine potamur, quia nequaquam possumus in eius corpus transire, nisi his imbuamur sacramentis. Sic enim ipse ait : Caro mea vere est cibus, et sanguis meus uere est potus (Jo. 6^{55}). Et qui manducat carnem meam et bibit sanguinem meum in me manet et ego in eum (Jo. 6^{54}). Est enim sacrificium salutare quod et (in) ueteri testamento Melchisedech rex Salem, in typo corporis et sanguinis domini nostri ihu xri obtulit; et in nouo idem mediator Dei et hominum antequam traderetur adimpleuit, cum accipiens panem et calicem benedicens eis et tradens discipulis suis hoc in sui commemorationem fieri præcepit (I Cor. 11^{24}). Hoc ergo misterium offerendi sacrificium, relictis ac finitis ueteribus hostiis, ecclesia celebrat; offerens panem propter panem illum uiuum qui de celo descendit, uinum pro eo quod dixit : Ego sum uitis uera (Jo. 15^{1}). Ut per inuisibilem sancti spiritus consecrationem, panis et uinum in corporis et sanguinis domini transeant dignitatem, cui sanguini admiscetur aqua, siue quia de latere domini fluxit, siue quia ut maiores nostri uolunt intelligi, sicut per uinum xrs, ita et per aquam

populus significetur. Vinum etenim et aqua inseparabiliter in calice miscentur, quia ecclesia capiti suo xro inseparabiliter iuncta cohæret. Morem ergo accipiendæ eucharistiæ ad nos traditum ecclesia tenet, ut cum quis ex aqua et spiritu sancto renascitur, corpore domini pascatur, et sanguine eius potetur; ut in corpore xri traiectus, et ille in xro maneat, et xrs in illo. Ut istius cibi fortitudine roboratus, exemplo Heliæ veniat usque ad montem dei, — xrm uidelicet qui est mons fortitudinis et mons domus domini præparatus in uertice montium (Is. 2^2); et ab eius domo ad eternæ beatitudinis gloriam procedat, ubi satietur in bonis desiderium eius, et cum propheta dicere possit : Ego autem cum iustitia et cetera. Ecce uir uenerabilis, quod prudenter iussisti, humiliter impleui, deprecans sanctitatem uestram, ut quum de his interrogationibus altiores responsiones inueneritis, illis adhibitis, istas non reiiciatis, dummodo apostolica auctoritate omnia sint probanda, et quæ bona sunt, retinenda.

There follows p. 59 r° another tract ascribed to Jerome as follows : Incipit liber de septem gradibus ecclesiasticis beati Hieronimi ad Rusticum Episcopum Narbonensem *Incip.* Sufficere quidem tuæ arbitror conuersationem sanctam, quam habes in Christo Iesu, etc.

This has been edited. The first 41 folios of this Ms. contain Cicero's *De Amicitia*, written over a palimpsest with many old marginal scholia. No one so far as I know has attempted to decipher the underwriting.

Fred.-Cornwallis CONYBEARE.

VERBRENNUNG UND BESTATTUNG DER TOTEN IM ALTEN GRIECHENLAND

Nach der gewöhnlichen Ansicht sollen in der *klassischen* Zeit bei den Griechen die meisten Toten unverbrannt beerdigt und nur wenige verbrannt worden sein. Für die ältere Zeit, die *Zeit der homerischen Epen,* wird dagegen allgemeine Verbrennung angenommen. In der noch älteren Epoche, in der *mykenischen und vorhistorischen Zeit,* soll im Gegensatze hierzu in Griechenland fast ausschliesslich Beerdigung der unverbrannten Leichen stattgefunden haben. Diesen auffallenden Wechsel der Totengebräuche hat man in der verschiedensten Weise zu erklären gesucht. Keine der Erklärungen scheint mir annehmbar.

Ich halte einen so schnellen Wechsel in den Bestattungsgebräuchen für ganz undenkbar und glaube beweisen zu können, dass bei den Griechen von den ältesten Zeiten bis ans Ende der klassischen Zeit im wesentlichen dieselbe Art der Behandlung der Leichen üblich war. Alle Toten wurden zuerst dem Feuer ausgesetzt, also gebrannt, und dann unter die Erde gebracht, also beerdigt. Nur der Grad des Brennens war verschieden. Die meisten Toten wurden nicht total verbrannt, sondern nur gebrannt oder gedörrt. Total verbrannt wurden nur wenige; zum Beispiel solche, die in der Fremde starben und in der Hei-

mat bestattet werden sollten. Unverbrannt beerdigt zu werden, war eine Ausnahme.

Die Beweise für diese meine Ansicht kann ich hier nicht ausführlich darlegen, sondern nur andeuten.

* * *

Die Quellen unserer Kenntnis der Bestattungsgebräuche sind für die 3 Perioden, die ich oben schon nannte, sehr verschieden. Für die älteste Zeit, die vorhistorische und mykenische Periode, haben wir nur die Gräber selbst ; für die zweite Periode, die homerische Zeit, werden wir ausschliesslich durch die epische Dichtung unterrichtet; für die klassische Zeit stehen uns zahllose Gräber und zugleich eine reiche Literatur zur Verfügung.

Was lehren uns diese Quellen über die Behandlung der Toten in den einzelnen Perioden ? Ich beginne mit der Untersuchung der ältesten literarischen Quellen, mit Homer.

1. Bei Homer werden die Toten ganz allgemein verbrannt und über den Resten wird ein Erdhügel aufgeschüttet. Aber es ist doch ein Unterschied zwischen den Sitten bei den Achäern und den Troern zu bemerken. Die Troer verbrennen die Leiche total, sammeln die Knochen und häufen einen Erdhügel darüber. Bei den Griechen geschieht die totale Verbrennung zwar auch in ähnlicher Weise, aber es wird ausdrücklich hinzugefügt, dass sie zu dem Zwecke erfolgt, damit die Knochenreste mitgenommen werden können in die Heimat.

Entscheidend ist hierfür Ilias VII 333 : Nach der Schlacht wollen die Griechen ihre Toten bestatten und sagen : *ἀτὰρ κατακήομεν αὐτούς, ... ὥς κ' ὀστέα παισὶν ἑκαστος οἴκαδε ἄγῃ, ὅτ'*

ἄν αὖτε νεώμεθα πατρίδα γαῖαν. Das κατακαίειν, das totale Verbrennen, findet also statt, damit die Reste leichter transportiert und in der heimischen Erde beigesetzt werden können. So macht es auch Achill mit dem Leichnam des Patroklos, die Reste trägt er in sein Zelt, um sie mitzunehmen in die Heimat. Was machen die Griechen aber gewöhnlich mit den Leichen? Der Gegensatz zu κατακαίω ist hier nicht κατορύττω, sondern καίω (brennen) und ταρχύω (dörren). Dem totalen Verbrennen steht das Brennen oder Ausdörren gegenüber.

Wichtig ist hierfür eine zweite Stelle Homers (Il., VII, 77-86): Hektor ruft zum Zweikampf auf und sagt: Wenn ich falle, so nehmt meine Waffen mit zu den Schiffen, meinen Leichnam aber liefert den Troern aus, damit sie mich dem Feuer übergeben (ὄφρα πυρός με Τρῶες λελάχωσιν θανόντα). Wenn aber der Achäer fällt, werde ich seine Waffen am Apollon-Tempel in Troja aufhängen, den Leichnam aber liefere ich aus, damit die Achäer ihn dörren (ταρχύσωσιν) und ein Mal darüber häufen. Also bei den Troern totales Verbrennen, bei den Griechen ταρχύειν, ausdörren.

In Wirklichkeit sind bei den Grabungen in Troja trotz eifrigen Suchens keine troischen Gräber der vorgriechischen Zeit gefunden worden, sondern nur eine grosse Leichenverbrennungsstätte in Hanai-Tepeh und ein paar Tumuli. Bei den Troern herrschte also in vorgriechischer Zeit die allgemeine Sitte der totalen Verbrennung.

Die Griechen der klassischen Zeit dachten sich die Leichen ihrer Heroen durchaus nicht alle total verbrannt; man behauptete sogar vielfach noch die Knochen der Heroen gefunden zu haben, so die des Pelops, des Theseus, des Orestes und des Protesilaos. Die Angaben Herodots

(IX, 120) über den Leichnam des Protesilaos sind für unsere Frage besonders wertvoll, weil dieser als τάριχος bezeichnet und mit gedörrten Fischen verglichen wird.

Ich glaube hiernach als Brauch der Griechen für die homerische Zeit das Brennen oder Dörren und darauf das Beerdigen annehmen zu müssen. Die totale Verbrennung fand nur ausnahmsweise in der Fremde statt und auch ihr folgte die Beerdigung in der Heimat.

Der Brauch des Brennens der Leichname glaube ich ferner auch für die Gräber *der mykenischen Zeit* als wahrscheinlich nachweisen zu können. Dass in den Schachtgräbern von Mykenai und in vielen Kuppelgräbern tatsächlich Brandspuren gefunden worden sind, haben Schliemann, Stamatakis, Lolling und Andere bezeugt. Ich selbst habe sie bei dem Grabe am Heraion gesehen. Man erklärt die Brandreste gewöhnlich durch Totenopfer. Aber ein so sorgfältiger Beobachter der Gräber wie Orsi hat aus dem Tatbestande mit Recht auf eine teilweise Verbrennung der Leichen geschlossen (*Mon. ant. dei Lincei,* I, 219), die er auch in Sizilien mehrfach beobachtet hat. Auch andere Forscher, wie z. B. Professor von Stern, haben halbverbrannte Leichen in griechischen Gräbern gefunden.

Ich halte es von vornherein für unmöglich, dass in den mykenischen Kuppelgräbern, besonders soweit sie zugänglich blieben, verwesbare Leichen niedergelegt worden sind. Man hätte lange Zeit nicht in die Nähe solcher Gräber kommen können wegen des unangenehmen Geruchs. Die Leichen der mykenischen Gräber müssen vor der Beisetzung unverwesbar gemacht worden sein, und das geschah am besten und einfachsten durch Rauch und Feuer. Gewiss werden bei Reichen, was auch Homer andeutet, verschiedene Prozesse des Einbalsamierens und

des Conservierens vorgekommen sein; aber die einfachste Methode bestand im Dörren (ταρχύειν). In den Schachtgräbern von Mykenai ist ja auch tatsächlich gedörrtes Fleisch gefunden worden (Helbig, *Das homerische Epos*, 2. Aufl., S. 51).

Soviel ich sehe, steht nichts im Wege, für die mykenische Zeit gerade *den* Gebrauch anzunehmen, den wir bei Homer für die Archäer gefunden haben, nämlich das Brennen und Dörren als das Gewöhnliche und daneben das totale Verbrennen als das Seltenere, nur in bestimmten Fällen Uebliche. Beiden Handlungen folgte stets die Beerdigung.

Auf die *vorhistorischen* Gräber, die vielfach sogenannte Hockergräber sind, will ich hier nicht näher eingehen, weil sie verschiedene Arten der Bestattung zeigen und weil wir nicht einmal wissen, wie weit es sich bei ihnen um griechische Gräber handelt. Ich möchte aber wenigstens auf ein Doppeltes hinweisen. Einmal scheint es mir für die Frage, ob die Hockerleichen vor der Bestattung dem Feuer ausgesetzt waren, höchst beachtenswert zu sein, dass der menschliche und tierische Leichnam, wenn er nicht eingewickelt ist, über dem Feuer tatsächlich die Hockerstellung annimmt. Und sodann möchte ich erwähnen, dass ich in Leukas neben zwei Hockergräbern einen besonderen Verbrennungsplatz gefunden habe. Ich glaube demnach auch bei diesen Gräbern eine teilweise Verbrennung der Leichen vor der Beerdigung als sehr wahrscheinlich annehmen zu dürfen.

Wie steht es endlich mit den Gräbern *der klassischen Zeit?* Sollte etwa auch damals der alte allgemeine Brauch des Brennens vor der Beerdigung noch üblich gewesen sein? Ich glaube, dass das in der Tat der Fall war.

Lucian überliefert in der Schrift περὶ πένθους (21), dass die Griechen ihre Toten zu brennen pflegten, die Perser dagegen sie einzugraben. Schon Böttiger (*Kleine Schriften*, III, 114) hat hieraus geschlossen, dass das Verbrennen der Leichen bei den Griechen ein allgemeiner Gebrauch gewesen sein müsse. Ich halte diese Ansicht für richtig, wenn statt Verbrennen nur Brennen gesagt wird; von καίειν, nicht von κατακαίειν spricht Lucian.

Aber ist das denkbar? Sollten wir wirklich noch so ungenügend über die Bestattungssitten des klassischen Altertums unterrichtet sein? Man hat hauptsächlich auf zwei Tatsachen hingewiesen, die der Angabe Lucians widersprechen sollen: auf die zahlreichen erhaltenen Gräber und auf die Literatur.

Die meisten der griechischen Gräber aus klassischer Zeit zeigen keine Brandspuren, man findet alle Knochen unbeschädigt; also, so schliesst man, kann bei ihnen von Verbrennung keine Rede sein. Von einer totalen Verbrennung allerdings nicht. Aber die Folgen einer teilweisen Brennung, einer Ausdörrung, sind an den Knochen entweder garnicht oder nur schwer zu erkennen. Diese überaus wichtige Tatsache ist mir von Fachleuten (z. B. von dem Ingenieur des Berliner Vereins für Feuerbestattung) aufs bestimmteste versichert worden. Die bisherigen Beobachtungen der Archäologen über die Art der Gräber und der Bestattung sind daher noch ungenügend. Totale Verbrennung kann jeder leicht konstatieren, partielle oder leichte Brennung ist dagegen nur schwer oder garnicht zu erkennen. Daraus ergiebt sich, dass die bisher untersuchten Gräber nicht als Beweis gegen die Angabe des Lucian angeführt werden dürfen. Sorgfältigere Beobachtungen müssen gemacht werden, um festzustellen,

ob wirklich viele Gräber mit ganz ungebrannten Leichen vorhanden sind.

Aber lehrt nicht die klassische Literatur zur Genüge, dass die meisten Leichen ungebrannt in die Erde kamen? Gerade das Gegenteil ist der Fall. Schon W. A. Becker (*Charikles*, III, 98) hat mehrere Stellen beigebracht, welche entschieden für die Brennung der Toten sprechen. Und Erwin Rohde hat in seinem Buche *Psyche*, S. 208, darauf hingewiesen, dass aus dem ganzen griechischen Altertum nur wenige Nachrichten existieren, die auf ein Beerdigen ohne Verbrennen Bezug haben. Unverbrannt bestattet zu werden, galt vielmehr als ein Schimpf. Schon in der kleinen Ilias wurde von Aias berichtet, dass er unverbrannt beerdigt wurde, weil er sich selbst getötet hatte. Und Philostrat (*Heroic.*, p. 188, 30) leitet daraus ab, dass das Verbrennen der Selbstmörder nicht ὅσιον sei. Aus der klassischen Zeit überliefert uns Thucydides (I, 134) ein wichtiges Beispiel. König Pausanias wurde wegen Verrats zur Strafe eingescharrt, also unverbrannt beerdigt.

Dass es Ausnahmen waren, wenn Leichen ungebrannt in die Erde kamen, geht auch daraus hervor, dass diese Bestattungsart bei kleinen Kindern üblich war und dass sie uns ausserdem als besonderer Brauch der Pythagoreer überliefert ist.

Bisher kenne ich aus der ganzen antiken Literatur nur zwei Nachrichten, die gegen meine These angeführt worden sind, die eine bei Cicero und die andere bei Platon. Einige andere von Becker (*Charikles*, III, 99) angeführte Stellen erledigen sich dadurch, dass Becker nur an totales Verbrennen denkt.

Cicero (*de leg.*, II, 25, 63) berichtet, dass die Beerdigung die ältere Sitte bei den Römern gewesen sei und fügt hin-

zu, auch in Athen sei es seit Kekrops Sitte gewesen, die Toten der Erde zu übergeben. Es handelt sich bei Cicero aber garnicht, wie man behauptet hat, um den Gegensatz zwischen Verbrennen und Bestatten, sondern um den Gegensatz zwischen dem Aufstellen der verbrannten Reste in Columbarien und dem Hineinlegen der verbrannten Reste in die Erde. Letzteres war bei den Griechen seit Urzeiten üblich, bei den Römern war es durch die Aufstellung der Knochenreste über der Erde verdrängt worden. Ich kann daher nicht zugeben, dass die Worte Ciceros meiner These widersprechen.

Die Worte Platons (*Phaidon,* 115) sind es vor allem, auf die sich diejenigen zu berufen pflegen, die Lucians Angabe zu widerlegen suchen. Sokrates sagt zu seinen Freunden, sie möchten sich nach seinem Tode entfernen, *ἵνα Κρίτων ῥᾷον φέρῃ καὶ μὴ ὁρῶν μου τὸ σῶμα ἢ καιόμενον ἢ κατορυττόμενον ἀγανακτῇ ὑπὲρ ἐμοῦ ὡς δεινὰ πάσχοντος.*

Nach der gewöhnlichen Erklärung sollen hier mit *ἢ καιόμενον ἢ κατορυττόμενον* die beiden Arten der Bestattung angegeben sein, die damals in Griechenland üblich waren. Soll aber Sokrates wirklich nicht gewusst haben, ob er verbrannt oder beerdigt wurde? Soll etwa damals wie heute jedem die Frage vorgelegt worden sein, ob er sich verbrennen oder bestatten lassen wolle? Das scheint mir von vorneherein unmöglich. Es ist auch dadurch ausgeschlossen, dass Sokrates unmittelbar darauf selbst bestimmt von dem *κατορύττειν* als einer der Handlungen seines Begräbnisses spricht. Offenbar bezeichnen *καίειν* und *κατορύττειν* hier zwei auf einander folgende Handlungen, die zum Begräbnis gehörten. Beide waren unerfreulich anzusehen und daher hätte sich Kritias bei jeder von ihnen entsetzen können. Bei keiner soll er deshalb zu-

gegen sein. Platon lehrt also durchaus nicht, dass von den Griechen die einen sich verbrennen, die anderen sich unverbrannt beerdigen liessen, sondern er bestätigt im Gegenteil gerade die beiden Stadien der Bestattung, die wir schon bei Homer und auch in den mykenischen Gräbern fanden, nämlich das Brennen und das Beerdigen.

Während bei den *Griechen* das totale Verbrennen (das κατακαίειν) nur in besonderen Fällen vorkam, war es bei anderen Völkern allgemein im Gebrauch, so bei den vorgriechischen Bewohnern Kretas, den Karern und Lykiern, so bei den späteren Karern in Kleinasien, so in der älteren Zeit auf Thera, so bei den Trojanern und so auch bei den Römern. Doch muss ich mir versagen, hierauf näher einzugehen.

Wenn meine These richtig ist, wenn wirklich die Griechen zu allen Zeiten ihre Toten im Allgemeinen zuerst gebrannt und dann erst beerdigt haben, so fällt der unglaubliche mehrmalige Wechsel in den Totengebräuchen fort, der jetzt den Griechen zugeschrieben wird. Dann verschwindet insbesondere auch der unerklärliche Unterschied, der jetzt in Bezug auf die Bestattungsart zwischen der mykenischen und der homerischen Zeit angenommen wird. Meines Erachtens sind die homerischen Epen die Literatur der mykenischen Zeit.

Auf andere Folgen, die sich aus meiner These ergeben, kann ich hier nicht hinweisen, nur einen Punkt möchte ich zum Schlusse erwähnen, auf den Wolfgang Helbig, einer der besten Kenner des antiken Bestattungswesens, mich aufmerksam gemacht hat. Bisher standen Verbrennung und Beerdigung als zwei schroffe Gegensätze einander gegenüber. Durch die Theorie vom Brennen oder Ausdörren der Leichen vor der Beerdigung ergiebt sich

ein in der Mitte stehender Gebrauch, aus dem sich in organischer Weise die totale Verbrennung einerseits und die Beerdigung der unverbrannten Leichen andererseits ableiten lässt.

Athen, April 1905.

WILHELM DÖRPFELD.

L'ARMÉNIE CHRÉTIENNE DANS L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE D'EUSÈBE

Le plus ancien document du christianisme arménien est une lettre de l'évêque Denys d'Alexandrie, dont nous ne connaissons que l'adresse et le sujet. Eusèbe l'enregistre[1] avec plusieurs autres lettres du même personnage : *καὶ τοῖς (ἀδελφοῖς) κατὰ Ἀρμενίαν ὡσαύτως περὶ μετανοίας ἐπιστέλλει, ὧν ἐπεσκόπευε Μερουζάνης.* Elle était donc adressée aux chrétiens d'Arménie, dont Mérouzanès était évêque. Le sujet traité était la pénitence, le même (*ὡσαύτως*) que celui de plusieurs autres lettres précédemment énumérées, c'est-à-dire celle à Thélymidrès, évêque de Laodicée en Syrie, celle à Conon, évêque d'Hermopolis, et celle aux fidèles d'Egypte. A propos de celle-ci Eusèbe est plus explicite : il marque expressément que la pénitence en question est celle que l'on imposait aux apostats de la précédente persécution, celle de Dèce. Cette circonstance permet de dater la lettre à Mérouzanès : elle doit être de 251 ou 252, c'est-à-dire des premiers temps qui suivirent la persécution. Elle donne lieu aussi, comme on va le voir, à d'autres conclusions.

[1] *H. E.*, VI, 46.

M. H. Gelzer[1] propose de placer le siège épiscopal de Mérouzanès dans la Grande Arménie, et, plus précisément, dans le Vaspourakan, pays situé à l'est du lac de Van. Ce qui le décide, c'est que Mérouzanès est un nom rare, même en Arménie, et qu'il ne s'y est rencontré qu'une seule fois, comme celui d'un satrape de Vaspourakan, tandis que les listes épiscopales de l'Arménie romaine ou Petite Arménie, ne contiennent, autant que nous les connaissons, que des noms bibliques ou gréco-romains.

Cet argument des noms me semble un peu faible, d'autant plus que nous n'avons pas au complet, tant s'en faut, les listes épiscopales de l'Arménie romaine[2]. Du reste, il y a des raisons fort graves de ne pas s'y rendre.

1° La première c'est que la tradition arménienne est d'accord à rapporter la conversion du pays au temps[3] du roi Tiridate (261-317), c'est-à-dire à une date notablement postérieure à celle de la lettre en question. Il n'est pas supposable qu'avant Tiridate il y ait eu, au fond de l'Arménie, une église organisée, avec un évêque à sa tête.

2° Il est manifeste, par la place que la lettre occupait dans le recueil de Denys et par la façon dont Eusèbe en indique le sujet, qu'elle visait les apostasies qui s'étaient produites pendant la persécution de Dèce. Or comment admettre que les édits de l'empereur Dèce aient pu être

[1] *Berichte über die Verhandlungen der kön. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig;* phil.-hist. Classe, t. XLVII, (1895), p. 171.

[2] Sans chercher ailleurs que dans Gams, je trouve un Hormizès à Comana (Arménie II[e]) et un Narsès à Cerasus (Pont Polémoniaque). Ces deux noms ne sont ni bibliques, ni gréco-romains, mais iraniens, et assez répandus en Arménie.

[3] C'est aussi le règne indiqué par Sozomène (II, 8), qui ne dépend pas des légendes arméniennes. Il semble placer avant Constantin la conversion des Arméniens.

publiés et exécutés dans l'Arménie indépendante, surtout à ce moment ?

Jamais les lois romaines n'y avaient été introduites. Le royaume avait été longtemps, il est vrai, sous le patronage de Rome ; mais il conservait ses institutions, sa religion, ses lois, dans lesquelles l'empereur n'avait rien à voir. Du reste, depuis la guerre où périt Gordien III et les traités consentis par Philippe, l'empire romain se trouvait bien empêché d'intervenir dans les affaires de l'Arménie ; à plus forte raison d'y persécuter des églises, s'il en existait.

Il y a donc lieu, je crois, de laisser Mérouzanès et ses fidèles dans les limites de l'empire romain, dans le pays que l'on appelait Arménie Mineure et qui, au III^e^ siècle, relevait du gouverneur de Cappadoce.

Un autre texte d'Eusèbe, très important pour l'histoire du christianisme en Arménie, a donné lieu, lui aussi, à des interprétations contestables. Dans un récit [1] des calamités qui affligèrent l'empire en l'année 312, Eusèbe mentionne la guerre que Maximin fit aux Arméniens, chrétiens et très attachés à leur religion. Il entreprit de les forcer à sacrifier aux idoles et, d'amis et alliés qu'ils étaient depuis un temps immémorial, il en fit des ennemis acharnés.

Quels sont ces Arméniens ? Il est bien difficile de croire que Maximin ait prétendu imposer à Tiridate, roi de la Grande-Arménie, des règlements de police religieuse. D'autre part il ne saurait guère être question de l'Ar-

[1] *H. E.*, IX, 8. Τούτοις προσεπανίσταται τῷ τυράννῳ ὁ πρὸς Ἀρμενίους πόλεμος, ἄνδρας ἐξ ἀρχαίου φίλους τε καὶ συμμάχους Ῥωμαίων, οὓς καὶ αὐτοὺς χριστιανοὺς ὄντας τὴν εἰς τὸ θεῖον εὐσέβειαν διὰ σπουδῆς ποιουμένους ὁ θεομισὴς εἰδώλοις θύειν καὶ δαίμοσιν ἐπαναγκάσαι πεπειραμένος ἐχθροὺς ἀντὶ φίλων καὶ πολεμίους ἀντὶ συμμάχων κατεστήσατο.

ménie Mineure, terre provinciale, dont les habitants étaient depuis des siècles sujets de l'empire, et non point simplement amis et alliés, existant à côté de lui et susceptibles, en cas de brouille, de lui déclarer la guerre.

Entre ces deux solutions, également inacceptables, il y en a heureusement une troisième.

Après la dernière guerre contre les Perses, conduite par Dioclétien et Galère, il avait été réglé qu'un certain nombre de satrapies arméniennes, entre le Tigre et le lac de Van, seraient détachées du royaume et placées sous l'autorité de l'empereur romain[1]. Ce pays, diminué plus tard, à la suite d'autres guerres, conserva jusqu'à Justinien une situation spéciale. Il ne fut pas incorporé aux provinces voisines ; il forma une sorte de marche arménienne, administrée comme auparavant par des satrapes héréditaires, conservant ses mœurs, son droit, ses institutions religieuses et autres. Le seul changement, c'est que les princes indigènes, au lieu de relever politiquement du roi d'Arménie, relevaient de l'empire romain.

Ces relations nouvelles furent inaugurées en 297. Alors, suivant toute apparence, s'était déjà produite la révolution religieuse qui, dans tout le royaume d'Arménie, substitua le christianisme aux anciens cultes nationaux. Dans les satrapies concédées à l'empire, comme dans l'Arménie tout entière, on en était encore à la ferveur des premiers enthousiasmes. Ni Dioclétien, ni Galère ne songèrent à intervenir. Leurs édits ne furent promulgués et appliqués que dans les provinces. Il était réservé à Maximin, tyran aussi insensé que féroce, de prétendre imposer

[1] Mommsen, *Römische Geschichte*, t. V, p. 444.

les dieux romains à des gens qui ne les avaient jamais connus, ou peut-être d'exiger qu'ils revinssent à leurs anciens cultes récemment abandonnés par eux. Les satrapes se fâchèrent et prirent une attitude hostile.

Mais il est clair que les choses ne furent pas poussées très loin. Les jours de Maximin étaient comptés. Licinius vainqueur ramena la tolérance dans l'empire et les braves Arméniens n'eurent plus lieu de se révolter.

L. DUCHESNE.

LA FALSIFICATION DES ACTES DANS L'ANTIQUITÉ

Le point de départ de cette étude est dans les actes romains[1], dont je voulais éclaircir certains détails, en leur comparant les actes grecs et gréco-égyptiens, qui me sont moins familiers. Pour ceux-ci ma δόσις ὀλίγη τε φίλη τε n'aura donc qu'une valeur très relative, mais notre jubilaire ne l'en accueillera pas moins avec sa bienveillance ordinaire en souvenir de nos entretiens hebdomadaires sur ses papyrus, du temps où j'avais le plaisir d'être son collègue *in partibus* à l'Université de Genève.

La forme des actes gréco-romains sera étudiée au point de vue de la facilité plus ou moins grande de les falsifier, en entendant par acte la consignation par écrit d'une déclaration juridique quelconque onéreuse pour son auteur.

Pour s'y soustraire celui-ci, s'il est malhonnête, peut essayer de supprimer l'acte, ou de le falsifier, ou enfin de le renier.

Pour renier un acte, son prétendu auteur la plupart du temps le dira *faux*. Or cette allégation aura d'autant plus de chances d'être crue, que la falsification des actes en question est plus facile et plus fréquente, et ainsi les

[1] Girard, *Manuel de droit romain*, 3e éd., p. 66, n. 2 nº 2 ; p. 684, n. 5.

formes et règles destinées à rendre plus difficiles les falsifications sont aussi et surtout des garanties pour les détenteurs d'actes parfaitement corrects, mais que leurs auteurs pourraient vouloir renier *sous prétexte* de faux.

Les papyrus nous révèlent les précautions nombreuses et raffinées contre la falsification ou la négation des actes, que rendait évidemment nécessaires la mauvaise foi produite par une suite ininterrompue de dominations étrangères oppressives et démoralisantes. Ces précautions furent encore augmentées et systématisées par une administration paternellement bureaucratique, qui pour avoir de quoi vivre et de quoi s'occuper, poussa au maximum la «papyrasserie» officielle ; puis par un fisc insatiable et très habile à trouver partout des prétextes d'impositions nouvelles[1]. Voici, sans distinguer d'après les époques, les principales de ces mesures de précaution :

1. le signalement des personnes coopérant à l'acte, donné par le tiers rédacteur ou — plus rarement — par la personne signalée elle-même[2] ;
2. l'apposition de leurs cachets ;
3. leurs autographes — sous forme d'une phrase plus ou moins développée ;
4. la confection de l'acte par devant témoins ;
5. sa confection par une personne ayant — plus ou moins — foi publique : banquier, notaire ou fonctionnaire. (Les banquiers et notaires étaient du reste souvent fonctionnaires) ;

[1] Gradenwitz, *Festgabe für R. Koch*, p. 273 s. : das römische Edikt (für Aegypten ist) bemüht, Handscheine auf Treu und Glauben im Allgemeinen zu entwerten und dem Staat die *Registersteuer* zuzuwenden.

[2] Cela se trouve p. ex. : *Pap. d'Oxyrhynchos*, I, 105, 12 ss. (*testam. égyptien* de 117-37 p. Chr.) ; *B. G. U.*, III, 896,21 (de même - divi fratres).

6. la déposition de l'acte en lieu sûr : auprès d'un simple particulier (συγγραφοφύλαξ) ou d'un personnage public (N° 5) ;
7. l'enregistrement public des actes ;
8. la conservation officielle de leurs copies [1].

Le trait caractéristique de ce système est son « officialité, » qui fait au contraire presque complètement défaut au système romain, tel qu'il se forma sous la république oligarchique, et qu'il se conserva sans modification essentielle sous le Haut Empire, grâce à la « restitutio reipublicae » d'Auguste. Dans le domaine politique, celle-ci ne fut qu'une fiction, mais elle a été d'autant plus importante pour la conservation des formes et habitudes sociales. Tel le culte romain de l'anneau et le « signare » comme manifestation de la liberté des citoyens et comme acte important de la vie du forum. La « testatio » privée fut la forme normale pour authentiquer même des déclarations officielles (les tabulae honestae missionis, les copies du rescrit pour Scaptoparène, ou de la décision du proconsul de Sardaigne etc.[2]). A plus forte raison cette absence d'intervention officielle se maintint-elle pour les affaires privées des citoyens romains. En dehors des cas de l'antique « in iure cessio » (émancipation, adoption, etc.), l'intervention obligée de l'autorité ne se trouve sous l'empire que pour l'ouverture du testament et pour l'affranchissement par un maître mineur de 20 ans ou d'un esclave de moins de 30 ans. Tout le reste, y compris la confection du testament et surtout

[1] Voir sur ces différentes formalités : Mitteis, *Reichsrecht u. Volksrecht*, p. 95 ss. ; 173 ss. ; Id., *Hermes*, XXX, p. 601 ss. ; XXXIV, 91 ss. ; Gradenwitz, *Festgabe für R. Koch*, p. 260 ss. ; Gerhard, *Philologus*, LXIII, p. 498 ss.

[2] Girard, *Textes*, 3. éd., pp. 117 ss., 188 ss., 165 ss.

la conclusion et la dissolution du mariage, se faisait devant les testes signatores et non devant l'autorité[1]. Si ce régime d'indépendance aristocratique est très conforme au caractère de la république romaine, on s'étonne pourtant de le voir se maintenir presque sans entrave sous l'Empire, malgré l'épanouissement de jour en jour plus complet de l'absolutisme bureaucratique, auquel l'administration *royale* de l'Egypte offrait un modèle si parfait.

Sur les nombreuses formes que montrent les papyrus, toutes celles d'un caractère officiel sont donc à peu près inconnues du système romain des actes privés. De plus, même le dépôt de l'acte chez un tiers, la forme primitive et normale des Grecs, ne semble pas avoir été fréquent chez les Romains, où tout se ramène aux témoins, aux cachets et plus tard à l'autographe. La forme de beaucoup la plus fréquente est la « testatio », espèce de procès-verbal rédigé en deux doubles au nom des testes signatores, qui ferment ensuite de leurs cachets la scriptura interior.

Des actes de forme analogue se trouvent dans les papyrus grecs, ptoléméens et romains, ainsi que longtemps avant chez les Hébreux (Jérémie, 32, 9 ss.); on peut les envisager tous comme des imitations directes ou indirectes des actes sur terre cuite babyloniens. Aussi comparerons-nous leurs garanties contre le faux à celles de leur précurseur et modèle babylonien.

On connaît les précautions raffinées de celui-ci, que jusqu'à aujourd'hui on n'a ni surpassées, ni même égalées. Les deux doubles sont écrits sur des plaques d'argile, dont l'une s'emboîte dans l'autre qui forme étui. Ils sont écrits par un notaire, qui s'y nomme, et munis de cachets. Puis

[1] Même le notariat proprement dit s'est développé tardivement et lentement chez les Romains.

le contrat est fourré dans l'étui qui porte la copie et que l'on ferme en repliant ses bords. Enfin le tout est cuit au four. On ne peut dès lors sortir la scriptura interior sans briser les bords de l'exterior, qu'il serait impossible de réparer sans traces. Et l'on ne peut pas non plus falsifier l'écriture des plaques, car non seulement il serait difficile de graver à la pointe dans la terre cuite des caractères identiques à ceux écrits dans la terre humide et cuite après, mais il est surtout impossible de rien effacer sans être trahi par les trous qui resteraient des lettres grattées.

Un faussaire pouvait donc essayer de substituer à l'acte un autre tout à fait apocryphe au risque d'échouer dans l'imitation des cachets et de l'écriture, mais il ne pouvait penser à *falsifier* un tel acte babylonien en deux doubles et sur terre cuite.

A ce modèle d'une perfection idéale nous comparerons les garanties contre le faux des actes gréco-romains, en examinant successivement : 1) la fermeture des actes ; 2) leur matériel ; 3) les moyens de certifier leur authenticité, à savoir : 4) les cachets ; 5) l'autographie.

1. La *fermeture* des actes grecs et romains n'a pas l'inviolabilité absolue de l'étui en terre cuite. Elle consiste en général à nouer un fil autour des tablettes cirées ou du papyrus, qui portent l'acte ou du moins sa scriptura interior, s'il est en deux doubles, la copie se trouvant alors sur la suite des tablettes ou de la feuille de papyrus. Sur ce fil et son nœud les parties ou les témoins posent leurs cachets d'argile (creta, cretula) ou de cire[1].

[1] Le cachet de terre (non cuite) était le système oriental : babylonien, égyptien, ainsi qu'asiatique, d'après Cicéron, *pro Flacco*, §§ 37, 38, qui l'oppose au cachet de cire romain.

Nous examinerons au n° 4 comment se vérifiait l'identité des cachets; ici nous la prenons comme indiscutée, pour ne parler que des violations de la fermeture.

Pour celle-ci il y a trois systèmes: le fil simplement noué autour de l'acte, à la façon de nos sous-bandes et pas beaucoup plus sûr (surtout pour des actes pliables en papyrus et n'ayant qu'un seul cachet), puis le système des premières quittances de Pompéi: le fil passant par deux entailles assez profondes[1], enfin le dernier et meilleur système — comparable de loin à la fermeture babylonienne — du fil *traversant* l'acte. Pour les papyrus on le coud au travers, pour les tablettes on le passe par deux trous *ad hoc,* percés au milieu des bords.

Pour les actes sur tablettes cirées cette précaution (avec un triple fil!) fut prescrite par le S. C. Néronien sous le préjudice que « aliter tabulae prolatae nihil momenti habent »: Paul, *S. R.* (5, 25) 6. Les faits réunis par M. Zangemeister (*l. c.*, p. 278) semblent confirmer l'affirmation de Suétone (*Néron,* 17) que le Sénatusconsulte *inventa* cette mesure: « Adversus falsarios *tunc primum* repertum. » C'est assez étonnant, parce que pour les papyrus la précaution existait depuis longtemps, à preuve les contrats ptoléméens en deux doubles (*Arch. f. Pap. F.*, I, p. 72). Les Grecs, si ingénieux pour les lettres truquées (voir p. ex. Gellius, XVII, 9), n'auraient-ils jamais pensé à percer les tablettes, comme on perçait le papyrus, et aucun Romain ne leur aurait-il emprunté ce truc[2]? — En faisant passer le fil de fermeture à travers l'acte, on

[1] Zangemeister, *C. I. L.*, IV, Suppl. 1, p. 277.

[2] Le S. C. Néronien donne lieu à plusieurs autres questions encore, dont je renvoie l'étude à un prochain article dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung.* J'y examinerai aussi l'ingénieuse conjecture de M. Gerhard sur Paul (5, 25) 6: même revue, XXV, p. 382 ss.

voulait évidemment empêcher de détacher les cachets avec le fil pour en sortir l'acte qu'après on enfilait dans son lien en ayant soin de placer les cachets à côté de leurs noms respectifs. Pour détacher et recoller les cachets de cire, on pouvait se servir p. ex. d'une épingle chauffée, truc indiqué par Lucien (*Pseudomantis*, 21).

Ce passage montre du reste que le fil traversant l'acte ne donnait pas non plus une sécurité absolue. Le charlatan Alexandre faisait adresser à son dieu des demandes d'oracles dans des lettres cachetées sur le fil cousu à travers : καταῤῥάψαι τε καὶ κατασημήνασθαι κηρῷ ἢ πηλῷ ἢ ἄλλῳ τοιούτῳ (*l. c.*, 19) et pourtant, au dire de Lucien, il savait les ouvrir et refermer à peu près toutes : ἐπινοήσας . . ποικίλας τῶν σφραγίδων τὰς λύσεις ἀνεγίνωσκε . . τὰς ἐρωτήσεις ἑκάστας. . . ὑπὸ σφραγίσι δυσμιμήτοις (*l. c.*, 20). De ces trucs Lucien (*l. c.*, 21) n'indique que deux : fendre le cachet de cire avec une épingle chauffée pour le recoller de même après avoir dénoué et ensuite renoué le fil de fermeture. Puis de prendre l'empreinte des cachets à chaud ou à froid, évidemment suivant que les cachets étaient en terre ou en cire ; après quoi on ouvrait en brisant les cachets et recachetait au moyen des empreintes prises.

Mais Lucien ajoute qu'Alexandre n'osait pas s'attaquer à des fermetures trop compliquées : περιεργότερον τὸ βιβλίον κατεσφραγισμένον (*l. c.*, 49), κατασημηναμένου περιέργως καὶ προφανῶς (*l. c.*, 53), et qu'en particulier de toutes les lettres pseudonymes par lesquelles lui, Lucien, lui aurait tendu des pièges (il en cite quatre à titre d'exemples), il n'en aurait ouvert aucune[1] !

[1] Comment fermait-on περιέργως ? — Pour empêcher de fendre le cachet, on aura p. ex. fait sortir le fil du milieu du cachet, ou fait le cachet très mince, ou on l'aura fait peut-être en terre. Pour empêcher de prendre l'em-

Or, si même un faussaire émérite comme Alexandre renonçait assez souvent à s'attaquer au cachet unique des lettres traversées par le fil, on doit avoir hésité encore bien plus devant les 7 ou plus de cachets d'une testatio romaine conforme au S. C. Néronien. Celle-ci offrait donc une sécurité assez complète.

Outre que, par la contrefaçon du sceau, des faux pouvaient se commettre encore par l'abus du cachet authentique. Nous en parlerons en traitant du rôle du cachet (4).

2. La terre cuite babylonienne rendait impossible d'*effacer* sans traces le premier texte, qu'en était-il à cet égard des matières sur lesquelles s'écrivaient les actes grecs et romains?

Pour le bronze un tel enlèvement imperceptible est à peu près exclu. Cela est confirmé par le fait que la scriptura exterior des diptyques de bronze prit peu à peu la valeur et l'importance du texte intérieur, garanti par les cachets. Evidemment que pour les Romains le texte extérieur paraissait non moins bien garanti par l'impossibilité d'une altération sans traces. Mais qu'en était-il des deux matières les plus usitées pour les actes grecs et romains: les tablettes cirées et le papyrus [1]?

En 1899 j'ai dit à cet égard [2] que la disparition des ca-

preinte des cachets, on les aura choisis de gravure profonde et compliquée. Enfin on pouvait attacher le fil d'une façon si compliquée, qu'il fût difficile soit de le dénouer, soit surtout de le renouer d'une façon identique.

[1] Quant au parchemin, son emploi pour des actes est attesté p. ex. par Ulpien, *D.*, 37. 11 (*Bon. poss.*),1 pr., mais il était rare. Qu'il suffise de dire qu'un texte écrit sur parchemin avec de l'encre *non* métallique s'enlève avec une facilité absolue, mais que précisément en vue du parchemin les Anciens paraissent avoir inventé et ordinairement employé pour lui une encre métallique à base d'oxyde de cuivre : Graux, *Revue de philosophie*, 1880, p. 82-5; Wattenbach, *Schriftwesen*. 3. Ed., p. 236, n. 4.

[2] *Arch. f. Pap. Forsch.*, I, p. 73.

chets pour les actes sur papyrus, alors qu'ils se maintiennent pour les tablettes cirées romaines s'expliquait : « endlich vielleicht daraus, dass das Fälschen bei Papyrusurkunden schwerer war, als bei Wachstafelurkunden. » Et l'année passée M. Gerhard[1], en parlant du régime, emprunté aux Orientaux, des actes en deux doubles, dit : « (es) wiederholte sich auch hier jener Umschlag im Werte der beiden Skripturen — aber nur bei den dazu geeigneten Stoffen, beim *Papyrus* und beim *Metall*. Anders bei der *Wachstafel*. Bei ihr kam wegen der der offenen cera drohenden Fälschungsgefahr..... »

Ainsi : la falsification ou plus exactement son préliminaire, l'enlèvement sans traces du premier texte, serait beaucoup plus difficile pour le papyrus que pour la cire. Mais à la vérification expérimentale cette idée s'est montrée absolument fausse.

Pour le papyrus mes expériences ont porté sur deux fragments que notre jubilaire me donna en 1893, de ceux que M. Naville lui avait apportés d'Egypte. Le plus grand est un exercice d'écriture, 93 φ écrits avec peu de soin sur du mauvais papyrus et avec une encre assez pâle, l'autre est un petit morceau d'un texte d'écriture grande et très régulière, sur d'excellent papyrus et avec de l'encre brun foncé. Sur les deux également l'encre s'enlevait avec une facilité étonnante et sans trace perceptible à l'œil nu. Et cela non seulement à l'eau chaude, mais simplement du bout du doigt mouillé ou encore en grattant avec l'ongle dans le sens des fibres. Cela tient à la nature non métallique de l'encre ; mais la dureté du papyrus, qui le

[1] *Zeitschrift der Sav.-St.*, XXV, p. 386. — Dans son étude postérieure : *Philologus*, LXIII, p. 501, M. Gerhard paraît ne plus admettre sa première explication, mais il ne l'a pas en tout cas retirée comme fausse.

rend très peu pénétrable, doit aussi y être pour beaucoup, car en y écrivant avec de l'encre métallique (non communicative) de première qualité, j'ai pu la raturer très facilement au canif ou à la gomme sans traces ni altération visible du papyrus et cela plus de 8 jours après avoir écrit.

Avec l'encre non métallique que l'on employait normalement pour le papyrus, il suffisait de laver (πλύνειν : Platon) à l'éponge (spongia deletilis : Varron), au pinceau ou simplement du doigt mouillé, comme le fit Alcibiade[1], [2].

[1] Voir les textes dans WATTENBACH, *Schriftwesen*, 3. Aufl., p. 234 s., p. 300 s. ; GARDTHAUSEN, *Griech. Palæographie*, p. 43 s.

[2] Il n'y a pas un procédé particulier de rature sur papyrus dans le terme : ἀπαλείφειν, ἀλείφειν, ἀλείφαρ, ἀλοιφή que nous trouvons pour le papyrus chez Plutarque, *Consol. ad uxor.*, 8 c, et surtout dans plusieurs actes dernièrement publiés : *Pap. Oxyrh.*, I, 34, I, 14 (Edit de 127 p. Chr.) ; *B. G. U.*, II, 578, 15 ss. (189 p. Chr.), II, 666, 31 (177 p. Chr.) ; III, 717, 24 (149 p. Chr.). Dans un langage évidemment technique ils mentionnent comme défauts d'un acte, ce qui ἀπαλήλειπται ἢ ἐπιγέγραπται. — GARDTHAUSEN (*l. c.*, p. 45) ne discute l'expression (que WATTENBACH ne mentionne pas du tout) que pour une ordonnance byzantine interdisant l'ἀπαλείφειν des saintes écritures. Il la rapproche d'une défense analogue adressée aux μυρίψαι et l'entend de l'emploi d'un onguent destiné à enlever l'écriture des *parchemins*, comme on en fabriquait au moyen âge et certainement aussi à Byzance. Il se peut qu'alors en effet le terme ait été compris dans ce sens, mais son origine doit être ailleurs, à savoir dans les tablettes cirées, tout comme pour γράφειν et — me semble-t-il — pour παλίμψηστος. Ἀλοιφή est la « litura » romaine et tout comme Ovide, *Tristia*, I, 1, 13 parle des « liturae » que ses larmes produisent sur le papyrus ou Martial IV, 10, 8 de « liturae » par l'éponge, de même sous l'Empire (dans les papyrus et Plutarque) parlait-on d'ἀπαλείφειν pour le papyrus, alors que la proprietas sermonis classique aurait dit πλύνειν. — L'emploi correct d'ἀλείφειν nous est conservé chez Démosthène, *contra Steph.*, II, 1132. Il dit qu'on écrit des brouillons non sur le λευκώμενον (papyrus ? — cire à surface blanche ?), mais sur la μάλθη (le mélange des tablettes), afin de pouvoir facilement προσγράψαι ἢ ἀπαλείψαι — ajouter ou effacer : — c'est presque identiquement la formule des papyrus. Celle-ci provenait donc du langage des bureaux (soit grecs soit aussi romains) habitués aux *tablettes cirées*. Du reste ce qui pour celles-ci faisait comparer le fait d'effacer à celui d'« oindre » (ἀλείφειν, linere), cela devait être la cire elle-même, qui s'amollit en frottant. Car en frottant la cire avec une matière *grasse*, on ne gagne rien, sinon d'augmenter encore le brillant suspect, qui trahit l'ἀλοιφή-litura.

Ce lavage, qui ne laisse pas de traces sur notre papyrus bruni, se trahissait-il peut-être sur le papyrus neuf, blanc et brillant? Ce n'est pas impossible, mais à l'appui de cette idée je ne vois guère qu'une phrase d'Ausone (*Epist.*, 7). Accompagnant sa poésie d'une éponge pour l'effacer, il dit : aut cunctis pariter versibus oblinat — fulvam lacticolor spongia sepiam. Mais il ne dit rien d'une *persistance* du nuage brun produit par la dissolution de l'encre. Puis et surtout il ne pense pas ici au travail patient et minutieux d'un faussaire, préoccupé de ne laisser aucune trace de son opération, qui le plus souvent se restreint à une petite parcelle du texte, mais il parle de la simple préparation pour nouvel usage d'un papyrus déjà employé. Or pour faire ainsi de la « carta deleticia [1] », on se sera donné peu de peine. C'est comme pour un texte moderne au crayon. La gomme enlève facilement et radicalement le crayon, et pourtant si quelqu'un, pour réemployer le papier, effaçait une ou plusieurs pages écrites au crayon, il laisserait sûrement plus d'un trait insuffisamment effacé. Les textes qui pour la carta deleticia supposent que ce caractère s'aperçoit aisément, ne sauraient donc être invoqués pour prouver que le papyrus se soustrayait à la *falsification*. C'est comme si, du fait qu'une barrière retient le public, on déduisait qu'elle ne peut être escaladée par un voleur.

Tels les textes cités par WATTENBACH [2] et GARDTHAUSEN [3], surtout le mot de Platon (chez Plutarque) sur l'ex-tyran Denys, qu'il comparait à un papyrus « δυσέκπλυτος » et

[1] Ulpien, *D.*, 37, 1 (*Bon poss.*), 4.

[2] *Schriftwesen*, 3. Aufl., p. 234 s., p. 300 s. : « aber natürlich blieben die Spuren ».

[3] *Griech. Palæographie*, p. 43 s. : « weil die Spuren der ersten Schrift doch immer das Lesen erschwerten ».

portant les traces de l'ancienne écriture. Notons qu'il l'appelle lui-même : « mal » lavé !

Il n'y a rien à tirer non plus de la formule de bureau sur ce qui ἀπαλήλειπται ἢ ἐπιγέγραπται. Cet ἀπαλείφειν n'est pas l'œuvre d'un faussaire, car un tel n'a pas l'idée d'ἐπιγράφειν. Ce sont deux opérations faites franchement et au grand jour par le rédacteur même de l'acte, qui ne s'en cache aucunement.

Le seul texte vraiment concluant est le faux raconté par Ammien Marcellin (XV, 5), mais il parle *pour* et non contre la facilité des faux sur papyrus. Pour ruiner un grand personnage, on lui demande de nombreuses lettres de recommandation (litterae ad *amicos,* epistolas ; hunc fascem ; epistolae) et après avoir lavé leur texte : peniculo serie litterarum abstersa, sola incolumi relicta subscriptione, on y écrit des sollicitations révolutionnaires adressées à de nombreux amis de la victime. L'accusation de haute trahison trouve des contradicteurs et est discutée avec passion au consistoire impérial, sans que le faux soit remarqué et ce n'est que longtemps après qu'un juge le découvre : contemplans *diligentius* scripta *apicumque pristinorum reliquias quasdam* reperiens.

Si sur tant de lettres — mettons dix pages d'écriture — il subsiste « quelques traces » à peine visibles, cela peut être dû à la maladresse du faussaire, tandis que la disparition de tout le reste montre que le papyrus se lavait très bien — ce qui résulte aussi, et mieux encore, des expériences !

Qu'en est-il maintenant des tablettes cirées ?

Le faussaire pouvait aisément remplacer en entier la couche de cire d'une tablette[1], à la condition naturelle-

[1] La substitution dans le triptyque d'une *tablette* entière était rendue impossible (d'après les constatations de Zangemeister) par la fabrication du

ment de donner à la cire la composition ou la couleur de l'original.

Mais ce remplacement intégral était impossible, s'il fallait conserver certaines parties de la cera, p. ex. pour les pages d'un registre[1] ou encore pour une tablette qui outre le texte en question portait des autographes ou des cachets, que le faussaire n'entreprenait pas de contrefaire. Alors il faut effacer l'ancienne écriture et cela ne se fera guère sans traces. Déjà l'enlèvement total des lettres est difficile, si elles sont gravées avec un stylus mince et pointu. Et en tout cas à force de frotter on fera partir le mat très caractéristique de la cire fondue[2].

Pour rétablir l'aspect primitif de la cire, il faut donc fondre la partie en question, mais il en résulte alors fatalement des trous et des inégalités. Que si la surface de la cire était coloriée, il en résultait une nouvelle et insurmontable difficulté.

Cette conclusion est du reste pleinement confirmée par les textes de la note 1. A propos de falsifications inten-

triptyque d'un plot, qu'on fendait en trois tablettes, qui par conséquent se correspondaient absolument.

[1] Tels les cas de Cicéron, *in Verrem*, I, §§ 92; II, §§ 104, 187-191; *pro Archia*, § 9; Suéton., *Claud.*, 16.

[2] Voir aussi *supra* p. 120, n. 2 à la fin. — On fabriquait les tablettes en y versant la cire *fondue;* c'est ce que dit Hérodote VII, 239 : ἐπέχεε τὸν κηρόν, ainsi que la réflexion et l'expérience. Seule la cire fondue prend l'adhérence et l'égalité de surface qu'elle doit avoir. Quand Gellius, XVII, 9, en racontant la même anecdote qu'Hérodote, semble parler d'une imposition *à froid* de la cire : *illinere* ceram, *collinere* cera (de même *Karlowa, Röm. Rechts-Gesch.*, I, p. 782 « mit Wachs *auslegen* »), il s'est trompé ou mal exprimé. En fondant ainsi la cire on lui adjoignait les autres matières dont on paraît l'avoir ordinairement mélangée et dont la présence explique probablement qu'à Pompéi la cire des tablettes est en général restée, alors que celle (peut-être pure) des cachets s'est toujours fondue. (Ou est-ce que, tout au contraire, la cire à cacheter contenait des additions qui en *facilitaient* la fusion?! — Les chimistes du Musée de Naples devraient bien tirer au clair ce petit problème d'archéologie.)

tionnelles et assez bien faites, pour enlever complètement l'ancienne écriture, ils parlent toujours de « lituræ » qui trahissent l'enlèvement d'un texte antérieur[1].

Résumons. L'effacement *sans traces* de l'ancienne écriture était facile pour le papyrus, difficile pour les tablettes cirées.

On ne peut donc pas expliquer par la difficulté de falsification que, pour les actes sur papyrus autant et même plus que pour ceux sur bronze, la scriptura exterior non garantie par les cachets gagna en importance aux détriments de la scriptura interior qui s'atrophiait, tandis que pour les tablettes cirées l'importance juridique de la seule scriptura interior se maintint jusqu'au bout. Pour les tablettes de bronze leur différence avec celles de cire provient sûrement de ce que la falsification sans traces de la scriptura exterior paraissait facile pour les tablettes cirées (notons qu'il s'agissait ici de remplacer une page entière !), difficile ou impossible pour le bronze. Mais pour le papyrus, plus facile encore à falsifier que les tablettes cirées, la disparition du texte cacheté doit tenir à d'autres causes, à l'usage, bien plus fréquent qu'à Rome, de l'autographe et par contre-coup à la rareté des cachets (non signat Aegyptus ... litteris contenta solis : Pline). Puis et surtout au ré-

[1] C'est ainsi que Cicéron, *pro Archia*, § 9 insiste sur le fait : « his igitur tabulis nullam lituram in nomine A. Licinii videtis. » Quant à Cicéron, *pro Flacco*, § 21, on en déduira que la falsification des tablettes cirées n'était *pas impossible*, mais non qu'elle ait été facile : « sed fuerint incorruptae litterae domi : nunc vero quam habere auctoritatem aut quam fidem possunt? Triduo lex ad praetorem deferri, iudicum signis obsignari iubet : tricesimo die vix deferuntur. *Ne corrumpi tabulae facile possint, idcirco lex obsignatas in publico poni voluit :* at obsignantur corruptae. » — Le « *facile* » de Cicéron, plaidant une cause si désespérée, n'est pas probant, en face surtout de ses propres affirmations sur les « liturae ». Puis et surtout les faux que redoutait le législateur romain pouvaient consister dans la substitution en effet très facile de *pages entières ;* voir aussi *pro Flacco*, § 20 : « falsas rationes inferre et in tabulas.. referre ».

gime de publicité et d'officialité des actes gréco-égyptiens, dont nous avons dit un mot en commençant, mais dont l'étude est en dehors de notre sujet[1].

3. Pour empêcher la falsification des actes ou leur désaveu sous prétexte de falsification, on tient à y faire apposer par les participants (parties ou témoins) en témoignage de leur coopération présente et spontanée un signe matériel, difficile à imiter ou à prétendre imité. On en attend un double résultat, d'ordre moral plutôt que juridique, à savoir de forcer la conscience de l'auteur du signe et d'autre part d'offrir un appui solide à la conviction consciencieuse du juge. Les signes les plus usités pour ce but furent et sont encore le *cachet* et l'*autographe*[2].

Ces deux moyens sont en corrélation étroite quant à leur importance dans une période donnée. Là où l'art d'écrire n'est pas très développé, il faut recourir au cachet, que chacun alors tient à honneur de posséder et de faire respecter, en le respectant lui-même. De là, le rôle du cachet dans les actes babyloniens et en général dans l'ancien Orient, puis chez les Grecs et surtout à Rome[3], où le conservatisme aristocratique maintint ce règne du cachet bien au-delà de sa limite normale, puis de nouveau chez les Germains, où depuis les Mérovingiens l'autographe recule de génération en génération devant le cachet

[1] Voir dans le même sens le second article de M. Gerhard, *Philologus*, LXIII. p. 501. — Du reste la scriptura interior cachetée, dont il constate la disparition (sauf pour les ventes d'immeubles) dans les papyrus ptoléméens, revient avec les Romains, voir p. ex. la vente d'un esclave de 151 p. Chr. : *B. G. U.*, III, 887.

[2] Sur l'emploi (problématique) dans l'antiquité du signe le plus simple en même temps que le seul absolument sûr : l'empreinte du doigt, voir *Arch. f. Pap. Forsch.*, I, p. 71, n. 2.

[3] Voir les faits réunis par Seyler, *Geschichte der Siegel*, Leipzig (1894), p. 1-48.

de l'analphabète. Mais d'autre part aussi cette généralisation de l'art d'écrire et de l'autographe restreint l'emploi et la possession des cachets dans une époque donnée, qui alors « non signat... litteris contenta solis », d'après le mot très juste de Pline sur l'Orient et l'Egypte.

De là par exemple dans l'Egypte ptoléméenne la transition des actes cachetés en deux doubles aux actes autographiés et de là encore sous l'Empire, malgré tout le conservatisme romain, la substitution graduelle du régime des « subscriptiones » et des « chirographa » à celui des « testationes ».

Si, dans cette phase de l'évolution, la nécessité du cachet subsiste quelque part, soit par un simple atavisme, soit pour garantir le secret de l'acte (par exemple pour les testaments soit romains, soit aussi gréco-égyptiens), on cherche alors des accommodements, comme par exemple la concession que font les juristes de l'empire de pouvoir employer valablement un cachet d'autrui, fût-il celui du testateur lui-même[1].

4. Le *cachet* dans les actes était accompagné de l'indication (plus tard autographe) du nom : adscriptio. Normalement le cachet doit attester la coopération présente et voulue[2]. Il n'a que ce seul but, s'il est apposé sur un acte ouvert, soit à côté d'un autographe pour le renforcer, soit

[1] *J.*, 2, 10 (*Test. ord.*), § 5 ; *D.*, 28, 1 (*Qui testam.*), 22 § 2. — Voir aussi le § 4 *eod.* où Ulpien dit : si *ut multi faciunt* adscripserit se, *non tamen signaverit* — les provinciaux évidemment n'avaient plus que rarement des cachets. — Le même embarras se produit chez nous, si par exception l'emploi du cachet est exigé (p. ex. dans des tribunaux d'officiers ou dans certains jurys d'examen).

[2] Voir p. ex. Cic., *ad Q. fratrem*, I, 1, 13 : Sit anulus tuus non ut vas aliquod, sed *tamquam ipse tu*, non minister alienae voluntatis, sed *testis tuae (voluntatis)*.

aussi en son lieu et place[1]; plus souvent cependant il a en plus le but pratique de *fermer* l'acte, pour en garantir soit le secret (lettres, testaments), soit la sincérité (système de la scriptura interior cachetée).

L'usage et la possession des cachets diminuant sous l'Empire, les juristes classiques déclarent valable l'apposition, que je fais en mon nom, d'un cachet d'*autrui*[2], mais ils ne parlent pas du cas inverse, où mon cachet à moi est apposé en mon nom mais *par un tiers*. S'il le fait avec ma *volonté* et en ma *présence*, cela doit avoir compté[3]. Que si je suis *consentant*, mais *absent*, c'est déjà plus douteux[4]; et l'apposition en mon nom de mon

[1] Sur ce sceau de simple authentification voir *Ztschr. d. Sav.-Stift.* XIX, p. 118 ss.; *Arch. f. Pap. F.*, I, p. 68 ss. — Je ne connaissais pas alors de tels cachets simplement apposés dans les *papyrus*, mais il y en a un évidemment dans la διαγραφή *B. G. U.*, II, 463: « *Darunter* Thonsiegel: Büste des Harpokrates ». Et ce ne sera en tout cas pas le seul !

[2] D'après cette théorie (de Pomponius (ou Papinien ?), Ulpien, Justinien: *J.*, 2, 10 *(Test. ord.)*, § 5; *D.*, 28, 1 *(Qui testam.)*, 22 § 1) on pouvait donc nier « sigillum *suum* esse », sans pouvoir nier : « *se* signasse », et si Gaius *D.*, 29, 3 *(Test. quemadm.)*, 1 § 2, cf. fr. 4, 5, emploie pourtant le premier terme en lieu et place du second, ce n'est peut-être qu'un exemple de plus de la terminologie pratique plutôt que rigoureusement correcte des juristes classiques. — Notons du reste que, si mon cachet à moi fait présumer mon intervention personnelle, cette présomption ne découle pas naturellement du cachet d'autrui dont je pourrais m'être servi.

[3] Cela ne fait pas de doute pour les lettres, ou suppose-t-on le princeps passant ses matinées à cacheter « manu propria » ses innombrables lettres, diplômes, etc. ! Mais même pour les testationes le maître ne serait certainement pas admis à nier « se signasse », si présent à l'acte il avait fait apposer son cachet par un esclave, client ou ami.

[4] C'est le cas du « garde du sceau », que nous trouvons dans les monarchies orientales (p. ex. *Genèse*, XLI, 41-2; *Rois*, I, 21, 8; *Esther*, III, 10 ss.; VIII, 2 ss.) et pour le chancelier mérovingien (Waitz, *Deutsche Verf.-Gesch.*, II, 2, p. 80), qui très probablement n'est que l'héritier et le continuateur de fonctions semblables à la cour impériale byzantine et peut-être aussi romaine (garde de l'anneau impérial par le cubicularius ??). — Les textes et avec eux Friedländer et Hirschfeld sont à la vérité muets. Mais de tels « gardes du sceau » semblent s'être trouvés aussi dans la vie romaine — tels les amis auxquels Octavien durant ses campagnes laissait un double

cachet ne peut en droit romain avoir aucune portée pour moi, si elle a eu lieu contre mon gré, peu importe que ce soit un mandataire (garde du sceau) infidèle qui abuse de mon cachet, ou que ce soit un tiers quelconque, qui l'a trouvé, volé ou pris après la mort du maître. Un tel emploi abusif du cachet authentique constitue toujours un faux et rentre par conséquent dans notre sujet.

En effet, pour désavouer un cachet apposé en mon nom je peux alléguer :

1° Qu'il y a eu abus de mon cachet ;

2° qu'on s'est servi d'une contrefaçon de mon cachet (pour les procédés employés : *supra,* p. 117) ;

3° que c'est un cachet d'autrui (voir cependant *supra* p. 127, n. 2).

De ces trois cas le premier était le plus fréquent[1], car la contrefaçon de cachets bien gravés était difficile, mais en

exact de son cachet, dont « signavere epistolas et edicta, quae ratio temporum *nomine eius* reddi postulabat » (Pline, XXXVII, 1), telle aussi la femme de Quintus Cicéron et sœur d'Atticus, que Cicéron prie de cacheter et de renvoyer à son mari des lettres expédiées par lui à des tiers et que Marcus a indûment ouvertes : « nam quod resignatae sunt, *habet*, opinor, *eius signum Pomponia* » (*ad Att.*, XI, 9).

Qu'en était-il des actes qu'un tel « garde du sceau » avait cachetés dans les limites de son mandat ? Un tel cachet ne suffisait pas naturellement dans les cas où la *présence* était exigée : pour le testament ou les autres testationes. Ailleurs le cachet aura été *valable* en droit public ; p. ex. pour les edicta que Mécène scellait du sceau d'Octavien (v. aussi *lex de imp. Vesp.*, l. 30 s.), mais en droit privé romain, où en principe il n'y a pas de représentation, on doit avoir pu en théorie désavouer un tel cachet, p. ex. le cachet du maître qui accompagne la quittance chirographaire d'un esclave dans les actes de Pompéi, s'il avait été apposé par un ami, « garde du sceau ». Cependant dans la pratique il ne faut pas oublier que pour les Romains « honeste vivere » est un *iuris* præceptum et que le désaveu du cachet apposé selon notre volonté compromettait très gravement l'honneur : « sit anulus tuus.. tamquam ipse tu » (Cic., *ad Q. fr.*, I, 1, 13).

[1] Exemples chez SEYLER, *l. c.*, p. 45 ss., auxquels il faut joindre p. ex. Tac., *Ann.*, XVI, 19, sur la mort de Pétrone : fregitque anulum ne mox usui esset ad *facienda pericula.*

même temps le plus dangereux soit pour les tiers, auxquels ce cachet authentique donnait une entière confiance, soit encore pour le maître, car si en droit le cachet était nul, en fait il n'en résultait pas moins une présomption très forte et difficile à écarter.

Dans les deux autres cas, où le maître « negat sigillum suum esse », il y a lieu à la *vérification* du cachet.

Les cachets romains ne portaient pas le nom du maître ni, le plus souvent, d'image se rapportant à lui. De là souvent l'incertitude du cachet. Pour les témoins on cherchait à y parer en exigeant l'adscriptio nominis à côté du cachet, pour laquelle l'autographe était d'abord usité puis — pour le testament — indispensable[1].

Parfois on indiquait en outre la gravure de son cachet, ainsi dans la lettre, donnée par Josèphe, XII, 10, d'un roi de Sparte aux Juifs, où il indique l'image de son cachet et le nom du porteur de la lettre, et surtout dans deux testaments gréco-égyptiens du II^me^ siècle après Jésus-Christ, où chaque témoin dans sa subscriptio autographe indique la gravure de son cachet en même temps que son propre signalement[2].

Puis, au moment où le cachet devait sortir ses effets, on le faisait reconnaître comme authentique et intact, soit par son maître lui-même, s'il était présent, soit par des tiers ayant intérêt et qualité pour faire une telle reconnaissance, tels les « cosignatores » d'un témoin absent (par exemple dans les ouvertures de testaments des papyrus de Ravenne), ou encore le destinataire d'une lettre (par exemple dans les comédies de Plaute).

Au besoin on doit aussi avoir procédé à une comparai-

[1] *D.*, 28. 1 *(Qui testam.)*, 30.
[2] *Pap. Oxyrh.*, I, 105, 13 ss.; *B. G. U.*, III, 896; 17, 21.

son du cachet contesté avec d'autres authentiques, mais les textes sauf erreur n'en donnent pas d'exemples.

5. L'*autographe*. Avec la généralisation de l'art d'écrire, l'importance juridique de l'autographe va aussi en augmentant et comme son emploi toujours plus fréquent rend plus rare la *possession* de cachets, leur usage tend à disparaître complètement.

C'est ce que nous voyons dans les papyrus ptoléméens d'abord, puis dans le droit romain de l'Empire, pour lequel *Bruns*[1] a réuni et systématisé les faits relatifs à ce progrès de l'autographe aux dépens du cachet. Il apparaît d'une manière particulièrement frappante dans l'importance croissante de l'adscriptio du cachet, pour laquelle on exige l'autographe et un contenu détaillé : *D.*, 28, 1 *(Qui testam.)*, 30, 22 § 4, alors que le cachet lui-même devient presque dérisoire par l'autorisation de prendre un cachet quelconque, fût-il celui du testateur (*supra* p. 127, n. 2).

Ici l'autographe ne nous intéresse qu'en tant qu'il donne lieu à des faux réels ou prétextés.

La loi Cornelia de falsis de Sylla ne réprimait encore que le faux commis dans une « signatio », mais sous l'Empire la pratique s'étendit au « falsum sine consignatione » (*D.*, 48, 10 *(Leg. Corn.)*, 1 § 4 ; 16 §§ 1,2), en particulier au cas « si qui salienum chirographum imitetur » (*eod.*, 23). C'est que l'écriture avait pris une importance juridique considérable. Sous Néron les hommes d'affaires romains ne pratiquaient encore le « chirographe » qu'à côté de la testatio, qui relatait le stipulatus est-spopondit etc. ; voir Sénèque, *de benef.*, II 23 : signatores advocari (pour la testatio) ; *chi-*

[1] *Kleine Schriften*, II, p. 37 ss. = *Abhandl. d. Berl. Akad.*, 1876, p. 41 ff.

rographum dare, et III, 15 : ille non est interrogatione contentus, nisi reum *manu sua* (i. e. proprio chirographo) tenuit[1], et surtout l'illustration de cette pratique par le contemporain de Sénèque, le Pompéien Jucundus, qui faisait accompagner la testatio, en deux doubles, sur la quittance verbale de ses créanciers : numeratos habesne? habeo, encore de leur quittance chirographaire : ille scripsi me accepisse, avec le sceau à côté[2]. Pour des créanciers esclaves cependant il se bornait au seul chirographe « accepisse se » accompagné du cachet du maître. Et sous les Sévères le chirographe paraît déjà l'avoir emporté sur la testatio ; car les actes de stipulation soumis aux juristes ont le plus souvent la forme chirographaire (spopondi, etc.), et Ulpien formule le principe qu'un tel fideiubeo (ou spondeo) *chirographaire* prouve irréfutablement l'acte de stipulation : sciendum est generaliter, quod si quis *se* scripserit fideiussisse, videri omnia sollemniter acta (*D.*, 45, 1, *(V. O.)*, 30).

Cette importance de l'autographe s'explique par la répugnance psychologique et morale que l'on éprouve pour le désaveu de sa propre écriture, puis par la difficulté de l'imiter ou de la prétendre imitée, enfin par la possibilité de réfuter un désaveu mensonger par la comparaison des écritures.

C'est ainsi que les complices de Catilina furent convaincus par les lettres *de leur main* et munies de leur cachet, qu'ils avaient confiées aux agents de Cicéron, Cic., *in Catilinam*, III §§ 10, 12, 13 : illa certissima... argumenta atque indicia sceleris : tabellae, signa, *manus*. Et Cicéron (*Phil.*, II § 8) après avoir dit qu'il est absurde d'avan-

[1] Voir *Ztschr. d. Sav.-St.*, XX, p. 198.
[2] Même article, p. 209 s.

cer ce que l'adversaire peut sans autres nier, ajoute : quo me *teste* convincas ? An *chirographo,* in quo habes scientiam quaestuosam ? Qui possis ? sunt enim (litterae) librarii manu. Son autographe aurait donc suffi pour le convaincre de mensonge.

Cette importance de l'écriture explique peut-être la particularité relevée par M. Nicole dans un de ses papyrus, fragment du dossier que le stratège d'Aphroditopolis constitua en 147 p. Chr. pour une affaire de tutelle[1]. En copiant les quatre lettres de ce dossier, le greffier s'est efforcé d'*imiter l'écriture* de chaque lettre. Etait-ce là une précaution usitée dans les bureaux ? Les fonctionnaires, à l'aide d'un tel fac-simile, auraient convaincu de mensonge celui qui reniait son écriture et sa coopération à l'acte. Si le moyen n'était pas bien sûr, sa force probante valait pourtant celle des signalements, souvent fort défectueux, qu'on employait pour le même but.

De plus l'utilisation judiciaire d'un tel fac-simile se trouve dans les Verrines (II § 187 ss.). Après avoir découvert dans les livres des publicains de Sicile de nombreux faux (transformation de « C. Verri » en « C. Verrucio ») : « quod lege excipiuntur tabulae publicanorum quo minus Romam deportentur », Cicéron les exhibe devant le préteur de Sicile, puis il en fait un fac-simile : tabulas in foro..exscribo..litterae lituraeque omnes adsimulatae, expressae, de tabulis in libros transferuntur. Haec omnia summa cura et diligentia recognita et collata et ab hominibus honestissimis obsignata sunt. C'est ce fac-simile qui dans le procès contre Verrès sert de pièce à conviction : explicate descriptionem imaginemque tabularum... vide-

[1] *Revue archéologique,* 1894. Voir aussi *Zschr. d. Sav.-Stift.,* XV, p. 241 ss.

tis litteras primas integras, videtis extremam partem nominis... in litura.

Mais si cette habitude des dossiers-fac-similés avait été générale, ne devrait-il pas y en avoir d'autres exemples que le papyrus Nicole? Peut-être ne les a-t-on pas reconnus comme tels, en prenant pour des originaux, en raison de leurs plusieurs écritures, ce qui n'est que des copies-fac-simile. Là où le greffier romain se bornait à écrire « et alia manu », son collègue égypto-romain aurait tant bien que mal reproduit ces deux écritures[1] !

L'imitation de l'écriture, qui ici se pratique officiellement, n'est donc pas impossible. Aussi les créanciers de Jucundus, en confiant à leur débiteur des quittances chirographaires non cachetées, ont-ils soin d'écrire en toutes lettres les sommes, pour qu'il ne puisse les majorer à leur préjudice, et là où le chirographe n'est pas le simple accessoire d'une testatio cachetée, mais le seul moyen de preuve (quittances d'esclaves), on le fait en deux doubles et la scriptura interior avec les sommes en toutes lettres est *cachetée* pour plus de sûreté.

Sur la comparaison d'écritures, il y a à l'époque classique des allusions, comme celle mordante de Cicéron (*Phil.*, II § 8) sur Antoine : expert en écritures en tant que faussaire : quo me teste convincas (d'avoir écrit une certaine lettre)? An chirographo, in quo habes scientiam quaestuosam? Mais il n'y a des règles positives qu'à l'époque byzantine. Une loi (*C.*, 4, 21 *(de fide instr.)*, 2, 16) menace

[1] Il y a un mot qu'on est tenté de rapprocher de ce système du papyrus Nicole, mais qui pourtant y est *étranger*, c'est εἰκονίζειν et οἱ καλούμενοι εἰκονισταί : *Oxyrh.*, I, 34, I, 12 (Edit de 127 p. Chr.) ; *B. G. U.*, II (562, 6 Trajan) et surtout le pap. du Louvre : lettre de Paniskos à Ptolémée Philométor sur l'εἰκονίζειν des contrats *égyptiens*, qui consiste à en faire, non pas naturellement des fac-similés, mais des *traductions* grecques.

d'une amende de 24 aurei celui qui désavoue sa propre écriture et Justinien (l. 20, *eod.*) restreint l'emploi de la comparaison d'écritures en n'admettant comme sa base qu'un autographe écrit devant l'autorité ou devant trois témoins [1].

Pour ne pas exagérer la portée de cette restriction, rappelons-nous les beautés de l'administration gréco-orientale et byzantine telles qu'elles résultent des papyrus et surtout du « Livre du préfet » découvert par notre jubilaire. Avec cette surveillance de tous les instants par une bureaucratie paternelle et paperassière, les occasions d'« autographier » devant l'autorité ne manquaient pas, ni par conséquent les pièces de comparaison conformes à la loi de Justinien. Point n'était besoin de recourir à l'idée géniale d'un adepte de la moderne « criminalistique », qui très sérieusement proposait de conserver, méthodiquement classés, tous les cahiers de tous les élèves, afin que dans le cours ultérieur de leur vie les pièces authentiques pour comparaison d'écritures ne fissent jamais défaut ! Cette « administration centrale des vieux cahiers d'école » n'est-elle pas plus extravagante encore que toutes celles du « Livre du préfet » et ne nous permet-elle pas vis-à-vis des Byzantins la fière parole de Tacite : nec omnia apud priores meliora, sed nostra quoque aetas multa laudis et artium *imitanda posteris* tulit !

[1] Si ceux-ci sont morts ou introuvables, leur assistance effective se vérifiera encore par la comparaison des écritures, mais — sans la nouvelle restriction ! Pour eux tout autographe quelconque suffit.

Henri ERMAN.

LE PAIN A BON MARCHÉ ET LE PAIN GRATUIT DANS LES CITÉS GRECQUES

La première des questions économiques pour les Grecs était celle du pain. Il formait le fond de l'alimentation des esclaves et des pauvres gens. A Délos [1], en 282, trois ouvriers, engagés au service du temple, sont nourris par l'administration : leur dîner, ὀψώνιον, revient, durant le mois de Lenaion, pour tous les trois, à 30 drachmes, et la farine de froment qu'ils ont reçue coûte 19 dr. 4 ob.; le pain représente donc une très forte partie de leur consommation. On conçoit, par ce seul exemple, quelle gravité revêt partout le problème du pain à bon marché, avec quel soin les cités doivent s'appliquer à sa solution ; et il ne faut pas s'étonner si, à Athènes, la première réunion de chaque prytanie porte à son ordre du jour la question du blé, περὶ σίτου [2].

Et tout d'abord, les cités doivent veiller à ce que la production locale soit réservée à leurs habitants. Les dispositions les plus détaillées et les plus intéressantes à cet égard se trouvent dans le rescrit d'Antigone [3] sur le synœcisme de Téos et de Lébédos. La clause 11^me^ réglemente l'importation et aussi l'exportation du blé étranger et in-

[1] *B. C. H.*, 1890, p. 481.
[2] Arist., *Ath. Pol.*, 43.
[3] Dittenberger, *Sylloge*, 177 = Ch. Michel, *Recueil*, 34.

digène ; nous la citerons tout à l'heure dans son entier. D'une façon générale, l'exportation n'était pas libre, et on le comprend aisément : dans beaucoup de villes, la production locale était insuffisante ; dans d'autres, le commerce des grains donnait lieu à la perception de taxes et alimentait largement la caisse publique.

L'agriculture athénienne ne couvrait qu'une très faible partie des besoins de la population ; en 329/8 [1], la récolte de toute l'Attique représentait 363,225 médimnes d'orge et 41,475 médimnes de froment. Par contre, l'importation se montait, en 355/4, à 800,000 médimnes environ [2]. Le déficit de la production locale doit être fourni par l'importation. Il y eut une époque où Athènes tranchait le problème par voie d'autorité. Maîtresse de la mer, elle réglait, comme elle l'entendait, le commerce des grains et s'assurait une situation privilégiée. A la fin du V^me^ siècle, il semble que le passage des grains au Bosphore était sous la surveillance de magistrats athéniens spéciaux, les Hellespontophylaces, qui devaient tenir la main à ce que les transports fussent dirigés vers Athènes ; par une faveur toute particulière, la ville de Méthone pourra se fournir à Byzance d'une certaine quantité de blé [3]. En 387/6 encore, Athènes accordait aux Clazoméniens l'autorisation de s'approvisionner en certaines villes [4].

Plus tard, Athènes dut substituer la diplomatie à la force. Malgré sa déchéance politique, il lui restait cet avantage d'être la plus grande place commerciale de la Grèce propre. Il lui fut donc aisé d'attirer sur son marché

[1] *C. I. A.*, II et IV, 2, 834 *b*.
[2] Démosth., *c. Lept.*, 32.
[3] *C. I. A.*, I, 40.
[4] *C. I. A.*, IV, 2, 14 *b*. Cette partie du texte est incertaine dans quelques détails ; cf. DITTENBERGER, 73.

les cargaisons de blé, en nouant de bonnes relations avec les pays producteurs, comme la Sicile, l'Egypte et surtout le Pont ou royaume de Bosporos [1] dont les princes paraissent avoir pris en main la direction du commerce des céréales. Leucon, qui régna de 387 à 347, avait accordé aux Athéniens l'exportation en franchise et pris des mesures pour assurer l'approvisionnement de leur cité. Ses fils, Spartacos, Pairisadès et Apollonios l'imitèrent. D'après un décret [2] de 346, ils promirent d'apporter les mêmes soins que leurs ancêtres aux intérêts d'Athènes et, pour commencer, renouvelèrent les concessions dont Satyros et Leucon avaient gratifié la ville. Leucon n'était pas seulement le fournisseur attitré d'Athènes : d'après un décret de Mytilène [3], il avait accordé à cette ville une réduction des droits de sortie pour 100,000 médimnes.

Nulle part, comme nous l'avons déjà dit, l'exportation n'était libre, et, avant de songer à demander des faveurs fiscales, il fallait obtenir celle de faire sortir le blé du pays : Cyzique considérait comme l'un des plus notables bienfaits qu'elle eût reçus d'Hadrien, l'autorisation de s'approvisionner en Egypte [4]. Très souvent les deux concessions sont accordées ensemble, comme on le voit par un décret de Samothrace pour Hippomédon, stratège de l'Hellespont au service de Ptolémée Evergète : le peuple décide de demander à Hippomédon le droit d'exporter en franchise du blé de la Chersonèse ou de tout autre endroit qui

[1] Sur les pays producteurs de blé, Wiskemann, *Die antike Landwirtschaft*, p. 11. Voir aussi l'intéressant article de G. Perrot, *Le commerce des céréales en Attique* (*Rev. histor.*, IV) et Hermann-Blümner, *Gr. Privatalterth.*, p. 230.

[2] *C. I. A.*, IV, 2, 109 *b* = Dittenberger, 129 *b* = Ch. Michel, 98.

[3] *I. G. ins.*, II, 3 = Dittenberger, 914.

[4] *B. C. H.*, 1877, p. 291 = Dittenberger, 389. Cf. l'inscription de Magnésie du Méandre, *C. I. G.*, 2927 : Hadrien a accordé l'autorisation d'exporter d'Egypte 60,000 modii, le sitone a fourni les fonds. Cf. aussi 2930 de Tralles.

lui sera désigné [1]. Le prix de ces concessions est bien attesté par un traité de Hierapytna avec les Arcades de Crète [2] : les deux villes s'accordent réciproquement le privilège de la libre sortie, et particulièrement en ce qui regarde les céréales.

Mais ce n'est pas tout que d'entretenir avec les souverains de bonnes relations : les marchands sont aussi une puissance qu'il faut ménager. De là, pour les commerçants étrangers, tant de décrets honorifiques qui célèbrent leurs louanges et leur accordent de nombreux privilèges [3].

Cette politique d'habileté et de courtoisie est complétée par certaines mesures légales : défense de consentir des prêts à la grosse sur les navires qui ne prennent pas un chargement de retour, notamment du blé, pour Athènes ; défense aux citoyens et aux métèques d'importer du blé ailleurs qu'au Pirée [4].

Les navires sont arrivés dans le port : il faut que les cargaisons soient débarquées et dirigées vers la ville. Au Pirée se tient une Bourse aux grains [5] qui reçoit des ordres de tous les points de la Grèce. Les Athéniens prélèvent la part du lion : les deux tiers du blé doivent être livrés à la consommation ; les deux épimélètes de l'emporion veillent à ce que cette quantité soit transportée à l'agora d'Athènes [6].

Le rescrit d'Antigone s'inspire, dans la clause 11me, du

[1] Dittenberger, 221 = Ch. Michel, 351.

[2] *B. C. H.*, 1889, p. 54.

[3] A Athènes, *C. I. A.*, II, 195, pour un particulier qui s'est occupé du transport des grains venant de Cypre ; 143, pour un importateur Salaminien qui se fournit en Egypte ; 170, pour un marchand Tyrien ; IV, 2, 179 *b*, pour Heracleides de Salamine. Pour les autres cités, les inscriptions utilisées plus loin.

[4] Sur tout ceci : Bœckh, *Staatshaush.*, I, p. 113, et G. Perrot, art. cité.

[5] Son local s'appelle ἡ ἀλφιτοπῶλις στοά.

[6] Arist., *Ath. Pol.*, 51, 4.

même souci ; mais cette clause ne règle pas seulement la vente du blé importé, elle s'étend aussi au blé indigène. Elle pose ce principe général : le blé étranger et le blé de la récolte devront être transportés au marché. Il peut y avoir des exceptions : les marchands qui ont amené du blé de l'extérieur pourront le faire sortir à deux conditions : déclaration de la quantité exportée et paiement des taxes du marché. De même, les cultivateurs de la banlieue auront à déclarer la quantité qu'ils comptent exporter et acquitteront les taxes. L'exportation est ainsi soumise à un contrôle et il va de soi qu'à un moment donné on pourra la restreindre et même l'arrêter. A Chersonèse, le serment des jeunes gens [1] contient cet article : « Je m'engage à ne pas vendre, pour l'exportation, du blé provenant de la campagne et je ne le transporterai nulle part ailleurs que dans la ville de Chersonèse. » La Chersonèse est une terre fertile et la clause a sans doute pour but tout à la fois d'assurer l'approvisionnement de la ville et de réglementer le commerce : tout le blé sera transporté au marché ; après que les quantités nécessaires à l'approvisionnement des habitants auront été prélevées, l'excédent pourra être vendu au dehors, mais après paiement des droits de sortie [2].

Voilà le blé arrivé enfin au marché : à quel prix va-t-il se vendre et dans quelles conditions ?

La première est la bonne qualité des marchandises ; puis l'exactitude des poids et des mesures [3], enfin, d'une façon générale, la loyauté de la transaction.

[1] Dittenberger, 461.

[2] Cf. *C. I. A.*, II, 546 : Athènes se réserve le monopole de l'exportation du vermillon exploité dans l'île de Céos ; tout le vermillon devra être amené au Pirée.

[3] Les agoranomes contrôlent le poids du pain (Wilamowitz, *Aristoteles und Athen*, II, p. 220, n. 65).

Nous devons nous rappeler que le centre de la vie économique est à l'agora, comme aujourd'hui encore, en Orient, au bazar. C'est là que se font toutes les transactions. Il est donc aisé d'exercer un contrôle. De fait, dans la plupart, sinon dans toutes les villes, il existait des magistrats chargés de la police des marchés: c'étaient les agoranomes[1]. A Athènes, il y en avait dix: ils s'occupaient, dit Aristote, de toutes les ventes, de façon qu'elles se fissent honnêtement et sans fraude, ὅπως καθαρὰ καὶ ἀκίβδηλα πωλῶνται. De plus, on avait jugé indispensable de confier le service du commerce des grains, tant ce commerce était important, à des magistrats spéciaux, aux « sitophylaces », « gardiens du blé[2] ». Ces fonctionnaires se rencontrent également à Priène et Tauromenium. Les sitophylaces veillent à ce que le grain, σῖτος ἀργός, se vende dans des conditions équitables, ὤνιος ἔσται δικαίως, à ce que les meuniers vendent la farine d'après le prix du grain et de même les boulangers pour le pain.

Reste la grosse question du prix, et les derniers mots du texte d'Aristote la soulèvent: la cité ne peut pas s'en désintéresser totalement. On constate qu'à Athènes, au IV[e] siècle, il s'était établi une sorte de barême, auquel la population était habituée : le prix ordinaire du médimne de froment était de 5 à 6 drachmes, celui de l'orge était de 2 drachmes et demie à 3 drachmes[3], prix considérés comme raisonnables, d'après lesquels était dressé le bud-

[1] Pauly-Wissowa, s. v.

[2] Arist., *Ath. Pol.*, 51. Lys. XXII, 16: ὥστ' ἐπὶ μὲν τοῖς ἄλλοις ὠνίοις ἅπασι τοὺς ἀγορανόμους φύλακας κατεστήσατε, ἐπὶ δὲ ταύτῃ μόνῃ τῇ τέχνῃ χωρὶς σιτοφύλακας ἀποκληροῦτε.

[3] Sur le rapport du froment à l'orge, Br. Keil, *Anonymus Argentin.*, p. 270.

get des petites gens. Une hausse était regardée comme un malheur public[1].

Jusqu'où va le droit de police des sitophylaces athéniens et, ailleurs, celui des agoranomes ?

La mission des magistrats s'exerce d'abord dans les cas particuliers qui peuvent se présenter : ils contrôlent les ventes et protègent les acheteurs contre des commerçants peu scrupuleux ; mais peuvent-ils aller jusqu'à publier des tarifs ? Oui, car, précisément, l'inscription d'Andanie leur refuse ce droit pour la foire qui se tiendra à l'occasion des Mystères : c'est qu'en général, ils le possèdent[2]. De même, à Athènes, puisque le prix de la farine et du pain devra être en rapport avec celui des grains, le bénéfice des meuniers et celui des boulangers seront limités par un tarif.

Une intervention officielle est plus délicate pour la ma-

[1] Les épistates d'Eleusis vendent le produit des dîmes à 6 et à 3 dr., en 329/8. *C. I. A.*, IV, 2, p. 51, 834 *b*, col. II, 70-75.

Heracleides de Salamine, en 330/29, a vendu le froment à 5 dr., *C. I. A.*, IV, 2, 179 *b*. Sur le prix du blé, Corsetti, *Sul prezzo dei grani nell' antichità classica* (*Studi di stor. antica*. II).

Démosth., XXIV, 39 : à cette époque, il y avait déjà eu un renchérissement général du blé ; le pain était monté à 16 dr. Les clients de l'orateur le vendirent néanmoins à 5 dr.: ὅτε δ' ὁ σῖτος ἐπετιμήθη τὸ πρότερον καὶ ἐγένετο ἑκκαίδεκα δραχμῶν, εἰσαγαγόντες πλείους ἢ μυρίους μεδίμνους πυρῶν διεμετρήσαμεν ὑμῖν τῆς καθεστηκυίας τιμῆς, πέντε δραχμῶν τὸν μέδιμνον. Voir sur ce texte Fränkel-Bœckh, *Staatsh.* II, n. 163, et Corsetti, *l. c.*, p. 68 : ἡ καθεστηκυία τιμή doit s'entendre du prix normal, du prix établi en temps ordinaire. Cf. Köhler, *A. M.*, VIII, p. 223.

D'après M. Wilhelm, *Hermes*, 24, p. 201, en temps de famine, l'Etat achète du blé et le revend à un prix qu'il fixe, c'est là ἡ καθεστηκυία τιμή. Chrysippe et son frère vendent, de leur côté, du blé, à 5 drachmes qui représentent la cote officielle, et non à 16 dr. qui sont le prix du marché ; cf. Wilamowitz, *Aristoteles und Athen*, I, p. 220, n. 67.

[2] Ch. Michel, 694, l. 100 : μὴ τασσέτω πόσου δεῖ πωλεῖν. C'est à des tarifications arrêtées par les agoranomes ou à leur intervention dans des cas particuliers, que Plaute fait allusion, *Mil. Gl.*, 727 : sicuti merci pretium statuit, quist probus agoranomus. Quae probast mers, pretium ei statuit pro virtute ut veniat.

tière première. Les magistrats ont certainement le droit d'agir dans des cas particuliers et de veiller à ce que les ventes se fassent à de justes conditions et par conséquent à de justes prix, ὦνιος ἔσται δικαίως ; mais peuvent-ils aussi édicter un tarif? Je crois que ce droit leur avait été refusé ; la loi établissait, sans doute, une distinction entre le grand commerce d'importation et le commerce de détail, en n'abandonnant que ce dernier à la discrétion des magistrats. Les petits débitants étaient, en effet, sans défense, tandis que les gros importateurs pouvaient exercer des représailles trop faciles en désertant le marché. La loi s'était bornée à prévenir des hausses factices, en défendant l'accaparement ; les particuliers ne pouvaient acheter plus de cinquante charges, φορμοί, à la fois[1]. Pour le reste, les magistrats étaient désarmés.

Même restreint à des cas particuliers, le contrôle des ventes de grains réclame la plus grande prudence, aussi nos inscriptions ne louent-elles jamais les magistrats d'avoir agi à titre d'autorité, mais bien d'avoir obtenu, par leurs démarches, d'heureuses concessions. A Ephèse[2], c'est par la persuasion que l'agoranome a amené le Rhodien Agathoclès à ne pas profiter du prix élevé qui se pratiquait à l'agora, mais à vendre à un prix inférieur. L'agoranome de Parion[3] s'est occupé de l'approvisionnement du marché, à l'époque des nouvelles Panathénées d'Ilion, de façon que les ventes se fissent à des prix avantageux. A Astypalée[4], les agoranomes se sont employés pour que les ventes se

[1] Bœckh, p. 104.
[2] *B. C. H.*, 1886, p. 195 = Dittenberger, 548 = Ch. Michel, 493.
[3] *Rev. Et. Gr.*, 1896, p. 1 = Dittenberger, 503.
[4] Ch. Michel, 414 et 415 = Dittenberger, 502 ; mais de plus, καὶ σῖτον προωνεύμενος διετίλει τῷ δάμῳ.

fissent à des prix avantageux et justes. A Orope[1], c'est sur la demande des deux polémarques que deux Phéniciens ont cédé leur marchandise à des prix favorables. Enfin les sitophylaces de Priène[2] se sont occupés du blé et des autres denrées qui se vendent au marché aux grains.

Parfois, malgré tous les efforts des agoranomes, les prix se maintiennent à un taux inabordable pour les pauvres gens : les particuliers d'abord, l'Etat ensuite pourraient leur venir en aide en leur faisant des ventes à prix réduits ; ce sont les deux formes des frumentations, telles qu'elles existaient à Rome avant C. Gracchus et telles qu'il les organisa lui-même.

La première forme était bien connue en Grèce : de généreux citoyens, le plus souvent des magistrats, achetaient du blé et le revendaient à bas prix. Tel est l'acte de générosité dont est loué un citoyen d'Epidaure : il s'est imposé de grandes dépenses, en se chargeant de la vente du blé, *σιτοπωλοῦντος αὐτοῦ πλειονάκις*[3]. C'est ce que fit encore un agoranome de la même ville[4], lequel vendit du blé à un prix inférieur à celui qui était établi au marché. Les agoranomes d'Astypalée ont peut-être accordé les mêmes rabais sur le blé qu'ils avaient acheté ; peut-être aussi l'ont-ils distribué gratuitement.

Des citoyens de Lagina obtinrent le même résultat par un autre procédé : ils fournirent, dit l'inscription[5], de nombreuses différences de prix pour le blé et l'huile : *καὶ*

[1] *I. G. S.*, I, 2262 = Dittenberger, 547 = Ch. Michel, 216.

[2] Ch. Michel, 482 : καὶ τοῦ τε σίτου καὶ [τ]ῶν ἄλλω[ν τῶν] κατὰ τὴν ἀγορὰν τὴν σιτόπωλιν πωλουμέ[νων] τὴν ἐ[ν]δεχομένην ἐπιμέλειαν ἐποιήσα[ντο κατὰ] τοὺς νόμους.

[3] *I. G. Pel.*, I, 444.

[4] *Ibidem*, 932.

[5] Benndorf, *Reisen in Lykien*, 155 f., 134.

μετὰ πρυτανίαν ἐν [δυσ]φόρῳ καιρῷ παράτειμα καὶ σείτο[υ] καὶ ἐλαίου παρισενένκαμεν μέγαλα, c'est-à-dire qu'ils ont payé la différence, παράτιμον, entre le prix habituel et le prix du moment, soit en indemnisant les marchands, soit en donnant ce supplément de prix aux acheteurs. L'agoranome d'Istropolis[1] paraît avoir fait la même opération. M. Ad. Wilhelm[2] a encore réuni d'autres exemples, de Kys en Carie, de Maronée, de Métropolis en Ionie, de Lyncestis. Il y faut ajouter une inscription récemment découverte à Argos[3]. Les mots qui désignent cette opération sont παραπωλεῖν, παραπιπράσκειν, παράπρασις. Ces prestations pouvaient aussi être requises des particuliers sous forme de liturgies. Nous en avons un exemple à Rhodes[4] : il sera dressé une liste d'individus, d'après leur fortune [ἐκ τοῦ τι]μήματος ; chacun d'eux devra se charger, lui-même ou par ses préposés, de la vente de l'huile pour le gymnase. On établira par voie de tirage au sort l'ordre dans lequel ils devront s'acquitter de cette charge. Le texte ne le dit pas ; mais il va de soi que la vente se fera à un prix fixé en dessous du prix-courant.

Ces libéralités, volontaires ou imposées, étaient efficaces, lorsque les crises n'étaient pas trop fortes. Supposons un grand ralentissement de l'importation, un déficit considérable de la production locale : les prix vont monter avec une rapidité fantastique. Il se peut, et cela arrivera presque toujours, qu'au même moment, les bourses des petites gens soient vides. Dans ces circonstances, la vente à prix réduit serait une ruine pour celui qui l'entreprendrait,

[1] Dittenberger, 215, l. 38.
[2] *Arch. epigr. Mitth. aus Österr.*, XX, p. 55.
[3] *B. C. H.*, 1904, p. 428.
[4] *B. C. H.*, VII, 1883, p. 96 = *I. G. ins.*, I, 3 = Dittenberger, 549.

et une ruine inutile, puisque les plus pauvres et les plus intéressants ne pourraient même pas en profiter. Il faut des remèdes plus énergiques : à des gens dépourvus de tout, on ne vend pas, même à petits prix, on donne. Mais on ne donne que ce que l'on a : comment va faire l'Etat ? Il y a un premier moyen, très économique, c'est de s'adresser au dehors à la générosité publique. L'Etat ira mendier des cadeaux auprès des souverains, auprès des marchands, ses fournisseurs habituels, et il partagera entre les citoyens les cargaisons qui lui auront été envoyées [1].

Jusqu'ici l'Etat n'est intervenu que pour provoquer la générosité des autres : il n'en est pas resté là et il a bien dû se décider à suivre le courant qu'il avait contribué à créer.

Cette intervention de l'Etat peut se produire sous plusieurs formes : d'abord achat de blé et revente au prix de revient ; puis revente à prix réduits, enfin distributions gratuites.

Les deux premiers modes marchent de pair : la cité institue des greniers publics et revend sa marchandise au prix de revient ; les gens aisés bénéficient de la différence

[1] Lors d'une famine, en 357, Leucon envoya du blé à Athènes, en grandes quantités, Démosth., *c. Lept.*, 33. Cf. Bœckh, p. 110. Strabon, VII, p. 311, parle d'un cadeau de 1,200,000 méd. que fit Leucon. A Athènes, *C. I. A.*, II, 194, fragment de décret pour un individu qui, lors de la grande famine de 330-326, a fait un cadeau de blé ; — II, 314, cadeau de 10,000 médimnes obtenus du roi Lysimaque par Philippides en 299/8 ; — II, 331, don de blé par Ptolémée I, à la demande de Phaidros ; — II, 311, don de 10,500 médimnes par Spartocos en 286/5 ; — IV, 2, 309 *b*, décret pour Zénon, amiral de Ptolémée sous Dioclès, vers 287/6, ἐπιμελεῖται δὲ καὶ τῆς κομιδῆς το]ῦ σίτου τῷ δήμῳ ὅπως ἂν ἀσφαλέστατα δια|κομίζηται ; — II, 312, don, en 286/5, de 7,500 médimnes par Audoléon, roi des Péoniens ; — 313, décret pour Timon qui s'est occupé de la prompte expédition du blé. — A Délos, dans les comptes de 180, *B. C. H.*, 1882, cadeau de blé fait par le roi Massinissa. L'Egypte s'est toujours distinguée par sa munificence : sans parler d'Erechthée, qu'on se rappelle le cadeau fait par Psammétique aux Athéniens, *Ol.* 93.4, Philochore, *F. G. H.*, 90.

entre le prix du gros et celui du détail, ou tout au moins font leurs approvisionnements de façon sûre et régulière. Quand ils sont servis, arrivent les pauvres : va-t-on les renvoyer? Ce serait très dur. Va-t-on leur distribuer des rations gratuites? On n'y arrive pas tout de suite, car ce serait ruineux. Il faut au moins qu'on ait passé par la transition naturelle : on leur accordera donc une baisse du prix.

Cette association des deux manières d'intervenir se rencontre à Thouria[1], dans une inscription très mutilée. Meister en a restitué la plus grande partie. J'analyserai son texte, qui me semble avoir heureusement rétabli, du moins dans les grandes lignes, le sens de l'original. La ville dispose de certains fonds dont nous ignorons l'origine, et des mesures sont prises pour en assurer la rentrée. Les capitaux seront affectés à des achats de blé ; celui-ci sera déposé dans les greniers publics pour être vendu. Mais les prix offerts peuvent être insuffisants ; en ce cas, le conseil délibèrera sur le point de savoir s'il faut livrer la marchandise au plus offrant ; la décision est-elle affirmative, le citoyen qui a reçu la marchandise reste débiteur de la différence et doit la restituer dès qu'il le pourra. Ceci nous aidera à comprendre le § 10 du rescrit d'Antigone. Les citoyens de Lébédos et de Téos se préoccupent de l'approvisionnement de leur ville, car leur territoire ne leur fournit qu'une récolte insuffisante : il faudra recourir à l'intervention de l'Etat et lui demander de faire des achats de blé, ἐς σι[τ]ου παράθεσιν. Voici le plan des Lébédiens : on prélèvera sur les recettes une somme de 1400 aurei ; elle sera mise à la disposition des particuliers qui se présenteront ; elle leur sera prêtée à

[1] Le Bas-Foucart, 303 = *S. G. D. I.*, *Messenien.*

intérêts pour un an; ainsi ils auront les capitaux nécessaires pour faire des achats de blé ; ce blé, ils l'introduiront dans la ville, le revendront et, l'année révolue, restitueront la somme et les intérêts. Les Téiens sont d'accord sur ce plan, sauf sur la somme qu'ils jugent insuffisante. Dans cette combinaison, la ville ne peut rien perdre et elle assure son approvisionnement dans de bonnes conditions. Antigone peut autoriser l'opération ; mais il sait trop bien où conduit en cette matière l'interventionnisme : de la vente à prix de revient, on passe à la vente à bas prix, puis aux distributions. Aussi tient-il à réserver les principes. Sa résolution première était de s'opposer à ce que les villes s'occupassent de la fourniture du blé à leurs concitoyens; d'abord à cause de la dépense qui doit en résulter ; puis, les villes agiraient sagement en se libérant d'abord de leurs dettes ; enfin, dans ce cas spécial, elles n'ont pas à craindre la disette, car elles sont dans le voisinage du territoire qui paye au roi le phoros, c'est-à-dire l'impôt en nature : par conséquent, les greniers royaux fourniront à leurs habitants, sans qu'une intervention de l'Etat soit nécessaire, tout le blé dont ils auront besoin. Cependant Antigone veut ménager les cités grecques auxquelles il a accordé l'autonomie et la liberté; il le peut d'autant mieux que la combinaison projetée n'aura pas d'autre inconvénient que d'immobiliser pour un temps les capitaux de la ville : seulement, il limite le crédit à 1000 aurei.

Nos témoignages positifs sur ces premiers modes d'intervention se bornent là. Peut-être à Délos, vers 180, la cargaison donnée par Massinissa fut-elle vendue à bas prix. Le texte de Démosthène (discours contre Leptine, 33)[1],

[1] οὐ μόνον ὑμῖν ἱκανὸν σῖτον ἀπέστειλεν, ἀλλὰ τοσοῦτον, ὥστε πεντεκαίδεκα ἀργυρίου τάλαντα, ἃ Καλλισθένης διῴκησε, προσπεριγενέσθαι.

parfois interprété autrement, implique que le blé envoyé par Leucon fut distribué et le surplus seulement réalisé au dehors.

Téos et Thouria sont administrées sagement. Il est bien possible que, dans les villes dont il va être question, les mêmes principes d'économie aient régné. Je crois cependant que tous les témoignages recueillis s'appliquent aux distributions. On y arrive par une pente insensible : s'il y a des pauvres qui ne peuvent payer le prix du marché, il y en a qui ne peuvent ou ne désirent pas payer le prix réduit, et, à leur tour, ils tendent la main. On commence par les rebuter, puis on se laisse aller à quelques générosités ; enfin, comme il arrive toujours, les sages bien vite sont débordés : les distributions, d'extraordinaires qu'elles étaient, deviennent régulières.

Acheter du blé et le distribuer, rien de plus simple ; se procurer l'argent nécessaire paraît plus compliqué ; rien de plus simple non plus : on ouvre une souscription publique, une épidosis. Personne n'est forcé de souscrire, mais chacun comprend ce que cela veut dire ; il vaut mieux, pour les riches, se résigner à un sacrifice que de courir les risques de la confiscation, même déguisée sous la forme d'un impôt ; les listes se couvrent donc de noms. Le reste va tout seul : on désigne un ou plusieurs commissaires, sitones, qui s'en vont acheter le blé. Les commissaires le ramènent, le déposent dans des greniers ou dans des citernes[1]. Si la mer n'est pas sûre, l'État fait accompagner le convoi par une division de la flotte, comme cela eut lieu en 326[2]. Enfin, on distribue des je-

[1] τὸ σιτόβολον à Olbia, *C. I. G.*, 2058 = Dittenberger, 226 = Ch. Michel, 337, l. 145 ; les σιροί, à Eleusis, Dittenberger, 20, l. 10.

[2] *C. I. A.*, II, 808, l. 40.

tons aux citoyens et ceux-ci viennent les échanger contre une ration : le tout s'appelle σιτωνία, la sitonie.

Tout cela est si simple et si facile qu'il faut une grande sagesse pour n'en pas abuser. Cette sagesse, les cités la possédèrent pendant un temps, et il semble que, dans plusieurs d'entre elles, on n'eut recours à la sitonie, pour commencer, qu'en cas exceptionnels. Ainsi, à Athènes, les achats de blé, les sitonies, que nous connaissons, ne se sont produites qu'à des époques critiques : en 330/29 et en 328/27, lors de la grande famine, Héracléidès de Salamine souscrivit[1], deux fois, 3000 drachmes ; vers 305/4, c'est-à-dire après le long siège d'Athènes par Démétrius Poliorcète[2], un Héracléote est de même intervenu généreusement ; plus tard, la guerre de Chrémonide provoqua la misère, amena la disette, il fallut nommer des sitones[3]. Cependant les distributions pouvaient se prolonger pendant plusieurs années : en 284/3[4], un certain Dion était le secrétaire du Trésorier du service des distributions, comme il avait été celui des trésoriers précédents, et, dans ses fonctions, il avait eu l'occasion de se rendre utile à la garnison athénienne d'Eleusis. Les soldats lui témoignent leur reconnaissance de ce qu'il a déployé tant de zèle pour la distribution des jetons contre lesquels les citoyens pouvaient obtenir leur ration. Ces jetons ou tessères s'appelaient τὰ ἐκκλησιαστικά[5]. Enfin, c'est sans doute

[1] *C. I. A.*, IV, 2, 179 *b*. A la même époque, des citoyens ont souscrit généreusement pour les sitonies, *C. I. A.*, II, 808 *e*. Cf. Bœckh, *Seeurkunden*, XIV.

[2] *C. I. A.*, II, 254.

[3] *C. I. A.*, II, 335, 353.

[4] *C. I. A.*, IV, 2, 614 *c*, sous l'archontat de Ménéclès ; cf. Beloch, *Gr. Gesch.*, III, 2e p., p. 50.

[5] Ces jetons portent des épis tendus par une main ; quelquefois, en plus,

encore à des achats faits dans d'heureuses conditions par les autorités athéniennes que se rapporte un décret rendu sur la proposition de Démade en faveur d'un importateur de blé, Eucharistos[1].

De même les sitonies paraissent avoir été extraordinaires à Acraephiae[2], où un citoyen est loué d'avoir largement souscrit à l'occasion d'une disette. A Histiée[3], un décret de la seconde moitié du III^me^ siècle loue le Rhodien Apollodoros des services qu'il a rendus aux sitones d'Histiée, envoyés à Délos : il a été jusqu'à leur avancer de l'argent et a facilité de toute façon l'accomplissement de leur mission. A Ephèse[4], pour stimuler la générosité des étrangers, les préposés au service du blé, *οἱ ᾑρημένοι ἐπὶ τῷ σίτῳ*, proposent d'accorder le droit de cité à trois d'entre les bienfaiteurs. A Olbia[5], la disette régnait et le blé se payait très cher. Le peuple crut le moment venu d'acquérir du blé, *παραβέσθαι σῖτον ἱκανόν*, et il fit appel aux citoyens : Protogénès annonça qu'il fournirait 2000 médimnes à moitié prix. Plus tard, il répéta cette générosité : les prix montaient de nouveau, on décida de faire la sitonie et de demander aux riches de fournir les fonds;

un caducée, des cornes d'abondance, etc. Benndorf, *Beiträge z. Kenntnis des attischen Theaters*, Vienne, 1875 ; cf. G. Perrot, article cité.

[1] *C. I. A.*, IV, 2, 193 *c.*, avec les restitutions de M. Wilhelm (*Hermes*, 1889, p. 147) :

ἐπειδὴ Εὐχ[άριστος Χε.....σῖ]τον ἄγων Ἀθήνα[ζε χρείας παρέχεται]ι τῶι δήμωι τῶ[ι Ἀθηναίων, φησὶν δὲ αὐτῷ ἥδ|η] ὀκτακισχιλίους μεδίμνους πα[ρ]αδ[ώ]σ[ε]ιν .. ..]ίνης τιμ[ῆ]ς καὶ τ[ὸ] λοιπὸν ἄλλους τε]τρακισχιλιου[ς μεδίμνους... .]

Peut-être pourrait-on lire παρ[α]δώσ[ε]ιν τῆς κατηξιωμ]ένης τιμῆς, au prix que le peuple lui-même a fixé, comme dans le décret de Délos cité plus bas. M. Wilhelm lit τῆς καθισταμ[ένης, « zu dem (officiel) geltenden Preise ».

[2] Ch. Michel, 236.

[3] *B. C. H.*, 1886, p. 103 = Dittenberger, 245 = Ch. Michel, 346. Une inscription de Carystos mentionne un σιτώνης, *B. C. H.*, II, p. 275.

[4] *Anc. gr. inscr. Brit. mus.*, III, 465.

[5] *C. I. G.*, 2058 = Dittenberger, 226 = Ch. Michel.

Protogénès souscrivit immédiatement 1000 aurei ; mais de plus il fournit 2500 médimnes à des prix modérés. Jusque dans de petites îles comme Ios, l'usage des sitonies s'était introduit : il est mentionné dans deux décrets récemment découverts par M. Paul Graindor[1], l'un pour un Rhodien Antisthénès, l'autre pour l'agoranome Dionysodoros, lequel paraît avoir contribué largement, de sa bourse, à une distribution[2]. L'agoranome d'Egine, au I^er^ siècle avant notre ère, ne se montra pas moins libéral que ses collègues d'autres villes : il intervint dans les sitonies par une large souscription, et plus tard, dans un cas d'extrême besoin, il redoubla de générosité[2].

Quand le peuple a goûté le pain gratuit, il est difficile de l'en déshabituer. Encore un pas, et le pain gratuit figurera parmi les principes de la démocratie : ce pas avait été franchi à Samos. Les détails les plus curieux nous sont fournis par une inscription[3] récemment découverte. Le peuple commence par décider la formation d'un capital par voie de souscriptions volontaires. C'est le procédé ordinaire : le peuple fait traite sur les riches. Ce capital sera placé à intérêts et ceux-ci serviront aux achats de blé. Il se trouve que le temple d'Héra reçoit, à titre de dîme ou de location, le 20^me^ des produits d'un territoire situé sur le continent, Anaia. C'est ce blé qu'on achètera

[1] *B. C. H.*, 1904, p. 322 et p. 325.

[2] *I. G. Pel.*, I, 2 : τοῦ μὲν] σιτωνικοῦ κατ[αναλισκομένου εἰσφέρων στατῆρας ορ' ..... ἅ¦μα δὲ ἐν]|δείας οὔσας δ[ειὰ τὰν] εἰ:|φ|ο¦ρ¦ά[ν μεγίστας]|[π]αρ¸έ¦χων ἱκανὸν σ[ῖτον πα]|ρ[ὰ πάντα]|τὸν χρόνον το[ῖ]ς δεομένοις. Ne pourrait-on pas lire la fin : ἅ¦μα δὲ ἐν]|δείας οὔσας δ[εινᾶς], εἰσ[φ]ο¦ρ¦ά¦ς μεγίστας]|[π]αρ[έ]-χων, ἱκανὸν σ[ῖτον πα]ρ¸επώλησε ou παρέδωκε πάντα]|τὸν χρόνον το[ῖ]ς δεομένοις?

[3] Th. Wiegand et U. v. Wilamowitz-Mœllendorff, *Ein Gesetz von Samos über die Beschaffung von Brotkorn aus öffentlichen Mitteln* (*Sitzungsber. Akad Berlin*, 1904).

au prix de 5 dr., 2 ob. Tout un personnel de fonctionnaires s'occupera de ces diverses opérations : les meledonoi percevront les intérêts du capital et les remettront aux préposés du service du blé, *οἱ ἐπὶ τοῦ σίτου*, lesquels feront les achats. Si, ceux-ci étant réalisés, il reste une somme disponible, on la gardera en caisse, à moins que le peuple ne préfère ordonner des achats complémentaires. En ce cas, nomination d'un sitone, lequel aura le choix de s'adresser aux cultivateurs d'Anaia ou en d'autres régions, si les prix y sont plus avantageux. Le blé sera distribué chaque mois à raison de deux mesures le mois ; on ne dit pas si les citoyens pauvres seront seuls admis à la répartition, mais cela est probablement sous-entendu.

Si, à Délos, les distributions n'étaient pas régulières, elles étaient certainement très fréquentes. Elles sont mentionnées dès 301[1] ; elles le sont encore en 195[2], 193[3], 180.

Nous possédons un décret pour Dionysios de Byzance[4], lequel avait cédé du blé à la ville à un prix que le peuple lui-même avait offert.

Les comptes de Démarès, en 180, nous donnent une idée des sacrifices que s'imposait la cité. Ces comptes sont rendus par les hiéropes : ils portent sur les fonds appartenant au temple et aussi sur un dépôt effectué par l'Etat : une grande partie de ce dépôt consiste en fonds destinés à l'achat de blé. Voici les opérations que les hiéropes constatent :

[1] Homolle, *Archives de l'Intend.*, p. 115.

[2] *Ibidem*, p. 141.

[3] Cette année-là, Hégéas, Euphranor, Menyllos ont été sitones. *Ibidem*, p. 110.

[4] *B. C. H.*, 1886, p. 134 = Ch. Michel, 386 : *ἀπέδοτο τῇ πόλει πυρῶν μεδίμνους πεντακοσίους τιμῆς ἧς ὁ δῆμος αὐτὸν ἠξίωσεν.*

I. Recettes.

a) Les hiéropes ont reçu de leurs prédécesseurs, pour les sitonies, une somme de 18,560 dr.

b) Sous leur magistrature, ils ont reçu le produit de la vente du blé donné par le roi Massinissa:

en Lenaion	4,454 dr. 1 ob. $^1/_2$
en Artemision	5,465 dr. 3 ob. $^3/_4$

c) Sommes versées par les trésoriers de la cité:

en Artemision	18,560 dr.
en Metageitnion	14,674 dr. 2 ob. $^3/_4$
en Poseidonion	18,560 dr.
	61,714 dr. 2 ob.

II. Dépenses.

Sommes remises aux sitones εἰς τὴν σιτωνιαν:

en Lenaion	en plusieurs	fois	18,560 dr.
en Thargelion	»	»	18,560 dr.
en Bouphonion	»	»	18,560 dr.
			55,680 dr.

Ce tableau donne lieu à quelques observations. D'abord on remarquera la régularité avec laquelle la dépense se reproduit trois fois en une année; il semble que le crédit des sitonies ait été porté à une somme fixe dont les sitones usent en trois termes égaux. Mais, de plus, ils n'ont pas seulement eu à leur disposition le blé acheté par eux au moyen des 55,680 dr., ils ont encore eu à leur disposition le blé donné par Massinissa. Or, ils l'ont vendu en

Lenaion, le médimne à 3 dr., en Artémision, à 4 dr. 1 ob :[1] ce sont des prix très modérés, surtout s'ils s'appliquent, comme cela est probable, au froment. On remarquera qu'en ce même mois, en Lenaion, les sitones ont prélevé sur la caisse sacrée 18,560 dr.: pourquoi n'ont-ils pas plutôt distribué en nature le blé de Massinissa ? Singulière gestion que la leur ; ils disposent d'une certaine quantité de blé, la vendent, et, le même mois, ils achètent d'autre blé pour le distribuer. Je vois une explication possible, peut-être même vraisemblable : le blé de Massinissa a été vendu à bas prix, en dessous du prix ordinaire. Cette année-là, les distributions gratuites ont donc reçu un complément par des ventes à bas prix dont ont pu profiter les citoyens qui d'ordinaire n'étaient pas admis aux distributions.

Il est assez curieux d'observer comment ces pratiques des Grecs ont été imitées à Rome ; non pas qu'il faille croire à un emprunt direct, mais plutôt les mêmes causes ont produit les mêmes effets. D'abord, les foules ont accepté les générosités des riches ; puis elles les ont exigées ; enfin, elles les ont rendues régulières en plaçant entre les pauvres et les riches l'Etat qui prend aux uns pour donner aux autres. A Rome, comme en Grèce, on commence par les distributions faites par les particuliers : ce sont des aumônes pas toujours désintéressées. On finit, des deux côtés, par transformer le don en une contribution forcée qui alimente la bienfaisance officielle ; la bienfaisance privée n'est pas supprimée pour cela : au contraire, la concurrence la stimule à donner de plus belle.

Venaient-elles de la mère patrie ou avaient-elles du

[1] Corsetti, *l. c.*, p. 76.

moins passé par Rome? Nous trouvons au Ier siècle avant notre ère, à Tauromenium[1], une organisation savante des sitonies. Il existe en cette ville des greniers publics, administrés par des sitophylaces. Ces greniers sont alimentés par des achats auxquels sont préposés les sitones et aussi par les prestations en nature que livrent les locataires des terres publiques. Plusieurs inscriptions donnent la liste mois par mois des denrées entrées et sorties.

L'usage des distributions, que la Grèce avait inaugurées et que Rome avait continuées, ne se perdit pas dans son lieu d'origine. Les mentions qui en sont faites, à l'époque impériale, sont particulièrement fréquentes. L'institution tendait à devenir ou même était déjà devenue régulière et permanente. C'est surtout en Asie que ces mentions se rencontrent; toutes les pratiques anciennes subsistent: générosités des agoranomes, sitonies alimentées par les particuliers et par les cités elles-mêmes. Je me bornerai à donner quelques exemples[2].

L'agoranome de Tralles[3] assure l'approvisionnement de la ville en faisant venir du blé d'Egypte; l'agoranome de Kys[4] s'emploie, d'après l'inscription citée plus haut, à procurer à ses compatriotes du blé ou de l'huile à des prix favorables.

A côté de l'agoranomie, la charge de sitone, très souvent imposée concurremment avec la première : à Magnésie[5], décret pour Moschion, agoranome, sitone, qui a

[1] *C. I. G. S.*, I, 423 = Dittenberger, 515.

[2] Cf. sur ce sujet Lévy, *Etudes sur la vie municipale de l'Asie Mineure sous les Antonins* (*Rev. Et. Gr., 1901*, p. 354).

[3] *C. I. G.*, 2930.

[4] *B. C. H.*, 1887, p. 306 : ἐν δὲ τῷ αὐτῷ ἐνιαυτῷ καὶ ἀγορανομῶν καὶ παρασχόμενος ἐν τῇ ἀρχῇ παράπρασιν τῶν ἐν τῇ ἀγορᾷ πωλουμένων ἐπευωνίσας.

[5] *B. C. H.*, 1894, p. 12.

donné à la ville 5000 deniers ; à Thyatire[1], dédicace pour un personnage qui a aussi rempli les deux fonctions. A Argos[2], un agoranome est loué des services rendus par lui à l'occasion des sitonies.

Ailleurs, la charge de sitone paraît avoir été conférée indépendamment de l'agoranomie, comme en Phrygie[3], région de Synnada : dédicace pour Poseidonios *σειτωνήσαντα πίστως*, comme à Thyatire[4], à Téos[5], à Milet[6], à Laodicée[7] ad Lycum[7], à Philadelphie[8], à Iotapa[9], à Arsada[10], à Magnésie du Méandre[11], à Téos[12]. Elle existe aussi à Athènes[13].

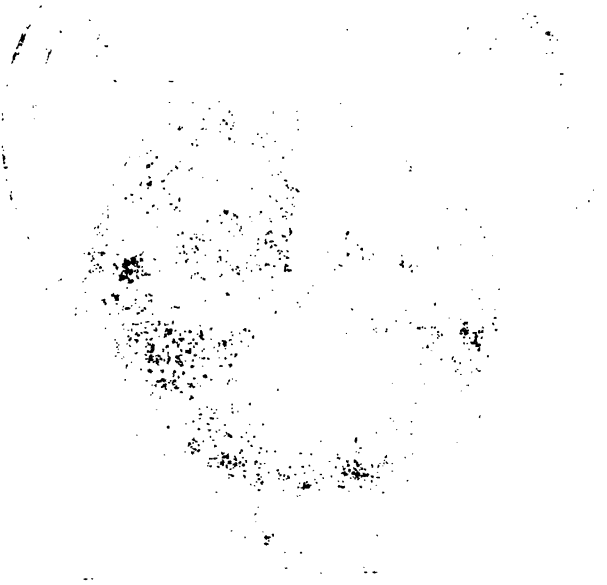
La fonction de sitone impose à celui qui l'occupe des sacrifices personnels[14]. La caisse municipale intervient sans doute aussi ; nous connaissons quelques cas où elle affecte à cet usage le produit de fondations faites par des particuliers, comme à Maximianopolis[15], et d'autres où, comme à Oenoanda[16], les distributions paraissent mises directement à la charge des finances communales. Notons une inscription de Mantinée[17] (I^er^ siècle après J.-C.) en

[1] *B. C. H.*, 1887, p. 100.
[2] *I. G. Pel.*, I, 619.
[3] *B. C. H.*, 1893, p. 282.
[4] *C. I. G.*, 3490.
[5] 3080.
[6] 2882.
[7] 3945.
[8] 3419.
[9] 4411 *a*, 4413 *c*, 4415 *d*.
[10] add. 4278 *k*.
[11] 2927.
[13] *C. I. A.*, III, 645, 646.
[14] A Tralles, *C. I. G.*, 2930 ; à Magnésie du Méandre, 2927 ; à Termessos en Lycie, *B. C. H.*, 1886, p. 221, Marcus Aurelius Artemon est loué *παρεσχόμενον τε καὶ ἐν τῇ σιτοδείᾳ ἐξῆς τὰ πάντα τῶν ἐπιτηδίων τοῖς πολείταις εἰς εὐετηρίαν*.
[15] Ramsay, *Cities*, p. 333, n° 196.
[16] Heberdey-Kalinka, *Bericht*, p. 48, n° 63 ; cf. Levy, *op. cit.*, p. 366.
[17] *B. C. H.*, 1896, p. 124 : *τὴν γὰρ πρόσοδον τῆς χώρας εἰς εὐθηνίαν σιτωνίας ἐνομοθέτησε τὸ ἀνενδ[εὲς] τῆς τροφῆς αἰωνίῳ παραθέμενος ἀπολαύσει.*

l'honneur d'Euphrosynos, lequel eut, semble-t-il, l'heureuse idée de former un capital dont la rente devait servir à tenir le blé à un prix peu élevé.

Ainsi survivaient, sous le gouvernement impérial, les institutions créées par les cités au temps de leur liberté : elles avaient commencé par le pain à bon marché ; elles en étaient venues au pain gratuit : c'est là une de ces concessions qui ne se reprennent pas.

Henri FRANCOTTE.



VASE MESSAPIEN DU IVme SIÈCLE

EIN WIRTSHAUS AUF EINEM ITALISCHEN VASENBILDE

Vor nicht langer Zeit tauchte im Kunsthandel, leider ohne Fundangabe, das merkwürdige Gefäss auf, das hier abgebildet wird. Es ist ein Trinkbecher (von 0,158 Höhe, von vorzüglicher Erhaltung, ungebrochen) mit zwei hohen Henkeln und einem Fuss. Am untern Ansatz der Henkel befindet sich je ein aus einer Form gepresster, schwarzgefirnisster unbärtiger Kopf von idealen unbestimmten Zügen und von rein griechischem Typus im Stile des vierten Jahrhunderts.

Doch so sehr diese Köpfe durchaus griechisch sind, so wenig ist es die gemalte Decoration. Sie ist ganz mit roter Farbe auf den schwarzen Firniss aufgemalt, oder, genauer gesagt, sie ist mit dicker weisser Farbe aufgesetzt, über welche eine dünne dunkelrote Lasurfarbe gelegt ist. Diese Technik ist an und für sich durchaus nicht ungriechisch; es gibt attische Vasen genug, die in dieser Weise bemalt sind. Allein hier lässt der Stil nicht den geringsten Zweifel, dass die Malerei italisch ist und dass das Gefäss in die grosse Klasse der besonders in Etrurien und Campanien häufigen Vasen mit rot aufgemalter Decoration gehört.

Diese Klasse ist noch wenig studiert; die in Berlin befindlichen Stücke habe ich in meinem Kataloge S. 966

ff., No. 3636 ff. zusammengestellt: und in den Localsammlungen Etruriens und Campaniens habe ich mir Mengen von Gefässen dieser Technik in den verschiedensten localen Gruppen notiert. Die im Neapler Museum befindlichen, zumeist aus Campanien stammenden Stücke dieser Technik hat Patroni zusammengestellt[1], die im British Museum Walters[2].

Allein das hier veröffentlichte Stück ist kein gewöhnliches. Unter den Berliner Exemplaren kommt ihm am ersten nahe No. 3664, aus Nola, wo die unteren Enden der Henkel ebenfalls mit schwarz gefirnissten unbärtigen Reliefköpfen geziert sind; doch ist die Form des Bechers eine andere und viel plumpere; die rot aufgemalte Decoration besteht nur aus Lorbeer und Mäanderornamenten. Dem unsrigen in der Form ganz gleiche Stücke kann ich augenblicklich nur vier namhaft machen; drei im Provincialmuseum von *Bari*[3] und eines aus dem Altertümer-Museum in *Stuttgart*; diese haben nicht nur dieselben allgemein gehaltenen plastischen Köpfe an den Henkeln, sondern auch ganz dieselbe Form von Henkeln, Mündung, Bauch und Fuss. Die gemalte Decoration aber ist wieder sehr einfach und besteht nur aus Lorbeerzweig, Mäander-Ranke, oder in einander gesteckten Blüten.

Unser Becher zeigt jenen vorzüglichen stark metallisch glänzenden Firniss, welcher vielen Gattungen des späteren italischen Geschirres eigen zu sein pflegt. Der Fuss ist ausserordentlich zierlich gedreht und von ganz griechischem Geschmack. Die plastischen, mit dem Firniss überzogenen Köpfe sind ebenfalls von rein griechischem

[1] Patroni, *La ceramica antica nell' Italia meridionale* (1897), p. 148 ff.
[2] *Catalogue of vases. British Mus.*, IV (1896), p. 221.
[3] Bari, museo prov., nº 1124, 1440, 3076.

VASE MESSAPIEN. TABLEAU DE L'ÉPAULE

Charakter und stammen aus einer von einem Griechen gemachten Form. Es ist daran zu erinnern, dass es im vierten Jahrhundert in Campanien eine blühende Industrie von Vasen mit schwarzgefirnisstem Relief gab, die einen fast ganz rein griechischen Charakter hat (mein Berliner Vasenkatalog S. 981 ff.). Allein unser Becher ist in der Form, so schön ein Teil, der schon erwähnte Fuss, gebildet ist, doch nicht griechisch; er entbehrt durchaus jener reinen klaren, edeln Form, welche alle echt griechischen Vasentypen auszeichnet. Man vergleiche nur die nächst verwandten griechischen Trinkbecherformen des Skyphos und Kantharos. Der Bauch unseres Bechers ist ungefüg und plump, die Mündung grob und leer in der Form, die Henkel wirken äusserlich angesetzt, wie fremd, und sind nicht mit dem Übrigen verschmolzen. Es ist Barbarenkunst, die aber, wie der Fuss und die Reliefköpfe zeigen, in unmittelbarstem Kontakt mit griechischer steht.

Die Form erinnert an die der messapischen sog. *torzelle*, über die Max. Mayer in den *Röm. Mitth.*, 1897, p. 202 ff., gehandelt hat, ist aber doch wesentlich von jenen verschieden; jene haben breitere Henkel mit in scharfem Winkel gebrochenem Umriss und mit den runden Scheiben, den sog. *rotelle*, und ferner haben sie immer einen schräg ansteigenden gesonderten Hals.

Allein es kommen unter den späteren messapischen Vasen auch solche vor, die der unsrigen in der Form sehr nahe stehen, und zwar mit braun auf hellen Ton aufgemalter Dekoration sowohl wie mit weiss auf schwarzen Grund gesetzter Verzierung (Beispiele im Museum zu Bari). Da nun auch die einzigen ganz genau mit unserer Vase übereinstimmenden Stücke, deren Herkunft bekannt ist, wie oben erwähnt, sich in Bari befinden und aus messa-

pischer Gegend stammen, so wird auch unser Gefäss als *messapisch* bezeichnet werden dürfen.

Indess genug von der Form und der Technik. Es ist Zeit, dass wir die Bemalung näher betrachten.

Die eine Seite zeigt nur lineares Ornament, das an einfache Webemuster erinnert. Die andere Seite aber stellt, von einem ähnlich linearen Ornament umrahmt, ein merkwürdiges Bild dar. Rechts sieht man einen Wagen mit zwei hohen Rädern und hohem geradem Kasten mit fester Seitenwand. Auf dem Rande oben befindet sich ein Ring, um welchen die Zügel geschlungen sind, die von dem hohen Karren herab zu dem Pferde laufen, von dem nur der hintere Teil gegeben ist. Links steht ein Pferd, das mit einem Halfterband an einem an der Wand befindlichen Ringe angebunden ist. Ein zweiter gleicher Ring ist rechts daneben gemalt. Solche Ringe kommen auch auf griechischen Vasenbildern vor, die uns in Pferdeställe versetzen, namentlich auf den Schalen des «Meisters der Penthesileia-Schale», der die Pferde so liebt und über den ich in *Griech. Vasenmalerei,* I, S. 281 ff., gehandelt habe; vgl. ebenda Tafel 56. Hinter dem Pferde ist eine Reihe runder Punkte und unten ein Haufen solcher gemalt; da gleichzeitig der Schwanz des Pferdes emporgehoben gebildet ist, darf man bei der kindlichen Art der ganzen Zeichnung wohl annehmen, dass sog. Pferdeäpfel damit gemeint sind. Vor dem Rosse steht eine langbekleidete, doch wohl weibliche Gestalt und hält Gebiss und Kopfriemen, bereit sie dem Pferde anzulegen. Oben steht in grossen Buchstaben geschrieben +ENON.

Das Bild führt uns offenbar in den Hof eines Gasthauses mit Ausspann, und es soll angedeutet werden, wie da Karren ankommen, wie die Pferde sich ausruhen und wie

sie wieder angeschirrt werden. Die Kutscher selbst tun sich gütlich beim Wirte, eine Dienerin scheint das Aus- und Anschirren der Rosse zu besorgen.

Nach dem Stile der Henkelköpfe kann, wie wir schon bemerkten, die Vase nicht vor das vierte Jahrhundert gesetzt werden. Die Decoration mit geometrischem Ornamente ist aber in dieser Epoche ganz ungriechisch, ebenso wie die kindlich primitive Zeichnung den Barbaren deutlich verrät. Dazu kommt der Gegenstand: dies Wirtshausbild findet unter den griechischen und von Griechen in Grossgriechenland gemalten Vasen keinerlei Parallele. Da herrschen Gegenstände ganz anderer, vornehmerer, idealerer Art. Um etwas Analoges zu finden müssen wir uns schon jener Kneipenbilder aus Pompeji erinnern, die dort von den herrschenden idealen Motiven so stark abstehen und local campanischen Charakter haben.

Die Inschrift aber ist ganz griechisch: +ENON d. h. ξενών = ξενοδοχεῖον, Gasthaus, die Bezeichnung des dargestellten Lokales, wohl eine wirkliche, für Gasthäuser und ihre Aushängeschilder übliche Inschrift nachahmend. Auch dies ist etwas Neues und Originelles an unserem Vasenbild, wozu ich keine Parallele von Vasen wüsste.

Allein bei einer griechischen Inschrift des vierten Jahrhunderts, in welches wir das Gefäss, wie wir mehrfach bemerkten, setzen müssen, befremdet der Gebrauch des alten epichorischen Alphabetes; es steht O für den langen *o*-Laut und + für ξ wie in der alten Schrift der chalkidischen Colonien Italiens und wie in der Schrift der lakedämonischen Colonie Tarent. Diese vorionische alte Schrift Tarents ist nun aber bekanntlich von den Messapiern übernommen und festgehalten worden. Da nun, wie wir bereits aus Form und Technik schlossen, unsere Vase

messapischer Herkunft ist, so ist die Schrift hier als messapisch zu bezeichnen, obwohl das Wort griechisch ist : es ist ein griechisches Fremdwort, das der messapische Maler in seiner dem alten vorionischen tarentischen Alphabete entlehnten Schrift schreibt. Zu dem italischen Bauer kam die Einrichtung des Gasthauses zugleich mit dem Worte dafür von den griechischen Colonisten. Was französische Cultur lange für Deutschland war, war griechische für Italien : dem Worte « Hotel » in Deutschland entspricht das ξενών auf der messapischen Vase[1].

[1] Die Kanne in Neapel, Heydemann 2871, mit einer offenbar italischen, doch in griechischer Schrift aufgemalten vielbesprochenen Inschrift, ist in der gleichen Technik hergestellt wie die hier behandelte Vase: die ganze Decoration und die Inschrift sind rot aufgemalt. Vgl., ausser der bei Heydemann citierten Literatur, KRETSCHMER, *Vaseninschriften*, S. 3 (der die Schrift irrtümlich als graviert bezeichnet), PATRONI, *Ceramica ant.*, p. 150 (mit Abbildung fig. 109).

A. FURTWÄNGLER.

THUCYDIDE ET LE SIÈGE DE TROIE

Je voudrais revenir en quelques mots sur une correction déjà ancienne qu'on a tenté d'introduire dans le texte de Thucydide, et en faveur de laquelle les vrais arguments qui la légitiment n'ont point, ce me semble, été développés.

Doit-on, au début du chapitre 11 de la *Préface,* conserver *ἐκράτησαν*, qui est la leçon des manuscrits, ou écrire *ἐκρατήθησαν*? Pour Thucydide, les Achéens ont mis dix ans à prendre Troie faute d'une armée suffisante, mais surtout faute de ressources. « Par manque de vivres, écrit-il, l'armée qu'ils amenèrent devant Troie était inférieure en nombre, et juste assez considérable pour qu'ils pussent espérer la voir subsister, tout en faisant la guerre, sur le pays ; or, à leur arrivée, vainqueurs dans un combat (sans quoi ils n'eussent pas fortifié leur camp comme ils le fortifièrent), on ne remarque pas que, même alors, ils aient usé de toutes leurs forces, mais, par manque de vivres, ils prirent le parti de cultiver la Chersonèse et de se livrer à la piraterie ». *Τῆς γὰρ τροφῆς ἀπορίᾳ τόν τε στρατὸν ἐλάσσω ἤγαγον καὶ ὅσον ἤλπιζον αὐτόθεν πολεμοῦντα βιοτεύσειν· ἐπειδὴ δὲ ἀφικόμενοι μάχῃ ἐκράτησαν* (δῆλον δέ· *τὸ γὰρ ἔρυμα τῷ στρατοπέδῳ οὐκ ἂν ἐτειχίσαντο*), *φαίνονται δ' οὐδ' ἐνταῦθα πάσῃ τῇ δυνάμει χρησάμενοι, ἀλλὰ πρὸς γεωργίαν τῆς Χερσονήσου τραπόμενοι καὶ λῃστείαν τῆς τροφῆς ἀπορίᾳ*[1].

[1] Thucydide, I, 11, 1. Je reproduis le texte de Classen-Steup (Berlin, 1897), qui est aussi, sauf un détail de ponctuation, celui de A. Croiset (Paris, 1886), et celui de Hude (Leipzig, 1898 et 1901).

La conjecture ἐκρατήθησαν, proposée notamment par M. Humphreys[1], reprise par M. L. Parmentier[2], a été rejetée par presque tous les éditeurs[3]. Les partisans de ce passif invoquaient pourtant quelques bonnes raisons ; mais leurs adversaires leur en opposaient d'autres, également convaincantes. Ce qui étonne, c'est que personne n'ait sérieusement songé, pour résoudre les difficultés que présente ce passage, à se demander quelle était la source à laquelle avait bien pu puiser Thucydide.

Cette source ne saurait être l'*Iliade*, puisque ce poème nous transporte à la neuvième année de la guerre, et que c'est seulement alors, pour Homère, qu'est élevé le retranchement autour du camp achéen[4], tandis que, pour Thucydide, il est élevé dès l'arrivée des Grecs devant Troie (ἀφικόμενοι). Je sais bien qu'on a subtilisé sur le sens de ce participe. Ἀφικόμενοι, a-t-on dit, ne doit pas être entendu comme s'il y avait εὐθὺς ἀφικόμενοι ; l'historien marque par ce mot l'idée générale d'*arrivée*, et non l'instant précis du débarquement ; les Achéens, d'après lui, étaient *partis* de chez eux (ἦγαγον) avec une armée peu nombreuse, et *en Troade* (ἀφικόμενοι), malgré une défaite (ἐκρατήθησαν) qui les conduisit à fortifier leur camp (voyez le chant VII de l'*Iliade*), ils n'employèrent pas toutes leurs troupes à pousser le siège[5].

Je sais encore que pour accorder ἀφικόμενοι, pris dans le sens de εὐθὺς ἀφικόμενοι, avec la mention d'un ἔρυμα construit

[1] *Mélanges Graux* (Paris, 1884), p. 711 et suiv.

[2] *Revue de l'instruction publique en Belgique*, 1890, p. 213 et suiv.

[3] Voy. notamment A. Croiset et Classen-Steup. Cf. Widmann, *Wochenschrift für kl. Philol.*, 1897, n° 37, p. 996, et *Jahresbericht üb. d. Litterat. zu Thukydides*, 1888-1899, dans Bursian-Gurlitt-Krall, C, 1900, p. 198.

[4] *Iliade*, VII, 337 et suiv., 436 et suiv.

[5] L. Parmentier, *art. cité*, p. 214, 216 et suiv.

à la fin de la guerre, on a tenté de corriger la parenthèse (δῆλον δέ...) en y remplaçant οὐκ par εὐθύς. Dès leur arrivée, dit-on, les Achéens furent vainqueurs (ἐκράτησαν); autrement ils eussent *tout de suite* fortifié leur camp, et ils ne le fortifièrent que neuf ans plus tard (voyez toujours le chant VII de l'*Iliade*)[1].

C'est se donner beaucoup de mal quand la solution du problème est à portée. Voici ce qu'on lit dans le résumé que Proclos nous a laissé des *Chants Cypriens :* « ... Ensuite ils débarquent à Ilios et les Troyens les repoussent, et Protésilaos meurt de la main d'Hector. Ensuite Achille met les Troyens en fuite, après avoir tué Kyknos, fils de Poseidon, puis ils enlèvent les morts. Et une ambassade est envoyée à Troie pour redemander Hélène et ses trésors ; mais comme les Troyens ne veulent rien entendre, on se bat autour du mur. Ensuite ils marchent à l'ennemi et saccagent la contrée et les villes du voisinage. » Ἔπειτα ἀποβαίνοντας αὐτοὺς εἰς Ἴλιον εἴργουσιν οἱ Τρῶες, καὶ ὑπὸ Ἕκτορος ἔπειτα Ἀχιλλεὺς αὐτοὺς τρέπεται ἀνελὼν Κύκνον τὸν Ποσειδῶνος, καὶ τοὺς νεκροὺς ἀναιροῦνται. καὶ διαπρεσβεύονται πρὸς τοὺς Τρῶας τὴν Ἑλένην καὶ τὰ κτήματα ἀπαιτοῦντες· ὡς δὲ οὐχ ὑπήκουσαν ἐκεῖνοι, ἐνταῦθα δὴ τειχομαχοῦσιν. ἔπειτα τὴν χώραν ἐπεξελθόντες πορθοῦσι καὶ τὰς περιοίκους πόλεις[2].

Le mot intéressant dans ce texte est τειχομαχοῦσιν, qui ne peut faire allusion à un assaut donné aux remparts de Troie, puisque c'est seulement après cette τειχομαχία que les Achéens commencent à se répandre dans la campagne troyenne et à la ravager. Le combat *autour du mur* dont il s'agit ici, est donc un combat livré près du camp, et par là nous apprenons que les Grecs, dès leur arrivée,

[1] Eug. Dittrich, *Jahrb. für class. Philol.*, CLI, 1895, p. 180 et suiv.
[2] Kinkel, *Epic. graecor. fragm.*, p. 19-20.

s'étaient fortifiés, à la suite d'une première bataille qui avait été pour eux une défaite (εἴργουσιν οἱ Τρῶες).

C'est exactement ce que nous montre Thucydide, si l'on change ἐκράτησαν en ἐκρατήθησαν; et ce changement me paraît être la conséquence nécessaire des indications si précises fournies par Proclos : débarquement, défaite, construction d'un retranchement. Il serait étrange, en effet, qu'une pareille tradition épique, qui avait certainement, à l'époque de Thucydide, autant d'autorité que celle que nous connaissons par le Chant VII de l'*Iliade,* n'eût pas influé sur sa façon de concevoir le siège de Troie. Pourquoi vouloir ici, à toute force, lui donner l'*Iliade* pour source? C'est aux *Chants Cypriens* qu'il s'est reporté, cela paraît évident.

Mais, objectera-t-on, il nomme Homère, dans sa *Préface,* à plusieurs reprises; il le nomme à propos des noms variés que ce poète donne aux Hellènes[1], à propos de la puissance d'Agamemnon[2], à propos du *Catalogue des vaisseaux* et de l'aide qu'on y trouve pour calculer approximativement l'effectif des forces achéennes réunies devant Troie[3]. Homère est donc, pour les événements troyens, sa source principale ; comment ne l'aurait-il pas pris pour guide au chapitre 11 ?

On peut répondre qu'Homère n'est pas le seul poète épique au témoignage duquel ait eu recours Thucydide pour le début de son histoire. Lui-même nous renseigne sur ce point. Quatre fois on rencontre, dans la première partie de la *Préface,* des expressions comme οἱ παλαιοὶ τῶν ποιητῶν, οἱ παλαιοὶ ποιηταί, οἱ ποιηταί, qui indiquent d'autres sources que l'*Iliade* et l'*Odyssée*[4]. Le serment prêté entre les mains

[1] Thucydide, I, 3, 3.
[2] Thucydide, I, 9, 3-4. Cf. *Iliade,* II, 101-108, 576 et suiv., 612-614.
[3] Thucydide, I, 10, 3-5. Cf. *Iliade,* II, 494 et suiv., 716 et suiv.
[4] Thucydide, I, 5, 2 ; 13, 5 ; 10, 1 ; 11, 3.

de Tyndare par les prétendants d'Hélène[1], avait été conté par Stésichore[2], mais aussi, selon toute apparence, par quelque poète épique : c'est, du moins, ce que semble prouver l'allusion qu'y fait l'*Iliade*[3]. La culture de la Chersonèse et les actes de piraterie qui avaient fait vivre les assiégeants pendant les dix années de la guerre, formaient probablement le sujet de poèmes très différents des poèmes homériques. Pour la culture de la Chersonèse, nous savons par le scholiaste de Thucydide qu'elle avait donné lieu à une expédition dirigée, en particulier, par Akamas, fils de Thésée[4]. Or Akamas avait avec Chypre des liens étroits ; il passait pour avoir en partie colonisé cette île, où son souvenir s'était conservé[5]. Qui sait, — bien que Proclos n'en dise rien, — si les *Chants Cypriens* ne rappelaient pas le service qu'il avait rendu aux Grecs en conduisant quelques centaines d'entre eux dans la Chersonèse pour assurer la subsistance de ceux qui étaient restés sur les rivages de Troie?

Ce qui n'est pas douteux, c'est le secours que Thucydide avait trouvé dans les *Chants Cypriens* pour la question de la piraterie. Ces actes de piraterie, si nécessaires à l'entretien de l'armée, il ne les connaît pas uniquement par les maigres souvenirs qu'en a gardés l'*Iliade*[6]. Quand il en parle, il est visible qu'il songe à des récits développés, où de pareils actes s'étalaient à loisir, et ici

[1] Thucydide, I, 9, 1.

[2] *Schol. ad Il.*, II, 339.

[3] *Iliade*, II, 339.

[4] Πρὸς γεωργίαν, ὧν ἡγεῖτο Ἀκάμας καὶ Ἀντίμαχος. Cf., sur cette indication, Toepffer, *Quaest. Pisistrateae*, p. 76 ; Dittrich, *art. cité*, p. 181. Eustathe (*ad Il.*, V, 4 et suiv.) place Diomède à la tête d'une expédition du même genre.

[5] Pauly-Wissowa, au mot *Akamas*, p. 1145.

[6] Cf. mon article *Comment a dû se former l'Iliade* (*Revue des études grecques*, 1902, p. 233-234).

encore nous sommes ramenés aux *Chants Cypriens,* qui contaient tout au long la razzia des bœufs d'Énée par Achille, la prise de Lyrnessos, de Pédasos et de beaucoup d'autres villes par le même héros, la capture de Lykaon par Patrocle, qui allait le vendre à Lemnos, un partage de butin entre Achille et Agamemnon, le premier prenant pour lui Briséis, le second Chryséis[1]. Voilà les faits détaillés qui ont permis à Thucydide d'affirmer que les Achéens avaient exercé la piraterie en grand pendant le siège ; et ces faits, encore une fois, lui étaient fournis par les *Chants Cypriens.*

Ces poèmes, qu'il les ait crus d'Homère[2], ou qu'il les ait considérés comme distincts de la poésie homérique, ont donc été pour lui une source précieuse d'information. Pourquoi ne pas admettre qu'il les ait suivis pour le retranchement des Achéens, comme il les a suivis pour d'autres traits de cette lointaine histoire ?

La conséquence serait que le mur dont parle Thucydide, — ce mur construit au début de la guerre, après un premier échec, — ne serait pas le même que celui dont il est question dans l'*Iliade.* C'est l'opinion exprimée par Classen, qui, pour mettre d'accord ἀφικόμενοι (= εὖθὺς ἀφικόμενοι) avec l'idée de fortifications élevées dès l'ouverture des hostilités, se voit réduit à imaginer d'autres ouvrages de défense que ceux auxquels travaillent les Achéens sur le conseil de Nestor, la neuvième année du siège[3].

Je crois cette opinion, si raisonnable en apparence, complètement erronée. Selon toute vraisemblance, il n'existait,

[1] Kinkel, *op. cit.*, p. 20.

[2] C'était l'opinion de quelques critiques anciens, d'après le passage bien connu d'Hérodote, II, 117.

[3] Édition Classen-Steup, I, p. 34. Ces éditeurs, comme on l'a vu plus haut, conservent d'ailleurs ἐκράτησαν.

dans les traditions épiques relatives à la guerre de Troie, qu'*un seul* retranchement : c'est celui qui nous est donné par l'*Iliade* comme datant de la fin de la guerre, par les *Chants Cypriens*, comme datant du commencement.

Il suffit, en effet, de parcourir l'*Iliade* pour se convaincre de la place qu'y tiennent le *mur* et le *fossé* des Achéens[1]. Quelle que soit l'origine des passages qui les concernent, et à quelque époque qu'appartienne la rédaction de ces passages, ils laissent deviner l'importance de ces défenses, autour desquelles viennent se grouper quelques-uns des épisodes les plus dramatiques du poème[2]. Bien plus, ce colossal ouvrage excite l'envie des dieux, et Poseidon exprime à Zeus la crainte que le mur des Grecs, « dont la renommée se répandra partout où se lève l'aurore », ne fasse oublier celui qu'Apollon et lui ont jadis construit pour Laomédon. Zeus le rassure en lui donnant la permission, après le départ des Achéens, de détruire ce haut rempart et d'en recouvrir

[1] On a prétendu que ce mur et ce fossé ne sont pas toujours nommés ensemble, qu'il y a des parties du poème qui connaissent le premier et ignorent le second, et inversement (voy. Christ, *Die sachlichen Widersprüche der Ilias*, dans les *Sitzungsberichte* de Munich, 1881, II, p. 152 et suiv. ; *Homeri Iliadis Carmina, Prolegomena*, p. 49). Je ne crois pas qu'on puisse tirer une pareille conclusion du texte d'Homère. Sans doute, le poète ne paraît pas se faire toujours la même idée des défenses achéennes ; c'est ainsi qu'au chant VII (v. 341) mur et fossé sont très près l'un de l'autre (ἐγγύθι), tandis qu'au chant VIII (v. 213-214) l'espace qui les sépare est assez considérable pour qu'une masse d'hommes et de chevaux, refoulée par les Troyens, s'y entasse pêle-mêle. Mais rien, encore une fois, n'autorise à voir dans l'*Iliade*, telle que nous la lisons, l'espèce de contradiction que je me borne à signaler, sans avoir le loisir d'en montrer comme il faudrait le caractère chimérique.

[2] Voy., entre autres, une partie de la Κόλος μάχη (VIII, 212 et suiv.), la Τειχομαχία tout entière (XII), la fin de la Παλιωξις παρὰ τῶν νεῶν (XV, 343-366), une partie de la Πατροκλεια (XVI, 367 et suiv.), la fin de l'Αχιλλῆος ἀνάστασις (XVIII, 196-242). Je cite ces rhapsodies d'après l'édition de Christ (Leipzig, 1884).

de sable l'emplacement[1]. Cette destruction est solennellement annoncée au début du Chant XII, dans un morceau qui sert d'introduction à la Τειχομαχία. Parce que les Grecs, en élevant leur muraille, ont omis les hécatombes rituelles[2], ce gigantesque travail ne survivra pas à la cité de Priam ; Poseidon et Apollon dirigeront contre lui tous les fleuves du pays troyen, toutes les vagues de la mer, et le sable de la grève en effacera jusqu'au souvenir.

Nous surprenons, si je ne me trompe, dans ces allusions la preuve de l'existence d'une littérature épique relative aux fortifications des Achéens. A une époque qu'il est impossible de préciser, cet élément fut introduit dans le roman du siège de Troie ; on ne conçut point ce siège sans ces travaux de défense ; ils en devinrent un accessoire nécessaire, et l'imagination des aèdes se donna carrière sur ce thème, dont l'origine est aisée à découvrir : il faut l'aller chercher dans la manière dont les Hellènes, ainsi que les Barbares, d'ailleurs, ont entendu de tout temps la conquête, dans l'habitude qu'ils avaient de se fortifier, dès qu'ils le pouvaient, en territoire ennemi, habitude attestée par de nombreux faits historiques. Je rappellerai seulement la fondation, en Mysie, de la vieille ville éolienne qui portait le nom significatif de Νέον τεῖχος[3], le Τεῖχος Μιλησίων bâti au VII^me^ siècle par les Milésiens établis près de la bouche Bolbitine du Nil[4], le Ξύλινον τεῖχος dont les Perses avaient entouré leur camp près de Thèbes, lors de la seconde invasion

[1] *Iliade*, VII, 442-463.
[2] *Iliade*, XII, 6. Cf. VII, 450.
[3] Hérodote, I, 149 ; Strabon, XIII, p. 621.
[4] Strabon, XVII, p. 801. Cf. Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 29, 37-38, 147-148, 171, 281.

médique, etc.[1]. Cette façon de procéder était évidemment très ancienne ; aussi, en dehors des événements réels qui purent contribuer à faire admettre ce trait dans la légende, ne saurait-on être surpris de l'y rencontrer. Du jour où la guerre de Troie eut pris définitivement dans les esprits la forme d'un siège, et d'un grand siège, il lui fallut tout ce que comportait une action militaire de ce genre, et, en premier lieu, un retranchement construit par les assaillants. Et ce retranchement fut chanté par les poètes ; et il donna naissance à une multitude d'épisodes ; et l'on en fit une merveille, en même temps qu'une œuvre impie, qui avait provoqué la colère des immortels. De tout cela un écho nous est venu par l'*Iliade*, un écho bien affaibli, suffisant, néanmoins, pour prouver qu'il n'a pu y avoir qu'*un seul* retranchement, comme il n'y avait qu'*une* porte Scée, qu'*un* tombeau d'Ilos, qu'*un* hêtre, comme il n'y avait qu'un exemplaire *unique* des divers éléments dont l'ensemble constituait le décor dans lequel s'était déroulé le grand drame troyen.

Si donc l'expression de Thucydide, τὸ ἔρυμα, désigne le seul rempart du camp achéen dont il ait jamais été question dans les légendes troyennes, d'où vient, quant à la date de la construction de ce rempart, le désaccord entre Thucydide — c'est-à-dire sa source, les *Chants Cypriens* — et l'*Iliade*, Chant VII ?

Nous avons ici, je crois, un exemple assez instructif

[1] Hérodote, IX, 65 et 70. Mon ami M. Paul Guiraud me signale un curieux texte de Tite-Live (XXXIV, 9) relatif à la colonie grecque d'*Emporiae*, en Espagne (cf. Strabon, III, 160). Cette ville était protégée, du côté de la terre, par une muraille percée d'une porte unique (comme le mur des Achéens), près de laquelle se tenait en permanence un des magistrats de la cité ; la nuit, le tiers des colons montait la garde sur les remparts.

de la manière dont a été formé le texte de l'*Iliade* actuelle. Un certain nombre d'épisodes y ont été introduits qui, logiquement, n'y devaient pas figurer, parce que, logiquement, ils se rapportent à des événements antérieurs à ceux dont l'*Iliade* contient le récit.

J'emploie et je répète à dessein le mot *logiquement*, parce que je ne prétends en aucune façon prendre parti sur la chronologie relative de l'*Iliade* et des *Chants Cypriens*. Je constate simplement que le *mur* était un thème épique, et que l'arrangement des *Chants Cypriens* que Proclos avait sous les yeux, assignait à ce thème, dans la suite des faits, une place beaucoup plus naturelle que celle que lui assigne l'arrangement de l'*Iliade* qui nous est parvenu.

Les Achéens avaient construit un mur, voilà le fait épique. A quel moment l'avaient-ils construit? Vraisemblablement dès leur arrivée, — parce que c'était ainsi qu'on procédait dans la vie réelle, — et non après neuf ans de séjour sur la côte troyenne. Si l'*Iliade* le leur fait construire après ce long temps, c'est, selon toute apparence, qu'on est allé chercher, pour amplifier ce poème, pour étoffer le mince épisode du différend d'Achille et d'Agamemnon, des faits qui n'avaient avec ce différend aucun rapport, et n'en pouvaient avoir aucun. Quelques-uns de ces grossissements artificiels et maladroits sont présents à toutes les mémoires. Je citerai, parmi les plus connus, celui qu'on peut appeler le thème de la *fuite*. Deux fois Agamemnon découragé propose de reprendre la mer, et deux fois on l'en dissuade[1]. Une variante de ce thème consiste à faire la même proposition en simulant le dé-

[1] *Iliade*, IX, 27-28; XIV, 74 et suiv.

couragement ; c'est, au fond, le même motif, plus ingénieusement développé[1].

Or les *Chants Cypriens* avaient, eux aussi, leur couplet de la *fuite*. A un certain moment, les Achéens y étaient pris d'un irrésistible désir de retourner dans leur patrie ; c'était Achille qui les retenait[2]. Mais qui ne sent que ce désir s'accordait mieux avec les déboires ininterrompus dont était formée la trame du poème, qu'avec les alternatives de succès et de revers que peint l'*Iliade* ? Et n'était-ce pas aussi au commencement du siège qu'une pareille disposition devait se manifester, plutôt qu'au bout de neuf ans, quand la durée même de l'effort accompli permettait d'envisager la victoire comme prochaine ?

L'exemple du duel de Paris et de Ménélas (Chant III) est plus caractéristique encore. Ce n'est certainement pas la neuvième année qu'avait dû être imaginé ce moyen très simple de terminer la guerre. Et l'apparition d'Hélène sur les remparts de Troie, contée dans le même chant, la revue qu'elle passe des chefs achéens, dont elle nomme les principaux à Priam, atteignent le comble de l'invraisemblance. Ce sont là des incidents qui avaient leur place dans la légende bien avant le temps où nous fait descendre le récit de l'*Iliade*, et qui ont été, contre toute logique, incorporés à ce récit pour l'allonger.

Il faut ranger dans la même catégorie la construction du mur, au Chant VII, et le creusement du fossé. Et sans vouloir, encore une fois, aborder le problème de la chronologie, je ne puis m'empêcher d'apercevoir un surprenant rapport, pour le groupement des faits, entre l'*Iliade*

[1] *Iliade*, II, 110 et suiv.

[2] Εἶτα ἀπονοστεῖν ὡρμημένους τοὺς Ἀχαιοὺς Ἀχιλλεὺς κατέχει (KINKEL, *op. cit.*, p. 20).

et les *Chants Cypriens*. Des deux côtés, mêmes événements, ou peu s'en faut. Dans les seconds, défaite des Grecs et mort de Protésilaos, combat singulier d'Achille et de Kyknos, fuite des Troyens, enlèvement des morts, puis ambassade à Troie, sans résultat, et τειχομαχία. Dans l'*Iliade*, défaite des Grecs (VII, 1-16); combat singulier d'Hector et d'Ajax, interrompu par la nuit (VII, 17-312); enlèvement des morts (VII, 313-436); construction du mur et creusement du fossé (VII, 436-482). Ici s'intercale la Κόλος μάχη (Chant VIII), qui se termine plutôt à l'avantage des Troyens. Puis, à l'ambassade des *Chants Cypriens* pour réclamer Hélène, correspond l'ambassade auprès d'Achille (Chant IX). Viennent ensuite la *Dolonie* (Chant X) et l' Ἀγαμέμνονος ἀριστεία, suivies de l'*Entretien de Nestor avec Patrocle* (Chant XI), enfin la Τειχομαχία (Chant XII). Le récit dans l'*Iliade* est plus ample, plus digressif, mais le dessin en est sensiblement le même que dans les *Chants Cypriens*. D'ailleurs, n'oublions pas que nous n'avons pour ceux-ci que le sommaire de Proclos.

Une chose, dans tous les cas, mérite d'être notée : c'est que l'idée d'élever le mur et de creuser le fossé se fait jour, dans l'*Iliade*, après le premier combat (II, 441 — VII, 312, en défalquant les *Catalogues*), lequel, malgré la vaillance de Diomède, est peu favorable aux Grecs. Or telle était aussi l'issue du premier combat que décrivaient les *Chants Cypriens ;* et si l'on réfléchit au caractère de thème épique que nous avons reconnu à l'épisode des fortifications, on verra là une raison de plus pour rétablir dans Thucydide ἐκρατήθησαν.

PAUL GIRARD.

GREEK DOCUMENTS IN THE MUSEUM OF THE NEW YORK HISTORICAL SOCIETY

The Abbott Egyptian Collection of the New York Historical Society is well known as one of the oldest and richest Egyptian collections in America. Sixty years ago Egypt was, comparatively speaking, a virgin field for the archaeological collector, and Dr. Abbott's long residence there gave him an added advantage. While his chief interest seems to have been in objects distinctively Egyptian, he did not wholly neglect the remains of Greek life in Egypt, and his acquisitions included a small, but remarkably varied, collection of Greek documents on wood, wax, stone, papyrus, and potsherds, from Ptolemaic and Roman times. Nor was a literary element lacking, for two epigrams, first published from Dr. Abbott's originals, have found places in the Anthology.

The collection includes five small wooden mummy-labels, and two larger wooden tablets, such as are seen in parts of North Africa to-day, which were probably, as Dr. Abbott suggested, for school use. The little book-like gatherings of waxed tablets, each in its protecting frame like that of an ordinary school slate, doubtless served for memoranda. Dr. Abbott's collection of ostraca numbered twenty-six in all, Greek, Coptic, and demotic, although to a few of these the name ostracon is not

strictly applicable, as the writing is on stone instead of potsherd. There is one proper Greek inscription, and a number of papyri preserving Roman documents.

While a few of these texts (nos 6 and 7) have been published, it seems proper to include them with the unpublished texts in this paper, more especially as the published notices are scattered and sometimes somewhat lacking in definiteness.

The writer's thanks are due to the trustees of the New York Historical Society, and to the librarian, Mr. Robert H. Kelby, for permission to study the Abbott Collection; and especially to Dr. A. S. Hunt for valuable suggestions. In the introductions, the numbers in parentheses refer to Dr. Abbott's catalogue, the descriptions of which are added below for what they are worth, especially as to the reputed provenance of the pieces.

1. Wooden tablet, perforated, cm. 9 × 7.5. Large uncial. (1125.) From Dongola?

Ἀτρῆς
Πασήμι-
ος ἐτῶν $\overline{μθ}$

« 1125. Three small pieces of wood with Greek inscriptions. From an ancient tomb discovered in Dongola. » Catalogue, p. 73.

A similar perforated mummy-label (ticketed « Coptic Mummy-label ») is exhibited in the Metropolitan Museum, New York. It measures ca. cm. 6 × 8.5 and reads

Παῆνι(ς)
ἐτῶν
ξ

A considerable beginning in the publication of mummy-labels was made by E. LeBlant in the *Revue archéologique,* vols. 28, 29[1]. Later, Fr. Krebs published the Berlin labels with more completeness[2], while H. R. Hall has lately undertaken the publication of those in the British Museum[3]. The formulæ and solecisms of the Abbott labels are amply parallelled in these published labels.

2. Wooden tablet, perforated, cm. 10 × 5. Large uncial. (1125.) From Dongola?

Παῆνις
νεώτε-
ρος Μαρι-
νᾶ
ἐβίωσεν
ἔτη λε

3. Wooden tablet, perforated, cm. 11.5 × 5. (1125.) From Dongola?

Πέλεις
Ἀπολλωνίου
ἐβίωσεν
ἐτῶν
πεντήκοντα
ὀκτώ

Line 4. L. ἐτη.

[1] E. LeBlant, *Tablai Egyptiennes à Inscriptions Grecques. Revue archéologique,* XXVIII, pp. 244, 307, 369; (Plates XIX-XXIV); XXIX, pp. 179, 231, 304 (Plates V-VIII, XI-XIII).

[2] Fr. Krebs, *Griechische Mumienetikette aus Aegypten. Zeitschrift für Aegyptische Sprache,* XXXII, pp. 36-51. Cf. Carl Schmidt, *Ein altchristliches Mumienetikett, ibid.,* pp. 52-63.

[3] H. R. Hall, *Greek Mummy-Labels in the British Museum,* P. S. B. A., XXVI, pp. 13-20; XXVII, pp. 83-91.

4. Wooden tablet, perforated at each end, cm. 21 × 7.5. Surface painted red, letters roughly carved, not written. (1124.) From Sakkarah?

Ἀνουβίων
Ἀρτεμιδώ-
ρου εὔμοιρε

« 1124. Piece of wood with a Greek inscription. From Sakkarah. » Catalogue, p. 73.

Line 3. εὔμοιρος occurs in a similar sense in a second century letter of condolence, found at Oxyrhynchus, O. P., I, CXV : ἔκλαυσα ἐπὶ τῶι εὐμοίρωι. The editors treat it as a proper name, but the use of the term as a softened synonym for deceased, like our « departed », seems probable from the article and from its use in this mummy-label.

5. Wooden tablet, perforated, cm. 6×9.5. (565.) From Thebes?

Ὧρος Ψενμών-
θου λάξος

Then follow four lines of demotic.

« 565. A piece of wood with Greek and Enchorial inscriptions. From Thebes. » Catalogue, p. 39.

Line 2. λάξος suggests λαξόος (= λαοξόος), and is doubtless identical with the λάξος (= mason) of the papyri; *cf. Fayûm Towns,* 44; *Amherst Papyri,* II, 188 : 80; *Greek Papyri in the British Museum,* II, pp. 108 (474 : 16), 250 (156 : 23), 251 (370 : 8); *Berlin. Griechische Urkunden,* 392 : 40, 46; 426 : recto 15, verso 18; 639 : 29. *Cf.* also *Oxyrhynchus Papyri,* III, 498, a contract with stonecutters, in which kindred words occur.

6. Wooden tablet, probably for school use, cm. 13.5 × 30. (534.) From Abousir?

ω μη δεδωκεν η τυ-
χη κοιμωμενω /
ματην δραμιται καν
υπερ Λαδαν δραμη
XXXXXX
ω μη δεδωκεν η τυχη
κοιμωμενω = ματη-
ν δραμιται καν υπερ Λα-
δαν δραμη ω μη δεδω-
κεν η τυχη κοιμωμεν-
ω = ματην δραμιται κα-
ν υπερ Λαδαν δραμη
ω μη δεδωκεν η τυ-
χη κοιμωμενω = μα-
την δραμιται καν υπ-
ερ Λαδαν δραμη ω
μη δεδωκεν η τυ-
χη κοι⟨μω⟩μενω = μ

Line 3. L. δραμεῖται; also in 7, 10, 14.
That is

ᾧ μὴ δέδωκεν ἡ τύχη κοιμωμένῳ
μάτην δραμεῖται κἂν ὑπὲρ Λαΐδαν δράμῃ.

« 534, 535. Tablets used by the Egyptian children in learning to write the Greek language, when first introduced by the Ptolemies. From Abouseer. » Catalogue, p. 38.

This epigram and the following one are printed in *Anth. Pal.*, III, pp. 405, 406, as nos. 57 and 58 of Appen-

dix, cap. IV, after G. Kaibel, *Epigr. gr. e. lapidibus,* etc., p. XXIII, nos. 1117 *b* and *a,* where they are described as « tabulæ ligneæ ex Aegypto in Americam translatæ, ubi extant in museo privato Eboracensi », with reference to Froehner, *Tablettes grecques du Musée de Marseille,* 1867, p. 4.

7. Codex of five waxed tablets, with edges perforated for binding, cm. 12.5 × 16. (536.) The outer surfaces are not waxed, leaving eight waxed surfaces. The only writing left scratched upon the wax is the following, which appears more or less clearly upon several pages :

οταν ποιων πονηρα
χρηστα τις λαλη και
τον παροντα πλη-
σιον μη λανθανη δι-
πλασιως αυτω γινε-
ται η πονηρια //

That is,

ὅταν ποιῶν πονηρὰ χρηστά τις λαλῇ
καὶ τὸν παρόντα πλησίον μὴ λανθάνῃ
διπλάσιος αὐτῷ γίνεται ἡ πονηρία.

8. Codex of three waxed tablets, with edges perforated for binding. Incomplete, certainly one cover being wanting, leaving five waxed surfaces, cm. 11×17.5. (537.)

οταν ποιων πονηρα
χρηστα τις λαλη και τον
παροντα πλησιως μη
λανθανι διπλασιως αυτω
φθαρνεται η πονηρια
φιλοπονε

Line 4. L. λανθάνῃ.

Line 5. φθάρνεται (for γίνεται of the preceding tablets) recalls φθάρμα and φθαρτικός (φθείρω); but this yields no sense. The word is not registered in the lexicons nor in the *Thesaurus*. Probably φαίνεται is meant.

Line 6. On φιλοπονε cf. Kaibel (after Froehner), *op. cit.*, 1119 (p. 504), l. 3, φιλοπόνει. It seems as probable however that the word is an epithet, as in Ἰωάννης Φιλόπονος (7th century) and certain epigrams.

9. Ostracon, inscribed in a good sized semi-uncial hand, cm. 8.5 × 10. (751.) Part of a letter, about clothing and other matters.

]ῳ τῷ ἀδελφῷ πλῖστα χαίρειν
]στα μελήσας μου περὶ τοῦ κιθο-
]Φαυστίνῳ ἵνα λάβῃς αὐτὸν
]μοι αὐτὸν ἐξαυτῆς καὶ περὶ
]. υβηλ.τος καλῶς οὖν ποι-
]ωνις καμαλη η ἀντιφω-
]ο ἱμάτιν κυμείνου καν . .
]ακόσια ἐξαυτῆς νοι . . μ
]τον τὸν πατέρα υρονιν
]. . . . . [
]. [

The rest is broken away.

Line 1. L. πλεῖστα.

Line 2. L. χιτῶ|νος, or perhaps χιτω|νίου, but observe αὐτόν below.

Line 5. Doubtless ποι|ήσεις.

Line 6. Perhaps αντιψω-

Line 7. L. ἱμάτιον κυμίνου.

The description of the group of ostraca to which this

and the three following belong runs thus in Dr. Abbott's Catalogue: « 751. Inscription, in Greek, on a piece of limestone, and several other inscriptions. From Thebes. » (p. 52).

10. Ostracon, inscribed in a clear cursive hand, probably Ptolemaic, cm. 11 × 12.5. (751.) An inventory of clothing and furniture. Somewhat similar lists on papyrus have been found at Tebtunis and Oxyrhynchus.

	λόγος σκευῶν	
	κοιτονική μία	$\overline{\alpha}$
	ὑποπόδια δύο	$\overline{\beta}$
	συνψέλειν ἕν	$\overline{\alpha}$
5	κουρικοὶ δύο	$\overline{\beta}$ ις ἐσω[
	ἀνκῶνες τρῖς	$\overline{\gamma}$ δυα ε.ρμ[
	ἰκόνες τέσσαρες	$\overline{\delta}$
	ἐντός	
	κράβατος	$\overline{\alpha}$
10	ἀρμάριον ἐν	[α
	κελαρίδιν χ[	
	μαγιγ[	
	π[	

The rest is broken away.

Line 2. L. κοιτωνική.

Line 4. L. συμψέλιον.

Line 5. L. κουρικοί, « Razors ».

Line 6. L. ἀγκῶνες. — L. τρεῖς.

Line 7. L. εἰκόνες.

Line 10. ἀρμάριον is clearly the Latin *armarium*.

Line 11. L. κελλαρίδιον.

Line 12. Perhaps μαγίς or μαγίδ[ες.

For similar lists of effects cf. O. P., I, 109; III, 521.

11. Ostracon, in a hand probably Ptolemaic, cm. 12.5 × 6. (751.) Part of a letter. In two pieces.

Νεστερίων Ἰσιδώρῳ πλῖστα [χαίρειν. Εὖ
ποιήσις λαβεῖν παρὰ τοῦ Κέλερ[ος τὸ χαλ-
κίον καὶ δώσις αὐτῷ ἀποχὴν ἔχ[ουσαν τὰ
ἀπὸ Φαρμοῦθι (ἔτους) ϑ// ἔλαβεν δὲ η[
παρ' αὐτ[ο]ῦ (ὄραχμὰς) δ μελησάτω δέ σοι καρποῦ [
νου σὺ [δέ μ]οι εἴρηχας περὶ αὐτοῦ ἔχι δὲ[
. .] . επ[...] ϑ// ἐλαβον παρ' αὐτοῦ . [
]τρατοῦ . . .[

The rest is broken away.
Line 1. L. πλεῖστα.
Line 2. L. ποιήσεις.
Line 3. L. δώσεις.
Line 6. L. εἴρηκας — L. ἔχει.
Line 7. Probably Ἐπ[ὶφ (ἔτους)] ϑ//; cf. l. 4.
Line 8. Two dots stand above υ or the following letter.

12. Ostracon, in a hand probably Ptolemaic, cm. 9.5 × 11. (751.) In two pieces; broken at top and bottom, and on both sides.

]. .]
[. κεπε[
] . τα ουκ α . [
] . τιων μου επ . [
τ]ῇ σου φιλανϑροπίᾳ κοπ[
]βαλὼν κέλλαν δόσις αὐτη[
]παρ' αὐτῆς κατὰ μῆναν τε[
] . σαιω σοι αὐτὸ τὴν κέλλ[αν ?
]μηδενὶ δοῖς ἐὰν δὲ μιζο[

10]πλίονος ἐνοικίου τριο . [
] . του ἐνοικίου κατ . [
] . προσφωνησάτω[

The rest is broken away.
Line 5. L. φιλανθρωπία.
Line 6. L. δώσεις.
Line 7. L. μῆνα.
Line 9. L. δῷς (δῶις). The iota is really adscript. — L. μειζο[
Line 10. L. πλείονος.

13. Stone slab, carved to represent a tomb doorway, with an inscription along the top and sides. Ca. cm. 22 × 30 × 6. (174.) The letters are scratched in outline in a sort of ribbon pattern, not properly incised.

Ἐξηκέστο(υ) εἰμὶ το(ῦ) Χάρωνος

« 174. Representation in fine sandstone, of a false door to a tomb, having a Greek inscription. From Sakkarah. » Catalogue, p. 17.

Lepsius saw the inscription in Dr. Abbott's collection in Cairo, in 1842-5, and describes it as « Stele aus Kalk-

stein mit einer griechischen Umschrift. » Lepsius, *Denkmäler,* Text, I, p. 7.

The measurements given are only approximate, as the stone lay within a glass case which could not be opened. The drawing given is from the sketch of Max Weidenbach (*Skizzenbuch,* fol. 11), published in Lepsius, *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien,* Text, I, 7 (Naville und Sethe, 1897) which M. Seymour de Ricci has kindly brought to my attention. The reading given is that proposed by M. de Ricci.

14. Three pieces of papyrus, measuring cm. 14 × 19, cm. 16 × 20.5, and cm. 18.5 × 21. These pieces are mounted upon one piece of muslin, the middle one wrong side up. The contents shew that the pieces come from Ashmunên, and belong to A. D. 292. They are a series of *ἀπογραφαί*, or sworn registration returns. (384.)

Fragment A.

ιϑ

η (ἔτους) ὑπάτων τῶν Κυρίων ἡμῶν Διοκλητιαν[οῦ καὶ Μαξιμιανοῦ Σεβαστῶν Αὐρηλί-
οις Σαβίνῳ καὶ Ἰ[έρακ]ι ἀναμετρηταῖ(ς) τοπαρχίας.[
ἐξ αὐ[τῆ]ς
Ἄνουβίων ὁ καὶ Ἄκακ[ος] ἀπὸ Ἑρμουπόλεως τῆς [λαμπρᾶς ἀπογράφομαι κατὰ τὸ
πρόσταγ[μ]α τῶν δεσποτῶν ἡμῶν Διοκλητιανοῦ καὶ [Μαξιμιανοῦ Σεβαστῶν
κα[ὶ] Κωνσταντίου καὶ Μαξιμιανοῦ τῶν ἐπιφανεστά[των Καισάρων, ἀκολούϑως
καὶ τοῖς προσταχϑεῖσι ὑπὸ τοῦ διασημο[τάτου καϑολικοῦ Οὐαλερίου Εὐνείου
ἀπεκτῆσ(ϑ)αι καὶ ἔχειν καὶ παρειληφέν[αι
πράκτορι τιμῶν[

Nine lines of accounts follow, dated the 12th and the 14th of the month with amounts in artabæ and arouræ βασιλικῆς, δημοσίας, etc. The concluding paragraph begins:

Καὶ ὀμνύω τὴν τῶν κυρίων ἡμῶν Διοκλητι[ανοῦ καὶ Μαξιμιανοῦ Σεβαστῶν καὶ Κωνσταντίου
καὶ Μαξιμιανοῦ τῶν ἐπιφανεστάτων Και[σάρων τύχην

Their are traces of two further lines.

Fragment B. — Column 1.

The first lines are wanting

(ἄρουραι) γ δ λο ξο
(ἀρούρας) L ις
(ἀρούρας) γ λο ξο
(ἄρουρα) α L δ ξο
(ἀρούρας) η ις λο ξο
]τριακοστὸν βασιλικ(ῆς) ἐσπ(αρμένης) ἄρουρ(α) μία τέταρτον...
]πλεονασμοῦ (ἀρούρας) η λο ξο
Μα]ξιμιανοῦ Σεβαστῶν καὶ Κωνσταντίου καὶ
]εἶναι ἀληθῆ καὶ μηδὲν διεψεῦσθαι
]Μαξιμιανοῦ Σεβαστῶν καὶ Κωνσταν-
ἐπιφ]ανεστάτων Καισάρων Παχὼν ιϑ/
2d hd ἔγραψ]α καὶ ὤμοσα τὸν ϑεῖον ὅρκον ὡς πρόκειται]
3rd hand]ν ἰδιωτικ(ῆς) ἐσπ(αρμένης) γεν( ) ἄρ(ουραι) ἐννέα
]' ἄρ(ουρα) μία τέταρτον ∫ μία δέκα

Fragment B. — Column 2.

The first lines are broken away.

πατ..ιτ( ) ανω[
ζ⁻ κοί(τη) [
[[..]]
ι⁻ κοί(τη ?) Ἀντωνίν[ου

ιϑ̄ κοί(τη?) Νικοϑ[ήμου
βασιλ(ικῆς) .[
γ ιϑ̄ [
ι
καὶ ὄμνυμι τὴν τ[ῶν κυρίων ἡμῶν Διοκλητιανοῦ καὶ Μαξιμιανοῦ
Σεβαστῶν καὶ Κωνσταντίου καὶ Μαξιμιανοῦ
τῶν ἐπιφανεστάτ[ων Καισάρων τύχην ταῦτα εἶναι ἀληϑῆ καὶ
μηδὲν διεψεῦσϑαι
τῶν κυρίων ἡμῶ[ν Διοκλητιανοῦ καὶ Μαξιμιανοῦ Σεβαστῶν καὶ
Κωνσταντίου καὶ Μαξιμιανοῦ τῶν
ἐπιφανεστάτων [Καισάρων

2d hand

ἔγρ(αψα) Ἱέραξ κ[αὶ ὤμοσα τὸν ϑεῖον ὅρκον ὡς πρόκειται
δύο τρι[

Line 2. Cf. *Amherst Papyri*, 88: 9.
Line 4. Or, Ἀγωνίππου, cf. Frag. C., l. 12.

Fragment C.

]κα

ὑπατ]είας τῶν κυρίων ἡμῶν αὐτοκρατόρων Διοκλητιανοῦ τὸ η (ἔτος) καὶ Μαξιμιανοῦ

τὸ ζ (ἔτο) Αὐρ]ηλίοις Σαβίνῳ [κ]αὶ Ἱέρακι ἀμφοτέροις ἀναμε[τ]ρηταῖς τοπαρχίας . . [

]ἀπ' αὐτοῦ μεγάλου Ἑρμουπολίτου νομοῦ

Αὐρ]ηλίᾳ Θεοφανίᾳ . . . ὑ . [. . . . .] . [. . . . . ἀπ]ὸ Ἑρμου[π]όλεως τῆς [λαμπρᾶς ?

πρόσ]ταγμ[α τῶ]ν δεσποτῶν ἡμῶ[ν Διοκλητια]νοῦ καὶ Μαξιμιανοῦ Σεβαστ[ῶν

Κωνστα]ντίου καὶ Μαξιμιαν[οῦ τ]ῶν ἐπιφανεστάτων [Καισάρων ἀκολούθως τοῖς

προσταχθεί]σι ὑπὸ τοῦ δια[σ]ημ[ο]τάτου καθολικοῦ Οὐαλερίου Εὐνείου ἀπ[εκτῆ]σ(θ)αι καὶ ασκ[

]καὶ παρειληφέναι ἐν ἀγροῖς πλήρη ἐν τῇ αὐτ(ῇ) τοπαρχίας πρακτορίας τιμῶν.[

]ζ̄ κοί(τη) Λεοντισκοῦ ἰδ(ωτικῆς) ἐσπ(α)ρ(μένης) (ἀρούρας) η ξο γτης πράκτωρ τετάρτου[

] . βασιλικῆς ἐσπ(α)ρ(μένης) (ἀρούρας) ξο κατον τετρακαιεξακοστὸν [.]..[

]¯ κοί(τη) Ἀγωνίππου ἰδι(ωτικῆς) ἐσπ(α)ρ(μένης) (ἀρούρας) ις" ἰδιωτικ[ῆς] ἐσπ(αρμένης)ἀρούρ(ας) τέταρτον δὺο τ

]¯ κοί(τη) Νικοδήμου ἰδι(ωτικῆς) ἐσπ(α)ρ(μένης) (ἀρούρας) ις λο τετρακαιεξακοστὸν βασιλικ(ῆς) ε. . . ρ[

βασιλικῆς ἐσπ(α)ρ(μένης) (ἀρούρας) ξο δὺο τρι.....

καὶ ὄμνυμι τ]ὴν τῶν κ[υρίων] ἡμῶν Διοκλητιανοῦ καὶ Μαξιμιανοῦ Σεβαστῶν καὶ Κω(ν)σταντίου καὶ[

Μαξιμιανοῦ τ]ῶν ἐπιφανεστάτων Καισάρων τύχη[ν τ]αὐτα εἶναι ἀληθῆ καὶ μηδὲν διεψ[εῦσθαι

]ηξ' . . . . . [τῶ]ν κυρίων ἡμῶν Διοκλητιανοῦ καὶ Μαξιμιανοῦ Σεβαστῶν καὶ Κω(ν)σταντίου [καὶ

Μαξιμιανοῦ]τῶν ἐπιφανεστάτων Καισάρων Παχ[ὼ]ν κ . . ⁄ Αὐ(ρηλία) Θεοφανία[

2nd hand]ωρα ἐπιδέδωκα τὴν ἀπογραφὴν καὶ ὤμο[σα τὸν] θεῖον ὅρ-

κον ὡς πρόκειται] . . [. . . . .] ω' να π.. θεως . [..] . θ [

3rd hand] . . . . [. .] προκ⁄ Εὐονίου . . . [

Line 8. On καθολικός cf. *Berl. Gr. Urk.*, 21, III, 10, and *Ox. Pap.*, XLI, 3 and note. Line 14. L. τοπαρχία.

« 384. Three pieces of a Greek papyrus. From Dashour. » Catalogue, p. 29.

Two other papyri in the Abbott Collection may be mentioned. One (No. 65) is a large piece, inscribed on the recto in a coarse demotic hand, and folded small. The verso is occupied by Greek documents, written in rapid cursive hands of the Roman period[1]. As there was no opportunity to dampen the papyrus, and as it could not be safely handled without dampening, an extended examination could not be made. Nos. 373 and 374, again, are large Egyptian papyri, with a single line of Greek, apparently a docket of some sort, at the foot of the columns:

Ἔτους θ Τῦβι κα ..... δι' Ἡρακλείδου

[1] « 65. A piece of papyrus, in the Greek characters, unrolled. From Sakkarah. » Catalogue, p. 9.

EDGAR J. GOODSPEED.

The University of Chicago.

EINE NEUE ΔΙΑΓΡΑΦΗ AUS HERMUPOLIS

von GRADENWITZ, SCHUBART und VITELLI

A

1 Ετους δω[δεκα]του Αυτοκρατορων Καισαρων Λουκιου Σεπτιμιου ||
[Περτινακος Αραβικου Αδια] ||| βηνικου Παρθικου και Μαρκου
Αυρηλιου Αντωνινου ευσεβους [σεβαστων {και} Πουβλιου Σεπ-
[τιμιου Γετα καισαρος σεβαστ]ου}--[.....] Δι[αγρ δια της
2 εν Ερμουπολ επιτηρουμ τραπ Ευδαιμονις η και Φιντυς Δημητ ||
[ριου δι' Ερμεινου του και Αχιλλεως Αχι] ||| λλεως Ευδαιμονι
και Θεο[δ]ωρα αμφοτ Ερμαιου Ευδαιμονος μη [cm. 4½]....
[cm. 6] δελ Ευδαιμ[.....]
3 τας υπαρχ αυτ τω μεν Ε[υ]δαιμονι κατα τοβ) τη δε Θεοδωρα ||
[κατα το γ.....] ||| υ.....ου Ταρουθιωνου απο κοινω
ζ γης ξ αναιτητου ζ δεκατρεις [cm.5] αραδως [cm.7]
δικαιω σχοτ κυθ απο βασιλ και
4 παντ ειδους επι ταις ...μ γειτνιαις τιμ αργ δραχ χειλ' ||
[.....] ||| εσχον ⟨?⟩ παρατ ωνου κ..... ε την δια⟩
και ειναι περι αυτ καιτ παρ αυτ τ... [cm. 3½] ρειαν και κρα
[τ..]...[cm.4½]ν εαν αιρω τ[ρ]ς [επ]ι τον απαντα

[1] || und ||| bedeuten Ende von Pap. Thule 3 und Beginn von Pap. Flor. 46. Dazwischen die Versuche der Restitution des fehlenden Mittelstückes.

5 χρ° [ετι]δε και γεωργ και καρπ και αποφ τα εξ αυτ κατ ετ γεν ||
[.....] ||| .....ς τα υ.....[....]..... διε
τα των εμ προς[ϑ....]...ιβL δημ[cm.10] προς[...].[.....]ελ

6 μητ α[λλ]ους υπ αυτ επι τ ωνουμ μηδε επι τ παρ αυτ περι μηδ
|| [.....] ||| η τε εφοδ ακυρος εστ και .... αποτ
η ο υ) αυτ επελ αυτ η τοις παρ αυτ της βεβαιω δια[..]....
εβ[.].. [cm. 9] χρ[εος διπλην την τι]μ
tenuia vestigia supersunt

7 [και εις το δη]μοσιον την ισην και μηδ' ησσ° η πρασ κυρια ⟨m²⟩
Διοσκ || [ορος επιτηρητης τραπεζης σεσημ] ||| a)

B

1 Εὐδαίμων καὶ Θεοδώρα ἀμφότεροι Ἑρμαίου Εὐδαί || [μονος μητρὸς
..... τῆ ||| ς καὶ Τερεῦτος [Ἑρμο]πολ(εῖται) ἀναγρα(φόμενοι)
ἐπὶ Πόλ(εως) λιβὸς μετὰ κ[υ]ρίου τ[ῆς Θεο]δώρας τοῦ ἀδελφο[ῦ
Ε[ὐδαίμ[ο]νος [ἐπηκο]λουθήκαμ[ε]ν

2 τῇ προκειμένῃ διαγραφῇ καὶ πεπράκαμεν ἀπὸ το || [ῦ νῦν ἐπὶ τὸν ἀεὶ
χρόνον Εὐδαιμονί] ||| δι τῇ καὶ Φίντυς Δη[μ]ητρίου ἀναγραφο-
μάνῃ ἐπὶ Πόλεως ἀπηλιώτου μετὰ κυρίο[υ] τοῦ ἀν[δρὸ]ς Ἑ[ρμεί]-
(sic)
νου τ[οῦ] καὶ Ἀ[χιλ]-

3 λέως Ἀχιλλέως τὰς ὑπαρχούσας ἡμεῖν, τῷ μὲν Εὐδαί || [μονι κατὰ
τὸ δίμοιρον τῇ δὲ Θ] ||| εοδώρα κατὰ τὸ τρίτον, ἐν τῷ Πάσκῳ περὶ
Μνάχιν ἐκ τοῦ Σαπ[..]ου Ταρσυθίννου ἀπ[ὸ κ]οι[ν]ῶν κ[α]ὶ
ἀδ[ιαιρέτ]ω[ν] ἀρ[ο]υρῶν

4 γῆς [κα]τ[οι]κικῆς ἀναιτήτου ἀρούρας δεκατρεῖς ἥμισυ || [τρίτον, ἃς
παραδώσομεν κατ'] ||| ἀγρὸν σπορίμας πλήρεις τῷ τῆς κατοικίας
δικαίῳ σχοινίῳ καθαρὰς ἀπὸ βα[σ]ιλικῆς [κ]αὶ παντ[ὸς] ἀπλῶ[ς]
εἴ[δ]ους·

5 γε[ίτονες] τῶν ὅλω[ν, ὡ]ς ἡμεῖς ὑπ[ηγο]ρεύσαμεν, ν || [ότου.....
.....] ||| .....[κ]λήρου· τιμὴς τῆς συμπεφωνημένης τῶν ὅλων
ἀρουρῶν δεκατρι[ῶν] ἡμ[ίσου]ς τρίτ[ου ἀργυ]-

6 [ρίου δραχ]μῶν χειλίων πεντακοσίων· (γίνονται) ἀρ || [γ(υρίου)
(δραχμαὶ) ᾳφ'· .....] ||| ...[.] τραπέζης παρὰ τῆς
ὠνουμένης κ[ατ]ὰ [τ]ήνδε τὴ[ν] διαγραφήν· καὶ εἶναι περὶ α[ὐ]-
τὴ[ν] καὶ τοὺς παρ' αὐτῆς τὴ[ν]

7 [τῶν πεπ]ραμένων ὡς πρόκειται ἀ[ρο]υρῶν || [κυρείαν καὶ κράτησιν,
χρωμ]||| ἐν[ους κ]αὶ οἰκονομοῦντας περὶ αὐτῶν [καθ' ὁ]ν ἐὰν αἱ-
ρῶνται τ[ό]πον ἐπὶ τὸν ἅπαντ[α] χρόνον, ἔτι δὲ κ[α]ὶ καρπ[ιζο]-

8 [μένους κ]αὶ ἀποφερομένους τὰ ἐ[ξ αὐ]τῶν κατ' || [ἔτος γενήματα καὶ
περιεσό]||| μεν[α] ἅπαντα εἰς τὸ ἴδιον ἀπὸ τοῦ ἰσιόντος [ιγ' (ἔτους)
ἀ]φ'οὗ καὶ τελοῦντα[ς] τὰ ὑπὲρ αὐτῶν κατ' ἔτος [δημό]σια δ[ι]α-
λει-

9 [πει, τά τε τ]ῶν ἔμπροσθεν χρόνων μέχρι τοῦ ἐν || [εστῶτος ιβ'
(ἔτους) καὶ αὐτοῦ τοῦ]||| ιβ' (ἔτους) δημόσια πάντα καὶ ἐπιμερισ-
μοὺς πρὸς [ἡ]μᾶς τοὺς πωλοῦντας, καὶ μ[ὴ] ἐπ[ε]λεύσασθαι
ἡμᾶς [μ]ηδ' ἄλλους

10 [ὑπέρ ἡ]μῶν ἐπὶ τὴ[ν] ὠ[νο]υμέν[ην] μηδ' ἐπὶ τ || [οὺς παρ' αὐτῆς
περὶ μηδεν]||| ὸς τῆσδε τῆς πράσεως τρόπῳ μηδενί, τῆς βεβαιώ-
σεως διὰ παντὸς πρὸς πᾶσαν βεβαίωσιν ἐξακολουθοῦ-

11 [σης ἡμ]εῖν τοῖς πωλοῦσ[ιν]· ἐὰν δὲ ἐπέλθωμεν ἢ μ || [ἡ βεβαιώσω-
μεν, ἢ τ' ἔφοδος]||| ἄκυρος ἔστω καὶ προ[σ]αποτείσομεν [ἡ] ὁ
ὑπὲρ ἡμῶν ἐπελευσόμενος τῇ ὠνουμένῃ ἢ τοῖς παρ' αὐτῆς

12 [τά τε β]λάβη καὶ δαπανήματα καὶ ἐπιτείμου ὡς ἴ || [διον χρέος
διπλῆν τὴν τιμ]||| ὴν καὶ εἰς τὸ δημόσιον τὴν ἴσην καὶ μη[δὲν
ἧσ]σον ἡ πρᾶσις κυρία. (Ἔτους) ιβ' αὐτοκρ[ατόρ]ων καισ-
σάρων Λουκίου Σεπτιμίου

13 [Σευήρου] Εὐσεβοῦς Περτείνακος Ἀραβικοῦ Ἀδιαβηνικοῦ Παρθ[ι-
κοῦ μεγίστου καὶ Μάρκου Αὐρηλί]|||ου Ἀντωνίνου εὐσεβοῦς
σεβαστῶν { καὶ Πουβλίου Σεπτιμίου Γέτα καίσαρος σεβαστ[οῦ] }
..... ⟨m^3⟩ Εὐ[δ]αίμ[ω]ν Ἑρμαίου πέπρακα καὶ
14 [παραδώσω] τὰς ἀρούρας καὶ βεβαιώσω ὡς πρόκ || [ειται καὶ ἐπιγέ-
γραμμαι τῆς]||| ἀδελφῆς μου κύριος συμπεπρακυίης καὶ ἐσχη-
[κ]υίης καὶ ἔγραψα ὑπὲρ αὐτῆς μὴ εἰδυίης γράμματα
15 ⟨m^3⟩ [Εὐδαιμονὶς ἡ] καὶ Φίντυς Δημητρίου δι' Ἑρμείνου Ἀχι(λλέως)
|| [⟨?⟩].

Ligne 13. Zur Erosion von Geta vgl. *Pap. de Genève*, 39, 7-9 : « καὶ Πουβλίου-Σεβαστοῦ. Tous ces noms et titres effacés après le meurtre de Géta, comme dans nombre de pièces et d'inscriptions. » (Nicole.)

Ligne 15. Vielleicht || [ἐξωδίασα ὡς πρόκειται] nach P. Flor. 48, 13.

ERLÄUTERUNG

Die, zugleich als Beitrag der Herren Schubart und Vitelli zu dieser Festschrift, hier publizierte Urkunde aus dem Jahr 203/4 unserer Zeitrechnung ist uns in zwei Stücken erhalten. Das vordere, schmale (Thule 3) steht in meinem Eigentum, das andere, breite (Flor. 46) gehört zur Florentiner Sammlung ; zwischen beiden fehlt ein Streifen, dessen Breite nach Zeile 3 und Zeile 8 auf etwa 20 Buchstaben festgesetzt werden kann. Der Vermittlung von Ludwig Mitteis wird es verdankt, dass die beiden uns erhaltenen Endstücke einander fanden, vielleicht bringt ein günstiges Geschick auch noch das mittlere Stück

an die Oeffentlichkeit[1]. Die Schrift der unteren, von Abkürzungen freien Urkunde, ist aufrechte schöne Kursivschrift, in der letzten Zeile flüchtigere, vielleicht andere Hand; die der oberen, abkürzungsreichen, stark kursiv, übrigens gleichmässig; von den zwei Unterschriften der ausgeschriebenen Urkunde ist die erste gross und schräg, für eine Unterschrift gut durchgebildet; die andere aufrecht mit schmalen und unbehilflichen Lettern. Gelesen wurde das Florentiner Stück von Herrn Vitelli, das meinige von Herrn Schubart, der namentlich die schwierigeren Partieen der oberen Urkunde entzifferte, und mir.

Hier will ich, zugleich im Auftrag der Herren Schubart und Vitelli, auf das Verhältniss der beiden Urkunden zu einander eingehen. Die Urkunden tragen durchweg den Stempel der Rechtsakte von Hermupolis, wie solche zuerst im Papyrus de Genève 22 zu Tage kamen und sodann durch Amherst 95 und 96 und Flor. 1 und 28 weiter geklärt wurden.

1) Pap. de Genève 22 lautet: Ἐπίμαχος Ζωπύρου ἐπικολλούθηκα[2] τῇ [πρ]οκειμένῃ διαγραφῇ καὶ ἀπέχω τ[ει]μὴν τῆς ὑπαρχο[ύσ]ης μοι δούλης ᾗ ὄνομα Θερμουθάριον καὶ τῆς ταύτης θυγατρὸς Τερεῦτος ἀκολλούθως τῇ ἀνενηνεγμένῃ διὰ τοῦ ἐν τῇ Ἑρμου πόλει ἀγοραναμίου ὠνῇ ἀργυρίου δραχμὰς χιλίας ἑκατόν, S Z ρ, καθὼς πρόκειται L β′ Γαίου Καίσαρος Σεβαστοῦ [Γερμα]νικοῦ Αὐτο[κράτορο]ς.

[1] In meiner kleinen Sammlung befindet sich auch der Rest der von Vitelli in *Atenae e Roma*, 1903, S. 456, vorläufig veröffentlichten Florentiner Pfandurkunde. Hier haben die Thäter nur *einen* Einschnitt gemacht, und es schliesst sich an ἐμβαθεῖ meiner ersten Zeile unmittelbar ας der zweiten Florentiner an; ebenso an μετὰ τὴν τοῦ θεοῦ meiner zehnten Zeile der Anfang der elften Florentiner Ἀντωνίνου μεγάλου αὐτοκράτορος. Ebenso besitze ich das zu Flor. 47 fehlende Vorderstück.

[2] Es ist auf den ersten Blick der Erklärung εὐδοκῶ ähnlich, durch welche nach dem Hauptbeteiligten noch ein anderer sich mit dem Geschehenen einverstanden erklärt. Allein es ist zu beachten, dass auch εὐδοκῶ häufig gebraucht wird von der Gegenpartei des Hauptaustellers der Urkunde.

Er zeigt uns einen Vorgang, der aus sich heraus nicht erklärt werden kann. Epimachus ist einer in Bezug genommenen διαγραφή beigetreten und hat den Kaufpreis für seine Sklavinnen empfangen. Das setzt eine διαγραφή voraus.

Die διαγραφαί nun, die uns aus dem arsinoitischen Gau in grosser Zahl bekannt sind, bestehen aus einer Bankurkunde, welche den Destinatär benachrichtigt, dass ihm aus dem Konto seines Schuldners eine Summe bei der Bank zur Verfügung stehe und der Abhebung durch ihn harre, woran sich unterschriftlich das Bekenntniss des Destinatärs zu schliessen pflegt, er habe die Summe abgehoben. Dies mit der hermupolitanischen Urkunde vergleichend, musste man auf eine vorhergehende διαγραφή schliessen, welche den Epimachus benachrichtigte, dass das Geld zu seiner Verfügung steht. Verschieden von dem arsinoïtischen Brauche war einmal die Bemerkung ἐπικολλούμενα τῇ προκειμένῃ διαγραφῇ, und sodann die Datierung des Empfangsbekenntnisses, welches überdies von schreibgeübter Hand herrührt. Die Rätsel, welche der Genfer Papyrus aufgab, sind zum Teil gelöst, zum Teil sind neue Rätsel geknüpft durch die Auffindung der neuen Urkunden.

2) Die einzige, wirklich vollständige dieses Typus ist Flor. 1. Sie bringt unter *b)* (2. Kolumne) an zweiter Stelle eine mit dem Genfer Papyrus wesensgleiche Erklärung (die sich als ὑπογραφή bezeichnet) und vorher die mit dem Registervermerk des Trapeziten versehene διαγραφή selbst. Sogleich zeigt sich ein grosser Unterschied gegen Arsinoë. Während in Arsinoë die Unterschriften lediglich Auszüge des oberen Textes sind, auch wenn sie nicht die im obern Text enthaltene, sondern die in diesem gefor-

derte Erklärung liefern, ist die ὑπογραφή von Hermupolis eine vollständige Wiedergabe des Textes der διαγραφή vom Standpunkte des Empfängers, während die διαγραφή selbst den Vorgang vom Standpunkt des Gebers aus sieht. Wenn, wie in dem hier publizierten Papyrus, die Unterschrift ausgeschrieben und schön geschrieben ist, die διαγραφή flüchtig ist und von Abkürzungen wimmelt, so wird man dazu geführt, in der ὑπογραφή das Hauptstück zu sehen, dem gegenüber die διαγραφή nur mehr formell notwendige Nebensache ist[1]. Aber der Genfer Papyrus weist nicht bloss auf eine διαγραφή, sondern er setzt noch eine andere Urkunde als vorhergegangen voraus: « Ακολούθως τῇ ἀνενηνεγμένῃ διὰ τοῦ ἀγορανομείου ὠνῇ. » Diese Bezugnahme finden wir im Papyrus Flor. wieder, in der Form: ἀκολούθως τῇ ἀνενεχθ(ησομένῃ) δι' ἀγο(ρανομίου) δανείο(υ) ὑποθήκ(ῃ). Im Flor. 1 ist uns nun diese δανείου ὑποθήκη in Kolumne 1 erhalten und als Urkunde A publiziert. Sie ist Pfandurkunde, — nicht eine ὁμολογία, aber ein χρηματισμός nach Art der ὁμολογία; nur noch objektiver, indem sie die Tatsachen des gegebenen Darlehns und des gegebenen Pfandes einfach als solche, und nicht einseitig vom Standpunkte einer der beiden Parteien auffasst[2].

3) Amherst 95 enthält eine διαγραφή und vorher eine wirkliche ὁμολογία πράσεως, auf welche sich auch die διαγραφή mit den Worten ἀκολούθως τῇ ἀναφερομένῃ διὰ τοῦ γραφείου ὁμολογίᾳ πρά-

[1] Aehnlich, wie man ein χειρόγραφον als ἰδιόγραφον von dem unterschriebenen χειρόγραφον fremder Hand unterscheidet, ist auch die ὑπογραφή unter der διαγραφή ihrerseits noch einmal von der eigenen Hand des Erklärenden unterschrieben.

[2] So bringt auch *B. U.*, 741, ὑπόμνημα an den ἀρχιδικαστής gerichtet, entsprechend dem ἐδάνεισεν ἐφ' ὑποθήκῃ folgende Wendung: « Συνχωρεῖ ὁ Κοίντος Γέλλιος Οὐάλης εἰληφέναι παρὰ τοῦ Λουκίου Οὐαλερίου Ἀμμων[ιανο]ῦ δάνειον διὰ τῆς Ἀνδρονείκου τοῦ Ἀφ[ρ]οδισίου [κολλ]υβιστικῆς τραπέζης..... ἐφ' ὑ[ποθήκῃ].....

σεως bezieht. Wenn Genf 22 statt dessen auf eine ὠνή hinweist, so wird darin ein wesentlicher Unterschied nicht zu erblicken sein. Dagegen aber hat Flor. 1 noch eine Notiz, welche mit diesem Typus nicht notwendig verknüpft ist; Flor. 1 ist ein χρηματισμός und es ist am Schluss der Haupturkunde A 11 bemerkt: ἡ συγγραφὴ[1] κύρια καὶ συνεχρηματίσθη ἡ δεδανισμένη ἐπιστειλάντων τῶν τῆς ἐγκτήσεως βιβλιοφυλάκων.

Was es damit auf sich hat, ist aus B. U. 379 bekannt: Es wenden sich zwei Brüder an die βιβλιοφύλακες der δημόσια βιβλιοθήκη mit der Bitte zu veranlassen, dass ihnen zu Hülfe gekommen werde bei der an ihren Bruder geplanten παραχώρησις eines Teiles ihres ἐλαιών. Die Bitte wird also formuliert: Διὸ προσαγγέλλο[μεν] ὅπως ἐπιστείλητε τῷ τὸ γραφεῖον Καρανί[δος] συνχρηματίζε(ιν?) ἡμεῖν ὡς καθήκ(ει). Die Antwort lautet:

Τῶι τὸ γραφῖον Καρανίδος· Καθ' ἣν πεποίνητα ι.... [...] τρίτ[ον] μέρος τῆς τοῦ κλήρου ἀρ[ούρ]η[ς] μιᾶς [.....?] ὑπ' οὐδενὸς κρατουμένης τελείσθω ὡς καθήκει. Das γραφεῖον in Καρανίς soll von den βιβλιοφύλακες in Arsinoë angewiesen werden und wird auch angewiesen, die Rechtshülfe für die Uebertragung des Grundbesitzes zu gewähren[2]. Eben diese Gewährung zeigt Flor. 1a, 11, sogar mit den nämlichen Worten und unter Bezugnahme auf die gleiche Instanz. Diese Bezugnahme fehlt in Amherst, 95, 1, während, wie schon bemerkt, Amherst, 95, 1, eben die protokollarische Verlautbarung des Rechtsgeschäftes ist, welche in Flor. 1a vorliegt und in Genf 22 konstatiert wird. Durch ein derart vorangegangenes Hauptgeschäft wird die διαγραφή niedergehalten als einfaches Zahlungs- oder Erfüllungsgeschäft einer vor-

[1] Συγγραφή sc. δανείου, auf den Inhalt des Rechtsgeschäfts nicht auf die Form sich beziehend. So ist κύρια die πρᾶσις, die ἀντικαταλλαγή (Flor. 51 und Thule 17) oder auch bloss τὰ προγεγραμμένα.

[2] Vgl. Mitteis, *Papyrus-Archiv*, Bd. I, S. 190.

angegangenen, rechtsgeschäftlichen Bindung, mag diese nun Kauf, oder hypothekarisches Darlehen, oder was sonst immer sein. Es ist nun die Hauptfrage, ob auch unserer διαγραφή ein Stück voranging, wie jenen andern. Hierfür müssen wir zunächst feststellen, ob das bisherige Material ausnahmslos mit einem solchen vorhergehenden Stück arbeitet. Ausser den bereits genannten enthalten noch

4) Amherst 96 und

5) Flor. 28 eine διαγραφή vom hermupolitanischen Typus[1]. Von Amherst 96 ist uns nur der Anfang erhalten und man könnte an sich beliebig viel als verloren gegangen vermuten. Allein, wie Flor. 1 und Amherst 95 zeigen, pflegte die διαγραφή als 2. Kolumne aufzutreten, und, wie es scheint, ist Amherst 96 ein Stück für sich. Flor. 28 ist in vertikaler Richtung von Anfang an erhalten und beginnt mit der διαγραφή. Hier könnte eine linke Kolumne zugleich mit dem Anfang der Zeilen verloren gegangen sein, und eine δανείου ὑποθήκη enthalten haben. Allein, wenn man diese beiden Urkunden mit den drei erstgenannten vergleicht, so finden sich wesentliche Verschiedenheiten. Die διαγραφαί der ersten drei sind inhaltlich auf das knappste Mass beschränkt; sie würden für sich allein keineswegs genügen, den Kontrakt in der auf den Papyrus üblichen Ausführlichkeit zur Anschauung zu bringen. Personen, Summe, Typus des Geschäfts, Gegen-

[1] Ich verkenne nicht, dass auffälliger Weise die Signalements der Personen in den agoranomischen Kontrakten vorhanden sind, in den διαγραφαί aber auch dann fehlen, wenn diese nach der hier entwickelten Auffassung selbständig sind, während doch bei den διαγραφαί aus Arsinoë der Destinatär des Bankschreibens und Subskribent signalisiert wird. Doch halte ich das daraus sich ergebende Bedenken nicht für unüberwindlich, zumal wenn beide Parteien bei der διαγραφή zugegen waren.

wert, werden wie in einer Rekapitulation vorgeführt und im übrigen die beizubringende oder beigebrachte ἀγορανομεῖον- oder γραφεῖον-Urkunde zur Unterstützung gezeigt. Nicht einmal die sonst schier unvermeidliche βεβαίωσις kommt zu ihrem Rechte. Dahingegen bieten Amherst 95 in der Unterschrift der mit dem oberen Teil des Papyrus verloren gegangenen διαγραφή und Flor. 28 mit der διαγραφή und namentlich der gegen den Schluss noch ausführlicheren ὑπογραφή, durchaus das, was von einem vollständigen Kontrakte verlangt werden mag. Nimmt schon dies dafür ein, diese beiden Urkunden im Gegensatz zu den drei ersten als selbständige, nicht auf eine ὁμολογία oder einen χρηματισμός gestützte Beurkundungen auch des materiellen Rechtsgeschäftes anzusprechen, so fehlt es auch nicht an einem äusseren Merkmal dafür. Auch die ὑπογραφή des sicher unselbständigen Flor. 1 hat die Phrase : ἀκολούθως τῇ ἀνενεγκθησομένῃ διὰ τοῦ ἀγορανομείου δανείου ὑποθήκῃ; die ὑπογραφή Amherst 96, und διαγραφή wie ὑπογραφή (erstere Zeile 4 nach der wahrscheinlichen Ergänzung) von Flor. 28 haben statt dessen κατὰ τήνδε τὴν διαγραφήν. Das bedeutet, dass die διαγραφή hier in sich ruht und auch für die ὑπογραφή den Stützpunkt giebt, der in den 3 ersten Urkunden durch das ἀγορανομεῖον und dessen Urkunde geliefert werden soll. Wir können danach unterscheiden : Unselbständige διαγραφή, welche nur die Zahlung aus dem Agoranomeion-Kontrakte beurkundet, und selbständige διαγραφή, welche die einzige Beurkundung des bindenden und des lösenden Rechtsaktes ist. Der hier publizierte Papyrus nun zeigt durchaus den Typus Amherst 96 und Flor. 28. Er hat κατὰ τήνδε τὴν διαγραφήν, und giebt die πρᾶσις der Aruren in gleicher Ausführlicheit, wie Amherst 96. Die Oberurkunde ist voll von Abkürzungen und nimmt sich der un-

teren gegenüber wie ein flüchtiges Brouillon aus, welches seinen Wert wesentlich in der Unterschrift des ἐπιτηρητής hat[1].

Nach welchen Gesichtspunkten die διαγραφαί selbständig oder unselbständig auftreten, lässt sich auf Grund so spärlichen Materials schwer ausmachen; dem Immobiliarverkehr die grössere Umständlichkeit und also die unselbständige διαγραφή zu vindizieren, lässt das vorliegende Material nicht zu, denn auch der Sklavenkauf der διαγραφή Genève 22 beruht auf einer agoranomischen ὠνή, während andrerseits der Arurenkauf Amherst 96 zu einer selbständigen διαγραφή geführt hat. Auch mit dem Typus des Rechtsgeschäftes kann unsere Einteilung nicht zusammenhängen. Darauf zwar ist kein Gewicht zu legen, dass Flor. 1 ein Darlehen mit unselbständiger διαγραφή liefert, es könnte darauf verwiesen werden, dass die διαγραφή von einer δανείου ὑποθήκη spricht, und also die dem Kaufe gleichwertige Verpfändung zu der agoranomischen Beurkundung geführt habe. Allein Flor. 28 ist eine eben solche Hypothek mit Immobiliarpfand und ist doch selbständige διαγραφή. Umgekehrt ist von den beiden Amherst der zweite offenbar reiner Kauf; der erste, leider in horizontaler Richtung nur in der zweiten Hälfte erhaltene, scheint die Abart des Kaufes darzustellen, die wir Hingabe an Zahlungsstatt zu nennen gewöhnt sind. Die Formel für den Kaufpreis in Zeile 5 ist nicht ganz die gewöhnliche, wie denn namentlich die Form « ἀπεσχηκέναι »

[1] So misslich es ist, aus den fünf Buchstaben Διοσκ, die uns hinter ἡ πρᾶσις κυρία erhalten sind, auf eine zweite Hand zu schliessen, so spricht doch alle Wahrscheinlichkeit dafür, dass hier wie in den beiden Flor. Urkunden der Bankverwalter genannt wird, welcher der διαγραφή ihren Rechtscharakter gibt. Man wird mit Vitelli etwa Διοσκ[ορος ἐπιτηρητὴς τραπέζης σεσημείωμαι vermuten dürfen

regelwidrig ist. Es ist misslich, aus abgerissenen Resten zu rekonstruieren, doch wird folgende Bemerkung gestattet sein: Zeile 6 beginnt mit: *ὀφείλει αὐτῇι προικός*. Vermutet man vor *ὀφείλει* etwa [*καὶ ἀνθ' ἧς*]..., so ergiebt sich eine sonst belegte Formel, Rainer 9, Zeile 3 ff.: *ὁμολογῶ πεπρακέναι σοι..... τὴν ὑπάρχουσάν μοι ἐν ἑρμουπόλει..... οἰκιαν..... τιμῆς τῆς πρὸς ἀλλήλους συμπεφωνημένης ἀντί τε ὧν ὀφείλω σοι κατὰ διάφορα χειρόγραφα..... δραχμῶν τετρακισχειλίων διακοσίων εἰς περίλυσιν τῶν ὀφειλομένων χειρογράφων ἃ καὶ ἐντεῦθεν ἀνεκομισάμην παρὰ σοῦ εἰς ἀθέτησιν καὶ ἀκύρωσιν καὶ ὧν νυνὶ προσλαμβάνω εἰς συμπλήρωσιν τῆς ὅλης τιμῆς δραχμῶν τρισχειλίων.....*

Hier wird die Form *ἀντί* statt des üblichen Genetivs um desswillen angewendet, weil der Kaufpreis nicht voll in bar berichtigt, sondern zum Teil aufgerechnet wird gegen einige von früher her laufende, chirographarische Schulden des Verkäufers an den Käufer. Ebendieselbe Formel kommt in B. U. 859 vor, einer wichtigen, und noch unerklärten Urkunde. Zeile 1, 6 ff. *ἥσπερ ἐξέστη..... ἀντί τε ὧν*; nach *ἀντί τε ὧν* zu ergänzen etwa: [*ὤφιλεν αὐτῷ ..... καὶ*] *ὧν ἔσχεν τότε εἰς πλήρωσιν τῆς ὅλης τιμῆς, δραχ*[*μῶν*]. — .. *Ἀντί* wird hiernach dann gewählt, wenn der Kaufpreis gar nicht oder nicht völlig in bar bezahlt, sondern zugleich aufgerechnet wird. Wendet man dies Prinzip (unter Vermeidung aller Vermutungen über die Einzelheiten des Complexes der verloren gegangenen 100 Buchstaben) auf Amherst 95 an, so ergibt sich, dass die Aruren gekauft wurden durch die Tochter, der Kaufpreis aber betrachtet werden soll als ganz oder zum Teil beglichen im Gegenwert gegen die der Tochter von dem Vater geschuldete dos. Man wird an die dos venditionis causa æstimata erinnert, muss aber beachten, dass die Tochter nach dem Papyrus-Rechte durch die dos zu-

gleich abgefunden ist[1]. Es würde also der Vater in der διαγραφή angewiesen, durch die ὑπογραφή den Empfang einer Summe zu quittieren, die in Wirklichkeit nur die Rolle spielt: als Betrag einer geschuldeten dos durch die angeblich verkauften Aruren abgelöst zu sein. Trotzdem bleibt Amherst 95, der wesentlichen Form nach, ein Kauf, wie denn auch ὁμολογία und διαγραφή von einer πρᾶσις sprechen. Es haben also die beiden πράσεις der Amherst-Urkunde entgegengesetzten Charakter, die eine ist selbständig, die andere unselbständig. Unter diesen Umständen darf auf die Tatsache aufmerksam gemacht werden, dass die 6 erhaltenen διαγραφαί zeitlich sich so folgen:

1) Genève 22. — Sklavinnenkauf, 2. Jahr des Caligula, a. 38.

2) Amherst 95. — Arurenkauf (zu Dotalzwecken) 12. Jahr des Trajan, a. 109.

3) Flor. 1. — Arurenhypothek, 16. Jahr des Pius, a. 153.

4) Flor. 28. — Arurenhypothek, 20. Jahr des Markus, a. 179.

5) Unser Papyrus. — Arurenkauf, 12. Jahr des Severus und Caracalla, a. 204.

6) Amherst 96. — Arurenkauf, 21. Jahr des Caracalla, a. 213.

1) bis 3) sind unselbständige, 4) bis 6) selbständige διαγραφαί. Man wird es schwerlich als einen Zufall ansehen dürfen, dass in den drei späteren Fällen die διαγραφαί selbständig auftreten; denn es liegt in der Natur der Sache, dass eine so schwerfällige Form wie die Beurkundung durch das ἀγορανομεῖον mit weitläufiger ὑπογραφή und nachfolgender διαγραφή nebst identischer ὑπογραφή sich nicht lange

[1] Vgl. *B. U.*, 579, ὡς ἐπροικίσθη καὶ ὑδρεμία μετουσία ἐστὶν αὐτῇ τῶν τοῦ πατρός, und dazu Nietzold, *Die Ehe in Aegypten*, S. 80.

halten konnte,und in dem Masse verschwand, in dem die Beglaubigungen der Trapeziten Vertrauen genossen ; vielleicht wurde gar dieses Vertrauen durch offizielle Beleihung den Trapeziten mit einem Schlage ersetzt. *Jedenfalls lehren die Tatsachen, dass um die Mitte des zweiten Jahrhunderts der Uebergang zur selbständigen* διαγραφή *sich vollzog, mag er nun durch Verordnung oder* sensim sine sensu *durch die Praxis herbeigeführt worden sein.*

Da unsere Urkunde sicher eine selbständige διαγραφή ist, so ist ihr Wesen in dem Verhältnis der διαγραφαί zu ihren ὑπογραφαί zu erläutern.

Auch hier zeigt sich, allerdings an noch spärlicherem Material, der Wechsel der Zeiten. Die διαγραφή von Amherst 95 ist geschrieben « in another large and fine cursive hand », und zeigt keine wesentlichen Abkürzungen über die einfachsten technischen Ausdrücke hinaus. Die διαγραφή Flor. 1 (a. 153) nach dem beigegebenen Facsimile sorgfältig, und wenn auch nicht ebenbürtig dem calligrafo des χρηματισμός, so doch durchaus wohlgefällig. Die διαγραφή Flor. 28 (a. 179), nach der Aeusserung des Herrn Vitelli *di mano del commesso della banca ;* sie ist aber mit Abkürzungen geradezu überladen. Unsere διαγραφή (a. 203/4) zeigt eine rasche Kursive mit einer Fülle von Abkürzungen, die undenkbar wären, wenn nicht das Hauptgewicht auf die Wiederholung dieser Urkunde in der ὑπογραφή gelegt würde. Die ὑπογραφή Flor. 1 (a. 153) ist die Kursivschrift eines Schreibhelfers der das σῶμα der ὑπογραφή für den mindergeübten κύριος der Partei liefert. Unsere Urkunde dagegen (a. 230) hat eine ὑπογραφή von tadelloser, steiler Kursive, die offenbar von der Hand eines berufsmässigen Kanzlisten herrührt, und darum auch nicht den Namen des Schreibenden nennt. Dieser von beiden Parteien un-

terschriebenen ὑπογραφή gegenüber erscheint die διαγραφή selbst als ein Stück von untergeordneter Bedeutung, dessen Wert lediglich in der Unterschrift des Trapeziten liegt, und welches darum als ein blosses brouillon schlecht geschrieben ist und von Abkürzungen wimmelt. Διοσ[κορος ἐπιτηρητὴς σεσημείωμαι, gezeichnet von mir Διόσκορος dem Vorstand, ist zu ergänzen (vgl. S. 203, Anm. 1). So soll die einfache διαγραφή zeigen, dass die Bank für den Verkäufer den Kaufpreis als solchen bereit hält, die *unterschriebene* ὑπογραφή, dass er diesen Preis abgehoben. Geht man davon aus, dass die Lesung διαγραφή Amherst 95, II, 16, richtig ist, und die Ergänzung διαγρ(άφει) der Papyri Flor. ihr weichen muss, so liegt eine starke Ellipse vor: « Die Käufer (zu ergänzen « halten zur Verfügung ») dem Verkäufer den Kaufpreis », und ebenso in den andern Urkunden « das Darlehen » u. s. w.[1] In der ὑπογραφή bezeugt der Verkäufer, der διαγραφή Assistenz geleistet, und den Verkauf abgeschlossen zu haben; auch habe er gemäss der διαγραφή den Preis erhalten, und werde die Aruren übergeben. Die Uebergabe hat allemal noch nicht stattgefunden, sondern wird erst versprochen, was wiederum darauf schliessen lässt, dass die Geldsumme bei der Bank nur umgebucht und nicht bar ausgezahlt wurde, der Verkäufer aber durch die Umbuchung sich so gedeckt fühlte, dass er nunmehr die Uebergabe versprach.

Will man nicht annehmen, dass zwischen den wörtlich gleichlautenden Urkunden der διαγραφαί und ὑπογραφαί, die beide vom selben Tage datiert zu sein pflegen, ein entscheidender Akt mitten innelag, so ist in der That die διαγραφή selbst zum Absterben verurteilt, da sie durch die

[1] So sind bekanntlich auch die διαγραφαί von Arsinoë elliptisch.

Mitunterschrift des Trapeziten bei der ὑπογραφή ersetzt werden kann.

Eine wesentliche Vereinfachung zeigen die διαγραφαί des arsinoïtischen Gaues, welche auf die Unterschrift des Bankhalters verzichten: sie lassen den Gläubiger, durch Mitteilung der Bank, von Seiten des Schuldners wissen, dass das Geld für ihn bei der Bank bereit liegt, und begnügen sich mit einer eigenhändigen, nur das wesentliche wiederholenden, den Empfang des angewiesenen Geldes bestätigenden subscriptio durch den Gläubiger.

Die ptolemäischen διαγραφαί, deren schönstes Beispiel vielleicht B. U. 992 ist, lassen einen tieferen Einblick in den ursprünglichen Wert des Wortes διαγραφή gewinnen. Die Zahlung wird in B. U. 992 so ausgedrückt: τέτακται ἐπὶ τὴν ἐν Ἑρμώνθει τράπεζαν, ἐφ' ἧς Τεὼς, βασιλεῖ εἰς τὸν ἴδιον λόγον κατὰ τὴν παρὰ Πρωτάρχου τοῦ ἐπὶ τῶν κατὰ τὴν Θηβαΐδα διαγραφὴν τὴν γραφεῖσαν ἔτους ιε Φαῶφι κϑ, ὑφ' ἣν ὑπογράφει Ἀρενδώτης ὁ βασιλικὸς γραμματεὺς τῆς Θηβαΐδος, Πρώτος Σωσικράτους τιμὴν γῆς ἡπείρου, ...

Hier ist nicht durch die Bank, sondern auf der Bank gezahlt, und zwar βασιλεῖ εἰς τὸν ἴδιον λόγον und zwar von Πρώτος, dem Sohn des Sosikrates: solches τέτακται vor den Namen der Käufer in den hermupolitanischen διαγραφαί gestellt, würden wir dieselbe Konstruktion auch in diesen wiederfinden. Ueberdies aber haben wir in B. U. 992 κατὰ διαγραφήν, die Verweisung auf eine ausserhalb liegende διαγραφή. Da gemäss dieser διαγραφή die Zahlung stattgefunden hat, so muss sie eine Anweisung sein. Die διαγραφαί von Hermupolis und Arsinoë sind zweifellos Anweisungen zum Empfangen, die arsinoïtischen in der Form, dass dem Angewiesenen vorgeschrieben wird, er habe bereits die Anweisungssumme empfangen, die hermupolitanischen in dem Sinn, dass ihm mitgeteilt wird, er habe die

Summe gut stehen, worauf er in breiter Ausführlichkeit über den Empfang der Summe quittiert.

Die διαγραφή als Geldüberweisung hat ihren Ausgang sicherlich von Darlehen und Darlehnsquittungen genommen. Die arsinoïtischen διαγραφαί sind über dieses sachliche Anwendungsgebiet nicht wesentlich hinausgedrungen. Sie kommen sonst nur vor bei einigen Kameelkäufen und ganz speziellen Geschäften, und werden dabei schwerlich selbständig im Sinne der hermupolitanischen διαγραφαί geworden sein. Wenn bei den Kameelkäufen keine weitere Urkunde vorgelegen haben sollte, was allerdings nach der Fassung der Urkunde möglich ist, so wäre darauf zu verweisen, dass der Kameelkauf vielleicht der Schriftform überhaupt nicht bedurfte. Es ist aber auch sehr wohl möglich, dass solche διαγραφή in den sachlichen Teilen Abschrift einer Kaufhomologie ist und (B. U. 415) bei der Zahlung oder Durchbuchung des Restes des Kaufschillings (Zeile 19, τὰς λοιπὰς τῆς τιμῆς ἀργυρίου δραχμὰς ἑκατόν), unter Benutzung dieser ὁμολογία, als Restquittung ausgestellt wurde.

Dagegen haben sich die διαγραφαί von Hermupolis das ganze Gebiet der schriftlichen Kontrakte erobert, was auf eine Kombination der Bank mit dem Notariat deutet[1].

Von der anderen Seite ist festzustellen, dass die arsinoïtischen διαγραφαί die Personalbeschreibung des Empfängers geben, an den sie sich richten, während den hermupolitanischen, auch den selbständigen, eine solche Per-

[1] Die hiermit übereinstimmende Deposition auch der διαγραφή im Archiv weist Vitelli an der Hand von Pap. Flor. 46, Zeile 1, Zeile 6 nach: Anmerkung 1 zu Pap. Flor. 24: .... fra i nostri stessi papiri troveremo appunto la copia di una ὑπογραφή o dichiarazione di danaro ricevuto in mutuo per διαγραφή bancaria (ἐπηκολούθηκα τῇ προκειμένῃ διαγραφῇ etc.), e questa copia è detta ἔκλημψις ἐκ τῆς ἐν τῷ πρυτανείῳ χωρικῆς βιβλιοθήκης, di Hermupolis.....

sonalbeschreibung fehlt. Es mag bei ihnen der Empfänger gegenwärtig gewesen sein, wie denn ja auch διαγραφή und ὑπογραφή von demselben Tage sind.

O. GRADENWITZ.

SOME CLASSICAL FRAGMENTS FROM HERMOPOLIS

Of the four literary fragments which we here publish as a tribute to the distinguished editor of Menander's Γεωργός, three belong to the department of Attic comedy. Amongst the numerous pieces of classical authors from Egypt Aristophanes has hitherto been very rarely represented. A vellum fragment at Paris containing *Birds* 1057-1085 and 1101-1127 was published by Weil in *Journal de philologie,* 1882, pp. 179-185, and recently another vellum fragment containing *Clouds* 1371-1385, 1391, and 1407-1428, which is at Strassburg, has been edited by Reitzenstein in Hermes, XXXV, pp. 602-604. This scanty material is now supplemented by the first two papyri printed below, which belong to the *Knights* and *Lysistrata* respectively. Like the two vellum pieces, both fragments were written in the Byzantine period, as also were some unpublished pieces of several comedies which will be issued in Part V of the Oxyrhynchus Papyri. In the literary fragments of the Ptolemaic and Roman periods the extant plays of Aristophanes have not yet found a place, though one or two of the new comic fragments, in particular *P. Oxy.*, III, 212, may well be attributed to him. But, so far as can be judged from the present evidence, the literary

preeminence in Egypt of those plays of Aristophanes which have survived would seem not to be older than the fourth century.

The third fragment comes from a lost comedy, perhaps by Menander, who appears to have been the comic poet most widely read in Egypt; the fourth belongs to the inevitable Iliad. All four pieces were acquired by us in December 1904 at Cairo, being selected from a box full of Byzantine papyri from Ashmunen.

I. *Aristophanes, Knights.*

Three fragments, which do not join, the largest measuring 7.7 × 6.6 cm., from the lower portion of a leaf from a papyrus book containing the *Knights* of Aristophanes, with marginal notes like the two vellum fragments mentioned above. Parts of ll. 37-46 and 86-95 are preserved together with one short gloss and portions of two longer scholia. The handwriting of the main text is a clear, regular cursive of a type resembling P. Amherst 145 (Part II, Plate 21), but with a greater tendency to separate the letters and employ uncial forms; and, like the script of the *Lysistrata* fragment, which was probably found with this one, may be confidently ascribed to the period between A. D. 350 and 450. A few corrections have been made by a second hand which employed darker ink. Accents, breathings, stops (high, middle and double point), and marks of elision and quantity occur, in the majority of cases having been probably inserted by the corrector. The writer of the marginal notes used a finer pen and a more free style of cursive than the scribe of the main text, but we should hesitate to assert that he was necessarily

a different person. The text is correct, but of small importance for critical purposes, there being no variations from the tradition of the chief Mss. Of greater interest are the marginal notes, which present several points of connexion with the extant scholia on the *Knights*, and serve to illustrate the earlier stages through which the scholia upon Aristophanes passed before reaching the form in which they are found in the Ravenna and Venetian codices.

Verso.

. . . . . .

37 [ου χειρον εν] δ' αυτους [παραιτησωμεθα
[επιδηλον η]μιν τοις πρ[οσω]ποισ[ιν ποιειν
[ην τοις επεσ]ι χαιρωσ[ι και τ]οις πρ[αγμασιν
40 [λεγοι]μ[αν ηδ]η· νων γαρ ε[στι δε]σποτη[ς
[αγρο]ικος οργην κυαμοτρω[ξ α]κ[ραχολος
[δ]ημος πυκνίτης δυσκολ[ον γεροντιον
[υ]ποκωφον· ο[υ]το[ς] τη προτ[ερα νουμηνια
επρίατο δουλο[ν βυ]ρσοδέψ[ην Παφλαγονα
45 πανουργότα[τον κα]ι δϊαβολ]ωτατον τινα
[ο]ύτος καταγνο[υς] του γερον[τος τους τροπους

In the right-hand margin against ll. 42-4.

]υς οιονϊ π[
]ισι η οτι κλα[
] πολλακις.[

Recto.

. . . . . .

86 [ισως γαρ αν] χρη[στον τι] βουλευσαίμ[εθα
[ιδου γ ακρ]ατον [περι] ποτου γ'ουν [εστι σοι
[πως δ αν μ]εθύων [χρη]στῶν τι βουλ[ευσαιτ ανηρ
[αληθες ο]υτος κρ[ουν]οχυτρολη[ραιος ει

90 [οινον συ το]λμᾶς ει[ς ε]πίνοιαν λοιδορ[ε]ιν
[οινου γαρ ευροις αν] τι πρακτικωτερον·
[ο]ρας οταν πινωσι]ν ἄνθρωποι τοτε
πλ[ουτουσι διαπρατ]τουσι νικῶ[σιν δί]κας
ευ[δαιμονουσιν ωφ]ελουσι το[υς φί]λους
95 αλ[λ εξενεγκε μοι τ]αχεως ο[ινου] χοᾶ :

In the left-hand margin against l. 93.

ε]υ πραττουσι

At the bottom

1 Θε]μιστοκλ' Θεμιστοκ[λης υπο Αθηναιων ε]φυγαδευθη και παρε
γενετο εις τ[ην των
2 Περ]σων χωραν κ[αι γ πολεις ελαβε πα]ρα Περσων και εστρατευ
σατο επ[ι Μαγνησιαν
3 και] αυθεντης εδ[..... εστερ]ησεν εαυτον του βιου αιμα
τ[αυρου πιων δια
4 βαλλει το]υς Αθη[ναιους ως κακους] προς τους ευεργετ[ας

37. υς of αυτους seems to have been corrected or rewritten.

40. The final ν of νων has been corrected from ι by the second hand, which has added an acute accent (apparently) over the ω; cf. l. 46, note.

45. The second ο of πανουργοτα[τον is corrected from ω by the first hand.

46. The acute accent above the υ of ο]υτος, if it be such, seems to be due to the first hand. For another example of an acute instead of a circumflex accent, cf. l. 40.

The remains of the marginal note against lines 42-4 do not correspond to anything in the extant scholia, and it is quite uncertain to which line the note refers. Allowing for the lost terminations of ll. 42-4, not more than one or two letters can be wanting at the beginnings of the three lines, but there is nothing to show how much is

lost at the ends. The readings]υς and]ισι are very doubtful; possibly the supposed υς and final ι of ισι should be regarded as a critical mark (resembling the sign for 900) corresponding to a similar mark against the word in the text which was the subject of the scholium.

86. This line and the next are transposed by Velsen without Ms. authority.

87. γ'ουν: the elision-mark and smooth breathing above ου seem to be due to the first hand; but the ν has certainly been corrected by the second hand, apparently from ε, so that it is probable that the first hand wrote γ'ου εστι. Rav. has οὖν, Ven. γάρ corrected by the second hand from γ'οὖν; the other Mss. vary between γ'οὖν, γοῦν and γάρ.

88. [χρη]στον: There is a short horizontal stroke above the ο, similar to that found above the ω of νικωσιν in l. 93. This is more like the sign indicating a long vowel than anything else, but, though the sign for a short vowel occurs in l. 45, the insertion of a mark of quantity over ον of χρηστον and ω of νικωσι is out of place.

89. After the χ of κρ[ουν]οχυτρολη[is an erased ρ.

90. Above]πινοι is a long horizontal stroke, which seems to be accidental.

91. The point after πρακτικωτερον is in the middle position.

93. For the stroke above the ω of νικω[σι, cf. note on l. 88. The marginal note against this line refers to διαπρατ]ουσι: cf. Gl. V. and Victorius διαπράττουσι: εὐτυχοῦσι.

95. The circumflex above the α of χοα and the double point after it were probably inserted by the writer of the scholia. The double point ought to indicate a change of speaker, as e. g. in the Lysistrata fragment. Perhaps line 96 τὸν νοῦν ἵν' ἄρδω καὶ λέγω τι δεξιόν, which concluded the speech, was omitted in the papyrus.

The note at the bottom refers to l. 84, ὁ Θεμιστοκλέους γὰρ θάνατος αἱρετώτερος. The extant scholia on this passage, with which the papyrus has some points of agreement, are thus reconstructed by Dindorf : Θεμιστοκλῆς ὁ καταναυμαχήσας ἐν τῇ περὶ Σαλαμῖνα ναυμαχίᾳ τοὺς βαρβάρους, εἶθ' ὕστερον φυγαδευθεὶς ὑπὸ τῶν Ἀθηναίων ἐπὶ προδοσίας αἰτίᾳ ψευδεῖ, καταφυγὼν πρὸς Ἀρταξέρξην τὸν Ξέρξου παῖδα, καὶ τιμηθεὶς τὰ μέγιστα παρ' αὐτοῦ, ὡς καὶ τρεῖς πόλεις εἰς ὄψον καὶ ἄρτον καὶ ποτὸν λαβεῖν, Μαγνησίαν, Μυοῦντα, Λάμψακον, ἐπηγγείλατο αὐτῷ καταδουλώσασθαι τὴν Ἑλλάδα, δύναμιν εἰ λάβοι. παραγενόμενος δὲ ἅμα τῷ στρατεύματι εἰς Μαγνησίαν, καὶ καταγνοὺς ἑαυτοῦ εἰ οἱ δι' αὐτὸν σωθέντες Ἕλληνες δι' αὐτοῦ δουλεύσουσι βαρβάροις, προφάσει χρησάμενος ὡς θυσίαν ἐπιτελέσαι βούλοιτο καὶ ἱερουργῆσαι τῇ Λευκόφρυϊ Ἀρτέμιδι καλουμένῃ, τῷ ταύρῳ ὑποδεὶς τὴν φιάλην, καὶ ὑποδεξάμενος τὸ αἷμα καὶ χανδὸν πιὼν ἐτελεύτησεν εὐθέως. οἱ δέ φασιν ὅτι συνειδὼς ὁ Θεμιστοκλῆς ὅτι οὐχ οἷός τε ἦν διαπραξασθαι τῷ βασιλεῖ ἅπερ ἐπηγγείλατο, οὕτως ἐπὶ τὴν τοῦ θανάτου αἵρεσιν παρεγένετο. τοῦτον οὖν τὸν τρόπον βέλτιον εἶναί φασι καὶ αὐτοὺς ἀποθανεῖν, κατὰ ζῆλον τοῦ Θεμιστοκλέους. διαβάλλει δὲ τοὺς Ἀθηναίους ὡς κακοὺς περὶ τοὺς εὐεργέτας. ἄλλως κ. τ. λ. In the papyrus version the narrative of Themistocles' death is shorn of all details and reduced to a bare abstract of the chief facts, the clauses being strung together by καί, but the close correspondence between the concluding sentence of the extant scholium (διαβάλλει–εὐεργέτας) and the remains of l. 4 in the papyrus version is noteworthy. πρός, which is preferable to περί, is actually found in the Laurentianus Θ. With regard to the reconstruction of the note in the papyrus, the size of the lacuna in the middle of the lines is determined by ll. 93-5 of the text, where it is known that from 13-15 letters are lost. The writing in the note, though smaller than that of the text, is more spaced out and contains approximately the same number of letters in a given space as that of the text. The beginnings of ll. 2-4 have been restored on the

assumption that nothing is lost before Θε]*μιστοκλ*' in l. 1, but the length of the lacuna at the ends of lines is quite uncertain. In l. 2 after *πα*]*ρα* is an obliterated letter. In l. 3 the first three letters and the final *ς* of *ανθεντης* are very doubtful.

II. *Aristophanes, Lysistrata.*

In this fragment, which also comes from a papyrus book, are preserved more or less completely some thirty verses of Aristophanes' *Lysistrata* (lines 433-447, 469-484), written, like I, in a goodsized clear cursive hand which we should assign to the end of the fourth or the first half of the fifth century. Changes of speaker are denoted by double dots or paragraphi, sometimes both (line 438); marks of elision are frequent, but no breathings or accents occur. A second hand seems to have made an alteration in line 444. The common use of iota adscript may suggest that this copy was not far removed from a much older manuscript, but the quality of the text is not high. The most interesting part is the chorus in lines 476 sqq., where however the papyrus unfortunately becomes very fragmentary. Its measurements are 10 × 16.2 cm.

Recto.

[αληθ]ες ω μια[ρα σ]υ που σθ[ο τοξοτη]ς
ξυνλαμβαν' αυτ[ο]ν κ'ωπισ[ω τω χειρε] δει :
435 ει τ'αρα νη την Αρτεμιν τη[ν χειρα] μοι
ακραν προσοισ[ε]ις δημοσιος ων [κλαυ]σεται :
εδεισας ουτος ου ξυναρπαζει[ς] μεσην
και συ μετα τουτου κατανυσαντε δησετον :
ει τ'αρα νη την Πανδροσον ταυτηι μονον

τ̲ην [χ]ειρ' επιβαλεις επιχεσει πατουμεν[ος
ἰδου γ' επιχεσει που σθ' ετερος τοξοτ[ης
τ̲αυτην προ[τ]εραν ξυν[δησον οτι]η κ[αι λαλει
ει τ'ἀρα νη την Φωσφ[ορον την χειρ ακραν
ταυτηι προσ[οι]σεις κυ[αθον αιτησεις ταχα
τουτι τι [ην που] τ[οξοτης ταυτης εχου
παυσω τ[ιν υμων τησδ εγω της εξοδου
[....]..[
. . . . . .

Verso.

[ουκ ο]ισθα λουτρον [οιον αιδ ημας] ελουσ[αν αρτι
[ε]ν τοις ἱματιδιο[ις και ταυτ] ανευ κ[ον]ιας
αλλ' ω μελ' ου χρη [προσφε]ρειν τοισι π[λ]ησιοισιν εικη
την χ[ει]ρ' εαν τ[ουτο] δραις κυλιδ[ι]αν αναγκη
επει θελω γ' ως σω[φ]ρωνως ωσπερ κορη καθησθαι
λυπ[ου]σα μηδεν ενθαδι κινουσα μηδε καρφος
[ην μη τ]ις ωσπερ σφηκιαι βλιττη με [κ]αρεθιζη
ω Ζευ τι ποτε χρησομεθα
[τοισ]δε τοις κνωδαλοις
[συ γα]ρ α[ν]εκτα ταδ [ε]τ' αλλα βασανιστεον
[τοδε σοι το παθος] μετ εμ[ου]
[οτι βουλομεναι ποτε] την Κραναην
[κατελαβον εφ ο]τι τε
[μεγαλοπετρον αβατον]
[ακροπολιν ιερον τεμενος]
[αλλ ανερωτα και μη πειθου και προσφερε παντα]ς ε[λεγχους
. . . . . .

433. We have supposed that this line was the first of the column, though the margin above is too narrow to be quite decisive.

ϛ in σϛ is doubtful, the remaining vestige being more

like the bottom of a τ. But there is no known variant and θ is not impossible.

436. προσοισ[ε]ις : l. προσοίσει. The mistake was no doubt due to the similarity of lines 440 und 444.

437. ξυναρπαζει[ς] : συναρπάσει or συναρπάσῃ Mss. The future is necessary, but the active form which the space in the papyrus indicates may be right. The υ in ξυν is corrected from α, and the ο of the preceeding ου has a thin horizontal stroke through the top which at first sight gives the letter the appearance of σ; but ο was probably intended.

438. κατανυσαντε : κἀνύσαντε Mss., no doubt correctly.

441. σθ' ; 'στιν Mss., as is required by the metre.

444. In προσοισεις some correction which it is difficult to explain seem to have been made by a later hand. Immediately after the first σ there is a small hole in the papyrus above which is what looks like the top of a superscribed α, while where the ι should be there is a large and thick blot.

447. It is not easy to reconcile the vestiges of letters here with the accepted text, εἰ ταχα νὴ τὴν Ταυροπόλον. νη could be read, but then there is hardly room for ει ταρα, which in lines 435, 439 and 443 occupies considerably more space. But the writing varies a good deal in size and may have got smaller just at this point.

470. A paragraphus below this line is probably lost in the lacuna.

471. τοισι : l. τοῖς.

472. δέ must be read after εαν with the Mss.

κυλιδ[ι]αν : i. e. κοιλιδιᾶν, which is also the reading (for κυλοιδιᾶν) of the Ravenna manuscript.

473. θελω γ' ως : θέλω 'γὼ Mss., rightly. l. σω[φ]ρονως.

475. σφηκιαι is a mistake for σφηκιαν.

477. τοις : Rav. has τοῖσιν, which is less suitable on metrical grounds.

478. The Mss. here read οὐ γὰρ ἔστ' (Rav. Aug.) or ἐσ' (Voss.) ἀνεκτὰ ταῦθ', ἀλλὰ βασανιστέον. ἀνεκτά was emended by Dobree to ἀνεκτέα, which has found favour with subsequent editors. The same metrical result is effected by the position assigned in the papyrus to ἐσ', which however produces an irregularity in the first foot. ρ of γα]ρ ist not certain, but the vestiges suit quite well ; there is not room for more than four letters in the preceding lacuna.

480. οτι βουλομεναι ποτε is a little long for the lacuna which is of the same size as in the preceding and following lines and would accordingly be sufficiently filled by 12-14 letters. It is therefore quite possible that in the papyrus version there was no discrepancy with the antistrophe, where according to the text of the Mss. the corresponding line (544) is a foot shorter than line 480. Enger's conjecture however, ἐπὶ τῷ ποτε, would be too short for the space.

Κ̣ρανχην : Κ̣ρανάαν Mss.

III. *Fragment of a Comedy.*

The following piece of a leaf from a vellum codex contains parts of a few lines from a comedy, which we have not succeeded in identifying. Professor Blass, to whom we have submitted it, thinks that the fragment may well come from one of the lost plays of Menander, but the remains are too scanty to afford a fair clue either to the nature of the scene or the identity of the author. The proper name Ἀππία, which apparently occurs in the dia-

logue in line 6, would be suitable for a female slave (cf. note *ad loc.*), but who the interlocutors are there is nothing to show; at line 13 they are evidently a father and son or daughter.

The fragment, which measures 5.6 × 9 cm., has suffered severely, the recto being much rubbed and discoloured, and the writing on the verso almost entirely obliterated. The script is a fairly formed sloping uncial, rather small in size and dating perhaps from the fourth century. The alternations of the dialogue are as usual marked by double points. Both high and middle stops are employed (high at lines 7 and 10, middle at line 6), as well as marks of elision, but there is no instance of accentuation. A correction in line 9 is due to a second hand.

Recto.

. . . . . .
[. . . . .] . ηδικη[
[. . . . .] . . . ς το χωριο[ν
[. . . .] . . . εκλεπτον : αλλ' ο[
ουδεν αδικουντα : και παρεστ[ι] που[
5 αυτος υπαγ ω βελτιστε συ [δε] τουτ[
ουκ α[ν] δυναιμην· Αππιαν[
εν τω καλειν· ποιον λεγε[ι
ου πανυ φιλανθρωπον[
μα τον Δι' ως εσπουδα[
10 απο της θυρας· βελτιον .[
[. . . . .]υτων ουχ' υ[
. . . . . .

Verso.

. . . . . .

]. . . . .

] πατερ τινα

]. . . ε γεγονεν

]. ο . . . [. . . . . .

]τιν . [. . . . . .

. . . . . .

3 ο[: or ε[?

4 The first three letters of ουδεν are very uncertain, as also are the π and υ of που at the end of the line.

6 The names Ἄππιος and Ἄπφιος (or -α), as Blass has pointed out to us, occur in Phrygian inscriptions and might naturally be found applied to a slave in the same way as Μίδας, Φρύξ (Aristophanes, *Wasps*, 433), etc.

7 The letters ωκ are very doubtful.

9 ως was written by a second hand above ουδ', which is crossed through.

10 απο is hardly certain.

14 εγον is clear, but the rest is dubious.

IV. *Homer, Iliad* XVIII.

A small fragment (4.2 × 4.9 cm.) from the upper part of a leaf of a papyrus book containing on the recto parts of lines 574-9 and on the verso parts of the last three lines of the Iliad, Book XVIII, followed by the title. The manuscript is rather well written in sloping uncials of medium size, dating probably from the latter part of the fourth or the fifth century. Elision marks occur in lines 576 and

617. The only point of interest in the text is the fact that the two alternative versions of line 617, the last of the book, are both given, one immediately below the other.

Recto.

[αι δε βοες χρυσο]ιο τετευχ[ατο κασσιτερου τε
[μυκηθμω δ α]πο κοπρου ε[πεσσευοντο νομον δε
[παρ ποταμον κε]λαδοντα παρα ρο[δανον δονακηα
[χρυσειοι δε νομ]ηες αμ' εστιχοων[το βοεσσι
[τεσσαρες εννεα] δε σφι κυνες ε.[
[σμερδαλεω δε λεο]ντε δυ εν πρωτ[ησι βοεσσι
. . . . . .

Verso.

[μητρος Αχιλληος θηκε] προπαροιθ[εν αειρας
[η δ ιρηξ ως αλτο κατ Ο]υλυμπου ν[ιφοεντος
[τευχεα μαρμαιρ]οντα παρ' Ηφαισ[τοιο φερουσα
[τευχεα καλα φερο]υσα παρ' Ηφαιστο[ιο ανακτος
Ι]λιαδος [ς

576. ρα[δαλον is equally possible.

578. κύνες πόδας ἀργοὶ ἔποντο is the accepted text here. Not improbably the termination of κυνες was written twice by mistake; the vestiges after ε would suit ς.

617. The first of these lines has the better authority and is prefered by La Roche and other editors. The second is found in a few Mss. including the Harris papyrus. Between the last line and the title are some horizontal dashes.

BERNARD P. GRENFELL.

ARTHUR S. HUNT.

LA MISE EN RELIEF PAR DISJONCTION DANS LE STYLE LATIN

La grammaire latine permet de placer les mots de façon variée; *uicit Alexander* comporte deux ordres licites, *Dareum uicit Alexander* six, *heri Dareum uicit Alexander* vingt-quatre, *heri pugnando Dareum uicit Alexander* cent-vingt, *heri pugnando Dareum uicit Alexander Magnus* sept-cent-vingt....

Non que l'ordre soit gratuit. L'écrivain latin n'est pas un âne de Buridan, obligé à chaque instant d'opter, sans motifs, entre des dizaines de partis qui s'équivalent. En réalité, chaque ordre implique une nuance de style, ou bien un ensemble de nuances. Si l'auteur vient de parler de Darius et qu'il soit près de parler d'Alexandre, il placera *Dareum* avant *Alexander;* s'il veut appuyer sur l'action plutôt que sur les personnes, il mettra *uicit* en tête . . .

Lorsque deux mots sont sans lien entre eux, comme *Alexander* et *Dareum,* le style, en ce qui les concerne, ne peut utiliser que la distinction attachée à leur ordre relatif, *Alexander... Dareum* ou *Dareum... Alexander.* Quand au contraire ils forment groupe, comme *Alexander-Magnus,* le style use aussi d'une autre distinction, contiguïté ou non-contiguïté. *Alexander-Magnus uicit* exprime une autre nuance que *Alexander uicit Magnus,* où le

groupe est disjoint par un corps étranger *(uicit)*, et *Magnus-Alexander uicit* une autre nuance que *Magnus uicit Alexander*. La disjonction d'un groupe par un corps étranger est ce que je me propose d'examiner ici. Pour que les groupes considérés ne soient pas trop disparates entre eux, je choisis, autant que possible, des groupes formés de substantif et épithète.

La disjonction a pour effet de mettre en relief, parmi les deux éléments du groupe, celui qui précède le corps étranger. Dans **Magnus** *uicit Alexander* par exemple, *Magnus* sera mis en relief par l'insertion de *uicit*. Cela serait utile dans une comparaison entre plusieurs Alexandres, où il conviendrait d'appuyer sur le surnom, ou encore dans une phrase malveillante pour le grand homme, où *Magnus* serait dit par ironie... Les motifs de la mise en relief peuvent être divers ; ce qui est constant, c'est qu'une mise en relief naisse de la disjonction.

Cicéron, *Phil.*, 1, 1 : *In quo templo, quantum in me fuit, ieci fundamenta pacis,* **Atheniensiumque** *renouaui uetus exemplum ;* **Graecum** *etiam uerbum usurpaui, quo tum in sedandis discordiis usa erat ciuitas illa ; atque omnem memoriam discordiarum obliuione sempiterna delendam censui.* Remarquer ici les épithètes contiguës à leurs substantifs, *quo templo, uetus exemplum, ciuitas illa, omnem memoriam, obliuione sempiterna,* mais, avec disjonction, *Graecum etiam uerbum,* ce qui met *Graecum* en relief. Remarquer aussi les génitifs contigus aux substantifs dont ils dépendent, *fundamenta pacis, omnem-memoriam discordiarum,* mais, avec disjonction, *Atheniensiumque renouaui uetus-exemplum,* où l'intercalation du verbe met en relief *Atheniensium*. Les deux mises en relief ont la même raison d'être, et elles ont entre elles une connexité. Chacune

d'elles équivaut à une antithèse implicite (la même, au fond, des deux côtés) : *Atheniensium*, et non pas *Romanorum ; Graecum*, et non pas *Latinum*.

Les disjonctions similaires sont courantes dans Cicéron, et il est courant que la mise en relief du premier élément soit justifiée au point de vue du style.

Les autres prosateurs procèdent comme Cicéron. Sénèque, *De provid.*, 1, 1 : *Quaesisti a me, Lucili, quid ita, si prouidentia mundus regeretur,* **multa** *bonis uiris mala acciderent.* De quoi est embarrassé Lucilius ? non pas de ce que quelques *boni* semblent avoir été atteints par des *mala*, ce que pourraient justifier d'exceptionnels concours de circonstances (ou qui prêterait à une contestation du fait), mais de ce qu'une telle injustice est ordinaire. *Multa* étant donc le mot essentiel, Sénèque le souligne en le disjoignant de *mala* par *bonis uiris*. Si Lucilius avait été déconcerté non de la seule fréquence de l'injustice, mais de sa nature même, Sénèque aurait dû recourir à une autre disjonction, et, pour mettre en relief les deux mots en lesquels l'injustice peut se résumer, écrire **mala bonis** *multa uiris* ou **bonis mala** *uiris multa.*

Le passage de Sénèque peut servir de type pour des milliers de cas où la disjonction met en relief soit un pronominal *(is, ille, quis ?...)*, soit un quasi-pronominal de quantité *(tot, quantus, pauci, magnus, parum, unus, uix...)*, parce que l'idée distinctive ou quantitative exprimée se trouve jouer dans le raisonnement un grand rôle.

Parmi les mots qui expriment une quantité, il ne faut pas oublier *omnes, plerique, nullus*. Et, avec *nullus*, il y faut compter *nemo, nihil, non*. La mise en relief de *non* par disjonction (elle ne diffère en rien de la mise en relief d'*Alexander* ou de *uicit*), c'est ce que les grammairiens

appellent « l'hyperbate de la négation ». Il n'y a pas besoin d'un nom particulier, là où il y a simplement application d'une loi générale.

Par le style, les comiques sont des prosateurs; leurs disjonctions ont donc le même caractère que celles de Cicéron ou de Sénèque. Térence, *Andr.*, 156: **Ea** *primum ab illo animaduertenda iniuriast;* ici, *ea* disjoint signifie « c'est cette... qui... ». Plaute, *Trin.*, 791 : **Sescentae** *ad eam rem causae possunt conligi,* « il y en a à foison, des prétextes... »

Chez les comiques comme dans la prose, la disjonction peut être invoquée en critique verbale. Plaute, *Cas.*, 262-263 : *Qui, malum! homini scutigerulo dare lubet? — Quia enim* **filio** *Nos oportet opitulari* **unico.** — *At quamquam unicust,* etc. Pour des raisons de métrique, Bothe a montré qu'il faut échanger entre eux *unico* et *filio*. La considération du style confirme cette vue, car, les deux mots étant disjoints, c'est le premier des deux qui est mis en relief. D'après les mss., ce premier des deux est *filio;* or, le contexte veut que ce soit *unico,* exactement comme Bothe l'a supposé sans connaître la loi de la disjonction.

Les poètes proprement dits, naturellement, ne se refusent pas une ressource d'art qui est si précieuse et aux comiques et aux orateurs. Virgile, *Bucoliques,* 1, 9-10 : *Ille* **meas** *errare boues, ut cernis, et ipsum Ludere quae uellem calamo permisit agresti;* ici, *ipsum* n'a de sens que grâce à la mise en relief de *meas,* laquelle attire l'attention sur la personne, et fait rapporter à la personne ce qui, — à considérer les mots indépendamment de leur ordre, — n'aurait trait qu'aux vaches. « Il **m**'a accordé cette double grâce, dit Tityre, que mes vaches pussent errer ainsi et que moi je pusse chanter. » Qu'on imagine,

un moment, l'ordre **boues** *errare meas* (qui, métriquement, vaut l'autre ordre) ; la place des mots ayant seule changé, le sens qui était bon deviendra ridicule : « à mes vaches il a accordé une grâce et à moi une autre ». *Boues* en effet, mis en relief, se trouvera en antithèse avec *ipsum*. — Par un tel passage, on voit combien il s'en faut (au moins quand il s'agit d'un Virgile) que l'ordre des mots en poésie soit commandé par la métrique. Seuls les poètes qui chevillent quant au choix des mots sont capables de cheviller aussi quant à l'ordre, et, en particulier, quant à la mise en relief par disjonction.

Que faire, demandera-t-on, des exemples comme **patulae** *recubans sub tegmine fagi,* ou l'épithète mise en relief semble peu nécessaire à l'expression des idées, où même elle pourrait être supprimée totalement ? Je réponds qu'il y a erreur ; on ne la supprimerait pas sans dommage. Un poète a sa façon d'être logicien ; il met la logique de son art non pas dans les termes qu'il emploie, mais dans les sensations qu'il éveille. Or *patulae* a sa place dans cette logique des sensations. Mélibée, en lui-même et sans le dire, oppose l'ombre abondante du hêtre au peu d'ombre qu'il espère trouver le long de la route d'exil ; l'adjectif a donc une utilité, latente si l'on veut, mais qui se laisse découvrir. Ce qui justifie la présence du mot en justifie aussi la mise en relief, et il serait vain de prétendre que Virgile n'a pas admis la disjonction à bon escient.

Son ami le lyrique en fait le même usage que lui. Horace, *Od.*, 4, 4, 57 :

> **Duris** *ut ilex tonsa bipennibus*
> **Nigrae** *feraci frondis in Algido,*
> *Per damna per caedes ab* **ipso**
> *Ducit opes animumque ferro.*

Il y a ici trois mises en relief d'épithètes ; aucune n'est oiseuse. La dernière, celle d'*ipso,* souligne l'essentiel de l'idée, qui est que la vitalité de Rome, au milieu de ses désastres, est paradoxale comme celle de l'yeuse sous la cognée. La première mise en relief, celle de *duris,* concourt à l'effet en soulignant la meurtrissure de l'arbre, et par conséquent celle de la cité. La seconde mise en relief, celle de *nigrae,* sert à agrandir la comparaison sans en avoir l'air. En effet, à la vision de l'yeuse isolée, elle substitue soudain celle de la forêt entière[1], si bien que l'inépuisable Rome ressemble pour le lecteur, sans que le poète le lui ait dit, à la frondaison infinie d'un horizon de montagnes.

Cette courte note serait trop incomplète si je ne signalais un cas de complication qui est fréquent. Deux mises en relief par disjonction peuvent être combinées dans un même enchevêtrement des mots ; ainsi l'ordre **nigrae feraci** *frondis in Algido* souligne à la fois *nigrae,* qui est disjoint du nom commun, et *feraci,* qui est disjoint du nom propre, et les deux mises en relief concourent à l'effet général. — Térence, *Andr.,* 32-33 : **Nil istac** *opus est arte, ad hanc rem quam paro, Sed eis quas... ;* ici *nil* est disjoint de *opus est,* ce qui souligne l'idée négative, et *istac* est disjoint de *arte,* ce qui souligne l'antithèse. — Les deux exemples ont ceci de commun, que la seconde mise en relief y est l'instrument de la première ; dans Horace *feraci* est le corps étranger qui disjoint *nigrae,* dans Térence *istac* est le corps étranger qui disjoint *nil.*

En pareil cas, la seconde mise en relief est-elle cherchée ou subie ? Comme il se peut que l'écrivain y tienne pour elle-même, et aussi qu'il l'accepte simplement pour

[1] Le passage de l'arbre à la forêt se retrouve dans Leconte de Lisle, mais les conditions sont tout autres : *A la cime des bois...*

l'amour de l'autre, répondre n'est pas toujours facile. La synthèse de deux disjonctions en un même point prête à la même casuistique d'art que la synthèse courante des poètes, celle qui combine le sens avec le mètre. La perfection, c'est que (comme dans le vers d'Horace) la seconde mise en relief, celle qui sert à produire l'autre et que j'appellerai auxiliaire, soit néanmoins utile en elle-même.

Dans Térence, voici un exemple de cette perfection[1]. *Andr.*, 247 : **Nullon** *ego* **Chremetis** *pacto adfinitatem effugere potero ?* Ici, *ego* suffisant à disjoindre *nullon,* il est clair que la place donnée à *Chremetis* a été choisie en vue de *Chremetis* lui-même. *Chremetis* signifie « ce Chrémès ! » ; il est déclamé avec une mauvaise humeur qu'annoncent les vers précédents.

Quelquefois, prise en elle-même, la seconde mise en relief n'est que supportable. — Quelquefois elle ne l'est même plus, et alors on ne peut expliquer la disjonction que comme un expédient, mis en œuvre en vue de la mise en relief précédente. Plaute, *Capt.*, 945-946 : *uae misero mihi, Propter meum caput* **labores homini** *euenisse optumo !* Ici *labores* est légitimement mis en relief par l'insertion de *homini,* mais il serait absurde que *homini* fût en relief lui-même.

Il sera sage de se défier des cas complexes de ce genre. Quand on dépouille un texte en y relevant mécaniquement tous les groupes disjoints d'un type donné, comme substantif et épithète, substantif et génitif dépendant, verbe et sujet, on est obligé d'enregistrer nombre d'exemples peu satisfaisants au point de vue de la mise en relief. En

[1] Pour simplifier, je fais abstraction de la disjonction du sujet *ego* par rapport à son verbe.

les revoyant, on s'aperçoit que presque toutes les disjonctions embarrassantes ne sont que des disjonctions auxiliaires.

En quelques pages, je n'ai que signalé sommairement aux connaisseurs du style certaines délicatesses, aux traducteurs et commentateurs certaines nuances qui échappent ; je veux encore signaler aux éditeurs un critère de l'intégrité du texte.

Tout comme un solécisme, une disjonction injustifiée peut constituer un indice de faute et mettre sur la voie de la correction. Minucius Félix, 3, 3 : *etsi non canis spumosisque fluctibus exibat ad terram, tamen* **crispis torosisque** ibidem *erroribus delectati perquam sumus, cum in ipso aequoris limine plantas tingueremus...* Etant ici sans raison d'être, la disjonction des épithètes confirme les soupçons nés d'ailleurs. De plus, si la correction doit avoir pour résultat que cette disjonction disparaisse, on aura ou bien à rayer *ibidem* (hypothèse violente), ou bien à en faire un mot lié au substantif, l'ensemble *ibidem-erroribus* représentant un groupe naturel de mots. Si bien que la considération de la disjonction conduit à une conjecture précise : *undae horroribus (undeorroribus* lu *iuidēerroribus),* que chacun, après mûr examen, sera libre d'admettre ou de rejeter, mais en comparaison de laquelle deviennent négligeables les conjectures qui ne tiennent pas compte de la disjonction.

La question de la mise en relief par disjonction ne concerne pas seulement l'époque classique. Le nom de Minucius avertit qu'elle intéresse tout auteur pouvant prétendre au titre d'écrivain.

Louis HAVET.

VASE DU DIPYLON

DER STREITWAGEN IN DEN JÜNGEREN SCHICHTEN DER ILIAS

Robert[1] hat in der Ilias hinsichtlich des Gebrauches des Streitwagens zwei Schichten unterschieden, eine ältere, in welcher sich nur die Volkskönige dieses Gefährtes bedienen, und eine jüngere, in welcher der Gebrauch des Streitwagens weiter verbreitet erscheint und mehrere ein und derselben Völkerschaft angehörige Krieger als παραβάται ausrücken. Er schliesst seine auf die letztere Phase bezügliche Darlegung mit folgenden Worten[2]: « Ob es wirklich einmal in Ionien eine solche Armeeeinteilung gab, bei der den Wagenkämpfern ungefähr die Rolle der späteren Kavallerie zugefallen sein würde, oder ob wir es nur mit einer archaisierenden Phantasmagorie des Dichters zu tun haben, mögen andere entscheiden. »

Die folgenden Zeilen enthalten einen Beitrag zur Entscheidung der von meinem Freunde gestellten Alternative. Ich glaube nachweisen zu können, dass während eines Abschnittes der Zeit, während deren die Entwickelung des Epos im Gange war, nicht weniger als 96 athenische Bürger über Streitwagen verfügten.

Der geometrische Stil, den wir als den Dipylonstil zu

[1] *Studien zur Ilias*, p. 355-356, 491-492.
[2] P. 491.

bezeichnen gewohnt sind, kam in Attika während des 9. Jahrhunderts zu vollständiger Ausbildung und wurde während der ersten Hälfte des folgenden Jahrhunderts allmählich durch das Eindringen orientalischer Motive zersetzt. Auf den umfangreichen Gefässen dieses Stiles, die über den Gräbern aufgestellt wurden und deren Bilder sich auf die Leichenfeier beziehen, ist nicht selten ein ganzer Gürtel der den Bauch des Gefässes umgebenden Dekoration mit einer Reihe von Wagen bemalt. Da die auf diesen Wagen stehenden Männer in der Regel Waffen führen und bisweilen sogar mit Helmen und Schilden ausgestattet sind[1], kann es keinem Zweifel unterliegen, dass es sich um Streitwagen handelt, eine Tatsache, durch die jedoch keineswegs die Annahme ausgeschlossen wird, dass dieselben Gespanne auch dazu dienten, um Wettfahrten zu Ehren der Toten vorzunehmen. Jedenfalls beweisen diese Bilder, dass während der Periode des Dipylonstils athenische Krieger bei Leichenbegängnissen auf ihren Streitwagen stehend aufzogen, wie es nach der Schilderung der Ilias die παραβάται der Myrmidonen taten, als der Leichnam des Patroklos nach der Brandstätte gebracht wurde[2]. An den uns gegenwärtig bekannten Gefässen der in Rede stehenden Gattung sind die mit solchen Aufzügen verzierten Gürtel, wie es scheint, fast durchweg mehr oder minder fragmentiert. Doch genügen die erhaltenen Teile, um zu erkennen, dass darauf eine beträchtliche Anzahl von Wagen dargestellt war[3]. Als Beispiel diene das Gefäss, dessen oberer Teil

[1] Die Belege in der folgenden Anmerkung 3.

[2] XXIII, 132-133.

[3] Ich gebe beifolgend die Liste der Dipylongefässe, auf denen solche mit Wagenzügen verzierte Gürtel angebracht sind, und füge unter jeder Num-

durch die diesen Bemerkungen beigegebene Abbildung reproduziert ist[1]. Das Bild des oberen Gürtels stellt den Leichenwagen umgeben von Leidtragenden dar. Der untere Gürtel zeigt einen Zug von Zweigespannen, von denen sich dreizehn erhalten haben. Herr Georges Nicole, der das Gefäss während seines letzten athenischen Aufenthaltes untersuchte, teilt mit, dass das auf der Rückseite herausgebrochene Stück Platz für zwei weitere Wagen darbot. Hiermit ergibt sich, dass während der Periode des Dipylonstils mindestens fünfzehn athenische Bürger Streitwagen besassen. Fragen wir, ob sich diese Tatsache mit den Nachrichten in Einklang bringen lässt, die über die damalige Organisation des athenischen Heeres vorliegen, so kann die Antwort nur bejahend lauten.

Von den 48 Naukrarien, das ist den Verwaltungsbezirken, in welche Attika, seitdem es ein einheitliches Staatsgebiet bildete, bis zur Demenordnung des Kleisthenes zerfiel, hatte jede zwei ἱππεῖς zu stellen[2]. Dieses Substantiv, wenn es die Hellenen im militärischen Sinne und für Truppengattungen gebrauchten, die ihren eigenen Heeren angehörten, wechselte dreimal seine Bedeutung. Im ho-

mer die Zahl der Wagen bei, die sich auf dem betreffenden Gürtel erhalten haben. 1. *Mon. dell'Inst.*, IX, Taf. XXXIX, 1, XL, 1 (unsere Vignette); *Ann.* 1872, p. 142-143: dreizehn Wagen. — 2. *Ann. dell'Inst.*, 1872, p. 139, N° 15; *Arch. Zeitung*, XLIII (1885), p. 139-140: sechs Wagen. — 3. *Ann. dell'Inst.*, 1872, p. 138, N° 3: fünf Wagen. — 4. *Ann. dell'Inst.*, 1872, p. 144, N° 43: drei Wagen. — 5. *Ann. dell' Inst.*, 1872, p. 146, N° 44; *Tav. d'agg.*, J 2: drei Wagen. — 6. *Athen. Mitteilungen*, XVII (1892), p. 207: vier Wagen. — 7. *Journal of hellenic studies*, XIX (1899), pl. VIII: ein vollständiger Streifen mit drei Wagen. — 8. *Athen. Mitteil.*, XVIII (1893), p. 106: hier ist die Zahl der Wagen nicht angegeben.

[1] Nach *Mon. dell'Inst.*, IX, Taf. XL, 1.

[2] Pollux, VIII, 108. Vgl. über die Naukrarien, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXVI, 1 (1898), p. 402 ff.

merischen Epos heissen ἱππῆες die Wagenkämpfer[1]. Als der Streitwagen abgenommen war und sich die vornehmen, schwer bewaffneten Krieger des Reitpferdes als Transportmittels bedienten, wurden die berittenen Hopliten als ἱππεῖς bezeichnet[2]. Schliesslich wurde dasselbe Substantiv auf die Kavallerie übertragen, die alle hellenischen Staaten, abgesehen vielleicht von den thessalischen, verhältnismässig spät einführten, Athen erst zwischen 477 und 472 v. Chr.[3], Sparta gar erst i. J. 424[4]. Die ἱππεῖς, die von den Naukrarien gestellt wurden, als in Attika der Dipylonstil herrschte, können keine berittene Hopliten gewesen sein, da Darstellungen solcher Krieger auf den Bildwerken dieses Stiles vermisst werden, ebensowenig Kavalleristen, da die erste Organisation einer athenischen Bürgerreiterei erst erfolgte, als die Naukrarien seit mehreren Jahrzehnten nichts mehr mit der Aushebung des Landheeres zu tun hatten. Also bleibt nur die Annahme offen, dass jene ἱππεῖς während der Periode des Dipylonstils παραβάται waren, eine Annahme, die um so näher liegt, als die Wagenkämpfer im Epos ἱππῆες heissen und die Entwickelung des Dipylonstiles zeitlich zum Teil mit derjenigen des Epos zusammenfiel. Hiernach sind die Krieger, welche von den Malern der Dipylonvasen dargestellt wurden, wie sie den Pomp des Leichenbegängnisses durch einen auf ihren Streitwagen vorgenommenen Aufzug erhöhen, für ἱππεῖς der gleichzeitigen Naukrarien zu erklären. Durch diesen Nachweis sind wir in den Stand gesetzt, die Zahl der athenischen Bürger zu bestimmen, die da-

[1] Robert, *Studien zur Ilias*, p. 491-492.
[2] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXVII, 1, p. 180.
[3] *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, XXXVII, 1, p. 236.
[4] *Thucyd.*, IV, 55, 3.

mals über Streitwagen verfügten. Da auf jede Naukrarie zwei ἱππεῖς kamen, betrug die Zahl jener Bürger sechsundneunzig. Hiermit stellt sich ein ähnlicher Sachverhalt heraus, wie ihn Robert in den jüngeren Schichten der Ilias nachgewiesen hat.

Der Einwand, dass damals ein hellenisches Heer schwerlich so zahlreiche Wagenkämpfer enthalten haben könne, wird durch die Rede entkräftet, die der Dichter der Ἀγαμέμνονος ἀριστεία dem Nestor in den Mund legt. Der greise Held rühmt sich der Taten, die er als Jüngling in einer Schlacht gegen die Epeier vollbracht[1]. Sein Vater habe ihn — so erzählt er — wegen seiner grossen Jugend verhindern wollen, an dem Kampfe teilzunehmen, und ihm deshalb seinen Streitwagen verborgen. Da sei er zu Fuss ausgerückt, habe gleich beim Beginn des Gefechtes den Schwiegersohn des Augias, Mulios, getötet und dessen Streitwagen bestiegen. Auf diese Weise sei es ihm gelungen, während des weiteren Verlaufes der Schlacht nicht weniger als fünfzig Streitwagen zu erbeuten, nachdem er deren παραβάται und ἡνίοχοι niedergeworfen[2]. Nestor behauptet hiermit keineswegs sämtlichen Wagenkämpfern der Epeier den Garaus gemacht zu haben. Vielmehr gibt es selbst zu, dass ihm die beiden Molioniden entronnen seien, hinsichtlich deren wir voraussetzen dürfen, dass sie entweder beide als παραβάται, das heisst jeder auf einem besonderen Streitwagen, ausrückten oder dass sie sich beide, wenn der eine Bruder den anderen als ἡνίοχος begleitete, eines und desselben Streitwagens bedienten. Wenn aber der Dichter den jungen Nestor nicht weniger als fünfzig feindliche Wagenkämpfer erlegen liess, so musste

[1] *Il.*, XI, 656 ff.
[2] *Il.*, XI, 717-752.

er logischer Weise annehmen, dass Wagenkämpfer des epeiischen Heeres auch durch die Hand anderer pylischer Krieger fielen und dass es einem Teile der ersteren gelang, sich den Angriffen der Sieger zu entziehen, wie dies ausdrücklich für die beiden Molioniden angegeben wird. Hiernach kann die Zahl der Wagenkämpfer, die der Dichter im Heere der Epeier voraussetzte, nicht wesentlich verschieden gewesen sein von derjenigen, die sich aus der von mir dargelegten Kombination für das athenische Heer während des 9. und der ersten Hälfte des 8. Jahrhunderts v. Chr. ergab.

Ausserdem ist in diesem Zusammenhange noch eine der Scenen zu berücksichtigen, die Hephaistos im XVIII. Gesange der Ilias auf dem Schilde des Achill anbringt[1]. Die Wehrmänner einer belagerten Stadt überfallen die Heerden der Belagerer. Als die letzteren hievon Kunde erhalten, besteigen sie schleunigst die Streitwagen[2] und eilen zu der Stelle, wo die Feinde gegen die Heerden und Hirten wüten. Die Tatsache, dass der Dichter von dem Fussvolke schweigt und nur die παραβάται den Kampf aufnehmen lässt, beweist, dass er dem Heere der Belagerer eine beträchtliche Zahl von Kriegern zuschrieb, die über Streitwagen verfügten.

Wenn in den älteren Teilen des Epos der Streitwagen ein Privilegium des Volkskönigs ist, so hängt dies offenbar noch mit der hervorragenden Stellung zusammen, welche die Herrscher während der mykenischen Periode

[1] *Il.*, XVIII, 509 ff.

[2] *Il.*, XVIII, 530 : οἱ δ' ὡς οὖν ἐπύθοντο πολὺν κέλαδον παρὰ βουσὶν | εἰρέων προπάροιθε καθήμενοι, αὐτίκ' ἔπ' ἵππων | βάντες ἀερσιπόδων μετεκίαθον, αἶψα δ' ἵκοντο. Dass hier ἵπποι den Streitwagen bezeichnet, ergiebt sich aus dem Vergleiche mitzahlreichen anderen Stellen, z. B. *Il.*, III, 113, 327; V, 13, 19, 111, 163, 227, 249, 255, 328; VII, 15, 16; VIII, 128.

eingenommen hatten, eine Stellung, die in den mächtigen Burgen wie in den prächtigen Palästen dieser Periode einen so bezeichnenden Ausdruck findet. Während der Zeit, in welcher die spätere Entwickelung des Epos stattfand, war neben das Königstum eine aus den Grossgrundbesitzern bestehende Aristokratie getreten, die einen beschränkenden Einfluss auf die Macht des Monarchen ausübte. Nicht einmal der Titel βασιλεύς blieb den Volkskönigen vorbehalten, sondern wurde auch auf die Grossgrundbesitzer übertragen, die den Rat des Königs bildeten und seine ständigen Tischgenossen waren[1]. Wie in Rom war gewiss auch in Griechenland das Purpurgewand ursprünglich ein Abzeichen der Königswürde. In der Dichtung, welche die Ankunft des Odysseus bei den Phäaken zum Gegenstand hat, erscheint der Gebrauch dieses Gewandes verallgemeinert. Odysseus tritt im Palaste des Alkinoos mit einem purpurnen Pharos auf, das ihm Nausikaa zugestellt hat[2]. Die Tochter des Phäakenkönigs würde eine grosse Taktlosigkeit begangen haben, wenn sie den schiffbrüchigen Fremden mit einem ausschliesslich dem Monarchen zukommenden Gewande ausgestattet hätte. Angesichts dieser Tatsachen scheint es ganz natürlich, dass sich die wehrfähigen Grossgrundbesitzer auch das königliche Gefährt aneigneten.

Die Annahme, dass die hellenischen παραβάται, wenn deren eine grössere Anzahl in dem Heere vorhanden war, ein Geschwader gebildet und eine von dem Fussvolke unabhängige taktische Verwendung gefunden hätten, wie die Wagenkämpfer in den altorientalischen Heeren und später die Kavallerie, halte ich für verfehlt. Doch muss

[1] *Il.*, XII, 319; *Od.*, I, 394; VI, 54; VII, 49; VIII, 41, 390.
[2] *Od.*, VIII, 84.

die Erörterung dieser Frage anderswo erfolgen, da die Analyse der zahlreichen Stellen der Ilias, die hierbei zu berücksichtigen sind, die meinem Aufsatze gesteckten Grenzen weit überschreiten würde.

W. HELBIG.

NOVA ADDENDA AD LEXICON MEUM GRAECUM SUPPLETORIUM ET DIALECTICUM (LEIDAE 1900) EIUSQUE APPENDICEM (IBIDEM 1902)

ἀβρόχιστος. CPG 15, 22. Cf. ἀβροχεῖν.

ἀγάθεος dorice = ἠγάθεος. Add. Bacchyl. III, 62. V, 41.

ἀγαθώτατος. Tit. Patarensis Heberdey-Kalinka, p. 25, n° 31, 9; — τάτη. Tit. Galat. Journ. of Hell. Stud., XIX, 57, n° 1, 4.

ἄγλις vox megarica = σκορόδου κεφαλή. Arist. Ach. 762. Cf. Callimachi fr. 140 ἀμφί τε κεβλὴν | εἰργμένος ἀγλίθων οὖλον ἔχε στέφανον et idem in Hecalae fr. ap. Didymum ad Dem. Phil. XII (XIII), ed. Diels, col. 14, 34, Νισαίης ἄγλιθος ἀπ' ὀργάδος.

Ad ἀγορά. Suid. οὐ λόγων ἀγορὰ δεῖται Ἑλλάδος ἀλλ' ἔργων. Cf. Plaut. Capt. 492, verba sine penu et pecunia.

ἀδιούτωρ, adiutor. RNN 130 (saec. V-VI) Wessely.

Ἀδρήστεια. Add. Herond. VI, 58, λάθοιμι δ' (tale quid dicens), Ἀδρήστεια. De huius deae cultu in insula Co cf. Herzog, *Coische Forschungen und Funde*, p. 46.

ἀείω = ᾄσω. Laco Ar. Lys. 1243.

αἰγίσχος. Deli tit. a. 250 a. C. BCH, XXVII, p. 96: ἠδυποτίδιον ἀντὶ τῶν αἰγίσχων ὧν ἀνέθηκεν Ἡγήμων. Cf. Hes. αἰγίσχον· αἶγα ἐκτομίαν.

αἶξ, ὁ = τράγος. Herond. VIII, 25 et 67 ed. Nairn.

αἶρα. Add. Herond. VI, 100, τῶν τ' αἰρέων | αὐτῇσι (pullis), ῥῖψον.

ἀλήθειν (= ἀλεῖν) cum obscoena amphibolia usurpat Herondas,

II, 20, δωρεὴν γάρ οὔθ' οὗτος πυροὺς | [δίδωσ' ἀλήθειν οὔτ' ἐγὼ πάλιν κείνην. Cf. permolere. Sensu proprio legitur VI, 81. Forma hellenistica.

ἀληθής, probus? Herond. VII, 70, τὠληθές — ἔργον « the proper kind of work » vertit Nairn. Nisi praestat cum Buechelero interpretari τὠληθές = ἀληθῶς.

ἄλλως θ'ὅτε = ἄλλως τε καὶ ἐπειδή. Liban. Or., XIX, § 16.

ἀλοᾶν = τύπτειν. Add. Herond. II, 34. Cf. 58, ubi, postulante metro, legitur ἦν δὲ πὺξ ἀλοιήσῃ.

ἄλυτρον, vox perquam dubia. Amh. pap. II, 143, 5, ubi sententia potius ἄροτρον requirere videtur quam ἄλοιτρον, triturandi instrumentum, sive potius ἀλοίατρον a verbo ἀλο(ι)άν.

Ad ἀλφιτηρός. Aliter Nairn, qui legens ἐρεῖς τι — τάχ' ἀλφιτηρὸν ἐργαλ(εῖ)α κινεῦσι explicat: You must name a price that means bread and butter to the shoemaker.

ἅμα cum genetivo, ut ὁμοῦ Soph. Philoct. 1218? Herond. IV, 95, ἁμ' ἀρτίης — τῆς μοίρας, cum (victimæ) parte adæquata. Vid. Nairn.

Ad ἀμβολογήρα Nairn ad Herond. I, 62, citat Plut. Sympos. III, 6, 4, ἀνάβαλ' ἄνω τὸ γῆρας | ὦ καλὰ Ἀφροδίτα.

ἀμειαγώγητος, non appensus. Synesii ep. V, καθ' οὕτως ἄτιμοι τῶν Πτολεμαΐδος ὅρων ἀπεληλάσθωσαν, ὅτι σὺν αὐτοῖς ἥκει χρῆμα πᾶν ἀμειαγώγητον ἀποφέροντες. Cf. μειαγωγεῖν in lexicis.

ἀμιλλα, cupiditas. Herond. VI, 68, ἰδοῦσ' ἀμι[λλ]ῃ τῶμματ' ἐξεκύμηνα. Cf. Eur. Hipp. 1141; Gorg. Hel. 5.

ἀμφελήλευθεν = ἀμφελήλυθεν tit. cret. GD 4999, 4, ut in Nisyræ et Calumnæ titulis. Cf. GD 3496.

Ad ἀνάγκαι. Cf. Herond. V, 68; Herod. I, 116; Thuc. I, 99; III, 82.

ἀναθήκαιμι byzantine = ἀναθεῖναι, v. c. Theophylacti ep. LXIX.

ἀναθυμίασις. Add. Petron 47, anathymiasis in cerebrum it et in toto corpore fluctum facit.

ἀνακακκάζειν. Vid. s. v. ὑποκιναιδεῖν p. 875.

Ad ἀνάλημμα. Cf. BCH XXVII, p. 76, τὸ ἀνάλημμα τὸ ἐν τῶι Νυμφαίωι οἰκοδομῆσαι.

Ad ἀνεικόνιστος. Crönertii sententiæ adversatur Wilcken, Archiv III, p. 235.

Ad ἀνενγαρεύτως. Vitium typogr. pro ἀνενγάρευτος.

ἀνεπίγραφος, sine inscriptione, passim occurrit in donariorum catalogis.

Ἀνθεστήρια (Ἀνθεστηριών) non ab ἄνθος (vetat analogia) derivandum putat A. W. Verrall, Journ. of Hell. Stud. XXI, p. 115, sed ab ἀν(α)θέσασθαι. Cf. J. E. Harrisson, Prolegomena of the Study of Greek religion, p. 48, quæ principio festum mortuis sacrum fuisse demonstrare conatur.

ἄνσεεν pro ἥνσει = ἥνθει. Laconi Ar. Lys. 1247 reddidit Wilamowitz. Epicum ἐπενήνοθε ibi cft. v. Leeuwen.

ἀντάτας, vas (qui pro alio noxam patitur) Gort. tit. GD 5015, 23. Vid. ἄτα.

Ἀντιαλκίδας forma laconica nominis Ἀνταλκίδης. Dem. Phil. X, 33, cod. Σ et Didymus ad eum locum col. 7, 13, Ἀντιαλκ[ίδου. Cf. l. 19 ed. Diels.

ἀντίπυργος, ὁ, armarium. Liban. Or., XI, § 254, 6, παρ' ἡμῖν δὲ καὶ ταῦτα (sc. τὰ μέσα τῶν κιόνων ædium) πωλητήρια, ὥστε ἕκαστοι [μικροῦ dele invectum ex vs. 10] τῶν οἰκημάτων ἀντιπρόσωπον ἐργαστήριον, ἀντίπυργοι ξύλινοι καὶ ῥῶπες εἰς σκέπην. Cf. s. v. πυργίς. — Adiectivum = ἰσόπυργος est ap. Eur. Bacch. 1097 et hinc Christ. pat. 668.

ἀνφιπαίσοντι = ἀμφισβητήσουσιν. Tit. Gortyn. GD 4985, 12, ἀ. τὸ κοινὸν οἱ Ῥιττήνιοι πορτὶ τοὺς Γορτυνίους.

ἀνχιμωλία, lis. Gort. tit. GD 4970 — ὅστις μέζατ[ος?] ἴοι τῶι ἀνφαντῶι μὴμεν (= μὴ ἦμεν) ἀγχεμω[λίαν]... Blass coniecit μεζα[μωλ]ίοι. Sec. Comparettium μέζατος = μέσσατος = μέσος. Vid. s. v. μωλεῖ.

ἄξιον cum futuri pro præsentis aut aoristi infinitivo. Didymus ad Dem. Phil. X, 44, p. 41, 15 sq. ed. Diels Ἄξιον διαπορή-

σειν. Cf. p. 59, 51, Ἔδει — τερατεύσεσθαι. Citatur Hatzidakis Einl. i. d. Neugr. Gr. 190.

ἀπαμβλύνειν. Add. Herond. I, 67, τὰ λευκὰ τῶν τριχῶν ἀπαμβλύνει τὸν νοῦν.

Ad ἀπεκατεστάθη. Jam TH, II, 22, est ἀπεκατέσταμες. Alia exempla vid. ap. Nachmansonum, Laute und Formen der Magn. Inschr., p. 153.

Ἀπελλωνία, Ἀπελλωνιάτας cretice = Ἀπολλ. GD 5013.

ἀπεμπολᾶν, vendere. Add. Herond. VII, 65.

ἁπλόη, simplicitas. Synesius ep. 148, extr. εἴδες ἁπλόην πολιτευμάτων.

ἄπνους transitive = ποιῶν ἄπνους (sc. τοὺς ἀσχωλιάζοντας), Herond. VIII, 74, πολλῶν τὸν ἄπνουν κώρυκον (= ἀσκόν) πατήσαντων, nisi forte vera lectio est εὔπνουν, inflatum.

ἀπολιχαίνειν, abligurire. Aristophani. Ach. 968, ubi legitur ἀπολιγαίνῃ, reddidit v. Leeuwen, coll. Hom. Φ. 123, ἀπολιχμᾶν.

ἄπ-ωτος, surdus. Inscr. cypria SGDI 104 to-po-to-e = τῶπωτω ἠ[μί], surdi sum (donum votivum). Cf. ἀπόθεος, ἀπόμαχος, cett.

Ad. ἁρπάζειν. De causa mortis, ut latine rapere, vid. s. v. σκόρπιος et cf. CIG 4708.

ἀρύταινα Magdolæ pap. sæc. III, a C. BCH XXVII, p. 196, l. 3, εἰσένεγκε θερμοῦ τὰς ἀρυταίνας <καὶ?> κατεσκέδασέν μου καὶ κατέκαυσεν τήν τε κοιλίαν καὶ τὸν ἀριστερὸν μηρὸν ἕως τοῦ γούνατος κτέ., ubi apposite confertur Antiphanis fr. 25 K.

Ad ἀρχηίας. Cf. GD 5018 et 5155, 9.

ἀσαφηνής. Aeschylo Pers. 638. βάρβαρ' ἀσαφηνῆ pro βάρβαρα σαφηνῆ reddidit Headlam, coll. Luciano I, 465, ἐπίτρυχόν τε καὶ ὀσαφὲς ἐφθέγγετο-παραμιγνὺς ἅμα καὶ βαρβαρικά τινα καὶ ἄσημα ὀνόματα.

Ad ἀσπονδί. Cf. etiam Nachmanson, Laute und Formen der Magn. Inschr., p. 139.

ἀστράπτων, Jovis epitheton. Vid. s. v. βροντῶν.

Fάστων cretice. GD 5114.

ἀττακητων. Typ. vitium est ἀπτακητων in Appendice.

Ad αὐφθέντης Corrige typ. vit. αὐθίντης in αὐθέντης.

αὔτοπτος. Hesychii locus post ἐπαύρους κτέ. sic corrigatur: ἐπ' αὐτόπτῳ· ἐπ' ὄψει [ἐπ' dele] αὐτοφανεῖ· ἐπ' αὐτοφώρῳ δὲ ὁ φανερῶς καταληφθείς, ὑπεύθυνος γενόμενος, ἢ ἐπ' αὐτῷ κλέμματι εὑρεθείς, ἔτι κατέχων αὐτό.

Ad ἀφοσιοῦσθαι. Cf. etiam Platonis personati (cuius epistulas genuinas non esse contendo, licet aliter videatur Blassio. Cf. Append., p. 250 s. v. μή) ep. VIII, p. 331, ubi οὐκ ἀφοσιούμενος opponitur voci προθύμως.

βαλανίσκος? demin. a voc. βαλανεύς. Petronius 42 init. balis-cus (sic) enim fullo est. Vid. Burmanni ed. notas.

Ad Βοιηδρομιών etc. Cf. etiam ἀγδοιήκοντα et προνοιῆσαι. Post βουκάπαι etc. in Appendice excidit H(esychius).

Ad βούλομαι (App.). Nisi forte Aristophanes scripsit ἤ' γωγ' ᾠόμην.

βουνευρίζειν = μαστιγοῦν βουνεύρῳ. Marci diaconi vit. Porphyrii, p. 79, 6 (ed. Teubn.), τοὺς δὲ βουνευρίσας ἀπέλυσεν.

Ad βρένθειον. Vs. tertio corrige καλλίκομον.

Γερβανικός pro Γερμ. in seris titulis ut Σβυρναῖος. Vid. Nachmanson, Laute und Formen d. Magn. Inschr., p. 82. De μ et β confusis (vid. B et M) citat Kretschmer BCH XXXV, 603 sqq. et Dieterich ibid., XXXVII, p. 415 sqq.

γῆ. Vid. γῶν.

γλακτοπαγής. Smyrnæ tit. metricus, vs. 2 in Jahrb. d. D. Arch. Inst. XIX, p. 186: γλακτοπαγεῖ μαστῷ.

δαίνυσθαι. Add. Herond. IV, 91.

δαψιλής. Add. Herond. VII, 89, δαψιλέων τε καὶ καλῶν ἔργων.

δέδεξο sequiore usu = δέξαι. Synesius ep. 84 init.

δεικνύναι Herond. I, 83, δεῖξον pro δός (proprie voor den dager mee!..., ut vernaculo sermone dicimus), si l. s.

δεῖνα, τό. De hac formula, cf. Cobet, Var. Lect., p. 108. Novum exemplum præbet Herond. I, 40.

Ad δεῖται: In Herondæ loco, VI, 41, πολλά pro subjecto habet Blass. Locutio proverbialis Herond. VII, 49, ἀλλ' εὖ λέγων γάρ, φασίν, ἡ ἀγορὴ δεῖται. Cf. I, 77, ἀλλ' οὐδὲ τούτων, φασί, τῶν λόγων Γυλλὶς δεῖται.

Ad δέκα ἓν κτέ. Cf. etiam Nachmanson, Laute und Formen der Magn. Inschr., p. 147.

Δεκέλεια. Proverbialiter Synesius ep. 79, νυνὶ γὰρ οὑτός ἐστιν ὁ πᾶσιν αὐτὸν τοῖς εὐγενέσιν ἐπιτειχίσας Δεκέλειαν.

Δέκμος, Δέκμιος. Decimius in titulis. Vid. Nachmanson l. l., p. 66.

δέρειν κατ' ὦμου, catomidiare. Herond. III, 3. Vid. ὦμος.

Ad δεῦτε. Add. Herond. III, 11; VII, 70. Brugmann Gr., p. 533 comparat τῆτε apud Sophronem pluralem vocularum τῆ.

δημοθυνία = δημοθοινία. Tit. aedis Jovis Panamari BCH XXVIII, 12, n° 1B, l. 23 (plenus itacismis). Eodem forma, p. 31, n° 17, 5.

Δήμωνος περὶ προσιμίων longum fragmentum citat Didymus ad Dem. Phil. XI, 11, ed. Diels, p. 55, 65 u. 59, 33. Cf. Zenob. III, 87; Pausan. ap. Eustath., p. 1746 etc.

διακατείχοσαν Mylasæ tit. Magn. a. M. 47, 24. De hoc similibusque præter Thumb., p. 186 sq. cf. Nachmanson l. l. 152. Vid. σαν termin. Lex., p. 739.

διακολαφίζειν (?) verbo percolapare (sic) vertere videtur Petronius Sat. 44.

Ad διαλέγεσθαι. Cf. exempla hellenistica ap. Nachmanson l. l., p. 171.

διαμυθαίνειν. Vid. infra s. v. ὀργᾶν.

διαμφίδιος coll. Aesch. Prom. 584 pro διαιφνίδιος Aristophani Thesm. 127 reddidit Fritsche. Cf. Leeuwenii nota.

διανευ[ῆ]σαι = διανεῦσαι. Didymus ad Dem. Phil. X, 44, ed. Diels, p. 41.

Ad διασεῖν (lex. p. 940). Cf. etiam Nachmanson l. l., p. 70.

Ad διδόναι. Elliptice = πληγὴν διδόναι. Rev. pap. Lips. 13, col. III, 3, ὁ ἄλλος λίθῳ δέδωκεν τῷ υἱῷ μου.

διελθυρις (?)· διάμφοδος. Vid. ἐρθυρις.

διεναντίας· ἐχθρας. H. Fort. δι' ἐναντιώ<σεως· δι> ἐχθρας.

δι' ἔνδειαν φρενῶν· διὰ μωρίαν. H. Glossa poetica.

διεξοδικῶς· πλατέως (fuse). H. Cf. in lexicis διεξοδικός.

διοκωχή, ut ἀνοκωχή, κατοκωχή, μετοκωχή, παροκωχή, συνοκωχή formæ veteres et sinceræ, non διακωχή etc. Vid. Cobet, Nov. lect., p. 168 sqq.

Ad Διονυσαλεξάνδρου cet. Append., p. 255. De hac fabula nuperrime plenissime egit A. Kœrte in Herma XXXIX, p. 481-498.

Ad δισάκκιον. Cf. Petronius Sat. 31: inter promulsidaria asellus erat Corinthiacus cum bisaccio positus, qui habebat olivas in altera parte albas, in altera nigras.

Ad δρυφαίνηκα. Corrige τὸν pro ὀν.

δῶτος· δώς. φέρνη. H. An δωτύς?

δωῶ· δώσω. H. Gl. laconica.

Ad Ε pro Ι. Item in nominibus latinis, ut Τεβέριος (usque ad a. 4 p. C.), Δομέτιος, Δομετιανός, Καπετωλῖνος etc. Vid. Nachmanson, p. 22.

ἔγκηροι· ἔνητοί. H. Fato obnoxii = ἐπίκηροι.

Ad ἐγώ. In papyris æg. passim μοῦ, μοῖ pro ἐμοῦ, ἐμοί.

ἐγῶδε = ἐγὼ ἥδε. Herond. I, 3.

ἐγῶμι = ἐγὼ εἰμι. Ibid. V, 15. Cf. ἐγῶδα.

ἐδωλιάζειν. Deli tit. a. 250 a. C. BCH, XXVII, p. 74, l. 1: καὶ ἐργάταις ἐδωλιάσασιν I.

Ad εἴργειν. Notabilis est titulorum formula οὔτε ὁδὸν οὔτε κακοπαθίαν ἔ[ι]ργω, v. c. Cretici vs. 13 in Mus. Rhenani LIX, p. 567 sq.: οὐθὲν ὑκελείποντε φιλοτιμίας οὔθ' ὁδὸν οὔτε κακοπαθίαν ἔργοντες et vs. 24 sq., ubi est ὑπέλειπον.

Ad εἰσαγωγεύς. In Larymnæ tit. aet. imperat. BCH XXVII est magistratus, qui introducit contenturos in ludis Apollinis Ptoei. Editor Bizard cft. Plat. Leg. p. 765 A et tit. att. I, G. III, 1193, ubi decem sunt ephebi εἰσαγωγεῖς. Iidem

alibi audiunt *εἰσαγωγοί*, velut in Trallium titulo CIG 2932; Mitt. VIII, 330; BCH XXVIII, 80.

Ad *εἰσιτητήρια*. Apud Herodianum, Mœridem, Hesychium, solæ apparent formæ syncopatæ *κατιτήρια*, *κατιτήριος*. Cf. Nachmanson l. l., p. 113.

Ad *ἐκπανοῦν*. L. 4, corrige *ἐκπεφαλωμένος*.

ἐλαττοῦν = *ἐλάττω εἶναι*. Magdolæ pap. sæc. III a. C. BCD, XXVII, p. 181, l. 12, *ἐπαναγκάσαι αὐτὸν ἀπ[οτίνειν ἡμῖν] τὸ δια[φέρον] τῶν ἐλαττούντων ιδ' κεραμίων ὅσον ἂν κατομοσώμεθα*.

ἐλκυστός? Tit. acdis Jovis Panamari n° 27, B. 14, BCH XXVIII, p. 43: *ἱερεὺς — μετὰ γυμνασιαρχίαν ἑλκυσιήν*. Suspicor lapidem habere *εἰκοστήν*.

Ad *ἐμβαδόν*. Cf. Magdolæ pap. s. III a. C. BCH XXVII, p. 189, 9, *πήχεις ἑβδομήκοντα* [*κατ'*] *ἐμβαδὸν δοθῆναί μοι* cum nota editorum, p. 191.

Ad *ἐνδώμησις*. Recurrit vox in Trallium tit. BCH XVII, 78, n° 1, 10.

ἐνέστασθαι hellenistice = *ἐνεστάναι*, v. c. Magnesiæ ad M. tit. 138 a. C., n° 105, 8-36, (ut *καθεσταμένος* pro *καθεστώς* n° 110, a, 2).

ἔπειταν pro *ἔπειτεν*, *ἔπειτα*. Vid. Nachmanson l. l., p. 19.

ἐπιθέατρον, theatrum accessorium, an ædes theatro contiguæ? Deli tit. (250 a. C.) BCH, XXVII, p. 71, 95), *τῆς ἐργασίας τοῦ ἐπιθεάτρου ἐξέδομεν πόδας διακοσίους κτέ*, Cf. p. 78, 121.

ἐπιλανθάνεσθαι. Per tmesin *ἐπὶ μὴ λάθῃ*. Herond. IV, 93.

ἐπισπῇ = att. *ἐπακολουθήσῃ*. Herond. II, 47. Cf. Aesch. c. Tim. § 139.

ἐπιτεύξασθαι = *ἐπιτυχεῖν*. Theophylactus ep. 49 et 78.

ἐπιτιμητής, æstimator. Cf. Bœckh. Inscr., vol. I, p. 141. Add. Deli tit. 250 a. C. BCH, XXII, p. 74.

ἐπιχάραντες = *ἐπιχαράντας*; Insc. aet. Ptolem. Archiv. III, 128.

ἐπιχύτης (= -τήρ) poculum. Deli tit. (250 a. C.) BCH XXVII, p. 87.

ἐπουλώνουμ, epulonum. Vid. φράτρεμ infra.

ἐπωροφίς, tectum = ἐπωροφία. Deli tit. (250 a. C.) BCH XXVII, p. 71. Vid. κατακαλλύνειν infr.

ἐτέκνως = εὐτέκνως. Journ. of Hell. Stud., XVIII, 327, n° 47, 10 sera Ponti, inscr. Vid. Ἐφραῖος cett. et s. v. κατασκευάζειν in lexico.

Ad εὐκέρως. Nunc vid. Herond. VIII, 17 in Nairnii editione.

ἐχξ = εξ Mileti tit. a 156-5 a. C. Rev. d. Phil. XXII, p. 123, 40; Cf. ἐγξακοσίων Magn. a. M. tit. sæc. III a. C. 4, 4 et 10, 3.

ζαπλουτος. Cf. Petron. Sat. 37 : adeo saplutus est.

ζώνη = δύναμις. Libanii Or. XVIII, § 134. Qui locus addatur iis qui leguntur in Thesauro IV, p. 61.

Ad H pro E. Jonice ῆ ante vocalem vertitur in ε̄. Cf. Schulze, Q. Ep. 404 et Brugmann Gr. 56. Vid. infra Πετρέεντος.

ἠαυτῶν = ἑαυτῶν. Magnesiæ a. M. tit. 156, 6 (221-220 a. C.). Cf. Nachmanson l. l., p. 21.

Ad ῆς. De usu hellenistico (= ionico) term. gen. et dat. in ῆς, ῆ pro att. ᾶς, ᾷ post Thumb, p. 68 sqq. Cf. Nachmanson l. l., p. 28 sqq.

Ad θάλπειν. De amoris fervore add. Herond. II, 81, εἴ σευ θάλπεταί τι τῶν ἔνδον. Cf. Aesch. Prom. 590.

θεέ pro θεός in vocativo. Add. Pisidiæ tit. incertæ ae. Journ. of Hell. Stud. 1902, 355.

θυθέντος = τυθέντος tituli, v. c. Deli a. 250 a. C. BCH, VII, p. 66. θυθέντα Magn. a. M. 99, 7 (sæc. II, a. C.). Cf. ἀπεθέθη.

θυμερεστάτ[ῃ] = θυμῃρ. Serus Bithyniæ cippus BCH, XXVII, p. 330, n° 40, 2.

Ad ἰατροί Vollgraffii catalogo nunc add. Teni tit. BCH, XVII, p. 233 sq. et Amorgi BCH, XVIII, p. 197.

ἱερητεύειν sermone communi = ἱερατεύειν. Tituli Phocenses ap. Baunackium, quorum nullus antiquior sæc. II a. C. Cf.

ἀρχιερητεύειν in Magn. a. M. tit. 221, 2 (sæc. I a. C.) et H pro A.

ἰκεῖαι pro ἱκῆαι. Tit. metr. Magn. a. M. 17, 47.

Ad ἱματίζειν cf. pap. Arch. III, p. 174, 18, θρέψω καὶ ἱματίζω = ἱματίσω.

ἵμερος f. l. pro ἱμερτός in tit. metrico sæc. IV p. C, Isauræ novæ in Journ. of Hell. Stud. XXIV, 262, vs. 6 : καὶ κοῦραι ε[ἰ]μεραὶ κάλλος ἀγασσαμεναι. Corrigatur καὶ κόραι εἰμερταὶ.

ἰσαθάνατος. Aristotelis Paean vs. 6, καρπὸν ἰσαθάνατον. Vera hæc lectio, coniectura reperta a Bergkio, legitur in Didymi comm. ad. Dem. Phil. col. 6, ed. Diels. Diog. L. habet εἰς ἀθάνατον, Athenæus τ' ἀθάνατον.

Ad ἱστάναι. ἵστασθαί τινι, stare aliqua re, sæpe apparet in formula amphictionica ἱερομνημόνων κρίματι στῆναι, velut in tit. Delph. BCH, XXVII, p. 102 sq.

Ad ἰσχάδας. Coniectura Verrallii ingeniosior quam verior in lexicon meum recipi non debuerat.

κά per haplologiam pro κατά (?). Tit. Magn. a. M. 179, 33, κὰ τὰ (sic Nachmanson pro κατὰ) δόξαντα, coll. c. a. Dieterich, p. 124 et Meisterh., p. 217 sq.

κά pro κἀν. Herond. II, 62, πέπονθα· ὅσσα κὰ πίσσῃ μῦς. Cf. VIII, 1 ἄστηθι.

καβολά = καταβολά. Inscr. argiva n° 20, fr. I-II, l. 3. Cf. n° 5. G. Vollgraff BCH 1903, p. 263 et 267.

καθάραι, hellenistice = καθῆραι sæpe occurrit in titulis sæc. III a. C. et sqq.; de forma media pro activa vid. Deli tit. a. 250 a. C. BCH, VII, p. 66 : χοίρος τὸ ἱερὸν καθάρασθαι et sæpe in sqq. ubique lustrandi sensu.

Ad καθεσταμένος. Cf. supra s. v. ἐνέστασθαι.

καρδιώσσειν Siceliotas dixisse pro βουλιμιᾶν refert ex Epicharmo Apollodorus ap. Photium et Suidam s. v. καρδιώττειν. Cf. E. Bechtel, Apophoreton, Berolini 1903, p. 73, über die Bezeichnisse des Magens im Griechischen.

κατακαλλύνειν, expurgare. Deli tit. a. 250 a. C. BCH XXVII,

p. 71: Νικίαι καὶ τοῖς μετὰ Νικία κατακαλλύνασιν τὴν κόπρον τῶν περιστερῶν ἀπὸ τῆς ἐπωροφίδος Δ⊢⊢⊢

Ad κάτανδρα. Cf. κατάφυλλον, « Liste des bewirtschaft. Bodens ». Vid. Rostowzew, Arch. III, p. 202.

καταπτήσσειν. Serior perfecti forma κατέπτηκα = -χα Themist. or. XXIV, 309, Didymus ad Dem. Phil. XI, 4, ed. Diels, p. 53, 25, ubi citatur Hes. s. v. πτάκες et ἐπτακέναι.

Ad κατεξουσία. Add. serum tit. Maced. Mitt. XXVII, p. 307, n° 4.

κατεσκέβασεν et κατεσκευσύασε = κατεσκεύασεν. Vid. s. v. κατασκευάζειν.

κατονινάναι. Tit. delph. Amphion. BCH XXVII, p. 107, l. 15, μήτε τέκνων μήτε σπορῶν μήτε καρπῶν μήτε οὐσίαν κατόνασθαι ἐάσωσιν κτέ. Cf. Ar. Eccl. 917. Petron. 44, ita meos fruniscar cett.

κλείσιεν. Add. tit. Deli (250 a. C.) BCH, XXVII, p. 80 sqq. (sæpius).

κοιάστωρ = κουάστωρ, quæstor. Juliani ep. 26 (lemma).

κολλιων (gen. plur.) quid? CPG, 30, col. 3, 14. An κολλίκων? Cf. ibidem 23 sq. χόρτου et κρέως et col. 42, 5, κοπταρίων, alibi ὀψαρίων et similia.

κοπτάριον, diminut. subst. κοπτή. Add. CPG, 30, col. 42, 5. Vid. lexica.

copto-placenta, vox græco-latina Petron. 40, placenta e frustis comminutis composita.

Ad γριοβόλια. Jam occurrit in Pergami tit. act. Attali III. Vid. s. v. μεταπαιδιά infra.

Ad κυσός. Herond. II, 46, Headlam coniecit μὴ πρὸ ὅτε κυσὸς φῷῃσι, putans κυσός significare τὴν ὀπὴν τῆς κλεψύδρας, coll. Eubuli fr. II, p. 202 K.

Ad Κυφαρισσιφᾶς. Stephanus Xanthoudides BCH XXVII, p. 292 sq. lapide denuo inspecto legit: Τί[μων Πανί] || ὑλοσ [κόπῳ] || Κυφαρισσ[ίτᾳ] || εὐχάν, itaque deleatur hoc nomen.

λακτίζειν. Proverbium πρὸς κέντρα λακτίζειν. Ammianus Marc. XVIII, 5, 1, vertit contra acumina calcitrare.

Ad λαμπαδοδρόμια. Pergami primum memorantur aet. Attali III, Mitt. XXIX, p. 152, n° 1, 43.

Ad λεία (App.). Add. Liban. Or. XII, 540 et XVIII, 524.

Λητοῦν acc. = Λητώ. Herond. II, 98. Cf. Μητροῦν IV, 45, πειθοῦν VI, 75, Κυψοῦν Hipponactis fr. 87.

λιθεία. Add. Deli tit. (250 a. C.) BCH, XXVII, p. 75, 90, λιθείαν τὴν εἰς τὴν στοάν.

Ad λογισταί. Commemorantur etiam in titulis Deli, Ii, Corcyræ Melaenæ, Astypalaeæ. Vid. BCH XXVIII, p. 326.

Λωρέντιος, Laurentius. Jasi tit. Rev. d. ét. gr. VI, 193, n° 41, 2. Cf. Πῶλλα, Πώλη, Πωλλίων.

Ad Μᾶ. De cultu deæ Comanensis cf. Mitt. XXIX, p. 169 sq., ubi est Pergami tit. Ἀσκληπιακὸς ἰατρὸς Μᾶ ἀνικήτου. Citantur ibi CIG 2039; Ἀθηνᾶ 1900, p. 65 sqq., Mitt. 1893, 415.

ματτυοκόπης (?). Ammianus Marc. XV, 5, 4. Eusebio cui cognomentum erat inditum Mattyocopae. Cf. ματτυολοιχός. Melior forma foret aut ματτυοκόπτης aut ματτυοκόπος. Legendum suspicor Mattyocoptae.

μεταπαιδιά, ludus intermedius an posterior? Pergami tit. act. Attali III, Mitt. XXIX, p. 152 sqq., n° 1, 26 sq. ἐπαγγειλάμενος π]οιῆσαι καὶ τὰ κριοβόλια τῆς τῶν ἐφήβων μεταπαιδιᾶς πρὸς ἀλλήλους.

μητρωνυμία apud Coos. Vid. Nairnii nota ad Heroud. I, 50.

Ad μολπεύειν. Hæc scribens, nondum legeram Mileti titulum de μολποῖς (Wilamowitz, Sitz. d. Berl. Ak. 1904, 619 sq.), unde apparet μολπεύσαντας esse μολποὺς munere defunctos.

μόλυβδος. Vid. infra σφαῖραι ἐκ μολύβδου.

μῶρα. Herond., V, 16, οὐ τὰ νῦν εὖσαν μῶραν Βίττυναν, ὡς δοκεῖς, ἔϑ' εὑρήσεις. Buecheler « Differre puto a μώρην ut morionem a stulto. »

Ad νικαφόρια Nunc vid. Mitt. XXIX, p. 153 sq.

ξηροφαγία. Add. Petron. 56, 17, ubi Buecheler pro acerophagie saecle correxit xerophagiae e sale.

ξυστάλλιον forma demin. vocis ξυστήρ. Deli tit. (250 a. C.) BCH, XXVII, p. 87 extr. ξυστάλλιον ἐγ κιβωρίωι, ἀνάθημα. (Ἀρχίππης).

OI pro O, aet. hellenistica, ut Βοιηδρομιών, βοιήθεια, βοιωθήσας, ὀγδοίη, ὀγδοιήκοντα, προνοιῆσαι, quæ locis suis notavi.

Ad οἰδῆσαι. Nairn cft. Plaut. Cos. III, 3, 20 nescio quid se sufflavit uxori suæ.

οἰκονόμισσα. Isauræ novæ tit. 24 sæc. V, p. C, in Journ. of Hell. Stud. XXIV, p. 283. Δοξα οἰκονόμισσα ἡ σεμνή. Incertum sitne oeconomi uxor an mulier eo munere ecclesiastico fungens. Cf. διακόνισσα.

οἰνάνθη. Tit. aedis Jovis Panamari nº 31, 11 in BCH XXVII, 47 : .....ον μετὰ οἰναν θη<η>ις (?) γυμνασιαρχήσαντες κτέ. Cf. nota editoris.

Ad ὄνασις. In fine adde : Ar. Thesm. 469; Philemonis fr. 156, γένοιτό σοι τούτων ὄνησις. Herond., VII, 34. Κ]έρδωνι μὴ βίου ὄνησις | κὠ[νηί]ων γένοιτο.

Ad ὄνομα. Notabilis Libanii locus Or. XXI § 7, τούς τε δεῦρο (Antiochiam) μετοικοῦντας ὅσοι τε ἐν τῷ τῆς πόλεως ὀνόματι..

ὄνος (ἀλέτης). Add. Herond., VI, 83, τρίβουσα τὸν ὄνον σκωρίην πεποίηκεν.

oxycomina, olivæ salsæ. Vox græco-latina. Petron. 66.

ὄπιθεν pro ὄπισθεν in prosaico tit. act. imper. Termessi Oest. Jahr. III, 206. Cf. Kühner-Blass, II, 308 sq.

Ad Optativus sine ἄν. Pro futuro apud Byzantinos, ut Theophyl. ep. 59, αἱμασιᾷ γὰρ τὸν ἀγρὸν περιφράξαιμι et 69, ἐγχαράξαιμι—ἀναθήκαιμι.

ὀργάζειν. Add. Sophoclis fr. ἐν[Πριμ]έσιν ap. Didymum ad Dem. Phil., XII (XIII), ed. Diels, p. 67, 11 : ἔμισγ' ὅσον δε[ῖ π]ηλὸν ὀργάσαι κ[αλό]ν. An δὴ pro δεῖ?

ὀργᾶν Add. Didymum l. l., καὶ Αἰσχύλος ἐπὶ τῶν πρὸ τῆς Καδμείας νεκρῶν τῶν πρὸς τὴν ταφὴν ἑτοίμως ἐχόντων· ὦργα (= κατήπειγε) τὸ πρᾶγμα, διεμύθαιν' ἤδη νέκυς.

Ad ὀργάς. Cf. Philochori fragm. ibidem, p. 65, 44 sqq. et ipsum grammaticum, p. 67, 4 sqq., qui deinde citat Callimachi vs. et locum Androtionis e libro ζ' τῶν 'Ατθίδων.

Ad ὅρκος. Nunc adde Amphictionum sacramentum in tit. Delph. sæc. II, a. C. BCH, XXVII, p. 107 col. B, 1, 10-16.

ὀρνιθοκλέπτης. Herond., VI, 102, ὠρν[ι]θο[κ]λέ[π]ται. Supplevit Headlam.

Ὀσεράπις, Ὀσοράπις (Πετευσαράπις) = Σαράπισ in pap. æg. Vid. Wilcken, Arch. II, p. 249 sqq.

Ὀστ⟨ί⟩ινος bœotice = ὀστέινος, fistula ostea. Ar. Ach. 863.

Ὅτι in epistulis papyr. sæpius omittitur v. c. PC, 875, 3, γεινώσκεν (sic) σε θέλω, τὴν ἐπιστολήν σου ἔλαβα (sæc. II, p. C.); 822 γινώσκεν σε θέλω, μὴ μελησάτω σοι περὶ τῶν σιτικῶν. — Contra abundat P. Lips. III, 5, οὐκ οἶδα ὅτι τίς ἐστιν αὐτῶν. Cf. ὅτι τί.

Ad ὅτις. Forma masculina ὅτιος legitur in tit. Latoo sæec. V, a. C. BCH XXVII, p. 221, 5: ὅτιος δέ κα κόσμος μὴ βέρζηι κτέ.

ουν, terminatio ionica subst. in ώ. Vid. supra Λητοῦν.

παραρρέγχειν dictum de marito dormire simulante, dum mœchus uxorem suam subagitat. Cf. Festus, p. 173 M. et Cic. Fam. VII, 211. Horat.-Carm. III, 6, 25. Juven I, 56 sq. al.

Ad πάντοτε. Vid. etiam Nachmanson l. l., p. 140.

παράτομον, τό, « Querdurchschnitt ». Deli tit. a 250 a. C. BCH, XXVII, p. 101 sq. 105, κυπαρίσσινα ξύλα καὶ δρυΐνων παράτομα et similia ibidem.

Ad πεδιαρός. Dele; nam melius postea BCH 1903, p. 272 Vollgraff edidit πεδ' ἰαρόν.

πέκος, τό = ὁ πόκος, testibus lexicis veteribus. Cf. τὸ πλέκος. Sic interpretandum videtur *pecus* Juvenal. XII 41.

περιξεῖν. Add. Libanius Or., XVIII, § 219, νῆσος περιεξεσμένη saxis arduis (lævigatis) cincta.

πηδᾶν de viva carne humana pulsante usurpat Herond. IV, 61.

πίσσα. Herond. II, 62, πέπονθα πρὸς Θάλητος ὅσσα κἀ (= κἀν) πίσσῃ μῦς. Cf. Theocr. XIV, 51 ibique schol. et parœmiogr.

πίσυγγος. Add. Herond. VII, 38, ed. Nairn.

πλαισιοῦν. Deli tit. 56, 29 in BCH XXVIII, 165 : ναυμαχίας εἰκόνα κυπαριττίνην ... πεπλαισιωμένην ἔχον γραφήν, i. e. distinctam quadris.

πλόκαμος pro πλεκτάνη, si l. s., usurpat Theophylactus ep. 74: τοὺς πολύποδας φασὶν-τοὺς ἑαυτῶν κατεσθίειν, πλοκάμους.

Ad Πλυντηριών. Idem mensis occurrit apud Ἰητάς. Cf. BCH XXVIII, p. 323.

ποικίλη De Stoa sic dicta cf. Synesii ep. 54 et 136.

πολιτεία pro πόλις. Vid. infra s. v. χώρα.

πολυκίων. Serus tit. metr. Psithyri vs. 1 in Mus. Rhenani, vol. LIX, p. 633 : νηὸν πολυκείονα.

πολυτιμεῖν (?). Obelisci in circo maximo tit. vs. 2 ap. Amm. Marc. XVIII, 4, 19, πολυτιμήσας τοὺς — θεούς. Corrigendum arbitror πολυτιμη⟨τί⟩σας.

ποταμοφυλακίδου. Wilckenii Ostr. II, n° 104 et Harkellii n° 5, p. 55, vol. XXV, Amer. Journ. of Phil. (a. 116/7 p. C.) commemorant tributum ὑπὲρ ὀψωνίου ποταμοφυλακίδου.

Ad πράκτωρ. Praeterquam Athenis praetores et in Aegypto occurrunt in insulis Io, Teno, Imbro, Sicino. Vid. BCH XXVIII, p. 315.

πρεσβεύεσθαί τινα sequente inf. (per legationem) petere ab aliquo ut aliquid faciat. Theophylacti ep. 34, τὸν Ὀλύμπιον ἐπρεσβεύοντο ἡγεμόνα παρασχεῖν αὐτοῖς. Eodem sensu verbo activo utitur ep. 49 ὑπὲρ παιδὸς ἐπρεσβεύομεν, ubi simpliciter est rogare, ut πρεσβεία ep. 54 est petitio.

προιερατεύειν. BCH XXVIII, p. 241, l. 14, ἀρ]χιερατηκυῖα Σεβαστῶν καὶ προιερα-ηκυῖα et p. 36, n° 20, l. 5 ; p. 472, n° 32, 5 προιερατευκότες.

πρόνοια. Μὰ τὴν πρόνοιαν formula iurandi, v. c. in rec. pap. Lips. 13, col. III, 3.

προνοιῆσαι. Magnesiæ ad M. tit. 101, 76, 86; 70 sæc. II, a. C.); ibidem l. 57; 83, 16 alibi. Cf. OI pro O.

προσπατταλεύειν Add. Timocl. comici Ἰκαρίων fr. ap. Didymum ad Dem. Phil. × § 70, ed. Diels, p. 45, col. 10, 5 γυμνὸν ἑστάναι καμίνῳ προσπεπατταλευμένον κτέ.

προτυμβίδιον σῆμα. Tit. metricus Dorylæi in BCH XXVIII, p. 192, vs. 8.

πύλη. Figurate ἐν πύλαις pro κατ' ἀρχήν, initio, dicere videtur Pseudocrates in ep. 38 ad uxorem, ubi post πλούτῳ excidisse puto spernendi notionis infinitivum. Locus non intellectus ab Herchero.

Πώλλα, Πώλη, Πωλλίων, Paula, Pollio in titulis. Cf. supra Λωρέντιος et Nachmanson l. l., p. 60.

ῥοδία, dolii genus? Chionis epist. VI init. ταρίχου ῥοδέαν ubi ῥοδίου coniecit Cobet.

Ad ῥοδιακόν. Vox sæpe occurrit in templorum donariis, v. c. Deli tit. 250 a. C. BCH, XXVII, p. 100 sqq.

σεπτέμουρα. Vid. φράτρεμ.

Σημαντικός, i. e. σήματα φαίνων, Jovis epitheton. Dorylæi inscriptio n° 9, 5 in BCH XXVIII, p. 194.

Sigmaticum aoristum, ut apud Homerum in orientali et asiatica græcitate servasse breves vocales ε̄ et ο̄ in coniunctivo titulorum sæc. IV et III a. C. testimoniis ostendit F. Solmsen in Mus. Rhen. 1904, p. 161-169.

σινδο[νο]πώλης. Wünsch, Defix. att., n° 87.

σιταλετική corrige pro σιταλική.

σκιή metaphorice=θάνατος. Herond. I, 16: τὸ γὰρ γῆρας | ἡμέας καθέλκει χἠ σκιὴ παρέστηκεν.

σκινδαλαμίζειν, diligenter pervestigare. Theophylactus ep. XXIV, τὴν πόλιν ἐσκινδαλάμιζον ἅπασαν, εἴ που τὸν Ἀγησίλαον ἦν μοι θεάσασθαι.

σκόρπιος. Notabile epitaphium æg. BCH XVIII, p. 370, n° 101, ὑπὸ σκορπίου ἡρπάσθη, ubi similia citantur. Aeg. Zeitschr. 1894, n° 36 et Mus. Berol. inscr., 2134.

Ad *σμίνθα* Adnotationis fini adde « sed Teni *Σμίνθιος* respondet *τῷ Ἀπατουρίωνι* ». Vid. BCH XXVII, p. 235 sq. cum nota, p. 238.

σοφίζεσθαί τινα = *κατασοφίζεσθαι*. Add. Chionis epist. IV, med.

σποδῆς pro *σπουδῆς*. Magnesiæ ad M. tit. 101, 81 sæc. II, lapicidæ errore? Sed cf. Nachmanson l. l., p. 81.

Ad *στατίων*. Cf. Wessely, Wien. Stud. XXIV, p. 148. Alio sensu sodalitium CIG, 5853; Mileti tit. Jahrb. d. Arch. Inst., XIX, p. 9, *ὁ στατίων τῶν κατὰ πόλιν κηπουρῶν*.

στενὸν ὑποβλέπειν? Aristæniti ep. II, 18 init. *ἐπὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς καθέλκοντα τὴν ἀμπεχόνην κἀκεῖθεν κομιδῇ στενὸν ὑποβλέπουσα*. Num forte *ἀτενές*?

στοαοροφή, portici tectum. Trallium inscriptio n° 1, 4 in BCH XXVIII, p. 78: *τὴν μεσημβρινὴν στοαοροφήν*.

στρόφωμα = *στροφεύς* sive *στρόφιγξ*. Add. Deli tit. 250 a. C. BCH, XXVII, 76, *χοινικίδας ποιῆσαι εἰς τὸ στρόφωμα τῶν θυρῶν τοῦ ναοῦ*.

συμφιλοδοξεῖν in titulis variat cum crebriore verbo *συμφιλοτιμεῖσθαι*, v. c. BCH XXVIII, 46, n° 30, 12; cf. n° 37, 6.

συνδιακτορεῖν. Timoclis comici Heroum frag. ap. Didymum ad Dem. Phil. X, 570, ed. Diels, p. 45, 70 sq. *Ἑρμῆς δ' ὁ Μαίας ταῦτα συνδιακτορεῖ*. Pap. *συνδιακτονει*. Cf. ed. min., p. 22. Nisi forte legendum *συνδιακονεῖ*, quod tamen vix puto.

συνεγκαίειν. Deli tit. a. 250 a. C. BCH, XXVII, p. 70. *Νυνίωι συνεγκαύσαντι τὰ κτήνη*.

συνέριθος. Add. Magdolæ pap. sæc. a. C. III., ibidem p. 200, l. 3.

σύνθημα, tessera commeatus (reispas). Juliani ep. 71, § 1. Cf. 72.

συρίττειν. Add. Timoclis fr. *Ἰκαρίων* ap. Didymum ad. Dem. Phil. X, 70, ed. Diels, p. 47, 10 sq., ubi poeta ad populum: *μηδὲ συρίξητε*.

σφαῖραι ἐκ μολύβδου, flagellum massis plumbeis distinctum Liban. Or. XIX, § 15. Cf. Prudentius περὶ στεφ. X, 116, ictus plumbei; Cod. Theod. III, 35. Plumbatarum vero ictus in ingenuis corporibus non probamus.

σφενδάμνινος. Add. Synesii ep. LVI, σφενδαμνίνῳ μοι καὶ ἀκλινεστέρῳ συνέσεσθε. Cf. Ar. Ach. 181; Cratini fr. 301, Theophr. H., pl. III, 3, 1.

Ad σώζων. Cf. Journ. of Hell. Stud. XXIV, p. 22.

σωληνοκέντης = σωληνοθήρας. Mileti tit. Jahrb. d'arch. Inst. XIX, p. 9, n° 2, ὁ στόλος τῶν σωληνοκεντῶν.

ταριχεύειν, metaphorice macerare, exsiccare. Add. Libanii Or. XVIII § 43 et § 170.

ταρτήμορον (sic) λιβανωτοῦ. Deli tit. a. 250 a. C. BCH, XXVII, p. 69.

Ad ταυροβόλιον. Cumontii sententiam taurobolia non differre a Tauropoliis in titulis latinis, Dianæ Tauropoli sive Anaitidis festo, impugnant editores magnæ inscriptionis pergamenæ, Mitt. XXIX, p. 145 sqq., aet. Hadriani, ubi vox recurrit, qui tauropolia formam corruptam esse putant. Vid. supra κριοβόλιον.

Τεβέριος. Vid supra E pro I.

τέγγειν. Petronius 34, quare tengomenas faciamus, i. e. potemus. Cf. 73 extr.

τέτευχα hellenistice = τετύχηκα, v. c. Mylasæ tit. Magnesiæ a. M. 93, C. 9 et 15. Cf. Phrynich., p. 395.

τίθεσθαί τινι pro προστίθεσθαι vitiose legitur bis apud Synesium ep. 81 et 94 d. Cf. Liban. XVIII, § 85.

Ad τιταί. Nunc adde Latus tit. BCH, XXVII, C. 7.

Ad τόκοι. Herond. IV, 51, καὶ τἀρχαῖα καὶ τόκους τείσεις. Cf. Lysias ap. Athen. XIII, 612 C.

Tom-aculum, vox græco-latina. Petron. 31 extr.; 49 extr.

τόρνευμα. Add. Deli. tit. a. C. 250 BCH XXVII, p. 66.

τραπεζατίτης. Hesychius τραπεζίτην· Πάριν τὸν παραβάντα τὴν

τράπεζον. Evidenter τραπεζατίτην amendavit Tucker in Cl. Journ. a. 1904, p. 431.

τροχήλατος. Soph. O. R. 806 C. Robert, Zur Oedipussage, Apophoreti (Berol. 1903) p. 99 sqq. probabiliter coniecit τῆς τροχηλάτου (sc. ὁδοῦ) pro τὸν τροχηλάτην.

Ad τρόπος. Verborum lusus: Synesii ep. L, ὁ τρόπος ἡμᾶς πρὸ τοῦ τόπου διώκισεν.

Ad τρύφακτος. Vid infra ad χελώνιον.

τύχη, vitae conditio. Tit. aedis Jovis Panamari BCH XXVIII, 12 n. 1 B, l. 12, οἴνου διαπομπὰς ἐποιήσατο πάσῃ τύχῃ καὶ ἡλικίᾳ τῶν ἑορταζόντων. Cf. p. 30, n° 22, l. 3; p. 42, n° 27, 20; p. 49, n° 36, 6 et 9 sqq. Sæpius ita Byzantini v. c. Procopius.

τύχη et ψυχή a librariis confundi nemo ignorat. Novum esto exemplum Theophyl. ep. XXII, ubi lege ἀρετῆς καὶ ψυχῆς ἐνδεικνύμενος τὴν εὐμένειαν.

ὑπεράγειν τινός, sed ὑπεραίρειν τινά(τι) dici solet, quare in epist. Pseudo-hippocr. XXVII, § 38, ἥ τε γὰρ πολιτεία ἡ ὑμετέρη ὑπερῆγε τὰς ἑτέρων, aut ὑπερῆρε aut τῆς corrigendum videtur.

ὑπερῳδιον, forma deminutiva vocis ὑπερῷον, sæpius occurrit in Deli tit. a. 250 a. C. BCH, XXVII, p. 81 etc.

ὑφάπτειν τὴν οἰκίην. Herond. II, 86.

φιλόνικος, φιλονικία, φιλονικεῖν formæ antiquæ et sinceræ pro φιλόνεικος etc. Veræ formæ etiam in seris titulis apparent, velut Magnesiæ ad M. a. 138 a. C. 105, 8, 36.

φρᾶτρεμ ἀρουᾶλεμ σεπτέμουιρα ἐπουλώνουμ, fratrem arvalem septemvirum epulonum. Pergami tit. init. sæc. II a. C. Mitt. XXIX, p. 175 sq., n° 19, 9 sq.

Χαιρώνδης. Herond. II, 48, postulante metro = Χαρώνδης.

Ad χελώνιον. Cf. etiam Deli tit. a. 250 a. C. BCH, XXVII, p. 69 κλεῖς καὶ χελώνιον, p. 70 κλειδὸς καὶ χελωνίου ἐπὶ τὸν τρύφακτον.

Χρυσοποίκιλτος. Add. Deli tit. l. l., p. 93, 73 φαρέτρα ἡρακλεωτικὴ χρυσοποίκιλτος τόξον ἔχουσα.

χρυσοφόρος στρατηγός. Trallium inscriptio n° 4, 9. BCH XXVIII, p. 81. Vid. lexicon meum s. v. χρυσοφορία.

χώρα (χωράφιον) sensim pro ἀγρός cœpit usurpari, et a seris Byzantinis pro πόλις (urbs). Vid. Dieterich, Mus. Rhen. 1904, p. 236-237, ubi etiam exponit de πολιτεία voce a sequioribus usurpata pro πόλις.

χώρα, conclave. Trallium tit. n° 1, 4 in BCH XXVIII, p. 78: τὴν μεσημβεινὴν στοαορτφὴν χωρῶν ὀκτώ.

χωστρίς. Add. Didym. ad Dem. Phil. XI, 22, ed. Diels, p. 59, 46 ἐν ὥι τὰ μηχανώματα καὶ τὰς χωστρίδας λεγομένας ἐφεώρα.

ὠδάριον. Cf. Petron. 33, odaria saltare.

Ad ὠθεῖν. Herond. IV, 45 verte: Sed iam dies oritur et magis magisque prorui t (ad templum) hominum multitudo, ὠθεῖται = ὠθίζεται. Nairn cft. Theocr. XV, 73, ὠθεῦνθ' ὥσπερ ὗες.

ὠναγής = ὁ ἀναγής. Herond. II, 70.

Multum vereor, præstantissime Nicoli, ne lexicographicum hoc opusculum munus Te indignum habeatur. Sed quia occupatus in humili isto genere, melius nunc quidem nihil habens, in Tuorum admiratorum numero nomen meum desiderari nolebam, Tu, qua es humanitate, φίλον, sat scio, duces hoc meum ὀλίγον.

Traiecti ad Rhenum,
M. Novembri a. MDCCCCIV.

H. VAN HERWERDEN.

ZUR WERTUNG DES PAUSANIAS-CODEX 1399 (Pa) DER BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IN PARIS

Diese im Jahre 1497 von Petros Hypselas hergestellte Abschrift hat von jeher eine ungünstige Beurteilung erfahren. Joachim Kuhn, durch den wir zuerst von ihr hören, erklärte im Jahre 1696 — etwas voreilig, denn er hatte nur eine Anzahl Stichproben durch einen Freund vornehmen lassen — dass, wie die übrigen Pausanias-Handschriften in Paris, so auch Pa nichts tauge. Hundert Jahre später liess darum der nächste Herausgeber Jo. Frid. Facius den Pa mit den andern Parisern gänzlich unberücksichtigt; dagegen hat bald nachher Clavier ihn gelegentlich zu Rat gezogen, über seinen Wert aber äussert er sich (*Préf.* p. V) dahin : « il a été copié sur un « exemplaire revu par quelque demi-savant, qui a corrigé « ce qu'il n'entendoit pas, et a fait disparoître les lacunes « en y insérant des mots, et même des phrases entières. « Il mérite donc peu de confiance. » So haben denn auch Siebelis, Bekker, Schubart-Walz und Schubart sich wenig oder gar nicht um Pa gekümmert und nennt ihn auch der neueste Herausgeber, Fr. Spiro, nachdem er ihn schon in der Festschrift für Johannes Vahlen, S. 137, gänzlich verworfen hatte, in der manch Neues und Gutes enthaltenden præfatio seiner Ausgabe, p. XVI, turpiter interpolatum und überhaupt keiner Berücksichtigung

würdig, wenn er nicht da und dort dazu verhülfe, in Verbindung mit dem bekannten Leidensis (La) die Lesart der Handschrift zu erkennen, die in letzter Linie beiden zu Grunde liege. Mein Urteil lautete, als ich das Vorwort zum ersten Halbband meiner Ausgabe schrieb, S. XV, zwar auch nicht günstig, aber doch milder und seither bin ich nicht anderer Meinung geworden, im Gegenteil glaube ich, man hätte doch gut getan, den Pa sich genauer anzusehen. Das Folgende soll den Beweis zu dieser Behauptung liefern.

Eine Mohrenwäsche werde ich freilich nicht vornehmen, vielmehr sei vorausgeschickt, dass nicht nur die Handschrift, nach der Hypselas kopierte, wie die vielfachen Uebereinstimmungen mit dem Vindobonensis b (Vb) zeigen, sich viele Freiheiten erlaubte, sondern dass auch Hypselas selbst gelegentlich mit dem ihm vorliegenden Texte souverain umsprang, indem er Unverstandenes einfach unterdrückte oder auch gewaltsam änderte ; vgl. z. B. IX 31, 7, wo Pa ἡλιδιότητος statt ἡλικίας schreibt oder VIII 43,5, wo das unbequeme εἰκότα von Hypselas ignoriert oder V 1, 5, wo das unverständliche μουσι einfach weggelassen wird. Weitere Beispiele hiefür zu geben, ist nicht nötig, da die Sache bekannt ist.

Aber dies zugegeben hat er doch häufiger, als man annimmt, ganz allein das Richtige ; zum Beweise hiefür verzeichne ich zunächst eine Anzahl von Stellen, die in den übrigen Handschriften unrichtig überliefert, aber von den Kritikern im Lauf der Zeit ohne Kenntnis des Pa geheilt worden sind. Dabei beschränke ich mich des Raumes wegen auf die Arkadika, d. h. auf ein Buch, das zu der Partie gehört (B. V-VIII 52, 4), in welcher der Pa nahe stehende La nach allgemeinem Urteil alle Handschriften

an Güte übertrifft; die unrichtige Lesart der übrigen setze ich in Klammern neben die richtige des Pa:

VIII 6, 4 μὲν ὑσίων (μενυσίων). 7, 2 ἐν τῇ ἀργολίδι (τῇ ἀργολίδι). 7, 3 ἀργὸν εἶναι ἀλλὰ (ἀργὸν ἀλλὰ). 7, 4 φιλίππειον (φιλίππιον). 8, 5 ἐπίκλησιν οὐκ (ἐπίκλησιν δὲ οὐκ). 14, 8 αὐτῇ (αὐτῆς). 15, 3 ἀφικέσθαι καὶ (ἀφικέσθαι γὰρ καὶ). 15, 7 πόλιν (παλιν). 15, 9 λερναῖα (λέρνεα). 21, 3 εὔλινον (τε εὔλινον). 23, 1 αὕτη (αὐτὴ). 24, 1 τοῦ νυκτίμου (φρουννυκτίμου s. ἐννυκτίμου). 24, 3 ὁ δαρδάνου (τε ὁ δαρδάνου). 24, 6 ἐρείπια (ἧς ἐρείπια). 24, 7 ψώφιδος (ψωφίδου). 24, 10 τῇ πόλει (τῇ πόλει φηγίᾳ). 25, 9 ὀγκαίοιο (ὀγκαίοις). 25,10 δεδμηδ' (δ' ἐδμήδ'). 28,3 ψυχρότητος (ψυχρότητα). 28, 6 κατειλημένον (κατηλημμένον s. κατειλημμένον). 30, 3 αὐτῷ τὴν δὲ (αὐτῷ δὲ τὴν). 31, 4 καίτοι τοῖς γε (καί τοι γε). 31, 7 μιμήματα (μιμητὰ s. μνήματα). 34, 5 μανιῶν (μαντινείων). 36, 2 ἴη (εἴη). 36, 9 διαβάντων δὲ (διαβάντων). 38, 2 οὐ τὴν νῆσον (οὐ διὰ τὴν νῆσον). 40, 5 ἐν ἄργει (μὲν ἄργει). 41, 4 λύμαξ (λύμας). 41, 10 ναός τε ἦν (τε ναὸς ἦν s. τε ναός τε ἦν). 43, 5 προτιμήσας (ὃς s. ὁ προτιμήσας). 44, 8 τῷ δὲ παιδίῳ (τὸ δὲ παιδίον s. τὸ δὲ παιδίω). 45, 5 αὐτῷ (αὐτῶν). ibd. τούτῳ (τοῦτο s. τοῦτον). 49, 7 μισθοφόροις (μισθοφόρος). 51, 2 δόσεσιν (δόσεων). 51, 7 ἄρα (τε ἄρα). 52, 2 ἀναξανδρίδου (ἀναξανδρίδους).

Viele von diesen Verbesserungen, bei denen es nicht jedesmal klar ist, ob sie richtiger Vermutung oder besserer Ueberlieferung zu danken sind, stehen schon in der ältesten Ausgabe, der von Musurus besorgten Aldina, und wurden, weil man Pa nicht verglich, ohne weiteres als Emendationen desselben angesehen; da sie aber also schon in Pa sich finden und die Vorlage, nach der Musurus arbeitete, uns unbekannt ist, so muss die Möglichkeit zugegeben werden, dass er dieser die betreffenden Lesarten entnahm.

Unberücksichtigt von den Herausgebern, weil meist nicht gekannt, dabei aber zum mindesten sehr bemerkenswert, sind folgende Varianten des Pa.

VIII 6, 3 schreibt Pa *συνεδρίου δὲ τοῦ Ἀχαιῶν*, dies aber gegenüber dem von den andern Handschriften überlieferten *συνεδρίου δὲ τῶν Ἀχαιῶν* abzulehnen, haben die Herausgeber um so weniger Grund, als sie seit Siebelis VII 12, 4 das überlieferte *συνεδρίῳ τῶν Ἀχαιῶν* mit dem Mosquensis in *συνεδρίῳ τῷ Ἀχαιῶν* ändern.

10, 4 steht in Pa *φωνῇ τῇ ἐπιχωρίῳ*, in den andern Handschriften *φωνῇ τῇ ἐπιχωρίᾳ*; III 26, 9; V 3, 2; IX 29, 7; X 36, 1 aber stets *φωνὴ ἐπιχώριος*.

10, 5 ist *μετεῖχεν*, wie Pa schreibt, statt *μετέσχεν*, recht passend, ebenso 11, 2 die Einschiebung von *δὴ* nach *ἐπαγγέλλεται*.

11, 9 ist überliefert *φρονήματος τὸ ἦσαν ἔχοντες* (MVa lassen *τὸ* aus). die Ausgaben schreiben *φρονήματος τὸ ἴσον ἔχοντες*, Spiro *φρονήματός τι ἦσαν ἔχοντες*, womit wir zwar das fehlende verbum finitum, mit *τι* aber einen unpassenden Sinn erhalten, richtig dagegen giebt Pa *φρονήματος τὸ ἴσον ἦσαν ἔχοντες*, vgl. IV 8, 8 *ἐς τὸ ἴσον καταστῆναι μιάσματος*.

27, 2 ist *εἰ κωλύειν πειρῶντο* des Pa mindestens so gut, wie *εἰ κωλύειν πειρῶνται* und § 12 *κατέπαυσεν* des Pa dem Imperfectum der andern vorzuziehen.

Da 30, 1 Pa eine Lücke nach *ἀπωτέρω* andeutet, ist es ratsam, sie nicht vor *σταδίοις* anzusetzen.

32, 1 steht in den Handschriften mit Ausnahme von La ὃ vor *Ἀλεξάνδρῳ* (La *ἀλεξάνδρου*); die Ausgaben seit Schubart-Walz tilgen das Relativum, weil sie vorher mit den Handschriften *οἰκίαν* schreiben und ὃ nicht wohl auf *κτῆμα* bezogen werden kann; Pa aber hat nicht *οἰκίαν*, sondern *οἴκημα*, was das richtige sein dürfte. Dieses *οἴκημα* war zweifellos eine Art Kapelle, die zu Ehren Alexanders errichtet und vielleicht mit seiner Statue geschmückt war; hiefür ist aber der technische Ausdruck *οἴκημα*, so heisst

οἴκημα z. B. das Philippeion in Olympia V 20, 9 f. (vgl. übrigens Schubart, im *Philol.* XV 385 ff., *Ueber das οἴκημα bei Pausanias*). Wenn nachher dafür οἰκία eintritt, so entspricht dies der nachmaligen profanen Verwendung des Gebäudes; genau so tritt οἴκημα II 13, 7 an Stelle von οἶκος, weil das ursprüngliche Wohnhaus als geweiht betrachtet wurde. Ein ἐστιν wird bei οἴκημα so wenig vermisst, wie II 35, 1 πλησίον δὲ αὐτοῦ Διονύσου ναός.

35, 8. ὁδὸς ἐπὶ πηγὴν καλουμένην Κρουνούς schrieben Clavier und Siebelis, so auch Pa, die andern ὁδ. ἐπ. πηγὴν καλουμένους Κρουνούς.

41, 2 ist ἐμβαλεῖν des Pa entschieden besser als ἐμβαλλειν der andern Codices und Ausgaben und 43, 6 wird man lieber mit Pa τε vor Γερμανούς als mit Dindorf καὶ vor τοὺς weglassen.

47, 3 schreibt Pa sehr richtig: ἱερᾶται δὲ τῇ Ἀθηνᾷ παῖς χρόνον οὐκ οἶδα ὅσον τινά· πρὶν δὲ ἡβάσκειν καὶ οὐ πρόσω τὴν ἱερωσύνην ἔχει, die andern Handschriften und die Ausgaben lassen ἔχει weg; dass aber τὴν ἱερωσύνην als Accusativ des Inhalts von ἱερᾶται abhängig zwecklos und lästig nachhinkt, ist klar; mit ἔχει wird zudem Pausanias seine übliche Ausdrucksweise wiedergegeben, ἱερωσύνην ἔχειν sagt er z. B. II 10, 4; IV 12, 6.

Passend auch steht 49, 1 in Pa ἐλεγεῖον δὲ ἐφ' ἑνὶ τῶν βάθρων ἐστὶ Φιλοποίμενος λέγον τὸν ἀνδριάντα εἶναι, Pa allein hat λέγον, die andern lassen den Accusat. c. inf. von ἐλεγεῖον ἐστὶ abhängen, wofür sich ἐπίγραμμά ἐστι anführen lässt I 15, 4; V 27, 11; aber zu ἐλεγεῖον pflegt das Verbum des Sagens nicht zu fehlen, vgl. V 2, 5. 10, 10; VII 23, 7; VIII 30, 5; IX 15, 6.

Für ἐκ μακροτάτου, wie Pa 10, 4 statt ἐκ μακροτάτων der andern Handschriften und der Ausgaben schreibt, kann man IX 3, 8 φλόγα ἐκ μακροτάτου σύνοπτον vergleichen.

Ab und zu weist auch eine mehr oder weniger verdorbene Lesart ohne weiteres auf das Richtige. So schreibt Pa VI 14, 12 ξένομβρον τὸν statt des richtigen ξενόμβροτον; eine Coniectur zu dem anderweitig überlieferten ἀφθόνητον kann dies nicht sein, wie die falsche Trennung in zwei Worte zeigt.

VIII 8, 9 ist Βόγην in den Handschriften in βοῆ verdorben, Pa hat wenigstens noch das ν erhalten. 1, 1 steht statt des verkehrten τὰ δὲ ἐς Ἐπίδαυρον das ebenfalls unmögliche τὰ δὲ Ἐπίδαυρον, dieses aber führt leicht auf das richtige μετὰ δὲ Ἐπίδαυρον; so hat Spiro conjiciert, es steht aber schon in Pa am Rande als Coniectur eines Anonymus.

Dies bringt mich auf die Marginalien in Pa, es sind ihrer viele, teils Summarien, teils Korrekturen, durch die bald Ausgelassenes nachgetragen wird, bald Varianten nach anderer Ueberlieferung oder Coniecturen gegeben werden. Die Inhaltsangaben, meist nur aus einem Wort bestehend, sind nach Omont *Fac-Similés des Manuscrits grecs des XV^e et XVI^e siècles,* p. 14, n. 44 von der Hand des Janus Lascaris geschrieben. Um diese handelt es sich hier nicht, sondern um die Korrekturen. Hier will Spiro nur zwei Hände erkennen, die des Hypselas selbst und die eines Anonymus. Ich glaube mit Sicherheit wenigstens drei verschiedene Hände zu sehen, von denen die dritte u. A. gelegentlich die Bemerkungen des Anonymus korrigiert, im übrigen aber sich allerdings selten bemerklich macht. Doch das ist von geringer Bedeutung. Sicher ist, dass neben Hypselas ein Anonymus den ganzen Text durchgesehen und besonders die zahlreichen Lücken nach einer andern Handschrift, die Va besonders nahe stand, durchkorrigiert hat; auch Lesarten giebt er, die in keiner andern Handschrift sich finden und die darum als Coniek-

turen anzusehen sind. Einige von diesen sind im Anhang der Xylander'schen Ausgabe, der zum grössern Teil von Sylburg verfasst ist, verzeichnet als von diesem oder jenem Gelehrten, besonders aber von Sylburg gemacht und es glaubt nun Spiro, der Anonymus habe seine Verbesserungsvorschläge nicht selbst ersonnen, sondern sie zumeist aus jener ihm vorliegenden Ausgabe, die im Jahre 1583 erschienen ist, auf den Rand von Pa übertragen; dafür spreche der ductus literarum, der auf den Anfang des 17. Jahrh., jedenfalls aber auf eine Zeit nach 1583 hinweise. Ich halte dies für unrichtig. Ob eine Handschrift in's letzte Viertel des 16. oder in's erste des 17. Jahrhunderts gehöre, lässt sich aus dem ductus literarum, also aus rein paläographischem Grunde, m. E. überhaupt nicht mit Sicherheit sagen; denn es bedeutet das Ende des Jahrhunderts durchaus keine Epoche in der Entwicklung der Schrift. Auch scheint mir die Hand des Anonymus grössere Aehnlichkeit zu haben mit solchen aus dem 15./16. Jahrhundert, z. B. der des Demetrios Chalkondylas oder des Zacharias Kalliergis (vgl. Omont, a. a. O., pl. 16, 49) als mit solchen aus dem beginnenden 17., wie man sie bei Sabas in den *Specimina palæographica,* pl. 19 und 44, findet. Es ist aber auch innerlich unwahrscheinlich, dass der Anonymus die so reiche Sammlung von Verbesserungsvorschlägen und schlagenden Verbesserungen vor sich gehabt habe, die von Sylburg mitgeteilt werden; denn es wäre unbegreiflich, weshalb von dieser Masse von Coniecturen und Emendationen nur so ausserordentlich wenige Gnade vor seinen Augen gefunden hätten. Wenn er VI 11, 5 zu οἰκιστοῦ des Textes an den Rand schreibt οἶμαι ὠκύστου (sic), so macht dieses οἶμαι doch ganz den Eindruck, der Mann bringe hier seinen eigenen Ein-

fall ; ebenso, wenn er V 16, 8 zu χείρω im Texte bemerkt ἴσως χοίρῳ. Ich glaube also, der Anonymus hatte keine Kenntnis von den Noten Sylburgs. Aber eben jenes οἶμαι und dieses ἴσως, beide gesetzt zu ganz sicheren Verbesserungen, weisen darauf hin, dass der Mann im Conjicieren sich nicht eben sehr stark fühlte; in der Tat finden sich neben einigen wirklichen Emendationen ganz bedenkliche Missgriffe, wie wenn er IV 16, 6 das verdorbene ἀνθρώπων durch καρπῶν glaubt ersetzen zu sollen oder VIII 23, 2 γῆς χώματος durch Hinzufügung von ὄχθος retten zu können. Auch was er aus anderer Ueberlieferung zur Herstellung einer verdorbenen Stelle beibringt, ist oft ähnlicher Art, V 1, 6 z. B. ist διαβάντος Πέλοπος διαλύει ἐκ τῆς Ἀσίας überliefert, nur in Va und dem aus ihm verschlimmbesserten Vb ist das unverständliche διαλύει durch τοῦ Λυδοῦ ersetzt und ebendies giebt nun auch der Korrektor von Pa, sowie der von La und die Ausgaben ; aber wie konnte denn aus der glatten Lesart τοῦ Λυδοῦ die so stark abweichende und so ganz unverständliche διαλύει entstehen? Verlangt nicht eine richtige Methode, dass der Versuch der Wiederherstellung von der verdorbenen Lesart ausgehe? Wenn aber das richtig ist, so wird in ΔΙΑΛΥΕΙ das Nomen ΝΑΥCΙ stecken, dies entspricht durchaus dem Sprachgebrauch des Pausanias (vgl. I 4, 5 ; 9, 7 ; 37, 5. II 33, 4. III 9, 1. IV 34, 10 u. s. w.) und empfiehlt sich vom paläographischen Standpunkt aus auf's beste: N zerfiel in ΔΙ (vgl. IX 32, 1, wo die meisten Codices χρευσίν statt χρεύσιδι haben) und die runde Form des Sigma wurde leicht mit dem runden Epsilon verwechselt, vgl. Schubart, *Bruchstücke zu einer Methodologie der diplomatischen Kritik,* 19 f.

Wie diese Korrektur des Randes von Pa nicht ein Ver-

such des Anonymus ist, die verdorbene Stelle zu heilen, sondern irgend einen andern Urheber hat, so ist es mit der grossen Mehrzahl der angemerkten Aenderungen, sie sind anderweitiger Ueberlieferung entnommen und geben ebenfalls oft genug entschieden schlechteres, als Pa im Texte hat. Hierin liegt der Grund, weshalb auch die Teile des La, die nach Pa kopiert sind, so oft einen schlechtern Text liefern als Pa. Hiermit verhält es sich nämlich so: In der Ausgabe von Schubart-Walz ist vol. I. *Præf.* XXX, f. mit Sicherheit nachgewiesen, dass eine arge Verwirrung in La von einer Blattversetzung des Originals herrühren müsse und Spiro war so glücklich zu sehen, dass diese Blattversetzung tatsächlich in Pa vorliegt, zweifellos ist also diese Partie des La, d. h. Buch IX und X, wozu noch, von derselben Hand geschrieben, I 42, 1-IV kommen, unmittelbar nach Pa kopiert. Der Kopist hat nun aber erst gearbeitet, nachdem der Anonymus, noch nicht aber der Korrektor von diesem, seine Textverbesserungen am Rande und zwischen den Zeilen in der Hauptsache schon angebracht hatte; das geht daraus hervor, dass er, wo eine solche varia lectio hinzugeschrieben ist, dieser und nicht der Lesart des Hypselas den Vorzug giebt. So hat er den ihm vorliegenden Text in zahlreichen Fällen nicht verbessert, sondern verschlechtert; z. B. steht IX 30, 2 ganz richtig in Pa und in ihm allein συνεὶς, am Rande aber συνοίσει, La schreibt nur dieses; 34, 2 hat Pa richtig δοκεῖ, der Anonymus verschlimmbessert δοκεῖν und dies nimmt La auf u. s. w.

Solche Fehler zeugen nicht eben von grosser Sprachkenntnis des Kopisten und könnten die Vermutung nahe legen, dass die wirklichen Verbesserungen, die er allein bringt, auf anderweitiger Ueberlieferung beruhen. Nun ist

aber zunächst zu konstatieren, dass deren Zahl gering ist; Schubart hatte zwar in der *Zeitschrift f. Altertumswiss.*, 1853, 400, 37 Stellen aus B. IX und X aufgezählt, in denen La allein das Richtige gebe, nun stellt sich aber heraus, dass mehr als fünf Sechstel davon sich schon in Pa finden, La hat allein das Richtige nur in folgenden Fällen: IX 3,8 καθαγίζουσιν, die andern καθίζουσιν, er schreibt zwar καθαζουσιν, über α steht aber, ungewiss ob von dem Kopisten selbst hinzugefügt, γι; X 4, 4 ψαμμώδους für ψαμμώδης der übrigen; X 6, 1 θεόν, die andern θεῶν; X 32, 5 ἀπέχει, ἀπέχειν die andern, und X 38, 7 καλουμένην für καλουμένων. Einerseits sind dies so wenige und auch so unbedeutende Verbesserungen und andrerseits ist der Anschluss des Kopisten an seine vom Anonymus korrigierte Vorlage, so viele kleine Abweichungen im einzelnen, die regelmässig Verschlechterungen sind, er sich, meist aus Unachtsamkeit, auch gestattet, doch so eng, dass die Annahme, es habe ihm noch eine zweite Handschrift zur Verfügung gestanden, aus der diese Verbesserungen herrührten, aller Wahrscheinlichkeit entbehrt. Vielmehr sind die vorkommenden Abweichungen von Pa auf Rechnung des Kopisten zu setzen und wenn also IX 5, 8 der Artikel zu Ἀμφίων gesetzt oder IX 20, 1 nicht mit Pa τοῦτον δ', sondern mit La τὸν δ' oder 31, 6 nicht τοσοῦτο, sondern mit La τοῦτο geschrieben wird, so muss man sich darüber klar sein, dass man einer Coniectur des Kopisten von La den Vorzug gegeben hat.

Der Wert von La in den Partieen, die aus Pa abgeschrieben sind, wird durch die vorkommenden Abweichungen von diesem meist eher verringert als erhöht und es ergiebt sich demnach, zumal wenn man zu den zahlreichen Fällen, in denen Pa allein das Richtige hat, die-

jenigen hinzunimmt, in denen er mit La in B. V-VIII oder mit diesem und Vb zusammen die ursprüngliche Lesart erhalten hat, unbedingt, dass Pa besser ist als sein Ruf.

Zürich. HERMANN HITZIG.

LA PREMIÈRE EXPÉDITION D'ANTIOCHOS-LE-GRAND EN KOILÉ-SYRIE

La première expédition d'Antiochos-le-Grand en Koilé-Syrie[1], — expédition qui eut lieu dans l'été de l'année 221[2], — doit-elle se placer sous le règne de Ptolémée Évergètes ou sous celui de Ptolémée Philopator? Cette question n'est pas indifférente : de la solution qu'on lui donne résultent, comme on le verra plus loin, d'importantes conséquences. Et c'est pourquoi, sans doute, elle a souvent appelé l'attention des critiques, et fait, jusqu'en ces derniers temps, l'objet d'assez vifs débats.

* * *

Droysen, dans son *Histoire de l'Hellénisme*[3], affirma qu'Évergètes vivait encore, lorsqu'Antiochos III, cédant

[1] Polybe, V, 42, 4-9 ; 45-46, 5 ; 48, 17.

[2] C'est ce qui résulte avec évidence des textes de Polybe et sur quoi tout le monde est d'accord ; il n'existe de divergence que sur le moment précis de l'expédition (Niese, *Hermes*, XXXV (1900), p. 61 et note 4 ; *Gesch. der griech. und maked. Staaten*, II, p. 365 et suiv. ; Beloch, *Griech. Gesch.*, III, 2, p. 146 ; 170-171). — Beloch est d'avis que le conseil de guerre où elle fut résolue est de l'automne de 222 (*Griech. Gesch.*, III, 2, p. 171) ; le commentaire que nous donnerons plus loin de la phrase de Polybe (V, 42, 4) : ἐπὶ δὲ τὸν Πτολεμαῖον ἐσπούδαζε (Hermeias) στρατεύειν κτλ., montrera que cette opinion est inadmissible. Lorsque se tint le conseil de guerre, Philopator régnait déjà, et son avénement ne peut guère être antérieur à 221.

[3] Droysen, *Hist. de l'Hellénisme* (trad. franç.), III, p. 563-667 ; 591-592 ; cf. p. 449, 3. — La même opinion avait été précédemment exprimée par Schoemann, *Plutarchi Agis et Cleomenes*, p. XXXVIII.

aux exhortations d'Hermeias, entreprit d'envahir la Koilé-Syrie. Niese, au contraire, soutint que Philopator était déjà roi quand se produisit cette agression et que c'est contre lui qu'elle fut dirigée[1]. Tout récemment, J. Beloch est revenu à l'opinion de Droysen et, selon son usage, il a profité de l'occasion pour tancer vertement Niese[2]. Cependant, il ne me paraît pas douteux que Niese ait raison, et je pense qu'il suffira de peu de mots pour l'établir.

Le seul argument qu'allègue Beloch à l'appui de sa thèse est un *argumentum ex silentio*. Polybe, dit-il, quand il raconte l'expédition d'Antiochos III, n'indique pas du tout qu'un changement de règne vînt alors de se produire en Égypte[3]. Il est vrai ; mais il n'y avait aucune raison pour que Polybe répétât dans les chapitres 45-46 de son V^e^ livre ce qu'il avait dit dans le chapitre 34, où se trouve raconté l'avénement de Philopator. Ainsi, l'observation de Beloch est sans portée.

En revanche, l'erreur du savant historien apparaîtra clairement, si on lit avec attention quelques passages de Polybe que je vais transcrire.

1° V, 42, 4 : ἐπὶ δὲ τὸν Πτολεμαῖον ἐσπούδαζε (Hermeias) στρατεύειν, ἀσφαλῆ τοῦτον εἶναι πεπεισμένος τὸν πόλεμον διὰ τὴν τοῦ προειρημένου βασιλέως ῥᾳθυμίαν.

[1] Niese, *Hermes*, XXXV (1900), p. 61 ; cf. *Gesch. der griech. und maked. Staaten*, II, p. 343, 1 ; 360, 2 ; 364 et suiv. — Le système de Niese est aussi celui de Stark (*Gaza*, p. 373-374), de Tetzlaff (*de Antiochi Magni..... rebus gestis* cet., diss. Münster, 1874, p. 5 et suiv.), de A. Heyden (*Res ab Antiocho magno..... gestae*, diss. Münster, 1877, p. 2), qui ont écrit avant lui ; et de Bevan (*The house of Seleucus*, p. 302 et suiv.), de Bouché-Leclercq (*Hist. des Lagides*, I, p. 294-296), et de Svoronos (Νομισμ. τοῦ κράτους τῶν Πτολεμ., I, σελ. σπ'), qui sont plus récents.

[2] *Griech. Gesch.*, III, 2, p. 170-171.

[3] *Griech. Gesch.*, III, 2, p. 170 : « Aber Polybios sagt bei der Erzählung dieses Feldzuges kein Wort davon, dass etwa in Aegypten soeben ein Thronwechsel eingetreten war. »

Sur cette phrase il y a deux remarques à faire.

En premier lieu, le roi d'Égypte y est simplement appelé Ptolémée. Or, c'est toujours de la sorte que Polybe, dans son V^e^ livre, désigne Philopator[1]; les deux seules fois où il soit sûrement fait mention d'Évergètes, son ἐπίκλησις est soigneusement indiquée[2]; il y a donc, a priori, grande apparence que c'est de Philopator qu'il s'agit dans la phrase citée.

En second lieu, Polybe parle de la ῥᾳθυμία du roi. Beloch estime que le mot s'applique parfaitement à Évergètes; et il fait effort pour nous prouver que celui-ci, dans ses dernières années, se montra ῥᾴθυμος plus qu'il n'était permis[3]. Je veux bien qu'il ait raison. Mais l'opinion sévère, et peut-être justifiée, qu'il professe sur Évergètes vieilli ne paraît pas du tout avoir été celle de Polybe, qui seule importe ici. On ne trouvera pas, dans le V^e^ livre des *Histoires*, un mot de blâme à l'adresse du troisième Ptolémée, pas la plus petite allusion à sa prétendue « nonchalance »; mais on y voit, par contre, qu'au dire de Polybe, Kléomènes, aussi longtemps que vécut Évergètes, « était persuadé qu'il lui fournirait l'aide nécessaire pour recouvrer son royaume[4] »: affirmation bien surprenante, en

[1] Exception faite naturellement du passage (V, 34, 1) où Philopator est nommé pour la première fois. Il est appelé là Πτολεμαῖος ὁ κληθεὶς Φιλοπάτωρ.

[2] V, 35, 1: ὁ προσαγορευόμενος Εὐεργέτης — ; V, 58, 10: τὸν Εὐεργέτην ἐπικληθέντα Πτολεμαῖον.

[3] *Griech. Gesch.*, III, 2, p. 170. Cf. Droysen, *Hist. de l'Hellénisme*, (trad. franç.), III, p. 449, 3.

[4] V, 35, 1: Οὗτος γάρ (Cleomenes), ἕως μὲν ὁ προσαγορευόμενος Εὐεργέτης ἔζη, πρὸς ὃν ἐποιήσατο τὴν κοινωνίαν τῶν πραγμάτων καὶ τὰς πίστεις, ἦγε τὴν ἡσυχίαν, πεπεισμένος ἀεὶ δι' ἐκείνου τεύξεσθαι τῆς καθηκούσης ἐπικουρίας εἰς τὸ τὴν πατρῴαν ἀνακτήσασθαι βασιλείαν Cf., au contraire, ce qui est dit de la conduite de Philopator à l'égard de Kléomènes: (V, 35, 6) ὁ μὲν οὖν βασιλεὺς οὔτ' ἐφιστάνων οὐδενὶ τῶν τοιούτων, οὔτε προνοούμενος τοῦ μέλλοντος διὰ τὰς προειρημένας αἰτίας, εὐήθως καὶ ἀλόγως ἀεὶ παρήκουε τοῦ Κλεομένους. L'opposition entre le caractère du père et celui du fils est bien marquée par la

vérité, si, aux yeux de Polybe, Évergètes avait été, à la fin de sa vie, le personnage insouciant et alangui que représente Beloch. Observons maintenant que le mot *ῥᾳθυμία* ou d'autres qui lui sont synonymes reviennent d'eux-mêmes sous la plume de Polybe dès qu'il parle de Philopator. Il écrit (V, 34, 4) : *ὀλίγωρον δὲ καὶ ῥᾳθυμον ὑποδεικνύων* (*αὐτὸν* Philopator) *τοῖς ἐπὶ τῶν ἔξω πραγμάτων διατεταγμένοις* — ; et ailleurs (V, 87, 3) : *οὐκ ἀλλότριος ἦν τῆς ἡσυχίας, ἀλλ' ὑπὲρ τὸ δέον οἰκεῖος, ἑλκόμενος ὑπὸ τῆς συνήθους ἐν τῷ βίῳ ῥᾳθυμίας καὶ καχεξίας* — ; et encore : (V, 34, 10) *ὁ δὲ προειρημένος βασιλεὺς ὀλιγώρως ἑκαστα τούτων χειρίζων διὰ τοὺς ἀπρεπεῖς ἔρωτας καὶ τὰς ἀλόγους καὶ συνεχεῖς μέθας κτλ.* Du rapprochement de ces deux phrases avec celle que j'ai d'abord transcrite, ne ressort-il pas, très évidemment, que c'est bien de Philopator qu'il est question dans celle-ci ? Voici, au surplus, d'autres rapprochements qui ne sont pas moins significatifs. Qu'on lise encore ces deux passages : (V, 63, 2-3) *ἐν δὲ τῷ μεταξὺ διαπρεσβευόμενοι* (*ἐβουλεύσαντο* Sosibius et Agathocles) *κατελύειν τὸν Ἀντίοχον, συνεργοῦντες κατὰ τὴν ἔμφασιν τῇ προϋπαρχούσῃ περὶ αὐτὸν ὑπὲρ τοῦ Πτολεμαίου διαλήψει· αὕτη δ' ἦν, ὡς πολεμεῖν μὲν οὐκ ἂν τολμήσοντος* — ; (V, 66, 6-7) ... *πεπεισμένος* (Antiochus III) *οὐ προσδεηθήσεσθαι τὰ πράγματα μάχης....., μὴ τολμώντων τὸ παράπαν τῶν περὶ τὸν Πτολεμαῖον εἰς τὸν περὶ τῶν ὅλων συγκαταβαίνειν κίνδυνον.* Les mots que j'ai soulignés ne rappellent-ils pas, d'une façon exacte et frappante, ceux-ci de la phrase citée en commençant : *ἀσφαλῆ τοῦτον εἶναι πεπεισμένος τὸν πόλεμον διὰ τὴν τοῦ προειρημένου βασιλέως ῥᾳθυμίαν*[1] ?

phrase placée dans la bouche de Kléomènes : (V, 37, 10) **ἐβουλόμην ἄν σε, ἔφη, καὶ λίαν ἀντὶ τῶν ἵππων κιναιδους ἄγειν καὶ σαμβύκας· τούτων γὰρ ὁ νῦν βασιλεὺς κατεπείγεται.**

[1] Cf. aussi V, 87, 7 (après la bataille de Raphia) : **παράδοξον τοῖς ἐν τῇ βασιλείᾳ πρὸς τὸν τοῦ λοιποῦ βίου προαίρεσιν τέλος ἐπιτεθεικὼς** (Philopator) **τῷ πολέμῳ.**

2° V, 40, 1-2 : *μετὰ δὲ τοῦτον* (Cleomenem) *οὐ πολὺ κατόπιν Θεόδοτος ὁ τεταγμένος ἐπὶ Κοίλης Συρίας.., τὰ μὲν καταφρονήσας τοῦ βασιλέως διὰ τὴν ἀσέλγειαν τοῦ βίου καὶ τῆς ὅλης αἱρέσεως, τὰ δὲ διαπιστήσας τοῖς περὶ τὴν αὐλήν, διὰ τό, μικροῖς ἔμπροσθεν χρόνοις, ἀξιολόγους παρασχόμενος χρείας τῷ βασιλεῖ περί τε τἆλλα καὶ περὶ τὴν πρώτην ἐπιβολὴν Ἀντιόχου τοῖς κατὰ Κοίλην Συρίαν πράγμασι, μὴ οἷον ἐπὶ τούτοις τυχεῖν τινος χάριτος, ἀλλὰ τοὐναντίον ἀνακληθεὶς εἰς τὴν Ἀλεξάνδρειαν, παρ' ὀλίγον κινδυνεῦσαι τῷ βίῳ κτλ.*.

On ne saurait douter qu'en ce passage le mot *βασιλεύς*, deux fois répété, ne désigne les deux fois le même souverain. Or, dans la phrase *καταφρονήσας τοῦ βασιλέως διὰ τὴν ἀσέλγειαν τοῦ βίου καὶ τῆς ὅλης αἱρέσεως*, il s'agit, sans conteste possible, de Philopator. C'est donc de lui aussi qu'il s'agit dans celle-ci : *ἀξιολόγους παρασχόμενος χρείας τῷ βασιλεῖ περί τε τἆλλα καὶ περὶ τὴν πρώτην ἐπιβολὴν Ἀντιόχου τοῖς κατὰ Κοίλην Συρίαν πράγμασι* : ce qui oblige à placer sous le règne de Philopator la première attaque d'Antiochos contre la Koilé-Syrie.

3° V, 55, 3 : *Ἑρμείας δέ, κατὰ τοὺς καιροὺς τούτους, εὐδόκει μὲν τὴν εἰς τοὺς ἄνω τόπους στρατείαν διὰ τὸν κίνδυνον, ὠρέγετο δὲ κατὰ τὴν ἐξ ἀρχῆς πρόθεσιν τῆς ἐπὶ τὸν Πτολεμαῖον στρατείας.*

C'est à propos de la campagne d'Antiochos en Atropatène que Polybe écrit ces lignes : campagne qui eut lieu, comme on sait, dans l'été de l'année 220, c'est-à-dire à une époque où Philopator était sûrement roi d'Égypte. D'autre part, les mots *κατὰ τὴν ἐξ ἀρχῆς πρόθεσιν* se rapportent aux conseils par lesquels le vizir Hermeias décida Antiochos à marcher contre la Koilé-Syrie[1]. Il suit de là que si Évergètes régnait encore lors de cette expédition — ce que prétend Beloch, — il faudrait que le nom de *Πτολεμαῖος* désignât ici tout à la fois et Évergètes et Philopator. On

[1] Cf. V, 42, 4 ; 45, 5-6 : *Ἑρμείας δὲ τηρῶν τὴν ἐξ ἀρχῆς πρόθεσιν κτλ.*

voit assez l'absurdité d'une telle supposition. Le texte cité de Polybe doit certainement s'interpréter de la façon que voici : « Hermeias souhaitait (en 220), comme précédemment (en 221), qu'on fît la guerre à Ptolémée Philopator. » Et par là se trouve résolu le problème en discussion.

* * *

A présent, voyons les conséquences [1].

On s'est fort querellé, et depuis longtemps, sur la date de la bataille de Sellasia. Cette bataille fut livrée dans le courant de l'été, vraisemblablement vers le mois de juin ; mais fut-ce en l'année 222 ou en l'année 221 ?

La question est liée très étroitement à celle que nous venons d'examiner. On sait, en effet, qu'Évergètes vivait encore à l'époque de la bataille et qu'il ne mourut que quelques mois plus tard. S'il était démontré que sa mort fut postérieure à la première expédition syrienne d'Antiochos III, c'est-à-dire à l'été de 221, rien n'empêcherait de placer au mois de juin de cette année-là, la bataille de Sellasia.

C'est le système de Beloch [2]. Mais ce système n'est plus soutenable dès qu'il est acquis que Philopator régnait déjà dans l'été de 221 et, partant, qu'Évergètes était mort précédemment. Force est alors de reculer, comme l'a très bien vu Niese, la bataille de Sellasia jusqu'à l'été de 222 [3].

[1] Pour ce qui suit, cf. Niese, *Hermes*, XXXV (1900), p. 61.

[2] *Griech. Gesch.*, III, 2, p. 170-171.

[3] Voyez ce que Beloch lui-même écrit (p. 170) : « ... (Niese) nimmt ... als erwiesen an, was erst zu beweisen war, dass Antiochos des Grossen erster Feldzug nach Koelesyrien sich gegen Philopator und nicht gegen Euergetes richtete. *Das würde, wenn es richtig wäre, die Sache freilich ohne weiteres entscheiden ;* Euergetes müsste dann im Frühjahr 221, spätestens Anfang

Ainsi se trouve fixée, et définitivement, ce me semble, la date du plus grand événement qui se soit produit dans la Grèce propre à la fin du III[e] siècle.

Sommer dieses Jahres gestorben sein, und da er die Schlacht bei Sellasia mindestens um einige Monate überlebt hat, so müsste diese in Juni 222 gesetzt werden. »

Athènes, février 1905.

MAURICE HOLLEAUX.

PAPYRUS DE MAGDOLA

La pétition suivante (ἔντευξις[1]) se lit sur un feuillet de papyrus extrait du cartonnage d'une momie trouvée dans nos fouilles de Medinet-en-Nahas. Le feuillet avait été déchiré en deux morceaux. Le fragment de droite mesure 15,7 centimètres de longueur sur 9,7 centimètres de hauteur. Celui de gauche a une longueur de 15,5 centimètres, sur une hauteur qui est seulement de 9 centimètres. Cette différence dans les hauteurs, qu'on s'attendrait à trouver égales, provient, en grande partie du moins, de ce qu'avec le temps, et pour une raison qui nous échappe, les fibres du second fragment se sont plus resserrées. Les deux fragments ne se raccordent point exactement l'un à l'autre. Il reste entre les deux une lacune de trois ou quatre lettres au plus. Il faut ajouter que les deux premières lignes, sur le fragment de gauche, ont particulièrement souffert. Le texte de la pétition est tracé au recto, mais

[1] Sur le terme ἔντευξις, voir J.-C. Naber, *Observatiunculae ad papyros juridicae* dans *Archiv für Papyrusforschung*, III, p 10, n. 4 et Ric. Laqueur, *Quaestiones epigraphicae et papyrologicae selectae*, p. X. Mais voir aussi P. Foucart, *Un papyrus de Ptolémée*, III, *Rev. Arch.* 1904, II, p. 163. Notre texte est même une ἔντευξις κεχρηματισμένη, c'est-à-dire munie d'une note indiquant la suite à donner. Sur cette expression, voyez G. A. Gerhard, *Philologus*, Bd LXIII, p. 518, n. 53 et p. 549.

perpendiculairement aux fibres. L'écriture est une cursive assez mesquine d'aspect, et irrégulière, dont le type se retrouve fréquemment sur les papyrus de notre collection et sur les papyrus Flinders Petrie[1]. La note mise au bas du placet, à notre avis dans les bureaux du stratège[2], est d'une main rapide et large. Le titre du verso paraît être d'une troisième main ; les lignes sont dirigées parallèlement aux fibres. Le manuscrit ne porte ni esprit ni accent. Après les arrêts importants de la pensée, le scribe laisse un blanc de la valeur d'environ une lettre. Cette manière de ponctuer se retrouve, on le sait, sur plusieurs textes du III[e] et du II[e] siècle avant J.-C.[3]. En plusieurs passages, comme il arrive souvent dans les papyrus qui ont servi à la confection de cartonnages, l'écriture est très effacée et le déchiffrement incertain.

1 *βασιλεῖ Πτολεμαίωι χαίρειν· Θαμοῦνις Ἡρακλεοπολίτ[ισσα ἀδικοῦμαι*
ὑπὸ Θο]θορταῖτος τῆς κατοικούσης ἐν Ὀξο-
2 *ρύγχοις τοῦ Ἀρσινοΐτου νομοῦ· τοῦ γὰρ α′(ἔτους), ἀθὺρ, ἐπιξενω-*
[θείσ]ης εἰς Ὀξόρυγχα καὶ πορευθείσης εἰς τὸ βαλανεῖον,
3 *ἡ ἐγκαλουμένη ἐπιπαραγενομένη καὶ καταλαβοῦσά με λου[ομέ]νην ἐν*
πυέλωι ἐν τῶι γυναικείωι θόλωι ἐξέβαλλέν με ἐκ τῆς
4 *πυέλου· ἐμοῦ δὲ οὐκ ἐκχωρούσης, καταγνοῦσά μου ὅτι ξένη εἰμ[ὶ πλ]η-*
γάς μοι ἐνέβαλεν καὶ πλείους εἰς ὃ τύχοι μέρος τοῦ σώματός
5 *μου τότε περιτραχηλίδιον ἐκ καθορμίων λιθινῶν ἀ[ρτ]ιλέπομ· [μ]ετὰ*
δὲ ταῦτα καταβοησάσης μου Πετοσίρει τῶι κω-

[1] Voir par ex. Part II, pl. XXVII.
[2] *Bull. Corr. hell.*, XXVI, p. 95-96.
[3] M. U. Wilcken, à son passage à Lille, nous l'a fait remarquer sur plusieurs textes déjà publiés de notre collection. Pour le II[me] siècle, voir par ex. *Pap. Louvre*, 65.

6 μάρχηι, περὶ τούτων ἀνακληθεῖσα ἡ Θοθορταῖς καὶ προσφ[ ]ασα
αὐτῶι ὅποτ' ἠβούλετο, συμποιήσας αὐτῆι ὁ κωμάρχης
τ . . . . θο
7 προσαπώσατό με εἰς τὴν φυλακὴν καὶ σύνεσχεν ἐφ' ἡμέραν c[..][...]
τοῦ τ° ἐγδῦσαί με ὁ περιεβεβλήμην ἱμάτιον ἄξιον (δραχμῶν) κ' καὶ
8 ἔχει ἡ ἐγκαλουμένη καὶ οὕτως διεί[θ]ην. Δέομαι οὖν σου, βασιλε[ῦ,
πρ]οστάξαι Διοφάνει τῶι στρατηγῶι γράψαι Μοσχίωνι
9 τῶι ἐπιστάτηι ἀποστεῖλαι Θορταῖν ἐπ' αὐτὸν καὶ ἐὰν ἦι τα[ῦτα] ἀληθῆ
ἐπαναγκάσαι αὐτὴν τό τε ἱμάτιόν μοι ἀπο-
10 δοῦναι ἢ τὴν τιμὴν τὰς κ' (δραχμὰς)· περὶ δὲ ὧν συντετέλεσται εἰς
μ[ε Δι]οφάνην διαγνῶναι ἵνα διὰ σέ, βασιλεῦ, τύχω τοῦ
11 δικαίου εὐτύχει

2me main.

Μοσχί[ω]ν[ι] μά(λιστα) διάλυσον αὐτούς· εἰ δὲ μή, ἀπό(στειλον) ὅπως
ἐπὶ τῶν λα(οκριτῶν) δι(ακριθῶσι)
L ἀ γορπι[αίου]κη

Au verso, 3me main.

L ἀ γορπιαίου κη τυβὶ ιβ'
Θαμοῦνις πρ(ὸς) Θοτορταῖν
περὶ ἱματίου

L. 1. Un blanc après χαιρειν. — Dans la lacune 17 ou 18 lettres. Peut-être faut-il lire θορταιτος; cf. l. 9 θορταιν.

L. 2. του γαρ: le τ paraît plus grand qu'à l'ordinaire. Pas de blanc après νομου. — Un blanc après αθυρ. — εις: très douteux.

L. 4. Un blanc après πυελου·

L. 5. Αο — ΙΔΕΠΟΜ. La lacune paraît contenir 3 lettres. Mais on peut supposer un blanc après λειπομ. — ΕΚ' ΚΑΘΟΡΜΙΩΝ : sur le Papyrus, les deux Κ étant séparés par une *diastole*.

L. 6. Un blanc après τουτων. — Nous lisons le mot mutilé par la lacune ΠΡΟΣ. -ϕ . . .⁻ΑCΑ. Mais il n'est pas certain, qu'une lettre manque après le C de προσ[. La dernière lettre du fragment de gauche paraît bien un Φ. Nous avons tenté προσφ[οιτ]ῶσα, mais la lecture ασα est certaine. La lettre qui précède le premier α était liée à lui par un trait. Ce peut être σ, ϑ, ξ.

L. 7. Au-dessus de προσαπωσατο μι traces de surcharge, mais la lecture paraît certaine. — εφ ημεραν ou εφ ημερας. — La première lettre dont il reste des traces est une lettre ronde (ο ou σ ou ε), plus loin soit un σ, soit les restes d'un κ. — (δραχμῶν) : ⊢ dans le Papyrus. — Le chiffre κ' est douteux ; peut-être κϑ' ; mais cette dernière lecture ne convient pas l. 10.

L. 8. Un blanc après διεί[ϑ]ην.

L. 10. Un blanc après (δραχμας).

2me *main* : μά(λιστα), ἀπό(στειλον), δι(ακριϑῶσι) : sigles ordinaires ; cf. *Bull. Corr. hell.*, XXVI (1902), p. 124, λο(κριτων) : Λ dans le Papyrus.

Verso, l. 2 : πρ(ός) : sigle ordinaire.

Bien que nous n'ayons pas réussi à combler toutes les lacunes, il semble bien que le sens du texte ne soit pas douteux. Thamounis, étrangère dans le village d'Oxorhyncha, a été assaillie dans l'établissement de bains par une femme de ce village, Thotortaïs. Elle est allée porter plainte au comarque Pétosiris ; mais celui-ci, séduit par Thotortaïs, a fait cause commune avec elle, et Thamounis, jetée en prison, n'a réussi à se faire libérer qu'au prix d'un manteau qu'elle a laissé entre les mains de son adversaire. Elle demande qu'on lui rende son manteau ou une somme d'argent équivalente et que le stratège fasse une enquête sur l'agression dont elle fut la victime. La pétition est datée du 26 février 221, comme plusieurs pièces de notre collection.

Il reste cependant plusieurs difficultés de détail.

Ligne 1. — M. U. Wilcken[1] proposait pour les pétitions de ce genre la ponctuation Βασιλεῖ χαίρειν ὁ δεῖνα. Ἀδικοῦμαι. Le blanc laissé par le scribe après χαίρειν, justifie, ce nous semble, celle que nous avons adoptée. On remarquera les hésitations dans l'orthographe du nom propre Θοᾶθορταΐς (l. 1 Θοᾶθορταϊς, l. 6 idem, l. 9 Θορταΐν; verso l. 2 Θοτορταΐν). On trouve également dans les textes les noms masculins Θοτορταῖος et Θορταῖος[2].

Le village d'Oxorhyncha, du district de Polemon, est connu[3]. La plaignante est d'un nome voisin ; Héracleopolis a été explorée par U. Wilcken et A. Schæfer, qui ont dressé un plan des ruines[4].

Ligne 2. — ἐπιξενω[θείσ]ης. Thamounis est-elle venue se fixer dans le village, ou s'y trouve-t-elle de passage seulement? Le mot peut avoir les deux sens. En tout cas, le passage détermine le sens qu'a le mot ξένος dans les textes de ce genre: il désigne les gens qui se trouvent dans un village qui n'est pas le leur. Cf. *Pap. Magd.*, n° XXIV[5].

εἰς τὸ βαλανεῖον. — Les querelles sont fréquentes dans les établissements de bains[6].

Ligne 3. — ἐν πυέλωι ἐν τῶι γυναικείωι θόλωι, confirme nos restitutions au *Pap. Magd.*, XXXIII[7].

ἐξέβαλλέν με ἐκ τῆς πυέλου. « Elle cherchait à me chasser de la baignoire. »

Ligne 4-5. — Nous écrivons ἄ]ρτ]ι sans nous dissimuler

[1] *Archiv für Papyrusforschung*, III, p. 308.
[2] Voir par ex. *Pap. Tebt*, 247 et *Pap. Grenfell*, II, 34, 3.
[3] Cf. *Bull. Corr. hell.*, XXVI, p. 126.
[4] Cf. *Archiv f. Pap.*, II, p. 294-336 et Taf. II.
[5] *Bull. Corr. hell.*, XXVII, p. 176-177.
[6] Voir *Pap. Magd.*, XXXIII, *Bull. Corr. hell.*, XXVII, p. 195-198.
[7] *Bull. Cor. hell.*, XXVII, p. 197.

les difficultés de cette restitution qui s'accorde pourtant avec les traces de lettres subsistantes. Thotortaïs a particulièrement frappé la plaignante sur la partie de son corps qu'un collier à plusieurs rangs avait alors écorché. καθόρμιον, est un mot de la langue des Septante. περιτραχηλίδιον nous est inconnu. περιτραχήλιον a le sens de collier. Le δ est douteux. Nous avons songé à voir dans la syllabe δι une dittographie de λι. Mais en somme le mot περιτραχηλίδιον paraît bien formé et peut être accepté. Il s'agit d'une parure de cou composée de plusieurs colliers de pierres colorées, telle que les femmes fellahs en portent encore de nos jours.

Ligne 6-7. — Il faut sans doute supposer une faute et lire ἀναλη̣θείσης τῆς Θ. καὶ προσφ[...]άσης. Thamounis laissait entendre que c'était par de peu honorables moyens que Thotortaïs avait mis le comarque dans son parti. « Thotortaïs, citée pour cette affaire, s'étant donnée (?) au comarque, toutes les fois qu'il le voulait, celui-ci, devenu son complice, me fit jeter en prison (προσαπώσατο, moyen), et m'y fit garder tout le long d'un jour. »

Ce qui suit est mutilé et nous paraît difficile à rétablir. Si notre lecture τοῦ ἐγδῦσαι est juste (l'υ est très incertain), on peut supposer une préposition comme ἕως, dans la lacune. (Voyez par exemple *Pap. Grenfell*, II, 40 : ..ἕως τοῦ ἐπιβαλεῖν ἡμᾶς ἐπὶ τοὺς τόπους). « Jusqu'au moment où elle me dépouilla de mon manteau ». Peut-être aussi peut-on tenter ἐφ' ἡμέραν ἕ[νε]κ[α] τοῦ, qui ne serait pas trop en désaccord avec les traces de lettres que l'on déchiffre au bord du premier fragment ; mais l'α de ἕνεκα ne suffit pas à remplir la lacune qui se trouve entre les deux fragments. Avec la leçon ἡμέρας qui est aussi possible, il faut supposer un chiffre avant la préposition : ἐφ' ἡμέρας ἑ[νδε]κ[α ἕως] τοῦ ἐγδῦσαι,

fait un sens satisfaisant, mais les suppléments paraissent un peu longs. Enfin ces restitutions ont le tort de ne pas tenir compte du τ° en surcharge; τ° peut-être pour το(ῦτο)?

Ligne 7. — οὕτως διεί[θ]ην. Et c'est ainsi (au prix de mon manteau) que j'ai été relâchée. Pour le sens de διέναι, voir *Pap. Goodspeed,* 5, corrigé par U. Wilcken, *Archiv für Pap.*, II, p. 578.

Ce qui nous paraît le plus intéressant dans notre texte, c'est l'apostille de seconde main qui renvoie les contestants devant le tribunal des Laocrites. On ne peut guère douter en effet que l'abréviation λ° doive être interprétée par λ(αοκριτῶν). C'est la première mention de ce tribunal dans les papyrus de Magdola : généralement on trouve des expressions qui peuvent aussi bien s'appliquer aux Chrématistes qu'aux Laocrites, ἐπὶ τοῦ κοινοδικαίου, τοῖς καθήκουσιν κριτηρίοις. Il n'y a certes rien d'étonnant à voir des Egyptiens jugés par le tribunal égyptien. Toutefois la mention des Laocrites est intéressante parce qu'elle permet de répondre à une question posée par M. L. Wenger, qui, dans une note de son commentaire aux papyrus de Tebtynis[1], se demande si tous les procès engagés sur des délits n'étaient pas portés devant les Chrématistes. On voit par nos textes qu'il n'en est rien et qu'à l'occasion, c'est-à-dire pour les Égyptiens, les Laocrites sont aussi un tribunal correctionnel.

Le stratège prépare l'instance : il joue le même rôle, on le sait, pour le tribuual des Chrématistes[2].

L'épistate, chargé de la police du bourg, est toujours un Grec. Comme l'épistate des métropoles, il est sous les

[1] *Archiv f. Pap.*, II, p. 491, n. 2.
[2] *Bull. Corr. hell.*, XXVI, p. 128.

ordres, et comme le délégué du stratège[1]. Il est donc le supérieur du comarque, un indigène, sorte de sheikh el Beled. Moschion, épistate d'Oxorhyncha, est déjà connu par nos textes[2].

[1] *Bull. Corr. hell.*, XXVI, p. 97. Dans *B. G. U.*, 1006, l'ἐπιστάτης τῆς πόλεως est appelé : ὁ παρὰ τοῦ στρατηγοῦ ἐπιστάτης τῆς πολεως.
[2] *Ibid.*, p. 126, *Pap. Magd.*, XXI.

PIERRE JOUGUET.
GUSTAVE LEFEBVRE.

DIE ENTSTEHUNGSZEIT DER HIKETIDEN DES AISCHYLOS

Bei keinem der drei grossen Tragiker ist der Prozentsatz der datierbaren Stücke unter den uns erhaltenen so gross, wie bei Aischylos. Von den sieben geretteten Tragödien sind fünf durch die Hypothesis aufs Jahr festgelegt und die Entstehungszeit einer sechsten, des Prometheus, ist durch das Satyrspiel Προμηθεὺς πυρκαεύς einerseits und das Selbstzitat in der Sphinx (Fr. 235 N.) anderseits[1] in so enge Grenzen (471-468) eingeschlossen, dass die Unsicherheit des Aufführungsjahres nicht viel bedeutet. Um so weiter gehen die Ansichten über die Zeit des siebenten Stückes, der Hiketiden, auseinander[2]: Die einen stellen sie ganz an den Anfang der erhaltenen Dramen, so G. Hermann, Bergk, Weil, Wilamowitz; die andern nahezu an das Ende der Reihe, unmittelbar vor die Orestie, so Bœckh, O. Müller, Droysen, Buecheler.

Ich glaube, dass diese Frage sich durch dramaturgische Beobachtungen entscheiden lässt; da aber die Beweiskraft solcher Argumente vielfach nicht anerkannt wird, will ich das, was für mich subjektiv das Entscheidende war, vorerst zurücktreten lassen gegen Beweismittel anderer Art.

[1] Vgl. Wilamowitz, *Hermes*, XXI, 611 Anm.

[2] Vgl. die Zusammenstellung in der Vorrede von Kruses Ausgabe, S. 26.

Es ist bereits mehrfach ausgesprochen[1], aber so viel ich sehe, bisher niemals eingehender begründet worden, dass die Darstellung der Jo-Sage im Prometheus ein deutlich jüngeres Gepräge trägt als in den Hiketiden. Die Danaiden bezeichnen ihre Ahnmutter wieder und wieder als Kuh (17, 44, 176, 281, 302 ff.[2]) und dieselbe Bezeichnung wählt auch Pelasgos (304, 310, 317); die alte theriomorphe Vorstellung ist eben noch in voller Kraft[3], auch der göttliche Freier nimmt die Stiergestalt an (305). Nur an einer Stelle wird statt der reinen Tiergestalt eine Mischbildung angedeutet, die Anwohner des Nils staunen

577 βοτὸν ἐπορῶντες δυσχερὲς μιξόμβροτον,
τὰν μὲν βοός,
τὰν δ' αὖ γυναικός· τέρας δ' ἐθάμβουν.

Eine laufende Kuh konnte unmöglich von den Aegyptern als ein τέρας angestaunt werden, darum musste hier die menschliche Natur der Heroine durchbrechen und eine menschenköpfige Kuh an die Stelle der einfachen Tiergestalt treten; auch hier bleibt aber das Tierische vorwiegend, dem Substantivum βοτόν wird nur ein vermenschlichendes Beiwort hinzugefügt. Wir wissen seit kurzem, dass auch die bildende Kunst Jo im V. Jahrhundert mitunter so dargestellt hat: Engelmann veröffentlicht (*Arch. Jahrb.*, XVIII, 39) eine Bostoner Vase aus der Mitte des V. Jahrhunderts, die diesen Typus zeigt; freilich scheint er sich nicht lange behauptet zu haben.

[1] Vor allem von Weil, *Etudes sur le drame antique*, 67; Christ, *Griech. Litt.-Gesch.*, 4. Aufl., 226; Engelmann, *Arch. Jahrb.*, XVIII, 37 ff.

[2] Ich citiere stets die Zahlen der Weckleinschen Ausgabe.

[3] Wie sie denn auch auf den älteren Vasenbildern ausschliesslich herrscht; vgl. das Verzeichnis bei Engelmann, *Arch. Jahrb.*, XVIII, 51 ff.

Im Prometheus dagegen heisst Jo niemals Kuh, sondern entweder einfach Mädchen (οἰστροδίνητος κόρη 614, δύσπλανος παρθένος 635), oder gehörnte Jungfrau (βούκερως παρθένος 613, κεραστίς 701). Die weiter gehende Vermenschlichung von der Kuh mit Menschenkopf zur Jungfrau mit Kuhhörnern war freilich unerlässliche Bedingung für das persönliche Auftreten der Heroine, aber sie entspricht auch einem in der griechischen Kunst öfter zu beobachtenden Entwicklungsgesetz. Schritt für Schritt weichen alte theriomorphe Bildungen den anthropomorphen, der uralte Typus des Seelenvogels bekommt erst einen Menschenkopf und wird dann zum Menschen mit Flügeln; auch der jonische Silen verliert sein zottiges Fell und seine Pferdebeine. Unzweifelhaft kommt die im Prometheus gewählte vermenschlichte Form einem damals die griechische Phantasie beherrschenden Streben entgegen, — wie sie ja auch die bildende Kunst sofort erobert hat[1], — und ein Dichter, der Jo einmal als kuhgehörnte Jungfrau seinem Volke vorgeführt hatte, konnte sie unmöglich einige Jahre später hartnäckig Kuh nennen.

Nicht nur die äussere Gestalt der Jo, auch ihre Irrfahrten sind in den Hiketiden altertümlicher und einfacher, wie besonders Weil[2] hervorgehoben hat. Von Argos geht ihr Lauf zum thrakischen Bosporos 552 ff., ohne dass dazwischen merkwürdige Länder erwähnt werden, dann eilt sie die kleinasiatische Küste entlang durch das hellespontische Phrygien[3], Mysien, Lydien, Kilikien, Pamphylien, Syrien nach Aegypten. Die fabelhaften Länder,

[1] Engelmann, *a. a. O.*, 57.
[2] *a. a. O.*, 67.
[3] Ich hätte mir Gordion S. 3, dies älteste Zeugnis für das hellespontische Phrygien, nicht entgehen lassen sollen.

welche Jo im Prometheus (707-815) zur Verzweiflung der modernen Interpreten berührt, liegen weit ab von dieser schlichten Route. Sicherlich ist der Dichter zum Teil durch die Lokalisierung des Prometheus am Okeanos gezwungen worden, die Irrfahrten weiter auszudehnen, aber ebenso sicher scheint mir, dass er mit Einführung der Chalyber, der Amazonen, der Γοργόνεια πεδία und der Arimaspen stärker auf die Phantasie wirken und einer alten bekannten Geschichte neuen Reiz geben will. Wie nüchtern und alltäglich müsste den Athenern Jos Fahrt in den Hiketiden vorgekommen sein, wenn der Prometheus das frühere Stück wäre.

Endlich stellt Aischylos in den Hiketiden auch das Verhältnis des Zeus zu Jo so dar, wie es Hesiodos und andere vor ihm getan hatten (vgl. *Apoll. Bibl.*, II, 5), der Gott schwängert die Jungfrau (300 ff.) und Hera rächt sich, da auch ihr Wächter Argos dem Hermes erliegt, durch Sendung der Bremse (311). Im Prometheus dagegen ist Jo noch Jungfrau und die Irrfahrten sind von Zeus verhängt, um ihre Sprödigkeit zu brechen :

761 ἆρ' ὑμῖν δοκεῖ
ὁ τῶν θεῶν τύραννος ἐς τὰ πάνθ' ὁμῶς
βίαιος εἶναι ; τῇδε γὰρ θνητῇ θεὸς
χρήζων μιγῆναι τάσδ' ἐπέρριψεν πλάνας.[1]

Vgl. auch 860, 875.

Dem m. E. unentrinnbaren Schluss, dass die Hiketiden älter als der Prometheus, also vor 468 aufgeführt worden sind, scheint nun aber ein schweres Bedenken entgegen

[1] Im Widerspruch zu diesen klaren Worten wird freilich 729 Hera als Urheberin der Leiden Jos genannt.

zu stehen. Buecheler hat *Rhein. Mus.*, 40, 627 ff. gezeigt, dass die Verse 150 ff.

θέλουσα δ' αὖ θέλουσαν ἁγνά μ'
ἐπιδέτω Διὸς κόρα
ἔχουσα σέμν' ἐνώπι' ἀσφαλές·

auf ein der attischen Göttin geweihtes Gebäude in Athen bezogen werden müssen. Sein weiterer Schluss, die σέμν' ἐνώπια seien die Wände des im Bau befindlichen Parthenon, hat zunächst fast allgemeine Zustimmung gefunden[1] und damit wäre dann freilich die Datierung der Hiketiden auf 460 oder 459 gegeben. Inzwischen haben wir aber aus den Urkunden gelernt (Michaelis, *Arx Athen.*, p. 94, sqq.), dass der Parthenonbau erst neun Jahre nach Aischylos' Tod begonnen hat, man muss also die σέμν' ἐνώπια anders deuten und sie verlieren damit zunächst ihre datierende Kraft. Ganz unwesentlich würde Buechelers Ansatz verschoben, wenn Dörpfeld (*A. M.*, XXVII, 389) und Lœschcke (*Arch. Jahrb.*, XIX, 22) recht hätten mit der Beziehung der Verse auf die kimonische Südmauer der Burg, die zum Teil aus der Beute vom Eurymedon erbaut wurde. Aber dieser verführerischen Kombination steht die Bedeutung des Wortes ἐνώπια entgegen, das überall, wo es vorkommt[2], Hauswände, nicht Festungsmauern, τοίχους nicht τείχη bezeichnet. Im Epos werden die stets mit dem Beiworte παμφανόωντα versehenen ἐνώπια ausschliesslich genannt, wenn es gilt, ein Gerät aus der Hand zu stellen. Odysseus lehnt χ 120 f., als er seine Pfeile verschossen hat, an sie seinen

[1] Widersprochen hat Wilamowitz, *Hermes*, XXI, 608 Anm., aber mit Argumenten, die mir nicht stichhaltig scheinen.

[2] Hom. Θ 135, N 261, δ 42, χ 121.

Bogen, im Quartier des Idomeneus N 261 stehen an ihnen die erbeuteten Speere und ebenso werden auch kostbare Wagen untergebracht Θ 435 und δ 42. Da, wie Reichel[1] richtig bemerkt, Aufbewahrung der auseinandergenommenen Wagen im Innern des Hauses mehrfach ausdrücklich bezeugt wird (B 777, E 193), ist an allen vier Stellen derselbe Teil des Gebäudes zu verstehen und zwar vermutlich die Seitenwände der zum Megaron gehörigen Vorhalle. Unter den alten Erklärern[2] hat Krates, offenbar ausgehend von der schwierigen Odysseestelle χ 121, das Wort geradezu als φλίαι, Türpfosten, gedeutet, während die meisten andern darunter τοὺς ἀντικρὺ τῆς εἰσόδου τοίχους verstehen. Allen gemeinsam ist die Verbindung der ἐνώπια mit dem Hauseingang.

Dass Aischylos ein episches Wort in durchaus veränderter Bedeutung verwendete, wäre selbst dann höchst auffallend, wenn es, wie Buecheler und Wilamowitz meinen, im V. Jahrhundert längst veraltet und glossematisch gewesen wäre. Nun trifft diese Annahme aber nicht ganz zu, denn noch im II. Jahrh. v. Chr. finden wir das Wort in einer Urkunde, die dem Verdachte künstlichen Archaismus' gewiss nicht ausgesetzt ist, in einer delischen Rechnung: Dittenberger, *S. I. G.*[2], 588, Z. 245, wird eine Zahlung gebucht ἐργολαβήσαντι ποι]ῆσαι κεφαλὴν ἑκατέρῳ ἐνωπίῳ τῶν στοῶν. Die Knappheit des Ausdrucks lässt es zweifelhaft erscheinen, ob der obere Abschluss der Rückwand — ἀντικρὺ τῆς εἰσόδου — zweier Hallen, oder je zweier Seitenwände von Hallen gemeint ist; zu Homer würde die zweite Auffassung besser passen, grammatisch korrekter ist aber die erste.

[1] *Homerische Waffen*, 2te Aufl., 127.

[2] Ausser den Scholien zu den vier genannten Homerstellen sind *Hes.* s. v. ἐνώπια und προνώπια und *Etym. Magn.* s. v. ἐνώπιον einzusehen.

Kann also die kimonische Burgmauer unmöglich mit den σεμνὰ ἐνώπια gemeint sein, so ist schlechterdings nicht abzusehen, welche Wände der Dichter nach den Perserkriegen und vor Vollendung der neuen Burgbefestigung als *sicheren* Sitz der Stadtgöttin preisen konnte. Wie Hohn würden ja die Verse klingen, wollte man sie auf den alten von den Persern geschändeten Tempel, oder den im Bau von ihnen verwüsteten[1] vorpersischen Parthenon beziehen. Unweigerlich drängen die Worte des Chors das Stück zurück in die Zeit *vor* 480, und da haben wir denn in der Tat einen Bau, auf den die σεμνὰ ἐνώπια ganz vortrefflich passen. Durch die Untersuchungen Dörpfelds und Wellers[2] sind wir jetzt über die vorpersischen Propylæen gut unterrichtet. Es war ein stattlicher saalartiger Bau mit doppelter Säulenstellung, das erste ganz aus Marmor errichtete Gebäude der Burg, und es wurde erbaut zwischen Marathon und Salamis, denn noch war der Werkzoll von den Stufen nicht entfernt, als die Feinde kamen[3]. Wohl konnte der Dichter mit Stolz im Jahre 481 oder 480 auf diese ἐνώπια hinweisen und wohl mochte er hoffen, dass sie sich auch in dem nahenden Sturm als sicher bewähren würden[4].

So wird die aus der Jo-Sage gewonnene relative Datierung durch Buechelers wertvolle Beobachtung nicht erschüttert, sondern entscheidend bekräftigt.

Es ist mir weiter eine erfreuliche Bestätigung, dass Eduard Meyer auf Grund der Darstellung argivischer Verhältnisse in den Hiketiden zu dem gleichen Ansatz gelangt

[1] Vgl. die zwingenden Ausführungen Dörpfelds, *A. M.*, XXVII, 379 ff.

[2] *A. M.*, XXVII, 405 f. und *Amer. Journ. of Arch.*, VIII.

[3] Weller datiert den Bau zu früh, weil er die von Dörpfeld, S. 406, angeführten technischen Merkmale nicht genügend würdigt.

[4] Der vorpersische Parthenon hat niemals Wände gehabt.

ist. Er sagt *Geschichte des Altertums,* III, § 188, Anm.[1]: « Die Demokratie in Argos zeigt Aischylos' Hiketidentrilogie, die vielleicht noch vor 480 fällt; sie überträgt die Zustände der Gegenwart in die Urzeit des Pelasgos. » Durch den verlustreichen Krieg gegen Kleomenes waren die Argiver nicht sehr lange vor 480 zur Aufnahme von Untertanen in die Bürgerschaft genötigt worden, seitdem herrschte die Demokratie, obwohl das Königtum nicht abgeschafft wurde. In den Verhandlungen mit Sparta vor dem Perserkriege (Herod., VII, 148 sqq.) ist der König der Gemeinde gegenüber genau so ohnmächtig wie Pelasgos in den Hiketiden. Diese historischen Beobachtungen würden freilich nicht ausreichen, um das Stück mit Sicherheit vor 480 anzusetzen, — Eduard Meyer drückt sich auch sehr vorsichtig aus, — aber sie vereinigen sich aufs beste mit dem, was die Denkmäler lehren.

Auch ohne alle äusseren Zeugnisse müsste man aber m. E. die Hiketiden vor die Perser rücken, denn ihre dramatische Technik steht auf einer sehr primitiven Stufe. Ich gebe Kruse durchaus zu, dass mit einer Statistik der Prozentzahlen von Chorversen und Schauspielerversen nicht viel zu machen ist, weil die Chorpartie gerade im Agamemnon wieder sehr umfangreich wird[2], viel wichtiger ist die Art, wie Chor und Schauspieler verwertet werden. Da ist denn zunächst sehr auffallend, wie wenig noch Aischylos seine eigene Erfindung, den zweiten Schauspieler auszunutzen weiss. In dem ganzen Stück gibt es nur

[1] Vgl. auch § 258.

[2] Uebrigens komme ich zu wesentlich andern Prozentzahlen als Kruse, *Einleitung*, 28. Nach ihm gehören in Agamemnon und Hiketiden je 50 % der Verse dem Chor, nach meiner auf Weckleins Ausgabe beruhender Rechnung sind es im Agamemnon fast 50 % (genau 49,2), in den Hiketiden dagegen 62.

eine grössere Dialogscene zwischen zwei Schauspielern, das Zusammenprallen des Pelasgos mit dem Herold der Aigyptiaden, und auch sie umfasst nur 43 Verse (922 bis 964). Die kurze Anweisung des Pelasgos an Danaos 489-498 und seine Antwort darauf 499-508 sind neben jener Streitscene das einzige Beispiel der Wechselrede unter den Schauspielern, alle andern Dialogscenen sind auf einen Schauspieler und den Chorführer beschränkt. Das ist in den Persern bereits wesentlich anders, hier haben wir zwei grosse breit ausgeführte Dialoge ohne Beteiligung des Chors. In der Botenscene verstummt der Chor von 292-517 vollständig, während Atossa mit dem Boten verhandelt, und bei dem Erscheinen von Dareios' Geist überlässt er wieder zunächst den beiden Schauspielern das Feld für längere Zeit (705-788). Das Zurückdrängen des Schauspielers gegenüber dem Chor ist aber in den Schutzflehenden um so auffallender, als es den Dichter zu starken sachlichen Unwahrscheinlichkeiten nötigt. Danaos ist der natürliche κύριος der Töchter, sie heben das auch selbst hervor, wenn sie ihm 979 die Zuweisung der Wohnungen anheimstellen:

πέμψον δὲ πρόφρων δεῦρ' ἡμέτερον
πατέρ' εὐθαρσῆ Δαναόν, πρόνοον
καὶ βούλαρχον. τοῦ γὰρ προτέρα
μήτις, ἔπου χρὴ δώματα ναίειν.

Da ist es denn höchst merkwürdig, dass dieser βούλαρχος in der entscheidenden Scene, der ersten langen Verhandlung mit dem Argiverkönig über die Aufnahme, ganz und gar nicht als Vormund der Mädchen auftritt. Bei dem Erscheinen des Königs (240) verstummt er und verharrt

in Schweigen, bis Pelasgos nach vielen Wechselreden und Liedern den Entschluss gefasst hat, für die Mädchen beim Volke einzutreten und daraufhin dem Alten einige Anweisungen erteilt (499). Nicht wie ein König und κύριος der Mädchen, sondern höchstens wie ihr alter Diener handelt Danaos und wird er behandelt, das ist doppelt auffallend, wenn man an die Unmündigkeit denkt, in der das attische Recht die Frauen zeitlebens erhält. Dass der Träger einer Hauptrolle[1] während des vierten Teils des ganzen Stückes (259 Verse von 1084) auf dem Spielplatz anwesend ist, aber stumm zuhört, wie über sein und seiner Kinder Schicksal verhandelt wird, das ist in der ganzen griechischen Tragödie ohne Beispiel und nur aus der Unbeholfenheit einer noch kindlichen dramatischen Technik zu erklären.

Es ist interessant damit zu vergleichen, wie Euripides eine ähnliche Situation behandelt. In seinen Hiketiden besteht der Chor ja auch aus Schutzflehenden im fremden Land, die Mütter der vor Theben gefallenen Argiver haben ihre κύριοι, Gatten und Söhne verloren, ein selbständiges Vorgehen wäre daher bei ihnen viel begreiflicher als bei den Danaiden, denen der Vater zur Seite steht. Dennoch führen nicht sie die Verhandlungen mit Theseus, sondern Adrastos, der unglückliche Führer des Zuges, und erst als dessen Bemühungen zu scheitern drohen, erheben sie ihr kurzes eindringliches Flehen, das zunächst Theseus' Mutter, und dann durch sie auch Theseus rührt. In demselben Masse wie Euripides den Anteil des Chors vermindert, mehrt Aischylos ihn. Für ihn ist eben der Chor noch so durchaus die Hauptsache in

[1] Die Rolle des Pelasgos übertrifft freilich an Umfang (210 gegen 157 Verse) und Bedeutung die des Danaos erheblich.

der Tragödie, dass er es nicht wagt, ihn in einer wichtigen Scene ganz bei Seite zu schieben. Anderseits vermag er noch nicht, drei Partner in einem Gespräch zu vereinigen und so lässt er wohl oder übel einen Schauspieler schweigen — auf Kosten der dramatischen Wahrheit. Wie gewaltige Fortschritte Aischylos in den letzten Dezennien seines Lebens in der dramatischen Technik gemacht hat, zeigt vielleicht am deutlichsten die Gerichtsscene der Eumeniden. Auch hier ist der Chor, nach dem das Stück benannt ist, eine Partei, aber neben ihm kommen Athena, Apollon, Orestes zur vollen Geltung.

Nicht nur äusserlich in der Zahl der Verse sind die Hiketiden das einzige Aischyleische Drama, in dem der Chor den Schauspielern gegenüber der stärkere Teil ist, auch das Interesse des Hörers wird nur in ihnen ganz überwiegend vom Chor in Anspruch genommen. Pelasgos und Danaos sind ziemlich blasse Gestalten, volles Leben hat einzig der Chor. Das wird schon in den Persern anders; wohl ist auch hier der Chor der Träger der Handlung, aber das ergreifende Bild der mütterlichen Königin Atossa überstrahlt die Greise Persiens weit.

Ganz irrig ist es, wenn man die Gedankenfülle und die eigenartige Glut der Chorlieder zu Gunsten einer späten Datierung angeführt hat.[1] Die Chorlyrik stand längst als reife Kunstgattung auf ihrer Höhe und mit etwa 45 Jahren hatte Aischylos darin kaum mehr etwas zu lernen, aber das

[1] Bei Seite lasse ich Bœckhs jetzt wohl allgemein als unbeweisbar aufgegebenen historischen Kombinationen und die Behauptung Kruses, *Einl.* 26, die Hiketiden müssten jung sein, weil in dem dritten Stück der Trilogie Aphrodite neben Danaos und Hypermestra aufgetreten sei. In was für einer Scene und in Gegenwart welcher Personen die Göttin, Fr. 44 N., sprach, weiss niemand.

dramatische Element der Tragödie war im Jahre 481 noch sehr schwach entwickelt. Immer wieder muss man staunen, dass ein Dichter, der in den besten Mannesjahren die Hiketiden verfasst hat, als hoher Sechziger die Orestie schaffen konnte.

Basel.

ALFRED KÖRTE.

INSCRIPTIONS MÉTRIQUES DE PANTICAPÉE

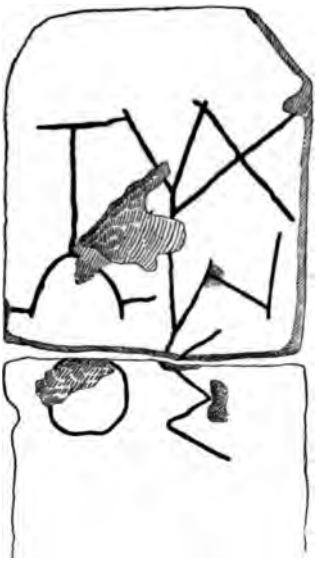
Je me permets d'attirer l'attention du très honoré jubilaire sur quelques inscriptions métriques, trouvées sur l'emplacement de l'ancienne Panticapée dans ces dernières années, après la publication du quatrième volume de ma collection « *Inscriptiones orae septentrionalis Ponti Euxini graecae et latinae* » (Petrop. 1901), et publiées par moi en russe dans le *Bulletin de la Commission Impériale Archéologique* (fasc. 3 et 10).

* * *

1. Stèle en pierre calcaire brisée en deux morceaux, arrondie en haut et n'ayant aucune ornementation ; haut. 0,61 m., larg. 0,23-0,26 m., ép. 0,10 m. Elle porte des inscriptions sur les deux faces, aussi bien que sur la tranche ; ici la première ligne commence en bas du côté droit et se dirige à travers le sommet semi-circulaire sur le côté gauche, tandis que la seconde commence au bout de la première et se dirige dans le sens opposé (βουστροφηδόν) pour aboutir sur le dit sommet. Malheureusement, les lettres gravées sur la tranche sont très endommagées, tandis que sur les faces elles se sont très bien conservées. Le

nom du défunt est inscrit au génitif sur la face antérieure avec de très grandes lettres (haut. 0,05-0,10 m.; la lettre Y mesure 0,19 m.); sur la face postérieure nous avons un hexamètre (la hauteur des lettres y est de 0,03-0,08 m.) et, sur la tranche, probablement un pentamètre (haut. des lettres 0,025-0,03 m.), formant un distique avec l'hexamètre de la face postérieure.

A. Face antérieure.



B. Face postérieure.

La pierre a été trouvée par M. Škorpil, directeur du musée de Kertsch, au mois de mars 1902, dans un tombeau sur la pente méridionale du mont Mithridate à Kertsch. La copie ci-jointe est faite d'après un estampage (échelle $^1/_6$).

C. Ainsi que nous l'avons remarqué, l'inscription est très mal conservée sur la tranche. En examinant l'estampage à plusieurs reprises, nous avons déchiffré avec plus ou moins de certitude les lettres suivantes:

On aura la transcription suivante:

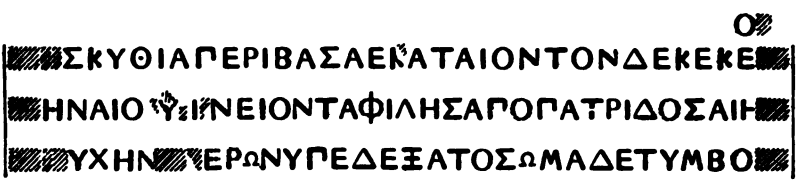
A. Τύχ|ων|ος.
B. Σήματι τῶιδ' ὑπόκειται ἀνὴρ [πολλοῖ]σι π[ο]θ[ει]νός
C. Ταὐ[ρ]οισ[ιν] Τύχων... τωνο..... ἐστι.....

Cette inscription, appartenant certainement au V^me^ siècle av. notre ère, représente le premier exemple de l'écriture dite βουστροφηδόν sur les bords du Bosphore Cimmérien. Il est à regretter que le second vers ne puisse être restitué.

* * *

2. Stèle en pierre calcaire tronquée en haut et en bas, haut. 0,71 m., larg. 0,39-0,43, ép. 0,17. En haut elle était décorée d'un anthémion maintenant fort entamé et d'une corniche. A la distance de 0,12 m. de cette corniche est gravée une inscription fort usée, mais que M. Škorpil a pu déchiffrer grâce au fait que les lettres (h. 0,01 m.) étaient peintes en rouge.

La pierre fut trouvée au commencement de l'année 1901 dans la cour d'un nommé Al. Voltschénko à Kertsch, chaussée de la Quarantaine. Copie de M. Škorpil et estampage.



On voit du premier abord que l'inscription est métrique, composée de trois hexamètres. En nous servant des suppléments proposés par M. Škorpil, nous la lisons de la manière suivante :

[Γῆ] Σκυθία περιβᾶσα Ἑκαταῖον τόνδε κέκε[υθε],
[Λ]ηναίου [π]νείοντα, φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴη[ς]·
[οὗ ψ]υχὴν [Ἀχ]έρων ὑπεδέξατο, σῶμα δὲ τύμβο[ς].

D'après le caractère de l'écriture, on peut rapporter l'inscription au III^me^ siècle av. notre ère, ou bien à la fin du IV^me^ siècle[1]. Son intérêt principal réside certainement dans les premiers mots du second vers, contenant la caractéristique du défunt, qui paraîtrait étrange sur un monument funéraire de nos jours. La locution πνεῖν τινος signifie, comme nous le savons, *sentir, avoir une odeur quelconque ;* nous connaissons aussi l'emploi métaphorique du nom Ληναῖος pour οἶνος ; par conséquent πνεῖν Ληναίου signifie *sentir le vin*, et cette locution peut subir deux interprétations : 1° elle peut indiquer que le dit Hécataios avait trouvé la mort en état d'ivresse, 2° ou bien qu'il aimait la bouteille. Je le répète, à notre point de vue il est au moins bizarre de mentionner sur un monument funéraire cette particularité, ou bien cette cause de mort.

[1] Meisterhans, *Gramm. d. att. Inschr.*,[3] p. 35, a observé qu'en Attique on écrivait ει en guise de ε (comme ici πνείοντα) particulièrement pendant la seconde moitié du IV^me^ siècle av. J.-C.

Mais les grecs, pénétrés du sentiment de la joie de vivre, regardaient le vin comme l'une des bonnes choses de l'existence terrestre et le mentionnaient souvent dans leurs épitaphes. On trouve bon nombre d'exemples de ce genre dans l'*Anthologie* et les *Epigrammata graeca ex lapidibus conlecta* de Kaibel. Sans parler d'épitaphes humoristiques dédiées aux ivrognes (et surtout aux vieilles femmes qui aimaient la bouteille), vu que ces épitaphes n'étaient probablement pas destinées à être gravées sur les monuments funéraires[1], nous indiquerons quelques inscriptions où il est formellement mentionné que les défunts ont été de bons compagnons de table et ne se privaient pas des plaisirs procurés par Dionysos. Dans une inscription de Mantinée (Kaibel, p. XIII, n° 480 *a*), rédigée à la première personne de la part de feu Prime, on lit entre autres (v. 6) : ἐν ἡλαπίναις δ' ἐσθλὸς [ἐὼν κλέ]ομαι. Dans une inscription de Rome (Kaib., n° 582) la défunte dit avoir été ἡ παρὰ Βάκχῳ καὶ θοίναις αὐτῆς χρυσοτέρη Κύπριδος. Dans une autre inscription de Rome (Kaib., n° 614), Ménophile est nommé φίλος Μουσῶν, Βρομίου Παφίης τε. Enfin, dans l'*Anthologie*[2], il y a plusieurs épitaphes dans lesquelles l'enivrement est cité comme la vraie cause de la mort. Voir par exemple les n^{os} 105 (Διογένους Λαερτίου εἰς Λακύδην τὸν φιλόσοφον), 398 (Ἀντιπάτρου εἰς Πολύξενον Σμυρναῖον οἰνωθέντα καὶ ἐξωλισθήσαντα καὶ τελευτῆς δι' αὐτὸ τοῦτο τυχόντα), 660 (Λεωνίδου Ταραν-

[1] On peut rapporter, par exemple, à ce genre d'épitaphes : *Anth. Pal.*, VII, 329 (ἀδέσποτον, εἰς Μυρτάδα τὴν μέθυσον ἐν πίθῳ ταφεῖσαν), 363 (Ἀντιπάτρου Σιδωνίου εἰς Μαρωνίδα τὴν μέθυσον καὶ πολύλαλον), 384 (Μάρκου Ἀργενταρίου εἰς Ἀριστομάχην τινὰ γραῦν τὴν μέθυσον), 454 (Καλλιμάχου εἰς Ἐρασίξενον τὸν πότην), 455 (Λεωνίδου εἰς Μαρωνίδα τὴν μέθυσον), 456 (Διοσκορίδου εἰς Σειληνίδα τροφὴν Ἱέρωνος, τὴν μέθυσον), 457 (Ἀρίστωνος εἰς Ἀμπελίδα τὴν μέθυσον πεσοῦσαν ἐν τῷ ληνῷ καὶ ἀποπνιγεῖσαν). Dans l'épigramme n° 423 (Ἀντιπάτρου Σιδωνίου), on lit entre autres que le monument funéraire d'une certaine Bittis était décoré d'une κύλιξ pour montrer qu'elle avait été μέθας σύντροφος.

[2] Nous citons d'après l'édition de H. Stadtmueller, *Anthologia graeca epigr. Palatina cum Planudea*, v. II, p. 1 (Lips., 1899).

τίνου εἰς Ὄρθωνα τὸν Συρακόσιον ὑπὸ μέθης ἐν δυσχειμέρῳ νυκτὶ τελευτήσαντα) et 725 (Καλλιμάχου εἰς Μενεκράτην οἰνωθέντα καὶ τελευτήσαντα).

Dans cette dernière épitaphe, le poète parle du vin avec une certaine pointe de blâme, en le nommant τλήμων οἶνος; dans toutes les autres, la mort causée par le vin donne seulement lieu à des avis et avertissements : dans le n° 105 il est dit que le vin bu en trop grande quantité « délie les membres », ce qui fait surnommer Dionysos Λυαῖος; dans le n° 398 le poète se demande à qui ou à quoi l'on devrait attribuer la mort de Polyxène : est-ce à Dionysos, ou bien à la pluie? l'un et l'autre font glisser; en tout cas, un homme ivre ne doit pas s'aventurer dans la nuit par les chemins arrosés par la pluie. Dans le n° 660, feu Orthon donne au passant l'avis de ne point cheminer pendant une nuit orageuse en état d'ivresse (χειμέριος μεθύων μηδαμὰ νυκτὸς ἴοις).

Ces exemples nous démontrent clairement qu'une mention comme celle que nous rencontrons sur le monument d'Hécataios n'avait rien d'insolite pour l'ancien grec. Il paraît, vu l'analogie des exemples cités, que cette mention doit être comprise dans le premier sens, c'est-à-dire que Hécataios est mort en état d'ivresse.

La fin du 2e vers représente peut-être une réminiscence de Hom., *Il.*, II, 162[1] :

....πολλοὶ Ἀχαιῶν
ἐν Τροίῃ ἀπόλοντο, φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴης.

* * *

3. Stèle en marbre blanc, sciée en deux morceaux, haut. 2,11 m., larg. 0,455, ép. 0,13. Elle était ornée d'un

[1] Cf. aussi *Il.*, XIII, 696 et pour l'emploi de la prép. ἀπό — Ameis, *Anhang zu Hom. Odyssee*, ad ξ, 525.

anthémion, qu'on a trouvé détaché de la partie inférieure. Cette dernière porte un bas-relief représentant dans une niche carrée un homme et un enfant debout. Le nom du défunt est inscrit au-dessous du bas relief en grands caractères (haut. 0,03 m.); plus bas encore il y a une épitaphe métrique en caractères plus menus (h. 0,017 m.). Elle est gravée très soigneusement et s'est parfaitement conservée. Ses lettres présentent une analogie frappante avec l'épitaphe métrique que nous avons publié *IosPE.*, IV, n° 218.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥ
ΧΑΙΡΕ

ΣΥΜΕΝΠΡΟΣΑΔΗΝΑΣΤΕΝΑΚΤΟΣΕΔΡΑΜΕΣ
ΛΙΠΩΝΝΑΗΤΑΙΣΠΝΕΥΜΑΘΟΥΡΙΑΧΕΡΙ
ΗΣΗΙΔΟΜΕΥΝΟΣΔΑΚΡΥΟΙΣΑΝΑΣΤΕΝΕΙ
ΑΠΡΟΣΔΟΚΗΤΟΝΠΕΝΘΟΣΕΙΣΔΕΔΕΓΜΕΝΗ
ΤΕΟΝΔΟΛΩΛΕΚΛΟΣΕΣΖΒΕΣΤΑΙΧΑΡΙΣ
ΦΡΟΝΗΣΙΣΕΠΤΗΠΑΝΤΑΣΥΝΦΟΡΑΣΓΕΜΕΙ
ΟΤΗΣΓΑΡΑΡΕΤΗΣΜΟΥΝΟΣΕΚΛΑΣΘΗΣΚΑΝΩΝ
ΑΛΛΕΙΣΕΚΛΩΣΤΗΡΜΟΙΡΕΩΝΕΡΟΜΒΙΣΕΝ
ΠΡΟΣΔΕΙΝΟΝΕΓΧΟΣΒΑΡΒΑΡΩΝΝΕΝΕΥΚΟΤΑ
ΜΟΥΝΟΥΚΕΛΑΙΝΟΣΟΙΚΟΙΣΗΡΩΩΝΔΕΣΕ
ΕΞΟΥΣΙΣΗΚΟΙΣΟΙΓΑΡΩΠΟΛΛΩΝΙΕ
ΚΑΙΠΡΟΣΟΕΣΕΜΝΗΒΑΞΙΣΗΝΤΕΘΗΜΕΝΗΝ
ΚΑΙΝΥΝΘΑΝΟΝΤΙΠΑΣΑΙΚΟΣΜΙΤΑΙΧΑΡΙΣ

M. Škorpil nous communique que ce monument fut trouvé en septembre 1895 dans la cour d'un nommé Douriaguine à Glinistsche (faubourg de Kertsch). En 1902, la

Commission Impériale Archéologique l'a acheté à Odessa et l'a fait transporter à l'Ermitage Impérial de St. Pétersbourg. La copie ci-jointe est faite d'après l'estampage et contrôlée sur la pierre (échelle $^1/_4$).

Ἀπολλώνιος Ἀπολλωνίου·
χαῖρε.

Σὺ μὲν πρὸς Ἄδην ἀστένακτος ἔδραμες,
λιπὼν⟨ν⟩ ἀήταις πνεῦμα θουρίᾳ χερί,
ἡ σή⟨ι⟩ δ' ὄμευνος δακρύοι; ἀναστένει,
ἀπροσδόκητον πένθος εἰσδεδεγμένη
τεὸν δ' ὄλωλε κ(ά)λλος, ἔσζβεσται χάρις,
φρόνησις ἔπτη, πάντα συνφορᾶς γέμει·
ὁ τῆς γὰρ ἀρετῆς μοῦνος ἐκλάσθης κανών.
ἀλλ' εἰ σὲ κλωστὴρ Μοιρέων ἐρόμβισεν,
πρὸς δεινὸν ἔγχος βαρβάρων νενευκότα,
(ν)ῦν οὐ κελαινὸς εἵκο⟨ι⟩ς, ἡρώων δὲ σὲ
ἔξουσι σηκοί· σοὶ γάρ, ὠπολλώνιε,
καὶ πρόσθε σεμνὴ βάξις ἦν τεθημένη⟨ν⟩,
καὶ νῦν θανόντι πᾶσα⟨ι⟩ κοσμ(ε)ῖται χάρις.

Malgré le soin apporté dans la gravure de l'inscription, le graveur y a fait plusieurs fautes : tantôt il omettait les lettres (v. 5 ΚΛΛΟΣ, v. 13 ΚΟΣΜΙΤΑΙ ; cette dernière faute provient, peut-être, de la prononciation), tantôt il en ajoutait de trop (v. 2 ΛΙΠΩΝΝ, v. 10 ΟΙΚΟΙΣ, v. 12 extr. ΤΕΘΗΜΕΝΗΝ, v. 13 ΠΑΣΑΙ[1] au lieu de ΠΑΣΑ); v. 10 il a écrit ΜΟΥΝ au lieu de ΝΥΝ.

[1] A l'époque Romaine les graveurs bosphoriens ajoutaient très souvent un I après les *longues* voyelles (v. par exemple v. 3 de notre épitaphe : ΣΗΙ au lieu de ΣΗ), mais il ne se rencontre pas après les voyelles *brèves;* par conséquent il faut reconnaître qu'il est ajouté ici par erreur.

La même abondance de fautes à côté d'une exécution experte s'observe aussi dans l'épitaphe de Tryphonis et de ses enfants, *IosPE.*, IV, n° 218. Vu la grande analogie dans les caractères de ces deux épitaphes, ainsi que nous venons de le dire, il est de toute probabilité qu'elles présentent le travail du même graveur, qui connaissait bien son métier, mais qui ne savait pas déchiffrer convenablement les manuscrits que l'on confiait à ses soins.

Les autres particularités d'orthographe de l'inscription telles que ἔσζβεσται (v. 5), συνφορᾶς (v. 6), τεθημένη (v. 12) sont bien connues dans l'épigraphie grecque.

Sans faire une analyse détaillée de la langue et de la valeur poétique (très minime d'ailleurs) de l'inscription, nous remarquons seulement qu'elle représente le premier exemple d'une épitaphe métrique à Bosphore, faite en trimètres iambiques (un autre exemple v. plus bas, n° 4), et que le verbe ῥομβίζω (aor. ἐρόμβισεν v. 8) n'est point indiqué dans les dictionnaires grecs. D'après le sens de la phrase ce doit être une forme parallèle du verbe connu ῥομβέω.

* * *

4. Pierre calcaire, tronquée dans sa partie supérieure, haut. 1 m., larg. 0,66, ép. 0,18. Du bas-relief qui l'avait orné, il ne reste que les quatre pieds du coursier tourné à droite du spectateur et la plante du pied droit du cavalier. Au-dessous du bas-relief se lit le nom du défunt (haut. des lettres 0,03 m.) et plus bas l'épitaphe métrique, dont les lettres sont plus menues (haut. 0,015-0,02 m.). Toute l'inscription s'est très bien conservée.

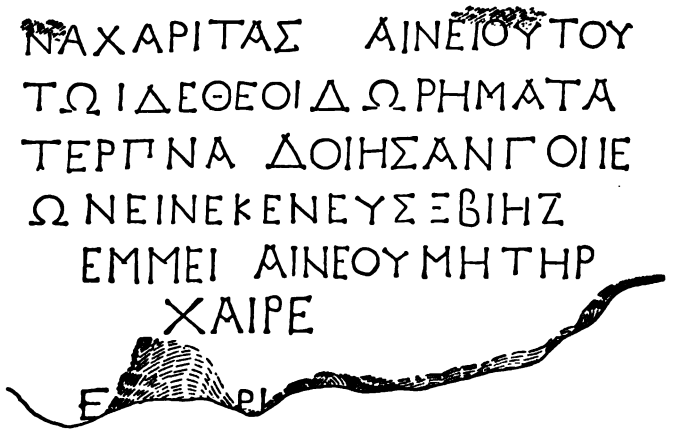
La pierre fut trouvée en octobre 1902 à Glinistsche.

Χρηστίων υἱὲ Ἀσιατικοῦ,
χαῖρε.
Ἐν Σιρακοῖς ἔθνησκον, ἔμπορον δὲ μὲ
Ἑρμῆς ὁ Μαίης οὐκ ἔπεμψεν οἴκαδε·
νυνὶ δὲ στήλη λαΐνη κατάγραφον
ἔχει με Χρηστίωνα παῖδ' Ἀσιατικοῦ,
πρὸ γάμου τελευτὴν ἀθλίην ἐσχηκότα
ἐν ἀλλοφύλοις· ἀλλὰ χαῖρ', ὁ(δ)οιπόρε.

L'épitaphe est composée en trimètres iambiques, comme celle d'Apollonios (n° 3). Pour les Σιρακοί v. *IosPE.*, II, praef. p. XII.

* * *

5. Pierre calcaire tronquée en haut et en bas, haut. 0,18-0,36 m., larg. 0,42, ép. 0,155. De l'épitaphe métrique gravée sur la pierre se sont parfaitement conservées quatre



lignes renfermant le dernier distique et la fin du pentamètre précédent (haut. des lettres 0,02 m.). Au-dessous de l'épitaphe est inscrit le nom de la défunte; un peu plus

bas, tout près de l'endroit tronqué, on aperçoit trois lettres d'une autre inscription.

La pierre fut trouvée au mois de février 1903 dans le soubassement d'une ancienne muraille à Glinistsche. Copie faite d'après l'estampage (éch. $^1/_5$).

Fautes du graveur: II au lieu de N à la fin de la 3me ligne et Z au lieu de Σ à la fin de la 4me ligne.

[Ἐμμείς - ⏑ -κεῖται, ξένε, τῷδ' ὑπὸ τύμβῳ,
λοισθοτάτας υἱοῦ δεξαμέ]να χάριτας
Αἰνείου· τούτωι δὲ θεοὶ δωρήματα τερπνὰ
δόσαν γο(ν)έων εἵνεκεν εὐσεβίη(ς).
Ἐμμεῖ Αἰνέου μήτηρ,
χαῖρε.
. . . . . .

Nous n'avons restitué les deux premiers vers que pour indiquer approximativement leur contenu. Le nom de la défunte, placé au commencement du premier vers, pouvait être suivi du nom de son père, composé de quatre syllabes, dont la première et la dernière doivent être longues et les autres brèves (par ex. Μηνοδότου, Ἡροδότου etc.). La forme Ἐμμεῖ d'après son analogie avec Βενζεῖ (*IosPE.*, II, n° 223) peut être regardée comme le vocatif du nom (d'ailleurs inconnu) d'Ἐμμείς.

St. Pétersbourg. B. LATYSCHEW.

LA PRONONCIATION DU LATIN SOUS CHARLEMAGNE

En faisant venir auprès de lui Alcuin pour en faire l'instituteur de sa cour et pour profiter lui-même de son enseignement, Charlemagne ouvrait à l'esprit humain de nouvelles voies. Par la renaissance des lettres dont il donnait ainsi le signal, il devenait l'initiateur de toute la culture médiévale, surtout pour le royaume des Francs qui depuis la chute de l'empire d'Occident était tombé dans une profonde décadence intellectuelle. Toutes les anciennes écoles de grammaire et de rhétorique, qui avaient jadis jeté un si vif éclat, s'étaient fermées successivement. Pour trouver encore une certaine vie scientifique, il fallait aller en Italie et dans les îles britanniques, surtout à York. C'est de cette dernière ville que devait sortir Alcuin.

A ce moment, le latin était une langue morte, dans ce sens que la majorité du peuple ne parlait plus et ne comprenait plus l'idiome importé par César. Bien des témoignages, qu'on trouvera mentionnés dans les histoires de la langue française, prouvent que les Gallo-Romains, affranchis par l'ignorance des traditions de l'antiquité,

Les chiffres entre parenthèses renvoient aux pages et aux lignes du vol. VII des *Grammatici latini* de KEIL.

avaient transformé la langue de Rome en un instrument nouveau, mais encore bien rudimentaire, appelé à un glorieux avenir. Et si les indigènes ne comprenaient plus le latin, que dire des Francs, qui gardèrent jalousement pendant plusieurs siècles l'usage exclusif de leur idiome national ?

Ce ne fut pourtant pas l'étude de ces langues populaires qu'Alcuin introduisit dans les écoles d'Aix-la-Chapelle et de Tours. Cela eût été difficile, car elles n'étaient guère écrites et l'on n'aurait pas su dans quels textes on aurait appris à lire aux élèves. Leur tour ne devait venir que bien des siècles plus tard ; il faut attendre jusqu'aux temps de Rollin pour trouver un enseignement rationnel de la langue maternelle. Ce fut donc l'ancien latin dont le maître anglo-saxon entreprit de restaurer l'étude conformément aux traditions des écoles de sa patrie ; ce furent les auteurs classiques, surtout Virgile, et la Vulgate qui furent lus et commentés par les professeurs des nouvelles écoles constituées par Charlemagne auprès de toutes les cathédrales de son empire ; ce furent des traités de grammaire et d'orthographe latines qu'Alcuin composa pour ce nouvel enseignement.

Comment prononçait-on le latin dans ces écoles? La question est intéressante, puisque c'est le point de départ des diverses déformations que le latin parlé a subies dans les pays de l'Europe, chaque peuple transportant dans une langue ancienne les particularités caractéristiques de son propre idiome. Pendant toute la période qui avait précédé, les clercs, ordinairement très ignorants, avaient dû se laisser aller quand ils parlaient latin, par exemple dans les offices, à emprunter au peuple des prononciations contraires à l'ancienne tradition. Déjà à l'époque impé-

riale nous trouvons des fautes de prosodie dans la poésie ; il devait donc y avoir déjà alors des altérations de la prononciation. Après la chute de l'empire, ces altérations ont dû se multiplier. Mais jusqu'où allait cette contamination de la langue romane ? jusqu'à quel point la prononciation dont les clercs se servaient en disant la messe différait-elle de celle que le peuple employait ? Pour prendre des exemples, les prêtres gaulois prononçaient-ils l'*u* comme les Italiens le prononcent encore ou avaient-ils adopté la voyelle d'avant fermée anormale [y] en usage chez leurs compatriotes ? Devant *a, e, i,* le *c* avait-il la valeur d'un *k* comme du temps de Cicéron ou bien s'était-il déjà changé en chuintante et en sifflante ?

Toutes ces questions sont pour la plupart insolubles.

Cependant les observations des grammairiens peuvent offrir quelque éclaircissement. Alcuin, en particulier, a écrit un opuscule *De orthographia* qui n'est pas tout à fait inutile dans cette matière. Son but était de corriger les fautes d'orthographe auxquelles ses élèves étaient enclins et de maintenir le bon usage tel qu'il avait été fixé par Priscien. Une faute d'orthographe a ordinairement pour origine une prononciation fautive et si l'auteur rend ses lecteurs attentifs à ne pas confondre *acerbus* et *acervus,* c'est qu'ils avaient une tendance à prononcer *b* et *v* de la même manière. De ces règles orthographiques on peut donc tirer quelques indications sur la prononciation du latin dans les écoles instituées par Charlemagne [1].

Cependant il ne faut point nous attendre à trouver un

[1] Les erreurs d'Alcuin, et il en fait même sur l'orthographe, sont utiles à constater. S'il écrit *berna* pour *verna* (298, 4), *berbena* pour *verbena* (298, 6), *manuviae* pour *manubiae* (305, 7), c'est une preuve que lui-même confondait volontiers le *b* et le *v*.

tableau complet de la phonétique de son temps. D'abord pas plus que les autres grammairiens, il n'a analysé sa propre prononciation. Il ne vise pas la langue parlée mais la langue écrite ; il emploie quelquefois les expressions *dicitur, pronuntiatur,* mais *scribitur* est bien plus fréquent. Ensuite il est fort peu original. Il a copié la plupart de ses règles dans l'ouvrage sur l'orthographe de Bède le Vénérable, qui lui-même n'était guère qu'un compilateur, et il a ajouté quelques observations empruntées à Cassiodore. Ce qui vient de lui ou dont l'origine nous échappe ne fait pas honneur à son talent philologique[1].

En enregistrant des règles qui remontaient à des temps lointains, il ne réfléchissait pas aux changements que les prononciations nouvelles avaient pu amener et c'était précisément entre le cinquième et le huitième siècle que le latin avait dû s'altérer le plus profondément dans les Gaules. On n'a qu'à parcourir des textes mérovingiens pour s'en apercevoir.

Si la notion du changement dans le temps échappait à Bède et à Alcuin, la différence des pays leur était également étrangère. Ils avaient oublié en faisant leurs extraits des grammairiens italiens que leurs élèves saxons, francs ou gaulois étaient exposés à faire d'autres fautes que ceux

[1] Comme cette étymologie de *magister : Magister maior in statione; nam isteron graece statio dicitur* (305, 15), — ou celle de *sĕra,* la « serrure », qu'il fait venir de *sĕra « id est vespera »* parce qu'on ferme le soir les portes des villes (310, 22) — ou cette explication qu'il copie dans Bède (287, 19) : *Quotus dicitur « cuius aetatis », unde « et quota luna » dicitur. Augustinus « quotus quisque in hac vita existere potest qui non convicatur esse peccator? » id est « in qua aetate, quo dierum vel annorum numero? »* (308, 22) — ou cette interprétation également empruntée à Bède (290, 3) qui identifie *soles* à *carmina* dans ce passage d'*Horatius in principio cujusdam voluminis(?) : « Soles meos omni ecclesiae vestrae commendo,* ou dans Virgile, *Buc.* 9, 51 (309, 24), — ou la règle d'après laquelle il met une *s* à *exsul, quia extra solum est,* mais qui la supprime dans *exultat* (300, 28).

pour lesquels écrivaient Cassiodore et ses prédécesseurs. En Gaule, par exemple, ils devaient avoir une tendance à ne pas articuler les ultièmes, tandis qu'en Italie une faute pareille ne devait pas se produire. Aucune trace d'observations de ce genre ne se trouve dans Alcuin.

Cependant, malgré les lacunes graves que présente son traité, nous croyons qu'il n'est pas tout à fait oiseux de le consulter au point de vue de la prononciation. M. Seelmann, dans son ouvrage *Die Ausprache des Latein nach physiologisch-historischen Grundsätzen* (Heilbronn, 1885) en a tiré d'utiles renseignements. Nous pouvons aussi l'étudier pour ce qui concerne spécialement l'époque où vivait l'auteur.

Vocalisme. Tous les traités de prononciation latine constatent que les diphtongues ont peu à peu disparu ; ce qui n'empêche pas Bède (229, 20-25) d'en donner encore la définition traditionnelle avec des exemples. Seul l'*au* s'était maintenu jusqu'à la fin de l'empire pour aboutir à un *o* très ouvert [å].

Dès le I^er^ siècle, si nous en croyons les inscriptions de Pompéi, l'*ae,* avait été confondu avec l'*e* et cette confusion était générale au IV^e^ siècle ; il en est de même de l'*oe*. La qualité ou le timbre de cet *e* semble avoir varié suivant les mots et les pays[1]. L'évêque Victor au V^e^ siècle, corrigeant de sa main le manuscrit du Nouveau Testament de Fulda, y introduisit une douzaine de fois la graphie *plaenus* pour *plenus*[2]. Il en résulte que les élèves devaient

[1] Ainsi le français « foin » correspond à *fēnum*, l'italien « fieno » à un *fĕnum*.

[2] Voir dans Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, Paris, 1890, p. 97 et suivantes, les mots où cet auteur a confondu *ae* et *e* : *aeclesia, caecidit, caelare* (pour *celare*), *aequo* (pour *equo*), *cenobio*, etc. *Coepi* y est souvent pour *cepi*.

avoir une grande peine à se souvenir de l'ancienne orthographe et devaient faire des fautes nombreuses. Aussi Bède et Alcuin les avertissent avec soin de l'orthographe traditionnelle : *Aeternus, aetas, aevum, aequitas, aequus (i. e. justus), haec omnia per diphthongon scribenda sunt ; equus (si animal significat), per simplicem e* (295, 4) ; de même *aeger animo, aegrotus corpore* (295, 13), *aemulus, aedituus, aerumna, aequimanus* (295, 7), *caelebs* (qu'Alcuin interprète *qui sibi iter facit ad caelum* et *caelestium vitam ducens,* 299, 27) ; *aequor quia ab aqua est nomen factum* (300, 29) ; *laetus quia laetitia a latitudine vocata est* (304, 25), etc. Il distingue avec Bède *celo i. e. abscondo* de *caelo cum picturam significat unde melius intellegitur caelum a pictura siderum quam a celando mortalibus arcana dictum* (299, 6), *machaera* de *maceria* (304, 5), *praemium* de *pretium* (306, 27), *quaeritur* de *queritur* (308, 16), *cepit* de *coepit, coepta* de *incepta* (299, 18). Il arrive quelquefois que le maître lui-même tombe dans l'erreur ; il écrit avec Bède *pene* (306, 35) pour *paene* et établit une distinction illusoire entre *fedus quod est deformis* et *foedus quod est pactum* (301, 29) ; il tire de *caedo* le parfait *caecidi* et contre l'autorité de Bède il écrit : *Comedia, carmina quae in conviviis canuntur, per e simplicem.*

Quant aux diphtongues *au* et *eu,* Alcuin ne corrige aucune faute d'orthographe. *Au* n'était devenu monophtongue que depuis peu de temps et il avait abouti à un phonème nouveau différent de l'*o* ; la conséquence en était qu'il y avait moins d'occasion de confusion.

D'autre part, les élèves d'Alcuin pouvaient être tentés de prononcer les voyelles en hiatus comme des diphtongues qu'ils auraient transformées à leur tour en mo-

nophtongues ; c'est ce que nous apprend la distinction qu'il établit entre *aër* dissyllabique et *aes* monosyllabique (295, 15).

Nous renvoyons aux ouvrages de grammaire latine pour ce qui concerne la confusion si fréquente de l'*e* et de l'*i*[1]. Nous rappelons seulement qu'à l'époque classique l'*ĕ* avait le timbre d'un *e* ouvert[2] et l'*i* un son intermédiaire entre l'*i* et l'*e* analogue à celui de l'*y* anglais dans le mot *happy*. Il en résulte dans toute la latinité des confusions perpétuelles, surtout sensibles dans le cas où cette voyelle est en hiatus avec une autre. De là des fautes d'orthographe qui prouvent que les élèves prononçaient par exemple *alvius* pour *alveus : Alea si ludum significat per e ; si ab alius, alia, venit, per i legitur* (297, 14) ; *balteum* (298, 20) ; *beo, meo, creo (ibid.) ; feriae non fereae* (301. 22) ; *vinea* et *venia* (311, 28) ; *veniunt* et *veneunt* (312, 15) ; *alium, dolium* (295, 19)[3].

Ces confusions peuvent se produire dans les syllabes atones, même sans qu'il y ait hiatus, comme nous le

[1] Max Niedermann, *Ĕ und* i *im Lateinischen, ein Beitrag zur Geschichte des lateinischen Vocalismus*, Darmstadt, 1897 ; Seelmann, *Die Ausprache des Latein*, pag. 191 et suiv.

[2] Dans le moyen âge, l'*e* des mots latins et empruntés au latin (mots savants) devait avoir un son très ouvert. En effet, il assonne ou rime avec l'*e* français provenant de l'*a* latin accentué qui, sauf ce cas, ne rime généralement qu'avec lui-même. Hierussalem : pechez (Passion 56), Jherusalem : plorer (Id. 261), *pontifex* : Deu (Id. 157), lauder : amen (Id. 515), trouvé : *tempore* (*Comput* 751). clére : matére (Chev. II espées 10503.) D'après Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, (Copenhague, 1904, p. 185), cet *e* était plus ouvert que celui qui vient de l'*e* latin entravé ; il serait analogue à un *ä* suédois. Cependant dans la Passion 227 nous trouvons *crucifige :* ensems, qui offre un *e* fermé. Cela semble prouver que l'on faisait quelquefois des fautes de quantité, si l'on ne veut pas admettre que dans « ensems » le second *e* fermé tendait à s'ouvrir sous l'influence de la nasale suivante.

[3] Grégoire de Tours écrit, par exemple, *lancia, cunios, iniunt, pollicior, iaceantur, Gallea, reppereas,* (Bonnet, etc., *l. c.*, p. 114 et 118).

voyons dans la graphie *queremonia* (308, 18)[1]. Il est évident que ces hésitations n'étaient pas seulement orthographiques mais se manifestaient dans la prononciation. Les élèves confondaient *festuca* et *fistuca* (302, 10), *jacet* et *jacit* (303, 26)[2] ; ils prononçaient *cuspes* pour *cuspis* (298, 30). Mais ici l'erreur pouvait avoir une autre cause ; l'ignorance de la grammaire ou du dictionnaire, peut-être aussi l'amuissement des ultièmes.

L'identification que le latin populaire faisait entre *ē* et *ĭ* en un *e* fermé devait amener des confusions qu'Alcuin et ses prédécesseurs cherchaient à détruire. Si après Bède (265, 3) il établit (296, 25) la distinction entre *accedit* et *accidit*, c'est que les élèves prononçaient ces deux mots de la même manière. La même observation[3] s'applique aussi à *desertus* et *disertus*, *delectus* et *dilectus* (300, 7). Il la répète à propos de *felix* et de *filex per quem datur felicitas* (302, 15)[4], de *plures* et de *pluris quod maiore summa taxatur* (306, 29), de *verbex* qui fait le génitif *verbecis* tandis que *cortex* fait *corticis* et *codex*, *codicis* (312, 11)[5]. Du reste qu'Alcuin fasse lui-même des fautes de quantité, c'est-à-dire qu'il se méprenne sur le timbre de certaines voyelles, c'est ce qui n'étonnera personne. C'est ainsi qu'il indique comme longue la syllabe

[1] Les erreurs de ce genre abondent dans Grégoire de Tours : *Ordenatur, sterelitas, codecillos* (Bonnet, etc., *l. c.*, p. 18 et 19).

[2] De même Grégoire confond sans cesse les terminaisons *et* et *it* (Bonnet, *l. c.*, p. 115).

[3] Voir Agroecius (115, 10).

[4] Voir Pline, *N. H.*, 27, 78-81.

[5] Grégoire avait écrit *ribus, infilex, strinuum, discendit*, etc., pour *rebus, infelix, strenuum, descendit*, — *martyres, tales, regiones*, etc., pour *martyris, talis, regionis*, — *famis, caedis, sedis*, etc., pour *fames, caedes, sedes* (Bonnet, *l. c.*, p. 108, 111, 121).

initiale de *fides* « la corde ». En effet, ce mot était hors d'usage dans la langue vulgaire[1].

L'on sait que devant une consonne labiale, le phonème représenté tantôt par *u* tantôt par *i* devait être intermédiaire entre l'*u* et l'*i* probablement analogue à l'[y]. De là la règle d'écrire *monumentum* (304, 31) et de ne pas le confondre avec *munimentum ;* de là la distinction entre *artubus* qui dérive de *artus* et *artibus* qui dérive de *ars,* entre *arcubus* et *arcibus* (295, 12).

Nous n'avons du reste aucune indication sur la prononciation de l'*ū*. On peut croire que l'*ŭ* était confondu avec l'*ŏ* puisque Alcuin recommande de ne pas confondre *lepus* et *lepos* (304, 17)[2]. Mais il est douteux que la forme *praestolari* recommandée par Curtius Valerianus (157, 23), Bède (289, 19) et Alcuin (306, 12), par opposition à *praestulari,* soit autre chose qu'une invention de grammairiens séduits par l'idée de faire dériver ce mot de *praesto*[3].

En revanche, on peut certainement dire que l'on avait la tendance de syncoper l'*u* en hiatus surtout devant un

[1] Si les élèves confondaient *delator* et *dilator, deligo* et *diligo,* c'est probablement par ignorance et non par une prononciation vulgaire.

[2] Les assonances du poème de la *Passion* (X^me^ siècle) indiquent que dans la finale *us* on entendait un [y] comme le prononcent les Français modernes : Jhesus : jos (< de-usum) (137), Jhesus : adun (181), tandis que dans la finale *um* on entendait un *o* fermé. *Jhesum* assone avec menton (145), fellon (171), ladron(s) (223 et 287), emperador (235), trestot (283), evirum (153). La *Vie de St-Alexis* 218 nous donne aussi *grabatum* : om, maison, dolor, amor. Il est vrai que la *Passion* fait assoner au v. 136 *Nazarenum* avec « adun », mais ce dernier mot ne peut avoir eu deux prononciations différentes. M. P. Dreyer, *Zur Clermonter Passion (Romanische Forschungen,* 1901, p. 791) explique cette assonance en disant que *Nazarenum* est un mot tout à fait étranger et que *um* devait y être prononcé *ŭm*. Nous préférerions corriger dans ce passage « adun » en « adonc ». M. Bonnet, *l. c.*, p. 155, arrive aux mêmes conclusions pour la terminaison *um* dans Grégoire.

[3] Vendryes, *Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin,* Paris, 1902, p. 161.

autre *u ;* c'est pourquoi Alcuin recommande d'écrire avec deux *u : ingenuus, arduus, exiguus, metuunt, statuunt, tribuunt, acuunt* (296, 5), *carduus, mortuus* (298, 30), et de ne pas oublier l'*u* dans *tinguere* (311, 18), dans *unguine* (312, 20) et dans *parasceue* (306, 14)[1]. En revanche il n'en faut pas dans *urgere* (311, 30), *ungo, pingo* (312, 18). Il emprunte même à Vedius Longus (74, 10) une distinction entre *actuarius (diversis actibus occupatus)* et *actarius (scriptor actorum)* qui ne doit son origine qu'à une prononciation négligée[2].

L'*y* qui ne s'écrivait que dans les mots grecs avait primitivement le timbre de υ c'est-à-dire de l'[y]. Mais dans le latin vulgaire, il avait le plus souvent pris le timbre de l'*i* et Grégoire le remplace ordinairement par *i*[3]. Donc de même que *artubus* était confondu avec *artibus*, l'orthographe de mots comme *didymus* (300, 22), *Syria, Syracusae, symbolum* (310, 25) devait être soigneusement notée. Alcuin écrit même *inclytus* (304, 11), donnant à ce mot une étymologie grecque[4].

Consonantisme. Toutes les consonnes explosives entre deux voyelles ont subi un affaiblissement qui a eu pour effet de faire passer la sourde à la sonore et la sonore à la spirante qui souvent s'amuït à son tour complètement. C'est ainsi que le *p* a passé au *b*, le *b* au *v* et que le *v* a disparu dans quelques mots comme « viande » < *vi-*

[1] C'est ainsi que Grégoire écrit *Sessiones* pour *Suessiones* (Bonnet, *l. c.*, p. 140) et les inscriptions chrétiennes donnent *febrarius* et *quattor*.

[2] *Actarius* legitur in Gloss. sæpius itemque in titulis *(Thesaurus)*.

[3] Bonnet, *l. c.*, p. 140.

[4] Il distingue le mot *cynomia (sic)*, « l'herbe aux puces » (signification qui ressort de Pline, *N. H.*, 25, 140), mais qu'il traduit par *canina musca*, de *coenomia, communis musca*.

venda, — que le *t* a passé au *d* et le *d* à une sifflante interdentale semblable au *th* anglais, qui devait disparaître entièrement du français au XII[e] siècle, — que le *c* a passé au *g*, le *g* à la consonne palatale *yod*, qui disparaît dans certains cas.

Naturellement ces changements ne sont pas contemporains les uns des autres et nous ne pouvons en surprendre qu'une partie dans les textes latins. Les scribes n'avaient aucun signe pour marquer l'interdentale et ils n'osèrent pas écrire *i* pour *c*, de sorte que ce n'est que dans des textes en langue moderne que nous pouvons suivre le cycle complet des affaiblissements.

Mais au moins la plus ancienne de ces permutations a été remarquée par les grammairiens. Il s'agit de la confusion du *b* et du *v*, qui d'après W. Meyer apparaît dès le II[e] siècle[1]. Deux auteurs de la seconde moitié du V[e] siècle, Adamantius et son fils Martyrius, entreprirent de fixer des règles souvent arbitraires pour distinguer les deux sons sans cesse confondus dans la bouche de leurs contemporains. Cassiodore a fait entrer dans son ouvrage la plupart de leurs observations et elles ont passé de là dans les ouvrages de Bède et d'Alcuin. Celui-ci enseignera donc avec soin qu'il faut distinguer entre *acervus* et *acerbus* (296, 3), *avena* et *habena* (296, 13), *alvus* et *albus* (297, 5), *bis* et *vis* (298, 2), *bile* et *vile* (298, 3), *bibo* et *vivo* (298, 16), *caverna* et *taberna* (298, 24), *exuviae* et *excubiae* (300, 26), *libidinosus* et *lividus* (304,16), *vaccas* et *baccas* (311,32), *vallis, vallum* et *ballistra, ballena* (311, 33), *valva* et *balba* (311,34), *vellus* et *bellus* (312,1), *vel* et *Bel (ibid.)*, *vos* et *bos*, *vobis* et *bovis* (312, 4). Il enseignera à écrire *bes* (298, 12),

[1] Gröber, *Grundriss*, 1, p. 363.

bimus, bimatus, biennis (298, 13), *bivium* (298, 18), *brevis* (298, 19), *liber* (304, 15), *nobilis, mobilis, debilis, habilis* (305, 33), *tabula* et *fabula* (311, 2), *calvo* (300, 1), *oblivium, diluvium, suavium, lividus, Favius (sic), Flavius, avidus, fluvius, civitas* (305, 7), *pavidus, avidus,* (306, 13), *papaver* (306, 15), *servile, civile, ovile* (310, 32), *valde* (311, 36), *ver, vir* (312, 2), *verba* (312, 7), *vulva, malva, stiva* (312, 20).

Cependant il arrive à ces grammairiens de la décadence de se tromper ; par exemple, ils veulent distinguer *berna* qu'ils traduisent par *domi genitus* et *verna,* le neutre pluriel de *vernus* [1]. Ils enseignent aussi qu'il faut écrire *verbex* et non *vervex* (312, 11). Alcuin ajoute encore à ces fautes celles de *manuviae* (305, 7), probablement par analogie de *exuviae,* de *berbena* pour *verbena* (298, 6), et il appelle *Abari* le peuple des *Avari* ou *Avares* que Charlemagne vainquit en 799.

Il faut aussi noter les observations sur la syllabe *vu,* où les grammairiens rappellent qu'il faut écrire *per duo v ita ut prior digammon, sequens vocalis sit* (310, 30), ce qui indique une tendance évidente à l'amuissement de la consonne. Alcuin signale les mots *avunculus* (d'où le français « oncle ») (297, 4), *saevus, servus, parvus, pravus, corvus,* (310, 30), *grandaevus, navus* (305, 19).

Quant à la confusion du *p* et du *b* qui est beaucoup plus récente et remonte d'après G. Paris [2] au VI[e] siècle, elle était moins fréquente. Notons cette observation qu'Alcuin

[1] Martyrius s'appuyait sur l'autorité de Memmonius *illustris memoriae* qui lui-même tenait son opinion *a Romano quodam disertissimo.* D'ailleurs s'il adopte l'orthographe *berna* c'est *quasi diversitatis causa... Possumus etiam intellegere « bernam » dictum esse eum qui in bonis hereditariis natus est. Bona vero per hanc litteram scribi supra dicta demonstrant* (175, 13 et suiv.).

[2] *Romania,* 1904, p. 330.

(304, 26) a copiée dans Cassiodore (166, 5) : *Leprosi a pruritu nimio ipsius scabiei dicti sunt, ideo per p scribi debet.* Et nous trouvons en effet dans Grégoire de Tours[1] *lebrosi* et *lebrae,* ainsi que *oppproprium, crepras* et *manibulum.* Chacun sait que la labiale était sourde devant *s* et *t* comme dans le français « absent » et « abcès », et c'est ce qui a dicté à Alcuin la règle que les mots *obstat, obstipui, obstupeo, obsum* et *obstrepo* (306, 4) s'écrivent avec un *b* et *scripsi* (310, 28), *optat* avec un *p.* Il se trompe même en prescrivant l'orthographe phonétique *supter* et *suptus* (310, 9, 10 et 30), comme Papirianus (*ap. Cassiodorum,* 159, 22) écrit *traps, urps,* malgré l'autorité de Varron.

Quelques indications nous font penser qu'il pouvait y avoir confusion entre le *v* et l'*f,* c'est-à-dire entre la sonore et la sourde : *Flavus, prior syllaba ab f, sequens ab v incipiat* (301, 22) ; il distingue *vel* de *fel* (312, 2), *vas* de *fas* (312, 21). La prononciation de *sifilus* pour *sibilus,* déjà signalée dans l'*Appendix Probi,* se rapporte au même fait. Cf. le français « fois » $<$ *vicem,* « fade » $<$ *vapidum.*

Les consonnes dentales internes semblent avoir été prononcées assez correctement du temps de Charlemagne. Alcuin n'attire l'attention que sur le mot *totidem* (310, 37) qui, dit-il, doit s'écrire *per t, quia a tot venit.* En revanche les dentales finales étaient confondues dans un phonème unique qui, suivant M. Seelmann[2], était une sourde faible. De là des prescriptions nombreuses pour maintenir la tradition orthographique. Alcuin distingue *at* de *ad* (295, 10), *haud* de *aut* (303, 3), *it* de *id* (303, 23), *quit* de *quid*

[1] Bonnet, *l. c.*, p. 160.
[2] Seelmann, *l. c.*, p. 358.

(308, 8), *quot* de *quod* (308, 9), *sed* de *sat* (310, 27), et recommande d'écrire *apud*.

On sait que le groupe *ti* + voy. s'était confondu sous l'empire avec *ci* + voy. en un phonème assibilé. De là des erreurs d'orthographe dont on trouve des exemples nombreux dans les inscriptions et les auteurs. Alcuin fait observer que *benedictio* et *oratio* s'écrivent par un *t* (298, 1)[1].

Quant aux palatales, il faut remarquer que dans la pensée d'Alcuin le *q* était toujours labialisé, c'est-à-dire suivi d'un *u* semi-voyelle (308, 5). *Non dicimus quoquere, sed coquere,* dit-il (299, 24), et s'il fait cette remarque, c'est qu'il entendait des gens prononcer le *c* et *qu* de la même façon. C'est pourquoi il relève qu'il faut écrire *exsequiae* (300, 26), *loquor, loqueris, loquitur,* mais *locutus euphoniae causa* (304, 28).

Il serait fort intéressant de savoir si devant *e* et *i* le *c* était prononcé comme explosive palatale ou comme sifflante. G. Paris a prouvé en effet que dans la langue vulgaire l'assibilation du *c* doit être très postérieure à la chute de l'empire d'Occident et pour ce qui concerne la Gaule remonter au milieu du VII[e] siècle[2]. Mais qu'en était-il de la prononciation dans les écoles et dans les églises? Nous n'avons à cet égard que des indications peu précises. Alcuin prescrit d'écrire *accentus* (297, 18) et *accedo* (295, 6) *per duo c*. Mais cette recommandation ne nous apprend pas si ceux qui écrivaient *acentus, acedo* prononçaient *akentus, akedo* ou *atsentus, atsedo*. Il rappelle que les mots grecs *machina* (304, 34) et *machaera* (305, 4)

[1] SEELMANN, *l. c.*, p. 320 et suiv.; BONNET, *l. c.*, p. 170 et suiv.

[2] *Annuaire de l'école pratique des Hautes-études pour 1893: Romania,* 1904, p. 321.

doivent être écrits avec une *h*. Il place même contre toute étymologie l'*h* après le *c* dans *chiatus*, (χύαθος) (303, 12). Il tient donc à ce que dans ces mots le *c* conserve sa valeur d'explosive et que l'on ne confonde pas *machaera* avec *maceria*. Mais est-ce une preuve que l'on prononçait *matseria*? Il insiste aussi pour qu'on écrive *patriarcha* (306, 15). Devons-nous en conclure qu'il protestait contre une chuintante qu'on aurait déjà entendue dans la bouche des clercs quand ils employaient ce mot essentiellement savant[1], ou cette règle est-elle purement orthographique? Il faut remarquer que les règles d'Alcuin sur les mots grecs ne portent que sur des cas où la palatale était déjà altérée dans l'usage populaire. Grégoire de Tours[2] écrit *Anthiocia* et *Anthiocensis, carta, caracteres,* erreurs qui pour cette époque ne peuvent être, d'après G. Paris, que des fautes d'orthographe. En effet, on trouve aussi *crisma* et *clamis*.

Ce qui est plus significatif, c'est la règle d'écrire *huiusce per c litteram* (303, 5). Il y avait donc des gens qui écrivaient à peu près comme l'aurait prononcé le peuple, c'est-à-dire *huiusse* et cette prononciation tendait à s'introduire dans les écoles.

Quant à l'aspiration soit des voyelles soit des consonnes, elle était ignorée du peuple dès les premiers siècles de l'empire. Les gens cultivés se distinguaient par leur exactitude à la placer au bon endroit, tandis que les demi-lettrés, comme cet Arrius dont se raille Catulle (84), di-

[1] On sait que le signe *ch* pour indiquer la chuintante est très postérieur. Dans les Serments de 842, nous trouvons *Karlo* et *cosa* et il est certain que Louis le Germanique avait fait entendre une chuintante. *Patriarca* indiquerait donc une chuintante plutôt que *patriarcha*. Mais il serait imprudent de tirer aucune conclusion.

[2] Bonnet, *l. c.*, p. 162.

saient *chommoda* pour *commoda* et *hinsidias* pour *insidias*. On ne doit donc pas s'étonner si Alcuin s'efforce après les autres grammairiens de maintenir l'*h* volontiers omise par des gens ignorants ou distraits. Il rappelle l'orthographe de *hiscit* (303, 21) et de *traho* (311, 24), il supprime l'*h* dans *postumus* (307, 29), dans *teloneum* (311, 23) et dans *emporium* (300, 27) ; il distingue *onus* de *honor* (306, 1), *avena* de *habena* (296, 13 et 303, 19), *ara* de *hara* (297, 6), *haud* de *aut* (303, 3). Il écrit *prehendo* ou *prendo* (306, 13), *vehemens* ou *vemens*, *nihil* ou *nil* (311, 26). En répétant à deux reprises (306, 19 et 307, 28) que *Phœbus* a une *h* après le *p*, il semble indiquer que l'on prononçait généralement *Febus*, car nous ne pourrions pas croire qu'au VIII[e] siècle personne dît *Pebus*[1].

Sur l'aspiration des voyelles initiales, Alcuin donne des règles bizarres qu'on ne trouve, sauf erreur, nulle part ailleurs, bien qu'il n'en soit probablement pas l'inventeur. Elles sont relatives à la consonne qui suit la voyelle initiale : *C sequente, nulla vocalis aspiratur ut « acies, ecce, oculus »* (et *hic, haec, hoc ?*). *R sequente, a vel u vocales non aspirantur ut « arcus, urtica, urna, » notatis « hara, harena, harundo. » R sequente, e vocalis leviter effertur ut « erus, erit ; » si post r sequatur b vel n vel s vel e longa, tunc graviter profertur ut « herba, »* etc. *proprium « Hernæ, » unde est « Hernica saxa colunt, » « Hersilia, »* etc. *R sequente, i vocalis semper aspiratur, ut « hircus, »* etc. *nisi aut monosyllabum sit ut « ir » aut ex motu verbi ut « eo, is, irem, ires, » « Iris i. e. arcus » aut nisi a post r sequatur ut « ira »* etc. *R sequente o non aspiratur ut « orbus ; » si vero alia r sequatur aut t, tunc*

[1] Voir dans Bonnet, *l. c.*, p. 164, des exemples de Grégoire et de Sulpice Sévère où *f* remplace *ph*.

aspiratur ut « horreo, horror » etc. ; *notatur « hordeus »* (309, 5 et suiv.).

Conformément à l'opinion de Caesellius (161, 17), Alcuin prescrit d'écrire *hiems* et non *hiemps, licet « sumpsi » per p scribatur* (303, 8), ce qui prouve que beaucoup de gens prononçaient *hiemps*. De même il admet que devant une labiale, la nasale prenne la même nuance, c'est-à-dire se présente sous la forme d'une *m*. Il écrira donc et prononcera *comburo, comparo, compono, commoratus, comprehendo, commodat, commendat, computrescit, complures* (299, 4), *impar* (303, 27), *impleo* (304, 8). En revanche, devant une dentale et une palatale la nasale sera toujours *n : quantus, tantus* (308, 10), *quorundam, eorundem* (301, 5 et 308, 10), *quanquam* (308, 29). Cette orthographe prévalait sous l'empire. Elle se manifeste à toutes les époques de la latinité et doit avoir correspondu à la prononciation. Grégoire écrit ordinairement par une *m* [1].

Devant une *s*, l'*n* ne se faisait plus entendre dès les temps les plus anciens, ce qui naturellement a dû entraîner des fautes d'orthographe. Alcuin écrit *formosus, harenosus, frondosus, aquosus, herbosus ; participia vero habent n : tonsus, tunsus, pransus, prensus* (301, 20), *quoties et toties, licet veteres per n* (308, 14). Pour *coniunx* ou *coniux*, les grammairiens n'étaient pas d'accord. Alcuin déclare que l'*n* doit être écrite, mais non prononcée (299, 24) [2].

Les doubles consonnes devaient naturellement tendre à se simplifier, mais souvent par une erreur contraire le peuple les redoublait quand les grammairiens n'en écrivaient qu'une. Voici les observations les plus intéressantes que nous trouvions dans Alcuin. Il écrit *accusso* (295, 6)

[1] Bonnet, *l. c.*, p. 153.
[2] Seelmann, *l. c.*, p. 283. — Bonnet, *l. c.*, p. 152.

mais *causa* (298, 22), ce qui est peut-être une indication que l'*s* simple était déjà une sonore. En effet, d'après G. Paris [1], l'*s* sonore provenant du *c* libre devant *e* et *i* apparaît vers l'an 720 ; il est possible que la même sonore se soit manifestée à cette époque pour remplacer l'*s* sourde du latin. Le changement de prononciation pouvait s'être accompli dans certains mots comme *causa* et *occasus* (306, 3), mais non dans *accusare,* et l'on a éprouvé le besoin de marquer cette différence par l'orthographe [2]. Alcuin écrit *missi* (305, 14), ce qui indique en tout cas une sourde, mais selon Alcuin, les deux *s* rappellent qu'il y a deux *t* dans *mitto* [3]. Une erreur semblable lui fait écrire *nummisma* par analogie de *nummus* (305, 18), tandis que ce mot vient du grec νόμισμα [4].

La terminaison *elus, ela, elum* se confondait avec *ellus, ella, ellum*. Les lettrés écrivaient *stella,* mais le peuple prononçait *stela*. Avec les grammairiens antérieurs, Alcuin prescrit d'écrire *querela, suadela, tutela, candela, corruptela, loquela* (308, 13) et *camelus* (299, 6) probablement parce qu'il entendait dire autour de lui *candella* et *camellus* [5].

Les doubles consonnes qui sont le résultat d'une assimilation de préfixes sont traitées par Alcuin avec soin. La doctrine est en général celle de Priscien ; nous en parlerons dans les lignes suivantes.

[1] *Romania*, 1904, p. 332.

[2] Vedius Longius écrivait *accuso*, en ajoutant cette remarque : *S geminata vocis sonum exasperat* (72, 15), ce qui prouve que de son temps il n'y avait entre *s* et *ss* qu'une différence de degré.

[3] Cette forme *missi* est certainement due à l'analogie de *missum*.

[4] Grégoire écrit aussi *nummismatus* (Bonnet, p. 158). Dans plusieurs passages il écrit *solemnis, solemnitas*, comme Alcuin, qui s'appuie sur l'étymologie de *solere*.

[5] Terentius Scaurus écrit *camellus* (14, 10).

Recomposition. Depuis l'origine de la littérature [1], la langue latine présente le phénomène de la recomposition, d'après lequel par l'effet de l'analogie les éléments des mots composés tendent à reprendre leur forme primitive.

D'après ce principe, le second élément dont la voyelle avait été altérée par l'influence de l'intensité initiale reprend sa forme de verbe simple. *Reficere* devient *refacere*. De là, hésitation entre *quatenus* et *quatinus*, entre *protenus* et *protinus*. Souvent cette restitution était considérée comme une faute et Alcuin cherche à la prévenir en rappelant qu'il faut dire *incestum, licet veniat ab incasto* (303, 28). Mais il cède lui-même aux habitudes populaires en écrivant *obaudiens, ab aure, eo quod audiat imperantem* [2].

D'autres fois, les grammairiens cherchent à établir une distinction entre les deux formes. Il est possible que Verrius Flaccus eût déjà indiqué la différence entre *quatenus* et *quatinus ;* car Festus, p. 258, nous dit : « *Quatenus* » *significat* « *qua fine* » *at* « *quatinus* » « *quoniam* », et à l'autre extrémité de la série des grammairiens Alcuin nous dit : « *Quatenus* » *adverbium loci, id est* « *quousque* » *per e,* « *quatinus* » *conjunctio causalis, id est* « *ut* » *per i scribendum est.*

Le même effet s'est manifesté dans le préfixe qui s'était modifié suivant les règles phonétiques. Les adverbes *bene, male, ante* étaient devenus par l'effet de l'intensité

[1] Vendryes, *l. c.*, § 69; Seelmann, *l. c.*, p. 58 et suiv.; Bonnet, *l. c.*, p. 486.

[2] *Obaudio* se trouve dans Apulée, *Mét.*, 3, 15, dans Tertullien, *adv. Marcum*, 2, 2 et plusieurs fois dans Grégoire; *obaudiens* dans Ambrosius, *Ep.*, 21.

[3] Lindsay, *Die lateinische Sprache*, III, § 18 et suiv.; Niedermann, *Spécimen d'un précis de phonétique historique du latin*, La Chaux-de-Fonds, 1904.

initiale[3] *beni, mali, anti,* mais la recomposition tendait à leur rendre leur *e* primitif. Dès le Ier siècle les grammairiens préféraient les formes en *e* sauf pour *anticipare*[1] ; en revanche Alcuin écrit les composés de *bene* et de *male* par *i* comme *pacificus* (298, 14) et ceux de *ante* par *e* (296, 26). Grégoire de Tours écrivait aussi *antecipaturus*[2].

La recomposition exerce une autre influence en rendant aux préfixes leur consonne finale qui avait été supprimée ou assimilée selon la consonne initiale du second élément. Les formes *ex, in, ad,* etc. sont rétablies et cette restitution s'est manifestée dans l'orthographe, non par une réaction étymologique, mais parce que telle était la prononciation. Dans d'autres cas, on a substitué un autre préfixe à celui qui avait servi à la composition. *Subtus* a remplacé *sub, dis* a évincé *de*[3]. Nous pouvons croire avec M. Bonnet[4] qu'à l'époque de Plaute on a prononcé *assum* tandis que l'on écrivait *adsum*. Mais plus on avance dans la latinité plus le principe de recomposition se manifeste dans les préfixes pour leur rendre leur forme primitive. De là conflit avec la tendance plus ancienne à l'assimilation. Les grammairiens sentant que la langue présente à cet égard quelque chose de flottant, donnent des règles empiriques, essayant de faire leur part aux deux principes. Alcuin, dernier héritier de leur tradition, reproduit ces

[1] Vedius Longus (76, 12), Brambach, *Die Neugestaltung der lateinischen Orthographie,* Leipzig, 1868, p. 141-143.

[2] Bonnet, *l. c.*, p. 118.

[3] Les mots composés ont passé dans les langues romanes soit comme simples (« cuidier, cailler, corvée, coudre », etc.), soit par recomposition (« eslire, desdaigner, sozlegier, etc.). Sauf les mots savants, pas un mot composé commençant par *i, il, ir* comme *ignoscere, illudere, irrumpere* n'a passé en français. (Voir A. Darmesteter, *Traité de la formation des mots composés,* 2me édition, Paris, 1894, p. 90 et suiv.) La question mériterait d'être étudiée de plus près.

[4] Bonnet, *l. c.*, p. 177.

règles et après eux préconise des assimilations qui n'existaient plus dans la bouche de ses contemporains. En tout cas l'insistance qu'il met à ces questions prouve la confusion qui régnait parmi ceux qui s'essayaient encore à parler latin. Il va même plus loin que la pratique de ses prédécesseurs ; il écrit *ammittere* pour *admittere, ammoveo* pour *admoveo, annuo* pour *adnuo* (295, 8), et il fait une distinction étrange entre *apparet quod videtur* et *adparet quod obsequitur*.

Telles sont les quelques indications que nous pouvons recueillir dans Alcuin sur la prononciation de son temps. Il avait écrit en tête de son ouvrage ce distique :

Me legat antiquas cupiat qui scire loquelas ;
Me spernens loquitur mox sine lege patrum.

Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans son opuscule ce sont les traces des nouveautés que ses élèves apportaient dans les écoles et des habitudes qu'ils avaient contractées par l'emploi de la langue vulgaire.

Il faut remarquer que, sauf pour l'*u* en hiatus, Alcuin ne signale jamais un amuissement des voyelles ; donc toutes les voyelles étaient prononcées ; ni la contre-tonique ni les finales n'étaient tombées ; dans la prononciation, le nombre des syllabes restait le même qu'à l'époque classique. Néanmoins il faut remarquer que les voyelles qui présentaient le plus de graphies fautives étaient les voyelles atones ; ce sont donc celles-là qui étaient prononcées de la façon la plus incertaine par les lettrés ou par ceux qui désiraient passer pour tels et leur affaiblissement prouve qu'elles avaient une tendance à disparaître.

L'*a* et l'*ā* sont les seules voyelles dont le timbre n'était

pas altéré. En effet, ce n'est que dans le courant du IX[e] siècle que l'*a* s'est diphtongué ou affaibli ; quand à l'*ā* le silence d'Alcuin doit signifier seulement que cette voyelle ne donnait lieu à aucune faute d'orthographe.

Quant aux consonnes, les faits les plus certains qu'on puisse constater sont la confusion du *b* et du *v*, du *b* et du *p*, et l'identité du *d* et du *t* à la fin des mots. L'assibilation du *c* devant *e* et *i* et la formation d'une *s* sonore peuvent être présumées, mais non attestées d'une manière positive.

Enfin les incohérences d'Alcuin sur les mots composés attestent que de son temps même ceux qui se piquaient de savoir le mieux le latin avaient perdu le sens de ces formations

Neuchâtel. JULES LE COULTRE.

BEMERKUNGEN ZU XENOPHANES

Philologisch bedeutsame Funde sind während der letzten Jahrzehnte in erfreulicher Anzahl gemacht worden, wenige von grösserer Bedeutung als die Genfer Ilias-Scholien, die Jules Nicole 1891 ans Licht gezogen und meisterlich bearbeitet hat. Besonders zeichnet sich das einundzwanzigste Buch durch eine Menge bis dahin unbekannter Randbemerkungen aus. Das gelehrte Beweismaterial früherer Homerinterpreten ist hier noch in imponierender Reichhaltigkeit vorhanden, welche die Byzantiner mit seltenen Ausnahmen kaum zu schätzen, geschweige denn annähernd zu erreichen im Stande waren. Mit welcher ausgebreiteten Belesenheit sich ehemals die Exegeten ihrer Aufgabe, die sachlichen und formellen Schwierigkeiten des Dichters zu beleuchten und zu enträtseln, unterzogen, bekunden namentlich die eingestreuten Citate, die jedoch leider nur zu oft durch die Unkenntnis oder Nachlässigkeit späterer Abschreiber gelitten haben. Die Genfer Scholien machen hiervon keine Ausnahme ; und wie überall sind auch in den daselbst erhaltenen Schriftstellercitaten die Verdienste des Herausgebers um richtige Wiederherstellung des arg geschädigten Wortlautes gross und von bleibendem Werte.

Aber die Fehler treten in dieser Quelle doch zu massenhaft und mannigfaltig auf, als dass ein Einzelner ihrer gleich überall völlig Herr zu werden vermöchte. So giebt es denn noch heute hier Probleme, die einer befriedigenderen Lösung harren. Dahin rechne ich das zu den berühmten Iliasversen Φ 196 Ὠκεανοῖο, ἐξ οὗ περ πάντες ποταμοὶ καὶ πᾶσα θάλασσα καὶ πᾶσαι κρῆναι καὶ φρείατα μακρὰ νάουσιν beigeschriebene Citat aus dem Gedichte περὶ φύσεως des Kolophoniers Xenophanes :

> πηγὴ δ' ἐστὶ θαλάσσης ὕδατος, πηγὴ δ' ἀνέμοιο·
> οὔτε γὰρ ἐν νέφεσιν ἔσωθεν ἄνα πόντοιο μεγάλοιο
> οὔτε ῥοαὶ ποταμῶν οὔτ' αἰ///// ὄμβριον ὕδωρ,
> ἀλλὰ μέγας πόντος γενέτωρ νεφέων ἀνέμων τε
> καὶ ποταμῶν.

Durchaus überzeugend hat Nicole in Vs. 1 θάλασσ', 2 ἄνευ πόντου, 3 οὔτ' αἰθέρος[1] verbessert. Für den verdorbenen Anfang in Vs. 2 empfahl er die Aenderung οὔτε γὰρ ἂν νέφε' ἦεν, während H. Weil (*Journal des savants,* 1891, p. 485) und C. Wachsmuth (*Rhein. Mus.*, 1891, S. 554) lieber ἔσκεν aus ἔσωθεν machen wollten. Mit Recht jedoch erhob H. Diels (*Sitzungsber. der Berliner Akad.*, 1891, S. 577) dagegen den Einwand, dass dann die Entstehung des *Windes* aus dem Meere fehlen würde. Das darf nicht sein, weil das begründende γὰρ sich unmöglich nur auf *eines* der das Meer betreffenden beiden Axiome πηγὴ ὕδατος und πηγὴ ἀνέμοιο beziehen kann: sonst müsste nicht allein der einleitende erste, sondern auch der abschliessende vierte Vers anders lauten. Demnach nahm Diels eine Lücke an, die er beispielsweise so auszufüllen vorschlug: οὔτε γὰρ ἐν νέφεσιν [πνοιαί κ' ἀνέμοιο φύοιντο ἐκπνείοντος] ἔσωθεν ἄνευ πόντου μεγά-

[1] οὔστε τρέφει Weil, p. 485.

λοιο[1]. In der Auffassung schloss sich ihm nachträglich H. Weil (p. 490) an, aber mit abweichender Ausfüllung der vermeintlichen Lücke: οὔτε γὰρ [ἂν νέφε' οὔτ' ἀνέμων ἂν ἐγίγνετ' ἄϋτμὴ] ἐν νεφέεσσιν ἔσωθεν ἄνευ π. μ. Wie sich auch bei dieser Gelegenheit wieder deutlich zeigt, führt die Lückentheorie viel zu sehr ins Ungewisse, als dass sie ohne zwingende Not als Rettungsanker benutzbar wäre. An ihn gerade uns zu klammern, sind wir aber in unserem Falle schwerlich gezwungen; denn es besteht die Möglichkeit, dass die Corruptel wirklich in denjenigen Worten, die das Metrum entschieden ablehnt, steckt, wenn sie an sich auch noch so unverfänglich aussehen. Ich bin der Meinung, dass aus οὔτε γὰρ ἂν γνόφος ἔσθεν' mit Leichtigkeit nach und nach οὔτε γὰρ ἐν νέφεσιν ἔσωθεν entstehen konnte; denn γνόφος « Wirbelwind » (συννέφεια, δῖνος, ἄνεμος, ἀχλύς Hesych.) ist ein seltenes und darum besonders gefährdetes Wort (Aristot. π. κόσμου, 2, p. 392[b], 9: νέφη τε συνίστανται καὶ ὄμβροι καταρράσσουσι, χιόνες τε καὶ πάχναι καὶ χάλαζαι πνοαί τε ἀνέμων καὶ τυφώνων, ἔτι τε βρονταὶ καὶ ἀστραπαὶ καὶ πτώσεις κεραυνῶν μυρίων τε γνόφων συμπλαδες. Lukian., *Peregrin.*, 43: ἐν μέσῳ τῷ Αἰγαίῳ γνόφου καταβάντος καὶ κῦμα παμμέγεθες ἐγείραντος. Dio Chrys., XXXIV, p. 51: ὥσπερ οἱ τοῖς ἀπογείοις, μᾶλλον δὲ τοῖς ἀπὸ τῶν γνόφων πνεύμασι πλέοντες. Jo. Lyd., *de mens.*, IV, 119: τῶν δὲ μὴ ἀπὸ μεγάλης ἀρχῆς ὁ μὲν ἀπ' ὀλίγης φορᾶς νέφους ἐκνεφίας, ὁ δὲ ἀπὸ κόλπων τινῶν καὶ διασφαγῶν κολπίας, ὁ δὲ ἀπὸ γῆς καὶ συστροφῆς ἀέρος γνοφίας). Die Etymologen[2] suchten es, vielleicht in Erinnerung an das etwas bekanntere ἐκνεφίας, ebenso wie δνόφος gern auf νέφος zurückzuführen, wobei indessen der Begriff des

[1] Wiederholt *Poetarum philosophorum fragm.*, p. 44, fr. 30 und *Die Fragmente der Vorsokratiker*, S. 56.

[2] *Et. M.*, 236, 29. *Et. Or.*, 37, 3; 44, 12. *Et. Gud.*, 125, 45; 127, 47, 49, 54, 57; 404, 44.

Wehens zu kurz kam. In der Steigerung von ἔσθενε 2 zu γενέτωρ 4 kann ich nur einen angemessenen Fortschritt, durchaus kein Hindernis erblicken.

Oben fanden wir α statt ευ (ἄνα statt ἄνευ) verschrieben : das bringt mich auf ein anderes Fragment des Xenophanes (3, Diels), wo der umgekehrte Fehler vorliegen dürfte.[1] Es betrifft eine der am meisten besprochenen Stellen unseres Dichters. Gerichtet hat er sie gegen das Ueberhandnehmen lydischer Moden und Luxusartikel bei seinen Landsleuten, die einherschritten

αὐχαλέοι, χαίτῃσιν ἀγαλλόμεν εὐπρεπέεσσιν,
ἀσκητοῖς ὀδμὴν χρίμασι δευόμενοι.

Die vielen Conjecturen hierzu hat der hochverdiente jüngste Herausgeber mit peinlicher Strenge gesichtet, eine der allerseltsamsten aber ist doch in seinen Apparat geschlüpft, ein rechtes Musterbeispiel von der schlimmen Gattung derer, die den Fehler nur vergröbert von einem Flecke auf den andern verschieben : ἀγάλμενοι! Freilich entbehren auch die übrigen Vorschläge jeder Wahrscheinlichkeit, darunter nicht zum wenigsten der, die Elision von ἀγαλλόμενοι für echt gelten zu lassen, der an dem vornehmen Kunststile des Eleaten keinerlei Halt hat. Bedenkt man, dass εὐπρεπής mit πρέπει (« decet ») zusammenhängt, also « schicklich » bedeutet, so empfindet man gleich, wie wenig das lobende Beiwort in diese tadelnde Schilderung hineingehört ; weit eher könnte das Gegenteil dagestanden haben, also ἀγαλλόμενοι ἀπρεπέσσιν. Für unerlaubt hielt Xenophanes weder diese leichte Art des Hiatus (s. Fr. 22, 4, 24), noch die sogenannte attische

[1] Beispiele beider Arten dieser gar nicht seltenen Verderbung sind in Schäfer's Greg. Cor., p. 214, 706, 765 und von Anderen gesammelt.

Vokalverkürzung (s. Fr. 1, 5, 9, 16, 24; 2, 7, 17; 8, 3; 15, 4; 18, 2; 22, 1, 25; 28, 2): beides entspricht lediglich altem Herkommen. Dass die Schilderung des Dichters mit dem Berichte Phylarch's (bei Athen., XII, 526[a]) genau übereingestimmt haben müsse, ist nichts als eine rein aus der Luft gegriffene Hypothese.

Ueber welchen reichen Schatz an Doppelformen die episch-elegische Sprache der Griechen gebietet, daran zu denken mahnt jenes ἀπρεπέ(ε)σσιν von Neuem. Würde die Unmenge der einschlägigen Tatsachen nicht so schnell wieder vergessen, dann läsen wir vermutlich längst in Fr. 37:

καὶ μὴν ἐν σπεάτεσσι τεοῖς καταλείβεται ὕδωρ

für ἐνὶ σπ. und sähen nicht immer wieder den Versanfang καὶ μὴν angetastet, an dem gar nichts auszusetzen ist (s. Hom., T 45, λ 582, 593; Krates, Fr. 1, 1; 3, 1). Damit verschwände zugleich das einzige ἐνὶ aus den Bruchstücken des Xenophanes, der sonst stets ἐν sagt. Uebrigens will ich nicht verhehlen, dass mir noch ein zweites Wort in dem Verse Bedenken erregt: τεοῖς setzt eine Anrede an Jemand voraus, der Höhlen- oder Grottenbesitzer war. Liesse ich das auch gelten, so halte ich es doch für kaum glaublich, dass der Philosoph diesen Beweis seiner Wassertheorie[5] ausschliesslich auf jenen Privatbesitz und nicht vielmehr auf die Höhlen der Erde im Allgemeinen gegründet haben sollte. Was Diels im *Index*, p. 259, an die Stelle setzt, σπεάτεσσί τεοις, geht auch nicht an, weder formell (weil dafür das dialektisch minder auffällige τισιν, das auch weniger leicht missverständlich wäre, zur Hand lag), noch materiell (weil das Tropfen bei den Höhlen

[5] Vgl. *Testim.*, 33 (p. 31) und DIELS in den *Sitzungsber. der Berl. Akad.*, 1891, S. 577 f.

keine so vereinzelte Eigenschaft ist). Vielleicht genügt τέως: währenddessen, dass das Wasser durch die Poren der Erde dringt, sickert es beständig von den Wänden der Höhlen herab.

Den eben behandelten Vers verdanken wir dem gelehrten Büchlein Herodian's περὶ μονήρους λέξεως. Aus ebenderselben Quelle rührt das folgende Citat (Fr. 38) her:

> εἰ μὴ χλωρὸν ἔφυσε θεὸς μέλι, πολλὸν ἔφασκον
> γλύσσονα σῦκα πέλεσθαι.

Richtig erkannte der letzte Herausgeber, dass nach dem vorangehenden Bedingungssatze grammatisch etwas anderes als ἔφασκον erwartet wird, allein gewiss nicht ἔφασκ' ἄν, an das er dachte; denn wir brauchen ein unbestimmtes Subject (« man »). Hätte er die Nachcollation berücksichtigt, die P. Egenolff im *Rhein. Mus.*, XXXV, 98 ff., veröffentlichte, so würde er durch das handschriftlich allein beglaubigte ἔφασκεν unschwer auf ἔφης κεν geführt worden sein, das dem Bedürfnisse wohl zur Genüge entspricht.

Der Dittographie in jenem verdorbenen εὐπρεπέεσσιν, Fr. 3, 5, stellt sich als Gegenstück in dem nämlichen Fragmente (Vs. 2) eine interessante, längst korrigierte Haplographie gegenüber: ησσα|νευ statt ἦσαν ἄνευ. Ich möchte sie als Stütze einer Vermutung benutzen, zu der mir das Schlussdistichon von Fr. 6 Anlass bietet:

> τοῦ κλέος Ἑλλάδα πᾶσαν ἀφίξεται οὐδ' ἀπολήξει,
> ἔστ' ἂν ἀοιδάων ᾖ γένος Ἑλλαδικόν.

Ob die beliebten Korrekturen ἐφίξεται (Karsten) und Ἑλλαδικῶν (Bergk nach einer blossen Interlinearvariante von C, die Kaibel nicht notiert) gerade zwingend sind, mag dahingestellt bleiben: viel bedenklicher finde ich die

Lesart ἀοιδάων, nicht an sich, wohl aber in Verbindung mit γένος. Was sich dafür sagen lässt, weiss ich; es will aber nicht recht verfangen; denn auf die Dichtungsarten kommt hier gewiss nichts an, auf die Dichter Alles. Es wäre daher wohl der Mühe wert gewesen, mit Kaibel anzumerken, dass die Abschrift C ἀοιδῶν hat, wonach ὤν leicht ausfallen konnte. Der gegenwärtig vorhandene Nachlass des Eleaten bietet bald ὤν (Fr. 1, 16), bald οὖν (Fr. 34, 1). ἔστ' ἂν ὤν bedeutet « solange jedenfalls », wie das Homerische τόφρα γὰρ οὖν Λ 754, O 232, β 123.

Haplographie und Verwechselung von epischen Doppelformen haben wahrscheinlich gemeinsam mit dazu beigetragen, dass das 15. Fragment jetzt mit einem verstümmelten Hexameter beginnt:

ἀλλ' εἰ χεῖρας ἔχον βόες ἠὲ λέοντες
ἢ γράψαι χείρεσσι καὶ ἔργα τελεῖν ἅπερ ἄνδρες...

Warum hier der Wiederherstellungsversuch minder erfolgreich von dem älteren Zeugnisse des eigentlichen Gewährsmannes (Clemens, der εἴ τοι und εἶχον bietet) als von dem jüngeren seines Abschreibers (Eusebios, der εἰ und ἔχον hat) ausgehen sollte, will mir nicht recht einleuchten. Es wäre doch sehr wohl denkbar, dass in εἴ τοι das allgemein vermisste ἵπποι steckt; zwischen diesem und ἔχον (εἶχον) konnte εἰ leicht verloren gehen. So mögen itacistische Aussprache, Ausfall ähnlich klingender Buchstaben und Wortumstellung die Corruptel allmählich vollendet haben. Ursprünglich hiess es vielleicht: ἀλλ' ἵπποι εἰ ἔχον χέρας ἢ βόες ἠὲ λέοντες καὶ[1] γράψαι κτέ. Analoge Fälle für

[1] Ueber Verwechselungen zwischen καί und ἤ s. Schäfer's Greg. Cor., p. 384, 410, 419, 623, 717, 815.

den Vokalzusammenstoss ἵπποι εἰ habe ich schon oben zu Fr. 3, 5 beigebracht; der andere Zusammenstoss εἰ ἔχον (mit verkürztem εἰ) ist so gewöhnlich, dass ich mich darauf beschränken darf, an folgende Beispiele aus Xenophanes selbst zu erinnern: Fr. 7, 4; 26, 2 (2, 3; 3, 4; 18, 1). Dass nachher (Vs. 3) nur ἵπποι und βόες (in dieser Reihenfolge!) genannt werden, fällt nicht auf, weil jeder sich von selbst sagt, dass die λέοντες es ganz ebenso machen würden wie Pferde und Ochsen. — Der letzte Vers τοιαῦθ', οἷόν περ καὐτοὶ δέμας εἶχον ὁμοῖον, der offenbar durch das ὁμοίας, mit dem der 3. Vers schliesst, Schaden gelitten hat, ist möglichenfalls durch das nicht allzu fern liegende ὀπηδόν zu heilen (vgl. Hom., *Hym. Herm.*, 450: καὶ γὰρ ἐγὼ Μούσῃσιν Ὀλυμπιάδεσσιν ὀπηδός. *Il.*, E 216: ἀνεμώλια γάρ μοι ὀπηδεῖ. P 251: ἐκ δὲ Διὸς τιμὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ. *Od.*, Θ 237: ἀλλ' ἐθέλεις ἀρετὴν σὴν φαινέμεν, ἥ τοι ὀπηδεῖ).

In jene Reihe lückenhaft überlieferter Verse gehört aber schwerlich Fr. 5, 2

ἐγχέας, ἀλλ' ὕδωρ καὶ καθύπερθε μέθυ,

so leicht es auch anginge, ihm ἀλλά θ' ὕδωρ (nach Hom. P 677, T 165, μ 67) oder mit ähnlichem Einschub eine regelrechtere Form zu geben. Dass die Anfangssilbe von ὕδωρ in der Thesis ungern als Länge dient, beobachtete zuerst G. Hermann zu Hom., *Hym. Demet.*, 382, wo er οὔτ' ἄρ' ὕδωρ statt οὔθ' ὕδωρ und ausserdem bei Apoll. Rhod., IV, 289, τηλοῦ ὕδωρ statt τῆδ' ὕδωρ zu korrigiren empfahl. Eine dritte Ausnahme, die obige nämlich, übersah er; eine vierte, *Batrach.*, 97 εἰς ὕδωρ μ' ἔρριψας, nannte er vermutlich deshalb nicht, weil er das ganze Gedicht dem Karer Pigres absprach und es für ein blosses Conglomerat

aus Stücken verschiedener Herkunft hielt.[1] Dazu kommen noch mehrere Ausnahmen bei jüngeren Dichtern. Auf Grund dieses Tatbestandes trat denn bereits F. Spitzner (*De versu Græc. heroico,* p. 23) für die Ueberlieferung ein, zu deren Gunsten ja auch recht zahlreiche andere Analogieen sprechen (s. *Arist. Hom. Textkr.*, II, 287 ff.). Jedenfalls erwecken die bisherigen Versuche, Hermann's Regel zum unbeugsamen Gesetze zu erheben, samt und sonders durchaus kein grösseres Vertrauen als die angefochtenen handschriftlichen Lesarten selbst.

In der schönen Elegie des Xenophanes, die den ersten Platz in seinem Nachlasse behauptet, bedürfen einige Stellen noch der Besprechung. Sie beginnt:

νῦν γὰρ δὴ ζάπεδον καθαρὸν καὶ χεῖρες ἁπάντων
καὶ κύλικες· πλεκτοὺς δ' ἀμφιτιθεῖ στεφάνους,
ἄλλος δ' εὐώδες μύρον ἐν φιάλῃ παρατείνει.

Das Subjekt wechselt im zweiten Verse, genannt aber wird es nicht. Man denkt natürlich an einen von den Dienern (s. ἄλλος 3): in solchen Fällen der Unbestimmtheit jedoch pflegt der Grieche, wenn es sein kann, die zweite Person Singularis der dritten vorzuziehen; und das erscheint hier um so mehr geboten, als das handschriftliche ἀμφιτιθεὶς sich noch einfacher aus ἀμφιτιθεῖς als aus ἀμφιτιθεῖ erklärt. Damit würde dann der von G. Hermann empfohlene, doch recht übele Nothbehelf ἀμφιτιθεῖ στεφάνους ἄλλος· [ὁ]

[1] Nachsprecher zwar hat er gefunden, aber keinen Verteidiger, der seine Ansicht wissenschaftlich zu begründen und über das allergewöhnlichste Niveau subjektiver Gefühlsäusserungen hinauszuheben im Stande gewesen wäre (s. beispielsweise U. v. Wilamowitz-Mœllendorff's *Reden und Vorträge,* S. 58).

δ' überflüssig. τιθεῖς hat Pind., *Pyth.*, VIII, 11 (τιθεῖ Hom. N 731 u. A.). — Dem Verse

5 οἶνος ἐστὶν ἕτοιμος, ὃς οὔ ποτέ φησι προδώσειν,

würde ein nach οἶνος eingeschaltetes δ' (oder τ') mühelos aufhelfen ; zu der äusserst gewaltsamen Conjectur ἄλλος δ' οἶνος ἕτοιμος liegt meines Erachtens ein wirklich durchschlagender Grund überhaupt nicht vor. Soviel Feingefühl besass Xenophanes gewiss, dass er die Wiederholung des Anfanges von Vs. 3 nach so kurzem Zwischenraume nicht unnötigerweise bei den Haaren herbeigezogen haben wird. — Ich glaube auch kaum, dass in

14 εὐφήμοις μύθοις καὶ καθαροῖσι λόγοις

die hier tautolog klingenden Substantiva beide von ihm ausgegangen sein sollten. Das Beiwort καθαροῖσι scheint eher für Eichstädt's νόοις zu sprechen (Xen., *Kyr.*, VIII, 7, 20 ἄκρατος καὶ καθαρὸς ὁ νοῦς. Aristoph., *Wesp.*, 1015 πρόσχετε τὸν νοῦν, εἴ περ καθαρόν τι φιλεῖτε). — Die schwierigste Partie indessen ist unstreitig der Schluss, der nunmehr folgende Fassung erhalten hat (voran geht χρὴ, 13) :

ἀνδρῶν δ' αἰνεῖν τοῦτον ὃς ἐσθλὰ πιὼν ἀναφαίνῃ,
20 ὡς οἱ μνημοσύνη καὶ τόνος ἀμφ' ἀρετῆς.
οὔτι μάχας διέπειν Τιτήνων οὐδὲ Γιγάντων
οὐδ(ὲ) [αὖ] Κενταύρων, πλάσματα τῶν προτέρων,
ἢ στάσιας σφεδανάς, τοῖσ' οὐδὲν χρηστὸν ἔνεστι,
θεῶν [δὲ] προμηθείην αἰὲν ἔχειν ἀγαθόν.

Hieran fällt mancherlei auf: 1) die gegen den guten Versbau verstossende Diärese in 19 ἐσθλὰ πιὼν; 2) das mangelnde Verbum nach 20 ὡς; 3) das kahle und eben deshalb kaum verständliche τόνος daselbst ; 4) der asyn-

detische Versanfang 21 οὔτι; 5) das relativisch gebrauchte τοῖσ' 23, wofür doch οἷς gesetzt werden konnte; 6) das so spät nachhinkende ἀγαθόν 24, von dem der Infinitiv διέπειν 21 abhängen soll. Mit Rücksicht auf diese sechs Punkte, die zusammen immerhin ein starkes Gegengewicht abgeben, glaubte ich es versuchen zu dürfen, mir den Text anders zurechtzulegen:

ἀνδρῶν δ' αἰνεῖν τοῦτον, ὃς ἔσθλ', ἃ πιὼν ἀναφαίνει,
σώσῃ μνημοσύνῃ, καί τινος ἀμφ' ἀρετῆς
οὔ τι μάχας διέπῃ Τιτήνων οὐδὲ Γιγάντων
οὐδέ [τε] Κενταύρων, πλάσματα τῶν προτέρων,
ἢ στάσιας σφεδανάς· τοῖς [δ'] οὐδὲν χρηστὸν ἔνεστι,
θεῶν [δὲ] προμηθείην αἰὲν ἔχειν ἀγαθόν.

Meine Abweichungen von den Handschriften AE sind diese: 19 ἔσθλ' ἃ statt ἐσθλὰ; ferner πιὼν mit E, πιω A. 20 σώσῃ für ωση A, ὡς ἡ E; ausserdem τινος statt τὸν ὃς. 21 διέπῃ mit Hartung für διέπει E, διεπειν A. 22 οὐδέ τε statt οὐδέ (nach Hom. A 406, Λ 437, O 709, P 42, Φ 248, 596 u. s. w.); πλάσματα τῶν mit Schweighäuser für πλασμάτων. 23 σφεδανάς mit Osann statt φενδόνας A; δ' fehlt AE. 24 δὲ mit Scaliger, fehlt AE; ἀγαθόν mit Hermann für ἀγαθήν A. Der Sinn ist: Loben muss man von den Männern diesen, der Edeles, das er im Trunke kund giebt, seiner Erinnerung erhalten hat, und der wegen irgend welcher Tüchtigkeit nicht gleich die Kämpfe der Titanen, Giganten oder Kentauren durchgeht; in diesen Altweibergebilden liegt nichts Erspriessliches, wohl aber stets auf die Götter Achtung haben ist gut. Von den Unterhaltungen beim Symposion wird gehandelt: auch dabei sollen edele Gegenstände vorgetragen werden, und Ehre dem, der sie selbst in trunkenem Zustande nicht vergisst, der also beispielsweise, wenn eine

beliebige Art von Tugend oder Tüchtigkeit in Frage kommt, sich stets die wahren Götter vor die Seele zu führen bedacht ist, nicht abèr lang und breit über Titanen und dergleichen unnütze Wahngebilde der Altvorderen redet, die, wenn es sich ernsthaft um Zeugnisse der ἀρετή handelt, in die Reihe der ἐσθλά nicht hineingehören.

Ganz auszuscheiden aus den Bruchstücken des Xenophanes[1] ist Fr. 42:

καὶ [κ'] ἐπιθυμήσειε νέος νῆς ἀμφιπόλοιο.

Herodian, π. μον. λέξ., 7, 11 führt es mit den Worten καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει an, auf welche im Havniensis ἐν δασύλλων, im Vindobonensis noch corrupter ἐν δ' συλλάβῳ (ῳ in grösserer Rasur) folgt. Mag auch in diesem rätselhaften Zusatze stecken, was da wolle, so berechtigt er allein uns keinesfalls, an der Autorschaft des Aristophanes zu zweifeln, der bekanntlich (wie mancher der älteren Komiker) eine ganze Anzahl daktylischer Hexameter in seinen Komödien hat und den die σίλλοι des Xenophanes recht wohl zu einem Stücke angeregt haben könnten. Ich meinerseits finde jetzt den Gedanken gar nicht so unwahrscheinlich, dass Herodian παρὰ Ἀριστοφάνει ἐν Δίνῳ Σίλλων geschrieben hatte; denn hierauf (oder auf Δίνῃ) führt doch die bessere Ueberlieferung. Kratinos nannte die böotischen Kerkopen Σίλλος und Τριβαλός (ἐπίορκοι καὶ ἀργοί, *Schol. Lukian. Alexand.*, 4; s. Lobeck *Agl.*, p. 1298), oder nach Bergk's Vermutung Σίλλοι und Τριβαλοί (Kock, *Cratin.*, fr. 12). Unter diesen koboldartigen Quälgeistern, so wurde gefabelt, hatte Mancheiner viel zu leiden, besonders aber Herakles. Möglich, dass davon ein Aristophanisches Stück Δῖνος Σίλλων,

[1] Ehemals war ich anderer Meinung: *Arist. Hom. Textkr.*, II, 685 f.

« Sillenwirbel », hiess (δῖνος *βασιλεύει τὸν Δί' ἐξελήλακώς* Aristoph., *Wolk.*, 828 ; *ὡς ἐγγὺς ἤδη δαίμονος πεδαρσίου δίνης πτερωτὸς φθόγγος ἐξακούεται*, *Vög.*, 1197), vielleicht auch von der eigentümlichen Tanzart, die δῖνος hiess (vgl. hierüber die Lexika und Eust., 204, 25 *τὸ οὕτω παίζειν σιλλαίνειν ἐκαλεῖτο, καὶ ἐκ τοῦ τοιούτου ῥήματος καὶ οἱ Σιληνοί, δαίμονές τινες κομψοὶ τὰ εἰς ὄρχησιν καὶ εἰς Διονύσου τελετάς*). « Triballus sycophantam significat Hesych., Sillus scurram, sannionem, derisorem, unde *σιλλαίνειν*, simare nasum sive crispare », Lobeck, *Agl.*, 1305. Wegen der Thersites-Episode wurde Homer für den Erfinder der Sillen-Dichtung angesehen (Eust., 204, 23) ; es gab auch ein scherzhaftes Epyllion Κέρκωπες, das man ihm beilegte (Kinkel, *Epic. gr. frgm.*, p. 69). Κέρκωπες betitelte Komödien schrieben die Dichter Hermippos, Platon, Eubulos (und Menippos ?). Kerkopennamen kennen wir eine ziemliche Anzahl : für einen der bekanntesten unter ihnen, Εὐρύβατος, ist der Gebrauch des Pluralis sicher bezeugt bei Hesych., s. v. Δημοκλεῖδαι ; er steht auf gleicher Stufe mit Τριβαλ(λ)οί bei demselben Autor und anderen.

Ueber Fr. 43 habe ich mich bereits in unserem Vorlesungs-Verzeichnisse für den Winter 1899-1900, S. 10 f., geäussert.

Königsberg i. Pr. ARTHUR LUDWICH.

LE DÉBUT DU SECOND CONTE DE SATNI-KHÂMOÎS

Les premières lignes du second conte de Satni-Khâmoîs, très ingénieusement traduit par M. Griffith, sont mutilées si fort, qu'on éprouve quelque peine à y rétablir la scène par laquelle le récit débutait. Rendues littéralement, voici ce qu'elles donnent : (Ligne 1) « ... un songe, « on lui parlait, lui [disant] : « Es-tu pas Mahitouoskhit » [la femme] de Satmi, qui est couchée... pour prendre » remède. (Ligne 2) ..... se produit, va à la porte... de » prendre eau de Satmi, ton [mari]. Tu y trouveras un » pied de melon qui y pousse. (Ligne 3) ... tu l'arracheras » avec ses feuilles, tu le fabriqueras en remède, tu feras » (Ligne 4) ..... de lui, dans la même nuit. » » Mahitouoskhit s'éveilla de son rêve, après avoir vu ces « choses, elle agit selon (Ligne 5) [tout ce qu'on lui avait « dit dans son rêve, puis elle se coucha] près de [Satmi] « son dit mari, et elle conçut de lui[1]. » Griffith a restitué ces débris comme il suit : « [It befell that one night as she « slept she dreamed a] dream, they speaking with her « [saying, « Art] thou Meh-wesekht [the wife) of Setme, » who lieth [in vain seeking] to obtain healing [for thyself

[1] Griffith, *Stories of the High-Priests of Memphis*, p. 142-145.

» and thine husband (?) When the morning of to morrow » hath] come, go to the entrance of the lavatory (?) of » Setme thine husband ; thou shalt find a melon-vine that » groweth there... and its gourds, and thou shalt put it » back (?) [It shall be to thee (?)] for medicine, and thou » shalt give [of it to Setme thine husband (?). Thou shalt lie » with him and thou shalt conceive seed] of him the » same [night]. » Meh-wesekht awoke [from] the dream, « this being what she had seen ; she did according to all « things [that had been told her by dream. She lay down « by] the side of [Setme] her husband, and she conceived « seed of him[1]. »

Griffith a compris qu'il s'agissait d'un rêve spontané, et il a complété le texte en conséquence. Notre conte fournit en effet, dans les lignes qui suivent, un exemple certain de rêve de ce genre. Lorsque Mahitouoskhit a conçu, Satmi, son mari, est réjoui par un songe qui lui annonce la grandeur future de son enfant. « Il se coucha une nuit « [et il rêva un rêve ; on lui parlait], disant : « Mahitouos- » khit ta femme, qui a conçu [de toi], le petit enfant dont » elle accouchera, on l'appellera Sénosiris, et ils seront » nombreux les miracles qu'il accomplira dans la terre » d'Égypte[2]. » Toutefois, nous rencontrons plus loin un rêve provoqué par celui des personnages auquel il arrive. Le magicien Horus, le fils de Panichi, voulant délivrer son maître, le roi Manakhphrê Siamon, des obsessions d'un sorcier éthiopien, court à Echmounéîn afin d'y consulter le Dieu Thot, l'autorité suprême en la matière. « Il « entra au temple d'Echmounéîn, et il fit ses offrandes et « ses libations devant Thot, le neuf fois grand, le sei-

[1] Griffith, *op. laud.*, p. 42-43.
[2] Griffith, *op. laud.*, p. 144-145.

« gneur d'Echmounéîn, le dieu grand, puis il l'implora di-
« sant : « Tourne ta face vers moi, monseigneur Thot, si
» bien que les Éthiopiens ne rapportent pas l'infériorité
» de l'Égypte à la terre des Nègres ! C'est toi qui as créé la
» magie par grimoire, c'est toi qui as suspendu le ciel,
» établi la terre et l'Hadès, mis les dieux avec les étoiles ;
» puissé-je connaître le moyen de sauver Pharaon des
» sorcelleries éthiopiennes ! » Horus, le fils de Panichi, se
« coucha dans le temple, et il rêva un songe cette nuit
« même. La figure du grand dieu Thot lui parla, disant :
«« Es-tu pas Horus, le fils de Panishi, le chef du secret de
» Pharaon Manakhphré Siamon ? Au matin du lendemain,
» entre dans la Salle des livres du temple d'Echmounéîn ;
» tu y découvriras un naos clos et scellé, tu l'ouvriras et
» tu y trouveras une boîte qui renferme un livre, celui-là
» même que j'écrivis de ma propre main. Tire-le, prends-
» en copie, puis remets-le à sa place, car c'est le grimoire
» même qui me protège contre les mauvais, et c'est lui
» qui protégera Pharaon, c'est lui qui le sauvera des sor-
» celleries éthiopiennes. » Quand Horus, le fils de Panichi,
« s'éveilla de son rêve, après avoir vu ces choses, il trouva
« que ce qui lui venait d'arriver était acte divin, et il agit
« en tout selon ce qui lui avait été dit en son rêve[1]. » Pour
se procurer un rêve révélateur, le magicien avait eu re-
cours à l'incubation.

Ce rite était d'usage fréquent dans l'ancienne Égypte à l'époque où notre conte fut écrit, et on l'employait afin d'obtenir la réponse des dieux aux questions qu'on leur posait sur des sujets divers : recouvrer la santé, se procurer des indications ou une aide efficace dans la con-

[1] Griffith, *op. laud.*, p. 184-187.

duite des affaires, obtenir une postérité. L'intervention divine n'était pas toujours gratuite, mais on devait l'acheter assez cher. Au temps de Cléopâtre et de Ptolémée Césarion, un certain Pcherenephtah, prêtre et fonctionnaire de haut rang, qui n'avait pas d'enfant mâle, s'adressa à l'Imouthès de Memphis. Son histoire nous est contée sur deux stèles, conservées aujourd'hui au Musée Britannique[1], et dont l'une a été érigée par sa femme Taimouthès, l'autre par lui-même. Il rapporte l'événement d'une façon assez dégagée: « J'avais, dit-il, des concubines fort belles « mais j'étais arrivé jusqu'à l'âge de 43 ans sans qu'il me « naquît d'enfant mâle. Ce fut la majesté de ce dieu Imou- « thès, fils de Phtah, qui me fit cadeau d'un fils mâle, « qu'on appela Imouthès, avec le surnom de Petésiêsis[2]. » Taimouthès entre dans plus de détails, et cela se comprend si l'on songe combien il importait aux femmes de devenir mère d'un fils : « Je naquis l'an IV de Ptolémée « Néos Dionysos, et l'an XXIII de ce prince, mon père me « donna pour femme au grand prêtre Pcherenephtah, fils « de Petoubastis et de la dame Haonukhis. Le cœur du « grand prêtre s'affligea beaucoup, parce que je conçus « plusieurs fois de lui, mais qu'il ne me naquit aucun en- « fant mâle, rien que des filles. J'adressai des prières, « ainsi que le grand prêtre, à la majesté de ce dieu mira- « culeux, bienfaisant, qui donne un fils à qui n'en a point, « Imouthès, fils de Phtah, et il entendit nos plaintes, il « exauça ceux qui le priaient. La majesté de ce Dieu vint

[1] Ces deux stèles ont été publiées par Prisse d'Avennes, *Choix de Monuments Égyptiens*, pl. XXVI-XXVI *bis* et p. 5-6, puis par Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden*, pl. XVI. Elles ont été traduites et étudiées par Birch, *On two Egyptian Tablets of the Ptolemaic Period*, dans l'*Archæologia*, t. XXXIX.

[2] *Stèle de Pchrenephtah*, l. 12.

« au grand prêtre en songe, et il lui dit : « Qu'il me soit « fait une grande construction dans l'adyton d'Onkhtooui, « la place où est caché mon corps, et je te donnerai « en récompense de cela un enfant mâle. » Lorsque mon « mari se réveilla après cela, il se prosterna devant ce « dieu auguste, il exposa le fait aux prêtres, et il les en- « voya faire cette grande construction dans l'adyton et « ils firent ce qu'il avait dit ; il fit un acte verbal de « grâce à ce dieu auguste, il lui fit une offrande de « toutes les bonnes choses, etc., en récompense de quoi « il me rendit enceinte d'un fils mâle, dont j'accouchai, « l'an VI, le 5 Épiphi de Cléopâtre[1]. »

Le cas de Taimouthès est le même que celui de la Mahitouoskhit de notre conte, toutefois le dieu ne réclame pas à Satmi sa récompense. Il est évident, et M. Griffith l'a reconnu sans hésitation aucune[1], que le romancier exposait comme quoi son héros, ayant épousé la princesse Mahitouoskhit, n'avait pas eu d'enfant d'elle, au moins d'enfant mâle capable de perpétuer sa race. Il s'en désolait et Mahitouoskhit s'en désolait plus encore, car, selon l'usage oriental, sa stérilité pouvait devenir pour elle une cause de divorce ou autoriser son mari à prendre une seconde femme. Rien ne devait lui sembler plus naturel dans cette circonstance lamentable que de consulter son dieu et de lui demander une recette de fécondité, et c'est, je crois, ce que racontait l'auteur. Si l'on compare en effet le récit qu'il fait du rêve de Mahitouoskhit, avec celui qu'on lit plus loin du songe d'Horus, le fils de Panichi, on trouvera que les deux pas-

[1] *Inscription de Taimouthès*, f. 5-12. J'ai élagué de la traduction toutes les formes et tous les titres qui allongent le texte.

[1] Griffith, *Stories of the High-Priests of Memphis*, p. 42.

sages sont rédigés de la même manière. Le personnage qui se manifeste en rêve pose la question d'identité dans les mêmes termes à chaque fois, puis il annonce à chacun ce que celui-ci désire savoir ; le lendemain, à leur réveil, Mahitouoskhit et Horus exécutent exactement les ordres qu'ils ont reçus et l'oracle s'accomplit. Je crois qu'il faut profiter de l'épisode d'Horus pour compléter les parties manquantes de l'épisode de Mahitouoskhit. Le conte s'ouvrait sur une scène d'incubation dans un temple, et, puisque nous sommes à Memphis, c'est très probablement dans le temple d'Imouthès, le fils de Phtah, que la femme stérile allait dormir. Je restituerai donc à peu près comme il suit cette entrée en matière :

« Et après cela, il arriva que Satmi n'eut pas d'enfant « mâle de sa femme Mahitouoskhit, et il s'en affligeait « beaucoup dans son cœur, et sa femme Mahitouoskhit « s'en affligeait beaucoup avec lui. Or, un jour qu'il s'était « affligé plus que de coutume, sa femme Mahitouoskhit « se rendit dans le temple d'Imouthès, fils de Phtah, et « elle pria devant lui en disant : « Tourne ta face vers moi, « mon seigneur Imouthès, fils de Phtah ! C'est toi qui ac- « complis les miracles et qui es bienfaisant dans tous tes « actes ; c'est toi qui donne un fils à qui n'en a point. En- « tends ma plainte et rends-moi enceinte d'un enfant « mâle. » Mahitouoskhit, la femme de Satmi, se coucha « donc dans le temple et elle rêva un songe cette nuit « même. On lui parlait, lui disant : « Es-tu pas Mahitouos- « khit, la femme de Satmi, qui est couchée dans ce tem- « ple, pour y recevoir un remède des mains du dieu ? « Quand le lendemain sera venu, va-t-en à la fontaine de « Satmé, ton mari, et tu y trouveras un pied de melon qui « y pousse. Le melon que tu rencontreras tu le pileras

« avec ses feuilles et tu le rejetteras, puis du suc tu feras
« un remède que tu donneras à ton mari, puis tu te cou-
« cheras près de lui et tu concevras de lui la nuit même. »
« Lorsque Mahitouoskhit s'éveilla de son rêve, après avoir
« vu ces choses, elle agit en tout selon ce qu'on lui avait
« dit en son rêve, puis elle se coucha près de Satmi, son
« mari, et elle conçut de lui. Quand son temps vint, elle
« eut les signes des femmes enceintes, et Satmi l'an-
« nonça devant Pharaon, car son cœur s'en réjouissait
« beaucoup. »

G. MASPERO.

BRONZE DU MUSÉE DE NAPLES

LES YEUX HAGARDS

NOTE SUR UNE MODE ARTISTIQUE DE L'ÉPOQUE ALEXANDRINE

Le buste reproduit ici (pl. I), d'après un croquis, a été publié déjà, d'après une photographie, dans les *Monuments de l'art antique* d'Olivier Rayet[1]. M. J. Martha, qui l'a décrit excellemment, insiste avec raison sur « l'expression étrange, l'air hagard, je dirais presque l'hébètement de cette tête penchée en avant, immobile dans une sorte de stupeur égarée, la bouche entr'ouverte, la chevelure pendante, l'œil fixe, les regards perdus et comme noyés dans une contemplation vague . . . » On ne sait si l'artiste a voulu exprimer « l'égarement d'une folie bachique ou bien le désespoir d'une passion dévorante. »

Cette expression maladive, qui semble révéler une sorte d'épuisement nerveux, n'est pas rare dans les œuvres d'art trouvées à Herculanum et à Pompéi. Sa fréquence mérite peut-être d'attirer notre attention.

L'art, — et ce n'est pas son moindre intérêt, — est un miroir fidèle des sentiments, des goûts et des mœurs.

Mais sur quel peuple et sur quelle époque le bronze du Musée de Naples nous apporte-t-il des renseignements? Il est difficile de le dire avec certitude et avec précision.

[1] Livraison III, pl. 8. — Cf. Brunn-Bruckmann, *Denkm.*, n° 323.

Lorsque l'immense et fragile empire improvisé par Alexandre eut été dépecé en morceaux, le centre de la civilisation abandonna Athènes pour se transporter à Alexandrie. La floraison artistique de la Grèce propre avait duré trois siècles ; elle reste incomparable, unique dans l'histoire du monde. Celle de la nouvelle capitale brilla d'un éclat moins vif, mais plus prolongé. La vie intellectuelle y persista pendant plus de six siècles. L'art de Pergame, n'ayant pas eu semblable durée, ne peut pas rivaliser avec celui d'Alexandrie. C'est à cette dernière école que nous devrons réserver la plus large place sur la liste des œuvres antiques conservées dans nos collections publiques ou privées.

A tort, bien probablement, de nombreuses sculptures d'époque tardive, très belles d'ailleurs, ont été rapportées à l'art du cinquième ou du quatrième siècle. Tel est le cas pour la plupart des bronzes conservés au Musée de Naples ; ils ne nous renseignent guère que sur le style alexandrin. Que Théocrite soit né dans l'île de Cos ou à Syracuse, ses vers suffisent pour nous faire savoir qu'il a vécu en Egypte et en Sicile. On peut supposer des faits analogues dans la vie de la plupart des artistes dont les œuvres nous ont été miraculeusement conservées par les cendres ou la lave du Vésuve.

Les sculpteurs formés à l'École d'Alexandrie ont sans doute beaucoup voyagé. Quelques-uns d'entre eux ont pu établir leurs ateliers soit à Rome, soit dans la Grande Grèce, et cette supposition expliquerait l'un des caractères de notre buste, finement observé par M. Martha. On peut en effet reconnaître ici « quelque chose du type italien, type un peu sec, avec une apparence de fièvre jusque dans la santé . . . Dans l'ajustement bizarre des cheveux vous

retrouverez presque une coiffure familière aux jeunes paysans de l'Italie. »

Quoi qu'il en soit, italiote ou non, l'œuvre reste un exemple frappant du style alexandrin.

On l'a remarqué avec raison, malgré les différences amenées nécessairement par une longue succession de siècles, il existe de singulières analogies entre les goûts très complexes des Alexandrins et ceux des artistes de notre temps.

Le XIX[e] siècle, en effet, a vu se succéder d'abord plusieurs styles archaïsants. Le style empire, ou pseudo-classique, fut l'héritier solennel et rigide de l'art, parfois si délicat, désigné sous le nom de Louis XVI. David et Flaxman s'inspirent presque exclusivement de l'antiquité romaine. Thorwaldsen, l'habile restaurateur des marbres d'Égine, comprit mieux l'art grec. Girodet dans ses illustrations d'Anacréon, Ingres dans sa Stratonice imitèrent les délicates peintures des vases attiques. A leur suite Gérôme, archéologue bien informé, prêta malheureusement au style néo-grec une sécheresse et une froideur dépourvues de charme. De nos jours enfin, quelques peintres et quelques sculpteurs s'efforcent encore, sans grand succès, de rajeunir une antiquité mieux connue il est vrai, mais qui n'est guère mieux comprise des artistes que du public.

A côté du courant classique et en lutte avec lui, la génération de 1830 a vu parader et caracoler, sous leurs déguisements moyenâgeux, les brillantes cohortes des romantiques empanachés. Ce fut le triomphe de l'emphase, des contrastes violents, des passions exaspérées.

Puis le réalisme est venu, déchirant tous les voiles, auscultant les cœurs, sondant les vessies et les entrailles,

et nous fourrant le nez dans les produits nauséabonds de ses recherches pathologiques.

Puis, en haine de ces grossièretés, quelques esthètes anémiques nous ont offert les rêves quintessenciés et prétentieux d'un symbolisme vaguement mystique, qui s'évapore dans les régions éthérées de l'Irréel.

Or, toutes ces tendances si diverses, nous les trouvons déjà dans la littérature, dans la philosophie et dans l'art alexandrins.

Alors comme aujourd'hui, à un public cultivé, mais blasé, il fallait offrir quelque chose de piquant et de nouveau. Les artistes font de grands efforts pour réveiller une curiosité engourdie ; mais la puissance d'invention leur fait souvent défaut.

Les uns, pour éviter la banalité, tombent dans la bizarrerie et le mauvais goût. Les autres, pour flatter la manie des amateurs d'ancien style, imitent les raideurs et les gaucheries d'un art enfantin. Leur maniérisme conserve rarement la fraîcheur d'imagination, la sincérité et la puissance de vie qui nous charment chez les maîtres primitifs.

D'autres, plus sages peut-être, se bornent à copier les chefs-d'œuvres des belles époques, mais ils ne les comprennent pas toujours, et la médiocrité de leurs traductions ne permet guère de deviner la suprême beauté des originaux perdus.

C'est à l'un d'eux pourtant que nous devons une précieuse copie en bronze de la tête du Doryphore de Polyclète.

Quelques-uns, plus avisés, se mettent bravement en face de la réalité. Tel petit pêcheur du Musée de Naples, merveille de caractère et de vie, semble proche parent de ces

prolétaires dont nous entendons encore les propos naïfs, fidèlement notés dans les idylles de Théocrite.

L'admirable groupe du vieux Silène portant dans ses bras Dionysos enfant [1], suffirait pour démontrer qu'aux époques de décadence la tendance réaliste reste la plus féconde. Les portraits, la recherche de la ressemblance individuelle, l'observation consciencieuse et même minutieuse de la nature éternellement jeune, ont pu donner à l'art vieilli un dernier renouveau.

Parfois on semble s'éloigner à plaisir des types très nobles mais un peu froids, consacrés par la tradition classique. Le Faune Barberini [2], jeune rustre qui dort, vautré sur un rocher, les jambes écartées, dans une attitude qui manque totalement de bienséance, reste un chef-d'œuvre du meilleur réalisme.

Voici des paysans trapus [3], aux membres déformés par le travail, aux visages finauds ou narquois. Souvent, par une sorte de bravade, l'artiste choisit les formes les plus bizarrement décharnées. Voyez, par exemple, au Cabinet des Médailles de Paris, une statuette de vieille femme nue, aux seins flasques et pendants. Donatello lui-même n'ira pas plus loin dans la recherche du caractère individuel, de la laideur et de la décrépitude [4].

En somme, ce réalisme est infiniment plus intéressant que les œuvres romanesques ou fadement sentimentales, telles que les Alexandres mourants, les Apollons désabusés

[1] Louvre, Frœhner, *Notice*, p. 250. — Brunn-Bruckmann, *Denkm.*, 64.

[2] Munich. Brunn-Bruckmann, *Denkm.*, 4.

[3] *L'Écorcheur rustique*, du Louvre, n° 517, Photo. Giraudon, n° 1511. — *Sacrifice à Cérès*, Mus. de Naples, n° 35.

[4] Photo. Giraudon, B. 284. — Cf. Collignon, *Hist. de la Sculpt. grecque*, II, p. 566. *Vieille paysanne portant un agneau*, Rome, Musée du Capitole, et *Tête de vieille femme ivre*, Musée de Dresde, p. 291.

qui lèvent au ciel leurs regards pathétiques. Ce style théâtral et faux fait penser à la tristesse prétentieuse des René et des Adolphe, orgueilleux égoïstes, préoccupés par-dessus toute chose de leur Moi méconnu.

Les bas-reliefs de l'époque alexandrine fournissent aussi de nombreux exemples d'une sculpture pittoresque où le paysage prend une place importante [1].

Dans le *Sommeil d'Endymion* [2], l'artiste a essayé, sans succès d'ailleurs, par le travail rugueux du fond de son bas-relief, d'éveiller en nous l'idée des rayons de lune filtrant à travers les nuages. C'est vouloir faire sortir la sculpture du domaine qui lui est propre ; — faute de goût fréquente aujourd'hui. — Il est pourtant bien simple, lorsqu'on s'intéresse à des effets de lumière, de prendre des couleurs et des pinceaux.

L'auteur du buste reproduit, pl. I, ne tombe pas dans les excès de la sculpture pittoresque ; cependant un détail de sa technique mérite d'être signalé.

Il est possible que les sculpteurs grecs n'aient jamais connu ces yeux blancs d'aveugles, auxquels la disparition des couleurs sur les marbres antiques nous a habitués, et qu'on a imités longtemps, à l'exemple de quelques maîtres de la Renaissance. Les archéologues modernes s'accordent à dire qu'en général, dans la statuaire antique, les yeux étaient peints ou incrustés. Cependant, si cette règle eût été sans exceptions, on s'expliquerait difficilement la raison pour laquelle on eut recours à un nouvel artifice. Les sculpteurs, à l'époque où les peintres rivalisaient déjà avec eux dans l'expression du modelé, par la dégradation

[1] V. Schreiber, *Die hellenistischen Reliefbilder* et *Die Wiener Brunnenreliefs*.

[2] Brunn-Bruckmann, *Denkm.*, 440.

FRESQUE DE POMPÉI

des teintes, voulurent à leur tour rivaliser avec la peinture, en exprimant à leur façon la coloration des yeux et l'éclat lumineux du regard. Pour cela, ils imaginèrent d'exécuter, à la surface des yeux de marbre ou de bronze, non plus des incrustations, mais des saillies et des creux, que la nature ne présente aucunement, mais qui, grâce aux jeux de la lumière, donnent presque l'illusion de la couleur et de la vie.

Nous avons ici un exemple de ce procédé que ne semblent pas avoir connu les maîtres du cinquième siècle[1].

L'œil est le plus merveilleux des organes des sens. Sa beauté expressive fut de tout temps célébrée par les amants et les poètes. Des yeux petits et éteints donnent parfois au visage un air de sottise; s'ils sont à la fois petits, vifs et brillants, une expression de finesse, de malice rusée ou de méchanceté. Les peuples primitifs ont toujours aimé les yeux de très grandes dimensions; ils ne les trouvaient jamais trop grands, et cette opinion erronée se manifeste dans leurs œuvres d'art par l'importance excessive qu'ils donnent souvent à ces « fenêtres de l'âme. » Il suffira de rappeler comme exemple les yeux invraisemblables qui occupent toute la joue de certains personnages peints ou sculptés aux époques archaïques, à Cnossos, à Tirynthe, dans les îles, et en particulier à Mélos. Aujourd'hui encore ce caractère passe pour une grande beauté dans l'opinion du vulgaire, c'est-à-dire de ces autres primitifs, si nombreux, qui, n'étant pas doués par la nature d'aptitudes esthétiques très développées, n'ont pas reçu non plus une sérieuse éducation artistique. Cette opinion n'était pas

[1] Si, par exception, ce travail des yeux se rencontrait sur des œuvres dont le style indique une époque plus reculée, il serait permis de supposer qu'il a été exécuté après coup, et seulement lorsque les colorations primitives avaient disparu.

celle des grands sculpteurs grecs. Dans les chefs-d'œuvre de ces maîtres, dont le goût devrait faire autorité, l'œil présente des dimensions qui dépassent rarement la moyenne, mais il est enchâssé dans une large arcade sourcilière du plus admirable dessin. Ce sont, en effet, les belles proportions et la belle construction du squelette qui constituent la principale supériorité de la race grecque, au point de vue plastique.

Au cinquième siècle, si nous en jugeons par l'apologue de Prodicos (Xénophon, *Memorab.*, II), les yeux largement ouverts (*τὰ δὲ ὄμματα ἀναπεπταμένα*) passaient pour un indice de coquetterie provocante. Prodicos attribue ce jeu de physionomie au Vice ou à la Mollesse (*κακία*); et si cette observation est bien fondée, il faut croire que la Vertu ne triomphait guère à Pompéi. Du moins, les peintres et les sculpteurs du premier siècle de notre ère montrent une singulière prédilection pour les yeux trop grands et trop largement ouverts.

Dans la célèbre fresque représentant Hercule et Télèphe (*Das Museum*, 107), la déesse Héra, majestueusement assise, ouvre tant qu'elle peut ses grands yeux de génisse[1]. Près d'elle, un lion rondit des yeux d'un air menaçant.

Les peintures antiques conservées au Musée de Naples nous montrent de nombreux personnages dont le regard enfiévré trahit une violente tension nerveuse. Les yeux écarquillés expriment tantôt l'étonnement ou l'effroi, tantôt la colère. Ils manifestent la joie cruelle d'Antiope se vengeant de Dircé[2], la folie d'Héraclès furieux[3]; on dirait parfois qu'ils vont magnétiser le spectateur.

[1] Cf. Baumeister, *Denkm.*, I, 8,649, et Roscher, *Lexikon*, 13, pl. ... .
[2] Peinture, Musée de Naples.
[3] Masque qui décore la Fontaine aux Mosaïques de Pompéi (pl. II).

Fig. 1. TÊTE DE NÈGRE DU CABINET DES MÉDAILLES

Fig. 2. TÊTE D'ENFANT

Telle est l'expression d'une figure de Zeus[1] peinte sur fond rouge, dans un beau fragment de décoration. Ses yeux démesurément ouverts ont quelque chose d'étrange et d'égaré. Ce n'est plus le Zeus homérique, dont les sourcils froncés faisaient trembler l'Olympe ; encore moins le Zeus de Phidias, calme et doux dans sa sérénité divine, c'est un magnétiseur nerveux.

Une tête de nègre (pl. III, fig. 1), qui de la collection de Janzé a passé au Cabinet des Médailles, nous regarde aussi avec des yeux démesurément ouverts[2].

De cette tête on peut rapprocher celle d'une charmante statuette trouvée à Pompéi (pl. III, fig. 2). Les paupières dilatées, la cornée qui apparaît au dessus de l'iris, la pupille dirigée en bas, tandis que la tête se relève, donnent à ce visage d'enfant une expression à la fois solennelle et mystérieuse.

Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, semblent indiquer que l'expression fiévreuse des yeux hagards fut longtemps une mode artistique.

Peut-être même faut-il y voir quelque chose de plus.

Le culte de Dionysos, auxquel nous devons les grossièretés de la comédie aussi bien que l'enthousiasme délirant et désordonné des lyriques, fut l'occasion et la cause de nombreux excès, soit en amour, soit à la guerre. C'est lui, sans aucun doute, qu'on doit rendre responsable de la décadence prématurée de la civilisation hellénique. L'abattement maladif ou la surexcitation nerveuse, que nous constatons à l'époque alexandrine, pourraient bien

[1] Musée de Naples.

[2] Tous nos remerciements à M. Babelon, qui a bien voulu nous autoriser à reproduire ici la planche qui accompagne son intéressant article de la *Gazette archéol.*, 1884, pl. 27.

être les symptômes de cette névrose héréditaire, que transmettent à leurs descendants des ancêtres intempérants, trop dévots à la religion bachique.

Le pessimisme, ou philosophie de l'hypocondrie, est fréquent aux époques de civilisation avancée. Une tristesse profonde, une sorte d'hébétude désespérée se lit sur les traits du prétendu Sénèque[1]. Le dégoût de la réalité sera la maladie des philosophes néo-platoniciens d'Alexandrie, comme il l'a été et le sera de tous les mystiques, de tous ceux qui cherchent, dans les joies malsaines de l'extase, un égoïste oubli des sérieux devoirs de la vie.

Quoi qu'il en soit, cette expression hébétée sera, pendant de longs siècles, celle des saints personnages qui promènent leur incurable mélancolie sur les murs dorés des églises byzantines.

Dans les temps modernes, les mêmes causes devaient produire les mêmes effets. Nous ne nous étonnerons pas de voir réapparaître les yeux hagards, par exemple dans *Les Foins* de Bastien-Lepage. L'artiste a su exprimer de façon saisissante l'épuisement nerveux, l'abrutissement qui suit un travail excessif. Il a donné ce même regard fixe et ces paupières largement ouvertes à sa Jeanne d'Arc visionnaire, écoutant les voix.

[1] Musée de Naples et nombreuses répliques. V. Collignon, *Hist. de la Sculpt. gr.*, II, p. 600, fig. 317.

J. Paul MILLIET.

ZUR STATTHALTERLISTE DER THEBAIS

Der grosse Hermupolitaner Papyrusfund, aus welchem seit einer Anzahl von Jahren verschiedene europäische Sammlungen geschöpft zu haben scheinen, — insbesondere die Collection des Lord Amherst sowie die zu Florenz und Leipzig derzeit bestehenden Sammlungen dürften grossenteils auf diese Quelle zurückgehn, — dieser Fund hat insbesondere für das vierte Jahrhundert der Kaiserzeit reichen Ertrag geliefert. Unter Anderm bringt er uns auch mehrere Namen von Statthaltern der ägyptischen Teilprovinz Thebais, welche bisher nicht bekannt waren. Namentlich die Leipziger Sammlung ist in dieser Beziehung ergiebig. Da die Chronologie der Statthalter für die Bearbeitung der Urkunden von grösster Bedeutung ist, soll im Nachfolgenden dasjenige mitgeteilt werden, was ich in dieser Richtung in den Leipziger Papyri bis jetzt gefunden habe und was die zweite Hälfte des vierten Jahrhunderts umfasst; ich bemerke hierbei, dass es mir noch nicht möglich war, alle Urkunden dieses Fundes, die die Sammlung besitzt, zu durchforschen und dass daher die nachstehende kleine Liste nur einen vorläufigen Charakter hat, wie sie denn auch offenbar noch sehr unvollständig ist. Doch mag auch das so Gebotene seinen Nutzen bringen.

Bei der Aufstellung dieser Liste befand ich mich zwei Schwierigkeiten gegenüber. Einerseits ist es nicht immer leicht zu sagen, ob jemand, der als Statthalter genannt wird, ἡγεμών der Thebais oder ἔπαρχος der Gesammtprovinz Aegypten gewesen ist. Ich habe schon früher (*Arch. f. Pap. Forsch.*, 2, 261, Anm. 2) davor gewarnt, die ἡγεμόνες der Teilprovinzen mit den Präfekten der Gesammteparchie zu verwechseln, wobei ich mich der Zustimmung von E. Schwartz (*Nachrichten der Göttinger Ges. d. Wiss., ph.-hist. Cl.*, 1904, 355) erfreue. Es kann jedoch im einzelnen Fall schwer sein, eine Persönlichkeit in der einen oder andern Richtung zu diagnostizieren. Der Titel διασημότατος dürfte allerdings, obwohl schon hier Vorsicht geboten ist, meist auf blosse Teilpräfektur hindeuten[1], dagegen wird λαμπρότατος auch vom Statthalter der Thebais ganz gewöhnlich gebraucht[2]. Und ebenso wird dieser zwar wohl vorwiegend ἡγεμών genannt, doch

[1] Nach den bei Hirschfeld in den *Berl. Sitz.-Ber.*, 1901, 584, Anm. 3, mitgeteilten Untersuchungen von Paul Meyer führen die praefecti Aegypti von Nero bis in die Mitte des zweiten Jahrhunderts den Titel κράτιστος, von da ab bis Ende des dritten Jahrhunderts λαμπρότατος, und so auch wieder seit der zweiten Hälfte des vierten Jahrhunderts. Wenn daselbst weiter bemerkt wird, dass seit den diocletianischen Reformen in der ersten Hälfte des vierten Jahrhunderts der Titel διασημότατος für den præfectus Aegypti üblich sei, so ist von den dafür beigebrachten Beispielen (*P. Oxy.*, 1, 71, Col. I, lin. 1, Col. II, lin. 1, a. 303; 1, 78, lin. 15, 3. Jahrh.; 1, 60, lin. 5, a. 323; 1, 87, lin. 10, a° 342) nur das erste verlässlich; 1, 87 nennt ausdrücklich den ἡγεμὼν Αὐγουσταμνικῆς und auch bei 1, 78 und 60 ist Beziehung auf den Gesamtpräfekten, soviel ich sehe, nicht unbedingt sicher, obwohl an ersterer Stelle neben dem διασημότατος allerdings der κράτιστος d. i. doch wohl der διοικητής von Aegypten genannt ist.

[2] Und zwar scheint es etwa seit 380 offiziell geworden zu sein; die *Not. Dignit. Orient.*, c. 44, nennt den praeses Thebaidos vir clarissimus, ebenso die amtlichen Prozessprotokolle der Leipziger Sammlung (Inv., N^ro^ 65 v. J. 390 und N^ro^ 1 von einem jedenfalls noch späteren Datum). Dagegen sagen die in einer παραγγελία v. J. 368 (Inv., N^ro^ 487) zitierten Dekrete etwa aus der Mitte des vierten Jahrhunderts ὁ διασημότατος κόμες καὶ ἡγεμὼν εἶπε, und v(ir) p(erfectissimus) com(es) pr(aeses) Thebai(dis) dei(xit). S. unten N. 4.

ist wohl auch ἔπαρχος, wenngleich für ihn inkorrekt, schwerlich für ausgeschlossen zu halten. Wenn z. B. in *P. Oxy.*, 1, 67, Jemand in Oxyrhynchos eine Klagschrift beim διασημότατος ἔπαρχος einreicht, so ist, wie Wilcken (angef. von mir *Arch.*, a. a. O.) richtig bemerkt, wahrscheinlich an den Statthalter der Thebais zu denken. Derselbe Fall läge vor, wenn die von Schwartz citirte Inschrift *C. I. G.*, 4772: Ἀλέξανδρος ἔπαρχος Θηβῶν richtig transcribiert sein sollte. Das Umgekehrte freilich, dass der præfectus Aegypti ἡγεμών genannt worden wäre, ist für diese Zeit sehr unwahrscheinlich. Ebensowenig wie der Titel gibt auch die Tätigkeit des Beamten immer einen sicheren Fingerzeig; wenn, was sehr häufig der Fall ist, gesagt wird, es geschehe etwas κατὰ τὰ κελευσθέντα ὑπὸ τοῦ λαμπροτάτου, so kann der bezügliche Auftrag sowohl auf das eine, als auch auf das andere Amt bezogen werden, wenngleich die Wahrscheinlichkeit dafür spricht, dass niedere Beamte sich eher auf den Auftrag ihres unmittelbaren Chefs, also des præses Thebaidis, beziehen.

Eine zweite Schwierigkeit liegt in der genaueren Feststellung der Amtsdauer. Denn nur selten tritt der Statthalter unmittelbar redend auf, so dass das Datum der Urkunde jedenfalls in seine Amtszeit hineinfällt. Meist wird ein Auftrag von ihm citirt, der in der Vergangenheit liegt, z. B. zu Steuererhebungen, Heranziehung gewisser Personen zu Liturgien u. a. Nun liegt es gewiss überaus nahe anzunehmen, dass der angeführte Auftrag gerade von dem jeweils im Amt befindlichen Statthalter herrührt, zumal in einer Urkunde (P. Lips, Inv. N^ro^ 2, v. J. 388, veröff. *Arch. f. Pap. Forsch.*, 2, 267) der gewesene Statthalter ὁ προηγησάμενος genannt wird (lin. 6). Aber eine Garantie dafür, dass dies allemal zutrifft und nicht irgend

einmal der Auftrag des Vorgängers noch unter seinem Nachfolger citirt wird, besteht natürlich nicht. Darum kann aus den Urkunden immer nur so viel erschlossen werden, dass die in ihnen angeführten Beamten kurz vor ihrer Abfassung gewirkt haben müssen.

Von den in Betracht kommenden Namen ist übrigens ein Teil schon von E. Schwartz, a. a. O., zusammengestellt worden, teilweise unter Benutzung der von mir im *Arch.*, 2, 259 ff., publizierten Leipziger Papyri. Hier ist diese Liste nun zu vervollständigen, zu ordnen und im einzelnen zu begründen, wobei ich nicht unterlassen will, ohne Garantie der Vollständigkeit, da ich darauf nicht gesammelt habe und namentlich das ausser den Papyri liegende Material keineswegs übersehe, auch einige andere, teils aus der Liste bei Schwartz, teils sonst ersichtliche Statthalternamen anzuführen. Vorerst seien in Kürze die Namen genannt, welche jüngst Leipoldt in seinem Buch über Schenute von Atripe aus den Schriften dieses Abtes beigebracht hat [1]; Ailianos, Taurinos, Dioskorios, Heraklammon, Alexandros, Petros, Markellinos [2]. Soviel zu sehen, werden nähere Anhaltspunkte für die Datierung hier nicht gegeben, als etwa der dass sie der zweiten Hälfte des 4. Jahrhunderts angehören müssen, und es wird daher genügen, dieselben im Allgemeinen zur Kenntniss zu nehmen.

Gehen wir zu den weitern über, so folgt zunächst ein Name von gleichfalls ganz unsicherer Datierung, Papyrus des Theresianum in Wien, bei Wessely, *Studien zur Palæogr. und Pap. Kunde,* 1, S. 2. Der Papyrus ist ein undatiertes Fragment, vom Herausgeber ins vierte Jahr-

[1] Den Hinweis hierauf verdanke ich Hrn. Prof. A. Bauer in Graz.
[2] Leipoldt, p. 165, 166, 94, 209, 180.

hundert gesetzt, aus Hermupolis, beginnend mit den Worten Φλαυίῳ Ἐπιφανίῳ τῶι διασημοτάτωι ἡγεμόνι. Er enthält die Beschwerde einer Frau über einen Mann, der ihr den Kaufschilling für gelieferten Wein nicht zahlen wollte. Nach dem Charakter der Eingabe ist nicht anzunehmen, dass sie an den præfectus Aegypti gerichtet ist, wie Wessely a. a. O. annimmt; einfache Klagschriften richten sich an den Præses der Teilprovinz. Damit stimmt auch die Anrede διασημότατος ἡγεμών am besten überein.

Ebenso unbekannt und undatierbar sind die von Schwartz namhaft gemachten, in den Papyri nicht vorkommenden: Τατιανὸς ἡγεμὼν Θηβαίδος (*C. I. G.*, 4816), sowie Ἀλέξανδρος ἔπαρχος Θηβῶν (*C. I. G.*, 4772), zu dem Schwartz mit Recht ein Fragezeichen hinzusetzt, da die Transscription schlecht ist und die Verbindung ἔπαρχος Θηβῶν in einer Inschrift selbst bei der Annahme eines laxen Sprachgebrauchs (s. oben) recht verdächtig erscheint.

Nunmehr beginnen greifbare Daten.

1. Ἀντώνιος Γρηγόριος διασημότατος ἡγούμενος Θηβαίδος *C. P. R.*, 1 n. 233. Die Urkunde ist eine private Eingabe, datiert vom 19. März 314 und zitiert eine ἀπόφασις des genannten ἡγεμών vom 20. November, wahrscheinlich des Jahres 313.

2. Σαβινιανός, genannt in *P. Oxy.*, 1, 60, lin. 4/6 ὑπὸ τῆς ἀρετῆς τοῦ κυρίου μου ⟨τοῦ⟩ διασημοτάτου ἡγεμόνος Σαβινιανοῦ, wird von Schwartz wohl mit Recht in die Thebais versetzt. Der Papyrus stammt aus dem Jahre 323.

3. Φλάυιος Ἀντώνιος Θεόδωρος, in *P. Oxy.*, 1, 67, lin. 4, vom Jahre 338, genannt: τῷ κυρίῳ μου τῷ διασημοτάτῳ ἐπάρχῳ τῆς [.....] Φ[λαυίῳ] Ἀντωνίῳ Θεοδώρῳ. Grenfell-Hunt ergänzen die Lücke in τῆς [Αἰγύπτου]; bereits *Arch.*, a. a. O., konnte ich mitteilen, dass Wilcken die Ergänzung τῆς [Θηβαίδος] vorschlägt; obwohl ἔπαρχος in diesem Fall nicht korrekt

ist, ist es doch noch unwahrscheinlicher, dass der præfectus Augustalis mit Umgehung des Rector provinciæ einen direkten Bescheid an den προπολιτευόμενος Ὀξυρυγχέιτου erlässt, wie es in jener Urkunde als geschehen berichtet wird.

4. Der nächste uns begegnende Vorsteher der Thebais ist Φλάυιος Στρατήγιος. Derselbe war bisher in den Papyri nur in *P. Amh.*, 2, 140, a° 349, genannt, lin. 6/7 : κατὰ κέλευσιν τοῦ κυρίου μου τοῦ διασημοτάτου κόμι[τ]ο[ς] καὶ ἡγεμόνος Φλ[αυίου Στ]ρ[α]τηγίου und ist ursprünglich für einen præfectus Aegypti gehalten worden, als welcher er auch in der Präfektenliste von Seymour de Ricci (*Proceedings of the soc. of bibl. archaeolog.*, März 1902, p. 102) figuriert.

Richtiger hat schon Schwartz ihn auf die Thebais bezogen. Die Sache wird jetzt ausser Zweifel gestellt durch *P. Lips.*, N^ro^ 487. Hier heisst er Fl(avius) Strategius v(ir) p(erfectissimus) comes pre(ses) Thebai(dis). Diese Urkunde stammt aus dem Jahre 368; aber Strategius ist zu dieser Zeit nicht mehr Præses, sondern es wird nur ein älteres Dekret von ihm citiert. Immerhin ist es nicht wahrscheinlich, dass dasselbe schon aus dem Jahre 349 stammt, wie der obige *P. Amh.*, 140, und man wird daher annehmen können, dass die Statthalterschaft des Strategius das Jahr 349 erheblich überdauert hat. Eine zeitliche Grenze für sie (die Möglichkeit einer späteren Iteration natürlich offen gelassen), finden wir jedoch im Jahr 357, denn hier begegnen wir bereits.

5. Πομπώνιος Μητρόδωρος genannt *P. Oxy.*, 1, 66, a° 357, welchem in Oxyrhynchos in diesem Jahre mit seiner Genehmigung eine Statue errichtet wird[1].

[1] Ich nehme dabei an, dass Oxyrhynchos um diese Zeit dem Statthalter des Thebais untersteht, wie es auch bei der Annahme unter Z. 3 vorausgesetzt werden muss.

6. Φλάυιος Ἡράκλειος kommt in den Leipziger Papyri wiederholt vor. Mit Sicherheit ist seine Statthalterschaft zu datieren aus Inv. N^ro^ 487, wo sogar ein Indorsat von ihm erhalten ist; dieses rührt aus dem Jahre 368. In N^ro^ 403 + 612 + 446 kommt er zwar wiederholt vor, doch ist diese Urkunde nicht datiert und in N^ro^ 400 ist sein Name wahrscheinlich verschrieben für Περγαμίου.

Es handelt sich nämlich bei letzterem Stück um Folgendes. Der ὀφφικιάλιος τάξεως ἡγεμονίας in der Thebais, ein gewisser Flavios Isidoros, war wegen Unterschlagung von Amtsgeldern zum Schadenersatz verurteilt worden. Nun überreicht er ein Majestätsgesuch, von dem nicht das Konsulardatum, sondern nur die Anrede an die Kaiser Valens, Gratian und Valentinian erhalten ist, das also frühestens in das Ende des Jahres 375 fällt. Und dabei bemerkt er, dass jenes Urteil schon deswegen aufgehoben werden müsse, weil er in derselben Angelegenheit schon einmal freigesprochen worden sei. Von jenem Majestätsgesuch liegen zwei, nicht wörtlich übereinstimmende Ausfertigungen vor; dabei wird das angefochtene Urteil einmal dem Herakleios, das andere Mal dem Pergamios zugeschrieben. Nun kann letzteres unmöglich falsch sein; denn auf der Rückseite des Exemplars, welches den Pergamios nennt, ist die Abschrift einer Amtsquittung über einen Teil der von Isidoros eingenommenen Amtsgelder angeführt, welche offenbar noch vor der ganzen Affaire ausgestellt ist; diese ist aber datiert vom Jahr 373[1]. Da nun in diesem Jahr Herakleios gar nicht mehr Statthalter ist (s. Ziff. 7), so kann in diesem Exem-

[1] Die betreffende Angelegenheit hat sich überhaupt allem Anschein nach im Herbst 373 in Syrien zugetragen, worauf ich bei der Ausgabe der Leipziger Papyri zurückkommen werde.

plar Pergamios nicht angefochten werden. Es bliebe nur noch die Annahme, dass nicht blos Herakleios seine Statthalterschaft iterirt hätte, sondern auch zwei Verurtheilungen vorlägen; aber davon sagt der Papyrus nichts und es ist darum ganz ausgeschlossen.

7. Einer seiner nächsten Nachfolger ist Φλάυιος Ἀντώνιος Δομιτιανός. Er ist genannt in Inv. N^ro^ 585 vom Jahr 371.

8. Ἰούλιος Ἰουλιανός. Dieser kommt in zwei Leipziger Urkunden vor, N^ro^ 557 und 450, beide vom Jahr 372. Leider ist der Name beidemal schlecht erhalten; in N^ro^ 557 Ἰουλιανοῦ infolge starken Nachdunkelns des Papyrus schwer zu erkennen, in N^ro^ 450 zwar dieses sicher (eigentlich verschrieben in Ἰουλιανίου), dagegen ein hinter Ἰουλιανοῦ stehendes Wort, das freilich vielleicht eine blosse Dittographie enthielt und auf —ιανου endigte, kaum zu agnoszieren. Bekanntlich ist ein Julianus auch Præfectus Augustalis i. J. 380 gewesen (Gothofredus, *Prosop. cod. Theod.*), und vielleicht ist er mit unserem identisch. Dass unser Julian nicht schon i. J. 373 præfectus Augustalis gewesen sein wird, ergibt sich daraus, dass wir gerade für diese Zeit eine ziemlich geschlossene Liste von Präfekten besitzen: Tatianus 371-373; Palladius 374; Tatianus 375 (Belege bei Seymour de Ricci, a. a. O.); danach bleibt für ihn wenig Raum.

9. Darauf folgt Φλάυιος Εὐτύχιος. Man wolle denselben nicht verwechseln mit dem in meiner Abhandlung im *Archiv* genannten und von da zu Schwartz übergegangenen Φλάυιος Ἀσκληπιαδῆς Εὐτύχιος, der in Wahrheit Ἡσύχιος heisst (s. u. Ziff. 15). Der wahre Fl. Eutychios kommt in der unter Z. 6 genannten Amtsquittung vor; sie ist genauer genommen ein Amtsbericht, in welchem eben dem Eutychios der richtige Eingang von 61 durch Isidoros als

Rekrutensteuer abgelieferten Solidi gemeldet wird. Da diese für die elfte und vierzehnte Indiktion einkassiert sind und im Herbst (genaueres Datum fehlt) 373 in Empfang genommen wurden, muss Eutychios jedenfalls im Jahr 373 im Amt gewesen sein.

10. Auf ihn folgt der oben genannte Pergamios. Schon die unter Ziff. 6 angeführte Urkunde verweist ihn ungefähr in die Zeit um 375; bestätigt wird dieses Datum durch N^ro^ 461, wo i. J. 375, ἀκολούθως τοῖς προσταχθεῖσι ὑπὸ τῆς ἐξουσίας τοῦ κυρίου μου τοῦ λαμπροτάτου ἡγεμόνος Φλαυίου Πομπηίου Περγαμίου 72 Goldsolidi gezahlt werden.

11. Φλάυιος Αἴλιος Γέσσιος, bekannt schon durch eine Mitteilung Wilckens über einen noch unveröffentlichten Münchener Papyrus v. J. 378 (*Arch. f. Pap. Forsch.*, 1, 479). In der Leipziger Sammlung habe ich ihn dreimal genannt gefunden: Inv., N^ro^ 247 (τῆς ἐξουσίας τοῦ κυρίου διασημοτάτου ἡγεμόνος Αἰλίου Γεσσίου) — Datum nicht erhalten —, sowie in zwei Zustellungsurkunden (Inv., N^ro^ 343 und 348), bei denen das Datum so beschädigt ist, dass man nur ein Konsulat von Valens und Valentinian feststellen kann, also entweder wieder 378 oder 376.

12 und 13. Es folgen nunmehr zwei Präsides, deren gegenseitiges Altersverhältniss besonders schwer festzustellen ist. Φλάυιος Οὔλπιος Ἐρύθριος ist Präses der Thebais i. J. 384; er wird citiert in einer grossen Rechnung Inv., Nr. 2, welche ich im *Arch.*, 2, 260 bruchstückweise veröffentlicht habe. Ausserdem wird in Inv., N^ro^ 16 (früher N^ro^ 2; *Arch.*, 2, 267), i. J. 388 Bezug genommen auf die διατύπωσις eines προηγησάμενος Εὐσέβιος. Man würde an sich geneigt sein, diesen Mann nahe an das Jahr 388 heranzurücken. Nun hat aber Adolf Bauer[1] in einem in Graz befindlichen Pa-

[1] *Wiener Studien*, 24, 349 fg.

pyrus, der eine Weltchronik enthält, gefunden, dass ein Εὐ]σέβιος αὐγου[στα]λ(ιος) (die Chronik führt die Namen im Genetiv an) für das Jahr 385 angegeben wird; wenn man diesen, was wahrscheinlich richtig ist, mit dem im Leipziger Papyrus genannten identifiziert, ist die Thebaische Hegemonie desselben bedeutend vor 388 anzusetzen und es bleibt fraglich, ob er nach Erythrios auf kurze Zeit Hegemon gewesen ist, oder noch vor demselben.

14. Weiter kennen wir aus Inv. N^ro^ 2 einen Φλάυιος Εὐτόλμιος Ἀρσένιος. Dieser wird in einer Verrechnung über Lieferungen an die Soldaten v. J. 388 genannt (*Arch.*, 2, 267).

15. Im Jahr 390 u. z. genau für dieses Jahr ist bezeugt die Statthalterschaft des Φλάυιος Ἀσκληπιαδης Ἡσύχιος. Er erscheint als Richter in einem Civilprocess v. J. 390, dessen Protokoll Inv. N^ro^ 65 uns erhalten hat; ferner in Inv. N^ro^ 49 vom gleichen Jahr und, jedoch nicht mehr mit Bestimmtheit als gegenwärtiger Hegemon bezeichnet, in Inv. N^ro^ 31, v. J. 391. In N^ro^ 49 ist sein Name in sehr kleiner und theilweise lädirter Schrift geschrieben, so dass ich ihn früher fälschlich als [Ε]ὐτυχίου las, was ich auch in N^ro^ 31, wo nur steht Φλαυίου Ἀσκληπια[... ....]χιου ergänzen zu müssen glaubte (*Arch.*, 2, 265); das Studium von N^ro^ 65 hat mir mittlerweile den richtigen Namen ergeben.

16. Als letzter Name der Liste ist Flavius Leontius Beronicianus zu nennen; er ist Statthalter der Thebais nach Ausweis des Strafprocessprotokolls, Inv. N^ro^ 1, welches Wilcken und ich im *Arch.*, 3, 106 ff., veröffentlicht haben. Dieses Protokoll ist jedoch undatirt, nach dem Schriftcharakter kann es in das Ende des vierten oder die ersten Dezennien des fünften Jahrhunderts gesetzt werden. Es

dürfte von Interesse sein, dass Mommsen daran dachte, ihn mit jenem Beronicianus zu identifizieren, der in den *Gesta Senatus de Theodosiano codice publicando,* c. 7, genannt wird und auch auf das Vorkommen des gleichen Namens in den Berichten über das Concil von Chalkedon (a° 451; Mansi, *Coll. Concil.*, 7, 9) hingewiesen hat. Bestimmtes lässt sich darüber allerdings nicht sagen.

Ludwig MITTEIS.

GLAUCUS

Étude d'étymologie romane

Diez, rapprochant, dans son *Dictionnaire étymologique des langues romanes,* le castillan *loco,* le portugais *louco,* le provençal moderne *locou,* « fou, insensé, stupide, » du crémonais *loucch,* « dummkopf, » du comasque et piémontais *oloch* et des mots toscans *locco, allocco, alocco,* signifiant à la fois « hibou » et « personne lourde, stupide, » s'exprime en termes d'une prudente réserve concernant l'étymologie latine. « *Quelle que soit,* dit-il, *l'origine du mot roman. . . on trouve quelque chose de tout à fait semblable. . . dans une remarque de Servius sur le vers 55 de la 8me églogue de Virgile :* ululae ἀπὸ τοῦ ὀλολύζειν nominatae, quas « vulgus » ulucos (*al.* alucos) vocant : *à la leçon* ulucos *répond la forme piémontaise et comasque* oloch, *à l'autre correspondent les formes italiennes* alocco, allocco. . . *On pourrait se faire une opinion plus précise, si la quantité de la deuxième syllabe du mot latin était connue* [1]. »

Les dictionnaires latins ne connaissent d'autres exemples d'*alucus* que le texte cité tout à l'heure de Servius et

[1] *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen,* 5me édition, p. 195, article *locco.* Dans la dernière phrase, Diez a écrit, par une distraction évidente : « *die Quantität des roman. Wortes.* » Cf. G. Körting, *Lateinisch-romanisches Wörterbuch,* 2me édition, nos 560 *(aluccus)* et 9869 *(ŭlŭcus).*

l'une des gloses gréco-latines publiées en 1573 par Henri Estienne, réimprimées dans le *Thesaurus* de Vulcanius (1600) et mises en œuvre dans le grand recueil de Labbe (1679). Or, tous les manuscrits de Servius, sans exception, offrent la leçon *ulucos*, et la prétendue variante *alucos* n'est qu'une conjecture de Vossius. H. Estienne, Vulcanius, Labbe ont imprimé *alicus*, non *alucus*. Dans la nouvelle édition des *Glossae latino-graecae et graecolatinae* qui forme le tome II du *Corpus Glossariorum latinorum*, on lit (p. 377, gl. 26) : νυκτικόραξ *alitus* (var. *ales*) *bubo*, et dans un autre glossaire, publié au tome V (p. 560, gl. 33) : *alietum noctua*. J'ignore sur quelles raisons se fonde la conjecture de M. W. Heraeus, qui admet la possibilité de lire aux deux endroits *alucus* [1]. Il semble que nous ayons affaire à l'un de ces mots fantômes qui hantent les dictionnaires et sont le tourment des lexicographes aussi longtemps que personne n'a pris la peine de vérifier leur état civil et qu'on n'a pas eu soin d'inscrire sur leur cénotaphe les vers de Musset :

> Elle est morte et n'a point vécu,
> Elle faisait semblant de vivre.

Si la réalité d'*alucus* est plus que douteuse, celle d'*ulucus* paraît, au contraire, très bien attestée par l'accord des manuscrits de Servius et de plusieurs gloses [2]. D'un mot *ulucus* à pénultième longue et accentuée, ou plutôt d'un doublet **ŭlŭccus*, se laissent dériver, non seulement l'*oloc* (ou *oloch*) et l'*oroc* lombards et piémontais, l'*oucco* gênois,

[1] *Thesaurus glossarum emendatarum* confecit G. Goetz (Lipsiæ, 1899-1901), articles *bubo* et *hali<ae>etus*.

[2] *Ibid.*, articles *bubo* et *ulucus*. Le *Thesaurus linguae latinae*, en cours de publication, renvoie d'[*alucus*] à *ulucus*.

l'*olocco* toscan [1], mais également, par aphérèse, les formes italiennes du type *locco,* par dissimilation celles du type *alocco* ou *allocco,* et, moyennant l'agglutination de l'article, le *loroc* et l'*orloc* milanais, l'*orloca* de Côme et l'*orluc* de Pavie. Négligeant le mot provençal, que Mistral a enregistré dans son *Trésor dou Felibrige* sous la forme *loco* et dont la finale atone, exceptionnellement conservée, trahit un emprunt à l'Espagne ou à l'Italie, peut-on admettre au nombre des descendants légitimes de notre **ŭlŭccus* le castillan *loco* et le portugais *louco?* En dépit de leur faux air de famille, je crois qu'il y a de bonnes raisons de les en exclure et je voudrais aujourd'hui tenter de les ramener à une autre et plus lointaine origine.

L'on comprend aisément que le nom du hibou ait pu servir, comme en Italie, à qualifier la lourdeur et la stupidité, ou bien, comme en Allemagne, dans les expressions familières *ein Kauz, ein wunderlicher Kauz,* la singularité, la bizarrerie. On admettra plus difficilement qu'un tel qualificatif ait été appliqué à la folie, à la démence. Cependant, comme l'histoire des mots nous offre mainte association d'idées plus imprévue, l'impossibilité d'identifier les mots hispaniques avec **ŭlŭccus* et ses dérivés italiens ne se démontre péremptoirement que par l'analyse de leurs sons. La forme castillane et la forme portugaise sont inséparables l'une de l'autre, et la diphthongue *ou* du portugais ne correspond ni à l'*u* présumé long d'*ulucus* ni à l'*u* bref d'**ulŭccus,* les voyelles confondues *ō, ŭ,* se continuant

[1] Salvioni, *Postille italiane al vocabolario latino-romanzo* (Milano, 1897), article **ulŭccus*. Cf. Biondelli, *Saggio sui dialetti gallo-italiani* (Milano, 1853), et Lorck, *Altbergamaskische Sprachdenkmäler* (Halle, 1893), pp. 176 et 177.

régulièrement dans ce dialecte par *o* fermé et l'*ū* par *u*. Que l'on ne nous oppose pas l'*ou* de *choupo, poupa, mouco, louza*[1] ! Il n'est pas du tout probable que *mouco* remonte à *mūcum* ou **mŭccum*, ni *louza* (ou *loiza*) à *lūtea*[2]. *Poupa* ou *pōpa* (*upupa*) est un cas *sui generis:* les diverses formes romanes, comme l'italien *poppa* et le français *huppe,* ne s'accordent pas entre elles, et l'on sait que, dans beaucoup de langues, le nom de la huppe a été modifié ou déformé par l'imitation du cri de l'oiseau[3]. *Choupo,* comme l'italien *pioppo,* n'est sans doute pas le simple *pōpulus* ou **plopus*, mais un de ces dérivés au moyen du suffixe *-eus* dont il y a plus d'un exemple parmi nos noms d'arbres[4]. Chacune de ces prétendues exceptions réclame son explication spéciale, et le cas de *louco* se laisse aisément réduire aux règles générales et bien connues qui président à l'évolution du latin en Portugal.

La diphthongue portugaise et l'*o* castillan, précédant une consonne aphone, sont habituellement représentés en latin classique par la diphthongue *au* ou par le groupe *al,* suivis d'une consonne non prolongée. La comparaison méthodique des formes *louco* et *loco* nous ramène, — si j'ose le dire, infailliblement, — à un prototype GLAVCVM, dont le *g* initial devait, à une certaine époque, cesser d'être prononcé avant *l*, comme dans les mots similaires: *glandem* : pg. cast. *lande; glandinem:* cast. *landre; glarea:*

[1] MEYER-LÜBKE, *Grammatik der romanischen Sprachen,* I, § 148.

[2] Sur *mouco,* on peut voir le nº 5823 du *Lat.-rom. Wörterbuch* de G. KÖRTING; sur *louza,* le § 33 de la grammaire portugaise de J. CORNU, au t. I du *Grundriss der romanischen Philologie* (p. 728 de la 1re édition), et les remarques de G. BAIST dans le *Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie,* V, 1, p. 408.

[3] SCHUCHARDT, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie,* XV, pp. 98 et 99.

[4] A. THOMAS, dans la *Romania,* XXV, pp. 381 ss.

pg. *leira,* cast. *lera* (Santander) [1] ; *glatire :* pg. cast. *latir ; gleba :* pg. *leiva ; *glir-onem :* pg. *lirão* et *leirão,* cast. *lirón.* Pour qu'une étymologie aussi évidente ait été jusqu'à présent méconnue, pour que M. Baist n'ait osé naguère la proposer qu'avec un timide point d'interrogation [2], il fallait qu'aucune des significations diverses du latin GLAVCVS ne semblât conciliable avec celle du castillan *loco,* du portugais *louco* et de leurs dérivés.

Consulté par lettre, aussitôt que je me fus aperçu que je suivais ses brisées, M. Baist a bien voulu me faire savoir qu'à son avis, de la notion du « bleu » inhérente à l'adjectif *glaucus,* l'idée de la « folie » avait pu se dégager par l'effet d'une de ces associations d'idées qui ont donné lieu, en français et en allemand, à tant d'autres métaphores tirées du « bleu » et du « vert » et, en castillan même, à l'emploi de *lila* pour marquer une affectation niaise [3]. Le savant romaniste met, naturellement, hors de concours le substantif *glaucus* désignant une espèce de poisson, et il écarte également le grec γλαύξ, « chouette, » non que ce mot ne lui paraisse convenir au sens, mais parce que l'emprunt n'en est pas attesté en latin. Dans *tordo loco,* le

[1] MENÉNDEZ PIDAL, *Manual elemental de gramática histórica española,* 1re édition (Madrid, 1904), § 39, 2. La forme *glera* des anciens textes est, sans doute, un latinisme ; non point une forme dialectale, comme *llera.*

[2] *Die spanische Sprache,* § 50, au tome I du *Grundriss* (p. 706 de la 1re édition). Cf. *Romanische Forschungen,* I, p. 445 (1883).

[3] « Bei glaucus, » m'écrivait cet aimable collègue le 2 décembre 1898, « als dem einzigen bekannten Wort der lautlich dem span.-pg. entspricht, habe ich an die Vorschiebung von Farbbegriffen gedacht wie sie deutsch und frz. *blau* und *grün* darbieten, u. span. *lila* vom albern-gezierten ; etwas anderartig ist es wenn ich frz. *flou* aus *flavus* leite mit der it. *smorto* entgegengesetzten Bedeutungsverschiebung. Griech. γλαύξ u. den Fischnamen glaucus habe ich nicht im Auge gehabt, weil Kautz > närrisch zwar sehr nahliegend ist, aber Beleg der Entlehnung fehlt. In tordo loco wird nur das gew. Adj. stecken... »

nom espagnol du merle de roche ou merle solitaire, sachant que le plumage bleu cendré du *turdus saxatilis* le fait souvent confondre avec le *turdus cyaneus,* l'on pourrait être fort tenté de reconnaître un vestige de la signification latine de l'adjectif *glaucus* [1]. Mais, sourd aux appels de « l'oiseau bleu, » M. Baist, comme le premier Espagnol venu, n'y voit, avec raison, pas autre chose qu'un « merle fou. » « Les pétrocincles de rochers en captivité, » écrit Brehm, « présentent encore ce fait singulier d'être par intervalles comme frappés de folie. Ils sautent sans cesse dans leur cage, refusent toute nourriture, et ils périraient, si on ne les faisait manger de force . . . Ils sont aussi excessivement peureux : un objet inaccoutumé, qui laisserait les autres oiseaux parfaitement indifférents, les effraye souvent au point de les faire sauter dans leur cage, comme lorsqu'ils ont leurs accès de folie [2]. »

Malgré toute la confiance que mérite un pilote aussi sûr, aussi expérimenté que M. Baist, je ne me résous pas à m'embarquer avec lui dans le « bleu. » Parmi les nombreux emplois figurés du germanique *blau,* en français, en allemand, en néerlandais, en anglais [3], je n'en trouve pas un seul, — du moins pas un seul d'évident, — où la signification originelle ait été aussi complètement métamorphosée, le souvenir de la couleur aussi complètement effacé que dans le cas présumé. Lorsque *bleu* sert à marquer l'excès de la stupeur ou de la colère, il est clairement

[1] Les anciens textes du Midi de la France offrent quelques rares exemples de l'adjectif *glauc,* « bleu. »

[2] Brehm, *La Vie des animaux illustrée.* Edition française revue par Z. Gerbe. *Les Oiseaux,* t. I, p. 664.

[3] Voir les grands dictionnaires de Littré, de Grimm, de Murray, les dictionnaires de la « langue verte, » le *Glossaire genevois* de J. Humbert et le *Schweizerisches Idiotikon.*

fait allusion à la pâleur livide qui résulte du froid ou d'une vive émotion. L'azur du ciel, la couleur bleue de la fumée s'élevant par le beau temps dans l'atmosphère, ou quelque réminiscence des contes merveilleux transmis de génération en génération sous la couverture bleue de la *Bibliothèque Bleue,* peuvent rendre compte d'autres emplois du mot. On observera qu'en parlant de l'âme humaine il désigne presque toujours des états momentanés, passagers ; rarement, comme dans les dérivés en usage dans la Suisse allemande : *bläuli*, « einfältiger, dummer Mensch, » et *blu'wel,* « plumper, klotziger Mensch, » une infirmité durable de la raison, qui ne se confond d'ailleurs nullement avec la folie.

Mais, pour les oreilles et les yeux des Romains, la succession des consonnes et des voyelles de GLAVCVS ne représentait pas seulement la couleur « glauque » de la mer ou du feuillage de l'olivier. Ces deux syllabes évoquaient aussi diverses figures mythologiques ou légendaires, que la poésie et l'art grecs avaient rendues chères et familières à l'imagination. Or, précisément, un Glaucus se présente à nous, dans un épisode bien connu de l'*Iliade* (Z, vers 234-236), sous des traits qui correspondent à merveille à la signification du castillan *loco* et du portugais *louco*. Il s'agit de ce chef des Lyciens accourus au secours de Troie, qui, frappé de démence par la volonté de Zeus, consentit sottement à échanger ses armes d'or, du prix de cent bœufs, contre les armes de bronze de Diomède, qui n'en valaient que neuf:

ἔνθ' αὖτε Γλαύκῳ Κρονίδης φρένας ἐξέλετο Ζεύς,
ὃς πρὸς Τυδεΐδην Διομήδεα τεύχε' ἄμειβεν
χρύσεα χαλκείων, ἑκατόμβοι' ἐννεαβοίων.

De nombreuses allusions, chez les auteurs grecs et latins, prouvent que l'épisode était dans toutes les mémoires[1]. On en connaît aussi plusieurs représentations figurées[2]. L'échange des armes d'or contre les armes de bronze (χρύσεα χαλκείων) avait quasiment passé en proverbe : Diomède incarnait celui qui donne « un œuf pour avoir un bœuf ». Le nom du crédule et généreux Glaucus, indissolublement lié au sien, se prêtait donc, quoiqu'il n'y en ait aucun exemple dans la littérature, à qualifier un insensé, stupide ou dément. La parfaite coïncidence des sons et de la signification entre ce nom propre et l'adjectif castillan et portugais me semblent exclure toute autre étymologie et assurer à celle qui est proposée ici un très haut degré de vraisemblance.

A plus d'un lecteur il paraîtra, néanmoins, peu croyable que le nom du Glaucus homérique ait jamais été assez généralement, assez familièrement connu des Romains de toute condition pour devenir un qualificatif usuel dans les langues modernes de l'Espagne et du Portugal. Mais les vocables les plus rares, les plus spéciaux, même les plus purement livresques, en se propageant de proche en proche, finissent par être compris de tout le monde et employés par tout le monde. Des mots tirés des auteurs grecs et latins par les lettrés du moyen âge et de la Renaissance sont devenus à la longue si communs qu'ils ont parfois supplanté leurs équivalents traditionnels. A définir les langues romanes comme du latin « populaire, » ou « plébéien, » est-ce qu'on ne fait pas trop bon marché de nombre de termes qui ont passé, par imitation, de la sphère

[1] Erasme, *Adagia*, article *Inaequalis pensatio*.

[2] *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, hrsg. von W. H. Roscher, I, 2, col. 1677-8.

des intérêts et des habitudes de la plus haute société dans l'usage ordinaire et même vulgaire? Que de tours heureux, que de mots pittoresques nous a fournis le passe-temps aristocratique de la chasse au faucon! Même la gourmandise des riches Romains a laissé son empreinte dans notre parler; car ce n'est pas, apparemment, sur la table des campagnards que s'étalait le *porcus troianus* d'où nos paysans ont dérivé le nom de la *truie*, ni aux repas des petites gens qu'on se régalait de *sycotum*, de ce « foie gras » dont l'appellation grecque, peu à peu déformée sous l'influence du latin *ficus*[1], a partout remplacé l'antique *iecur*. Toutes les classes de la société contribuent plus ou moins aux lentes modifications du langage: tout changement général et durable ne saurait être que le résultat d'une sorte de moyenne ou de compromis.

De tout temps, des noms propres empruntés à la littérature ont pénétré dans la langue générale et ont été couramment employés comme appellatifs par une foule de gens qui en ignoraient la provenance et la véritable signification. Mais cet usage métaphorique des noms propres est souvent difficile à distinguer de la simple allusion, et ce n'est guère que dans une langue familière de longue date qu'on en peut discerner toutes les fines nuances. Parmi les nombreux exemples qu'offre le français parlé ou écrit, je n'en veux rappeler, à l'appui de mon explication de *loco* et de *louco*, qu'un petit nombre des plus caractéristiques. A la poésie du moyen âge on sait que nous devons le nom moderne du *renard* et la locution *mettre flamberge au vent;* à l'*Astrée* l'épithète du bleu

[1] G. Paris, Ficatum *en roman*, dans la *Miscellanea linguistica in onore di Gr. Ascoli* (Torino, 1901).

céladon, et à la vogue éphémère des *Mystères de Paris* le vulgaire *pipelet*; au théâtre : *patelin* et *pateliner*, *turlupin* et *turlupiner*, *tartuffe*, *don Juan*, *sosie*, *amphitryon*, *séide*, *figaro*, *chauvin*, *alphonse*; aux littératures étrangères : *espiègle*, *sacripant*, *rodomont* et *rodomontade*, *beau Ténébreux*, *rossinante*, *maritorne*, *lovelace*; aux littératures antiques et à la mythologie classique : *pléiade*, *automédon* et *phaéton*, *dédale*, *hercule de foire* et *force herculéenne*, *voix de stentor*.

Même pour le peuple, même en patois, un richard est un *Crésus*. L'épithète de *lazarillo* s'applique, en Espagne, à tout jeune garçon qui conduit un aveugle. Tandis que le *cicerone* italien a fort dégénéré de son illustre parrain, un autre grand nom de la littérature latine, celui de Sénèque, est devenu en Portugal, sous les formes *senego*, féminin *senega*, et *sengo*, féminin *senga*, synonyme de « sage » et de « prudent »[1]. Notez que ce mot, de même qu'*espiègle*, *patelin*, *chauvin*, s'emploie comme adjectif aussi bien que comme substantif[2]. Or, le passage de l'appellatif à l'adjectif, que nous voyons s'accomplir, pour ainsi dire sous nos yeux, dans quelques noms propres d'origine récente, devait avoir lieu bien plus facilement, avant que se fût introduit et généralisé l'usage de faire précéder l'appellatif d'un article défini ou indéfini. Cette remarque achèvera, je l'espère, de lever les derniers scrupules qui pourraient subsister dans quelques bons esprits contre l'identification du portugais *louco* et du castillan *loco* avec le nom du héros homérique.

[1] C. Michaëlis, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, VII, p. 102.

[2] O. Schultz, *ibid.*, XVIII, p. 134, cite deux exemples de l'emploi de *Judas* comme adjectif. Je n'ai pu consulter le mémoire de G. Krüger, *Eigennamen als Gattungsnamen* (Berlin, 1891).

Oh ! combien, — pour parler le langage de Cervantes, — combien se fût réjoui le bon chevalier de la Manche, si, à force de fourbir son antique armure, il eût pu, sous la rouille et la crasse séculaires, entrevoir l'éclat terni des armes d'or de Glaucus ! Ce n'est point par une simple lubie, ni pour le seul plaisir de commémorer à ma façon un glorieux centenaire, que j'évoque ici cette grande figure du *cuerdo loco,* du plus sage et du plus généreux fou qui soit apparu sur la scène du monde. Les familiers de l'excellent helléniste à qui j'ose offrir ce modeste essai, en témoignage de mon respectueux attachement, ne jugeront pas l'allusion inopportune ; car ils savent que le savant éditeur des *Scolies genevoises de l'Iliade* est un fervent admirateur de Cervantes, un lecteur passionné du *Don Quichotte,* dont il peut savourer tout le charme, aussi bien que si c'était du grec, dans le texte original. S'il ne m'est pas arrivé, par la malice de quelque enchanteur, de prendre un plat à barbe pour l'armet de Mambrin, — en d'autres termes, si j'ai réussi à rendre au moins plausible la thèse que je me proposais de démontrer, — M. Jules Nicole voudra bien agréer ma petite contribution au volume qui lui est offert par ses confrères et ses amis, comme l'hommage d'un « moderne » à ces nobles études grecques dans lesquelles ses beaux travaux lui ont acquis une si grande et si légitime autorité.

Ernest MURET.

VUE DE DEIR EL BAHARI

UN TEMPLE DE LA XI^e^ DYNASTIE A THÈBES

La XI^e^ dynastie égyptienne est moins bien connue que celle qui l'a suivie. Nous ne savons pas encore de combien de rois elle était composée, ni dans quel ordre ces rois se sont succédé. En ce qui la concerne, nous sommes cependant mieux partagés que pour l'époque qui précède. Les dynasties VII à X forment dans les annales des rois une lacune qu'on n'a pas encore réussi à combler. Tout dernièrement seulement nous avons recueilli quelques renseignements épars sur cette longue période qui a dû être, comme l'appelle M. Maspero, une mêlée confuse, et pendant laquelle il n'est pas sûr que l'Égypte ait été une, ni que le pouvoir royal ait été concentré dans une seule main.

Avec la X^e^ dynastie, nous voyons la lumière reparaître ; nous retrouvons des rois qui vraisemblablement régnaient non seulement sur la Haute Égypte, mais sur le Delta ; ces rois nous laissent des monuments sur lesquels nous lisons leurs noms. Nous voyons qu'ils s'appelaient presque tous *Antef* ou *Mentouhotep*. Jusqu'à l'an passé les monuments que nous pouvions leur attribuer avec certitude étaient des bas-reliefs, des statues, des tombeaux creusés dans le rocher, ou d'autres fois en forme de pyramides devant lesquelles étaient dressés de petits obélisques. Nous

n'avions pas encore de temple, d'édifice complet dont la fondation remontât à l'un d'entre eux.

Nous en avons découvert un il y a quelques mois, quand les fouilles ont été reprises à côté du grand temple du Deir el bahari, dont le déblaiement est achevé depuis plusieurs années. Des tombes que j'avais trouvées précédemment dans une cour située au pied du grand temple m'avaient déjà donné à croire que les grandes buttes de décombres devant lesquelles j'avais été forcé de m'arrêter, du côté sud, devaient cacher des restes de la XI^e^ dynastie. Je m'attendais à une nécropole, et c'est un temple qui nous a été révélé. L'édifice est malheureusement en fort mauvais état ; colonnes et statues ont été impitoyablement brisées, et les sculptures sont presque en miettes. Cependant les fouilles de l'an passé, continuées après mon départ par M. Hall, sous-conservateur au Musée Britannique, puis celles de cette année où MM. Hall et Ayrton m'ont précédé, tandis que je n'ai assisté qu'aux dernières semaines de la campagne, nous ont permis de nous rendre un compte assez exact de ce qu'était cet édifice, qui ne ressemble à aucun temple connu jusqu'à ce jour, dans lequel il y a certaines parties dont nous ne discernons pas le but et la nature, mais qui par son âge et par son originalité présente le plus grand intérêt.

Le cirque du Deir el bahari était occupé par deux temples. L'un, le plus grand, celui de la XVIII^e^ dynastie, s'appuyait au rocher du côté nord. On ne s'expliquait pas bien pourquoi la reine qui l'a construit, au lieu de prendre le milieu du cirque, avait repoussé son édifice contre le rocher, qu'il avait fallu abattre sur une assez grande longueur pour faire place à la colonnade extérieure. Nous savons maintenant la raison qui a forcé l'architecte à choisir cet

emplacement ; c'est que l'autre côté du cirque était occupé par un temple de mille ans plus ancien, et adossé aussi au rocher du côté sud, car nous avons trouvé la paroi de roc qui le limitait de ce côté-là. Il nous reste encore à reconnaître la face postérieure du temple, s'il y en avait une. Nous avons déblayé la face antérieure, et les deux côtés. Comment l'édifice se terminait-il en arrière, allait-il jusqu'à la montagne, y avait-il là une entrée ? Autant de questions auxquelles nous ne pouvons pas encore répondre autrement que par conjecture. C'est là ce qui doit faire l'objet de nos recherches l'an prochain.

Le premier pilier découvert nous a appris le nom du fondateur. Il se nommait *Mentouhotep,* et il appartenait à la XI^e^ dynastie. Il devait être un roi puissant. Des inscriptions parlent de guerres qu'il soutint contre les populations asiatiques du Sinaï ; et l'un de ses noms, celui qu'on appelle faussement son nom de bannière, le désigne comme réunissant sous son sceptre les deux pays, c'est-à-dire les deux parties de l'Égypte, le Nord et le Sud. Cela nous est confirmé par une inscription de l'un de ses officiers qui venait d'Héliopolis, d'une ville de la Basse Égypte. Il est donc bien possible que ce soit lui qui ait rétabli l'ordre, fait cesser les guerres intestines, les rivalités entre seigneurs féodaux se disputant le pouvoir royal, lesquelles semblent avoir marqué l'époque de la IX^e^ et de la X^e^ dynastie.

Mentouhotep, auquel nous ne pouvons pas encore assigner une place exacte dans la série de rois qui portent ce nom, éleva un temple destiné à être une chapelle funéraire, et qui était sans doute rattaché à son tombeau dont nous ne connaissons pas encore l'emplacement. Il choisit un éperon de rocher qui faisait saillie dans le

cirque. Trois côtés en furent abattus en parois verticales, et le sommet nivelé de manière à former une plateforme à peu près carrée. On y arrivait par une rampe en plan incliné, placée au milieu de la face orientale, celle qui regarde le Nil. Des murs de revêtement, faits de gros blocs admirablement joints, étaient appliqués contre les parois de la plateforme. Malheureusement ces beaux matériaux ont tenté soit les constructeurs des époques subséquentes, soit peut-être aussi les moines coptes qui ont élevé leur couvent sur les sanctuaires pharaoniques. Il ne reste que peu de chose de ces murs ; les fragments les plus considérables sont du côté nord, ceux qu'on voit dans la planche jointe à cet article.

C'est donc un édifice en terrasse, et il est vraisemblable qu'il a donné à l'architecte de la XVIII[e] dynastie dont nous connaissons le nom, Senmout, l'idée d'imiter ce genre de construction, ce qu'il a fait sur des proportions beaucoup plus grandes en donnant à son temple deux terrasses. A droite et à gauche de la rampe d'accès, devant le mur de soutènement de la plateforme, s'élevait une double colonnade de piliers rectangulaires en grès, recouverts de stuc, et portant tous le nom du roi. Ces piliers devaient soutenir un plafond abritant les sculptures du mur. Car ici, comme dans le temple de la XVIII[e] dynastie, il n'y a de sculptures que là où elles peuvent être protégées ; les murs à ciel ouvert n'en ont pas.

Il est infiniment probable que le roi avait fait représenter là les principaux événements de son règne, ceux dont il voulait transmettre le souvenir à la postérité, et aussi telle scène, telle fête, ou même tel amusement qui pouvait donner une idée de ce qu'avait été sa vie. Il n'y a plus en place qu'un petit morceau de ces sculptures. On y voit

des bateaux qui sans doute prenaient part à quelque cérémonie religieuse. Les fragments épars que nous avons trouvés au cours des fouilles, surtout dans la partie sud, montrent des scènes de chasse à l'antilope, et à d'autres animaux du désert ; puis des scènes de guerre où le roi transperce de ses flèches ou abat sous ses coups des ennemis qui sont appelés les *Aamou,* c'est-à-dire les populations du Sinaï ; encore une preuve que les Mentouhotep occupaient la Basse Égypte. Ces sculptures sont très soignées et témoignent d'un art très développé, les couleurs sont encore d'une grande vivacité. Il est d'autant plus regrettable que la destruction soit telle qu'il est impossible de reconstituer une scène de quelque étendue ; à peine peut-on avoir un personnage dans toute sa hauteur.

Au sommet de la rampe, s'élevait une porte en granit, dont le seuil subsiste seul. Le vantail unique qui la fermait devait être lourd et massif, à en juger par la mortaise dans laquelle elle tournait. La porte passée, on entrait dans ce qui, à première vue, nous a paru à tort être une salle hypostyle. Les fûts des colonnes qu'on a rencontrés derrière la porte nous ont d'abord donné cette illusion. Ces colonnes sont de celles qu'on nomme protodoriques, à huit pans. De même que les piliers carrés, elles sont en grès recouvert de stuc, et portent le nom du roi Mentouhotep ; quelquefois aussi on y rencontre le nom de souverains postérieurs qui peut-être ont travaillé à la restauration de l'édifice.

Après que la seconde rangée de colonnes a été mise à découvert, on a atteint un mur grossier en pierres sèches qui avait quelque peu l'apparence d'une pyramide. Ce mur s'est retrouvé sur les quatre côtés derrière la seconde

rangée de colonnes. A l'angle nord-est, il a encore conservé plusieurs assises d'un très beau revêtement en gros blocs de calcaire, qui évidemment le recouvrait tout le tour. Ainsi ce que nous prenions pour une salle hypostyle n'était qu'une double colonnade s'appuyant à un massif carré dont nous ne connaissons absolument pas la hauteur. Ce massif se composait d'un beau revêtement en calcaire, derrière lequel on avait bâti un mur en pierres sèches, tandis que le milieu était du remblai ou des pierres jetées sans aucun ordre. Quel était le but de cette construction ? Ce n'était évidemment pas une pyramide, à en juger d'après ce qui reste du revêtement qui est absolument vertical. Etait-ce le socle sur lequel on aurait élevé un pyramidion, ainsi qu'on le voit dans certaines tombes de l'Ancien Empire, cela n'est pas impossible. Notre première idée a été que ce massif devait recouvrir une tombe. Nous avons fait des sondages en divers endroits, au milieu et dans les angles. Partout nous sommes arrivés au rocher, sans aucune trace d'ouverture. Un instant nous avons cru arriver à un résultat meilleur. A peu près au milieu nous avons atteint un dallage en blocs de sel gemme, qui semblait devoir recouvrir quelque chose d'intéressant ; mais presque immédiatement au-dessous le rocher a paru de nouveau.

On se demande si ce massif ne serait pas peut-être une plateforme portant un sanctuaire ; toujours est-il que ce genre de construction jusqu'à présent est unique dans ce qui a été trouvé en Égypte.

Ainsi le temple de Mentouhotep se composait d'une terrasse au milieu de laquelle s'élevait le massif dont il nous reste la base, et qui était entouré d'une colonnade qui probablement était couverte d'un plafond. La colon-

nade était fermée à l'extérieur par un mur épais sur lequel il y avait des sculptures. Ce mur n'était pas au bord de la plateforme ; il y avait encore un espace où l'on discerne les bases de piliers carrés, et où nous avons trouvé une série de tombes creusées dans le roc. Elles ont toutes été pillées, et quelquefois réoccupées. Il en est où il ne reste rien du premier occupant, mais où nous avons trouvé des cercueils en bois de la XXI[e] dynastie. D'autres fois on a laissé les fragments d'un sarcophage en calcaire brisé en mille pièces ; d'autres fois encore le sarcophage de la XI[e] dynastie subsistait, mais non la momie à laquelle il était destiné.

Les tombes sont très simples. Elles se composent d'un puits vertical d'environ huit mètres de profondeur sur lequel ouvre une petite chambre qui presque toujours est dépourvue de toute ornementation. Elle est si petite qu'il eût été impossible d'y descendre un grand sarcophage en pierre, qui devait en contenir un autre servant d'enveloppe à la momie. Aussi le sarcophage, quand il y en a un, est fait de plusieurs morceaux qu'on a réunis et montés sur place. Une seule de ces tombes renferme une bande peinte qui nous montre les scènes d'offrandes que d'autres fois on peignait ou sculptait sur le sarcophage. La peinture est peu remarquable au point de vue artistique ; mais elle nous apprend que la princesse pour laquelle cette tombe a été creusée était de couleur noire. C'était vraisemblablement une négresse.

J'ai parlé de princesse. Chose curieuse toutes les tombes que nous avons découvertes sont des tombes de femmes ; et partout où nous avons retrouvé leurs noms nous avons vu qu'ils étaient précédés d'un titre identique : « la favorite royale, l'unique, la prêtresse de Hathor. » Il

y avait donc là un cimetière de femmes tenant à la famille royale et qui, en même temps, étaient attachées au culte de Hathor. Cette déesse était particulièrement vénérée dans cette localité où elle était adorée sous la forme d'une vache.

Nous avons eu la bonne fortune de trouver à peu près intact le sarcophage en calcaire blanc de l'une de ces princesses. Il était en six morceaux s'ajustant les uns aux autres. Nous les avons séparés et amenés dehors avec des mouffles. Le monument est superbe de sculpture, quoiqu'il n'ait pas été complètement achevé. Il manque la peinture qui devait faire ressortir davantage les scènes gravées au ciseau. La princesse est représentée à divers moments de sa vie de tous les jours. Une servante la coiffe et lui met une épingle à cheveux ; ailleurs on l'évente avec un éventail formé de deux ou trois grosses plumes. Puis on lui apporte de la boisson, du lait de deux vaches différentes. L'une est complètement dépourvue de cornes, elle est tachetée noir et blanc ; l'autre est d'un brun rougeâtre, et a de grandes cornes en lyre. On voit aussi des greniers qu'on remplit de victuailles. On demandera ce que signifient ces sculptures, et si c'est là l'image de l'existence de la princesse quand elle était sur la terre. On se tromperait en donnant à ces tableaux cette interprétation. Ils répondent à une idée répandue chez d'autres peuples que les Égyptiens, c'est que la représentation d'un être donne naissance à l'être représenté. Le meilleur moyen d'assurer à la princesse une vie opulente et agréable, c'était de graver sur son cercueil ou sur les murs de son tombeau les biens ou les plaisirs qu'on tenait le plus à lui procurer.

A ces tombes se rattachait un culte qui était célébré dans de petites chapelles prises dans l'épaisseur du mur

qui fermait la colonnade; nous en avons retrouvé plusieurs, toutes très ruinées, cependant nous en avons tiré des fragments de sculpture d'une grande beauté.

Il est probable que les rois de la dynastie suivante, la XII^e^, firent quelques travaux dans le temple de Mentouhotep. Il semble que l'un des derniers, Ousertesen III, y ait mis une galerie de ses propres statues. Au pied de la plateforme, dans la cour qui la sépare du rocher, du côté sud, nous avons découvert six statues de ce roi. On les a jetées d'en haut, car toutes étaient brisées. Elles sont en granit noir, et représentent le roi debout, les bras pendants le long du corps. Il est plus grand que nature ; les jambes ont été cassées au-dessous du pagne, un peu au-dessus du genou. Les jambes n'ont été retrouvées pour aucune, deux des têtes aussi sont perdues. Les quatre autres que nous avons conservées sont évidemment des portraits. C'est la même personne avec quelques petites nuances dans le type qui correspondent peut-être à des âges différents. Elles ressemblent absolument à une autre tête du même roi, trouvée par M. Legrain à Karnak. Nous avons là le type bien caractérisé de la XII^e^ dynastie; les yeux très saillants, la bouche grande et plutôt proéminente ; le type qu'on a longtemps considéré comme étant celui des Hyksos.

L'an prochain nous aurons à terminer le déblaiement du temple. Nous aurons à travailler derrière le massif (voir planche, côté droit), à voir comment l'édifice finit, et s'il s'appuie à la montagne au fond du cirque.

Édouard NAVILLE.

Fig. 2.

Fig. 1.

APOLLON DE DIONYSO

a) REMARQUES SUR UNE STATUE INACHEVÉE DE MARBRE PENTÉLIQUE

Le marbre inachevé dont je publie la photographie dans notre planche I a été trouvé en 1898, à Dionyso, sur le versant nord du Pentélique, dans le territoire de l'ancien dème d'Ikaria. Une brève mention de Wolters, dans une chronique des trouvailles de l'année 1898 [1], n'est accompagnée d'aucune figure et semble d'ailleurs avoir passé inaperçue. Sinon, M. Lechat eût sans doute réservé une place à notre statue, avant l'Apollon de Kératéa, dans la série des monuments, peu nombreux à la vérité, sur lesquels se fonde son analyse des débuts de la sculpture en marbre pentélique [2].

On peut donc la considérer comme inédite.

Jusqu'à l'an dernier, notre monument est resté gisant à l'endroit même où les ouvriers de la Marmor Limited l'avaient trouvé, c'est-à-dire en contre-bas de la route antique qui mène de la carrière supérieure de Stamata-Vouno à Marathon par le val de Vrana. Le directeur actuel de la compagnie, M. Sand, l'a fait transporter chez lui pour l'adosser à la façade de sa villa de Dionyso où je l'ai vu au printemps de 1905. Je dois des remerciements à M. Sand,

[1] *Athen. Mittheil.*, 1898, p. 495.

[2] Lechat, *La sculpture attique avant Phidias*, p. 101.

qui m'a donné avec une parfaite courtoisie toutes les facilités [1].

Malgré l'état très fruste de notre marbre [2], grossièrement épannelé, on y reconnaît aisément l'ébauche d'une statue colossale d' « Apollon archaïque », c'est-à-dire du type viril nu des débuts de la plastique. La jambe gauche portée en avant, les bras collés au corps, la frontalité rigoureuse de toute la figure ne laissent aucun doute à cet égard.

Jusqu'en 1895 [3] on ne connaissait pas de spécimen d'Apollon archaïque en marbre pentélique; l'opinion générale attribuait les statues de ce type aux écoles des îles. La présence d'un bloc de marbre pentélique, ouvré en Apollon archaïque, à vingt minutes de la carrière d'où il avait été tiré [4], constitue une preuve nouvelle de l'ancienneté de ce type dans la plastique athénienne.

[1] Je remercie aussi M. Tuckett, membre du congrès archéologique, qui a bien voulu faire pour moi les photographies qui accompagnent cette note.

[2] Dimensions : hauteur totale 2 m. 10 : hauteur de la tête 0 m. 33 ; la main gauche est à 62 centimètres de la plinthe.

[3] M. Léonardos publia cette année-là dans l'Ἐφημ. Ἀρχ. l'Apollon de Kératéa, pl. VI et p. 75.

[4] C'est-à-dire : la carrière antique de Stamata-Vouno, d'où proviennent aussi les autres marbres trouvés à Ikaria ; cf. *Americ. Journ. of archeol.*, V, p. 424.

Lepsius, *Griechische Marmorstudien*, p. 17, affirme que le temple de Dionysos dans la vallée supérieure de Rapedosa, — il s'agit du monument choragique d'Ikaria (Dionyso), sur le versant nord du Pentélique (cf. *American Journ. of Archeology*, IV, 421 ; V, 9 ; 115 ; 461), — n'est pas en marbre du versant nord, « sondern aus dem typischen Marmor der alten Brüche beim Demos Pentele auf der Südseite des Gebirges (es sind auch keine antiken Brüche auf der Nordseite des Pentelikon vorhanden). » C'est absolument controuvé. La matière employée pour les assises conservées du monument choragique d'Ikaria, pour les sculptures qui y ont été exhumées tout comme pour notre « Apollon », est manifestement le marbre local du versant nord, dont la Marmor Limited a d'ailleurs retrouvé les carrières antiques. Que Lepsius ait pu confondre ainsi, dans un cas déterminé, le marbre de Dionyso (versant nord) et le « marbre typique du Demos Pentele » (ver-

Après la matière employée, l'état d'inachèvement de notre marbre me paraît digne de remarque. Il sera bon de le rapprocher de la statue d'Apollon provenant de Naxos (Musée National d'Athènes, n° 14) publiée par M. Ernest Gardner[1] (pl. II), et qui, pour offrir une phase un peu plus avancée de l'exécution, n'en est que plus instructive. Les excellentes réflexions que M. Gardner a présentées sur la technique de l'Apollon naxien peuvent s'appliquer sans grand changement au nôtre.

Dans l'un et l'autre cas, il semble que le sculpteur ait commencé par dessiner le contour extérieur de la figure sur la face antérieure et la face latérale du bloc sensiblement rectangulaire : puis il aura procédé par sections verticales sur les deux faces, ce qui donne à la statue une forme rectangulaire : un plan horizontal passant par le milieu du corps étant composé d'un rectangle pour le torse, et de deux rectangles plus petits pour les bras.

Qu'on examine, par exemple, les poings fermés de notre statue (pl. I) et ceux de l'Apollon de Naxos (pl. II).

sant sud) est une preuve suffisante de l'extrême parité de ces deux matières. Ainsi s'écarte d'elle-même l'opinion de Lepsius (*op. cit.*, p. 16), reprise par Wolters (*Ath. Mitth.*, 1898, p. 495), sur la différence de grain entre les marbres provenant des deux versants de la montagne. A lire Wolters, on s'imagine qu'il s'agit d'un marbre à gros grains, analogue à celui que fournissent Paros et Naxos (« einen für Attika ungewöhnlich grosskrystallischen Marmor »). Tel n'est pas le cas ; les blocs provenant de Stamata-Vouno, qui appartiennent naturellement à la même formation géologique que ceux des carrières méridionales, s'en distinguent très malaisément. J'ai pu m'en assurer sur place, et les observations de M. Schneider, ingénieur technique de la Marmor Limited, l'ont conduit au même résultat. M. Schneider a d'ailleurs attiré mon attention sur plusieurs passages erronés de l'ouvrage de Lepsius, qui devrait être soumis à une revision générale.

[1] *Journ. of Hell. Stud.*, XI, p. 130 ; cf. *Handbook of Greek Sculpture*, I, Introduction. Furtwängler, *Beschreibung der Glyptothek*, p. 51, n° 48, mentionne ce torse à propos d'une tête inachevée d'Apollon archaïque du Musée de Munich, et prête quelque attention à la petite série des marbres antiques restés à l'état d'ébauche.

Même aspect carré, ou mieux polyédrique de la forme, déterminée par des plans qui se coupent. Les poings de l'Apollon de Théra[1] participent encore de cette raideur. Les jambes sont aussi comme découpées selon quatre plans verticaux. Le membre, placé trop haut selon la convention archaïque qui écourte le torse, a été enlevé par un éclat ; nul doute qu'il n'affectât la forme d'une pyramide quadrangulaire (cf. pl. II).

Quant aux outils employés ils ne diffèrent pas de ceux avec lesquels on taillait les marches d'un temple, car le même ouvrier pouvait dégrossir les matériaux destinés à l'architecte et au sculpteur. Toutes les surfaces ont été épannelées à l'aide du marteau à deux pointes[2] ; c'est lui qui a moucheté le marbre de trous nombreux et rapprochés. La surface interne de la jambe gauche et la face antérieure de la jambe droite ont été dressées à la petite pointe actionnée par le marteau. L'emploi du marteau à deux pointes eût été très malaisé. La petite pointe a servi encore pour la face latérale gauche (pl. I, n° 2). On croit distinguer des nattes de cheveux tombant sur les épaules : c'est seulement la limite où l'ouvrier s'est arrêté et qui lui était sans doute donnée par la longueur de son outil ; il s'est arrêté à la même distance, plus bas, dans le dressage de la face latérale du bras.

Malheureusement, le choix du bloc avait laissé à désirer : on s'était attaqué à un marbre de la couche superficielle, de qualité médiocre et présentant une propension à s'effeuiller comme l'ardoise. Aussi toutes les cassures

[1] Collignon, *Hist. de la sculpt. gr.*, I, fig. 66.

[2] Je tiens des ouvriers de la carrière de Stamata qu'on a trouvé naguère des outils antiques de cette forme, mais je n'ai pu en suivre la trace. Cf. un propos analogue dans Welcker, *Gr. Reise*, II, p. 122.

APOLLON DE NAXOS

qui ont ravagé notre statue sont-elles parallèles ; un éclat a enlevé le masque, un autre le membre, — on ne distingue plus qu'une légère saillie ; — on peut voir, en outre (pl. I, n° 2), la fente qui coupe le pied gauche et la plinthe ; enfin, dans l'épaisseur même du bloc, sur la tranche de la jambe droite, j'ai remarqué une fente profonde, toujours dans le même sens. Je tiens pour vraisemblable que l'épaule droite, qui fait défaut, a sauté sous un coup de pointe malheureux que le praticien, novice encore, aura frappé sur une de ces veines fatales qui dénoncent à l'œil exercé les blocs impropres à la plastique. Ce premier accident rendait la figure difforme ; c'était en outre, pour l'ouvrier, une preuve de la médiocrité de la matière. Aussi s'en tint-il là et laissa-t-il le bras et le poignet gauches noyés dans la masse du tronc. Jugé incurable, notre marbre ne fut pas convoyé vers l'atelier du sculpteur athénien qui devait en tirer une image divine ou humaine.

On ne saurait beaucoup le regretter. Terminée, notre statue ressemblerait comme un frère à tel autre Apollon archaïque que nous connaissons ; fruste encore, elle nous fait saisir sur le vif les procédés des premiers imagiers en marbre et nous montre l'outil dans la main de l'ouvrier. L'enveloppe, la gaine épaisse qui lui donne l'aspect d'une boîte de momie, souligne la noblesse du long effort qui doit faire éclater les écorces successives de pierre pour arriver au niveau où palpitera la vie. Malgré sa rusticité, notre marbre de Dionyso satisfait, dans sa modeste part, cet esprit de curiosité qui porte aujourd'hui vers les origines toutes les sciences et surtout les sciences de la nature ; il en est des arts comme des organismes : c'est en les voyant se former que nous les comprenons.

* * *

b) SUR UNE HYDRIE A FIGURES ROUGES DU MUSÉE D'ATHÈNES

Les fragments d'hydrie reproduits hors texte[1], comptent parmi les spécimens les plus parfaits de la collection du Musée National d'Athènes[2]. Couve a décrit le sujet principal de la représentation[3]. Je remercie M. Staïs, le conservateur du Musée, qui a bien voulu m'autoriser à publier cette perle de ses vitrines.

Le peintre a figuré une scène d'intérieur. Une femme, coiffée d'un riche diadème et vêtue d'un chiton léger à longues manches, ouvre un coffret posé sur ses genoux ; son bras gauche s'élève d'un mouvement gracieux, devenu classique. A gauche, une jeune fille, les cheveux ornés aussi d'une stéphanè radiée et portant un chiton sans manches, à rabat, présente à sa maîtresse un coffret analogue au premier.

A droite de ce groupe, deux autres figures en formaient un second. Nous n'avons plus que le charmant visage de l'une d'elles, vu de trois quarts, et de l'autre, le torse tronqué à la hauteur des hanches, l'épaule, la nuque, le front, l'œil et la naissance du nez, enfin la chevelure relevée en corymbe. Le mouvement du chiton noué par une ceinture, et dont le rabat, formant collerette, s'écarte de la taille, montre que la jeune fille faisait diligence et courait vers la droite pour quelque importante mission du gynécée.

[1] Pl. III. Réduction d'après un dessin de M. Gilliéron. — Les fig. 1 et 2 sont en grandeur nature.

[2] Inv. n° 1179. H. 0,27.

[3] *Catalogue des vases peints du Musée d'Athènes*, n° 1248. Notre vase n'a pas été reproduit dans l'Album du Catalogue.

HYDRIE DU MUSÉE D'ATHÈNES

Couve[1] ne mentionne que ces quatre figures et ajoute : « plus loin on distingue un bout de draperie. » Par ces mots, il vise les deux fragments *c* et *d* que le restaurateur a noyés, un peu au juger, dans la calotte postiche de plâtre. Je crois qu'en en rapprochant les tessons *a* et *b* (fig. 1), qui ont été abandonnés dans le fond du vase,

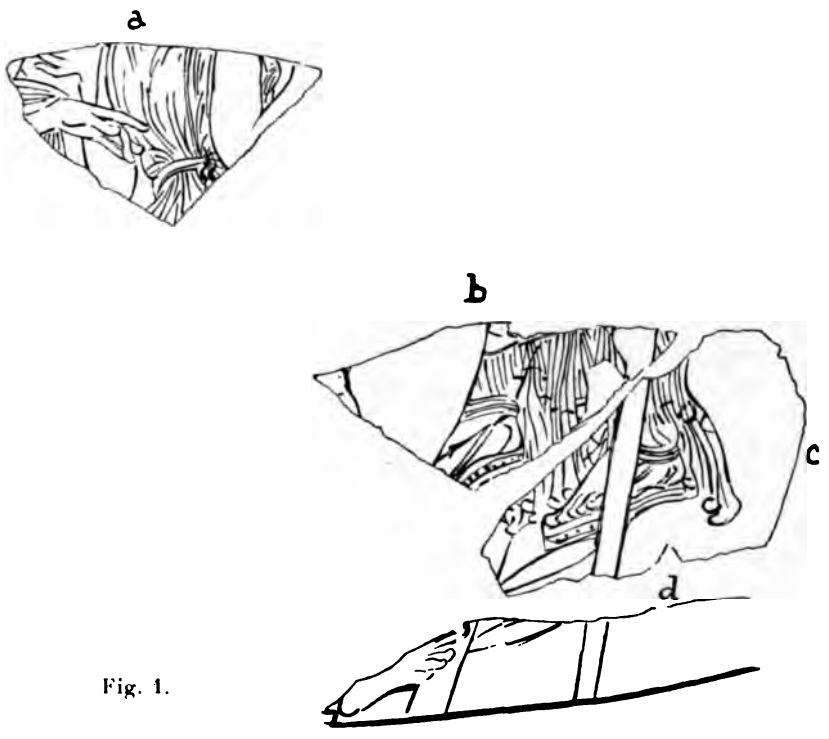


Fig. 1.

on peut reconstituer un troisième groupe de personnages à la droite des précédents. Je souhaite que ce résultat soit agréable au maître qui a éclairé plus d'un mystère de la littérature grecque par l'emploi des moindres miettes de textes moléculaires.

[1] *Op. cit.*, p. 407.

Nul doute que les fragments *b* et *c* ne se rapprochent exactement. La frange du chiton se poursuit sur l'un et l'autre : le pied figuré sur *b* est chaussé d'une sandale à semelle ornée de points qui fait la paire avec celle du tesson *c*. Les trois fragments réunis nous font connaître une figure de femme portant une tunique talaire et descendant une espèce d'échelle portative ; celle-ci manquait sans doute d'assiette, car une autre suivante en maintient, du pied droit, l'extrémité inférieure ; on distingue dans le coin de gauche du fragment *b* l'extrémité du genou. Le morceau *a* nous donne la ceinture et les bras de ce second

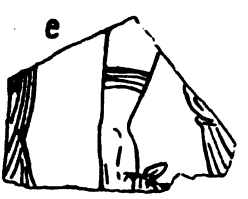


Fig. 2.

personnage, qui était vu de dos et de profil ; les bras sont fléchis dans l'effort déployé pour maintenir l'échelle ; le sein droit est vu de profil, entre le bras et l'avant-bras. Ce même fragment *a* nous conserve la main gauche d'un troisième personnage et le fragment *e* (fig. 2) sa main droite tenant une couronne. On peut regretter que le hasard nous ait enlevé précisément la portion du vase qui offrait le motif le moins banal ; l'échelle dont nous avons parlé menait au premier étage et nous eussions sans doute gagné à la remonter.

Le style de ces peintures nous fait déplorer plus encore leur état de mutilation. Je crois en effet, qu'il y a lieu de

les rapporter au cycle de l'un des maîtres les plus élégants de la peinture céramique attique, Meidias.

Si l'on compare notre monument aux œuvres qui rentrent assurément dans le cycle du maître, c'est-à-dire à l'hydrie signée du British Museum [1], à l'hydrie de Karlsruhe [2], au cratère de Phaon [3], à Palerme, ou aux hydries de Populonia, tout récemment publiées par Milani [4], on sera frappé de la parité du style, si grande qu'elle incline à conclure à l'identité du tempérament artistique [5].

Mêmes détails ornementaux : bande de méandres coupés de damiers à cases blanches ponctuées, au bas de la représentation ; mêmes oves sur les lèvres du vase. Les femmes portent les mêmes stéphanès radiées de feuillage, les mêmes bracelets doubles, marqués à la barbotine pour recevoir la dorure [6]. La chevelure, comme dans les œuvres de Meidias, est marquée au vernis délayé dans le fondant, par des ondulations régulières et souples qui contrastent avec les cheveux en masses indistinctes, cernées d'un trait clair, que l'on observe dans les œuvres plus proches du style sévère.

La sûreté du dessin des draperies, l'élégance des personnages sont encore dignes du même maître. Les chitons translucides d'un tracé rapide et déjà un peu flou, comme

[1] Furtwängler-Reichhold, *Griechische Vasenmalerei*, pl. 7 et 8, p. 36.

[2] *Ibid.*, pl. 30, p. 141.

[3] *Ibid.*, pl. 59, p. 296.

[4] *Monumenti scelti del Museo di Firenze*, 1905, pl. III et IV.

M. Paul Milliet a rapproché, avec beaucoup de bonheur, les lécythes à dorures, du cycle de Meidias : *Monuments grecs*, n° 21.

[5] Les inscriptions servant à dénommer les personnages font toutefois défaut dans notre vase ; mais la cassure supérieure y affleure le sommet des têtes.

[6] Dans notre vase, la barbotine dépasse légèrement le contour du bras et fait tache sur le fond ; il n'y a pas trace de dorure.

celui du cratère de Palerme, nous reportent à sa dernière manière.

Si l'on considère les figures prises isolément, les accointances ne sont pas moins remarquables. La figure centrale assise a cette inclinaison caractéristique de la tête à laquelle la suave élégance de Meidias s'est souvent complu, selon la remarque de M. Furtwängler[1]. Le profil incliné de notre première figure à gauche est identique à celui de la nymphe Pannuchia d'une des hydries de Populonia[2].

La suivante diligente qui court vers la droite est la sœur de la nymphe Chrysogeneia[3] et même de l'Aphrodite du cratère de Palerme; le rabat de son chiton semble emprunter ses festons doucement gonflés par l'air à l'une des Leucippides de l'hydrie de Londres (Héléra).

Ces remarques sur le détail paraîtront sans doute superflues à ceux qui ont vu l'original; ils y auront reconnu d'emblée cet amour passionné de la grâce, cette élégance juvénile, un peu ornée, qui parent comme d'une fleur l'art et la littérature attiques, dans les premières années de la guerre du Péloponnèse.

[1] *Op. cit.*, p. 142.
[2] Milani, *op. cit.*, pl. IV.
[3] *Ibid.*, pl. III.

Athènes, juin 1905.

Georges NICOLE.

L'ÉPÎTRE D'HORACE A AUGUSTE

SON OBJET ET SA DISPOSITION

L'unité et l'ordre, telles sont d'après Horace les conditions auxquelles doit satisfaire une composition poétique, pour qu'elle puisse être considérée comme une œuvre d'art. Il pose ce principe au début de son épître aux Pisons, c'est-à-dire dans la partie où il donne les règles générales de la poésie. Il faut donc croire que, dans sa pensée, aucun genre n'est dispensé de l'observation de cette loi. S'il en est ainsi, comment se fait-il qu'il paraisse assez peu soucieux de donner lui-même le bon exemple, et qu'en particulier ses *Sermones* nous déconcertent trop souvent par de brusques sautes d'idées, par des digressions, des redites, des retours en arrière ; bref, par une composition dont les qualités maîtresses ne sont certainement pas l'unité et le *lucidus ordo* ?

Pour excuser cette contradiction, on a dit que les satires et les épîtres ne sont pas à proprement parler des œuvres poétiques, qu'il n'y a pas lieu par conséquent de les soumettre à des exigences qui sont imposées aux seuls *Carmina*. Horace ne s'exprime-t-il pas lui-même d'une manière très méprisante sur ce genre de productions[1] ? et

[1] *Sermones repentes per humum* (*Ep.*, II, 1, 250 sq.).

n'a-t-il pas dit *neque si qui scribat uti nos sermoni propiora, putes hunc esse poetam*[1] ? Ce sont des conversations et des lettres ; elles ont, elles doivent avoir toute la liberté d'allures d'un entretien familier et d'une correspondance intime[2].

Sans doute ! Mais Horace est un ironiste qui aime à diriger contre lui-même les traits de sa malice. On aurait tort de prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit de son caractère et de ses œuvres. Dans le passage même où il affecte tant de dédain à l'endroit de ses *sermones repentes per humum*, il s'amuse à hausser le ton de l'épître, et son vers prend tout à coup l'accent de l'épopée[3]. Et si dans la quatrième satire du premier livre, il semble regarder Lucilius et tous les satiriques avec lui comme indignes du nom de poète, il a bien soin en terminant sa pièce de marquer sa place dans la *poetarum manus*. Au surplus, il a exprimé sa vraie pensée avec une clarté suffisante dans l'épître II, 2, lorsque, écrivant à Florus qui s'est plaint de ne pas recevoir les poèmes attendus[4], il se retranche derrière l'impossibilité de satisfaire aux désirs par trop divergents de ses amis : *carmine tu gaudes, hic delec-*

[1] *Sat.*, I, 4, 41 sq.

[2] Certains critiques sont si convaincus qu'aux yeux d'Horace les satires ne sont pas de la poésie qu'ils en viennent à donner des interprétations évidemment fautives de passages tout à fait clairs. Kiessling, par exemple, affirme que le verbe *canere* employé au début de la satire II, 3 « exclut les compositions satiriques ». Il pense par conséquent que seules des pièces lyriques laveraient Horace du reproche qui lui est fait d'être paresseux et de ne pas tenir ce qu'avaient promis ses premières œuvres. Ce passage prouve, au contraire, que c'est encore chanter que de composer des satires ; car c'est pour faire des satires, et non pas des odes, qu'Horace a emporté avec lui les auteurs grecs qu'il regarde comme les modèles et les inspirateurs de ce genre, c'est-à-dire non pas Alcée ou Sapho, mais Archiloque, Eupolis, Platon et Ménandre.

[3] *Ep.*, II, 1, 252 sqq.

[4] *Exspectata carmina*, v. 25 ; cf. *poemata*, v. 65.

tatur iambis ; **ille Bioneis sermonibus et sale nigro** (v. 59 sq.).

Aucune hésitation n'est possible, Horace croit faire œuvre de poète quand il écrit ses *Sermones*. Nous avons donc le droit de demander pourquoi il s'est plu à dérouter ses lecteurs par des excursus inattendus et des transitions absentes, pourquoi il a composé ces petits ouvrages avec une négligence apparente qui l'a exposé au reproche d'avoir choisi « par Aristippisme » la forme de l'épître, c'est-à-dire l'absence de toute forme.

La question s'impose d'autant plus qu'Horace a toujours fort bien su ce qu'il faisait. L'abeille du mont Matine a fabriqué son miel avec lenteur et application. Dans ses œuvres, tout est étudié et calculé ; les négligences même y sont voulues et répondent à une préoccupation artistique. Non seulement chaque mot et chaque phrase ont une portée précise et doivent concourir à l'impression générale, mais encore la place qu'ils occupent et leur rapport avec leur voisinage immédiat méritent d'être pris en sérieuse considération, si l'on veut pénétrer les intentions de l'auteur.

Ce qui a contribué à répandre l'idée d'une sorte de laisser-aller dans la composition des satires et des épîtres, c'est l'habitude que, pour les besoins de l'interprétation scolaire, on a prise d'analyser les ouvrages en suivant l'ordre même du poème. Il y avait là sans doute une nécessité pratique : précisément parce que l'enchaînement des idées n'est pas toujours bien visible, un commentateur qui désire guider les lecteurs se croit tenu de dresser pour eux la table des matières. C'est ce qu'ont fait, avec beaucoup d'autres, Kiessling, Henke, Kettner, Lejay. D'autres, comme Schütz et Lucien Müller, coupent leur commen-

taire par morceaux plus ou moins étendus, et résument au fur et à mesure chaque développement nouveau. Cette manière de procéder accentue outre mesure ce qu'il peut y avoir d'incohérence apparente dans quelques-unes des satires et des épîtres. Elle a de plus l'inconvénient de faire croire au lecteur que l'ordre des vers représente l'ordre réel, l'ordre génétique de la pensée, alors qu'en général ils s'écartent beaucoup l'un de l'autre. Or, il est à peine besoin de faire remarquer que ce qu'il importe surtout de connaître, c'est l'ordre dans lequel les idées se sont enchaînées dans l'esprit du poète, parce que c'est lui qui, nous donnant la clef de tout un poème, nous procurera l'explication non seulement de ce que dit l'auteur, mais aussi de la manière dont il le dit.

Mais peut-on savoir quel a été pour chaque œuvre le point de départ de la pensée d'Horace ? Il s'en faut de beaucoup. Un assez grand nombre de pièces, il est vrai, portent en elles-mêmes la marque des intentions originelles du poète ; pour celles-là, il ne sera pas difficile de reconstituer le travail qui s'est effectué dans son esprit. D'autres ne sont pas si transparentes ; elles ne permettront qu'une reconstruction hypothétique de leur genèse. Heureusement que parmi celles-ci il en est sur lesquelles nous avons des informations précises. Il ne tient qu'à nous d'utiliser cet avantage.

L'une des œuvres les plus admirables du maître, l'épître à Auguste, rentre précisément dans cette dernière catégorie. Suétone nous a fait connaître les circonstances dans lesquelles Horace a été amené à composer cette pièce importante. Nous devons donc nous demander s'il est possible de la déduire dans son ensemble des conditions où nous savons qu'elle est née. Cette expérience est d'autant

plus justifiée que les critiques sont assez peu d'accord sur la portée générale du poème, et que l'unité en a été souvent contestée[1].

* *
*

Auguste a invité Horace à lui adresser des pièces de vers semblables à celles dont il lui a naguère procuré la lecture. A quels poèmes fait-il allusion ? Nous ne le savons pas. Il se peut que ce soient les épîtres à Florus et aux Pisons ; il se peut aussi qu'il s'agisse des épîtres du 1er livre. Mais peu importe. La seule chose qu'il faille retenir, c'est qu'Auguste demande des épîtres. Les termes mêmes dont il se sert dans la lettre que Suétone nous a communiquée, écartent toute espèce de doute à ce sujet.

On peut se représenter l'état d'esprit où Horace fut mis par cette flatteuse sollicitation. Sans être âgé, il a depuis

[1] Quelques exemples : « A proprement parler, cette épître est une critique de la poésie latine » (Schütz). — « Comparaison des anciens poètes romains avec ceux de l'époque d'Auguste, et comparaison de l'histoire et du caractère de la poésie grecque avec le génie romain » (Zell et Orelli). — « L'épître se coupe manifestement en trois parties. Dans la première (1-102) Horace accuse ses contemporains de manquer de jugement en littérature ; dans la deuxième (v. 103-213) il explique pourquoi il se refuse à travailler pour le théâtre ; dans la troisième (v. 214-270), il invite Auguste à protéger les poètes qui écrivent pour être lus » (Kiessling). — « L'épître est une accusation sévère portée contre les égarements du goût chez les contemporains, surtout en ce qui concerne le théâtre » (Henke). — « Horace expose l'état actuel de la poésie romaine telle que l'ont faite le public et les critiques. Il avait pour cela une raison décisive, c'est que la nouvelle école, celle qui avait fait son éducation littéraire depuis 44, ne s'était point développée sous l'influence d'Auguste et de Mécène et que l'on pouvait craindre qu'après la mort de Virgile et de Varius, Auguste ne revînt à ses premières prédilections littéraires, c'est-à-dire à la poésie telle que la pratiquaient Lucrèce et Catulle » (Luc. Mueller). — « Un des obstacles les plus irritants à l'essor et à la liberté des poètes contemporains est l'opposition qu'on leur fait au nom des vieux poètes latins. Aussi cette question forme-t-elle le sujet de la plus grande partie de l'épître (v. 18-176) » (Lejay).

longtemps perdu l'entrain de la jeunesse. Sa santé est débile. Il n'a jamais été un foudre de travail ; il l'est moins que jamais à ce moment où il peut se considérer comme arrivé au but qu'il s'est assigné. Ce qu'il aime, c'est de couler ses jours loin des tracas de la ville, en compagnie d'auteurs favoris, ou livré à ses méditations. Et voici que le chef de l'État, un personnage auquel il semble impossible de rien refuser, sollicite non pas une mais plusieurs de ces pièces familières que jusqu'à présent le poète dédiait à des jeunes gens ou à des intimes[1]. Ira-t-on donner au maître du monde des conseils comme ceux qu'on peut se permettre quand on écrit à un Florus ou à un Scæva ? Et puis, le public ne sera-t-il pas convaincu qu'Horace, s'adressant à l'empereur, est son porte-parole ? Quelle que soit la question traitée, on dira que le poète s'est mis d'accord avec le prince. Dans ces conditions, chaque épître sera un manifeste, et pour peu que l'écrivain commette une balourdise, c'est César qui sera compromis. D'ailleurs Horace n'a-t-il pas, sous une autre forme, donné déjà satisfaction au désir exprimé par l'empereur ? Il a célébré ses deux beaux-fils, alors qu'il y avait un intérêt dynastique à faire briller leurs exploits aux yeux d'un peuple épris de gloire militaire ; et peu d'années auparavant, il a composé le *Carmen Saeculare*, l'hymne officiel de la fête par laquelle on a inauguré solennellement le nouveau régime. Il a donc fait sa part. Le moment est venu de passer la main à d'autres.

A d'autres ? Horace tient l'idée principale qu'il pourra développer dans l'unique épître, — car il est bien décidé

[1] Horace ne fait aucune difficulté pour reconnaître dans l'épître même qu'il fait toujours des vers ; ce qui le fait reculer, c'est donc bien d'en écrire pour l'empereur.

à n'en faire qu'une —, par laquelle il répondra à la demande d'Auguste. Cette faveur que la lettre impériale a fait miroiter devant ses yeux et dont il ne se sent pas en disposition de profiter lui-même, il faut qu'elle soit assurée aux jeunes poètes qu'il aime à considérer comme ses disciples[1]. Il y réussira s'il sait faire naître dans l'esprit du prince la conviction que son œuvre et sa gloire sont directement intéressées à la prospérité des lettres, et, d'autre part, que pour fleurir dans les conditions présentes la poésie a besoin d'être efficacement protégée.

Parlant à un chef d'état, il ne sera pas question de faire un tableau grandiose du rôle civilisateur de la poésie. Il serait ridicule, il serait même impertinent d'aller devant un homme politique et un soldat revendiquer pour les travaux inspirés par les muses l'honneur d'être une des bases de la grandeur romaine[2]. Non, les poètes seront présentés comme des êtres inoffensifs, incapables par conséquent de troubler l'ordre établi, et comme des serviteurs utiles, parfois même indispensables, de la république. Insister sur leur mérite comme éducateurs, c'est amener Auguste à voir en eux des collaborateurs dans une tâche qui lui tient au cœur, celle de restaurer les vertus publiques. Humbles collaborateurs sans doute, dont l'activité se déploie dans un domaine restreint. Toujours

[1] Horace se présente comme chef de la nouvelle école. On a remarqué qu'il a peint d'après lui-même le portrait du poète, aux vers 119 et suivants. Ce n'est pas par défaut de modestie qu'il en agit ainsi. Il a voulu qu'Auguste se dit : les nouveaux poètes ressemblent à Horace; il n'y a pas lieu d'attirer celui-ci et de repousser ceux-là. C'était une manière de se faire le répondant de ses clients devant l'empereur.

[2] C'est pourquoi il faut écarter la proposition faite par Ribbeck de transporter de l'Art poétique dans l'Epître à Auguste le grand et beau morceau sur les poètes fondateurs de cités.

est-il qu'ils constituent une force dont un prince aurait tort de faire fi.

L'exemple d'Alexandre montre d'ailleurs combien Auguste est intéressé dans la question de savoir quels hommes seront les hérauts de sa gloire et les peintres de son époque. Les loisirs qu'il a procurés aux Romains ont multiplié le nombre de ceux qui font des vers. Que de gens cultivent aujourd'hui la poésie, sans se douter qu'il y faut un apprentissage, tout comme pour être médecin ! Raison de plus pour se préoccuper de ce qu'on publie, et pour faciliter par une protection éclairée l'éclosion de talents capables de remplacer les Varius et les Virgile. Il est vrai que, par leur fatuité, leur indiscrétion et leur jalousie réciproque, les poètes semblent prendre à tâche de décourager les sympathies qu'on serait tenté d'avoir pour eux. Il sera sage de reconnaître franchement ces défauts [1], et, pour incliner l'empereur à l'indulgence, de lui montrer que, tout insupportables qu'ils sont, ces travers n'entachent ni l'honneur, ni la moralité.

Si, d'une manière générale, les poètes sont dignes de la bienveillance d'un prince soucieux de sa propre gloire et des intérêts moraux de son peuple, les circonstances présentes rendent d'autre part cette protection absolument nécessaire aux poètes contemporains. C'est le second point qu'Horace tient à démontrer. Il cherchera donc à éclairer le destinataire de l'épître sur les obstacles qui s'opposent aux succès de ceux dont il a pris en main la cause.

[1] Il est possible que les vers 219-228 soient l'écho des doléances de l'empereur; nous savons, en effet, par Suétone, qu'Auguste avait pris des précautions contre l'importunité des poètes quémandeurs. Mais il est encore plus probable qu'Horace a trouvé quelque avantage à expliquer par la vanité des jeunes poètes l'indifférence qu'Auguste leur avait témoignée jusqu'alors.

La jeune école, lui dira-t-il, est en butte au mauvais vouloir des gens qui, en fait de poésie, ne trouvent beaux que les produits d'un passé mort depuis longtemps. Ce qui rend cette hostilité plus redoutable, c'est qu'à la tête des détracteurs de la poésie actuelle se trouvent les représentants de la critique, dont la grande masse des lecteurs répète docilement les arrêts. Condamner d'avance, et pour des motifs à priori, toutes les tentatives des jeunes auteurs, c'est une criante injustice qui soulève l'indignation d'Horace [1]. Il se croira d'autant plus tenu de combattre ce préjugé qu'Auguste affecte un enthousiasme plus ou moins sincère pour les vieilles choses, et qu'une des idées maîtresses de sa politique, c'est le rétablissement des traditions nationales.

Les critiques de l'école philologique appuient leur verdict sur des considérants absurdes. Parce qu'on observe dans la littérature grecque une certaine courbe d'évolution, ils veulent que les Latins aient été sous la domination de la même formule : en Grèce, les plus purs modèles prennent place au début de l'histoire de chaque genre ; donc, à Rome il n'y a de classiques que les œuvres de la plus ancienne poésie.

Ce raisonnement par analogie méconnaît l'opposition des tempéraments nationaux, et la différence des conditions dans lesquelles la littérature s'est développée de part

[1] Dans cette pièce toute pleine d'humour et de badinage ironique, les vers auxquels je fais allusion (76 sqq.) se font remarquer par leur accent sérieux et presque rude. On a pensé qu'Horace avait voulu faire comprendre à mots couverts que dans cet attachement à la littérature républicaine se dissimulait le regret de l'ancien régime. C'est lui prêter gratuitement des intentions bien perfides. S'il les avait eues, il se fût exprimé d'une manière beaucoup plus vague qu'il ne le fait dans ce passage. Sachons-lui gré, au contraire, de n'avoir pas fait intervenir les considérations politiques dans une discussion littéraire.

et d'autre. D'un côté, la Grèce naturellement artiste, mais jouisseuse et changeante ; de l'autre la vieille Rome, pratique, économe, attachée à la tradition. Et par conséquent, là-bas une littérature qui se développe spontanée, libre et toute pleine de grâce native ; ici, dans un milieu aussi peu congénial que possible, une poésie qui demeure longtemps grossière et indisciplinée. Qu'Auguste en effet ne s'y trompe pas ! La vertu bienfaisante de la poésie ne s'est point fait sentir à l'origine ; il a fallu les leçons de la Grèce pour policer l'esprit Romain et lui faire perdre son âpreté héréditaire. Cette éducation de Rome par la Grèce a commencé tard. Elle s'est faite lentement ; c'est ce que prouvent surabondamment les défauts des anciens poètes qui semblent ne pas s'être doutés des difficultés et du sérieux de la tâche entreprise. Elle n'est même pas encore achevée ; car s'il ne subsistait pas de traces de l'ancienne rusticité, on ne verrait pas tant de gens se mêler d'écrire sans avoir fait l'apprentissage indispensable. Et l'on vient dire que les représentants autorisés de la poésie à Rome sont les vieux auteurs encore mal dégrossis, insoucieux de correction et d'élégance ! L'histoire entière proteste contre une pareille affirmation. C'est maintenant que le terrain est préparé pour l'épanouissement d'une littérature digne de ce nom, pourvu que la faveur du public et du prince féconde les talents et leur permette ce travail de la lime auquel les anciens n'ont ni pu ni voulu s'astreindre.

Horace pressent la réflexion que ne manqueront pas de faire les lecteurs de son épître : « Vous voulez, lui dira-t-on, vous assurer l'appui de l'empereur. Il y a pour cela un moyen tout indiqué. Auguste aime le théâtre, et c'est aussi le genre préféré du public. Travaillez pour la scène.

Si vous avez du talent, vous vous ferez applaudir et vos ouvrages se vendront. »

Oui bien, si le talent y suffisait ! Non seulement, ici plus qu'ailleurs, la concurrence injuste des vieux auteurs écrase le marché, mais encore il n'y a pas à faire fond sur un public qui ne va plus au théâtre que pour y goûter des jouissances toutes sensuelles. Les représentants des classes distinguées eux-mêmes se montrent aujourd'hui insensibles aux plaisirs purement littéraires. Les succès dramatiques dépendent trop souvent de causes auxquelles l'art du poète est complètement étranger. Vous pouvez être sifflé et applaudi pour les motifs les plus futiles. Tout le monde n'a pas la force de supporter des émotions aussi violentes. Horace, pour sa part, ne veut pas s'exposer à de telles aventures [1], et il y en a bien d'autres qui partagent ses répugnances. C'est pour ceux-ci qu'il réclame l'encouragement de la protection impériale. Poètes du livre, ce sont eux qui contribueront à enrichir la bibliothèque du Palatin, et c'est dans leur cercle qu'Auguste trouvera les meilleurs hérauts de sa renommée.

* * *

Après l'*inventio*, la *dispositio*. Dans quel ordre le poète va-t-il présenter les idées qu'il veut développer dans son épître ? Sera-ce celui dans lequel elles se sont enchaînées

[1] Kiessling pense qu'Horace a eu un moment l'intention de faire du théâtre, et même qu'Auguste lui en a suggéré l'idée. Cette hypothèse est peu vraisemblable. Horace fait, il est vrai, l'éloge de l'art dramatique, mais remarquons qu'il le loue en le dépréciant : *magus, inaniter*, la comparaison avec un funambule. Toute l'épître achemine insensiblement Auguste à donner son appui aux poètes du livre, et les vers 208-213 n'ont pas d'autre but que de déblayer le terrain.

dans sa pensée? Il n'aura garde, et pour plus d'une raison.

Tout d'abord il est trop artiste pour donner à son œuvre l'allure pédantesque d'une démonstration suivie. Il dissimulera au contraire l'argumentation, et, plutôt qu'à la raison, c'est à l'imagination et au sentiment qu'il semblera s'adresser.

Et puis, dans l'intérêt de la cause défendue, il évitera de faire directement la leçon à l'empereur. Il se contentera de lui suggérer les idées qu'il tient particulièrement à évoquer dans son esprit. Il sait que, si les réflexions paraissent surgir spontanément dans la pensée du lecteur, celui-ci s'imagine qu'elles lui sont personnelles, et s'y attache bien plus fortement que s'il a l'impression qu'elles lui sont imposées.

Enfin, une œuvre d'art est belle quand, particulière dans son principe, elle s'élève dans les régions de l'universel, et que dans le fait concret elle montre l'idée qui s'y réalise. Il est certain qu'il n'est pas toujours facile de satisfaire à cette condition. Un poète comme Horace, instruit à l'école des classiques grecs, ne commettra pas du moins la faute de mettre trop en évidence ce qu'il y a d'occasionnel dans le sujet qu'il a choisi.

Le début et la fin de l'épître étaient donnés à l'auteur par la personnalité du destinataire. Du compliment obligatoire, et d'ailleurs légitime, qu'il lui adresse dans ses premiers vers, il reviendra finalement à Auguste pour lui dire qu'il n'est pas le poète qu'il faudrait pour célébrer dignement un prince aussi exceptionnel.

Le chemin suivi par Horace pour aller d'un point extrême à l'autre s'écarte sensiblement de celui que j'ai esquissé tout à l'heure. Une comparaison détaillée du

plan définitif du poème avec son élaboration psychologique n'aurait de l'intérêt que si l'on pouvait reconstituer celle-ci avec quelque certitude. Je n'ai présenté qu'une hypothèse, et je reconnais qu'on pourrait imaginer d'autres combinaisons. Il est plus important de démontrer que l'ordre adopté par Horace est à bien des égards artificiel, et que par conséquent il ne correspond pas à l'enchaînement génétique de sa pensée. Pour fournir cette preuve, j'examinerai deux passages où la nécessité de mettre, au moins extérieurement, une transition entre deux morceaux juxtaposés, a amené l'auteur à fausser légèrement l'idée qu'il voulait exprimer.

Ma première remarque est relative aux vers 34-49. Quelle est la thèse des adversaires d'Horace? La réponse n'est pas douteuse. Ils prétendent que les poètes anciens, c'est-à-dire ceux qui s'échelonnent entre Livius et Accius, ont seuls droit au titre de classiques, et cela en vertu de leurs qualités intrinsèques. C'est un fait qu'ils constatent et non une loi qu'ils formulent[1]. Cela étant, pourquoi Horace semble-t-il leur prêter cette théorie absurde[2] qu'il en est des poètes comme du vin qui s'améliore en vieillissant? pourquoi dit-il *scire velim chartis pretium quotus adroget annus*? C'est que dans l'exécution le morceau s'est trouvé relié au début de l'épître où le poète établit un contraste entre Auguste qui jouit vivant de la reconnaissance des hommes, et les autres bienfaiteurs de l'humanité dont le mérite n'a été apprécié qu'après leur mort.

[1] Le vers 42 prouve assez qu'il ne s'agit pour les critiques que d'une question de fait : *an quos et* **praesens et postera** *respuat aetas?*

[2] Absurde même au point de vue de la cause que défend Horace; présentée de cette façon l'hostilité des critiques Varroniens n'a plus rien de particulièrement désobligeant pour les poètes de la nouvelle école.

Par contagion, Horace a été amené à présenter l'injustice dont les poètes contemporains sont victimes, comme un cas particulier d'une loi générale [1].

L'autre exemple est plus significatif encore. Horace, comme nous avons vu, oppose le caractère grec au caractère romain, en insistant sur la facilité avec laquelle le premier s'éprend successivement des manifestations les plus diverses de l'art et du sport. C'est parce que les Athéniens s'enthousiasmèrent tour à tour pour le théâtre, pour les arts plastiques, pour la musique, et qu'ils s'y adonnèrent avec un égal bonheur, que dans tous les domaines *habuit quod legeret tereretque viritim publicus usus*. L'arrangement adopté par Horace a mis ce couplet dans le voisinage immédiat de celui où il se plaint amèrement que ses compatriotes détestent les poètes nouveaux, parce qu'ils sont nouveaux. Les critiques romains placent dans chaque genre les anciens au-dessus des modernes ; les Grecs, comme une folâtre petite fille, ont passé d'un divertissement à l'autre ; voilà évidemment deux idées bien différentes. Cela n'a pas empêché Horace de mettre entre elles, au moyen du mot *novitas*, une de ces transitions factices dont il est coutumier. Il en est résulté que le morceau 93-102 semble se rattacher aux vers 76-89. alors que l'ensemble de l'épître montre qu'en réalité il doit s'opposer au développement qui suit sur les dispositions naturellement peu artistiques des Romains.

* * *

Qu'un auteur expose sa pensée de manière à voiler les

[1] On peut croire aussi qu'Horace s'est empressé d'accueillir un tour de pensée qui lui permettait de persifler plus cruellement les théories de ses adversaires.

intentions qui l'ont amené à écrire, c'est un cas qui n'est point très rare dans la littérature latine. J'en rappellerai un autre exemple qui a l'avantage de correspondre, en prose, à une forme littéraire qu'Horace a souvent utilisée dans ses satires. Comme Horace, l'auteur du *Dialogue des Orateurs*, mû lui aussi par des raisons toutes personnelles, n'a pas cru devoir mettre en pleine lumière le motif particulier qui lui a inspiré cet écrit. Comme Horace, Tacite a voulu suggérer plutôt qu'exposer formellement ce qu'il voulait donner à entendre au public. Si le Dialogue des Orateurs et la lettre à Auguste ont été accusés l'un et l'autre d'être lâches dans leur composition, c'est que l'on n'avait pas reconnu le lien intime qui réunissait les unes aux autres les diverses parties de ces deux ouvrages.

Ce sentiment de retenue qui empêche un écrivain d'étaler sa personnalité dans son œuvre est une des manifestations de l'urbanité. On sait que si cette qualité est un des traits séduisants du caractère et du talent d'Horace, nulle part on n'en voit les effets aussi bien que dans son épître à Auguste. Mais ce n'est pas seulement dans une foule de détails exquis qu'il nous la faut reconnaître ; c'est aussi dans le tact avec lequel il a plaidé d'une manière à la fois délicate et ingénieuse une cause qui semble lui avoir été particulièrement chère.

Genève, mars 1905.

PAUL OLTRAMARE.

SUR LE BRONZE DU MUSÉE DE NAPLES DIT « ALEXANDRE A CHEVAL »

Peu de bronzes sont plus connus et ont été mieux étudiés que la jolie statuette de Naples qui représente un cavalier assis sur un cheval cabré et se détournant vers la droite pour lancer un coup d'épée à un ennemi invisible (fig. 1)[1]. Dès le moment de la découverte, en 1761, à Herculanum, on s'accorda à y reconnaître Alexandre le Grand, et l'on en rapprocha les textes de Pline, d'Arrien, de Plutarque, de Velleius Paterculus et de Justin[2], qui rapportent la commande faite par le roi de Macédoine à Lysippe pour commémorer le souvenir des cavaliers tués au passage du Granique : Alexandre figurait lui-même, au milieu de la *turma*, dans le groupe de bronze qui fut élevé à Dion et transporté plus tard à Rome, après la prise de la Macédoine par Metellus. La statuette de

[1] Collignon, *Sculpt. grecq.*, II, p. 436, fig. 228; et *Lysippe*, p. 53, fig. 11; Overbeck, *Gesch. d. Plastik*, 3me édit., II, p. 133, fig. 120; Baumeister, *Denkm. d. Alterth.*, p. 41, fig. 47; Kœpp, *Bildn. Alexand.*, p. 15, 29; Brunn-Bruckmann, *Denkmäler*, pl. 355; Arndt, *Griech. u. röm. Portraits*, pl. 479, 480; Th. Schreiber, *Studien über das Bildn. Alexanders*, p. 95, 282; Ch. de Ujfalvy, *Le type physique d'Alexandre le Grand*, p. 116, pl. 17; Bernoulli, *Die erhaltenen Darstellungen Alexanders des Grossen*, Munich, 1905, p. 98-100. Pour la bibliographie plus ancienne, cf. Arndt, *loc. cit.*

[2] Overbeck, *Schriftquellen*, nos 1485-1491.

Naples (haut. 0m,50) serait une épave d'une copie réduite de cet ensemble. Et comme on a recueilli au même endroit un autre cheval de bronze, sans cavalier, ayant la même taille, la même allure, cabré et soutenu par un petit

Fig. 1.

support semblable, en forme d'aviron antique (fig. 2)[1], ce fait semble confirmer qu'on avait reproduit en petit, pour décorer la villa de quelque riche Romain, tout le groupe

[1] *Bronzi di Ercolano*, II, pl. LXV; Duruy, *Histoire des Grecs*, III, p. 233.

de la *turma Alexandri*. Par un hasard en quelque sorte providentiel, c'est la pièce capitale, le portrait d'Alexandre, qui nous serait parvenu.

Pour d'autres[1], la copie serait plutôt faite d'après le

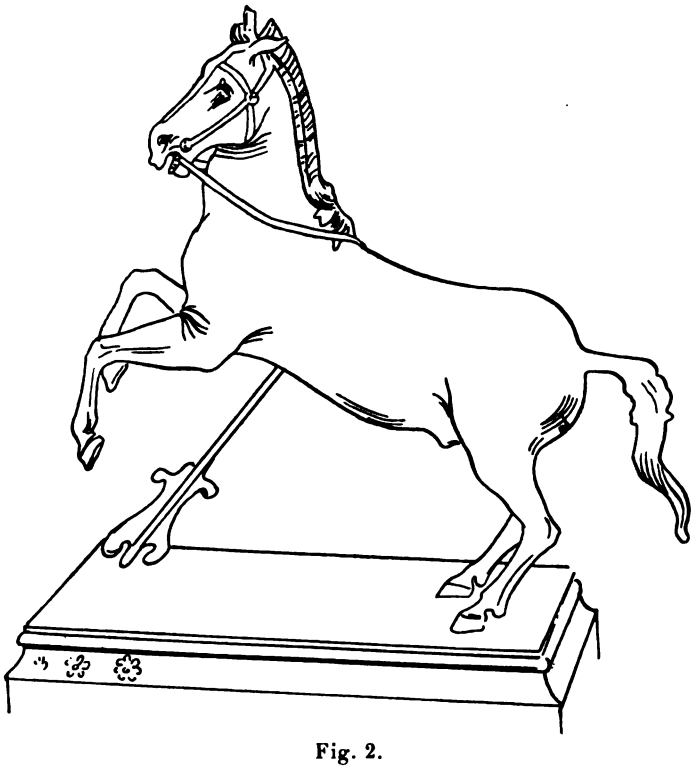


Fig. 2.

proelium equestre d'Euthycratès, fils de Lysippe et imitateur des œuvres de son père. Mais le personnage à cheval

[1] Overbeck, *loc. cit.*, II, p. 133; cf. Wulff, *Alexander mit der Lanze*, Berlin, 1898, p. 51. M. Bernoulli, *loc. cit.*, p. 100, ne voit pas de motifs sérieux pour rattacher la statuette à l'épisode du Granique, ni aux œuvres de Lysippe; mais il ne considère pas comme plus valable l'hypothèse faite au sujet d'Euthycratès. M. Collignon, *Lysippe*, p. 56, préfère l'attribution à Lysippe et rejette l'autre hypothèse.

que nous avons conservé n'en serait pas moins le roi lui-même.

Pendant plus d'un siècle et demi cette interprétation n'a rencontré aucun contradicteur. Pour ne citer que les modernes, Overbeck, Baumeister, M. Collignon, Ch. de Ujfalvy, Th. Reinach, F. Koepp, Bernoulli[1] et, en général, tous ceux qui se sont occupés de l'iconographie d'Alexandre le Grand, ont cité ce bronze comme une des plus intéressantes représentations du héros macédonien. Mais depuis quatre ou cinq ans la question a été soumise à un examen plus sérieux et le doute s'est fait jour.

Dès 1897, le *Dictionnaire des antiquités* de M. Saglio, dans l'article *Hetairoi* de M. Albert Martin, reproduisait la statuette de Naples sous le titre de *Hétaire combattant*. De son côté M. Arndt, dans ses *Griechische und römische Portraits*, s'inscrivait en faux contre l'attribution courante en disant que la physionomie du cavalier de Naples ne présentait aucun des traits typiques d'Alexandre et, rappelant la découverte du cheval isolé qui fait pendant à la statuette, il se demandait si celui-là n'aurait pas porté le véritable Alexandre[2] ? M. Th. Schreiber, auquel on doit l'étude la plus abondante et la mieux documentée sur la représentation d'Alexandre le Grand[3], ne trouve pas non plus dans le bronze de Naples une individualité assez mar-

[1] Overbeck, *Gesch. d. Plastik*, II, p. 133; Baumeister, *Denkm.*, I, p. 41; Collignon, *Sculpt. grecq.*, II, p. 436; *Lysippe*, p. 55; de Ujfalvy, *Le type physique d'Alexandre*, p. 116; Th. Reinach (et Hamdy-bey), *Nécropole de Sidon*, p. 332; Kœpp, *Ueber das Bildn. Alexanders*, p. 15; Bernoulli, *Die Darstell. Alexanders*, p. 98.

[2] *Griech. u. röm. Portraits*, notices des nos 487 et 488.

[3] *Studien über das Bildniss Alexanders des Grossen*, p. 95 et 282 (XXIme vol. des *Abhandlungen der phil.-hist. Klasse der Sächs. Gesellsch. der Wiss.*, Leipzig, 1903).

quée pour y reconnaître le roi. Ni les traits du visage, ni la courte chevelure bouclée n'offrent des détails caractéristiques. L'attitude n'est pas celle d'un chef, mais plutôt d'un combattant quelconque. Le bandeau qui ceint les cheveux n'est pas un diadème royal ; il conviendrait également à tous les συγγενεῖς du prince [1].

J'ai à présenter, en faveur de la même thèse, un argument nouveau, mais en me plaçant sur un autre terrain. J'avoue que l'iconographie d'Alexandre ne me paraît pas encore assez précise pour décider, d'après les traits du cavalier de Naples, s'il représente ou non le héros. Je serais même disposé à reconnaître que le profil de la statuette n'est pas sans rapports avec ce qu'on est convenu d'appeler le type d'Alexandre [2]. Mais l'art du portrait, au temps de Lysippe, était encore à ses débuts. Le grand sculpteur ne dut pas donner à la figure du conquérant un caractère aussi réaliste et aussi expressif que celui des bustes de l'époque hellénistique et romaine dont nous possédons tant d'admirables spécimens. Il est probable qu'il conserva encore dans son œuvre quelque chose de cette recherche idéale et abstraite qui avait guidé les artistes durant le V^e^ siècle, et qu'il créa encore plus un

[1] Même après les observations de M. Arndt et de M. Schreiber, M. Bernouilli (*loc. cit.*, p. 100) a cru devoir maintenir l'attribution ordinaire, parce que, dit-il, un soldat quelconque de la *turma* ne pourrait pas avoir cet ornement de tête. Mais il faut se souvenir que sur d'innombrables peintures de vases du V^me^ et du IV^me^ siècle des éphèbes et autres personnages de condition ordinaire ont les cheveux ornés d'une bandelette ; d'autre part, tous ces cavaliers du Granique sont des morts héroïsés et, à cet égard, la bandelette leur conviendrait encore.

[2] Voy. l'étude de M. J. Buche, sur le *Mars de Coligny*, dans les *Monuments et Mémoires de la Fondation Piot*, X, 1903, p. 78 et suiv. ; et les observations présentées sur le même monument par H. Lechat, *Revue d'Hist. de Lyon*, IV, 1905, p. 85 et suiv. ; Salomon Reinach, *Statuette de bronze représentant Alexandre*, dans la *Revue archéologique*, 1905, I, p. 32, pl. 1 et 2.

« type d'Alexandre » qu'un « portrait d'Alexandre » au sens moderne du mot[1].

De plus, beaucoup de ceux qui entouraient le roi pouvaient non seulement avoir comme lui le type macédonien, mais, ce qui s'est fait dans tous les temps, chercher à l'imiter dans ses allures, dans ses gestes, dans sa coiffure. Il ne serait pas étonnant que les personnages ressemblant à Alexandre aient été fréquents à cette époque[2], de même qu'au XVI[e] siècle et au XVII[e] siècle on trouve en France quantité d'effigies de particuliers qui rappellent Henri III ou Louis XIV. Toutes ces raisons rendent, à mon avis, assez incertains les arguments tirés de l'étude du visage.

Je retiendrai seulement de la démonstration de M. Schreiber un trait qu'il n'indique qu'en passant, mais qui me paraît contenir une objection solide. C'est celui qui concerne l'attitude du cavalier. Il la trouve peu seyante pour le prince et plus naturelle pour un cavalier de la *turma*[3]. C'est, en effet, le geste d'un homme qui, d'un revers de son épée, se débarrasserait d'un adversaire s'accrochant à lui et l'arrêtant au passage, ou bien qui se détournerait un instant pour achever un ennemi renversé. Or, dans toutes les représentations que nous connaissons d'Alexandre combattant, en chasse ou en guerre, sur le sarcophage de Constantinople, sur le médaillon de Tarse, sur la mosaïque de Naples, sur des bas-reliefs d'époque étrusque

[1] L'étude iconographique d'Alexandre a été résumée, d'après les travaux récents, par M. Collignon dans son *Lysippe* (1905), p. 38 et suiv.

[2] On se rappelle l'anecdote connue d'Héphaistion que sa haute stature et sa belle physionomie font prendre pour Alexandre par la mère de Darius (Diodore de Sicile, XVII, 37).

[3] Schreiber, *loc. cit.*, p. 96.

ou romaine [1], le héros fonce en avant, la lance au poing, sans se préoccuper de ce qui se passe à droite ou à gauche, n'écoutant que son bouillant courage, allant droit au point le plus dangereux. Nous savons par Plutarque que cette témérité faillit lui coûter cher au Granique et que, sans l'intervention de Clitus, il eût péri de la main de Spithridate qui venait l'attaquer de flanc. Le même auteur dit qu'en cette occasion « il conduisit ses troupes en furieux et en fou plutôt qu'en homme sensé » [2].

Laissons de côté, pour le moment, la question de savoir si le bronze de Naples appartient à une copie réduite de l'ex-voto de Lysippe ou du *proelium* d'Euthycratès. Ce qui paraît certain, c'est qu'il faisait partie d'un ensemble où l'on voyait d'autres chevaux et d'autres combattants. Dès lors, est-il vraisemblable que, pour représenter Alexandre, l'auteur l'ait caractérisé par une attitude de ce genre ?

La réponse à cette question paraîtra plus facile, si l'on examine avec attention les monuments dont nous venons de parler et qui représentent les chasses ou les batailles où paraît Alexandre. Non-seulement le roi y figure, comme nous venons de le dire, sous un aspect tout différent, mais ce qui est plus décisif, nous y retrouvons à plusieurs reprises le motif du cavalier de Naples, *prêté à des personnages secondaires qui accompagnent le héros.*

Dans le sarcophage de Constantinople, Alexandre à cheval paraît deux fois [3] : ici, dans une bataille, coiffé d'une peau de lion, lancé dans une charge impétueuse

[1] Hamdy-bey et Th. Reinach, *Nécropole de Sidon*, pl. 27 et suiv.; Collignon, *Sculpt. gr.*, II, fig. 229; *Wiener Vorlegebl.*, IV, pl. 8.

[2] *Alex.*, 16 : « μανικῶς καὶ πρὸς ἀπόνοιαν μᾶλλον ἢ γνώμῃ στρατηγεῖν. »

[3] Hamdy-bey et Th. Reinach, *loc. cit.*, p. 282, 291, pl. 27 et suiv.

contre un Perse dont le cheval s'abat et qui cherche à parer le coup de lance du roi ; là, dans une chasse au lion, la tête nue et les cheveux ceints d'une bandelette, l'œil dilaté et terrible, poussant droit au fauve qui a bondi sur le cheval d'un autre chasseur, vêtu à l'orientale, et qui lui déchire le poitrail. Dans les deux scènes l'allure est semblable, pleine de décision et d'ardeur. On sent que le héros a hâte de se pousser au premier rang et de décider le succès.

Regardons autour de lui ; nous trouvons dans la bataille, au centre même de la composition, un cavalier casqué dont l'attitude rappelle beaucoup celle du bronze de Naples : solidement assis sur un cheval cabré au-dessus des morts qui jonchent le sol, il se détourne vers la droite et se penche pour asséner un coup de sabre sur la tête d'un soldat oriental qui, à demi agenouillé et se couvrant la tête de son bouclier pour parer le coup, fait avec la main droite le geste de s'accrocher à la selle du cavalier (fig. 3). On a cherché à identifier celui-ci avec Philotas ou Héphaistion ; mais M. Th. Reinach dit avec raison qu'il n'y a rien de caractéristique dans ses traits. Il ajoute même [1], ce qui est intéressant pour notre thèse : « Son rôle dans l'action, « quoi qu'on en ait dit, n'a rien non plus de remarquable, « et c'est à tort qu'on a prétendu faire de ce cavalier un « des pivots, un des « temps forts » de la composition. Il « représente simplement la cavalerie macédonienne, com- « me son voisin de gauche représente l'infanterie pesam- « ment armée, et son voisin de droite l'infanterie légère. » Or, M. Reinach a parfaitement vu la ressemblance du cavalier du sarcophage avec la statuette de Naples, et il l'a

[1] *Ibid.*, p. 294.

signalée ailleurs[1]. Il juge donc, comme nous, que l'attitude du personnage convient mieux à un acteur secondaire qu'à un protagoniste.

La célèbre mosaïque de Naples, copie d'un tableau de l'époque hellénistique, peut-être de la *Bataille d'Issus,*

Fig. 3.

attribuée à Hélène, fille de Timon, ou de la *Bataille d'Alexandre et de Darius,* commandée par Cassandre à Philoxène d'Erétrie[2], offre le même contraste. A gauche, Alexandre, tête nue, la lance au poing, se précipite contre un des chefs perses qui, sur son cheval écroulé, cherche

[1] *Ibid.*, p. 284, fig. 78; cf. Bernoulli, *loc. cit.*, p. 101.
[2] *Ibid.*, p. 333, fig. 90; Th. Schreiber, *loc. cit.*, p. 133, note 24, p. 226, 288.

à saisir de la main droite l'arme menaçante. Derrière lui, dans une partie malheureusement ruinée du tableau, on aperçoit deux autres cavaliers, l'un casqué, brandissant la lance, l'autre nu-tête, se retournant sur son cheval et

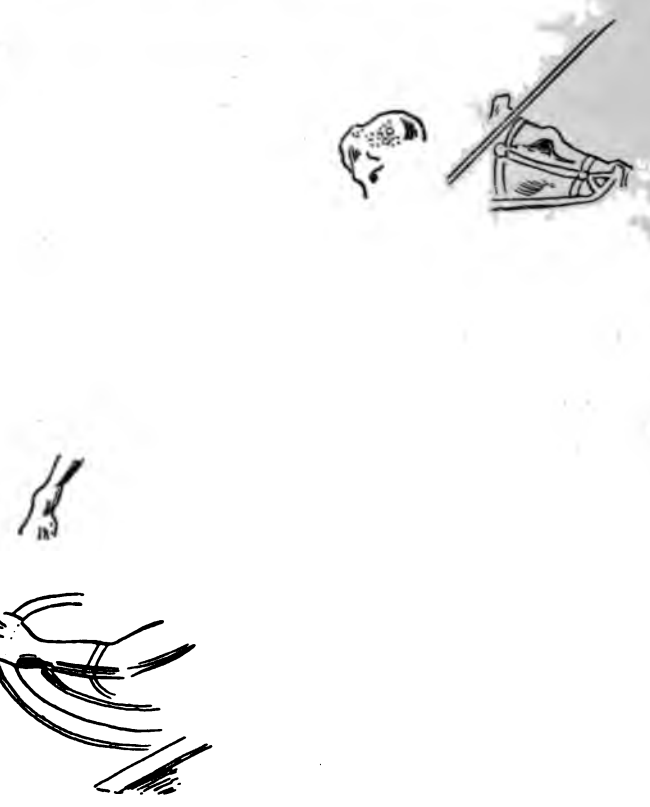


Fig. 4.

se baissant pour percer de sa javeline un Oriental étendu par terre, dont le bras et le bouclier sont conservés (fig. 4). La présence de ce cavalier, tête nue, derrière Alexandre, suffirait à démontrer la faiblesse d'un des arguments que l'on invoque depuis le XVIII[e] siècle, en rappelant qu'Ale-

xandre perdit son casque au passage du Granique et que précisément le cavalier de Naples apparaît la tête découverte et les cheveux flottants. C'est une variante souvent introduite dans les batailles et qui n'a pour but que de diversifier un peu l'uniformité d'aspect chez les combattants.

Sur un sarcophage et deux coffrets cinéraires étrusques qui représentent le même épisode de la campagne d'Alexandre, on retrouve encore les deux personnages principaux, le roi accourant à toute bride et le seigneur perse qui se défend sur son cheval abattu [1]. Le cavalier qui lance un coup de pointe, avec sa lance abaissée, figure aussi sous une forme grossière, à l'arrière-plan, sur les deux reliefs étrusques.

Il reparaît, avec plus de netteté encore, dans un monument récemment publié qui reproduit, avec quelques variantes, le même original que la mosaïque de Naples. C'est un petit skyphos de terre cuite, orné de figures en relief et portant l'estampille du potier Popilius, que l'on place vers la fin du III[e] siècle avant J.-C.[2] Si cette évaluation est exacte, ce vase serait la copie la plus rapprochée en date du modèle hellénistique et il aurait, par conséquent, une très grande importance. Pour le sujet qui nous occupe je le trouve décisif et je m'étonne que le rapprochement ait échappé à M. Hartwig, à qui nous devons ce document. Bien que le cheval soit plus fortement cabré et que le cavalier tienne en main une lance, comme sur la mosaïque, au lieu d'un glaive, l'analogie est frappante entre le

[1] *Wiener Vorlegeblätter*, série IV, pl. 8, n° 2 (= *Annali Inst.*, 1857, pl. N), n[os] 3 et 4 (= Conestabile, *Mon. di Perugia*, IV, pl. 25, 2 et 26, 2).

[2] Hartwig, dans les *Römische Mittheilungen*, XIII, 1898, p. 399. Le vase appartient aujourd'hui au Musée de Boston; cf. *XXIV Ann. Report*, Boston, 1900, p. 87; Th. Schreiber, *loc. cit.*, p. 289; Bernoulli, *loc. cit.*, p. 101.

bronze de Naples et le cavalier qui, sur le skyphos, accom-
ne Alexandre. Il a aussi la tête nue et il se détourne
ite pour achever un blessé assis par terre ; la courte
que étalée sur les cuisses, les plis du manteau rejeté
rrière complètent la ressemblance (fig. 5).

Fig. 5.

En résumé, comme on peut en juger par les croquis qui accompagnent notre article, trois monuments importants, le Sarcophage de Constantinople, la Mosaïque de Naples, le Vase de Popilius, s'accordent à nous montrer, *dans une attitude tout à fait semblable à celle du bronze de*

Naples, non pas Alexandre lui-même, mais un ἑταῖρος ou un simple cavalier de la *turma Alexandri*. Deux autres documents, plus secondaires, relèguent le même motif à l'arrière-plan [1].

L'objection « psychologique » qu'avait suggérée, *a priori*, la pose du personnage, se trouve donc fortifiée par ces rapprochements, et je pense que nous devons, d'accord avec MM. Arndt et Schreiber, effacer le bronze de Naples de la liste des portraits authentiques d'Alexandre. Il est, si je puis dire, une interpolation dans les textes de l'histoire de l'art relative au conquérant macédonien. Imaginons qu'au lieu d'être connu depuis si longtemps, on découvre aujourd'hui le cavalier d'Herculanum. Viendrait-il à l'idée d'aucun archéologue d'en faire un Alexandre, comparaison faite avec tous les monuments qui indiquent la vraie place et le sens de cette figure, *à côté d'Alexandre ou derrière lui* ? C'est donc par l'effet d'une tradition séculaire, par une habitude d'esprit, que nous conservons à ce bronze son antique dénomination. Il faut se résoudre à la changer.

En terminant, un mot sur l'interprétation du bronze de Naples considéré par les uns comme une copie de l'ex-voto de Lysippe [2], par d'autres comme une reproduction du *proelium equestre* de son fils Euthycratès. Je ne crois pas que personne ait encore songé à tirer argument du support, de forme très particulière, qui soutient les che-

[1] Le même type s'est perpétué dans la céramique romaine où il s'oppose au motif du cavalier lancé et pointant son arme en avant ; cf. J. Déchelette, *Les vases céramiques ornés de la Gaule romaine*, II, p. 33, nos 156, 157 ; de Ujfalvy, *Le type physique d'Alexandre*, p. 169, fig. 76. Il est aussi dans la plastique appliqué à d'autres personnages, par exemple à des Amazones ; de Ujfalvy, p. 77, fig. 25 ; cf. Bernoulli, *loc. cit.*, p. 101.

[2] On a parlé d'une heureuse observation de M. L. Curtius qui prouverait le rapport du bronze avec l'ex-voto de Lysippe (Bernoulli, p. 100, note 1). Mais je ne sache pas que cette observation ait été publiée.

vaux dans les deux bronzes trouvés ensemble à Herculanum, la statuette du prétendu Alexandre et le cheval libre dont nous avons parlé (voir les figures 1 et 2). Il est évident que ce support est *une rame* antique, avec une palette délicatement ciselée et découpée, ou, pour mieux dire, l'*aviron servant de gouvernail* à l'arrière des bateaux, tel qu'on peut le voir sur de nombreux monuments d'époque romaine[1]. Il est donné aussi à la Vénus marine, l'Aphrodite Euploia, ou à la Fortune, que l'on voit s'appuyer d'une main sur cet accessoire pour symboliser leur rôle de protectrices des navigateurs[2]. Est-il étonnant que pour commémorer le passage d'un fleuve, l'artiste ait songé à cette forme ? N'était-ce pas une façon ingénieuse de rappeler que le combat du Granique ne fut pas une charge de cavalerie ordinaire, mais que le fleuve à franchir, d'abord par les cavaliers, ensuite par l'armée entière, avait été une des grosses difficultés à vaincre. Les meilleurs conseillers du roi se montrèrent effrayés de cette entreprise qu'ils considéraient comme très périlleuse[3]. Il y a donc là une explication assez séduisante, soit que l'on considère l'aviron comme une allusion aux embarcations qui, une fois la rive débarrassée des ennemis par la cavalerie, transportèrent le gros de l'armée[4],

[1] Voy. par exemple BAUMEISTER, *Denkmäler*, article *Seewesen* de M. ASSMANN, fig. 1684, 1691, 1696, 1697; SAGLIO, *Dict. des Antiquités*, fig. 5273, 5274.

[2] BABELON et BLANCHET, *Bronzes antiq. Cab. méd.*, n° 249 ; SAGLIO, *ibid.*, fig. 3241 et suiv.; DE RIDDER, *Coll. de Clercq.*, III, n°s 308 et suiv.

[3] Plutarque, *Alex.*, 16.

[4] Nulle part, ni dans Plutarque, ni dans Arrien, ni dans Diodore, il n'est question d'un gué. Pourtant il est probable que le fleuve était là moins profond qu'ailleurs et plus propre au passage, puisque l'armée des Perses s'y était postée, attendant l'ennemi. D'après Plutarque (*Alex.*, 16), Alexandre eut à lutter contre le courant qui l'emportait et faillit se noyer. Il est donc vraisemblable qu'ont eut recours à des embarcations ou à des radeaux pour faire

soit qu'il apparaisse comme un symbole du fleuve lui-même [1].

Mais, dira-t-on, les statues originales de bronze étaient-elles munies de ce support qui semble assez disgracieux ? Je le crois, car on ne voit pas quelle raison le copiste aurait eue de modifier l'attitude du modèle, de façon à rendre nécessaire un accessoire de ce genre. Si l'attitude a été bien rendue, il est clair que le soutien était indispensable. J'ai pris sur ce point l'avis de sculpteurs et d'hommes du métier, en présence du moulage que possède le Musée de l'École des Beaux-Arts. Tout le poids du cavalier portant en avant sur la partie du cheval dressée en l'air, les minces sabots des deux pieds de derrière seraient tout à fait insuffisants pour résister à la tension et céderaient sous l'effort. A plus forte raison, dans des statues de grandeur naturelle, le contrefort a dû nécessairement intervenir. On remarquera d'ailleurs qu'un soutien analogue est donné à une statuette d'Amazone à cheval, trouvée dans les mêmes fouilles d'Herculanum [2] : la longue tige se termine en buste de divinité féminine, sans doute d'Artémis, qui ferait allusion

passer l'infanterie. Pour comprendre avec quelle promptitude les soldats en campagne improvisaient les moyens de passer un fleuve rapide, il faut lire dans Tite-Live (XXI, 26, 27) le passage du Rhône par Annibal. Voyez aussi le passage de l'Hydaspe enflé par les pluies (Plutarque *Alex.*, 60); il est dit qu'Alexandre et ses soldats se servirent de radeaux (σχεδίαι).

[1] M. Lehnerdt dit dans le *Lexikon der Mythologie* de Roscher (I, p. 1492) que, sur les monnaies d'époque hellénistique et romaine, les figures de fleuves couchés ont pour attributs l'urne, la touffe de roseaux, la corne d'abondance, et que *la navigabilité est indiquée par une rame* ou une proue de navire. Mes collègues MM. Babelon et Th. Reinach me disent que, sur les monnaies, la proue apparaît, en effet, souvent, mais que le gouvernail ou aviron est au contraire absent ou représenté d'une façon douteuse et contestable sur des exemplaires usés, où l'on a pu prendre les tiges de roseaux pour un accessoire de ce genre.

[2] *Bronzi di Ercolano*. II, pl. LXIII, LXIV ; Brunn-Bruckmann, *Denkmäler*, pl. 355.

au caractère du personnage représenté. Ce n'est donc pas un exemple isolé.

Si toutefois je ne donne à l'hypothèse fondée sur la présence de l'aviron qu'une forme dubitative, c'est que nous ne savons pas exactement quelles ont été les restaurations exécutées sur ces bronzes au XVIII[e] siècle. Nulle part, dans les notices anciennes, il n'est question de pièces ajoutées. Il est dit seulement que le cheval libre et nu, sans cavalier et sans housse, fut trouvé en morceaux[1]. Si l'on est muet sur l'autre statuette, n'est-ce pas que celle-ci fut recueillie en bon état? Il est évident toutefois, d'après les pièces mêmes, que certaines réparations ont été faites. Jusqu'où ont-elles été poussées? M. Arndt se demande si le frein et la queue du cheval, l'épée du cavalier, le socle et le support en forme de rame sont bien antiques? Je me suis adressé à la direction du Musée de Naples pour demander qu'on voulût bien examiner de près cette question. N'ayant pas reçu de réponse, je me contente de soumettre le problème à ceux qui auraient le loisir d'étudier sur place les originaux.

Je viens de mentionner la découverte à Herculanum d'un troisième bronze qui n'est pas sans analogie avec les précédents: la statuette d'Amazone à cheval, dans une attitude qui rappelle celle du cavalier de Naples, mais droite et dardant la lance en avant. Le style en est assez différent et les dimensions un peu plus grandes, ce qui exclut l'idée de la rattacher au même ensemble. On pour-

[1] *Bronzi di Ercolano*, II, p. 251. Je ne peux pas supposer, avec M. Arndt, *loc. cit.*, nos 487 et 488, que cette statuette-là aurait pu être celle d'Alexandre. Le cheval ne porte pas de harnachement ni de housse; il est moins richement orné que l'autre. M. Bernoulli pense avec plus de raison (*loc. cit.*, p. 100) que ce serait la monture d'un cavalier blessé ou tombé.

rait seulement se demander si ce serait un morceau isolé du *proelium equestre* d'Euthycratès? Un riche amateur romain aurait-il voulu posséder et mettre côte à côte les copies réduites des deux groupes célèbres du père et du fils? Mais nous risquerions ici de glisser sur une pente trop facile et nous ne pousserons pas plus loin les conjectures.

E. POTTIER.

GANYMÈDE DE SARTIGES

(LACT)

UN GANYMÈDE DE L'ÉCOLE DE PRAXITÈLE

Le comte Eugène de Sartiges, qui fut ambassadeur de France à Rome de 1864 à 1868, avait débuté, en 1830, comme attaché d'ambassade dans la même ville et occupé successivement des postes diplomatiques au Brésil, en Grèce, à Constantinople, en Perse, en Amérique et en Hollande. Quand je le connus vers 1890 à Paris, où il vivait depuis longtemps dans la retraite, M. de Sartiges possédait une intéressante collection d'antiquités, acquises les unes en Grèce et à Rome, les autres dans l'Amérique du Sud. Je publiai dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1er octobre 1891, p. 265) une statuette en terre cuite de Dionysos, qu'il avait achetée à Athènes et qui me parut reproduire un type de Praxitèle; cette figurine a depuis été donnée au Musée du Louvre. Je m'entremis aussi pour faire acquérir par le Musée une petite collection de statuettes et de reliefs attiques que M. de Sartiges avait formée à Athènes, entre 1838 et 1843. Suivant le catalogue sommaire qui en a été dressé [1], ce lot comprend quelques figurines en albâtre, matière qui fut employée par la statuaire à l'époque romaine, mais surtout, sinon à titre

[1] *Bulletin des Musées*, 1891, p. 197; cf. *Chroniques d'Orient*, t. II, p. 87 et le *Catalogue sommaire des marbres du Louvre*, p. 195.

exclusif, en Égypte[1], d'où beaucoup de bustes et de sculptures en albâtre paraissent avoir été exportés en Italie.

Après la mort de M. de Sartiges, j'eus l'occasion, grâce à l'amitié des siens, d'examiner de près les objets très divers conservés dans les vitrines de la maison qu'il habitait rue de l'Élysée. Je remarquai alors, pour la première fois, une statuette fragmentée en albâtre de couleur ambrée, haute de 0m,16 seulement, dont le style et le sujet éveillèrent mon attention. M. le vicomte Louis de Sartiges voulut bien me la prêter ; j'en fis exécuter un moulage qui est conservé au Musée de Saint-Germain (n° 49,401) et d'après lequel a été gravée notre planche I.

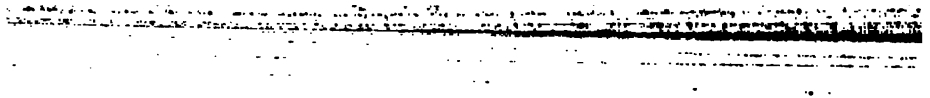
J'ignore si ce fragment a été acheté par M. de Sartiges en Grèce ou à Rome ; mais cela importe peu, car un objet d'aussi petite dimension a pu, dès l'antiquité, passer facilement d'un pays à l'autre. Je suis disposé à croire qu'il a été sculpté en Égypte, comme tant de statuettes en marbre que l'on découvre dans ce pays et sur lesquelles j'ai déjà maintes fois insisté[2], parce que j'y vois des copies assez exactes, répondant à nos « réductions » modernes, des statues célèbres de l'antiquité, en particulier des œuvres attiques du IVe siècle. Déjà M. Amelung avait justement signalé, dans l'art grec et gréco-romain de l'Égypte, la continuation de l'école de Praxitèle[3] ; mais à côté des artistes indépendants qui s'inspiraient, plus ou moins librement, de cette école, il y avait une foule d'artisans plus humbles qui en copiaient en petites dimensions les monuments. Les papyrus ont montré que des images

[1] Saglio, *Dict. des Antiquités*, s. v. *Alabaster*, p. 176.

[2] *Revue arch.*, 1903, I, p. 232, 388 ; 1904, I, p. 374.

[3] Amelung, *Bullettino comunale*, 1897, t. XXI, p. 110 ; cf. mon *Recueil de têtes*, p. 144, 163, 218.

GANYMÈDE DE SARTIGES
(DOS)



d'Aphrodite étaient souvent données en cadeaux de noces et figuraient parmi les objets dotaux[1]. L'abondance extrême de ces statuettes dans la Basse-Egypte — on en connaît aujourd'hui plusieurs centaines — prouve que la fabrication en a été très active et s'est prolongée longtemps dans la même région.

Le Ganymède de Sartiges offre une analogie évidente avec l'Hermès de Praxitèle à Olympie; mais l'original dont il dérive doit représenter un développement ultérieur du même type. Il y a plus de mollesse, les muscles sont plus enveloppés, les contours plus arrondis. C'est là précisément un des caractères que l'on a déjà signalés dans les œuvres de la sculpture gréco-égyptienne; l'original peut avoir été sculpté en Attique vers la fin du IV^e^ siècle ou, en Égypte même, par quelque artiste *atticisant*.

Il existe deux statues de marbre qui reproduisent le motif du Ganymède de Sartiges et en sont comme des restaurations; l'une est aux Uffizi à Florence (n° 308)[2], l'autre à Newby-Hall en Angleterre (n° 5)[3]. Mais la seconde, au dire de M. Michaelis, n'est qu'une copie moderne de la première et doit, par suite, être négligée[4]. Quant à la statue de Florence, on est d'accord pour y voir un torse d'Apollon, arbitrairement restitué en Ganymède par Benvenuto Cellini[5]. Si cela devait être admis sans conteste, il faudrait que l'albâtre de la collection Sartiges fût l'œuvre d'un

[1] *Corp. Pap. Raineri*, t. I, p. 124.

[2] Clarac l'a publiée d'après une gravure retournée (*Répertoire*, I, 191, 6); on en vend une bonne photographie d'Alinari.

[3] *Répertoire*, I, 193, 4.

[4] Michaelis, *Ancient marbles*, p. 524.

[5] Cf. Overbeck, *Zeus*, p. 600 : « *Zu streichen aus der Reihe der statuarischen Darstellungen des Ganymedes ist der bekanntlich erst von Benvenuto Cellini zu einem Ganymedes restaurierte Torso des Florentiner Museums.* »

faussaire moderne ; or, cette conclusion me semble absolument invraisembable. Non seulement, en effet, les cassures sont bien antiques, mais la surface de l'albâtre porte des traces indubitables d'usure et de vétusté. Comment d'ailleurs supposer qu'un artiste moderne, ayant sous les yeux le Ganymède de Florence, se fût contenté d'en copier par à peu près un fragment, moins la tête, reproduisant ainsi une statuette sans valeur vénale et dont l'importance pour l'histoire de l'art n'est révélée que par le présent travail ?

Sur la statue de Florence, nous avons le témoignage même de Benvenuto Cellini. En 1570, Stefano Colonna de Palestrina avait fait cadeau d'un torse antique à Cosme de Médicis. Un dimanche, après-dîner, Cellini se rendit au palais ; le duc, dès qu'il l'aperçut, cria au sculpteur d'être le bienvenu, parce qu'il avait reçu à l'instant une caisse de Stefano de Palestrina et qu'il voulait l'ouvrir pour en examiner le contenu. Benvenuto ouvrit la caisse et dit au duc : « Voilà une figure de marbre grec, représentant un enfant, qui est d'un admirable travail. Je ne me souviens pas d'avoir vu, parmi les antiques, un marbre aussi achevé que celui-là ; je m'offre d'y ajouter la tête, les bras et les pieds ; je veux aussi sculpter un aigle, pour qu'on puisse appeler cette statue un Ganymède. » Le duc accepta la proposition [1].

L'histoire de Benvenuto Cellini a trouvé créance. « Le beau Ganymède de la galerie du Grand Duc, écrivait Visconti [2], n'est devenu tel que par le travail de Benvenuto

[1] Benvenuto Cellini, *Mémoires*, trad. de Goethe, IV, 5 (p. 44 de l'éd. de 1840) : le passage est cité dans les *Gipsabgüsse* de Friederichs-Wolters, p. 586.

[2] Visconti, *Musée Pie-Clémentin*, éd. de Milan, t. II, p. 252.

GANYMÈDE DE SARTIGES
(PROFIL)

Cellini, qui s'est plu à donner cette expression et ce caractère à un tronc de statue antique qui manquait non seulement d'attributs distinctifs, mais même de toutes ses extrémités. » M. Dütschke[1] indique ainsi les restaurations : « La base avec l'aigle, l'objet posé sur le sol, les pieds presque entièrement, les deux bras, le col et la tête. » Comme Friederichs, il suppose que la partie antique est un torse d'Apollon ; M. Amelung ajoute qu'il s'agit d'une réplique de l'*Apollino*, c'est-à-dire de l'Apollon praxitélien de la *Tribune* de Florence[2]. Précisément, il existe aux Uffizi une autre statue représentant Ganymède avec l'aigle[3], à propos de laquelle M. Amelung fait observer que le corps de l'éphèbe est une imitation, datant probablement de la fin du IV^e^ siècle, de l'Apollon Sauroctone de Praxitèle. Ainsi Benvenuto Cellini aurait été singulièrement bien inspiré en transformant un torse praxitélien en Ganymède, puisqu'un autre torse praxitélien a subi, dans l'antiquité, une adaptation analogue !

Cellini, en présence d'un torse d'éphèbe sans attributs, n'avait aucune raison d'en faire un Ganymède plutôt qu'un Apollon ou un Bacchus. Il est possible que, dans la statue des Uffizi, l'aigle soit entièrement de sa main ; mais, s'il l'a placé là, c'est qu'il en subsistait au moins des traces, peut-être même une partie considérable. Les restaurateurs de la Renaissance ont souvent procédé ainsi ; quand une partie de l'original ne se prêtait pas à la restauration, ils l'enlevaient et la remplaçaient par une sculpture nouvelle. Je crois donc que Cellini, à son habitude, s'est vanté. Il a proposé de restituer la statue en Ganymède parce que

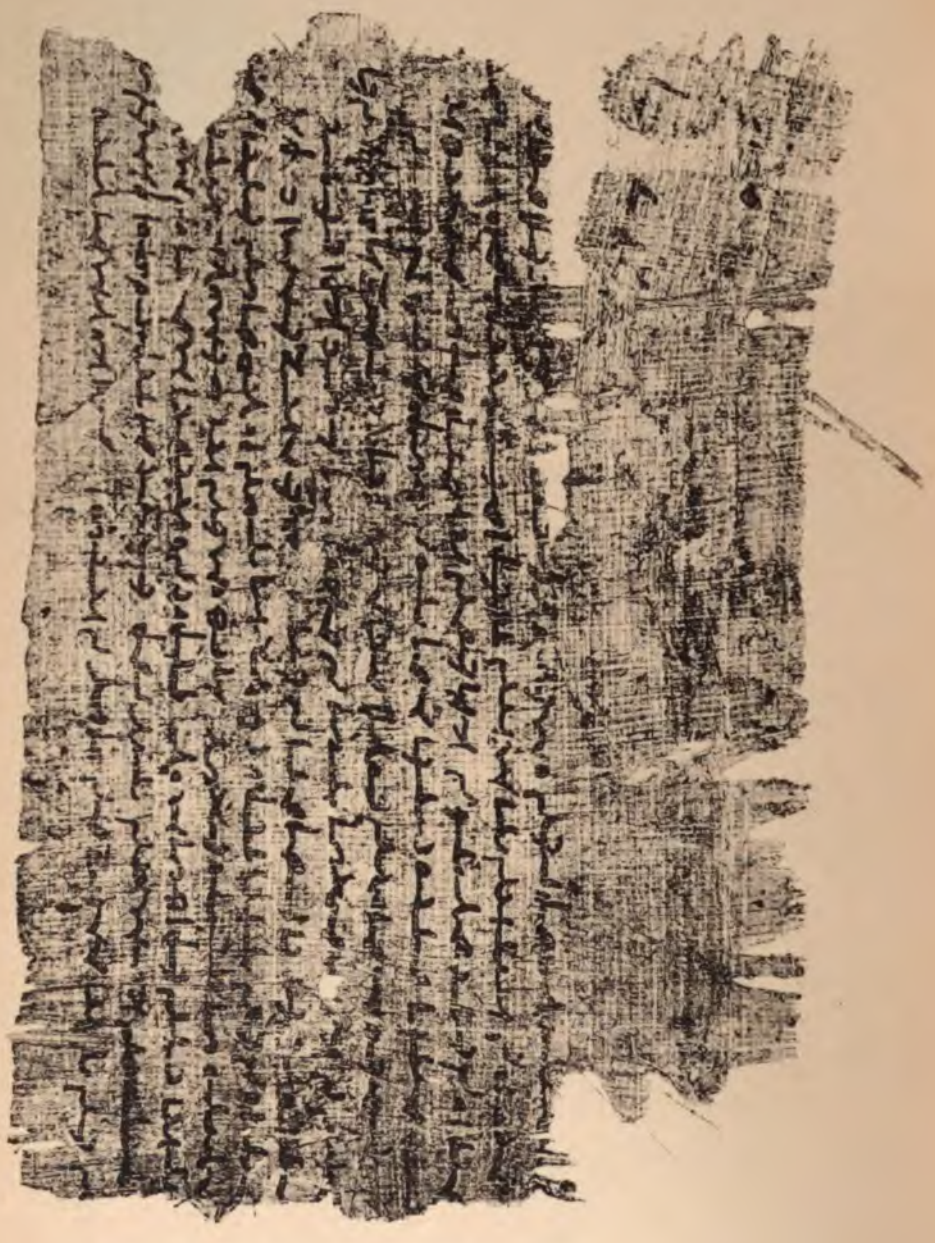
[1] Dütschke, *Antike Bildwerke*, t. III, p. 235, n. 532.
[2] Amelung, *Führer in Florenz*, p. 93, n° 142.
[3] *Ibid.*, p. 36, n° 51.

les restes de l'aigle lui indiquaient qu'elle avait représenté Ganymède ; s'il ne l'a point dit, c'est qu'il avait fait disparaître ces restes et parce que le mérite de la restitution devait sembler d'autant plus éclatant qu'il en tirait la conception de son cerveau.

Les textes ne nous ont point appris l'existence de statues de Ganymède dans l'école de Praxitèle, continuée par ses fils ; mais il est certain que le motif de Ganymède au repos, à côté de l'aigle, remonte au IV^e^ siècle et il saute aux yeux que ce motif est praxitélien[1]. Que l'original ait été créé par le maître ou par un de ses élèves ou imitateurs, c'est ce qu'il est évidemment impossible de décider ; mais le fait que le fragment de Sartiges est bien antique, joint au témoignage de la réplique restaurée de Florence, ne permet pas de douter, à mon avis, qu'un original de l'école praxitélienne ait servi de modèle commun à ces deux morceaux.

[1] On peut se figurer Ganymède au repos, le bras droit levé, la main appuyée sur la tête, posant la main gauche abaissée sur le col de l'aigle, qui lève la tête vers lui dans un mouvement de confiante affection. C'est le pendant, c'est presque la transcription du motif d'*Apollon lycien* accosté de son griffon familier. (*Répertoire*, I, 243, 5.)

SALOMON REINACH.



FAC-SIMILÉ DU PAPYRUS XXXV DE MAGDOLA

LES JUIFS D'ALEXANDRONÈSE

Dans la série si intéressante des papyrus ptolémaïques découverts par MM. Jouguet et Lefebvre à Magdola et publiés par eux avec tant d'empressement et de savoir dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, il en est un qui me paraît mériter une attention particulière en raison des personnages de nationalité et de religion variées qu'on y voit figurer : c'est celui auquel ils ont donné le numéro XXXV[1]. Dès la première lecture que j'en ai faite, il m'a semblé que ce document comportait une restitution un peu plus complète que celle qu'ont proposée les éditeurs, et d'un sens un peu différent. J'ai fait part de mes idées à M. Jouguet ; il les a approuvées et a bien voulu faciliter ma tâche de reviseur, d'abord en me laissant longuement manier le papyrus, pendant une visite à Lille, ensuite en m'envoyant le document à Paris pour le faire photographier. C'est cette photographie et mon nouvel essai de restitution que je place aujourd'hui sous les yeux des lecteurs et du respecté savant auquel sont dédiées ces pages ; je suis heureux d'offrir cette modeste contribution à la gerbe qui lui apporte les vœux de tant d'amis des bonnes lettres, dont il a su faire, par ses travaux excellents et son loyal caractère, ses amis particuliers.

[1] *Bull. corr. hellén.*, XXVII (1903), p. 199.

I

Le feuillet de papyrus sur lequel est inscrit notre document (« momie △, tête, n° d'inventaire 166 ») mesure 0m105 de hauteur, 0m157 dans sa plus grande largeur, 0m130 dans la plus petite. Il est intact dans le sens vertical et faiblement ébréché à droite ; mais à gauche il a subi, dans toute sa hauteur, un arrachement considérable dont les proportions ne peuvent être déterminées que par l'étude du texte. Disons tout de suite que l'étendue de la lacune admise par les premiers éditeurs est sensiblement trop faible. En effet, la première ligne, outre l'adresse sacramentelle Βασιλει Πτολεμαιωι χαιρειν, qu'ils ont naturellement rétablie, devait renfermer le nom et le patronymique du pétitionnaire et un participe signifiant « domicilié, » puisque la partie intacte du texte commence avec les mots... ων εν τηι Αλεξανδρου νησωι. D'autre part l'auteur du placet est sûrement une femme, puisqu'on lit à la l. 4 αισθομενης δ' εμου ; ainsi la syllabe ων qui termine le dernier mot manquant de la ligne 1 ne saurait être la finale d'un participe présent en ων ou en των qui supposerait un sujet masculin. La seule restitution possible est donc των κατοικουσ]ων que nous lisons d'ailleurs dans le n° XXXIII de MM. Jouguet et Lefebvre : Φιλιστα Λυσιου των κατοικουσων εν Τρικωμιαι αδικουμαι etc. Dès lors la première ligne tout entière se restitue sûrement ainsi :

Βασιλει Πτολεμαιωι χαιρειν· Ν..... Ν.... . των κατοικουσ]ων εν τηι Αλεξανδρου νησωι αδικουμαι υπο

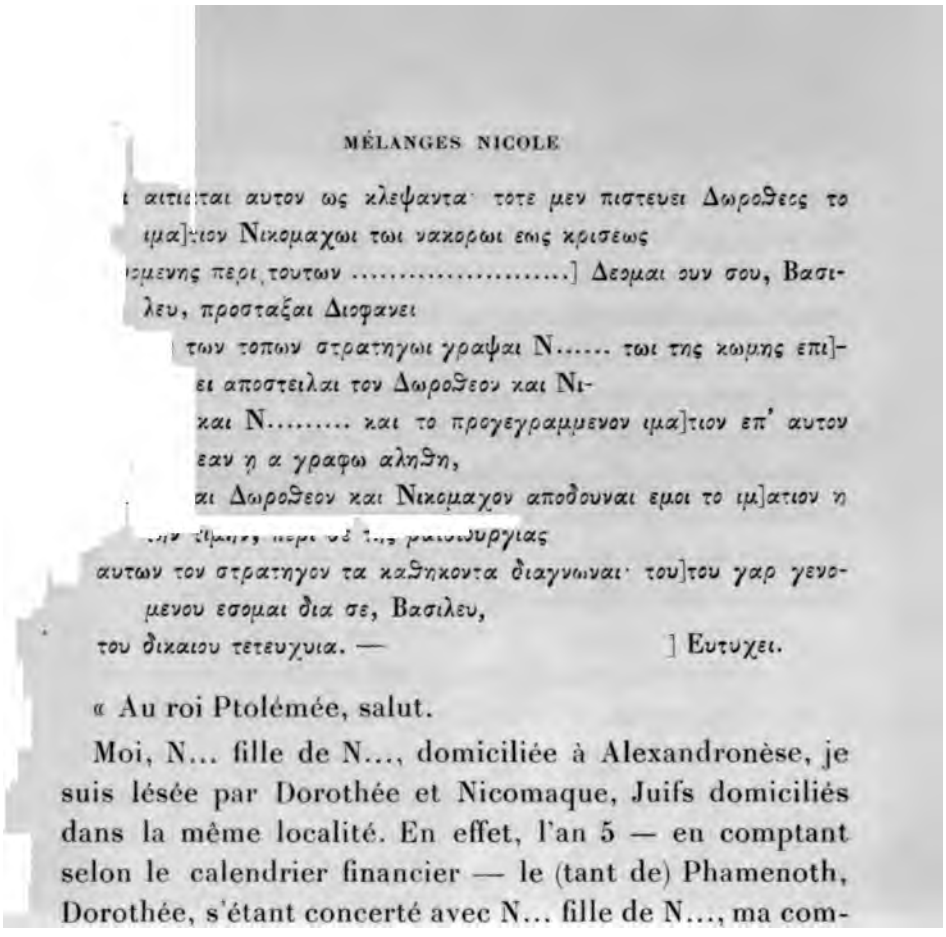
Le seul point incertain est la longueur du nom et du patronymique de la plaignante ; on sera très modéré en évaluant à 7 lettres en moyenne chacun de ces noms. Le

nombre des lettres restituées dans la l. 1 s'élève ainsi à 50, le nombre des lettres conservées à 33 seulement, et comme la déchirure est à peu près verticale, on voit que nous avons, dans chaque ligne, perdu presque les $^5/_8$ du texte. Cette constatation nous oblige à présenter nos compléments avec une extrême réserve ; excepté lorsqu'ils sont supportés par des formules stéréotypées ou des analogies décisives, ils ne peuvent prétendre qu'à une modeste probabilité. C'est déjà beaucoup si nous réussissons à déterminer le sens général du morceau ; dans le détail, des éléments essentiels doivent forcément nous échapper.

Après ces précautions, qui n'ont rien d'oratoire, je donne sans autre préambule mon essai de restitution, suivi d'une traduction et d'un bref commentaire, où je chercherai à justifier brièvement, ligne par ligne, mes propositions, en tant qu'elles s'écartent de celles des premiers éditeurs.

II

Βασιλει Πτολεμαιωι χαιρειν· Ν..... Ν..... των κατοικουσ]ων εν
τηι Αλεξανδρου νησωι αδικουμαι υπο
Δωροθεου και Νικοραχου Ιουδαιων των κατοικουντων την α]υτην
κωμην· του γαρ ē L, ως αι προσοδοι, Φαμενω[θ
quantième ο Δωροθεος, αμα? Ν..... Ν.....] τηι συνεριθωι
μου προσνεησας, ιματιον μου
ο αποδυσαμενη εισηλθον εις το λινυφαντειον ελαβε και] αυτο ωιχετο
εχων· αισθομενης δ' εμου, κατε[φυ-
γεν ο Δωροθεος και κατεθετο το προγεγραμμενον ιμ]ατιον εν τηι
προσευχηι των Ιουδαιων, επιλαβ[ων
μαρτυρας ως ειη αυτου τινας των Ιουδαιων των κατα τους το]πους.
Επιπαραγινεται δε Λητζελμις (εκατονταρουρος)



ι αιτιε:ται αυτον ως κλεψαντα· τοτε μεν πιστευει Δωροθεος το
ιμα]τιον Νικομαχωι τωι νακορωι εως κρισεως
ομενης περι τουτων .....] Δεομαι συν σου, Βασι-
λευ, προσταξαι Διοφανει
των τοπων στρατηγωι γραψαι Ν..... τωι της κωμης επι]-
ει αποστειλαι τον Δωροθεον και Νι-
και Ν..... και το προγεγραμμενον ιμα]τιον επ' αυτον
εαν η α γραφω αληθη,
αι Δωροθεον και Νικομαχον αποδουναι εμοι το ιμ]ατιον η
[illegible]
αυτων τον στρατηγον τα καθηκοντα διαγνωναι· του]του γαρ γενο-
μενου εσομαι δια σε, Βασιλευ,
του δικαιου τετευχυια. —] Ευτυχει.

« Au roi Ptolémée, salut.

Moi, N... fille de N..., domiciliée à Alexandronèse, je suis lésée par Dorothée et Nicomaque, Juifs domiciliés dans la même localité. En effet, l'an 5 — en comptant selon le calendrier financier — le (tant de) Phamenoth, Dorothée, s'étant concerté avec N... fille de N..., ma compagne d'atelier, s'empara de mon manteau que j'avais enlevé pour entrer dans la fabrique de toile de lin et partit en l'emportant. Comme je m'en aperçus, Dorothée prit la fuite et alla déposer le susdit manteau dans la synagogue des Juifs, prenant à témoin quelques-uns des Juifs qui étaient sur les lieux, que l'objet était bien à lui. Survint Lézelmis, possesseur d'un lot de cent aroures, qui l'accusa d'avoir volé le manteau ; sur quoi Dorothée confia l'objet au sacristain Nicomaque, jusqu'à ce que l'affaire eût été jugée.

Je te supplie donc, ô Roi, d'ordonner à Diophanès, préfet du département, d'écrire à N....., commissaire de police de notre village, qu'il lui envoie Dorothée, Nico-

maque, et le susdit manteau, et, si mon récit est conforme à la vérité, de contraindre Dorothée et Nicomaque à me restituer le manteau ou son prix ; quant au larcin commis par ces hommes, le préfet prononcera la peine convenable. Cela fait, ô Roi, j'aurai, par toi, obtenu justice.

Sois prospère. »

Commentaire.

1. Pour la restitution de cette ligne, voir les observations préliminaires. Alexandronèse est une localité bien connue de la division de Thémistès dans le nome Arsinoïte, donc à une distance considérable de la nécropole où ont été trouvés les papyrus Jouguet. On trouvera réunis les textes concernant cette bourgade dans Wessely, *Topographie des Faijûm,* (Vienne, 1904), p. 33[1]. On a déjà voulu y signaler un Juif : le nommé Ἡρώιδης Θεοδώρου, *Petrie Papyri,* II, 43 a, l. 24. Mais cette opinion de P. Meyer, *Heerwesen,* p. 34, note 122, ne repose sur aucune raison sérieuse, le nom Hérode étant inusité chez les Juifs avant le roi de ce nom.

2. MM. Jouguet et Lefebvre restituent simplement ὑπο[Δωροθέου ... ος κατοικει την α]υτην κωμην. Mais outre que ce supplément est trop court, il semble bien que, dans l'opinion de la plaignante, Nicomaque soit véritablement le complice du voleur principal, puisqu'il a accepté le rôle de dépositaire ou de receleur de l'objet volé.

[1] Elle est encore nommée plusieurs fois dans les nouveaux fragments des papyrus Petrie publiés par Mahaffy et Smyly, *On the Flinders Petrie Papyri,* 1905 (Royal Irish Academy, Cunningham memoirs, XI).

L'expression ὡς αι προσοδοι s'est déjà rencontrée dans les *Petrie Papyri*, I, 28, 2 et Mahaffy-Smyly, *On the Petrie papyri*, p. 8 et n° 58, *c-d* ; le plus précis de ces documents est ainsi daté : Βασιλευοντος Πτολεμαιου του Πτολεμαιου και Αρσινοης θεων αδελφων L ια, ὡς δ' αι προσ]οδοι L ιβ .... μηνος Φαμενωθ κε. (Ce texte a déjà été rapproché du nôtre par M. Wilcken, *Archiv für Papyrusforschung*, III, 309.) D'après ces textes, il faudrait conclure qu'au III[e] siècle il y avait deux manières de compter les années régnales, dont l'une, celle du calendrier financier, était en avance d'une année sur l'autre. La différence tenait peut-être à ce que, dans le mode vulgaire de calculer, la dernière année où avait vécu un roi était comptée tout entière à son règne, n'en eût-il régné que quelques mois ; le règne de son successeur ne commençait officiellement qu'au 1[er] Thoth suivant. Au contraire, dans la comptabilité budgétaire et fiscale, l'année commune aux deux règnes était comptée entièrement au roi qui en avait effectivement perçu les impôts, c'est-à-dire ordinairement au second. Plus tard cette différence gênante du langage fut éliminée par l'habitude de formuler ainsi les années à cheval sur deux règnes : εν τωι νδ L ο και α̣ (l'an 54 d'Evergète II qui est aussi l'an 1 de Soter II), *Papyrus Reinach*, n° 11[1].

3-4. La restitution extrêmement incertaine de ces deux lignes est fondée sur l'idée que le vol d'un vêtement de

[1] L'explication proposée par M. Smyly (*Hermathena*, X, 432 = Mahaffy-Smyly, p. 169) est un peu différente ; il entend bien l'année financière comme moi (c'est-à-dire commençant au 1[er] Thoth qui *précède* l'avènement effectif), mais semble croire que l'année régnale vulgaire partait du jour même de cet avènement, de sorte qu'il n'y aurait eu désaccord entre les deux comptes que pendant la partie de l'année comprise entre le 1[er] Thoth et l'anniversaire de l'avènement. Je ne crois pas qu'à aucune époque les années régnales aient été officiellement comptées à partir d'une autre date que le 1[er] Thoth.

femme par un homme ne peut avoir eu lieu que dans un lieu quasi public, où cependant l'usage autorisait la femme à s'en débarrasser. Ce lieu ne peut guère être qu'un établissement de bains ou un atelier. Dans le premier cas on pourrait écrire à la l. 4. (en s'inspirant du pap. Magd. nº 33) ο αποδυσαμενη εισηλθον εις το βαλανειον. J'ai préféré cependant l'hypothèse d'un atelier de tissage, pour justifier la mention de la « compagne de tissage », συνεριθος (cf. Hésychius: συνέριθοι· συννφαίνουσαι, συνεργοί). Sur les λινυφαντεῖα cf. *Tebt.* 5/238; *Magd.*, 36. Quant au rôle de la συνέριθος dans l'affaire il est évidemment très obscur et je lui fais peut-être tort en la soupçonnant de connivence avec Dorothée. Le verbe προσνοήσας, dont on ne connaît aucun exemple certain (voir le *Thesaurus*, s. v.), ne contribue pas à éclaircir la situation. M. Wilcken (art. cité) a proposé de le corriger en προσποήσας mais la lecture est certaine, et, si l'on suppose une faute, la correction προνοήσας me paraît préférable : le délit a été prémédité.

5. Il peut paraître surprenant qu'il y eût une synagogue dans une aussi petite localité qu'Alexandronèse et l'on pourrait être tenté de transporter en conséquence la scène dans une grande ville, par exemple Crocodilopolis, où nous savons qu'il y en avait une (*Tebt.* 86/18) ainsi qu'un λινυφαντεῖον. Mais cela est impossible, car le νακόρος (sacristain) de la synagogue, Nicomachos, est un *habitant* d'Alexandronèse (l. 2). A la fin de la l. 5, les éditeurs proposaient d'écrire επιλα[θων. Mais ce participe ne peut se traduire par « en cachette, » et d'ailleurs sur l'original le β m'a paru à peu près certain.

6. Λήζελμις, comme l'ont bien noté les éditeurs, est un colon thrace (Dumont-Homolle, p. 559). Nous sommes donc dans un canton d'une population très mêlée, formée par

imm ion officielle où des Juifs avaient leur place à des Thraces et des Grecs.

L'expression νακόρος est doublement à remarquer. ord elle traduit par un équivalent grec inédit[1] le *zân* hébreu, jusqu'à présent, ce semble, désigné dans les es par le mot ὑπηρέτης (*Evang. Luc*, 4, 20; Inscr. juive ap. rucci, *Diss. arch.*, II, 166, n° 22). Ensuite, au lieu de rme mmune νεωκόρος, la plaignante emploie la forme ienne , attestée par de très rares exemples épigraphiques (Collitz 3359 Épidaure, 1921 Delphes). Il y a là, ce semble, un indice d'origine; la femme volée est sans doute une dorienne (de Cos ou de Rhodes). En tout cas sa nationalité juive, supposée par les premiers éditeurs, doit être absolument écartée et cadrerait mal avec l'ensemble du récit.

Chose curieuse, le mot νεωκόρος, emprunté à la religion païenne, est aujourd'hui encore employé couramment en Grèce pour désigner non seulement le gardien ou sacristain d'une église orthodoxe, mais encore celui d'une synagogue juive. Le président de la communauté israélite d'une grande ville grecque, à qui je demandais récemment sous quel nom il désignait le *hazzân* du temple, me répondit sans hésitation : νεωκόρος.

8. Il est d'autant plus difficile de suppléer les mots manquant après γενομενης qu'il était d'usage de laisser un blanc plus ou moins étendu entre la narration des faits et la conclusion sacramentelle : δεομαι ουν σου etc.

[1] Josèphe parle quelque part (*Bell. jud.*, I, § 153, Niese) des νεωκόροι du temple de Jérusalem ; mais cette expression (empruntée d'ailleurs probablement à un historien païen) convient mieux aux gardiens d'un temple (ναός) qu'à ceux d'une simple synagogue. Le mot *hazzân* est grécisé par Epiphane (*Haer.*, XXX, 11) sous la forme ἀζανίτης. Le terme *shamash*, plus récent, est à peu près synonyme.

9. Pour la tournure τωι επι των τοπων στρατηγωι (il s'agit du stratège de la μερίς de Thémistès) cf. *Pap. Reinach*, 7/17 : εντυχοντος... τωι επι των τοπων στρατηγωι.

10. Le nom à suppléer après Νικομαχον est-il celui du témoin Lézelmis ou celui de la συνέριθος ?

11-13. Les restitutions de ces lignes sont dues, *mutatis mutandis*, à MM. Jouguet et Lefebvre.

III

La page qu'on vient de lire, malgré l'étendue et l'incertitude des suppléments, enrichit d'un document important le dossier, encore si maigre, de l'histoire des Juifs d'Égypte sous les Ptolémées. Déjà il y a deux ans j'ai eu la bonne fortune de rencontrer au Musée d'Alexandrie et de publier[1] une inscription relative à la plus ancienne synagogue juive d'Égypte actuellement connue, celle de Schédia près d'Alexandrie, contemporaine de Ptolémée III Évergète. Le nouveau texte n'est que d'un petit nombre d'années plus récent. Il appartient, en effet, comme l'ont démontré avec une pleine évidence MM. Jouguet et Lefebvre, à un groupe de papyrus tous contemporains des dernières années d'Évergète et des premières de Philopator. L'an 5 de notre papyrus est donc sûrement l'an 5 de Philopator et les faits dénoncés (Phaophi, an 5) ont eu lieu au mois de mai 217 av. J.-C. Il est curieux de voir à cette époque le judaïsme si répandu dans le Fayoum qu'une bourgade aussi insignifiante qu'Alexandronèse avait déjà sa synagogue (c'est-à-dire au moins dix pères de famille), son *hazzân* et même ses *ganavim*[2].

[1] *Revue des études juives*, XLV, 161.
[2] *Obad*, 5.

Théodore REINACH.

HÉSIODE

ZU HESIODS THEOGONIE

Ὑμεῖς μὲν νῦν χαίρετ', Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
νῆσοί τ' ἠπειροί τε καὶ ἁλμυρὸς ἔνδοθι πόντος.

Diese beiden Verse stehen in unseren Hesiod-Handschriften nicht weit vom Schluss der Theogonie (963 f.) als Uebergang von den Ehen der Götter mit Göttinnen und Heroinen (886-962) zu denen der Göttinnen mit Sterblichen, aus welchen göttergleiche Kinder entsprossen sind. Aber der zweite von ihnen wird seit dem Verdikt, das Chr. G. Heyne ohne Angabe von Gründen über ihn ausgesprochen hat[1], fast allgemein verworfen, und wer ihn nicht verwirft, der ändert ihn entweder oder verweist ihn an eine andere Stelle. Möge der Versuch, diesen Vers, und vielleicht noch einige andere desselben Gedichts, gegen die Angriffe der modernen Kritik zu verteidigen, dem Forscher, der uns vier von der antiken Kritik verworfene Verse der Ἔργα wiedergewonnen hat, als kleine Gabe zu seinem Ehrentag willkommen sein und seine Billigung finden.

[1] *Comment. soc. scient. Gott.*, II, 1779, p. 153, n. x.

Das nach Arndt-Amelungs Einzelverkauf (Nr. 530) mit gütiger Erlaubnis der Bruckmann'schen Verlagsanstalt hier abgebildete Relief, das sich gegenwärtig im Museo nazionale zu Neapel befindet, ist höchst wahrscheinlich die abgetrennte Nebenseite eines Musen-Sarkophags. Der darauf dargestellte bärtige Mann ist durch den Stab (Theog. 30), das Schaf und die Bücherkiste als Hesiod charakterisiert. Näheres über dieses Relief sowie über einen Porträtkopf im Capitolinischen Museum, der, wie Fr. Hauser erkannt hat, dieselben Züge trägt, findet der Leser im *Hermes*, XXXV, 1900, S. 650 ff.

Ein günstiges Vorurteil für die Authentizität des Verses muss es von vornherein erwecken, dass er, wie man jetzt in der vortrefflichen Ausgabe von A. Rzach bequem übersehen kann, nicht weniger als dreimal von jüngeren Dichtern nachgeahmt worden ist. Zwar das wörtliche Zitat des Quintus Smyrnaeus, XIV, 512 *νῆσοί τ' ἤπειροί τε* beweist nicht allzuviel. Bedeutsamer ist, dass Dionysios Periegetes den Epilog seines Gedichts mit einer Umbildung dieses Verses einleitet (1181 f.):

ὑμεῖς δ' ἤπειροί τε καὶ εἰν ἁλί χαίρετε νῆσοι
ὕδατα τ' Ὠκεανοῖο καὶ ἱερὰ χεύματα πόντου κτλ.

Noch wichtiger aber ist die Nachahmung des Kallimachos, *h. in Del.*, 267 *πίονες ἤπειροί τε καὶ αἳ περιναίετε νῆσοι*, namentlich auch wegen des Zusammenhangs des Verses; denn wie bei Hesiod die Anrufung der Olymp-Bewohner, so geht bei Kallimachos die der Erdgöttin, die gleichfalls nicht mit Namen genannt, sondern nur durch ihre Epikleseis bezeichnet wird, unmittelbar vorher:

ὦ μεγάλη πολύβωμε πολύπτολι πολλὰ φέρουσα
πίονες ἤπειροί τε καὶ αἳ περιναίετε νῆσοι,

Worte der Insel Delos, als sie dem neugeborenen Apollon ihre Brust reicht. Das Zusammentreffen ist ein solches, dass Kallimachos den angefochtenen Vers nicht nur gekannt, sondern auch an derselben Stelle gelesen haben muss, wie wir, eine Tatsache, die der Annahme einer Umstellung nicht günstig ist.

An sich ist der Vers untadelig, ja ich behaupte mehr, er ist von grosser Schönheit. « Ihr Eilande, ihr Festländer und dazwischen du salziges Meer. » Lässt sich das aegaeische Meer mit seinen Inseln und Küsten, das einzige Stückchen Erde, das Hesiod kennt und das für ihn die

Erde überhaupt bedeutet, prägnanter und anschaulicher schildern? Und natürlich meint auch bei Kallimachos, obgleich für ihn der Erdkreis bedeutend grösser geworden ist, die Insel Delos mit ihrer Anrede zunächst ihre Nachbarinseln im aegaeischen Meer und die Küsten dieses Meeres.

Also weder der Mangel an antiken Zeugnissen noch der Vers an sich giebt zu Bedenken Anlass. Ich vermute — denn eine Begründung der Athetese habe ich nirgends gefunden —, dass man lediglich an dem Zusammenhang Anstoss genommen hat, in dem er steht. Man scheint es für befremdlich gehalten zu haben, dass zugleich mit den olympischen Göttern und gleichsam als diesen homogene Wesen oder Begriffe die Inseln, die Festlande und das Meer, und zwar das wirkliche Meer, nicht etwa seine göttlichen Herren oder seine göttlichen Bewohner, angeredet werden, zumal der Dichter schon im nächsten Vers wieder zu den Olympiern zurückkehrt: *νῦν δὲ θεάων φῦλον ἀείσατε κτλ.* Daher Heynes Athetese, durch die indessen das Problem nur verschoben wird, denn auch der interpolierende Rhapsode muss sich doch bei dem Vers etwas gedacht haben.

Aber auch mit Aenderungen ist man nicht glücklich gewesen. F. A. Wolf schlug vor: *Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες νήσους τ' ἠπείρους τε καὶ ἁλμυρὸν ἔνδοθι πόντον*, was mit Recht keinen Beifall gefunden hat. Denn wie schon eine solche Erweiterung der homerischen Formel *Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες* (A 18) nicht gerade geschmackvoll sein würde, so ist die Scheidung der Götter nach ihren Wohnsitzen weder dieser Stelle angemessen, noch überhaupt im Geiste der Theogonie; und wenn man sich neben den göttlichen Bewohnern des Olymp auch noch die des Meeres vorstellen kann, wer sind denn die Götter — ein Begriff, der über-

dies nicht ausgedrückt ist, sondern erst aus dem Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες herausgeholt werden müsste — wer sind, fragt man, die Götter, die die Inseln und Festlande inne haben? Etwa solche, die dort Kultstätten haben? Aber das sind ja dieselben wie die Götter des Olymps und des Meeres, und überhaupt würde der Gedanke an bestimmte Kultorte, von denen überdies noch gar nicht die Rede war, etwas Schiefes und Ungehöriges in die Stelle hineinbringen. Entscheidend aber ist, dass durch Kallimachos und Dionysios die Anrede der νῆσοί τ' ἤπειροί τε und des πόντος gesichert und damit jede Ersetzung des Vokativs durch einen anderen Kasus ausgeschlossen ist. Aus demselben Grund ist der Vorschlag Göttlings abzuweisen, der im Uebrigen dem Zusammenhang besser gerecht wird; dieser wollte entweder οἷσιν ὕπ' ἤπειρός τε καὶ ἁλμυρὸς ἔνδοθι πόντος schreiben oder zwischen 963 und 964 den Ausfall eines Verses, etwa οἷς ὕπο πάντ' ἐπὶ γῆς βεβλήατο ἠδ' ὑπὸ γαίης, statuiren, wollte also, an sich recht passend, die Weltherrschaft der Olympier hervorgehoben sehen. Auch würde im ersten Fall die durch die drei oben angeführten Zeugnisse gesicherte Vershälfte νῆσοί τ' ἤπειροί τε eliminiert und zugleich ἔνδοθι beziehungslos werden, im zweiten, abgesehen von der bereits von G. Hermann (*Op.*, VI, 191) gerügten sprachlichen Fassung des ergänzten Verses, zwar das entfernter stehende πάντ' ἐπὶ γῆς durch den dann als Apposition zu fassenden Vers 964 näher ausgemalt werden, nicht aber das näherstehende ὑπὸ γαίης.

Aber auch G. Hermann's eigener Gedanke, den Vers an eine andere Stelle, nämlich in die Typhon-Episode hinter V. 843, zu stellen, ist ganz unannehmbar. Denn wollte man sich auch mit der Gewaltsamkeit dieses Heilmittels befreunden, so würde er doch dorthin noch viel weniger

passen, als, nach der herrschenden Meinung, an seine jetzige Stelle. Dort wird nämlich geschildert, wie Zeus sich gegen den Empörer erhebt: von seinem Donner erdröhnen Himmel und Erde, das Meer und der Weltstrom und die Untererde; dann schreitet er zum Kampf:

ποσσὶ δ' ὑπ' ἀθανάτοισι μέγας πελεμίζετ' Ὄλυμπος
ὀρνυμένοιο ἄνακτος· ἐπεστονάχιζε δὲ γαῖα.

Und hierauf sollte folgen können:

νῆσοί τ' ἠπειροί τε καὶ ἀλμυρὸς ἔνδοθι πόντος?

Nein, vom Donner hat das ganze All wiedergehallt, vom Schritt des Donners dröhnt nur, was sein Fuss berührt; der Olymp gerät in Schwingung und dazu stöhnt die Erde[1]. Und ferner: wie sollte Hesiod nach

νῆσοί τ' ἠπειροί τε καὶ ἀλμυρὸν ἔνδοθι πόντος

mit

καῦμα δ' ὑπ' ἀμφοτέρων κάτεχεν ἰοειδέα πόντον

fortfahren können? Dazu kommt, dass sowohl Kallimachos als Dionysios Periegetes den Vers, wie wir oben gesehen haben, an seiner jetzigen Stelle gelesen haben müssen, und endlich spricht noch etwas sehr wichtiges dagegen, ihn von dieser, sei es durch Athetese, sei es durch Umstellung, zu entfernen. Nach seiner Ausmerzung würde man nämlich lesen:

ὑμεῖς μὲν νῦν χαίρετ', Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες·
νῦν δὲ θεάων φῦλον ἀείσατε, ἡδυέπειαι
Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο,
ὅσσαι δὴ θνητοῖσι παρ' ἀνδράσιν εὐνηθεῖσαι
ἀθάναται γείναντο θεοῖς ἐπιείκελα τέκνα.

[1] Wenn man nicht vorzieht, mit Göttling nach dem homerischen Vorbild, B 95, ὑπὸ δὲ στεναχίζετο γαῖα und der Correktur des Laurentianus E ὑπεστονάχιζε zu lesen.

:r D ıter würde also, V. 963, von den Olympiern Ab-
d ne ımen, um sich gleich im nächsten Vers wieder
ihnen zu wenden; denn es wird doch niemand im
einwenden wollen, dass unter Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
ännlichen Bewohner des Olymp zu verstehen
der dass Hesiod die Göttinnen, von denen er im
Abschnitt erzählt, nicht zu den Olympiern
elmehr zwischen den Göttern, die nach der
ellung, oder sagen wir lieber bei Homer, den
mp bewohnen, und den Göttern des Firmaments, der
le und des Meeres einen Unterschied machen wolle.
ın, um nur zwei entscheidende Beispiele herauszu-
eifen, vorher V. 956 ff. werden Helios und die Okeanine
rerseis genannt, die nach homerischer Anschauung doch
wahrlich keine Olympier sind, nachher V. 1008 ff. Aphro-
e, die doch sicher auf den Olymp gehört. Es kann also
n Zweifel darüber bestehen, dass in der Theogonie
:r Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες, in einem gewissen Gegensatz
zu Homer, alle Götter überhaupt verstanden werden.
Steht nun zwischen Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες und νῦν δὲ θεάων
φῦλα ἀείσατε der Vers νῆσοί τ' ἤπειροί τε καὶ ἁλμυρὸς ἔνδοθι πόντος,
so wird die Seltsamkeit der Anknüpfung etwas gemildert;
aber allerdings nur ein wenig. Sie wird verschleiert, aber
nicht aufgehoben. Ich sollte meinen, der Schluss, zu
dem uns alle bisherigen Erwägungen zwingen, liegt auf
der Hand: V. 964 darf von V. 963 nicht getrennt werden,
wohl aber klappt zwischen V. 963, 964 und dem ganzen
Schluss der Theogonie eine Fuge. Wenn also, wie Arthur
Meyer, *de compositione Theogoniæ Hesiodæ*, p. 86 ff.,
annimmt, sowohl der Katalog der Olympier-Ehen als der
der Liebschaften der Göttinnen spätere Zutaten sein
sollten, so müssten sie doch von zwei verschiedenen

Dichtern stammen und verschiedenen Zeiten angehören.

Besser als V. 965 ff. würden V. 1021 ff. an V. 963-964 anschliessen:

> νῦν δέ γυναικῶν φῦλον ἀείσατε, ἡδυέπειαι
> Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο,

Verse, die sich nur durch die Substitution von γυναικῶν für θεάων von 965 f. unterscheiden und, wie wohl allgemein anerkannt ist, zu den Eoeen überleiten sollen, also relativ jungen Datums sein müssen. Aber dies γυναικῶν φῦλον bildet in der Tat den gesuchten Gegensatz zu Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες, den das θεάων φῦλον, wie oben gezeigt, nicht bildet, und so würde man zu der Ansicht geführt werden, dass wirklich V. 1021 einstmals unmittelbar an V. 964 anschloss, dass somit nicht V. 1021 nach dem Muster von V. 965, sondern umgekehrt V. 965 nach dem von V. 1021 gedichtet ist und dass die V. 960-1018 mit ihren zahlreichen Beziehungen auf das jüngere Epos und der Erwähnung des Λατῖνος (V. 1013) eine Einlage sind, die später fällt als die Verbindung der Eoeen mit der Theogonie.

Soweit wird sich gegen die Schlussfolgerung kaum etwas Triftiges einwenden lassen. Wollte man aber noch weiter gehen und auch die V. 963-964 demselben Redaktor zuschreiben, der die Uebergangsverse zu den Eoeen, V. 1021-1022, gedichtet hat, so dass der ursprüngliche Bestand der Theogonie oder wenigstens ihr Bestand in einem älteren Stadium bereits bei V. 962 oder, wo möglich, noch früher abbrechen würde, so erheben sich dagegen gewichtige Bedenken. Denn wozu in diesem Falle der in solchem Zusammenhang mindestens überflüssige, aber, wie wir uns überzeugt haben, auf keine plausible

ise zu eliminierende Vers 964? Und wo soll man dann
Schluss der alten Theogonie ansetzen? Weder nach
mpier-Ehen V. 963, noch nach der Teilung der
885, noch nach der Typhon-Episode 880, noch nach
itanomachie 819 findet sich ein befriedigender Ab-
s. Man müsste sich also dann zu der zuletzt von
hwartz in seiner vorzüglichen Charakteristik He-
etenen Ansicht bekennen, dass der ächte
Theogonie verloren gegangen sei[1]. Ehe wir
s aber hierzu entschliessen, verlohnt es sich doch, die
den Verse 963 und 964 nochmals näher anzusehen:
sehen der typischen Schlussformel der Kulthymnen,
wie der uns unter dem Namen Homers überlieferten, täu-
schend ähnlich. Wie, wenn auf

ὑμεῖς μὲν νῦν χαίρετ', Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
νῆσοί τ' ἠπειροί τε καὶ ἁλμυρὸς ἔνδοθι πόντος

sprünglich weder νῦν δὲ θεάων φῦλον ἀείσατε noch νῦν δὲ γυναικῶν φῦλον ἀείσατε, sondern

αὐτὰρ ἐγὼν ὑμέων τε καὶ ἄλλης μνήσομ' ἀοιδῆς[2]

gefolgt wäre? Dann würde die Theogonie wie ein Kulthymnos geschlossen haben, wie sie auch genau wie ein solcher beginnt:

Μουσάων Ἑλικωνιάδων ἀρχώμεθ' ἀείδειν,

[1] *Charakterköpfe aus der antiken Litteratur*, S. 6: « Der Grösse der Conzeption tut es keinen Eintrag, wenn die Ausführung stark zurückzubleiben scheint, um so weniger, als der Schluss des Gedichtes früh verloren gegangen ist und unklar bleibt, worauf der Prophet schliesslich herauswollte. »

[2] Vgl. *Hymn. Homer.*, 25, 7; 27, 22; 29, 14; 33, 19.

womit z. B. der Anfang des Demeterhymnos

Δήμητρ' ἠύκομον, σεμνὴν θεάν, ἄρχομ' ἀείδειν

ferner der von 16, 22, 26 und 28 zu vergleichen ist.

Vielleicht lässt sich diese Ansicht auch noch durch äusserliche Belege stützen. Der kleine Hymnos auf Apollon und die Musen (25), der mit dem Vers αὐτὰρ ἐγὼν ὑμέων τε καὶ ἄλλης μνήσομ' ἀοιδῆς schliesst, ist bekanntlich ein Cento aus der Theogonie: 1 ~ Th. 1, 2-5 = Th. 94-97, 6 = Th. 104; sollte da der Verfasser nicht auch den Schlussvers in der Theogonie gelesen haben? Will man diesen Schluss mit Rücksicht auf das Typische dieses Verses nicht gelten lassen, so wird man es doch kaum für einen Zufall halten, dass Dionysios Periegetes die beiden Verse, in denen ich den Epilog der Theogonie zu sehen geneigt bin, für sein eigenes Gedicht, wie wir bereits oben sehen, in etwas erweiterter Form als Epilog benützt und damit, zwar nicht den von mir für die Theogonie angenommenen, aber einen ähnlichen Hymnenschluss verbindet:

ἀλλά μοι ὕμνων
αὐτῶν ἐκ μακάρων ἀντάξιος εἴη ἀμοιβή.

wobei es weiter bedeutsam ist, dass er selbst seine Periegese als einen Hymnos bezeichnet. Darf da nicht mit allem Vorbehalt die Vermutung geäussert werden, dass Dionysios Periegetes noch ein Exemplar der Theogonie besessen habe, in welchem die Verse 965-1022 fehlten und das mit Vers 963, 964 und einem typischen Formelvers schloss?

Ihrer Form nach wäre somit die Theogonie, wenn meine Ansicht das Richtige trifft, eigentlich kein Epos, sondern

Prooemium, auf das der Rhapsode noch den Vortrag
es anderen Gedichts folgen lassen sollte oder wenig-
s folgen lassen konnte, ein Hymnos, der, wie die sog.
eris en, Göttersage erzählt, aber nicht nur von
ıdern von allen Göttern, wenn auch wohl zu-
den Musenkult von Helikon bestimmt, ein
vie ihn diese Musen selbst in Olymp vor Vater
en (V. 36 ff.), eine gewaltige Potenzirung der
Kult üblichen Form dieser Dichtungsgattung.
nd gewaltig ist dieser Hymnos allerdings nicht nur
em Inhalt, sondern auch seinem Umfang nach, fast
elt so lang, als die Hymnen auf Demeter, auf Hermes
auf Apollon, von denen der letztere überdies meist
eine Verbindung zweier ursprünglich selbständiger
nnen gilt, eine Meinung, die mir allerdings nicht ge-
nugend begründet scheint. Dieser Umfang würde freilich
leutend zusammenschmelzen und das Gedicht auf das-

e Maass, wie die drei genannten Hymnen reduziert werden, wenn die herrschende Ansicht, dass die Theogonie nicht nur am Schluss, sondern fast in allen ihren Teilen bedeutende Erweiterungen erfahren habe, zu recht besteht, eine Ansicht, die vor bald zwanzig Jahren Arthur Meyer in seiner bereits oben zitierten Dissertation, und kürzlich Eduard Lisco in seinen *Quæstiones Hesiodeæ* ebenso energisch wie gewandt vertreten haben. Trotz der hohen Anerkennung, die ich diesen beiden ausgezeichneten Arbeiten, die das Problem wesentlich vertieft haben, zolle, kann ich ihren Standpunkt nicht teilen. Für mich ist die Theogonie in ihrer jetzigen Gestalt ein wohlüberlegtes Gebäude, an das wohl das eine oder andere Ornament nachträglich angeklebt sein mag, dessen Stütze und Gebälk aber durchaus alt und intakt sind. Dieses

Gedicht will eben mit einem anderen Maassstab gemessen sein, wie die ionischen Heldenlieder, und demgemäss muss auch die kritische Methode ihm gegenüber eine verschiedene sein. Es geht nicht an, die bei Ilias und Odyssee erprobten Mittel der Analyse ohne weiteres auf Hesiod zu übertragen. Man muss sich nur die Aufgabe klar machen, die sich der Dichter gestellt hat, und ihn in seiner allenthalben stark zu Tage tretenden Persönlichkeit zu fassen suchen, wie sie uns Ed. Meyer in der *Gesch. d. Alt.* (II, S. 415 ff.) und Ed. Schwartz in seinen *Charakterköpfen* (S. 1 ff.), jeder von seinem Standpunkt, aber jeder gleich vortrefflich, gezeichnet haben, und man wird, wie ich glaube, zu wesentlich anderen Resultaten gelangen.

Ich gehe dabei aus von den oben erkannten Schlussversen des Gedichts, für die ich die genauere Interpretation noch schuldig geblieben bin:

> ὑμεῖς μὲν νῦν χαίρετ', Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες
> νῆσοί τ' ἤπειροί τε καὶ ἁλμυρὸς ἔνδοθι πόντος.

Sie bedeuten: « Heil euch, ihr Götter, die ihr jetzt regiert, und Heil dir, du Welt, wie du jetzt bist. » Vom Chaos, der Kluft, dem Raum, wie nach meinem Dafürhalten einzig richtig Aristoteles interpretirt, hat uns der Dichter durch wechselnde Göttergenerationen hindurchgeführt bis zum jetzigen Zustand der Welt, und diesem wünscht er Bestand, ewigen Bestand. Wie alle Dinge geworden sind und wie Zeus die Weltherrschaft errungen hat, wollte er darstellen. Ein ionischer Dichter würde dies in bald anmutig bald ergreifend erzählender Weise vorgetragen haben, aber die jedem Jonier in die Wiege gelegte Gabe der Erzählung ist Hesiod versagt; alle seine

chichten, nicht bloss die in der Theogonie, sondern die in den Ἔργα, sind unklar und widerspruchsvoll, möchte man sagen stammelnd, und sie entbehren der . dafür hat sich die Natur dem Hirtenknaben auf on offenbart. Daher müssen grandiose Natur- r Stelle der Erzählung vertreten, wie in der ung des Kampfes mit dem Typhon und in der hie. Andererseits weist ihn sein grübelnder, Problemen ringender Geist viel mehr auf syste- che Darstellung hin, und so verwandelt sich ihm e Weltanschauung in einen grossen Stammbaum, in n, sehr characteristisch wieder, die Wesen, die gran- e Naturbilder in uns erwecken, sei es auch nur ch ihre Namen[1], die Geschlechter des Meeres und Nacht, auffallend bevorzugt werden. So erwuchs die Au gabe, eine genealogische Tabelle und eine Erzählung, ı ganz heterogene Elemente, harmonisch mit einander ı verknüpfen. Ob diese Aufgabe überhaupt dichterisch gelöst werden kann, wage ich nicht zu entscheiden; Hesiod wenigstens war ihr nicht gewachsen. Daher ist es von logischem Standpunkt aus begreiflich, wenn man den grössten Teil der Erzählungen als spätere Interpolationen hat ausmerzen wollen, aber ehe man zum Messer des Chirurgen greift, lohnt es sich doch, zu versuchen, ob sich nicht das Gedicht, wie es uns jetzt vorliegt, als Ganzes verstehen lässt.

Also Stammbaum und Erzählung, aber Erzählung von allerlei Art, nicht bloss Erzählung, welche die Handlung, wenn man von einer solchen sprechen darf — und ich

[1] So enthalten die Namen der Nereiden V. 243-262 eine prachtvolle Schilderung des Meeres. Der Vers 964, von dem wir ausgegangen sind, ist im Grunde ein Résumé des Nereiden-Katalogs.

glaube, man darf es —, also die Entwickelungsgeschichte vom Chaos bis zur Herrschaft der Olympier wiedergiebt, sondern auch eingestreute Stücke aus der Götter- und Heroensage, die wirklich oder auch zum Teil nur scheinbar mit der Grundidee des Gedichts nicht zusammenhangen, vermischt mit Schilderung von der Macht und dem Wirken der einzelnen Götter auf die Menschen. Die eigentliche Handlung aber vollzieht sich in vier Etappen oder besser Epochen:

a) 154-210 Entmannung und Entthronung des Uranos.
b) 459-506 Ueberlistung des Kronos.
c) 617-819 Besiegung der Titanen.
d) 820-885 Besiegung des Typhon.

Um für diese vier Erzählungen, von denen die erste im Stammbaum zwischen das Geschlecht der Gaia und das der Nyx, die zweite zwischen das des Kronos und das des Iapetos, die dritte und vierte verbunden zwischen die Iapetoskinder und die jüngeren Olympier eingeschoben sind, den richtigen Gesichtspunkt zu gewinnen, empfiehlt es sich, zuerst jene kleineren Erzählungen und Schilderungen, die keinen Fortschritt der Handlung bedeuten, zu prüfen. Denn gerade bei diesen zeigt sich am deutlichsten die für das ganze Gedicht charakteristische Manier der Prolepsis und lässt sich konstatieren, dass der Dichter nicht in solchem Grade, wie es für das Fassungsvermögen minder begabter Hörer wünschenswert gewesen wäre, zwischen Prolepsis und Erzählung unterscheidet.

So könnten pedantische Gemüter schon daran Anstoss nehmen, dass Eros, der doch zu den Urprinzipien gehört, schon 120 κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσι genannt wird, obgleich es damals noch keine Götter gab, geschweige denn Menschen, deren Sinn ebenso wie den der unsterblichen

tter zu bezwingen ihm nachgerühmt wird, oder dass
04 ähnlich von der Macht der Aphrodite die Rede ist,
s V. 223 Nemesis gleich bei ihrer Geburt ein πῆμα θνη-
βροτοῖσι heisst und ebenso 231 vom Horkos gesagt wird,
s er πλεῖστον ἐπιχθονίους ἀνθρώπους πημαίνει, ὅτε κέν τις ἑκὼν
ακον ὀμόσσῃ, oder dass die Okeaniden 347 f. ἄνδρας κουρίζουσι
ωνι ἄνακτι....ταύτην δὲ Διὸς πάρα μοῖραν ἔχουσι, obgleich
s damals noch gar nicht die Weltherrschaft inne
ch nicht einmal geboren ist, von Apollon gar
ht zu reden. In allen diesen Fällen wird zur Charakte-
ik der Gottheiten gleich bei ihrer Geburt ihre Wirk-
samkeit angegeben, die damals noch latent ist und erst
in einer späteren Weltepoche in die Erscheinung tritt.
Noch weiter geht der Dichter bei dem Bericht von der
Geburt der Kroniden V. 453 ff.:

'Ρείη δὲ δμηθεῖσα Κρόνῳ τέκε φαίδιμα τέκνα,
'Ιστίην, Δήμητρα, καὶ Ἥρην χρυσοπέδιλον,
ἴφθιμόν τ' Ἀΐδην, ὃς ὑπὸ χθονὶ δώματα ναίει
νηλεὲς ἦτορ ἔχων, καὶ ἐρίκτυπον Ἐννοσίγαιον,
Ζῆνα τε μητιόεντα, θεῶν πατέρ' ἠδὲ καὶ ἀνδρῶν,
τοῦ καὶ ὑπὸ βροντῆς πελεμίζεται εὐρεῖα χθών.

Hier wird, um von anderem zu schweigen, nicht nur auf den Wohnsitz des Hades hingewiesen, der diesem erst bei der Teilung der Welt zufällt, und der übrigens ähnlich noch einmal 767 ff. antizipiert wird, sondern auch der Donner des Zeus wird erwähnt, den dieser erst 504 f. erhält und damit zugleich ein Stück Handlung vorweggenommen, wie dies auch 141 bereits geschehen ist, welcher Vers denn auch nach Göttlings Vorgang allgemein athetiert wird, aber gewiss mit Unrecht.

Aehnliche Prolepsen finden sich nun auch in den kleinen Erzählungen. Wer im Stemma des Phorkys vom Pegasos liest V. 284 ff.:

> χὠ μὲν ἀποπτάμενος, προλιπὼν χθόνα μητέρα μήλων,
> ἵκετ' ἐς ἀθανάτους· Ζηνὸς δ' ἐν δώμασι ναίει,
> βροντήν τε στεροπήν τε φέρων Διὶ μητιόεντι,

der könnte auf den Gedanken kommen, der Dichter wisse von Bellerophon nichts und lasse das Urross gleich nach seiner Geburt zum Himmel auffliegen. Aber Hesiod hat sich diesen Mythos nur für eine spätere Stelle aufgespart. Denn bei der Erwähnung der Chimaira erzählt er V. 325 τὴν μὲν Πήγασος εἶλε καὶ ἐσθλὸς Βελλεροφόντης. Angesichts dieses Verfahrens wird es nicht mehr so befremdlich erscheinen, dass der Dichter im Stemma der Iapetiden gleich den Leichtsinn des Epimetheus, der κακὸν ἐξ ἀρχῆς γένετ' ἀνδράσιν ἀλφηστῆσι· πρῶτος γάρ ῥα Διὸς πλαστὴν ὑπέδεκτο γυναῖκα (V. 512 ff.), und die Strafe des Prometheus — δῆσε δ' ἀλυκτοπέδῃσι Προμηθέα κτλ. (V. 521 ff.) — sowie seine Erlösung antizipiert, und dann erst die Erzählung von seinem Frevel und von der Bildung des Weibes folgen lässt, um diese, statt den bereits vorweggenommenen Ausgang ausführlich zu berichten, in eine aus tiefster Seele hervorquellende Verwünschung der Weiber und eine für den Grundgedanken des ganzen Gedichts, wie sich später herausstellen wird, sehr wichtige moralische Sentenz ausklingen zu lassen.

Auch auf die Behandlung der Aphrodite-Geburt muss noch hingewiesen werden. Erzählt wird sie im Anschluss an die Entmannung des Uranos, aus dessen Samen die Göttin entsteht. Aber wenn dann geschildert wird: τῇ δ'

ὡ σε, καὶ Ἵμερος ἕσπετο καλὸς γεινομένῃ τὰ πρῶτα θεῶν τ' ἐς ἰούσῃ V. 201 f.), so sind mit diesem Göttervolk natür- nicht die Titanen, sondern die Olympier gemeint. hat auch Pheidias den Vers verstanden, wie seine n dieser Scene an der Basis des olympischen veist. Diesmal hat jedoch der Dichter, um jedem s ndnis vorzubeugen, ausdrücklich hervorge- s das Geschlechtsglied des Uranos lange Zeit eere herumgetrieben sei — ὡς φέρετ' ἂμ πέλαγος ν χρόνον (V. 190) —, ehe die Göttin der Schönheit aus n geboren ward.

Wir sind jetzt, hoffe ich, hinlänglich gerüstet, um an die Prüfung jener vier Abschnitte herantreten zu können, auf denen der eigentliche Fortschritt der Handlung beruht und um die sich das ganze Problem dreht. Bis auf den ersten (154-210) sind sie alle mehr oder minder heftigen Angriffen ausgesetzt gewesen, denn die beiden letzten wollen A. Meyer und E. Lisco ganz und von dem zweiten wollen sie nach dem Vorgang von Guyet und F. A. Wolf wenigstens den Schluss V. 492-506 athetieren, so dass die Handlung der Theogonie mit der Ueberlistung des Kronos durch den untergeschobenen Stein und mit dem daran angeknüpften Ausblick auf die Weltherrschaft des Zeus schliessen würde, ὃ μιν τάχ' ἔμελλε βίῃ καὶ χερσὶ δαμάσσας τιμῆς ἐξελάειν, ὃ δ' ἐν ἀθανάτοισιν ἀνάξειν (V. 490 f.).

Gewiss wird man A. Meyer zugeben, dass aus diesen beiden Versen sowie aus zahlreichen vorhergehenden Hindeutungen, z. B. dem Schicksalsspruch des Uranos und der Gaia (V. 463 ff.) und dem Bündnis des Zeus mit den Kindern der Styx (V. 383 ff.), jeder Hörer den Ausgang erraten musste; auch wird man a priori nicht bestreiten wollen, dass bereits Hesiod, wie später Pindar und Bak-

chylides, eine Geschichte in der Mitte abbrechen konnte, — haben wir doch ähnliches eben bei der Prometheus-Episode konstatiert —; nur muss es an der richtigen Stelle geschehen, und gewisse Dinge wird auch der unbeholfenste Erzähler nicht ungesagt lassen. Bei Vers 491 aber sind die fünf älteren Kroniden noch im Leib ihres Vaters gefangen. Den Bericht von ihrer Erlösung darf uns Hesiod unter keinen Umständen vorenthalten. Darum sind die V. 492-497, so summarisch sie den Vorgang behandeln, doch ganz unentbehrlich, auch darum, weil nur durch sie das richtige Anciennetätsverhältnis der Kroniden, das Hesiod seiner Erzählung zu liebe geändert hatte, wieder hergestellt wird. Höchstens könnte einer von den beiden Versen 494 und 496 als Dittographie des anderen getilgt werden, aber wir werden später sehen, dass auch das nicht angeht.

Sind aber diese sechs Verse ächt, so sind es auch die folgenden; denn mit 497 *πρῶτον δ' ἐξείμεσσε λίθον, πύματον καταπίνων* kann die Erzählung nicht schliessen, eher mit der Aufstellung des Steines in Delphi als ein *θαῦμα θνητοῖσι βροτοῖσιν* 500. Aber das verbietet sich wieder dadurch, dass zu 498 *τὸν μὲν Ζεὺς στήριξε κατὰ χθονὸς εὐρυοδείης* nicht 507 f. *κούρην δ' Ἰαπετὸς καλλίσφυρον Ὠκεανίνην ἠγάγετο*, sondern *λῦσε δὲ πατροκασιγνήτους* den Gegensatz bildet, so dass auch die Lösung der Uraniden alt und ächt sein muss. Wir haben also in 459-506 eine fortlaufende, wohl zusammenhängende Erzählung, die nur einmal in der Mitte 491, 492 durch einen antizipierenden Hinweis unterbrochen wird und 506 mit einem ebensolchen schliesst.

Auf die Befreiung der Uraniden hätte nun gleich die Titanomachie folgen können, und man muss zugeben, dass der Hörer dies eigentlich erwartet. Aber hier macht sich

fs neue das Dilemma zwischen Stemma und Erzählung
tend ; denn noch ist das Geschlecht des Iapetos übrig.
s sich vielleicht eine glücklichere Lösung hätte fin-
lassen, will ich nicht bestreiten, obgleich ich nicht
n wüsste, welche. Warum aber der Dichter die
gende gewählt hat, liegt auf der Hand. Hätte er das
a der Iapetiden hinter die Titanomachie oder gar
Typhon-Episode gestellt, so würde der Abstand
tammbäumen der übrigen Titanen zu gross ge-
worden sein ; er hätte 200-300 Verse betragen. Vor dem
Geschlecht des Kronos aber die Iapetiden einzuschieben,
war aus einem anderen Grunde bedenklich ; denn so sehr
Hesiod es liebt, immer und immer wieder vorgreifend auf
die Herrschaft und Weltordnung des Zeus hinzuweisen,
in den Prometheus-Mythen ist dieser doch zu sehr han-
delnde Person, als dass der Dichter es wagen durfte,
se Geschichte zu erzählen, bevor er von Zeus' Geburt
l Jugend berichtet hatte[1]. Durch den Einschub des
apetiden-Stemmas und der Geschichte von Prometheus'
Frevel und Strafe sah sich nun Hesiod genötigt, da, wo
er den Faden der eigentlichen Erzählung wieder auf-
nimmt (V. 617 ff.), zu recapitulieren. Er knüpft also
wieder an die Befreiung der Uraniden an, ja er behandelt
diese jetzt ausführlicher, als 501-506, so dass man auch
sagen könnte, dass er dort nur antizipiert habe, was aber
ein blosser Wortstreit sein würde. Andrerseits beweisen
aber gerade diese oben als authentisch erwiesenen Verse
501-506, dass die Titanomachie folgen sollte, und in der
Tat ist diese ganz unentbehrlich. Denn wenn auch nach
dem bisher Gehörten Zeus zu einem mit Kraft und Klug-

[1] Vgl. A. Meyer, *a. a. O.*, p. 21 f.

heit begabten Götterjüngling herangewachsen ist, der seinen Vater gezwungen hat, die verschlungenen Kinder wieder auszuspeien, Weltherrscher ist doch noch immer Kronos. Darum muss dessen Entthronung und Verbannung in den Tartaros erzählt werden, die die Vorbedingung für die bestehende Weltordnung ist. Was man sonst an der Titanomachie auszusetzen hat, beruht teils auf der schon wiederholt hervorgehobenen, geringen Begabung des Verfassers für epische Erzählung, teils auf der Sprödigkeit des Stoffs. Man stelle sich doch nur einmal die beiden kämpfenden Parteien plastisch vor ; denn wenn auch vielleicht Zeus mit seinen fünf Geschwistern und seinen sechs Grossoheimen ein leidlich starkes Heer repräsentiert, wo bleiben die Titanen? Natürlich sollen wir glauben, dass alle zwölf mitkämpfen, damit die Zahl der Streiter auf beiden Seiten die gleiche ist; aber wird sich die beleidigte Rhea am Kampfe beteiligen? Und sind nicht alle Titanen ausser Kronos und Rhea blosse Schemen ohne Fleisch und Blut? Der Dichter hat also ganz gut getan, die Personen der Kämpfer ganz in den Schatten zu stellen[1]. Um so gewaltiger ist das Naturbild. Dass der Versuch, Zeus und Kottos vor dem Beginn der Schlacht Reden halten zu lassen, wie Achilleus und Hektor in der Ilias, nicht sonderlich geglückt ist, wird man rückhaltslos zugeben. Aber sind wir deshalb berechtigt, ihn dem Hesiod abzusprechen?

Während diese drei ersten Abschnitte, wie ich gezeigt

[1] Sehr gut sagt Welcker, *Griech. Götterl.*, I, 283 : « Sie sind daher nicht etwa wie Statisten auf einer Bühne, sondern wie in einem Gemälde im fernsten Hintergrunde, dem Blick fast gänzlich verschwindende Figuren gehalten. » Interessant wäre es zu wissen, ob und wie der Verfasser der sog. kyklischen Titanomachie dieser Schwierigkeit Herr geworden ist.

zu haben glaube, für den Plan des Gedichtes unentbehrlich sind, scheint dies von dem vierten, ebenfalls heftig angefeindeten, dem Kampf mit dem Typhon (820-885), ht behauptet werden zu können. Nachdem die Titanen siegt und in den Tartaros geschlossen sind, hat Zeus Weltherrschaft errungen; war es da nötig, noch einen en rätendenten auftreten zu lassen? Wäre es nicht ewesen, auf die Belohnung der Bundesgenossen gleich die Teilung der Welt unter die älteren Olympier (881-885) oder die jüngere Olympier-Generation (886-962) folgen zu lassen? In der Tat könnte durch Ausscheidung von 820-880 oder 820-885 das Gedicht zu gewinnen scheinen. Aber ehe wir uns voreilig entscheiden, wollen wir zuerst den bisherigen Verlauf der Handlung, wie er sich in den drei Abschnitten 154-210, 459-506 und 617-819 vor uns abgespielt hat, noch einmal recapitulieren. Zwei Weltherrscher sind vor uns vorübergezogen, jeder von ihnen erzeugt ein Geschlecht, aber der erste, Uranos, stösst seine Kinder in den Mutterleib, den Schooss der Erde, zurück, der zweite, Kronos, verbirgt sie in seinem eigenen Leib. Bei beiden die Furcht, dass eines ihrer Kinder den Vater entthronen könnte. Darum Vernichtung der eigenen Brut, ein Stillstand der Weltentwickelung, ein ewiges Beharren. Erst Zeus und seine Geschwister erzeugen ein Geschlecht, das sich ungehindert entwickeln darf, das weiter zeugen wird, neue Götter und die Könige und Heroen; die Herrschaft der Olympier ist gleichbedeutend mit der Entwickelung der Welt. Aber wird sie ewig währen? Wo liegt die Garantie dafür, dass nicht einst ein Olympierkind geboren werden wird, das wiederum den Zeus entthront? Wie kommt es, dass die Furcht vor dem eigenen Kinde, die die beiden

ersten Göttergenerationen beherrscht hat, bei der dritten geschwunden ist? Mit List hat Kronos der ἀγκυλομήτης (137, 168, 495 u. ö.) den Uranos, mit Klugheit und Stärke (τέχνῃσι βίηφί τε 496) Zeus den Kronos bewältigt. Kann nicht einmal ein noch Klügerer und noch Stärkerer kommen als Zeus? Diese Frage nach der Ewigkeit der bestehenden Weltordnung, die später im Anschluss an Hesiod auch Aischylos und einen zwischen Aischylos und Hesiod lebenden Epiker, der danach die Thetissage umgemodelt hat, lebhaft beschäftigt hat, musste einen Mann von der tiefen Religiosität des Hesiod aufs tiefste ergreifen. Er beantwortet sie: nein, es kann keinen Klügeren und Stärkeren als Zeus geben; denn Zeus ist allweise und allmächtig. Darum singen bei ihm schon im Proœmium die Musen vom Zeus 48 f.

ἀρχόμεναί θ' ὑμνεῦσι θεαὶ λήγουσαί τ' ἀοιδῆς[1]
ὅσσον φέρτατός ἐστι θεῶν κρατέῖ τε μέγιστος.

Im Gedichte selbst aber beweist er seinen Glaubensartikel auf doppelte Weise. Erstens allegorisch: mit der Allmacht, die in vierfacher Brechung als Zelos, Nike, Kratos und Bie, die Kinder der Eidgöttin Styx, personifiziert wird, hat er einen ewigen Bund geschlossen — αἰεὶ πὰρ Ζηνὶ βαρυκτύπῳ ἑδριόωνται 388 —, die Klugheit aber, die Metis, hat er ganz in sich aufgenommen; er hat sie verschlungen, ἵνα μὴ βασιληῖδα τιμὴν ἄλλος ἔχοι Διὸς ἀντὶ θεῶν ἀειγενετάων 893 f. Zweitens durch den Mythos: der Klügste der Titanen hat ihn nicht zu überlisten vermocht und hat es schwer büssen müssen, dass er klüger sein wollte, als Zeus. Le-

[1] Der Vers leidet an einer alten kaum zu heilenden Corruptel, ist aber so ganz im Geiste Hesiods, dass ich an Guyets Athetese nicht glauben kann.

diglich um diesen Satz ὡς οὐκ ἔστι Διὸς κλέψαι νόον οὐδὲ παρελθεῖν 613 zu beweisen, keineswegs aus Lust am Fabulieren, die Hesiod ganz fern liegt, wird der Prometheusmythos so ausführlich behandelt. Dass er gerade diesen aetiologischen Mythos wählt, um die Unfehlbarkeit des Zeus zu beweisen, während es sonnenklar und allgemein zugegeben ist, dass nach dessen ursprünglichem Sinn gerade Zeus der Betrogene ist[1], ist für Hesiod ausserordentlich bezeichnend. Kritik will er zugleich üben an diesem gotteslästerlichen Mythos, indem er ihn umdeutet, wie es später Stesichoros und Pindar in ähnlichen Fällen tun. Aber Hesiod verfährt dabei mit einer unglaublich naiven und zugleich souveränen Verachtung der Wahrscheinlichkeit. Ja, Zeus wurde betrogen, aber er hat sich mit Absicht betrügen lassen : γνῶ ῥ' οὐδ' ἠγνοίησε δόλον (551), und um gar keinen Zweifel über seine Meinung zu lassen, giebt Hesiod gerade in der Situation, wo Zeus scheinbar völlig düpiert wird, dem Gotte dreimal das Epitheton ἄφθιτα μήδεα εἰδώς (545, 550, 561), während Prometheus bald, wie Kronos, ἀγκυλομήτης (546), bald ποικολόβουλος (521), bald ποικίλος αἰολόμητις (511) heisst, lauter Beiworte mit einem üblen ethischen Beigeschmack. Aber freilich die Tatsache, dass die Götter für alle Zeiten unter den Folgen dieses von Zeus zugelassenen Betrugs zu leiden haben — ἐκ τοῦ δ' ἀθανάτοισιν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων καίουσ' ὀστέα λευκὰ θυηέντων ἐπὶ βωμῶν (556 f.) —, liess sich durch keine Umdichtung oder Umdeutung aus der Welt schaffen, so wenig wie die zweite

[1] In der Beurteilung der Sage uud ihrer Behandlung stimme ich den schönen Ausführungen von Lisco, *a. a. O.*, p. 17 ff., vollständig bei; ziehe aber den umgekehrten Schluss wie er. Die religiösen Empfindungen, die er seinem Interpolator zuschreibt, sind nach meiner Anschauung gerade die des Hesiod.

Ueberlistung des Zeus durch den Feuerraub, ein Mythos, der ursprünglich mit dem Schiedsgericht in Mekone sicherlich nichts zu tun hatte, den aber Hesiod mit diesen verbindet, weil er aus ihm das Motiv der Bestrafung des Prometheus entnehmen konnte. Und noch einen dritten Prometheusmythos, den von der Pandora, flicht er ein, um auch die Menschen für den ihnen zugefallenen Gewinnst zu strafen, zu welchem Behuf er freilich diesen alten Naturmythos bis zur Unkenntlichkeit umbilden muss[1]. Das Resultat dieser tendenziösen Mythenklitterung ist eine Geschichte, in der die religiöse Empfindung für den Mangel an logischem Zusammenhang entschädigen muss, die aber gerade darum ächt hesiodeisch ist.

Wie nun der Handel in Mekone die Probe von Zeus' Unfehlbarkeit giebt, so könnte zum Beweise seiner alles niederwerfenden Kraft die Titanomachie als völlig ausreichend gelten. So scheint die Beweiskette geschlossen: Zeus ist der klügste und stärkste aller Götter, die ewige Dauer seiner Weltherrschaft verbürgt. Auch von diesem

[1] Die im *Journ. of hell. stud.*, XXI, 1901, pl. I, von Percy Gardner veröffentlichte attische Vase lehrt, dass Pandora, wie auch ihr Name besagt, die Erdgöttin ist, die aus ihrem Wintergefängnis von Prometheus und Epimetheus befreit wird und sich mit einem von ihnen vermählt. Furtwängler war bereits der Wahrheit sehr nahe gekommen, nur hätte er die Mysterien von Phlya lieber aus dem Spiel lassen sollen. Damit ist die Aechtheit des Verses der Ἔργα 81 gesichert, aber auch erwiesen, dass die Geschichte von der Schöpfung des Weibes von Hesiod erfunden ist. Eine ähnliche verwegene Umbildung liegt dem Motiv vom Fass der Pandora zu Grunde, wie Jane Ellen Harrison (*Journ. of hell. stud.*, XX, 1900, p. 101, und *Prolegomena to the Study of Greek Religion*, p. 43 f.) gezeigt hat. Weiter lernen wir, dass Aristophanes in seiner Εἰρήνη den alten Mythos von der gefangenen Erdgöttin auf die Friedensgöttin übertragen hat, und auch auf die Πανδώρα ἢ Σφυροκόποι des Sophokles fällt nun ein überraschendes Licht; in diesem Stück scheint der alte Naturmythos mit der Hesiodischen Umbildung combiniert gewesen zu sein. Den Beweis dieser Thesen muss ich mir für eine andere Gelegenheit aufsparen.

Gesichtspunkte aus scheint also die Typhon-Episode überflüssig zu sein und ihrer Ausschaltung nichts im Wege zu stehen.

Und doch ist noch ein wesentlicher Faktor unberücksichtigt geblieben. Ehe ich ihn nenne, wollen wir nochmals die Verse näher ins Auge fassen, die berichten, wie Zeus seinen Vater zwingt, die verschluckten Kinder wieder von sich zu geben, 492 ff.:

καρπαλίμως δ' ἄρ' ἔπειτα μένος καὶ φαίδιμα γυῖα
ηὔξετο τοῖο ἄνακτος· ἐπιπλομένων δ' ἐνιαυτῶν
Γαίης ἐννεσίῃσι πολυφραδέεσσι δολωθείς
ὃν γόνον ἆψ ἀνέηκε μέγας Κρόνος ἀγκυλομήτης
νικηθεὶς τέχνῃσι βίηφί τε παιδὸς ἑοῖο.

Dass diese Versgruppe unentbehrlich ist, haben wir oben gesehen. Darum könnte aber doch ein einzelner Vers aus ihr späterer Zusatz sein; namentlich scheint das Nebeneinander von V. 494 und 496 bedenklich, und so hat denn Heyne den zweiten von ihnen: *νικηθεὶς τέχνῃσι βίηφί τε παιδὸς ἑοῖο* unter fast allgemeiner Billigung getilgt. Und doch ist diese Athetese ganz unmöglich; denn wenn Gaia allein die Macht besitzt, den Kronos zum Ausspeien der verschlungenen Kinder zu zwingen, warum hat sie sich ihrer nicht schon längst bedient? Warum dann erst noch die Ueberlistung des Kronos durch den als Wickelkind drapierten Stein? Warum konnte nicht Hades oder Poseidon den Kronos stürzen, warum musste erst auf Zeus gewartet werden, wenn es nicht ihm allein vorbehalten war, seine Geschwister zu befreien? Also könnte man vielleicht daran denken, vielmehr V. 494 *Γαίης ἐννεσίῃσι πολυφραδέεσσι δολωθείς* zu athetieren. Aber darf bei einem so wichtigen Akt

die Beteiligung der Gaia ausgeschaltet werden? Wir berühren damit einen Punkt, der für die richtige Auffassung des Gedichts von prinzipieller Bedeutung ist. Denn so sehr für Hesiod Zeus die wichtigste Person ist, der Gott, an dessen Regierung das Wohl der Welt geknüpft ist, dem, wie stets nachdrücklich, auch proleptisch (V. 392 ff., 412), hervorgehoben wird, alle anderen Götter ihre Ehre verdanken, die eigentliche Führerin der Handlung ist Gaia. Sie ist nicht nur die alles gebärende Mutter, sondern auch die Diplomatin, die alles weiss, alles ersinnt, alles in die Wege leitet, und es ist mir daher unbegreiflich, wie kürzlich A. Dieterich in seinem schönen Aufsatz über Mutter Erde[1], dem ich auch von meinem religions-geschichtlichen Standpunkt aus in den meisten Punkten zustimmen darf, behaupten konnte, dass Gaia bei Hesiod nur in den genealogischen Reihen der Götter- und Weltentstehung lebendig hervortrete. Im Gegenteil, sie ist geradezu die Heldin der Theogonie: alles Entscheidende geschieht Γαίης φραδμοσύνῃσιν (625, 884, 891). Den Kronos stiftet sie zur Entmannung und Entthronung des Uranos an und gebärt ihm im Stahl die Waffe zur Tat; der Rhea giebt sie die List zur Rettung des Zeuskindes ein und zieht das gerettete selbst in Kreta auf; Blitz und Donner hält sie verborgen, bis die Stunde der Entscheidung gekommen ist (505); auf ihren Rat befreit Zeus die Hekatoncheiren, auf ihren Rat wird er von seinen Geschwistern zum Weltherrscher gekürt, auf ihren Rat verschlingt er die Metis. Da wäre es doch wirklich vermessen, den V. 494 zu tilgen, zumal auch der Chiasmus

[1] *Archiv für Religionswissenschaft*, VIII, 31.

ίης ἐννεσίῃσι πολυφραδέεσσι δολωθείς
νικηθείς τέχνῃσι βίηφί τε παιδὸς ἑοῖο

eit beider Verse zu verbürgen scheint.
rade die gewaltige Rolle, die wir Gaia bisher
insten des Zeus spielen sahen, musste in dem
Gemüte Hesiods Bedenken erwecken. Können
n von dieser Seite dem Zeus, obgleich er der
Starke κατ' ἐξοχήν ist, Gefahren drohen, wenn
weiter gebärt? Diese Bedenken zu
en ist der Zweck der Typhon-Episode. Ja, Gaia hat
h einmal geboren[1], ihr jüngstes und letztes Kind, wie
ht ohne Absicht V. 821 hervorgehoben wird, den
phon, ein Wesen, das über alle Vorstellung furchtbar
und schrecklich war, und beinah wäre das Unzulängliche
ignis geworden, ein neuer Weltherrscher, aber des
Zeus Klugheit und Kraft haben auch das jüngste Kind der
a überwältigt, V. 836 ff.:

καί νύ κεν ἔπλετο ἔργον ἀμήχανον ἤματι κείνῳ
καί κεν ὁ γε θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισιν ἄναξεν,
εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε κτλ.

So ist die Weltherrschaft dieses Scheusals, das nicht umsonst mit so grauenhaften Farben geschildert wird, abgewandt, und das Weltregiment des Zeus nunmehr für

[1] Wenn Gaia bei Apollodor, I, 6, 3, den Typhon, wie vorher, I, 6, 2, die Giganten, περὶ Τιτάνων χολωθεῖσα gebärt, so ist das die Anschauung späterer theogonischer Dichtungen, die dem Hesiod durchaus fern liegt. Dieser verzeichnet V. 820 f. nur die Tatsache und den Zeitpunkt der Geburt:

αὐτὰρ ἐπεὶ Τιτῆνας ἀπ' οὐρανοῦ ἐξέλασεν Ζεύς,
ὁπλότατον τέκε παῖδα Τυφωέα Γαῖα πελώρη,

betrachtet aber mit nichten den Typhon als Werkzeug der Gaia. Ob er dabei ein älteres Gedicht benutzt (Usener, *Rhein. Mus.*, LVI, 1901, S. 174 ff.; Lisco, *a. a. O.*, p. 78), ist für seine Auffassung von der Sache ganz gleichgültig.

alle Ewigkeit gesichert. Gedanke und Stimmung dieses Teils der Theogonie lassen sich nicht besser wiedergeben, als mit den Worten des ältesten und tiefsten aller Hesiod-Interpreten, Aischylos (*Ag.*, 167 ff.):

οὐδ' ἔστις πάροιθεν ἦν μέγας,
παμμάχῳ θράσει βρύων,
οὐδὲ λέξεται πρὶν ὤν·
ὃς δ' ἔπειτ' ἔφυ, τριακτῆρος οἴχεται τυχών.
Ζῆνα δέ τις προφρόνως ἐπινίκια κλάζων
τεύξεται φρενῶν τὸ πᾶν.

Sucht man so die Theogonie aus sich selbst zu verstehen, so dürfte ein grosser Teil, der seit Jahrhunderten gegen sie gerichteten Angriffe in nichts zerrinnen. Nicht alle konnten in dieser Skizze berücksichtigt werden; die Abrechnung mit den Anstössen, die man an dem sprachlichen Ausdruck genommen hat, muss ich mir für eine andere Stelle versparen. Ich habe mich hier auf die Prüfung des Inhalts und der Komposition beschränkt, und dabei kam es mir vor allem darauf an, zu zeigen, dass die Theogonie, wie sie uns vorliegt, ein in sich geschlossenes poetisches Ganze ist. Auch die Frage, ob Hesiod dieses Götter- und Weltsystem selbst erdacht, oder ob er dafür Trümmer älterer Kosmogonien, meinethalb auch babylonischer, verwendet hat, durfte unerörtert bleiben. Denn was er auch Fremdes in sich aufgenommen mag, er hat es durch tiefes und langes Nachdenken zu seinem geistigen Eigentum umgeschaffen. Wie wir sie lesen, ist die Theogonie durchaus seine eigene Schöpfung. Als religiöses Bekenntnis will dieser Hymnus auf Zeus und die Musen verstanden und bewundert werden.

Halle, den 7. März 1905.

CARL ROBERT.

ZU A. VON GUTSCHMID'S SIBYLLINENSTUDIEN

Wie verderbt und verunstaltet unsere mittelalterliche Ueberlieferung der sogenannten Sibyllinischen Orakel ist, weiss Jeder, der sich nur einigermassen mit diesen wenn auch vielfach unerquicklichen, so doch interessanten Producten zu beschäftigen hat. Oft genug habe ich darauf hingewiesen, dass nur von der Auffindung einer älteren Handschrift eine durchgreifende Verbesserung des Textes zu erhoffen ist. Eine solche würde uns sicher das bestätigen, was wir für einzelne Stellen der Sibyllinen aus den auf weit besserer handschriftlicher Grundlage beruhenden Citaten des Lactantius und anderer Kirchenväter bereits genau wissen, wie arg es mit dem Texte unserer Codices, deren keiner über das XIV. Jahrhundert hinausgeht, bestellt ist.

Dass wir die Hoffnung eine gute alte Handschrift zu gewinnen noch nicht aufzugeben brauchen, lehrt die Auffindung eines freilich nur kleinen Bruchstücks eines Pergamentcodex, dessen Schrift etwa dem IV. Jahrhunderte angehört. Dieses aus Aschmunên (Hermupolis magna) in Aegypten stammende Fragment, welches 1903 mit Papyri zusammen entdeckt wurde, hat Vitelli in der Zeit-

schrift *Atene e Roma*, 1904, Sp. 354 sqq.) publiciert. Es betrifft die V. 498-505 (statt 503 treten zwei Verse ein) und 517-523 des V. Buches.

Die Divergenzen gegenüber den Familien ΦΨ sind in diesen wenigen Versen gross genug, um unser Vertrauen zu den mittelalterlichen Codices, das niemals ein festes war, noch mehr zu erschüttern. Sehr richtig bemerkt der Herausgeber, Sp. 356 : « in somma, mentre in genere i papiri greco-egizii ci hanno abituati a considerare i testi medievali dei classici come meno lontani dalla tradizione antica di quello che solevamo credere, qui vediamo invece che sarà prudenza non aver fede nella tradizione che conosciamo[1] ».

[1] Finden wir doch nach Vitelli's Bericht in Bruchstücken von 17 Versen eine ganze Anzahl von besseren Lesarten.

V. 500 heisst es ψυχοτρόφον στεροπῆα, während ΦΨ γενετῆρα geben, das aus V. 498 αὐτὸν τὸν γενετῆρα fälschlich wiederholt ist.

V. 502 κεῖσε δὲ τὰς θυσίας οἷσει λαός μ?...; Φ bietet κεῖς αὐτὰς, wo wenigstens Anfang und Schluss von κεῖσε δὲ τὰς bewahrt ist, während Ψ bereits eine scheinbar bessere, tatsächlich bloss geglättete Variante κεῖς αὐτὸν (ναόν) gibt.

Dass der überdies formell ganz unzulässige V. 503 κείνοισιν δώσει θεὸς ἀφθίτως βιοτεύειν, wie ihn ΦΨ bieten, ohne Verbindung und Beziehung sonderbar nachhinkt, hat man längst erkannt. Jetzt ersehen wir aus dem neuen Fragment, dass er an die Stelle zweier ursprünglicher Verse getreten ist, von denen er, wie es scheint, einzelne Reste bewahrte :

εἰς ὁπόσην γενεὴν τεμένει....
τόσσας ἀνθρώποις δώσει γενεὰς....

Im ersten Verse stand vielleicht nach τεμένει als Subjekt θεὸς ἄφθιτος mit einem entsprechenden Verbum (« verehrt wird »), während den Schluss des zweiten wohl das ebenfalls in ΦΨ erhaltene βιοτεύειν bildete.

Aus der Fassung des V. 505, welche das Bruchstück bietet, Αἰθίοπες μείνωσιν ἐφ᾽ (mit Aspiration) Αιγυπ..... erhellt, dass der Versschluss, den wir in ΦΨ finden, Αἴγυπτον ἠήν τε (ἠὴν Ψ) ἀροῦσθαι gänzlich unzuverlässig ist.

Die von Geffcken vorgenommene Umstellung der V. 516 und 517, wodurch Σεληναίη naturgemäss unmittelbar nach Ἥλιος genannt wird, erscheint durch

Wir erkennen hieraus zur Genüge, wie anders der Sibyllinentext aussehen würde, wenn uns das Geschick eine ganze alte Handschrift beschiede. Insolange dies jedoch nicht der Fall ist, dürfen wir von der Conjecturalkritik einige Beihilfe erhoffen. Jeder gute Beitrag dieser Art muss uns willkommen sein. Deshalb möchte ich in den folgenden Auseinandersetzungen auf eine Reihe bisher unbekannter Emendationen eines hervorragenden Gelehrten hinweisen, der selbst eine Sibyllinenausgabe im Auge hatte, zu der es jedoch leider nicht gekommen ist.

Durch die Güte des Herausgebers der *Kleinen Schriften A. von Gutschmid's*, Herrn Prof. F. Rühl in Königsberg, ist es mir ermöglicht worden, das von letzterem in Band IV, p. 222, Anm., erwähnte Manuscript *Libri Sibyllini ex recensione A. v. Gutschmid* eingehend kennen zu lernen; dieses sollte der geplanten Ausgabe zu Grunde liegen. Eine Anzahl der darin niedergelegten Emendationsvorschläge hat bereits Rühl selbst a. a. O. in den Anmerkungen zu der von ihm publicierten « Inhaltsangabe » Gutschmids *(Zu den sibyllinischen Büchern)* mitgeteilt; anderes hat Mendelssohn, dem nach Rühls Notiz, a. a. O., jenes Manuscript in Dorpat vorlag, verzeichnet und benutzt. Eine Durchmusterung, die ich vornahm, ergab indess noch eine wertvolle Nachlese, aus der ich hier Proben vorlegen und besprechen möchte. Ich bemerke, dass Gutschmid's Vorschläge in seinem Manuscripte ohne weitere Begründung angeführt werden.

den neuen Fund bestätigt. In V. 516 steht ἐπὶ νῶτα besser als ἐς oder εἰς von ΦΨ.

In V. 519 gibt das Bruchstück ἀφείλατο νόστιμον ἦμαρ: an Stelle dieses sprachlich interessanten schwachen medialen Aorists trat in ΦΨ offenbar eine Glosse, ἀφήρπασε, in den Text.

I, 372 ἀλλ' ὅταν ἐκπετάσῃ χεῖρας καὶ πάντα μετρήσῃ
καὶ στέφανον φορέσῃ τὸν ἀκάνθινον ἠδέ τε πλευρὰν
νύξωσιν καλάμοισιν ὁμοῦ χάριν ἤματι μέσσῳ
νὺξ ἔσται σκοτόεσσα πελώριος ἐν τρισὶν ὥραις,
καὶ τότε δὴ ναὸς Σολομώνιος κτλ.

Bisher hat man nach Castalio's Vorgange καλάμοισιν, ὅτου χάριν geschrieben, wobei der Nachsatz erst mit καὶ τότε δή anheben würde. Allein weit empfehlenswerter erscheint Gutschmids καλάμοισι νόμου χάριν, so dass der Hauptsatz mit ἤματι μέσσῳ beginnt und nach ὥραις ein Punkt stehen muss. Durch diese einfache Buchstabentrennung kommt alles in's Geleise; vgl. VIII, 296 πλευρὰς νύξουσιν καλάμῳ διὰ τὸν νόμον αὐτῶν; siehe Zachar. 12, 10, *Evang. Joh.* 19, 37.

III, 138 καὶ ἔπειτα Ῥέη τέκεν ἄρσενα παῖδα,
τὸν ταχέως διέπεμψε λαθρηιδίην δὲ τρέφεσθαι
ἐς Φρυγίην τρεῖς ἄνδρας ἐνόρκους Κρῆτας ἑλοῦσα.

Nach dem Berichte des Hesiodos, *Theog.*, 474 sqq., wird Rhea, als sie Zeus gebären sollte, zufolge Gaia's und Uranos' Rath nach Kreta geschickt. Dort geborgen wird der Göttersproß von Gaia in Kreta erzogen. Nach einer anderen Nachricht soll er von den Kureten bewacht auf dem kretischen Ida erzogen worden sein. In der sibyllinischen Fassung schimmern diese Erzählungen durch. Hier wird das Kind Zeus alsbald nach Phrygien gesandt, wo es heranwachsen soll, u. z. unter dem Geleite dreier in Eid genommener Kreter. Auch hier in Phrygien gibt es ein Gebirge Ida, das Waldgebirg κατ' ἐξοχήν. Es ist nun zu vermuthen, dass, wie in der hesiodischen Theogonie eine nähere Ortsbestimmung auf Kreta, V. 483 ff., vorliegt, auch von dem Sibyllisten eine besondere Oertlichkeit in

Phrygien genannt wurde. Diese will Gutschmid scharfsinnig in dem handschr. λαθρηιδίην δὲ (Ψ λαίθρη ἰδίη δὲ) erkennen: mit Streichung eines Buchstaben liest er λάθρη Ἰδηνδε, das dem gezwungenen λαίθρη ἰδίῃ τε, wie man bisher nach Struve's Conjectur schrieb, wohl vorzuziehen ist.

III, 316 ῥομφαία γὰρ διελεύσεται διὰ μέσον σεῖο.

Diese Corruptel der Handschriften suchte man durch verschiedene Vorschläge zu heilen. Zuletzt hat Geffcken ῥομφαίη γὰρ σεῖο διέρχηται διὰ μέσσον conjiciert, während Gutschmid mit einer unstatthaften Optativform ῥομφαίη γὰρ σεῖο διελθειεν διὰ μέσσου schreiben wollte. Meines Erachtens ist σεῖο διέλθῃσιν διὰ μέσσον (oder μέσσου) in den Text aufzunehmen. Solche Conjunctive Aor. (hier Futurbedeutung) sind wiederholt in der Ueberlieferung der Sibyllinen verschleiert worden, wie I, 192, ἦν γὰρ ἐπέλθῃ τὸ (so Ψ, ἐπέλθῃ τοῦτο mit schlechter Glättung Φ) θεοῦ κεκελευσμένον ὕδωρ: hier wurde von mir und Nauck ἐπέλθῃσιν hergestellt, während Mendelssohn an ἐπέρχηται dachte, ähnlich wie Geffcken in unserem Verse an διέρχηται.

III, 325 ἥξετε καὶ χαλεποῖο διωκόμεναι ὑπ' ἀγῶνος
δεινοῦ καὶ χαλεποῦ.

Die hier recht auffällige und nicht motivirte Wiederaufnahme des Begriffes χαλεπός in V. 326 hat mich seiner Zeit veranlasst an die Ersetzung des χαλεποῖο in V. 325 durch κρατεροῖο zu denken. Auch Gutschmid fühlte die Schwierigkeit: seinem Vorschlage καρχαλέοιο, der auch das müssige καί beseitigt, muss man verdiente Beachtung schenken, zumal gerade dieses Epitheton sehr wohl bei ἀγῶνος stehen kann.

III, 373 *εὐνομίη γὰρ πᾶτα ἀπ' οὐρανοῦ ἀστερόεντος*
ἥξει ἐπ' ἀνθρώπους ἠδ' εὐδικίη, μετὰ δ'αὐτῆς
ἡ πάντων προφέρουσα βροτοῖς ὁμόνοια σαόφρων
καὶ στοργὴ πίστις φιλίη ξείνων ἀ π ὸ δ' α ὐ τ ῶ ν
ἠδέ τε δυσνομίη μῶμος φθόνος ὀργὴ ἄνοια
φεύξετ' ἀπ' ἀνθρώπων πενίη καὶ φεύξετ' ἀνάγκη
καὶ φόνος οὐλόμεναί τ' ἔριδες καὶ νείκεα λυγρὰ
καὶ νυκτοκλοπίαι καὶ πᾶν κακὸν ἥμασι κείνοις.

Auf verschiedenem Wege hat man versucht die hier vorliegenden Schwierigkeiten zu beheben. Gutschmid reiht 379 *καὶ φόνος κτλ.* vor 377 *ἠδέ τε δυσνομίη κτλ.*; nach starker Interpunktion am Schlusse dieses Verses soll dann 378 *φεύξετ' κτλ.* folgen. Es fehlt bei solcher Anordnung ein Verbum zu *ἀπὸ δ'αὐτῶν*, das man nur zur Noth aus dem in V. 374 stehenden *ἥξει* zeugmatisch entnehmen könnte. Diese Annahme halte ich jedoch für unzulässig. Aber auch in Geffckens Ausgabe ist keineswegs Alles in Ordnung. Für empfehlenswerth halte ich Geffckens Umsetzung von V. 377 (*ἠδέ τε δυσνομίη κτλ.*) und 378 (*φεύξετ' κτλ.*), dagegen kann ich mich mit Wilamowitz' *ἄπο καὐτῶν* in V. 376 nicht befreunden. Es scheint mir vielmehr, dass die handschriftliche Lesart stärker verderbt ist: ich sehe in ΑΠΟΔΑΥΤΩΝ ein Corruptel aus ΑΠΑΝΕΥΘΕΝ. Im epischen Sprachgebrauche wird *ἀπάνευθεν* gern mit *φεύγειν* verknüpft. So gewinnen wir eine einfache und lesbare Wendung; die V. 376 sqq. würden darnach lauten: *καὶ στοργὴ πίστις φιλίη ξείνων·*
ἀ π ά ν ε υ θ ε ν | φεύξετ' ἀπ' ἀνθρώπων πενίη καὶ φεύξετ' ἀνάγκη | ἠδέ τε δυσνομίη μῶμος φθόνος ὀργὴ ἄνοια | καὶ φόνος οὐλόμεναί τ' ἔριδες κτλ.

III, 475 *Καμπανοῖς ἄραβος πέλεται διὰ τὸν π ο λ ύ κ α ρ π ο ν | λιμόν.*

Meist ist für das verderbte *πολύκαρπον* Castalio's *πτολίπορ-*

θον recipiert worden, ohne völlig zu befriedigen. Desgleichen sind die sonst versuchten Vorschläge nicht überzeugend. Hingegen verdient Gutschmid's πολύπικρον die grösste Beachtung; wiederholt ist πικρός verderbt worden, so z. B. III, 530, wo Spitzer πικρὸν... πόλεμον für das überlieferte μικρόν hergestellt hat.

III, 665, σπκὸν γὰρ μεγάλοιο θεοῦ καὶ φῶτας ἀρίστους
πορθεῖν βουλήσονται, ὁπηνίκα γαῖαν ἵκωνται.
θήσουσιν κύκλῳ πόλεως μιαροὶ βασιλῆες
τὸν θρόνον αὐτοῦ ἕκαστος ἔχων καὶ λαὸν ἀπεχθῆ.

Bisher pflegte man nach ἵκωνται einen Punkt zu setzen: aber Gutschmid erkannte richtig, dass der neue Satz schon mit dem zweiten Hemistichion des vorausgehenden Verses anhebt und demgemäss nach βουλήσονται stark zu interpungiren ist. Für diese Anschauung kann ich auf die von dem Sibyllisten benutzte Stelle der Septuaginta, Jerem., I, 15, verweisen, aus der ich seiner Zeit bereits θήσουσιν κύκλῳ hergestellt habe. Es heisst dort: καὶ ἥξουσι καὶ θήσουσιν ἕκαστος τὸν θρόνον αὐτοῦ ἐπὶ τὰ πρόθυρα πυλῶν τῶν Ἱερουσαλήμ. Da ἥξουσι und θήσουσι in enger Verbindung stehen, empfiehlt es sich auch für unsere Stelle den Nebensatz mit dem Verbum ἵκωνται in V. 666 mit dem folgenden Hauptsatze zu verknüpfen: nur ist dann meines Erachtens ὁπηνίκα δ' αἶαν ἵκωνται zu schreiben.

III, 705 αὐτὸς γὰρ σκεπάσειε μόνος μεγαλωστὶ παραστὰς
κύκλοθεν ὡσεὶ τεῖχος ἔχων πυρὸς αἰθομένοιο.

Der zweite Vers enthält noch einen Mangel, den Gutschmid durch Tilgung eines einzigen Buchstaben beseitigt: er verlangt ἐών für ἔχων. Dass er das Richtige traf, vermag ich durch den Hinweis auf Zacharias 2, 5, zu er-

härten; denn hier fand der Sibyllist: καὶ ἐγὼ ἔσομαι αὐτῇ (τῇ Ἱερουσαλήμ), λέγει κύριος, τεῖχος πυρὸς κύκλοθεν.

III, 708 οὐ χεὶρ γὰρ πολέμοιο κακοῦ, μαλα δ' ἔσσεται αὐτοῖς
αὐτὸς ὑπέρμαχος ἀθάνατος καὶ χεὶρ ἁγίοιο.

Offenkundig ist die seltsame Verbindung χεὶρ πολέμοιο κακοῦ erst durch den Schluss des nächsten Verses (χεὶρ ἁγίοιο) irgendwie veranlasst worden. Was hier ursprünglich im Texte stand, hat Gutschmid wenigstens angedeutet, indem er an χρή dachte; die Konstruktion verlangt χρεώ: nicht des Krieges bedarf es, des bösen, der Unsterbliche selbst und die Hand des Hochheiligen wird für die Kinder Gottes Schutz bieten.

IV, 91 (93) καὶ Βαβυλὼν μεγάλη μὲν ἰδεῖν, μικρὴ δὲ μάχεσθαι
στήσεται ἀχρήστοισιν ἐπ' ἐλπίσι τειχισθεῖσα.

Wir erwarten den Hinweis auf irgend ein Unheil, wie bezüglich der in der Umgebung dieser Verse genannten Städte und Oertlichkeiten. Es ist deshalb Gutschmids σείσεται in passivem Sinn beachtenswerth. Aehnlich scheint III, 64, wo es von Beliar heisst καὶ στήσει ὀρέων ὕψος nach desselben Gelehrten Vermuthung σείσει ursprünglich zu sein, denn es kann στήσει hier nicht die Geltung von μεταστήσει haben, weshalb der Vergleich mit Ephraem. gr. III, 1386, μεθιστᾷ ὁ τύραννος τὰ ὄρη nichts beweist. Wohl aber kann man einerseits auf Henoch 8, 15, Fl. R. καὶ σεισθήσονται καὶ πεσοῦνται καὶ διαλυθήσονται ὄρη ὑψηλά hinweisen, anderseits auch auf die Sibyllinen selbst XIV, 236 σείετο δ' αὖ Φρυγίης γαίης αἰπεινὰ κάρηνα, σείοντο Σκυθικῶν ὀρέων πόδες.

V, 361 ἔσσεται ὑστατίῳ καιρῷ περὶ τέρμα σελήνης
κοσμομανὴς πόλεμος καὶ ἐπίκλοπος ἐν δολότητι.
ἥξει δ' ἐκ περάτων γαίης μητροκτόνος ἀνήρ κτλ.

In dieser Art sind die Verse in der Ueberlieferung abgeteilt: allein den richtigen Zusammenhang hat erst Gutschmid gesehen, indem er nach πόλεμος in Vers 362 einen Punkt setzt und dann καὶ ἐπίκλοπος ἐν δολότητι ἥξει' (= ἥξειε) ἐκ περάτων γαίης schreibt. Jetzt erst gewinnt ἐπίκλοπος ἐν δολότητι die richtige Geltung, der Betrüger ist der Antichrist (Nero).

V, 525 Σκορπίος οὐρὰν ἐπῆλθε διὰ δεινοῖο Λέοντος

Die bisher versuchten Verbesserungen sind wenig glaubhaft. Gutschmid will für ἐπῆλθε schreiben ἔπηξε. Der Skorpion schlug den Stachel seines Schweifes in den Leib des furchtbaren Löwen. Die Correption der Schlusssilbe von οὐράν ist bei den Sibyllisten nicht ohne Analogie, vgl. ἱεροσυλία ναῶν, II, 14, XI, 12, oder ἔσσῃ δ'οὐκέτι χήρα, συνοικήσεις δὲ λέοντι XI, 290.

XI, 40 Μέμφιν δ' ἀγαπήσει
δεινὸς ὄφις καὶ πολλὰ φυλάξεται ἐν πολέμοισιν.

Es ist die Rede von Moses; dass in φυλάξεται ein anderes Wort stecken muss, ist ausgemacht, Buresch dachte an λαφύξεται. Aber auch das erste Verbum ist zweifelsohne falsch überliefert: woher käme die Liebe des μέγας βασιλεὺς μεγάθυμος der Hebräer, wie Moses in V. 38 heisst, zu Memphis, ihrer Feindin, der kurz vorher (V. 33 sq.) mit der Vernichtung vielen Volkes im rothen Meere gedroht wird. Gutschmids ἀπατήσει ist hier meines Erachtens dasjenige Wort, das wir erwarten.

XI, 254 ἔσται γὰρ χώρης βασιλὶς παρὰ χεύμασι Νείλου
ἑπταπόροις στομάτεσσιν ἐπερχομένοιο θαλάσσης,
εἰκοστοῦ δ'ἀριθμοῦ πολυήρατον οὔνομα ταύτῃ.

der Kenner der Sibyllinen weiss, dass der Ausdruck ein Lieblingswort der jüngeren Sibyllisten, wieder- in der Ueberlieferung verderbt ward. So in dem- n Buche XI mit Bezug auf Kleopatra, von welcher an unserer Stelle die Rede ist, V. 279, wo ich längst τε σοι, χήρη, ἔσται μετόπισθεν ἄλωσις geschrieben habe für in Ω gebotene χειρὶ ἔσσεται, eine Conjectur die durch 290 ἔσσῃ δ' οὐκέτι χήρα, συνοικήσεις δὲ λέοντι κτλ. ihre volle Be- igung findet. Und so hat Gutschmid auch in V. 254, η βασιλίς (statt χώρης) als den ursprünglichen Wortlaut muthet.

XII, 103 ἥξει καὶ ῥομφαία ἐπ' ἱεροσολυμηίδα γαῖαν
ἄχρις ἐπ' ἐσχατίης καμπῆς τιβερίδος ἄλλης.

Dies bieten die Handschriften, nur in Q steht ἐπὶ ἱεροσολυμηίδα. Bislang hat man sich bei Alexandre's ἐπὶ Σολυμηίδα γαῖαν beruhigt: allein die Ueberlieferung spricht zweifellos für die zutreffende Vermuthung Gutschmids ἐφ' Ἱροσολυμίδα γαῖαν. Als Analogon für diese Namensform kann ich auf den Gebrauch des Epikers Nonnos verweisen, welcher mehrfach in seiner Metabole des Johannesevangeliums am Schlusse des Hexameters Ἱροσόλυμα verwendet (B 71 ἐς ἔδρανον Ἱροσολύμων B 111 ἐδεῖλα διέστιχεν Ἱροσολύμων, und so noch siebenmal).

In V. 104 ist für das corrupte τιβερίδος ἄλλης von Alexandre Τιβεριαδος ἄλμης verbessert worden. Hier ist nur noch die gleichfalls von Gutschmid vorgeschlagene Aenderung Τιβερηίδος erforderlich. Wiederum kann ich Nonnos als willkommenen Gewährsmann hiefür anrufen, welcher in der Metabole dreimal Z 1 Φ 2, 80 πέρην Τιβερηίδος ἅλμης gebraucht. Die Form ist an allen drei Stellen vorzüglich bezeugt. In der Sibyllinenüberlieferung vertauschten die

Namenadjectiva ihre Bildungssuffixe in den beiden auf einander folgenden Versen.

XIV, 34 *πάντα γὰρ ἐν σποδιῇ ταῦδε κείσεται οὐδέ τις ἔργων*
ἔσται φειδωλή· ὅλος γὰρ ἐλεύσεται αὐτὸς
οὐρανόθεν, πρηστῆρας ἀπ' αἰθέρος ἠδὲ κεραυνοὺς
ἀνθρώποις πέμψει θεὸς ἄμβροτος.

Die in V. 35 vorliegende Corruptel versucht Gutschmid durch den Vorschlag *ὄλεθρος γὰρ ἐλεύσεται αἰνός* zu beheben; bei Geffcken wird *ὄλεθρος* Mendelssohn zugeschrieben, der Gutschmids Manuscript in Händen hatte; er vermuthete am Schlusse *αὐτῇ* (mit Bezug auf Rom, V. 32). Aber vielleicht liegt es näher an *ὀλοὴ γὰρ ἐλεύσεται ἄτη | οὐρανόθεν* zu denken, zumal es ähnlich I, 78 sq. heisst: *ἐπὶ δ'αὐτοὺς ἦλυθεν ἄτη | ὑστάτη οὐρανόθεν βεβολημένη.*

XIV, 82 *αἳ πόσα προπέσεται ὑπό τ'ἀνδρῶν βαρβαροφώνων.*

In diesem von der Kritik schon mehrfach behandelten Verse will Gutschmid geschrieben wissen: *καὶ πᾶσα προπεσεῖται ὑπ' ἀνδρῶν βαρβαροφώνων* (mit Bezugnahme auf das in V. 80 genannte Phönikien). Wilamowitz dachte an *αἰαῖ, πόσσα πεσεῖται ὑπ' ἀνδρῶν βαρβαροφώνων.* Indess lässt sich vielleicht das überlieferte Verbum compositum halten, wenn man schreibt: *αἳ ὁπόσα προπεσεῖται ὑπ' ἀ. β.*; *ὁπόσος* wird in derlei Ausrufen gern angewendet.

XIV, 141 *καὶ τότε δ'ἱπποβότου Σκυθίης ἐπαναστασις ἔσται*
καὶ πόλεμος δεινὸς Μαιώτιδος ἐγγύθι λίμνης
ἔσται ἐπὶ προχοαῖσι παρ' ὑστάτιον πόμα πηγῆς
Φάσιδος ὑγροκόμοιο κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα·
πολλοὶ δὴ πεσέονται ὑπὸ κρατερῶν πολεμιστῶν,
αἱμαλέῳ χαλκῷ ὁπόσους παραλήψεται Ἄρης.

In diesem Abschnitte ist ἐγγύθι evidente Besserung Meinekes für ὕδασι der Handschriften; in V. 146 habe ich αἱμαλέῳ χαλκῷ ὀπόσους geschrieben für das überlieferte αἳ μαλεοῦ von VH und αἷμα λεοῦ von QM. Aber es ist noch Verschiedenes nicht in Ordnung. Zunächst fällt auf, dass nach Σκυθίης ἐπανάστασις ἔσται gleich wieder gesagt sein sollte πόλεμος δεινὸς ... ἔσται; weiter muss man fragen, womit ist ἐπὶ προχοαῖσι zu verbinden, was versteht man unter παρ' ὑστάτιον πόμα πηγῆς, worin übrigens Meineke nach IV, 15 στόμα hergestellt hat; ist endlich mit V. 146 nicht eine der überreichen Ortsangaben zu verknüpfen?

Naturgemäss wird man Φάσιδος ὑγροκόμοιο mit dem unmittelbar folgenden κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα verbinden dürfen: dann liegen im vorangehenden Verse noch zwei Bestimmungen vor, die einer Beziehung bedürftig erscheinen; ἐπὶ προχοαῖσι kann man nicht mit Φάσιδος verknüpfen, weil es nicht zugleich in einem Athem heissen kann παρ' ὑστάτιον πόμα (στόμα) πηγῆς, das ebenso zu Φάσιδος gezogen werden müsste. Vielmehr wird man den Genetiv, der bei προχοαί als nähere Bestimmung des Flusses, dessen Mündung gemeint ist, stehen muss, in dem verdächtigen ἔσται zu Anfang des V. 143 vermuthen dürfen. Hier hat nun Gutschmid Ἴστρου conjiciert (vgl. VII, 68 Ἰορδάνου ἐν προχοῇσι). Auch zu στόμα πηγῆς muss ein Flussname hinzutreten, der einige Aehnlichkeit mit dem überlieferten ὑστάτιον besitzt: dieses wäre nach Gutschmids Annahme der Hypanis, so dass sich die Verbindung παρ' Ὑπάνιος στόμα πηγῆς ergeben würde.

Sind diese Flussbezeichnungen zutreffend, so wäre nach den angeführten Versen von einem weitgedehnten Aufstande und Kriege skythischer und sarmatischer Völkerschaften die Rede, der etwa von den Mündungen des

Istros an entlang dem Nordgestade des Pontos Euxeinos bis in's Kolchergebiet hin sich abspielte. Da der Phasis genannt wird, so hätte man im Hypanis wohl den östschen Fluss dieses Namens zu erkennen, der am Nordabhang des Kaukasus entspringt und dessen Quellgebiet nicht weit vom Phasis liegt (heute Kuban) und nicht den westlichen (heute Bug). Durch die Istrosmündungen und den Phasis wären die Grenzen des im Aufruhr und Kampfe begriffenen Gebietes bezeichnet.

Es bleibt dann nur noch eine richtige Anordnung und Abgrenzung der überlieferten Verse herzustellen, um einen lesbaren Text zu gewinnen. Ich möchte demgemäss unter Umsetzung des V. 146 und der leichten Aenderung von ὑγροκόμοιο zu ὑγροκόμου τε in V. 144 folgende Fassung des Abschnittes in Vorschlag bringen :

141 καὶ τότε δ'ἱπποβότου Σκυθίης ἐπαναστασις ἔσται
142 καὶ πόλεμος δεινὸς Μαιώτιδος ἐγγύθι λίμνης.
146 αἱμαλέῳ χαλκῷ ὁπόσους παραλήψεται Ἄρης
143 Ἴστρου ἐπὶ προχοῇσι· παρ' Ὑπάνιος στόμα πηγῆς
144 Φάσιδος ὑγροκόμου τε κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα
145 πολλοὶ δὴ πεσέονται ὑπὸ κρατερῶν πολεμιστῶν.

Prag. ALOIS RZACH.

D' ΩΜΗΛΥΣΙΣ à ΤΡΙΠΤΟΛΕΜΟΣ

REMARQUES ÉTYMOLOGIQUES

Dans les écrits d'Hippocrate et de son école, on voit revenir fréquemment la mention d'une espèce de cataplasme dont il est fait grand usage pour toute sorte de maux, et portant le nom d' ὠμήλυσις. Les manuscrits ne donnent pas toujours le nom sous cette forme, mais souvent en deux mots, ὠμὴ λύσις ; aussi bien au nominatif qu'aux autres cas (gén. ὠμήλυσιος ou ὠμῆς λύσιος)[1]. Se fondant sur cette circonstance, — assurément assez grave à première vue, — tous les lexicographes modernes ont considéré le mot comme formé de λύσις, précédé de l'adjectif ὠμός, sans s'expliquer sur le sens qu'il faudrait attribuer au terme principal en cette combinaison.

Le cataplasme n'était autre chose qu'un emplâtre de farine d'orge. Τὰ ἀπὸ τῶν ἀφρύκτων κριθῶν ἄλφιτά τε καὶ ἄλευρα, c'est toute la description qu'en fait le Lexique des termes hippocratiques de Galien, lequel semble, comme on voit, ne pas même entendre spécialement par ὠμήλυσις une

[1] L'appareil critique de l'édition Littré permet de se rendre compte en un temps minime, vu la fréquence du mot, de l'hésitation qui règne entre les deux manières d'écrire.

e re[illegible]ite à la forme de cataplasme, mais la farine
ge en général[1]. Il n'y a rien de plus particulier dans
utres sources, dont on trouve, en ouvrant le Thesau-
une assez ample collection ; la compilation des Geo-
nica dit, par exemple, 18, 19, 9 : Ἔστι δὲ ὠμήλυσις τὸ ἄλευ-
ρον τὸ ἀπὸ τῶν κριθῶν μὴ πεφρυγμένων γινόμενον. Pour être appliquée
selon l'ordonnance, cette farine, on vient de l'entendre,
t cela découle d'ailleurs d'ὠμός, ne devait pas être grillée.
n'était pas davantage bouillie : encore à cause d'ὠμός,
et parce que les textes qui se donnent la peine d'insister
sur ἄφρυκτος n'auraient pas manqué de parler d'un autre
genre de cuisson, si celle-ci avait été prévue pour la
bonne préparation de l'émollient. Etait-elle du moins hu-
mectée, trempée à froid, ou à chaud, dans un liquide ?
Il ne semble même pas que ce fût le cas, tant par le
silence de la plupart des passages que par l'indication
assez formelle de Galien dans un de ses traités[2]. Enumé-
rant des remèdes contre le mal de dents, cet auteur in-
dique d'abord différentes espèces de πυρίαι, — impliquant
la vapeur d'eau, — puis il continue : ἢ καὶ ἐπιθέματα διὰ τῶν
χωρὶς ὑδάτων, ὡς δι' ὠμῆς λύσεως, εἴτε κριθίνης εἴτε λινοσπέρμου. Ainsi
l'ὠμήλυσις, autant qu'on le distingue, consistait en une
simple application de farine SÈCHE.

Dans ces conditions, il est permis de se demander sur
quel genre de signification les dictionnaires s'appuient
pour admettre la présence du mot λύσις dans le composé
qui nous occupe. S'il s'agit d'un λύσις ayant la valeur d'*in-*

[1] C'est ce qu'il dit quelque part en autant de termes : **Τὸ σηπόμενον κατέπλασα... διὰ κονίας στακτῆς καὶ ὠμῆς λύσεως, οὕτω δ' ἴσθι με καλοῦντα τὸ κρίθινον ἄλευρον** (**περὶ συνθ. φ. τ. κατὰ γένη**, III, 2, éd. Kühn).

[2] **Περὶ συνθέσεως φαρμάκων τῶν κάτα τόπους**, V, 9, éd. Kühn. Nous n'avons pas gardé le texte de Kühn pour les derniers mots, sans importance, qui sont chez lui **εἴτε κρίθινον εἴτε λινόσπερμα** *(sic)*, corrigés par d'autres comme ci-dessus.

fusion, teinture ou *solution chimique,* ce qu'on pourrait à la rigueur supposer, j'avoue n'avoir pu découvrir de texte autorisant un pareil sens. Mais en faisant à notre erreur toute part d'avance, il serait encore difficile à chacun de voir l'analogie des deux choses, d'un paquet de farine (non trempée) à une substance en dissolution.

La vérité, pour ainsi dire évidente, est que nous avons dans ὠμήλυσις un proche parent de la famille d'ἀλέ-ω moudre, ἀλε-τρίς esclave occupée à la meule, etc. Si un doute subsistait, il serait levé par la glose hésychienne ὠμ-ήλετον (cod. ὠμηλετόν)· ἐρηρεικμένον. Dissipons cependant les restes de l'étymologie par λύσις. Il s'agit d'un terme qui, forcément, fut pour tout contemporain d'Hippocrate clair, pour tout contemporain de Galien plus ou moins obscur en ses éléments ; seuls les premiers auteurs originaux pouvaient encore se douter que ἄλυ-σις fût variante d'ἄλε-σις, la mouture. L'étymologie populaire, en partageant le composé en ὠμὴ λύσις, — forme que des générations de scribes se chargèrent de faire pénétrer par les manuscrits jusque dans l'usage technique, — ne se rendait coupable d'aucun exploit particulier, ne faisait que reproduire un de ses modèles coutumiers, qu'on pourrait marquer du nom d'étymologie populaire imparfaite, ou « inachevée », où le second terme reste privé de sens, livré à l'inconnu, sans essai d'interprétation. En choisissant parmi une collection de termes populaires français que j'ai sous les yeux par hasard, un cas pouvant particulièrement fournir le pendant du fait, je n'ai pas de peine à le trouver dans : *de l'eau d'anum,* qui signifie, paraît-il, *du laudanum,* mais où on voit comment un des membres peut rester *ininterprété,* simple candidat à un sens, ainsi que dans ὠμὴ λύσις : les deux mots relevant d'ailleurs de la

langue médicale, placée au premier chef dans la sphère du lexique où ces déformations se produisent d'habitude.

Le mot pour « mouture, farine » ὠμ-ήλυσις, — ou plutôt ἅλυ-σις dans la forme du simple, — a cet intérêt, entre autres, d'éclairer dans sa formation son synonyme ἄλευ-ρον, ainsi que l'homérique ἀλεύ-ατα, si on adopte cette manière de lire, pour ἀλείατα, υ, 108, avec J. Schmidt, *Pluralbild.* 201 (cf. Wackernagel, *K. Z.*, XXV, 277). Mais, plus généralement, de rendre manifeste en grec l'existence, au même sens qu'ἀλέω, d'une seconde [illegible] qui se terminait par ϒ (qu'elle fût d'ailleurs à deux degrés, ἀλευ- ἀλυ-, ou sans dégradation ἀλυ-). La forme ὠμ-ήλυ-σις est en effet beaucoup plus claire à cet égard que ne l'était ἀλεύατα, ou même ἄλευρον : le premier, si on le divise en ἀλέ-Fατα, peut se tirer sans particularité aucune d'ἀλέω ; et ἄλευρον à son tour n'être que le dérivé de l'autre (*ἀλε-Fαρ, d'où *ἀλε-Fρο-). C'est l'avantage d'une forme comme ἅλυ-σι-ς de n'être pas équivoque. La base ΑΛϒ-, qu'elle fait connaître, n'a pas besoin de plus ample preuve, mais trouve peut-être à s'appliquer presque immédiatement, même au-delà du grec, à un mot important, l'anglo-sax. *ealu,* cas obliques *ealoth* « bière, ale », cf. norr. *ölthr* « bière, orgie de bière ». Sauf le genre, la dernière forme trouverait son modèle grec dans *τὸ ἀλυτόν (équivalent, comme on peut le prétendre maintenant, de τὸ ἀλετόν) ; l'autre, dans un type *ἀλυτ-, cf. μέλι μέλιτ-ος, ἄλφι en regard d'ἄλφιτον. Le sens d'orge fermentée pour *bière* s'offre ici d'autant plus aisément que soit ὠμ-ήλυσις, soit ἄλευρον, désignent par excellence la farine d'orge.

En lui-même, un parallélisme comme celui des bases radicales ΑΛϒ- : ΑΛΕ- n'a rien de nouveau ; aussi nous abstiendrons-nous de le poursuivre sur un terrain qui intéresserait la grammaire plutôt que le lexique. Il est dif-

ficile en revanche de ne pas accorder de l'attention à un groupe de formes se rapportant comme les précédentes au *grain* ou à la *meule*, et qui pourraient tirer de la lumière de notre doublet ; en ce qu'il faut probablement les coordonner sous un couple radical ΟΛΥ- : ΟΛΕ-, jusqu'ici des plus vagues, mais prenant un corps après l'exemple que nous venons de voir [1].

Nous ne prétendrons pas que les choses se présentent ici avec la clarté qui pouvait appartenir au premier cas, trouvant son illustration dans ὠμ-ήλυσις : ὠμ-ήλετον. Pas davantage qu'il règne un rapport *étymologique* entre le premier groupe et l'autre, entre ἀλέω et ὄλυρα. Ce rapport n'est pas inimaginable ; il peut être phonétiquement soutenu [2] ; nous ne désirons pas le faire rentrer dans notre thèse de l'instant, ni d'un autre moment, parce que nous n'en sommes pas persuadé. Mais, avec ou sans parenté étymologique, entre familles aussi ressemblantes que l'étaient d'une part *elu-*, *olu-*, d'autre part *alu-*, au sens de moudre, l'analogie pouvait faire son œuvre, et créer à l'un une variante en -ε, si l'autre était pourvu de cette forme [3].

Les mots que nous entendons n'étant plus reliés ensemble par un verbe, c'est là une des circonstances qui

[1] De par la générale alternance ε : ο, nous donnons à ὀλυ- : ολε- le sens qui enferme immédiatement ΕΛΥ- : ΕΛΕ-, dans une opposition commune à toute forme caractérisée par alpha.

[2] Si le grec *al*, dans ἀλέω, vaut *l* vocalique, la séparation tombe. L'arménien *al*, dans *alewr* (farine), etc., laisse la même alternative ouverte. Seul le germanique *al*, dans *aluth-* (bière) l'exclut, mais, par compensation, ouvre une autre équivoque (on pourrait entendre le mot comme **olut-*, cf. ὄλυρα, aussi légitimement que comme **alut-*).

[3] On connaît le genre d'influences dont nous parlons : il n'est pas nécessaire de quitter la famille d' ἀλέω pour en rencontrer un exemple souvent cité, celui de la formation μάλευρον (farine), sur μαλε- *molere*, purement amenée par la ressemblance vague de cette base avec ἀλε-, qui possédait dans son cercle un type ἄλευρον.

nent nécessairement un caractère assez conjectural rapports qu'on peut établir ici. On distingue au moins ement dès l'abord un groupe de formes, sur ΕΛΥ- :

-ρα, orge, nom d'une importante variété d'orge de- nère. La quantité longue de l'υ peut être mise compte d'un prototype *ὀλυ-ρϳα, probable de toute n.

-μος, nom de quelque céréale, ou d'une espèce de voisine. Dans la glose dialectale ἔλυμόρ, le lexique ésychius explique ce mot par σπέρμα σιτῶδες ὅπερ ἐψοντες Λάκωνες ἐσθίουσιν (sorte de *polenta*). Cf. sous ἔλυμοι la mention σιτῶδες σπέρμα. Nous ne tenons pas pour différent : ἐλίμαρ· κέγχρῳ ὅμοιον (à lire comme acc. plur. = ἐλύμας; le masculin ἔλυμόρ est sans doute lui-même acc. plur.)[1].

οὐλαί, grains d'orge, complète ce groupe ; n'offre d'autre particularité, étant pour tout le monde *ὀλϝ-αί (attiq. ὀλαί, dor. ὀλβᾱ-[2]), que de livrer la forme anté-vocalique d'ὀλυ-.

Plus problématique est le rapport des mots suivants, dont la provenance, évidemment, peut être cherchée ailleurs que dans la famille d'ὄλυ-ρα, et n'est peut-être pas déterminable du tout. Ce n'est du moins ni une difficulté de sens[3], ni, comme je le remarque, une difficulté de forme

[1] Il est évident que si, contre probabilité, ἐλίμαρ, avec les signes d'authenticité qui l'entourent d'ailleurs, n'avait pas ι pour υ, par erreur vulgaire, il se transformerait alors en une des excellentes preuves à apporter de la variation radicale qui s'exécutait sur ἐλυ- dans le sens d'un changement de la deuxième voyelle ; mais nous sommes loin de vouloir tirer un témoignage pareil d'une telle forme. — On apprend par l'Etymol. Magnum que le mot ἔλυμος figurait dans les Νῆσοι d'Aristophane. MEINEKE, *Fragm. Com.*, II, p. 1112.

[2] Οὐλοχύτας τὰ κανᾶ, ἃ οἱ Δωριεῖς ὀλβα-κήια, Hés. s. v. εὔπλουτον κανοῦν. Cf. ὀλβάχιον· κανοῦν. Δεινολόχος, valant οὐλοχόϊον, comme l'admet Prellwitz, *Etym. W.*, sous οὐλαί.

[3] On pourrait, sous le rapport du sens, faire remarquer que les trois premiers mots contenaient l'idée incontestable de *grain*, cependant pas celle

qui pourrait les éloigner de notre groupe. Par la forme ἐλευ- qu'ils introduiraient, en variation du type ἐλυ-, ils seraient, non pas seulement réguliers, mais remarquablement parallèles au cas déjà rencontré d'ἄλευ-ρον.

Sous le bénéfice de ces observations, et avec les réserves qu'appelle d'ailleurs l'étymologie d'un nom géographique, il y a quelque raison de conjecturer que celui de la ville d'Ἐλευ-σίς cache quelque nom perdu de la *meule*, ou au moins se rapporte à l'ordre d'idées qu'évoquent les mots dont nous nous occupons. On concevrait bien que la cité de Déméter, le grenier de la plaine Thriasienne, fût la « Ville des moulins », ou offrît un nom de sens à peu près pareil. L'épithète d'Ἐλευ-θώ, que portait Déméter à Tarente et à Syracuse[1], ne se séparerait pas du mot précédent, et marquerait une Déméter Meunière.

C'est par une hypothèse plutôt moins hardie qu'on placerait dans cette famille ὀλοοί-τροχος. Le mot signifie, depuis Homère, grosse pierre ronde, quelconque. Remarquons que l'explication traditionnelle, en supposant un adjectif *ϝολοϝός « rond », crée un mot purement hypothé-

de *mouture*. Nous reconnaissons pleinement le fait, et ne le croyons pas décisif contre les rapprochements qui suivent. C'est ici que la perte du verbe est surtout irréparable. On verrait probablement qu'il n'était autre qu'un verbe pour *moudre*. Le latin *triticum* part de *tero*, et arrive néanmoins à désigner, non seulement le grain hors de l'idée de *terere*, mais encore presque au sens botanique, comme ὄλυρα, une catégorie limitée de céréales. Les exemples seraient innombrables. Rappelons que le mot *grain* lui-même repose par ses origines sur l'idée de triturer, moudre.

[1] Hés. s. v. — On ne saurait ici se satisfaire avec Ἐλευθώ synonyme d' Εἰλείθυια. Le culte fort répandu de Déméter κουροτρόφος consacre son rôle de τροφός ou de nourrice, tel qu'il éclate particulièrement dans la légende éleusinienne, mais ne s'adresse pas à une Ilithye. Il est en revanche certain qu'une Δημήτηρ ἱμαλίς, ou Déméter *de la meule*, était adorée à Syracuse (Preller, *Mhyt.*, I[4], 768). Peut-être son sanctuaire ne faisait-il qu'un avec celui d' Ἐλευθώ, l'une des épithètes étant alors la traduction rajeunie, le petit nom familier pour l'autre ?

ue, d'ailleurs admissible ; mais qui autorise éminem-
ıt à en supposer un autre, sans dépasser, d'un certain
le degré de présomption qu'elle trouve légitime elle-
Restitution pour restitution, on ne verrait pas les
ıtages d'un mot *ὁλοF-ο-ς, la meule, qui expliquerait
ısé (du même fait que presque en toute langue la
ue meule est le type de la pierre ronde pesante),
ɛrre de meule ou « *courant dans la meule* (ὁλοοί-) ».
ement d'ailleurs si τροχός signifiait tout autre
nose qu'il ne signifie qu'on pourrait comprendre en
néral le composé ὁλοο ί-τροχος selon la première expli-
ion. Non moins étrange, dans cette explication, est le
locatif ὁλοοι- qui ne peut même invoquer l'excuse métrique,
mais est en revanche parfaitement attesté hors des textes
poétiques (Hérodote ὁλοίτροχος, Xénophon ὁλοίτροχος).

Quoi qu'il faille penser de ces derniers mots, et avec
ou sans eux, on peut, en regard du type général marqué
par ὅλυ-ρα, attendre des formes par ολε-, qui n'auraient, au
moins, rien de surprenant. Nous ne chercherons pas ce
type dans des formes éminemment douteuses, comme un
ἔλεμος, donné par Hésychius au même sens qu'ἔλυμος, et qui
n'est probablement qu'une faute de plume. Mais l'atten-
tion est attirée, dans le même glossaire, par le mot ὀλαι-
μεύς avec sa glose curieuse ὁ τὰς ὀλὰς βάλλων (cod. τὸ pour ὁ).
Il s'agit selon toute apparence de l'acte cérémonial des
οὐλοχύται ou des grains d'orge répandus pendant le sacri-
fice. Homère, à ce propos, se sert du même verbe (οὐλοχύ-
τας προβάλοντο). Dans la localité quelconque où la personne
chargée dudit office portait le nom d'ὀλαιμεύς, on peut
difficilement supposer que celui des grains d'orge ne fût
pas ὀλαιμοι. La forme peut avoir été féminine, ce qui n'im-
porte pas ; en revanche toute la glose resterait comme dé-

pourvue de son explication la plus naturelle si l'on n'ajoutait la correction : ὀλεμοι, et ὀλεμεύς.

Aussi sûrement, en effet, que la fidélité générale au détail orthographique est grande dans le lexique hésychien, ce qui seul lui a permis d'être, ou de rester jusqu'à nous le recueil inestimable qu'il est, autant il serait vain de nier (nul ne le prétendant du reste) la présence de nombreuses gloses entachées soit d'itacisme soit de l'erreur de même ordre : αι pour ε. Les exemples sont trop abondants pour avoir sérieusement à être apportés, ils se trouvent comme à chaque page[1]. Mais si l'erreur ὀλαιμεύς pour *ὀλεμεύς était toute naturelle, on ne saurait guère douter que la forme juste ne fût en effet cette dernière ; aussi bien par l'improbabilité morphologique d'une forme ὀλαιμος, que par la probabilité sous ce point de vue d'ὀλε-μος, si les raisons que nous en avons indiquées sont bonnes[2].

Est-il hors du degré de circonspection juste qu'on doit observer sur un tel terrain de songer, — si ὅλεμος est

[1] Pris au hasard, δαιταί· λαμπάδες (δεταί, comme le remarque M. Schmidt), παίταυρα pour πέταυρα, φαινακίζει (φενακίζει), αἰστία, αἴχματα (ἑστία, ἔχματα). Un des cas le plus inattendus est celui d'une glose πεζός, bien écrite par ε, mais figurant alphabétiquement à la suite de παιήονα, montrant ainsi ce qu'ont pu réaliser dans ce genre deux ou trois générations de scribes : la première écrivant αι pour ε, la seconde portant le mot sous l'alpha, la dernière ne se donnant plus la peine, en le rectifiant, de le remettre à la place primitive.

[2] On ne peut laisser sans mention ici ὅλμος, mortier à piler. Si, malgré l'esprit rude, il se rattache à nos mots pour moudre, écraser le grain, son groupe ὁλ- devient une indirecte confirmation de la base ἑλε- d'où procède ὁλε-μος. Il faudrait, pour mettre en bonne lumière ce point, des développements que nous ne pouvons nous permettre à cette place, et qui tendraient à faire voir que le type τόρ-νος en regard de τέρε-τρον n'a pas à passer pour fortuit ou anormal, mais pour RÉGULIER (de même βρον-τή contre -βρεμέ-της, ὄρφ-νη contre ἐρέφ-ω, ὄγκ-ος contre ἐνεκ-, τόλ-μα contre τελα-μών, πότ-μος contre πέτα-μαι, etc.). Ceci n'empêche pas des doublets, dûs aux réfections postérieures : tels πότ-μος et ποτα-μός, ὅλ-μος et ὁλε-μος.

ıné, — à ce que contiendrait alors la finale de Τριπτό-ος? C'est une entreprise qui peut être en général taxée, étymologie, de jeu très pitoyable que de s'attaquer à ɔrmes limpides pour vouloir y trouver autre chose ce qu'elles donnent d'emblée. Mais les entreprises ymologie populaire égalent ou dépassent en in-osité celles du grammairien, c'est là le facteur à ne ɔblier complètement. On commettrait des erreurs er en ce cas. Alors même qu'elle se contente parfois d'un résultat imparfait (ὠμὴ λύσις), les petits miracles qui s'accomplissent ailleurs sous ce principe peuvent émerveiller le linguiste, et le tromper fort bien à chaque instant; de sorte que si le nom de Triptolème n'était que l'arrangement d'un composé sans rapport à πτόλεμος (composé devenu inintelligible par l'oubli du sens d' ὸλεμος), le fait pourrait difficilement passer en lui-même pour offrir une particularité bien remarquable[1].

Le nom du héros d'Éleusis, du pupille de Déméter, nous paraît réellement ne pas répudier une origine qui le relierait aux mots précédents. On connaît, dans ἀλετρίβανος, un nom du moulin, probablement analysable en *ἀλετο-τρί-

[1] Il est bon, toujours, de se reporter aux exemples, même si le nombre en est tel qu'aucun choix n'est indiqué. Il semblerait au premier abord plus qu'injustifié de poser que le nom vieil-allemand de la perle de mer (*merigrioz*, pierre de mer), n'a un rapport ni à la mer, *meri*, ni à la pierre, *grioz*. Tout le monde sait, en réalité, qu'il s'agit d'un arrangement de l'étymologie populaire, où aucun de ces mots n'a de part (lat. margarita). On ne saurait prétendre, évidemment, que telle soit la certitude qui caractériserait notre cas, et il faut ajouter qu'il en diffère par un autre caractère. Quoique les deux transformations partent également d'une base « incomprise, à expliquer », l'une, comme Τρι-πτόλεμος, verse dans la première interprétation venue, l'autre seule atteint une perfection qui la rend par hasard conforme au sens originaire, ou au sens inhérent. — On a du reste avant nous émis l'idée que Τριπτόλεμος ne contenait pas πτόλεμος, en le rapprochant notamment de τρίπολος, trois fois retourné par la charrue (Preller, *Myth.*, I³, 634).

βανος (ainsi Brugmann et d'autres) ; en tous cas unissant τρίβω et un dérivé d'ἀλέω. Même sans reprendre ici l'idée que les diverses formations d' ἀλέω ont une importance particulière pour ce qui tient à ὀλεμος, une combinaison *τριβ-όλεμος, en vertu de ce qu'elle signifie, ne serait que le pendant renversé de ce mot[1]. Nous sommes loin d'insister sur la forme exacte. On peut, ce qui diminuerait la distance qu'avait à franchir l'étymologie populaire, croire à *τριψ-όλεμος, type παυσ-άνεμος (n'ayant pas aussi nécessairement que le premier la forme douée d'ι long et, en plus, un πσ ressemblant davantage à πτ). Même, poursuivant cette vue, remarquer la facilité d'un doublet pareil à celui des noms concurrents de Κασσ-άνδρα : Καστι-άνειρα, ouvrant la porte à τριψ- et τριπτι- par formation parallèle[2]. En ce dernier cas, que nous ne donnons pas comme plus évident que les autres, il n'y aurait plus à parler pour Τριπτόλεμος d'étymologie populaire au sens propre, plutôt de simple égalisation entre deux formes.

La préoccupation particulière des anciens d'éviter toujours dans le langage une expression qui pût sembler contenir une offense à quelque divinité, a aussi sa répercussion dans le mythe, et on pourrait parler de « mythes

[1] Il faut écarter τρίβολος (herse à dépiquer le blé), au premier moment lumineux comme τρίβ-ολος. Ce mot, qui n'est pas connu avant Philon, nous représente par évidence le latin *tribulum*, nom du même instrument.

[2] Comme, à différents points de vue, le rapport qui règne entre l'σ, le τι, ou le σι, dans les formes de composition du genre βωτι-άνειρα, Δύσ-ανδρος, etc., est absolument obscur, surtout devant voyelle, nous remarquerons qu'en aucun cas le doublet Καστιάνειρα : Κασσάνδρα n'est à écarter pour la possibilité théorique de *Τριπτιόλεμος : *Τριψόλεμος. Si en effet c'était une circonstance phonétique qui se trouvait régler ce rapport, aucune forme, plus que Κασσάνδρα, ne serait en rupture de ban contre elle (-σσ- pour -στ- n'étant forcément pas de cet ordre) ; et réciproquement Καστιάνειρα établit la légitimité (morphologique) d'un -τι- après consonne, et devant voyelle.

ıém es » comme de locutions euphémiques tendant
rner par crainte religieuse, le sens réel des choses.
no n dévore et recèle témérairement ce qu'a pro-
er, un sacrilège aussi utile à l'humanité ne sera
u'avec la couleur précisément inverse, comme
lin était ou le « nourrisson » de Cérès, ou
« maison où elle cherche abri ». La déesse,
réconciliée, et la légende de Triptolème, toute
our chez Métaneira, prête à éclore. Mais peut-
y a-t-il intérêt à voir que cette interprétation, qui n'est
doute pas nouvelle, reçoit de la part des mots quel-
confirmation [1].

[1] Dans la bourgade de Laconie au nom significatif d' Ἀλεσίαι était honoré un héros Μύλης, inventeur de la meule (Paus. 3, 20). Ainsi, ou à peu près, du double nom d' Ἐλευ-σίς et de Τριπτ-όλεμος. Mais il n'est pas nécessaire de mettre expressément en cause le moulin : on ne changerait pas grand chose à ce qui précède en remplaçant partout la meule par l'*aire à battre le* — ou plus exactement, et selon la coutume, à faire fouler le blé (τρίβειν) le pied des animaux. Rapportant le mot (sans doute populaire malgré sa ...me métrique) ἢν μὴ καθάρῃς κἀλέσῃς, οὐ μὴ φάγῃς, Diogénien, V, 17, nous apprend qu'on le mettait dans la bouche de Déméter instruisant Triptolème (εἶπε Δήμητρα πρὸς Τρ.) : ce n'est ni de *semailles*, ni de *labourage* qu'il est question, comme on le remarque, dans la devise ainsi laissée au personnage par la déesse, comme un mot d'ordre paraissant le concerner particulièrement. Nous avons cru de même qu'il était possible de voir en lui le TRITUREUR plutôt qu'autre chose.

F. DE SAUSSURE.

THE EMPLOYMENT OF THE ALPHABET IN GREEK LOGISTIC

The Alphabetic notation of Arithmetical quantities as employed by the Greeks has generally been regarded by the Historians of Greek mathematics as essentially vicious and contemptible. Hankel[1] describes it as « dies wenig rationelle Ziffersystem, welches kaum auf den Rang eines Systemes Anspruch machen kann » ; Gow[2] remarks : « It must be mentioned that the alphabetic numerals were a fatal mistake and hopelessly confined such nascent arithmetical faculty as the Greeks may have possessed » ; Cantor[3], criticising the adoption of this notation in place of the so-called Herodianic signs says : « statt eines Fortschrittes haben wir es aber hier mit einem entschiedenen Rückschritte zu thun, insbesondere was die Fortbildungsfähigkeit der Zifferschrift betrifft. » I am convinced that the notation, though it may be inferior in some respects to that now in use, by no means deserves the unlimited contempt which has been heaped upon it, and it is my object in the following paper to give a brief explanation of the

[1] H. Hankel, *Zur Geschichte der Mathematik in Alterthum und Mittelalter*, 1874, p. 36.

[2] J. Gow, *A short History of Greek Mathematics*, 1884, p. 46.

[3] M. Cantor, *Vorlesungen über Geschichte der Mathematik*, I², 1894, p. 119.

em as it is found in Greek papyri and ancient mathe-
ical works, to show as far as possible from these
ces how it was used, and, where they fail us, to in-
ow it might have been, and probably was, applied.
outset we are met by a great difficulty. Few
xpend the time and labour requisite for acquiring
cal knowledge of a notation which, at first sight,
th clumsy and complicated — difficultatis pa-
segnitiae — ; to them operations per-
ned in that notation are necessarily unintelligible,
hile translations into the system with which they are
liar serve only to confirm them in their prejudice.
It is indeed hard to imagine anything more repulsive to
a mathematician than the so-called examples of Greek
arithmetical processes as presented in the modern nota-
tion ; whereas if the processes are given in Greek symbols
accompanied by a laborious explanation of each step, an
impression of difficulty and complexity is produced which
cannot easily be effaced. Those who are unwilling or
unable to make themselves so familiar with the system
that each symbol immediately suggests the name of a
number, not the name of a letter of the alphabet, must
rest satisfied with my assurance that the notation in itself
presents no obstacle to the performance of the most com-
plicated calculations with ease and rapidity.

The letters of the ordinary Greek alphabet, together with ϛ ϙ and ϡ, were arranged in four horizontal rows each of which contained nine symbols :

α	β	γ	δ	ε	ϛ	ζ	η	θ
ι	κ	λ	μ	ν	ξ	ο	π	ϙ
ρ	σ	τ	υ	φ	χ	ψ	ω	ϡ
ʹΑ	ʹΒ	ʹΓ	ʹΔ	ʹΕ	ʹϚ	ʹΖ	ʹΗ	ʹΘ

The symbols of the first row represent units (μονάδες) from 1 to 9; those of the second row tens (δεκάδες) from 10 to 90; those of the third hundreds (ἑκατοντάδες) from 100 to 900 and those of the fourth thousands (χιλιάδες) from 1000 to 9000. The fourth row is a repetition of the first, the symbols being differentiated by a large curved flourish at the top, which makes them very prominent in papyrus documents; this prominence is best attained in modern printing by the employment of capital letters. Owing to the loss of all Greek treatises on elementary Logistic we are ignorant of the Greek names of these rows, but we learn from Martianus Capella VII, 745 that in Latin they were called *versus:* — primus igitur versus est a monade usque ad enneadem, secundus a decade usque ad nonaginta, tertius vero ab hecatontade usque ad nongentos, quartus qui et ultimus a mille usque ad novem milia, licet nonnulli Graeci etiam μύρια adiecisse videantur. The word is also found in Favonius Eulogius, *in somnium Scipionis,* p. 22: — primi versus absolutio novenario numero continetur.

Before proceeding to explain the system by which higher numbers were expressed by the Greeks it will be well to draw attention to a few important points in connection with this notation. Each symbol has a double function; it does not merely represent a number, but is a member of a definite *versus* and occupies a definite position in that *versus;* in virtue of the former property it is a multiple of 1, 10, 100 or 1000 according as it is a member of the first, second, third or fourth row; the particular multiple is determined by the position of the symbol in the row. The number of the place, counting from the left, which it occupied was called its πυθ-

μήν[1]; thus, for instance, π which is in the eighth place of the second row has 8 for its πυθμήν and represents 8 times 10, i. e. 80. In order to determine the *versus* and *pythmen* of any symbol there is no necessity to refer to the table; for the name of the symbol immediately gives both; thus the symbol ω was called ὀκτακόσιοι and the first part of the word tells us that the *pythmen* is ὀκτώ and the form that it belongs to third *versus*, which is that of the hundreds. The importance of these observations will become more evident when we come to consider the process of multiplication; for the present it must suffice to remark that in consequence of these properties there is no necessity for a symbol to represent zero and that each symbol carries in itself a property which is equivalent to what is called position in the modern notation.

The system thus described was sufficient to represent all numbers up to 9999; the symbols were additive and might be written in any order, but as a general rule, larger numbers were put on the left hand side of smaller numbers; thus Αρ = 1100, Αϰ = 1020, Αγ = 1003, ϴϡϙϑ = 9999. All numbers higher than this are multiples of 10,000 or the sum of such a multiple and a number expressible by this system, and were so represented by the Greeks both in words and symbols. The tetrad of numbers already described was simply repeated and written over the letter M, the initial of μυρίας; all numbers so written were multiples of 10,000 and represented so many myriads: e. g. $\overset{\beta}{M}$ is two myriads or 20,000. Sometimes however, but not in early papyri, Mυ was written after

[1] Strictly speaking the πυθμήν is the ratio of the number to the characteristic of the versus reduced to its lowest terms; for π this ratio is 80 : 10 and the πυθμήν is 8 : 1.

the myriads and sometimes a mere point was used, thus the highest number of this complete system could be written down as $\overset{'Θϡϟϑ}{\text{M}}$ 'Θϡϟϑ, or 'Θϡϟϑ Mυ 'Θϡϟϑ, or ˙Θϡϟϑ. ˙Θϡϟϑ, representing 9999 myriads + 9999 = 99,999,999. In this way the Greeks could express by symbols any number less than a hundred millions, which is quite sufficient for all the practical purposes of life ; and hence perhaps we may understand why it was that in nations which used this system of notation, the next highest number « ten thousand times ten thousand » was used to represent a multitude which no man could number, as in Daniel VII, 10 *χίλιαι χιλιάδες ἐθεράπευον αὐτὸν καὶ μύριαι μυριάδες παρειστήκεισαν αὐτῷ*, and Apoc. V, 11 *καὶ ἦν ὁ ἀριθμὸς αὐτῶν μυριάδες μυριάδων καὶ χιλιάδες χιλιάδων*. The system readily lent itself to expansion by analogy, but the consideration of the expansions proposed by Archimedes and Apollonius of Perga must be postponed till we have discussed the process of multiplication.

When numbers were written in connexion with words they were often distinguished from the latter by a horizontal line drawn above them, $\overline{ρκδ}$ = 124. In the course of time this line was written with an upward inflection, so that it came to present the appearance of an accent in the form generally given in modern texts. This careless method of writing is inconvenient in the extreme, as it leads to great confusion between integers and fractions. In purely arithmetical operations the distinguishing line was unnecessary and accordingly was generally omitted.

The space at my disposal does not permit me to discuss fully the treatment of fractions ; but since they occur in some of the examples which I shall have to quote, I shall

the various methods of writing them. Of
vere three: — 1) The fractions most often
oyed were those with unity for numerator; the deno-
or as written down and they were distingui-
m in ers by accents: thus $\delta' = \frac{1}{4}$, $\iota'\beta' = \frac{1}{12}$ etc.;
exc on and denoted $\frac{2}{3}$, not $\frac{1}{2}$ for which a spe-
gn $\measuredangle$ was employed. These fractions were con-
ient nercial transactions since the denomina-
s chosen d with the natural
divisions of the measures ts. 2) Occasionally
vulgar fractions, such as are ow, were employed,
the numerator being written on the line and the denomi-
nator either above it, or twice repeated after it; e. g. $\frac{12}{13}$
would have been written $\iota\beta^{\iota\gamma}$ or $\iota\beta\iota'\gamma'\iota'\gamma'$. 3) In astronomi-
cal calculations sexagesimal fractions were employed:
they correspond to modern decimal fractions, but since
the scale of notation was 60 instead of 10, they had the
great advantage of being divisible by 3. From this system
are derived the minutes and seconds which are still em-
ployed as fractions of an hour or a degree. The fraction
$\frac{11}{12}$ might have been represented by 1) $\measuredangle\gamma'\iota'\beta' = \frac{1}{2} + \frac{1}{3} + \frac{1}{12}$
or 2) $\iota\alpha\iota'\beta'\iota'\beta'$ or 3) $\nu\varepsilon' = \frac{55}{60}$.

Addition. Simple juxtaposition of numerical symbols indicated addition. The sum was marked by a long line inclined to the right, which probably represented the letter Γ, the initial of γίνεται. If it is remembered that the order in which the Greek symbols are written down makes no difference to the result, it will be easily understood that it was not necessary for the Greeks to prepare the numbers for the process of addition by carefully writing

corresponding multiples of ten under each other, and it will be seen that it is as easy to add horizontally as vertically; horizontal addition is indeed much less difficult in the Greek than in the modern notation. The eye runs along the line picking out all the numbers of the first *versus*, which are added mentally; the result is then written down, and the same process is repeated with the numbers of the second and third *versus* in succession: if at any of the steps there is anything to be carried on it may be either written down immediately or carried on mentally. Supposing, for instance, that we wish to find the sum of 4321, 2107 and 1089, the process in Greek notation would be 'Δτκα'Βρζ'Απθ/'Ζφιζ. As the eye runs along the line it sees in succession the numbers of the first *versus* αζθ, which are mentally added together giving ιζ; ζ is written down and then the numbers of the second versus ικπ are added giving ρι; ι is written down and in the same way ρτρ/φ and 'Δ'Β'Α/'Ζ are obtained. The process is thus quite as easy and as rapid as the modern method, it requires no previous arrangement of the numbers and it occupies less space. Here is an example involving fractions from *Petrie Pap.*, III, LXXVI: —

'Cψξηβ' 'Βρκϲγ' 'Δσϙδη' 'Ζψκϲη' 'Ατξθβ' 'Cχιεδ' 'Ηωνηδ' 'Αωπ

α ε

Μ'Γσκγβ' 'Αρπδγ' 'Δϙϲγ' 'Αχοεδ' /Μ'Θωκ

It is absurd to suppose with Friedlein[1] and Mr Rouse Ball[2] that the Greeks could not perform a simple operation of this kind without the assistance of an abacus.

[1] Friedlein, *Die Zahlzeichen und elementare Rechnen der Griechen und Römer*, 1869, p. 74.

[2] W. W. Rouse Ball, *A short account of the History of Mathematics*, 1901, p. 133.

Subtraction. The process of subtraction will not now present any difficulty to the reader, and it will not be necessary to do more than indicate the manner in which the result was written down. A symbol ͵ was employed whenever it was necessary, for any reason, to separate one number from another; in subtraction it divided the subtrahend from the minuend; the remainder was introduced by ∩, a cursive corruption of Λ the initial letter of λοιπόν. Thus Βφξ ͵ Αχπθ ∩ ωιη is the Greek equivalent of 2507—1689 = 818.

Multiplication. The process of multiplication was very similar to that now employed; each number of the multiplicand was multiplied in succession by each number of the multiplier and then the results were added together, but, whereas we begin with the smallest numbers, the Greeks began with the largest. No inconvenience arises in connection with carrying on multiples of 10, because the Greeks had no hesitation in writing in simple juxtaposition two numbers which were to be added together; thus μν (= 40 + 50 = 90) might be, and often was, written instead of ϙ, whenever such a course was convenient. When a Greek wished to multiply together two numbers each of which was denoted by a single symbol, the process he employed was of the following kind: — The names of the two numbers immediately gave their πυθμένες, which were multiplied together, the result being the πυθμήν of the product; it was next necessary to determine the *versus* of the product. For all numbers capable of being expressed in the notation the number of the *versus* required was probably as familiar to a Greek calculator as the multiplication table itself; he would, probably, have learnt a series of rules, similar to those given by Dio-

phantus for the multiplication of fractions, by which he would immediately know the rank or *versus* of the product: e. g. χιλιάδες ἐπὶ χιλιάδας γίνονται μυριάδων ἑκατονταδες thousands multiplied by thousands produce hundreds of myriads, 'B ἐπὶ 'Δ / $\overset{\omega}{M}$ = *two* thousand by *four* thousand produces *eight* hundred myriads; or χιλιάδες ἐπὶ δεκάδας γίνονται μυριάδες, 'B ἐπὶ μ / $\overset{\eta}{M}$. In cases of doubt or hesitation there was a very simple rule which corresponded to the modern practice of counting the zeros: the number of the *versus* of a product is one less than the sum of the numbers of the *versus* of the two factors. Though within the octad this rule was probably applied unconsciously, it becomes of great importance when we have to deal with very high numbers, as will become evident when we consider the extensions of the system proposed by Apollonius and Archimedes. As an instance we may suppose that it is required to find the product of σ and Γ. The πυθμένες, immediately suggested by διακόσιοι and τρισχίλιοι, are 2 and 3; their product 6 is the πυθμήν of the product: the numbers of the *versus* are 3 and 4, hence the *versus* of the product is 3 + 4 − 1 = 6, and the result is at once written down $\overset{\xi}{M}$.

The following examples of multiplication should now be intelligible without further explanation:

us, *com. in dimensionem circuli Archimedis*

ρνγ
τὶ ρνγ
α
M'Eτ
'E'Bφρν
τρνθ
β
M'Γυθ

153 × 153 = 23 409

σξε
ἐπὶ σξε
δ α
MM'B'A
α
M'B'Γχτ
'Aτκε
ζ
Mσκε

65 × 265 = 70 225

2) An example from the same work containing fractions is to find the square of $3013\frac{3}{4}$. The fraction $\frac{3}{4}$ is written as $\frac{1}{2}+\frac{1}{4}$; the fraction in the product as $\frac{1}{16}$. The convenience of this representation of fractions for the purpose of multiplication is apparent from the process:

'Γιγ⊿δ'
'Γιγ⊿δ'
Τ γ
MM'Θ'Aφψν
γ
Mρλεβ⊿
'Θλϑα⊿⊿δ'
'Aφεα⊿δ'η'
ψνβ⊿⊿δ'η'ι'C'
Τη
M'Bχπθι'C'

3) An example from Hero's *Geometria* 25 may be chosen to illustrate the multiplication of complex numbers involving vulgar fractions. The problem is to find the

square of $\varepsilon\,\varepsilon\iota'\gamma'\iota'\gamma' = 5\frac{5}{13}$ and is thus given by Hero ; πολλαπλασιάζονται δὲ οὕτως· $\bar{\varepsilon}\ \bar{\varepsilon}\ \overline{\kappa\varepsilon}$ $(5 \times 5 = 25)$ καὶ πεντάκις τὰ $\bar{\varepsilon}\,\iota'\gamma'\iota'\gamma'\ \overline{\kappa\varepsilon}$ $\iota'\gamma'\iota'\gamma'$ $\left(5 \times \frac{5}{13} = \frac{25}{13}\right)$ καὶ αὖθις $\bar{\varepsilon}\,\iota'\gamma'\iota'\gamma'$ τῶν πέντε μοναδῶν $\overline{\kappa\varepsilon}\,\iota'\gamma'\iota'\gamma'$ $\left(\frac{5}{13} \times 5 = \frac{25}{13}\right)$ καὶ $\bar{\varepsilon}\,\iota'\gamma'\iota'\gamma'$ τῶν $\bar{\varepsilon}\,\iota'\gamma'\iota'\gamma'$ $\overline{\kappa\varepsilon}\,\iota'\gamma'\iota'\gamma'$ τῶν $\iota'\gamma'\iota'\gamma'$ $\left(\frac{5}{13} \times \frac{5}{13} = \frac{25}{13} \text{ of } \frac{1}{13}\right)$ γινόμενα καὶ ταῦτα $\iota'\gamma'\iota'\gamma'\,\bar{\beta}$ παρὰ $\iota'\gamma'$ τὸ $\iota'\gamma'$ $\left(\frac{25}{13} \text{ of } \frac{1}{13} = \frac{2}{13} - \frac{1}{13} \text{ of } \frac{1}{13}\right)$· ὁμοῦ μοναδες εἴκοσι πέντε καὶ λεπτὰ $\iota'\gamma'\iota'\gamma'\,\overline{\nu\beta}$ παρὰ $\iota'\gamma'$ τὸ $\iota'\gamma'$ $\left(\text{total } 25 + \frac{52}{13} - \frac{1}{169}\right)$ γινόμενα καὶ ταῦτα μοναδες $\bar{\delta}$ παρὰ $\iota'\gamma'$ τὸ $\iota'\gamma'$ $\left(\frac{52}{13} - \frac{1}{169} = 4 - \frac{1}{169}\right)$ ἤτοι τὰ ὅλα μοναδες $\overline{\kappa\vartheta}$ παρὰ $\iota'\gamma'$ τὸ $\iota'\gamma'$ $\left(\text{total } 29 - \frac{1}{169}\right)$. I have inserted translations of each step because Hero has obscured the process by the introduction of many unnecessary words and the omission of explanatory symbols.

Division. The only extant example of division in which the steps of the process are described is contained in Theon's commentary upon Ptolemy; it occurs in a treatise devoted to the explanation of the treatment of sexagesimal fractions, in which a knowledge of the logistic of integers is assumed. I shall, therefore, first give an example of the division of integers according to the method which I believe to have been employed by Greek arithmeticians. Suppose that it is required to divide 889 by 24, the process would, in my opinion, have been written down thus : — ωπθ ⏝ κδ ἐπὶ λ / ψκ ∩ ρξθ ⏝ ἐπὶ ζ / ρξη ∩ α / λζ ἐλάσσω α.

It is obvious that the first multiple of 24 must be 30; then $24 \times 30 = 720$, subtract from 889, the remainder is 169; the next figure of the quotient is seen to be 7, $24 \times 7 = 168$ ∴ the result is 37 and there is a remainder 1.

The problem in Theon is to divide $\left(1515 + \frac{20}{60} + \frac{15}{60^2}\right)$ by $\left(25 + \frac{12}{60} + \frac{10}{60^2}\right)$, or, in Greek notation, to divide 'Αφιε κ' ιε'' by κε ιβ' ι''; every step of the process is fully described by him in words and it is too long to quote here, but if we translate the words into symbols we obtain the following scheme, which contains every operation described by Theon :

'Αφιε κ' ιε'' ∪ κε ἐπὶ ξ / 'Αφ ∩ ιε ἀνὰ ξ / Τ' / Τκ' ιε''
ιβ' ἐπὶ ξ / ψκ' ∩ σ' ιε''
ι'' ἐπὶ ξ / χ'' / ι' ∩ ρq' ιε''
κε ἐπὶ ζ' / ροε' ∩ ιε' ιε'' / Τιε''
ιβ' ἐπὶ ζ' / πδ'' ∩ ωλα''
ι'' ἐπὶ ζ' / ο''' / α'' ι''' ∩ ωκβ'' ν'''
κε ἐπὶ λγ'' / ωκε'' ∩ δ'' ν''' / σq'''
ιβ' ἐπὶ λγ'' / τqC
/ ξ ζ' λγ''

This result 60° 7′ 33″ is a little too large ; but it is given by Theon as the nearest second to the required result. It is easy to see that, as far as the notation is concerned, there is nothing to prevent a considerable abbreviation of the process by combining the steps in threes, thus :

'Αφιε κ' ιε'' ∪ κε ιβ' ι'' ἐπὶ ξ / 'Αφιβ ι' ∩ γ ι' ιε'' / ρq' ιε''
ἐπὶ ζ' / ροC' κε' ι''' ∩ ιγ' μβ'' ν''' / ωκθ'' ν'''
ἐπὶ λγ'' / ωλα'' μα''' λ''''
/ ξ ζ' λγ'' πλείω α'' να''' λ''''

Another example taken from Theon, who in this case merely states the result without giving the steps, is discussed by Hultsch in Pauly-Wissowa, II, 1071 f. The problem is to divide 7424 seconds by 134° + 8 minutes ;

Hultsch supposes that the dividend was reduced to 445,440 « third sixtieths » and the divisor to 8048 minutes, and then the process is reduced to the division of integers. This method, no doubt, gives the correct result, but makes much of what Theon has said as to the division of sexagesimal fractions superfluous, and involves us in some difficulty with the remainder. If we remember Theon's rule that the result of dividing seconds by integers is in seconds, there is no difficulty in performing the operation directly : — 'Ζυκδ ͵ρλδ η' ἐπὶ ν″ / 'ΓψϹ″ μ‴ ∩ ψιζ″ κ‴ ͵ ἐπὶ ε″ / χο″ μ‴ ∩ μϹ″ μ‴. The result is νε″ or $\frac{55}{60^2}$, and there is a remainder μϹ″ μ‴ or $\frac{46}{60^3} + \frac{40}{60^4}$.

I hope that it has now been sufficiently demonstrated that, to one who has made himself familiar with the Greek symbols, the notation in itself present no obstacles, and that it is easy to use and compact in expression. As already indicated however it is only adapted for numbers less than one hundred millions. In order to facilitate the multiplication of very large numbers Archimedes and Apollonius of Perga extended the original Greek system, each in a different manner ; it is a misconception to suppose that either of these mathematicians introduced a completely new notation, for both of them accepted the existing system as it stood, and neither did anything more than expand it by analogy. Thus Archimedes, *Aren.*, III, introduces his theory with the words : — *συμβαίνει δὴ τὰ ὀνόματα τῶν ἀριθμῶν ἐς τὸ μὲν τῶν μυρίων ὑπάρχειν ἁμῖν παραδεδομένα, καὶ ὑπὲρ τὸ τῶν μυρίων ἀποχρεόντως ἐγγιγνώσκομες μυριάδων ἀριθμὸν λεγόντες ποτὶ τὰς μυρίας μυριάδας. ἔστων οὖν ἁμῖν οἱ μὲν νῦν εἰρημένοι ἀριθμοὶ ἐς τὰς μυρίας μυριάδας πρώτοι καλουμένοι.*

Apollonius regarded the existing system as consisting

[illegible] derived from the first by [illegible] the units of the second [illegible] M. It is obvious that this [illegible] addition of new tetrads [illegible] the numbers in each new [illegible] corresponding number in [illegible] a series of tetrads [illegible] The meaning of any sym- [illegible] immediately obvious: its [illegible] is obtained by [illegible] tetrad i. e. the [illegible] when it is regarded [illegible] M means 20×10^{4}. [illegible] $5 = 22$: similarly [illegible] 3 and its versus [illegible] are to be multi- [illegible] *menes* $2 \times 3 = 6$ [illegible] we find the *versus* [illegible] the sum of the *versus* [illegible] the last *versus* of [illegible] M [illegible] somewhat long. [illegible] that the principle [illegible] in actual prac- [illegible] together the [illegible] M [illegible] those which follow [illegible] plied by giving [illegible] The modern notation would require 22 figures for the first factor, 19 for the second [illegible] the *versus* is exactly equivalent to counting the zeros in the modern notation.

The highest number which could be expressed with convenience in this notation was 9999 in the 9999th myriad; in other words no number which would require more than forty thousand figures in the modern notation could be denoted by it. The extension of the system by Archimedes is not open to this objection. The principle adopted by him is the same as that of Apollonius; but instead of regarding the normal Greek system as consisting of two tetrads each containing four *versus*, he treated it as an octad containing eight *versus*. The numbers of this octad were called πρῶτοι ἀριθμοί; the highest number of the πρῶτοι ἀριθμοί was 99999999. The next higher number 10^8 was taken as the unit of the δεύτεροι ἀριθμοί and all « second numbers » were regarded as multiples of 10^8; similarly other octads were added in succession, the third containing multiples of 10^{16}; the n^{th} octad multiples of $10^{8(n-1)}$. Let us now write in the notation of Archimedes the numbers already multiplied in the notation of Apollonius:

$2 \times 10^{21} = 2 \times 10^5 \times 10^{16}$ and 300×10^{16}: thus both belong to the third octad; their *pythmenes*, as before, are 2 and 3, their *versus* 22 $(= 6 + 2 \times 8)$; and 19 $(= 3 + 2 \times 8)$; hence the *versus* of the product is $22 + 19 - 1 = 40$, the last versus of the fifth octad; accordingly the product is $\overset{\gamma}{\text{M}}$ πέμπτων ἀριθμῶν. In pratice all that is necessary is to multiply the numbers without regard to the octads, and determine the octad of the product by subtracting 1 from the sum of the octads of the factors:

$$\overset{\varkappa}{\text{M}}\ \overline{\alpha\rho.\gamma}\ \grave{\epsilon}\pi\grave{\iota}\ \tau\ \overline{\alpha\rho.\gamma} \;/\; \overset{\gamma}{\text{M}}\ \overline{\alpha\rho.\varepsilon}.$$

There were 99999999 octads of this system which taken

together constituted the first period ; the next higher number was taken as the unit of a second period in which the whole system of octads was repeated, and then other periods were added in succession. The unit of the second octad of the second period ($\alpha\ \overline{\alpha\rho.\beta}\ \overline{\pi\varepsilon\rho.\beta}$) would be denoted in modern notation by 1 followed by eight hundred million zeros. I doubt whether the numbers of the last octad of the last period could be expressed at all.

J. GILBART SMYLY.

ΠΕΡΙ ΤΩΝ ΕΝ ΕΛΕΥΣΙΝΙ ΘΗΣΑΥΡΩΝ

Ἐν τῇ μεγάλῃ ἐξ Ἐλευσῖνος ἐπιγραφῇ τοῦ ἔτους 329/8, ἐν ᾗ οἱ ἐπιστάται καὶ οἱ ταμίαι τῶν δύο θεῶν δίδουσι λόγον, γίνεται μνεία θησαυρῶν, περὶ τοῦ εἴδους καὶ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν ὁποίων νομίζω ὅτι ἐπικρατεῖ ἐσφαλμένη γνώμη. Ὁ Φίλιος[1], ὁ Rubensohn[2] καὶ ὁ Σβορῶνος[3] παραδέχονται ὅτι ὑπῆρχον ἐν Ἐλευσῖνι δύο θησαυροί, οἵτινες ἦσαν μείζονα οἰκοδομήματα ὅμοια πρὸς τοὺς ἐν Ὀλυμπίᾳ καὶ ἐν Δελφοῖς ἀνακαλυφθέντας. Ὁ Rubensohn μάλιστα ῥητῶς σημειοῖ, ὅτι δὲν πρόκειται περὶ τῶν μικρῶν ἐκείνων θησαυρῶν, τῶν κουτίων (Opferstöcke), οἷα ὑπῆρχον εἰς ἄλλα ἱερά, καὶ τὴν γνώμην ταύτην φαίνεται ὅτι συμμερίζονται οἱ πλεῖστοι, διότι πλὴν τοῦ Körte οὐδεὶς μνημονεύει τοὺς θησαυροὺς τῆς Ἐλευσῖνος μεταξὺ τῶν κουτίων. Ὁ Körte[4] ὀνομάζει αὐτοὺς ἀληθῶς « Opferstöcke », ἀλλὰ δὲν ἐκφράζεται σαφέστερον.

Ἡ ἐπιγραφὴ ἀκριβέστερον ἐξεταζομένη νομίζω ὅτι ἄγει ἀσφαλῶς εἰς τὰ ἀκόλουθα συμπεράσματα.

Ἀλλὰ παραθέτω πρῶτον τὰ σχετικὰ χωρία αὐτῆς.

στ. 146 (κατὰ τὴν ἔκδοσιν τοῦ Dittenberger, Sylloge N° 587). στροφίγγων ζεῦγος ταῖς θύραις ταῖς κεδρίναις ταῖς τοῦ θησαυροῦ.

στ. 148 ξύλα.... ταῖς θύραις ἐπὶ τὰς πυλίδας καὶ εἰς τὴν ὀροφὴν τοῦ θησαυροῦ.

[1] *Eleusis*, p. 63.
[2] *Mysterienheiligtümer*, p. 65.
[3] Ἑρμηνεία τῶν μνημείων τοῦ Ἐλευσινιακοῦ κύκλου. σ. 440
[4] *Ath. Mitteilungen*, 1896, p. 325.

. κόλλαν ταυρέαν παρ' Ἀγαθωνος εἰς τὸν Θησαυρόν.
. χοινικίδες ταῖς Θύραις τοῦ Θησαυροῦ... καὶ ταῖς Θυρο-
κλίσιν καὶ ταῖς ἐπὶ τῶι Θησαυρῶι.
. κεραμίδες ἀγελαῖαι προσειωνήθησαν ἐπὶ τὸν Θησαυρόν.
. τὰς Θύρ]ας τοῦ Θησαυροῦ.
. ἐκ τῶν Θησαυρῶν ἐξειρέθη τῶν Ἐλευσῖνι τοῖν Θεοῖν· ἐκ
ὐ τῆς πρεσβυτέρας φιλίππειοι δύο... ἐκ τοῦ τῆς νεωτέρας
ολοὶ δύο χρυσοῖ —. Ἀπὸ τούτου τάδε ἀνήλωται· Λύκητι
ριθοί⟨δη⟩ τῶι τοὺς Θησαυροὺς ἀνοίξαντι μισθὸς ⊢⊢⊢⊢.
τὰ χώρια [illegible], πλὴν τοῦ τελευταίου, γίνεται λόγος περὶ Θη-
σαυροῦ, ὅστις ἦτο οἰκοδόμημα ἔχον Θύρας κεδρίνας μετὰ στροφίγγων
χοινικίδων, ὀροφὴν ξυλίνην καὶ στέγην ἐκ κεραμίδων. Ἐὰν ὑπῆρχε
ἄλλος ὅμοιος Θησαυρός, βεβαίως θὰ ἐγίνετο ἐν τῇ ἐπιγραφῇ διάκρι-
σις μεταξὺ αὐτῶν, ὥστε νὰ εἶναι γνωστὸν περὶ τίνος ἐκ τῶν δύο
ἔπραττε. Ἐπειδὴ ὅμως τὰ χωρία ὁμιλοῦσιν ἁπλῶς περὶ τοῦ Θησαυροῦ
ἄνευ ἄλλου προσδιορισμοῦ, εἶνε φανερόν, ὅτι ὁ Θησαυρὸς αὗτος ἦτο εἷς
καὶ μόνος, ἤτοι εἷς μόνος Θησαυρὸς ὑπῆρχεν ἐν Ἐλευσῖνι ἔχων Θύρας
καὶ ὀροφήν.

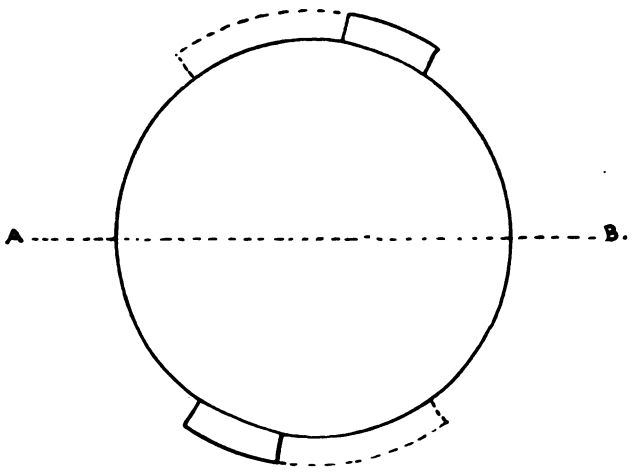
Ἐκ τούτου ἀκολουθεῖ, ὅτι οἱ ἐν τῷ τελευταίῳ ἐκ τῶν παρατεθέντων
χωρίων τῆς ἐπιγραφῆς μνημονευόμενοι δύο Θησαυροί, οἵτινες ἐκαλοῦντο
ὁ μὲν τῆς πρεσβυτέρας Θεᾶς ὁ δὲ τῆς νεωτέρας, ἦσαν ἄλλοι ἢ ὁ πρῶτος
καὶ διέφερον αὐτοῦ κατὰ τὴν κατασκευήν, διότι δὲν εἶχον Θύρας καὶ
ὀροφήν. Πιθανώτατα ἄρα ἦσαν κουτία ἀσφαλῶς κεκλεισμένα, εἰς τὰ
ὁποῖα ἔρριπτον νομίσματα. Καὶ ὅτι ἦσαν κουτία, ἀποδεικνύεται ἐκ τοῦ
αὐτοῦ τετευταίου χωρίου τῆς ἐπιγραφῆς, ἐν ᾧ λέγεται ὅτι ἐπληρώθησαν
τέσσαρες δραχμαὶ εἰς τὸν Λύκητα, τὸν ἀνοίξαντα αὐτούς. Τὰ κουτία
εἶχον φαίνεται λίθινα βαρέα πώματα δυσκόλως μετακινούμενα, ἴσως
δὲ καὶ ἄλλως στερεῶς ἐφηρμοσμένα, ὥστε ἐχρειάζοντο ἐργάται διὰ ν'
ἀνοίξωσιν αὐτά.[1] Ἀμοιβὴ διὰ τοὺς ἀνοίξαντας τοὺς Θησαυροὺς ἀναφέ-
ρεται καὶ ἐν ἐπιγραφαῖς τῆς Δήλου.[2]

[1] Ἴδε περὶ τῆς κατασκευῆς ἐν γένει τῶν Θησαυρῶν τούτων HILLER VON GÄRTRINGEN, *Thera*, I, p. 260, et III, p. 86; GRAEVEN, *Arch. Jahrb.*, 1901, p. 160 ff.

[2] *Bull. de corr. hell.*, VI, p. 70.

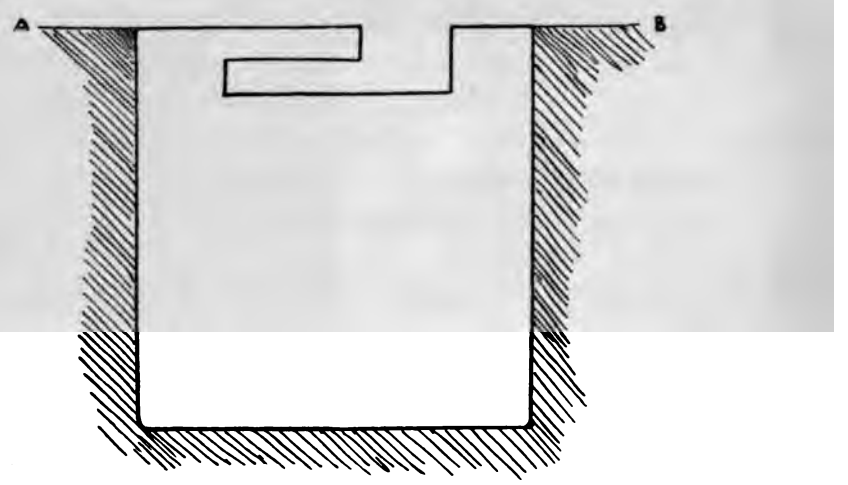
Ἔχομεν λοιπὸν ἐν Ἐλευσῖνι δύο μικροὺς θησαυροὺς τῶν δύο θεῶν, οἵτινες ἦσαν κουτία, διάφορον δὲ τούτων ἄλλον, τὸν ἁπλῶς θησαυρὸν καλούμενον, ὅστις ἦτο οἰκοδόμημα ἔχον θύρας καὶ ὀροφήν.

Ἐν τῶν δύο μικρῶν θησαυρῶν ὁ ἕτερος τοὐλάχιστον φαίνεται ὅτι ἔκειτο παρ' αὐτὸ τὸ Τελεστήριον καὶ τὴν ἀπὸ τῶν προπυλαίων πρὸς τὸ Τελεστήριον ἄγουσαν πομπικὴν ὁδόν, ὥστε πάντες οἱ εἰσερχόμενοι εἰς αὐτὸ ἀναγκαίως διήρχοντο πλησίον τοῦ θησαυροῦ. Παρὰ τὰ λείψανα μικροῦ οἰκοδομήματος, ὅπερ ἴσως ἦτο ὁ θησαυρὸς ἁπλῶς (ὅρα Ψιλίου



ἔ. ἀ.), ὑψοῦται τμῆμα μέγα βράχου, οὗ ἡ ἄνω ἐπιφάνεια εἶνε ὁμαλὴ καὶ ἔχει λαξευτὴν κοιλότητα στρογγύλην διαμέτρου μὲν 0.49 μ., βάθους δὲ 0.50 μ. Εἰς δύο μέρη τῶν χειλέων τοῦ κοιλώματος τούτου, κείμενα ἀπέναντι ἀλλήλων, ὑπάρχουσιν ἐγκοπαί, ὡς ἐὰν ἀφῃρέθησαν τεμάχια τοῦ λίθου κυβικὰ ἔχοντα μῆκος πλευρᾶς 0.12 μ. περίπου. Οἱ πυθμένες δὲ τῶν ἐγκοπῶν προεκτείνονται ὁριζοντίως εἰς αὔλακας μήκους 0.18 μ. καὶ πλάτους 0.08 περίπου, αἱ αὔλακες αὗται διευθύνονται ἡ μὲν πρὸς δεξιάν, ἡ δ' ἑτέρα πρὸς ἀριστεράν. Ἐκ τούτων φαίνεται ὅτι τὸ κοίλωμα εἶχε πῶμα φέρον δύο ἐξοχὰς τετραγώνους, ὅταν δὲ ἤθελον νὰ κλείσωσιν αὐτό, ἔθετον πρῶτον τὸ πῶμα οὕτω ὥστε αἱ ἐξοχαὶ ἐπάτουν εἰς τὰς ἐγκοπάς, κατόπιν δ' ἔστρεφον αὐτὸ ὀλίγον καὶ αἱ ἐξοχαὶ

ροντο ς τὰς αὔλακας. Οὕτω, ἵνα ἀφαιρεθῇ τὸ πῶμα, ἦτο ἀνάγκη
ρέψωσ αὐτὸ πάλιν πρὸς τὴν ἐναντίαν διεύθυνσιν, ὥστε νὰ ἐπα-
σιν αἱ ἐξοχαὶ εἰς τὰς ἐγκοπάς. Ἡ στροφὴ τοῦ πώματος καὶ κατόπιν
σις αὐτοῦ δὲν ἦσαν βεβαίως εὔκολα ἕνεκα τοῦ βάρους τοῦ
τως ὅμως ἠσφάλιζον αὐτὸ καὶ κατ' ἄλλον τρόπον περὶ οὗ δὲν
.
τοῦ κοιλώματος τούτου προσείλκυσε πρῶτος τὴν προσοχὴν ὁ
ἀ. σ. 150), ὅστις καὶ παρετήρησεν ὅτι ἐπ' αὐτοῦ ἐτίθετο
το ἄλλη μεγάλη πέτρα. Ὠνόμασε δ' αὐτὸ πέτρωμα, διότι
σεν ὅτι εἶναι τὸ πρότυπον τοῦ ἐν Φενεῷ πετρώματος, ἐν ᾧ κατὰ



τὸν Παυσανίαν (VIII, 15, 2) ἐφυλάσσοντο γράμματα ἀναφερόμενα εἰς τὴν τελετὴν τῆς Ἐλευσινίας Δήμητρος. Ὡς ὑπέδειξα ὅμως ἤδη θεωρῶ πιθανώτατον, ὅτι τὸ ἐν Ἐλευσῖνι κοίλωμα οὐδὲν ἄλλο εἶναι ἢ τὸ ἕτερον τῶν δύο κουτίων τῶν θεῶν. Ὁ βράχος, ἐφ' οὗ κεῖται, εἶνε ἀληθῶς ἱκανῶς ὑψηλὸς καὶ σήμερον μετὰ δυσκολίας ἀνέρχεταί τις ἐπ' αὐτοῦ, ἀλλ' ἐν τῇ ἀρχαιότητι ὑπῆρχεν αὐτόθι βαθεῖα ἐπίχωσις καὶ ἡ ἀνάβασις θὰ ἦτο τότε εὔκολος.

Ἐν τέλει παρατηρῶ ὅτι τὰ κουτία τῆς Δήμητρος καὶ τῆς Κόρης εἶνε πιθανῶς τὰ ἀρχαιότατα σήμερον γνωστά, διότι ὑπῆρχον ἤδη τὸ 329

πρὸ Χριστοῦ. Μετ' αὐτὰ ἔρχεται ὁ θησαυρὸς τοῦ Ἀσκληπιοῦ ἐν Κῷ, ὅστις ἱδρύθη περὶ τὸ 300.[1]

Ἴσως δὲ ἐν τῇ Ἐλευσινιακῇ ἐπιγραφῇ ἡ φράσις « ἐκ τῶν θησαυρῶν ἐξειρέθη τῶν Ἐλευσῖνι τοῖν θεοῖν » ὑποδηλοῖ ὅτι ὑπῆρχον τότε θησαυροὶ τῶν αὐτῶν θεῶν καὶ ἐν τῷ ἄστει.

[1] *Arch. Anz.*, 1903, 190 (Herzog).

ΧΡ. ΤΣΟΥΝΤΑΣ.

UN GLOSSAIRE LATIN INÉDIT

(Conservé dans un ms. de Bruxelles nos 10615-10729).

Un manuscrit du XII[e] siècle, conservé à la Bibliothèque royale de Bruxelles (nos 10615-10729) contient (fos 93 et 95) le *Laterculus Polemii Silvii* [1] que les Bollandistes ont signalé au XVII[e] siècle et publié en partie [2] et que Th. Mommsen a édité depuis d'une manière complète [3]. Ce *laterculus* fut écrit au commencement de l'année 449 après J.-C. et se compose d'un calendrier précédé d'une dédicace à S. Eucher, évêque de Lyon († vers 450), d'une table des matières *(quae in eo sunt)* et de notices sur les jours, les astres et l'année. Entre les divers mois du calendrier sont intercalées d'autres notices plus longues sur des choses qui n'ont aucun rapport avec le calendrier : une liste des empereurs romains jusqu'en 448, une liste des provinces romaines, une énumération des êtres vivants, des

[1] Sur Polemius Silvius, voyez Mommsen dans les *Mon. Germ. hist., Auct. antiq.*, IX, p. 513-514.

[2] Bollandus dans *Acta SS. Jan.*, 1, præf. gen. p. XLIII (1643). Henschenus dans *Acta SS. Jun.*, VII, p. 176-184.

[3] *C. I. L.*, I (1863) : le calendrier. — *Abh. der sächs. Ges. d. Wiss.*, II, (1857), p. 231-277 et VI (1861), p. 694-696. *Mon. Germ. hist., Auct. antiq.*, IX, p. 511-551.

ɛs ɑe la ville de Rome, un résumé de l'histoire ro-
ıe, les cris des animaux, les poids et mesures etc.
ette compilation se termine au f° 95′, par le mot *Ex-*
nais elle est suivie, sans intervalle (f^os^ 95′, et 96) d'un
re latin qui est absolument de la même écriture,
même main, et qui présente aussi les mêmes fautes
phe que le *laterculus* de Polemius Silvius: *e*
ɛ ou *oe*, *i* pour *y*, *ci* pour *ti* devant une voyelle,
doublées ou non à tort et à travers (*opidum*
ur *oppidum*), etc. Le copiste du XII^e^ siècle avait pro-
ɔablement déjà trouvé ce glossaire à la suite du *laterculus*. Aurait-il été compilé, comme celui-ci, par Polemius Silvius? C'était une mode à son époque de dresser des glossaires et des listes de connaissances utiles, d'une érudition aussi variée qu'elle est futile. S. Eucher, à qui Polemius dédie son calendrier illustré de notices si diverses, suivit lui aussi cette mode, et le deuxième livre ɛ *Instructions à son fils* (Migne, *P. L.*, vol. 5, p. 811 sqq.) se compose d'une série de petits glossaires, où nous retrouvons quelques-unes des gloses de notre manuscrit. Il n'y aurait donc rien d'invraisemblable à ce que Polemius eût joint à ses listes de nature si variée un glossaire latin. Cependant celui-ci ne faisait pas partie du *laterculus*, car premièrement il n'est pas annoncé dans la Table des Matières qui se trouve en tête de celui-ci et secondement il en est séparé, dans le ms. de Bruxelles, par le mot *Explicit*.

Quel qu'en soit l'auteur, ce glossaire paraît n'avoir été conservé dans aucun autre manuscrit que celui de Bruxelles qui, seul aussi, nous a transmis le texte du *laterculus*. Cependant nous avons trouvé une copie de l'un et de l'autre dans les papiers d'Alexandre Wiltheim (né en

1604, mort en 1684), qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque royale de Bruxelles (ms. 6829-6869, p. 23-41)[1]. Mommsen ne connaissait pas cette copie. Elle n'est pas de la main d'A. Wiltheim, mais en cursive du XVI[e] ou du XVII[e] siècle, et paraît avoir été faite sur le ms. de Bruxelles[2]. A. Wiltheim, qui croyait que le *laterculus* et le glossaire ne formaient qu'un seul et même ouvrage (le mot *Explicit* manque dans la copie) a mis en tête : *Excellentissimum opus, antiquum, nondum totum editum*. La fin de cette note est encore vraie aujourd'hui et, bien que l'appréciation d'A. Wiltheim soit trop flatteuse, nous avons cru utile de publier ce glossaire. Il ressemble à ceux que Goetz et d'autres ont mis au jour, et il mérite, autant que ceux-là, les honneurs de la publicité. Ce sera un supplément au *Corpus glossariorum latinorum* et, bien qu'il ne présente pas beaucoup de neuf, les lexicographes y trouveront peut-être à glaner.

Nous le donnons avec les fautes et l'orthographe du ms. de Bruxelles que Mommsen a désigné par la lettre P, et nous indiquons les variantes principales de la copie que possédait A. Wiltheim (et que nous désignons par la lettre *W)*; il en résultera, pensons-nous, que cette copie a été faite sur ce ms. Disons ici que dans la copie on corrige ordinairement l'orthographe *ci* pour *ti* et qu'on écrit *negligo* au lieu de *neglego*. Les additions mises en marge du ms. ont été remises à leur place dans la copie.

[1] Ce volume est composé de papiers divers que Wiltheim fit relier en un volume en 1678, comme le prouve la suscription : *Collegii Soc*[tis] *Jesu Luxemburgi. A. 1678.*

[2] Dans le *laterculus*, cette copie présente les mêmes lacunes que le ms. P. A l'époque d'A. Wiltheim, ce ms. appartenait aux Jésuites d'Anvers (Mommsen, dans *Mon. Germ. hist.*, IX, p. 517).

era vel summum
n sive punctus
abundanter
ufert
ovocat
adipipus (*sic*).
npla atria
nsinuat
es
us hinc atque inde
cat
habens intra se quasi quandam stellam deambulantem
Arimethica disciplina numerorum. graece enim numerum rithmon dicunt
Alumnus qui nutritur ab alendo vocatus
Aenormis eo quod normam et mensuram excedit
Bibliotheca locus ubi recunduntur libri. biblos enim graece liber, theca repostorium dicitur.
15. Bath linum
Bacillum modicum baculum
Cataclismus diluvium
Canopus opidum Egypti sive stella
Cleptes fur
20. Ciati XII sextarium faciunt chorus modia XXX.
Circiter plus minus quod dicimus prope
Colaphus graece pugnus
Cabro musca contraria
Colobium camisia sine manicis
25. Congium sextarii VI
Compilat furatur unde compilator
Consternatus metu perterritus
Contagium coinquinacio
udere componere
30. Crepundia insignia ornamenta quae expositis infantibus adibebantur
Commentum librorum exposicio
Commentarium tractatum diligenter expositum
Concretum est glutinatum et congelatum
Coniectura interpretacio
35. Convexa curvata decliva vel in rotundum vergencia
Cimex vermis
Calleo novi intellego
Callet floret
Conpilator qui aliena dicta suis permiscet
40. Consor dicitur quod sit communi sorte
Cautum firmatum
Conicere aestimare
Cautes saxa aspera
Circulum dictum quod in circuitu ductus currit

5 aipipus *W*. — 15 Bat *W*. — 25 sextarii DI *W*. — 30 intrantibus *W*. — 31 expositio *W* *(de même très souvent dans la suite)*.

45. Delirus mente defectus per aetatem
Lira est aracionis genus cum agricolae facte semente sulcos dirigunt in quos omnes segetes decurrunt
Demens id est amens et sine mente vel quod deminucionem habeat mentis
Desipiens eo quod minus sapere incipit quam solebat
Disertus doctus
50. Discipulus a disciplina dictus. Disciplina autem a discente vocata
Delibutus de oleo unctus
Degener aut ignobilis vel quod sit de impari genere
Desides neglegentes
Ducentes choros invicem in choros tenentes manus
55. Delubra templa fontes habentia ubi se sanctificant sacrificaturi idolis
Detestatio execratio maledicit
Diplois indumentum gemini coloris
Diutunum diuturnum quod habet temporis longinquitatem
Decalogum X praecepta legis
60. Decreta destinata statuta
Diripiebat vastabat auferebat
Discerptum divulsum distractum
Dumtaxat tantum ita tamen
Delibor inmolor
65. Desidiosus neglegens
Despondit valde promittit
Deuncem decem uncias
Duellia pugna
Duellio pugnator
70. Esor salmo
Edocat nutrit
Efficacia perfectio
Effeminatus immoderatus
Effigies imago
75. Egregius magnus
Electrum aurum mixtum
Elementa caelum terra aer ignis aqua
Emolumentum fructum laboris
Enituit effulsit
80. Enucleavit aperuit
Epigramma adbreviata scriptura
Equipperat equat
Equus sonipes
Equidem ego quidem
85. Exagerat auget cumulat
Exaluit effluit
Excreat proicit

45 derius *Cod. Brux. et W.*, omnis seges decurrit *W.* Cfr. *C. G. L.*, V, 627, 57 et Isid., X, 78. — 53 negligentes *W (de même plus loin)*. — 54 incedere (*pour* invicem) *W.* — 64 invidor *W.* — 71 *pour* educat. — 82 *pour* aequiperat. — 85 *pour* exaggerat. — 86 exalura *W.* Cfr. *C. G. L.* 10, 337, 46.

Exci oblitus sum
Exeq ur amittit
Exes consumptum
lis tenuis gracilis
cium perniciem mors
us velox fortis
s extremus
m expulsus extra
expulsus.
vestes mortuorum
ve.
Enormis eo quod normam vel mensuram excedat
Excedere patriam relinquere
Enimvero tum utique
Enixius manifestius largius
Evitare declinare
Exacervavit afflixit
Exerere producere proferre
Existit consequitur
Existere recedere
Elogium vituperacio vel ignominia seu crimen malum
Eois orientalis
Exercitus acies
Excederat in oblivionem venerat
Elucubratum exquisitum
Exemplaria similia
Edictum dicitur annua lex id est statuta unius anni
Eruditus quasi a rudere sublatus id est ab ignorancia sublatus et in doctrinae sinibus collatus.
E regione e contra e latere
Edisserere explanare
Falangas multitudines
Falere proprie sunt ornamenta equorum
Falleris erras
Fenerat mutuum dat
Feriatus sanctus requietus
Festalis dies sollempnis
Festivus letus iocundus
Fibras venas vel partes iecoris
Flagitat expostulat
Fruitur nanciscitur potitur adipiscitur possidet
Flagrat ardet vel splendet
Fraglat renitet vel olet
Fascinat laudando decipit
Gazophilacium corbonan thesaurarium
Gastrimargia ventri inglu-vies
Glosa grece, latine lingua
Gliscit increvit
Garrulus verbosus
Gagates lapis in Brittania habundat
Gillo vas fictile quod Egiptiaca lingua baucalis dicitur

97 *pour* hercle. — 103 *pour* exacerbavit. — 108-109 *Le ms. et la copie de Wiltheim ont :* Eois acies exercitus orientalis. — 110 *pour* exciderat. — 113 id est unius anni *W*. — 115 extra terra *W* (*pour* e contra) — 118 *pour* phalerae. — 121 sanctus : sēs. *Cod. Brux.* ; faustus *W*. — 128 renitet *pour* renidet.

Garum liquamen
Gestatorium ferculum vel feretrum
Hipoge domus subterranea
Henuos gens inde enucus gentilis id est paganus qui ita manet uti genitus est
Huiusque huius vero
Huiusmodi talia
Hucusque hactenus vel usque huc
Inpetiginem scabiem
Idioma proprietas
Idiota ignarus sine litteris
Inpudenter inverecunde
Interdiu per diem
Insomnis sine somno
Iuridicus legis peritus
Idolatrae idolis servientes idolum grece, latine formula
In peribulo in templo vel sacrario
In secessum in remotum
Iners sine arte
Inolescit crescit
Init iniciavit
Inlustrat conspicit
Innititur inclinat
Inopinatum inprovisum
Inmense sine mensura
Inormis inmanis
Inperitus nescius
Inperitia rusticitas
Inpune sine pena sine vindicta
Inquam dixi
Inquis dixisti
Inscitia rusticitas inpericia
Insultat irridet
Internuncius legatus qui renunciat
Itiner longum iter
Iuncus scirpus
Imundicare vel vendicare hoc distat quod vindicare est ulcisci, vendicare vero adquirere vel abere.
Ignominia infamia turpitudo
Ima novissima
Inanem supervacuum
Inmane infinitum
Igitur inicium sermonis
Insignia ornamenta
Insitum insertum inseminatum
Innuit cennat (?)
Infectus iniuriosus
Inperbolicus nimius
Irritum frustratum inanem vel sine affectu

140 gens *en marge* dans *Cod. Brux., à sa place dans la copie de W. (il en est de même pour toutes les additions marginales du Cod. Brux.).* — 141 huius op. *W.* — 147 inreverecunde *écrit deux fois dans le Cod. Brux.* — 148 *en marge du Cod. Brux., mais l'ordre est renversé :* Per diem interdiu. *La copie de W. a cette glose à sa place, mais n'a pas rétabli l'ordre des mots.* — 150 iuris peritus *W.* — 160 inmensie *Cod. Brux.* et *W.* — 172 habere *W.* — 183 *pour* sine effectu.

tus ornatus
rece praedicator
acerium
s grece, latine tus
a seductio
s rastros
nvidia
um ludibrium
ca racemus agrestis
ula vas fictile
rium ex ere
Lepos eloquencia pulcritudo urbanitas
Labentibus praetereuntibus
Laquearibus tignis vel dentibus auratis sive tectorum ornamenta
Moyses quasi de aqua salvatus dicitur
Mastice granum mastice
. Machina fabrica
Machia institutio belli
Machinatur mala cogitat
Maiores natu seniores
Matertera soror matris
Matrea noverca
Mitra corona
Modestus quietus
Menia edificia puplica
Moribundus similis mortuo
Munia officia
Miletos civitas vel insula est de qua fuit Miletus
Melodia dulcedo cantus
Metafora translacio
Motus turbatus
Multifarie multiplici sermone
Multifariam multiplicem
Multiplex multa in se continens
Munificencia liberalitas largitas
Munificus largus vel munera tribuens
Mutuum appellatum est eo quod id quod a me tibi datur ex meo tuum sit.
Nepia serpens in cuius capite invenitur gemma preciosa
Nanciscor fruor
Noverca matrea
Nutabundus incertus
Nent filant
Narus peritus
Ne non
Neutrum nec hoc nec illud
Nexus obligatus
Nutat claudicat
Nominatissimus opinatissimus
Nimirum procul dubio
Nonnunquam aliquocies interdum
Notate advertite
Noxa crimen
Noxius nocens
Numquid ego egone

187 thus *W.* — 194 exere *pour* exaere. — 203 mucres *W.* — 208 aedificia publica *W.* — 211 de qua fuit *W.* — 227 nomen *W.*

Numerositas multitudo
Nuper iamdudum pridie
Oceanum mare ideo sic nominatur quia in circuitu ambiat orbem, sive a celeritate quod ocius currit quia ochys graece, latine velox
Opere precium necessarium
Orbitas amissio filiorum
Ortogravia recta scriptura
Orton rectum
Omne tempus tribus vicibus id est vicissitudinibus variatur in preteritum in praesens et in futurum
Ob propter
Obtendere contradicere
Obliquat inflectit
Obliqua circumcincta
Oblique adclive
Obliquum de angulo in angulo adductum
Obnixus
Obnoxium
Oproprium inproperium crimen
Obsessa hostibus undique circumdata
Operosum arduum
Officia munia
Obstetrices appellantur feminae quae partum custodiunt
Opinio fama dubia
Opitulancia suffragancia auxiliancia
Opulentia fertilitas
Opulentus dives
Opimus diviciis plenus
Orarium stola
Oratores grammatici eloquentes
Orbita semita via strata
Osana salvifica vel salvum fac. subauditur populum vel mundum
Ob id propter hoc vel propterea
Obnoxius reus debitor
Obtendere contra tendentes
Obsonium cibus
Onoma nomen
Omnimodo omnibus modis
Porro ponitur pro et seu pro si et
Papiliones tentoria
Parsimonia abstinencia frugalitas
Pegasos homo iocularis
Pedisecus qui pedes sequitur
Pedetentim qui leniter ambulat
Perduelles hostes
Perpera prava perversa

245 in praeteritum, praesens et futurum *W.* — 250, 251, 253 *manquent dans W.* — 254 oprobrium *W.* — 263 duneus plenus *W.* — 270 otendere *W.* — 281 *depuis* perpera *jusqu'à* natatoria *l'écriture du Cod. Brux. a pâli et elle est devenue presque illisible.*

stola
a perligata
uum manifestum
dit impedit
dium principium
gat pronunciat dicit
a origo progenies
a partus puellae
primum masculi-
generat
pubertas
loca
Propere festinanter
Peragit exequitur
Praecones dicuntur voci missarum qui adventum iudicum pronunciant
Palatae massae ficorum dum recentes sunt
. Panduntur aperiuntur
Pelta scutum
Pelvim rotundum vas
Paupertas dampnum
Penuria egestas
300. Peragit perficit
Perlabitur decurrit
Pernox pervigilans
Perplexus involutus
Pertinacia duricia
305. Piaculum scelus flagicium
Philacteria XX verba legis scripta
Portabam
Piscina natatoria
Pleruper multi
310. Plerumque aliquociens
Pulmentarium pulmentum
Portentum prodigium quod ex diversis formis proponitur ut homo equo mixtus
Profecto certe revera utique
Promunt proferunt
315. Propagines origines seu vitis seu rami
Primates proceres
Privatus alienis appropriis honoribus
Propatulum in palam deductum
Propinat poculum dat
320. Protelat prolongat
Proverbium similitudo vel verbi figura
Pseudo mendax fallax
Prodere divulgare
Praesertim quam maxime
325. Prolixa longa
Promiscue passim
Plane certe
Posthabita postposita vel neglecta
Plane certe
330. Quantocius quanto velocius
Quatenus usquequo vel qua racione

289 genuerat *W*. — 290 *pour* pube tenus usque pubertatis loca. — 292 exequitur terminat *W*. — 296 peluta seutum *W*. — 302 pervigilias *W*. — 309 *pour* plerique ? — 312 equomatus *W*. — 317 *pour* alienus ab honoribus, proprius. 328 negligentia *W*. — 329 *dittographie (cfr. 327) reproduite par la copie de W*.

Querimonia frequens querela
Quominus ideo minus
Reboat resonat
Reserat aperit
Redivivus qui redit a morte
Repit trahit
Rancore fastidio seu contradictione
Siminister conscius secretorum
Sollers quod sit sollicitus in arte et utilis
Sollercia sciencia
Sollon studium
Stamen dictum quia recte stat
Subtemine trama. trama quod via recta transmittatur per telam. est enim filum intra stamen currens.
Spongia lapis levissimus creatus ex aqua levis ac fistulosus et cameris aptus ex quo membrana perluuntur
Stibio tinctura
Scobs purgamenta terebelli
Sodales dicuntur quod simul sedeant
Segnis id est sine igne ingenio carens
Susurro qui alteros detrahit, susurro de sono locucionis appellatus quia non in facie alicuius sed in aure loquitur
Sediciosus qui dissensionem animarum facit et discordias gignit
Spurcus quod sit inpurus
Secundae id est prosperae. secundae autem a sequendo dictae sunt
Sospes sanus
Sequester dicitur qui certantibus medius intervenit
Sinalimpha est ubi duae syllabae conflantur in unum
Stadium constat D pedibus quia quinque pedes unum passum faciunt
Stipulacio testacio
Sepia genus est herbae ex cuius pulvere efficitur incaustum
Screa pituita
Series ordo
Sethim genus ligni inputribilis

336 redivvus *W.* — 342 sollon *Cod. Brux. et W.* — 344 trama *(une fois) W.* — 345 et cameris aptus *en marge dans le Cod Brux, à sa place dans W.* — perluuntur *remanié et difficile à lire dans Cod. Brux.;* poluuntur *W.* — 350 alterum *W.* — 353 sedere id est prospere. sedere autem a loquendo dictae sunt *W.; le Cod. Brux. a* sede *et peut-être* loquendo. — 357 quinque pedibus *W.*

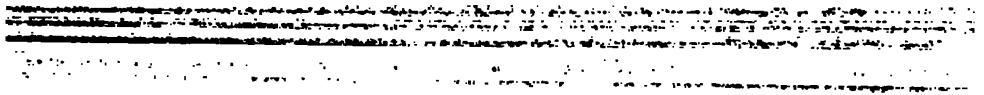
Secta heresis a sequendo dicta
Senium senectus extrema
lus habet scripulos X
obolos XX. scripulus VI
arum pondere cons-
tat. hic apud graecos
mma vocatur. scripu-
tem dictus per di-
ionem a lapillo
brevi qui scrupus vocatur
Singoltum ploratum
Stirps radix origo progenies suboles propago
Subrogat adhibet inponit
Superest pars remanens
370. Torvus terribilis eo quod sit torvo vultu et turbolentus aspectu ut torva leena
Tergiversatur quod animum quasi tergum vertat huc et illuc ne facile qualis est intellegatur
Triclinium est cenaculum a tribus ordinibus dictum
Torques sunt aurei circuli a collo usque ad pectus pendentes
Tugurium casula quae faciunt custodes vinearum propter ardorem solis sive ut inde vel homines vel bestiolas quae insidiari solent natis frugibus abigant
375. Trutinator examinator
Termas vocatas quod caleant. Graeci enim termon calorem vocant
Temporina cito oriencia
Torvus ferox
Tandem aliquando
380. Tabescit adtenuatur deficit
Titiri pastores fistulis concinnentes
Tibicines lugubre canentes
Tum tunc deinde praeterea
Tymus genus herbae apipus apta
385. Versutus qui ad quamlibet fraudem vertitur
Versipellis eo quod diverse vultum et mentem vertat
Veneunt vendunt
Ventilabrum ventilatorium
Venustus formosus quasi a Venere dictus
390. Venustius pulcrius
Vicissitudo alternacio vel vicissitudo vicem praebens vel reddens
Vicissim per vices mutuo
Vicissim alternatim
Vegetatus confortatus vivificatus
395. Ubi et ubi ubicunque
Utrisque ambobus
Utrobique undique

365 scripulos decem *W.* — 373 toress *W.* — 376 termatas *Cod. Brux.*; calore *W.* — 384 *pour* apibus.

Ydria vas duas metretas capiens. una metreta XXII sextaria habet
Ypotheca universa substancia
Ysopum calefacit et flegma producit
Zodiacus graece, latine signifer
Zodia animalia unde zodiacus dicitur quod in eo sint animalia depicta
Zelotipus suspiciosus
Zizania lolium
Zimerina lampreda similiter numerula
Salem autem, sicut dixit sanctus Hieronymus, non est putandum Hierusalem, ut Josephus historiographus nostrorumque plurimi arbitrantur, quod opidum est iuxta Scitopolim quod usque hodie apellatur Salem sive Salim, de quo teste beato Hieronymo in evangelio legitur: « Erat, inquit, Joannes Baptista baptizans in Henon iuxta Salem quia aquae multae erant ibi. » Idcirco autem sit ista varietas nominum quia Hebrei multis in locis per consonantes solummodo scribunt subtractis vocalibus atque ita secundum arbitrium legentis pronuntiatio, non uno semper eodemque modo. Ostenditur autem in eodem oppido palacium Melchisedech ex magnitudine ruinarum ostendens veteris operis excellenciam ad quam civitatem sive opidum legitur eciam Jacob descendisse qui fuit in terra Canaan regionis Sichem.

398 una metra *W.* — 406 sanctus, *au-dessous:* sic beatus *Cod. Brux. La copie de W. a:* beatus. — aquae multae *Cod. Brux et Ev. Joann., III, 23;* aquae mistae *W.* — civitatem, *le Cod. Brux. et W. ont* ovittatem.

J. P. WALTZING.



OBSERVATIONS SUR DEUX ODES D'HORACE

Meineke remarqua le premier que dans les Odes (non les Epodes) d'Horace tous les morceaux comptaient un nombre de vers divisible par quatre, et il divisa toutes les odes en quatrains. Depuis, les éditeurs ont suivi son exemple et ils ont bien fait. Cependant la règle ne doit être acceptée qu'avec certaines modifications. Ouvrez le livre et relisez la première ode. Composée de trente-six vers, les éditeurs la divisent en neuf quatrains. Mais ces quatrains sont mal coupés : tous, sauf un seul, se terminent à un endroit où la voix ne peut se reposer. Or, si l'on examine les autres odes du recueil composées dans le même mètre, on constate que la fin des quatrains coïncide toujours avec un repos de voix plus ou moins long. Cette règle n'est guère violée qu'une seule fois dans un même morceau. On a vu que dans la première ode c'est l'inverse qui arrive : tous les quatrains, excepté un seul, violent la règle.

Détachons maintenant les deux premiers vers de l'ode, ainsi que les deux derniers, et réunissons-les :

> **Maecenas atavis edite regibus,**
> **o et praesidium et dulce decus meum.**
> **Quodsi me lyricis vatibus inseres,**
> **sublimi feriam sidera vertice.**

Ces deux groupes de vers s'adressent également à Mé-
e et se tiennent en quelque sorte. Ils forment un cadre
deux fois deux vers autour des huit quatrains qui les
nt. Au commencement comme à la fin, Horace
à Mécène : il sera fier d'être rangé par lui au
poètes lyriques. Les huit quatrains énumèrent
rses ambitions des hommes. Tel, dit le poète, se
des dieux s'il remporte une victoire olympi-
tre a l'ambition des honneurs publics, et ainsi
suite. Ces huit quatrains pourraient à la rigueur for-
à eux seuls toute une ode. Si j'avais à faire une
n d'Horace, je diviserais la première ode de la ma-
nière que je viens d'indiquer.

* * *

L'ode dans laquelle Horace célèbre les victoires rem-
tées par Drusus sur les Vindélices contient un pas-
age sur lequel on a beaucoup écrit. Le voici (Odes IV, 4, v. 18-22) :

Drusum gerentem Vindelici (quibus
Mos unde deductus per omne
Tempus Amazonia securi
Dextras obarmet, quaerere distuli
Nec scire fas est omnia ; sed) diu

Depuis longtemps les éditeurs ont suspecté les vers mis entre parenthèse ; Meineke les a résolument écartés du texte. Il est évident que ces vers ont été ajoutés après coup. En effet, en les ôtant il n'y a pas de solution de continuité, ni pour le sens ni pour le mètre. S'ils avaient été insérés par un interpolateur, ils seraient certainement le fait d'un érudit. Mais quelle apparence qu'un savant eût

interpolé Horace afin d'avouer son ignorance! C'est donc le poète qui ajouta ces vers étranges à sa première rédaction. Quel peut avoir été son motif? C'est là ce qu'il faut chercher.

On a dit qu'Horace imitait ici le style et les procédés de Pindare. Je ne puis trouver aucun rapport entre les vers légèrement ironiques d'Horace et la gravité du poète thébain. Encore ce rapprochement n'expliquerait-il pas l'insertion tardive. L'hypothèse de Gottfried Hermann est très bonne. Le grand philologue supposait qu'Horace se moquait ici de la poésie trop érudite de son contemporain Domitius Marsus, auteur d'une *Amazonis* dans laquelle Porphyrion avait peut-être puisé les renseignements qu'il nous donne, mais cette explication a besoin d'un complément. Je soumets une hypothèse à l'excellent ami auquel ces Mélanges sont dédiés. Nous savons par Suétone[1] que Tibère recherchait la société des érudits (c'est lui qui donna le surnom de *cymbalum mundi* au vaniteux polygraphe Apion[2]) et qu'il se plaisait parfois à leur poser des questions embarrassantes. Or, Tibère avait commandé en Germanie de concert avec Drusus, et les deux frères sont célébrés ensemble dans la septième strophe de l'ode. Je crois que lorsque Horace eut envoyé cette ode à Drusus et à Tibère, ce dernier demanda au poète de rechercher à son tour l'origine de l'armement des Vindélices et d'en toucher un mot dans ses vers. La parenthèse citée plus haut contient la réponse d'Horace.

[1] Suétone, *Tiberius*, p. 70 de l'éd. Roth.
[2] Pline, *Nat. Hist.*, préface.

HENRI WEIL.

INSTRUMENTUM CENSUS ANNI P. CHR. N. 245.

Constat in Aegypto dum Romani imperium obtinebant quartodecimo quoque anno censum actum esse[1]. huius rei testis est longa instrumentorum graecorum series quae κατ' οἰκίαν ἀπογραφαί dicebantur, quorum magna pars saeculo p. Chr. n. altero scripta nunc Genauae Berolini Londinii Vindobonae adseruatur. redacta sunt autem in certam quandam constitutamque formam quae paucis tantummodo rebus mutatis in diversis Aegypti regionibus velut in Arsinoite Oxyrhynchite Heracleopolite nomo per tot annos ualebat. ultimus autem in hac instrumentorum serie annus erat 201/2, quae res satis mira fuit in tanta actorum multitudine. accedit quod post hunc annum instituta quaedam quae ad Aegyptum administrandam pertinebant immutata esse ex multis rebus apparet; itaque sententia est prolata urbium quae nomorum capita erant administratione civibus tradita censum ita innovatum esse, ut nouo huic instituto adiungeretur. in hac quaestione dissoluenda summi momenti esse census documenta quae post annum 201/2 scripta sint apparet; nam uno alteroue exemplo eorum edito sententiam illam refutari totamque corruere

[1] Cf. Kenyon, *Catal.*, II, 16 sq.; Wilcken, *Griech. Ostraka*, I, 435 sq.; *Oxyrhynchus Papyri, ed.* Grenfell-Hunt, II, 207 sq.; Wessely, *Epikrisis*, pg. 9 sq.

nifestum est. talia documenta cum diu desiderata essent, ego non unum sed plura edidi in annalibus a me publicatis quibus titulus est *Studien zur Palaeographie Papyruskunde*, Lipsiae apud Auenarium, II, 26 sqq. secutus est uir doctissimus Vitelli[1] in editione rum Florentinorum numero 4 et 5 insignitis. cum nullum exstiterit census saeculo III medio scripti nunc aliter res se habet, innotuerunt enim iorum 215/6 p. Chr. n.

» 229/30

» 243/4

» 257/8

inter quos quaterni deni anni erant, scilicet idem annorum interuallum, quod iam supra obseruauimus.

Census anno 244/5 habiti cum ex Oxyrhynchite nomo unum exemplum, alterum ex Arsinoite a Vitellio (n° 5) editum innotuerit, tertium iam profero quod eidem anno adscribendum est. papyrus autem est meus 21 centim. altus 9.2 c. latus scriptus in parte recta in quo exarando quattuor manus elaborauerunt, et una quidem numerum paginae XXXII^ae^ adscripsit, altera satis nitida scribae cuiusdam census instrumentum ipsum scripsit, secuntur duae lineae quas subscripsit domus possessor qui suo nomine instrumentum scribi iusserat, deinde aliae lineae tres in quibus de Dioscoro inquilina agitur, denique anni nota a scriba confecta.

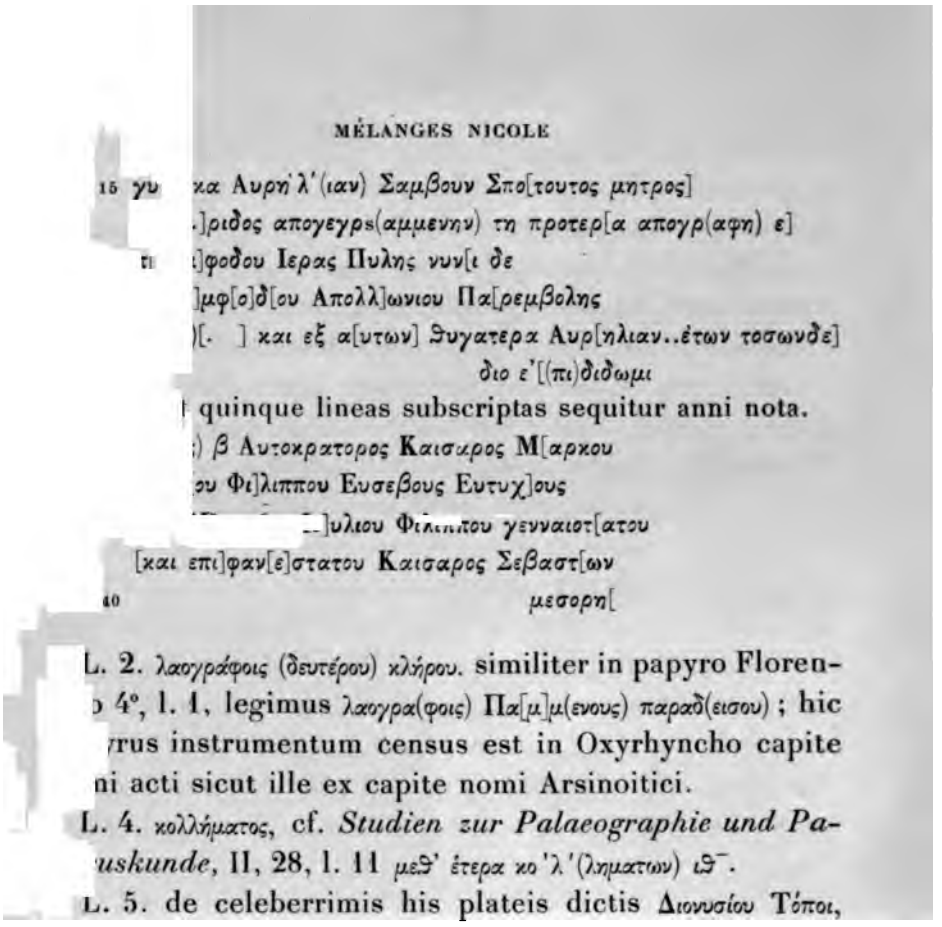
Huic census instrumento quod laographis traditum est haec fere insunt. Aurelius Aphrodisius siue Euporas postquam ipse in censu qui in platea metropoleos nomi Arsinoitici quae Dionysi uicus dicebatur habitus est, nomen

[1] *Papiri Greco-Egizii pubblicati della R. Accademia dei Lincei*, volume primo, *Papiri Fiorentini* per cura di Girolamo Vitelli, Firenze, 1905.

suum professus est, alterum hoc instrumentum scripsit, ut nomina inquilinarum, qui in domo sua in eadem platea sita habitabant, nuntiaret. sed cum inquilinae ciuilem condicionem domus possessorum tamquam patronorum secuti sint, Dioscorus inquilina, qui XIV annos ante in tabulas eorum relatus erat qui plateae Hiera Pyle adscripti erant, anno 244/5 in eisdem tabulis est, in quibus Aurelius Aphrodisius, qui originem suam habebat in platea Apollonii castrorum. nomen huius Dioscori Zoili fili ex matre Theano cum uxore et filio a domus possessore Aphrodisio hoc instrumento refertur, quod in fine anni secundi Philipporum duorum magistratibus traditur, quamquam census anno primo habitus est. is enim erat mos in Arsinoite nomo, ut insequentis anni ultimo denique mense tandem aliquando nomina darent homines quorum census habendus erat. iam instrumenti partes quae summi momenti sunt secuntur.

(m. 1:) λβ

(m. 2:) λαογραφοις β' κληρου
παρα Αυρηλιου Αφροδισιου το[υ και Ευπορα]
[το]υ Νειλογενους απογεγρ̣ς(αμμενου) δι ετερ[ου κολλημα]
[το]ς ε[π αμ]φοδου Διονυσιου Τ[σπων υπαρ
χ[ει] μοι ε[πι το]υ αυτου αμφοδου[το τοσουτο με]
ρος οικιας[ ] προσαπογρ̣ς(αφομαι) τους ε[ν αυτη ενοι]
κους εις τ[ην το]υ διεληλυθοτος α L[Μαρκων]
Ιουλιων Φιλιππων Ευσεβων Ευ[τυχων Σεβαστων]
κατ οικιαν απογρ̣ς(αφην) επ αμφοδου Απολ[λωνιου Πα]
ρ[ε]μβολης εφ ου και τη προτερα α[πογρ̣ς(αφη) απεγρ̣ς(αψ(αμην]
κ[αι] εισιν Διοσκορος Ζωιλου του .[δεινος μη]
τρος Θεανω κατοικος επικεκριμ[ενος....]
υφος μισθιος (ετων) λ και την γυνα[ικα



15 γυ κα Αυρη̣λ'(ιαν) Σαμβουν Σπο[τουτος μητρος]
.]ριδος απογεγρs(αμμενην) τη προτερ[α απογρ(αφη) ε]
τι]φοδου Ιερας Πυλης νυν[ι δε
]μφ[ο]δ[ου Απολλ]ωνιου Πα[ρεμβολης
)[.] και εξ α[υτων] Θυγατερα Αυρ[ηλιαν..ετων τοσωνδε]
διο ε'[(πι)διδωμι
quinque lineas subscriptas sequitur anni nota.
) β Αυτοκρατορος Καισαρος Μ[αρκου
ου Φι]λιππου Ευσεβους Ευτυχ]ους
]υλιου Φιλιππου γενναιοτ[ατου
[και επι]φαν[ε]στατου Καισαρος Σεβαστ[ων
40 μεσορη[

L. 2. λαογράφοις (δευτέρου) κλήρου. similiter in papyro Floren-
o 4°, l. 1, legimus λαογρα(φοις) Πα[μ]μ(ενους) παραδ(εισου) ; hic
yrus instrumentum census est in Oxyrhyncho capite
ni acti sicut ille ex capite nomi Arsinoitici.

L. 4. κολλήματος, cf. *Studien zur Palaeographie und Pa-
uskunde*, II, 28, l. 11 μεϑ' ἑτερα κο'λ'(ληματων) ιϑ̄.

L. 5. de celeberrimis his plateis dictis Διονυσίου Τόποι, Ἀπολλωνίου Παρεμβολῆς, Ἱερᾶς Πύλης conferantur ea quæ scripsi in actis Academiæ Vindobonensis philos.-histor., vol. CXLV, 4, Die Stadt Arsinoë, p. 2; 25; 28; deinde in *Studien zur Palaeogr. und Papyruskunde*, IV, 1905, Arsinoitische Verwaltungsurkunden.

L. 13. κάτοικος ἐπικεκριμένος quid significauerit exposuimus in libro cui titulus est *Epikrisis, eine Untersuchung zur hellenistischen Amtssprache*, acta Academiæ Vindobonensis, phil.-hist., vol. CXLII, 9. In fine huius lineæ pars uocabuli excidit quod aut λινο aut ορϑο-υφος aut simile fuit. posterioris temporis epicriseos specimen est papyrus Vindobonensis editus in *Studien zur Palaeogr. und Papyruskunde*, II, 32, conferatur etiam papyrus Florentinus 5,

l. 1 sq. anni 244/5 : Θερμουθαριου Αμμωνιου του και Ηρακλειδου...].. μητρος Πτολεμαιδος της και Λαωδιτας (?) κατοι[κου.

L. 26 sq. Philipporum duorum nomina cognominaque eadem quæ hic sunt inuenies etiam in aliis papyris uelut eo quem a. 1885 in actis societatis Lipsiensis philos.-hist., p. 238 publici iuris feci, deinde iis annorum notis quæ sunt in *Mitteilungen aus der Sammlung Papyrus Erzherzog Rainer*, II III, 1887, p. 25 sq.

Vindobonæ a. 1905.

CAROLUS WESSELY.

DIE ANFÄNGE DRAMATISCHER POESIE IM ALTEN ÄGYPTEN

Es ist häufig betont worden, dass unter den in der altägyptischen Überlieferung vertretenen Litteraturgattungen eine fehlt, das Drama. Diese Angabe ist richtig, wenn man unter dem Drama Werke versteht, wie wir sie den grossen griechischen Tragikern oder Komödiendichtern verdanken. Derartige Dichtungen treten auf dem Boden des Niltales erst in der Zeit des Hellenismus auf und da sind es griechische Werke, welche, wie die Papyrusfunde beweisen, im Gefolge der hellenischen Ansiedler, Eingang auch im Orient fanden. Sie spielten dort vermutlich nur in griechischen Kreisen eine Rolle. Dafür spricht, dass sich bisher keinerlei Andeutung gefunden hat, welche auf das Vorhandensein ägyptischer Bearbeitungen dieser Schriften bezogen werden könnte. Es deckt sich das mit einer auch auf andern Gebieten zu beobachtenden Erscheinung, dass die ägyptische Kultur durch die griechische zur Zeit des Hellenismus so gut wie gar nicht beeinflusst wurde. Die Zahl der damals aus Griechenland übernommenen Gottheiten, Kunstelemente oder Worte ist verschwindend klein. Das Fehlen griechischer Werke insbesondere in ägyptischer Wiedergabe beruht dabei nicht etwa auf Zufall. Auch die koptische Litteratur hat

sich keines der grossen klassischen Werke durch Uebersetzungen zu eigen gemacht. Das griechische Empfinden lag offenbar dem Ägypter so fern, dass es ihm unverständlich blieb und er sich in Folge dessen auch seinen schönsten Erzeugnissen gegenüber völlig ablehnend verhielt.

Aber die Forderung, im alten Ägypten dramatische Meisterwerke in unserem Sinne zu finden, ist eine zu weit gehende. Auch auf hellenischem Boden sind diese für alle Zeiten vorbildlichen Dichtungen nicht plötzlich, wie Athene aus dem Haupte des Zeus, der Gestaltungsgabe der führenden Geister des Volkes entsprungen. Ihnen sind volkstümliche Pantomimen und religiöse Mysterienaufführungen vorhergegangen. Es ist von Interesse zu verfolgen, wie entsprechende Vorstufen der dramatischen Poesie bereits in sehr früher Zeit in Ägypten auftraten. Sie sind jedoch in diesem Lande niemals zu einer einheitlichen Entwicklung und Durchbildung gelangt. Es erging den Ägyptern hier nicht anders wie bei ihren sonstigen poetischen Bestrebungen. In den verschiedensten Erscheinungen lassen sich bei ihnen die ersten Ansätze zur Formung einer gebundenen Sprache erkennen. Allitteration durch gleiche Anfänge von Worten und von Sätzen, Parallelismus der Glieder in Synthese und Antithese, Scheidung der Strophen nach Wort- und Sylbenzahl, vielleicht sogar Reime treten auf. Aber, aus diesen Anfängen haben sich in ihren Kreisen die festen Gesetze nicht zu entwickeln vermocht, welche die Poesie der semitischen und indogermanischen Völker beherrschen. Auch auf dem Gebiete der Dichtung ist Ägypten früh in den einmal erreichten Formen erstarrt, die vielversprechende Blüte hat keine Früchte zu tragen vermocht. Das

schablonenhafte Beharrungsvermögen des Orientalen war stärker als alles intellektuelle Bedürfnis nach Fortschritt.

In einem orientalischen Lande erwartet man in erster Reihe Vorführungen zu finden in der Art des heutzutage in Ägypten unvermeidlichen Mohabbazîn oder des türkischen Kara Gjuz[1]. Es wären dies rohe Possen mit stark erotischer Beimischung wie sie die meisten Völker am Anfange ihrer schauspielerischen Entwicklung zeigen. Bisher haben sich ähnliche Dinge in den ägyptischen Inschriften und Reliefs nicht nachweisen lassen. Es wäre aber unberechtigt, hieraus schliessen zu wollen, sie hätten im Altertume im Niltale überhaupt gefehlt. Man darf bei der Beurteilung des für Altägypten vorliegenden Materiales nicht vergessen, dass dasselbe von dem Leben des Volkes nur die Erscheinungen zeigt, welche für den vornehmen Herrn Interesse hatten. Die Feldarbeiter, die Hirten, die Handwerker werden nur insofern dargestellt, als sie für ihn tätig sind, seinen Acker bebauen, sein Vieh weiden, für ihn Geräte herrichten.

Dabei erscheinen die Leute regelmässig mit gesittetem Betragen. Mögen sie noch so niedern Tätigkeiten sich widmen, Speisen und Getränke bereiten, sich an volkstümlichen Spielen, wie am Fischerstechen, erfreuen, ihre Bewegungen haben stets etwas feierliches und gemessenes, wie es in Wahrheit bei dem niedern Volke weder im Occident noch im Orient üblich zu sein pflegt. Sie benehmen sich, wie es höhere Stände in entsprechender Lage tun würden, so dass die Reliefs demnach in solchen Dingen nicht ein wirkliches Ebenbild des Lebens geben, sondern einen Idealzustand. Man kann ihre Vorführungen

[1] Lane, *Sitten und Gebräuche der heutigen Ägypter*, deutsch von Zenker. II, S. 226 ff.

etv ı mit den Volksdarstellungen in den Kunstwer-
der ılienischen Renaissance vergleichen. Von dem
Realismus, wie ihn die Bauernbilder der nieder-
Maler zeigen, findet sich in den altägyptischen
selten eine Spur[1]. In Folge dessen kann man
erwarten, possenhaften Vorführungen zu be-
ı denen nicht der Vornehme, sondern nur der
bildete Gefallen finden konnte.
ınt waren dieselben dem Volke nicht. Dafür
ıt die grosse Zahl phallischer Figuren und erotischer
ben, welche sich, meist in glasiertem Thone ausge-
rt, über ganz Ägypten hin gefunden haben. Auch die
lderung Herodot's[2] vom Zuge zum Feste zu Bubastis
tet auf erotische Pantomimen hin, und in die gleiche
e gehören, wenn auch für einen verfeinerten Ge-
ımack zugeschnitten, die Leistungen der Tänzerinnen,
he bei ägyptischen Festen und Gesellschaften vor
nern und Frauen ihre Künste zeigten. Sie erinnern
an die heutigen Ghawazi[3] und bestand ihr Tanz wesent-
lich in schnellen Bewegungen des mehr oder weniger
bekleideten Rumpfes. Meist treten dabei zwei bis drei
Frauen bei Musikbegleitung auf[4], die bestimmte Figuren

[1] Die naturalistischen Arbeiterbilder in den Gräbern von Cusæ, CLÉDAT, *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, I, p. 21, stehen in ihrer Naturwahrheit in der ägyptischen Kunst so gut wie isoliert da.

[2] II, 60.

[3] LANE, *Sitten und Gebräuche*, II, S. 212 ff. Entsprechende Tänze im kaiserlichen Rom, erwähnen Virgil, Copa, 1 ff.; Martial V, 78, 26; VI, 71; Juvenal XI, 162 ff.; Priapeia, 26.

[4] WILKINSON, *Manners and Customs*, II, p. 312, 329, 390 (= ERMAN, *Äg. Taf.* zu p. 339); ROSELLINI, pl. 96, 98, 99; PERROT, *Ägypten*, p. 637 (= ERMAN, Äg. S. 340). — Für die Nacktheit der Tänzerinnen, vgl. auch STRATZ, *Äg. Zeitschr.*, 38, S. 148 f. *Phot. Petrie*, Nr. 203, stellt eine sich stark verrenkende Frau dar, bei der eine Art Schurz den Hinterteil bedeckt, während die Schamgegend völlig unbekleidet gelassen zu sein scheint.

und Handlungen darzustellen scheinen, ähnlich wie dies die ausgebildeteren Bauchtänze der heutigen Tänzerinnen im Oriente tun. Abgesehen von dem anderweitigen Zweck sind ihre Vorführungen demnach ähnlich zu beurteilen wie die Tänze der altägyptischen Soldaten, welche mit oder ohne Waffen in schnellen Bewegungen und Verrenkungen Episoden aus wirklichen Gefechten nachzuahmen strebten[1].

In das Gebiet der Pantomimen gehören ferner die mehrfach in Reliefs des alten und mittleren Reiches auftretenden lebenden Bilder. Bei diesen sind Männer und Frauen beschäftigt, von denen letztere gelegentlich stark entblösst auftreten, also wohl der Klasse der eben erwähnten Tänzerinnen entnommen wurden. Die Mitwirkenden vereinen sich zu mehreren, um zusammen Figuren zu stellen, welche plastischen Gruppen oder Hieroglyphenzeichen entsprechen. So stellen beispielsweise in einem Grabe der 5. Dynastie[2] zwei Männer das Schriftzeichen für Gold, andere das Zeichen für Säulensaal. In einem Grabe der 12. Dynastie[3] wird eine Frau abgebildet, welche eine zweite, vor ihr knieende Frau mit der einen Hand an den Haaren hält, während sie mit der erhobenen andern Hand zum Schlage ausholt. In der Begleitinschrift wird die Stellung als « unter den Füssen » bezeichnet. Es ist also eine

[1] Rosellini, pl. 117 (= *Champ. Mon.*, pl. 379); Dümichen, *Flotte*, pl. 6. — Die Ringkämpfe und Ballspiele, die in den Reliefs häufig abgebildet werden (*Champ Mon.*, pl. 372-8; Rosellini, *Mon. civ.*, pl. 100-104, 111-115; Wilkinson, II, p. 328 ff., 416, 428 ff.; Erman, Äg., S. 335 ff.) gehören dagegen nicht hierher. Bei ihnen handelt es sich nicht um die Vorführung bestimmter, der Wirklichkeit entlehnter Episoden, sondern nur um Beweise der körperlichen Geschicklichkeit der Mitspielenden, also nicht um dramatische Vorführungen, sondern um sportliche Schaustellungen.

[2] *Leps. Denkm.*, II. 52 (= *Champ. Mon.*, pl. 414).

[3] *Leps. Denkm.*, II. 126 (= Wilkinson II, p. 416); Rosellini, pl. 101.

Nachahmung der bekannten Gruppe[1], in welcher der Pharao einen vor ihm knieenden Feind erschlägt und damit in symbolischer Weise ausdrückt, dass er das durch den zu Erschlagenden dargestellte Volk unter seine Füsse, unter seine Macht gebracht habe. Eine daneben eingegrabene Gruppe zeigt drei Frauen, welche vereint die eine der beiden nahezu symmetrischen Hälften des Zeichens des Segels, welches als Ideogramm für Wind benutzt wird, stellen. Da als Erklärung über der Gruppe das Hieroglyphenzeichen vollständig steht, so hat man sich die Frauen in einer drehenden Bewegung zu denken, durch welche sie auch die zweite Hälfte bildeten und zugleich an die Bewegung des Windes erinnerten. In diesem Falle spielt demnach nicht nur die Stellung des lebenden Bildes eine Rolle, sondern kommt daneben auch eine Handlung der Mitwirkenden in Frage.

Diese Vorführungen tragen einen profanen Charakter, zahlreiche andere gehören in das religiöse Gebiet. Eine Durchmusterung der Tempelreliefs zeigt, dass der König oder der ihn vertretende Priester bei der Verehrung des Gottes und bei dem Opfer eine Reihe fest vorgeschriebener Stellungen anzunehmen und Bewegungen auszuführen hatte. Die Inschriften und Ritualtexte[2] bestätigen diese Tatsache und zeigen, dass das jeweilige sich zu Boden Niederwerfen, Zurücktreten, in die Höhe Steigen, nicht auf der Willkür des Anbetenden beruhte, sondern gesetzmässig angeordnete Gefühlsäusserungen der Ehrfurcht im richtigen Augenblicke und in richtiger Weise vorführen

[1] Vgl. für diese Darstellungen Bénédite, *Un guerrier libyen*, in *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, Fondation Piot, IX, p. 123-33 ; Borchardt, *Äg. Zeitschr.*, 40, S. 142.

[2] Moret, *Le Rituel du Culte divin journalier en Égypte*. Paris, 1902.

sollten. Dies geschah ebensowohl wenn der handelnde Priester allein war, wie wenn er vor einer zuschauenden Menge eine Opferhandlung oder eine im Kulte wünschenswerte Tätigkeit durchführte. Noch in einem Relief des Tempels zu Denderah[1] erscheint der Kaiser Trajan, wie er vor zwei Göttinnen einen Tanz ausführt und somit, wie dies bereits in älterer Zeit üblich war, durch seine Bewegung sein Empfinden der Gottheit gegenüber zum Ausdrucke brachte.

Pantomimische Vorstellungen lassen sich vor Allem bei den Begräbnissen nachweisen. Bei diesen gaben Frauen und Männer durch lebhafte Bewegungen, durch Schlagen auf den Kopf ihrer Trauer um den Verstorbenen in ähnlicher Weise Ausdruck, wie es noch jetzt die Klageweiber im Oriente tun[2]. Die Schaustellung war nur teilweise auf die Mitlebenden berechnet, denen der Kummer über den Hingang des zu Beerdigenden klar werden sollte. Mehr noch sollte den Göttern gezeigt werden, wie ungern man ihn von dieser Erde scheiden sah; die schrankenlose Trauer sollte die höhern Mächte zu einem milden Urteil über die unsterbliche Persönlichkeit des Betreffenden veranlassen.

Einen andern Zweck verfolgt anscheinend eine zweite, bei gleicher Gelegenheit dargestellte Vorführung, die in verhältnismässig monotoner Weise besonders in Gräbern des alten Reiches erscheint, aber auch in spätern Reliefs

[1] *Leps. Denkm.*, IV, 83b.

[2] Wilkinson, *Manners*, III, pl. 66, 67, 68, 69; Relief des Hui in Bologna bei Petrie, *Phot.* Nr 212; Reliefs in Berlin bei *Leps. Denkm.*, III. 242; Erman, *Aegypt. Zeitschr.*, 33, S. 18 ff.; Stelen und Reliefs in Kairo bei Prisse, *Hist. de l'art Égypt.*, II. 45; Mariette, *Abydos*, II, pl. 52. Für die Spätzeit vgl. u. a. die ägyptisch-phönikische Stele zu Berlin No 7707 bei Lepsius, *Ägypt. Zeitschr.*, 15, S. 127 ff. und *Phot. Mertens*, I, 126.

nicht vollkommen fehlt[1]. Bei ihr sieht man mehrere bekleidete Männer, seltener Frauen, sich in einem langsa- ı ı Tanzschritt hin und her bewegen, während andere ıen mit den Händen den Takt klatschen. Der Fuss wird wenig über den Boden erhoben, die Arme hält man ist, die innere Handfläche nach Aussen gekehrt, über ı Kopf, seltener streckt man den rechten Arm schräg oben und lässt den linken an der Rückseite des Körfest anliegen. Nur ausnahmsweise werden die Bewegungen lebhafter, wobei die Frauen gelegentlich eine auch sonst bei Tänzerinnen vorkommende eigenartige Haartracht zeigen[2]. Das Haar ist am Hinterkopfe in einen ziemlich langen Zopf geflochten, der zu unterst in einer dicken Kugel endet. In einem hierher gehörigen Relief halten sich zwei Frauen an den Händen und berühren sich gegenseitig mit dem auf Kniehöhe erhobenen einen Fuss, während eine dritte Frau in lebhafter Gangbewegung den einen Fuss gerade ausgestreckt bis auf Schulterhöhe hebt.

Besonders beliebt war es für die Tänze, welche an der Tür des Grabes stattfanden und als der schöne Tanz für den Ka des Verstorbenen bezeichnet werden, Zwerge zur Verwendung zu bringen. Bereits in einer Dartellung der 4. Dynastie[3] tritt bei einer solchen Gelegenheit eine nackte Zwergin auf, dann wird im Mittlern wie im Neuen Reich mehrfach von der Mitwirkung von Zwergen gesprochen[4]. Diese Tatsache erklärt es, warum es selbst die Pharaonen

[1] *Leps. Denkm.*, II, 14, 35, 36, 41, 52, 53, 61ª, 101, 109 ; Rosellini, *Mon. civ.*, pl. 94, 99.

[2] Davies, *Rock Tombs of Deir el Gebrâwi*, II, pl. 7 ; für die Haartracht vgl. auch v. Bissing, *Ägypt. Zeitschr.*, 37, S. 75 ff.

[3] *Leps. Denkm.*, II, 36.

[4] *Papyrus Berlin*, I, Z. 194 ff. ; Stele bei Mariette, *Mon. div.*, pl. 61 ; Piehl, *Inscr. hierogl.*, pl. 44, 73.

mit grosser Freude begrüssten, wenn ihnen ihre Beamten gut tanzende Zwerge zu verschaffen wussten. König Assa der 5. Dynastie erhielt einen solchen aus dem Lande Punt an der Küste des Roten Meeres, Pepi II. der 6. Dynastie einen andern aus dem Geisterlande im innern Afrika[1]. Man bezeichnete diese Tanzzwerge mit dem Namen Denk; ihre Stellung muss eine angenehme gewesen sein, denn der verewigte König hoffte kraft seiner magischen Gewalt im Jenseits « ein Denk der Tänze des Gottes, welcher erfreut das Herz des Gottes » werden zu können[2].

Der Zweck der Tänze war kaum nur der, dem Toten eine Freude zu bereiten; sie richteten sich an höhere Mächte und sollten die bösen Dämonen von dem Toten fern halten. Damit erfüllten sie die Aufgabe, welche besonders im Neuen Reiche dem Gotte Bes[3] oblag, welcher durch seine Tänze apotropäisch zu wirken vermochte. Die verschiedenen Reliefs beweisen, dass diese Grabtänze nicht in einem in das Belieben des Einzelnen gestellten Herumspringen bestanden. Sie erfolgten vielmehr in einer Reihe bestimmt vorgezeichneter Figuren. Je mehr man ihre Darstellungen verfolgt, um so mehr gewinnt man dabei den Eindruck, dass durch sie ein bestimmter Vorgang wiedergegeben werden sollte, wenn sich auch dessen Bedeutung bisher nicht mit Sicherheit nachweisen lässt.

Wie bereits erwähnt, wurde bei den tanzartigen Vorführungen in die Hände geklatscht, um den Takt festzu-

[1] Schiaparelli, *Tomba egizia inedita della VI dinastia*, p. 50 ff.; vgl. Wiedemann, *Rec. de trav. rel. à l'Egypt.*, 17, p. 1 ff.; 18, p. 123.

[2] *Pyramide Pepi* I, Z. 401 = Râ-mer-en, Z. 573.

[3] Den Gott Bes behandelten eingehend Pleyte, *Chapitres supplémentaires du livre des morts*, traduction 162, 162*, 163, S. 111 ff., und Krall in *Benndorf, Das Heroon von Gjölbaschi-Tyrsa*, S. 73 ff.

halten, wie noch jetzt im Orient Händeklatschen den Rhythmus der Arbeit regelt. Dazu kam Musik, insbesonders Flötenblasen und gelegentlich Spielen auf einer Harfe, und wahrscheinlich Gesang, d. h. wohl in bestimmten Abständen sich folgende kurze Ausrufe, und kleine Strophen, die mit gleicher Betonung mehrfach wiederholt wurden[1]. Es waren demnach hier die Grundlagen vorhanden, aus denen sich später der Chor des antiken Dramas entwickelte[2].

Die bisher geschilderten Vorführungen waren verhältnismässig sehr einfach. Weit verwickelter sind andere, welche gleichfalls mit dem Totenkulte zusammenhängen und dieselben Züge zeigen, wie die Mysterienaufführungen späterer Zeiten. Freilich müssen hierbei von vornherein zahlreiche Denkmäler ausgeschieden werden, die man geneigt sein könnte, in diesem Zusammenhange heranzuziehen. Man hat häufig angenommen, bei den ägyptischen Bildwerken, welche tierköpfige Gottheiten um einen Sarg beschäftigt zeigen, handele es sich um eine Art Maskerade. Priester hätten sich Tiermasken aufgesetzt und verrichteten nunmehr in dieser Gestalt die Grabzeremonien. Diese Ansicht ist nicht richtig. Wohl war es Sitte, dass bei dem Hersagen heiliger magischer Formeln sich die Sprechenden für Gottheiten ausgaben, um dadurch ihren Sprüchen mehr Wert und Nachdruck zu verleihen. Es waren auch für eine Reihe von Zeremonien

[1] Diese Monotonie des altägyptischen Arbeitsliedes — und der rituelle Tanz ist im Grunde nichts anderes als eine zu religiösen Zwecken geleistete Arbeit — zeigt unter andern das in mehreren Abschriften erhaltene Drescherlied. Vgl. u. a. Wiedemann, *Unterhaltungslitteratur der alten Ägypter*, S. 5.

[2] Ueber die für diese Frage in Betracht kommenden Gesichtspunkte handelte besonders, unter Verwertung eines reichen Materials, Bücher, *Arbeit und Rhythmus* in *Abh. der Leipziger Akad.*, 17, Heft 5.

bestimmte Kostüme vorgeschrieben, in denen die Sprechenden zu erscheinen hatten. So wird angegeben[1], die Klagegesänge der Isis und Nephthys seien von zwei schönen weiblichen Personen zu sprechen, auf deren Arme man die Namen von Isis und Nephthys geschrieben hatte. Sie sollten auf der Erde an beiden Türflügeln der grossen Halle sitzen, und auf ihrem linken Arm Krüge voll Wasser, auf dem rechten Arm in Memphis gebackene Brote tragen. An einer andern Stelle[2] heisst es von ähnlichen Klagen, sie sollten gesprochen werden von zwei weiblichen Personen mit reinen Gliedern, welche ihre Jungfrauschaft nicht verloren hatten, deren Haare man an ihren Gliedern abgeschnitten hatte, deren Haupt mit einer wollenen Perrücke gekrönt war, die Tamburine in den Händen hielten und auf deren Armen die Namen der Isis und Nephthys standen. Bei derartigen Kostümvorschriften ist aber nirgends von einem Aufsetzen von Tierköpfen die Rede. Das Anschreiben der Namen beweist, dass man die Ähnlichkeit der äussern Erscheinung der Figurantinnen mit der der Göttinnen nicht zu weit zu treiben wagte, sie nur durch einzelne Kennzeichen andeutete, aber nicht durch eine Maskierung vollkommen gestaltete. Bei dem Auftreten der tiergestaltigen Götter lehren die Begleittexte, dass es sich nicht um maskierte, sondern um wirkliche Gottheiten handelt. Die Ereignisse, welche die betreffenden Bildwerke darstellen, spielen sich im Grabe nach der Beisetzung ab. Die Götter selbst, an ihrer Spitze Anubis und Horus, eilen herbei, sprechen Gebete und berühren die Leiche oder den Sarg, um dem Toten die Auferstehung zu verschaffen. Szenen aus dem Jen-

[1] Horrack, *Lamentations d'Isis et de Nephthys*. Paris, 1866.
[2] Budge, *The hieratic papyrus of Nesi-Amsu in Archæologia*, 52, p. 66 f.

seits lernt man hier kennen, nicht Schauspiele aus dem Diesseits[1].

Wenn aber eine durchgeführte Maskerade bei der Bestattung fehlte, so wurde dieselbe doch von bestimmten dramatischen Handlungen begleitet; für einige derselben sind sogar die Textbücher erhalten geblieben. Die Einbalsamierungs-Rituale[2] geben an, in welcher Weise der offizierende Beamte die einzelnen Handlungen an dem menschlichen Körper vorzunehmen und welche Worte er dabei zu sprechen hatte. Die eben erwähnten Klagegesänge enthalten die Reden, welche die als Isis und Nephthys bezeichneten Klagefrauen hersagen sollten. Vor allem genau unterrichtet sind wir über die Zeremonien, die man vor dem Sarge vornahm, ehe er endgültig in die Gruft versenkt ward, und die sich an der Grabestür oder in einer der obern Grabkammern abzuspielen hatten[3]. Hier besitzt man nicht nur die zu sprechenden Formeln in zahlreichen Abschriften von der Zeit der Pyramidenerbauer bis in die der Griechen und Römer hinein, sondern auch Darstellungen der begleitenden Handlungen in einer langen Reihe von Reliefs aus den verschiedensten Perioden.

Mehrere Personen waren dabei beschäftigt. Der Wichtigste war der Cher-heb, eine Art Regisseur, der die Papyrusrolle in den Händen hielt, den Mitwirkenden die nötigen Anweisungen gab und entweder die Formeln selbst ablas oder sie seinen Genossen soufflierte. Neben ihm

[1] Der bei den Klassikern auftretende Gedanke, der Tierkult der Ägypter beruhe darauf, dass sich die Götter einst aus Furcht in Tiere verwandelt oder als solche maskiert hätten, beruht nicht auf altägyptischen Vorstellungen. Vgl. WIEDEMANN, *Arch. f. Religionswiss.*, 7, S. 480 f.

[2] MASPERO, *Mém. sur quelques papyrus du Louvre*, S. 14 ff.

[3] SCHIAPARELLI, *Il Libro dei Funerali*, Turin, 1881-90; vgl. MASPERO, *Etudes de Mythologie*, I, p. 283 ff.

waren tätig der Sem, ein dienender Priester, der Sechmer, ein Freund des Toten, dessen Rolle meist der älteste Sohn des Verewigten zu spielen hatte, zwei Klagefrauen, deren grössere Isis und deren kleinere Nephthys darstellte, ein Schlächter, ein Grabbeamter und mehrere Leute niedern Ranges, deren Zahl je nach dem Vermögen des zu Bestattenden wechselte. Die Szene, die diese Persönlichkeiten aufzuführen hatten, sollte durch ihre Zauberwirkung dem Toten Mund und Augen öffnen, ihn also neu beleben. Man bewegte sich dabei um den Sarg oder auch um eine Statue des Verschiedenen, sprach dabei aber so, als habe man die Leiche selbst vor sich. Alle einzelnen Handlungen, jedes Vor- und Zurücktreten, der Augenblick und die Durchführung des Schlachtens des Opfertieres, das Wassersprengen und Weihräuchern, u. s. f., waren genau geregelt. Die Texte sind dabei derart eingehend, dass sich aus ihnen ein völlig lückenloses Bild der Vorgänge entnehmen lässt. Dieselben galten als eine heilige Handlung, welche die Zeremonie wiederholen sollte, die einst die Verwandten und Genossen des Osiris, nach der Ermordung des Gottes, vorgenommen hatten, um der zu begrabenden Leiche das Wiederaufleben im Jenseits zu sichern. Das war ihnen gelungen, Osiris war mit ihrer Hülfe König des Totenreiches geworden. So hoffte man denn durch die Wiederholung der Handlung zu Gunsten eines menschlichen Toten diesem eine entsprechende Neubelebung zu verschaffen. Es liegt demnach hier die dramatische Vorführung eines heiligen Ereignisses vor, welche freilich nicht nur als Erinnerungszeichen gefeiert wurde, sondern bei bestimmter Gelegenheit einen bestimmten Zweck erreichen sollte, also mit der dramatischen Darstellung einen magischen Grundgedanken verband.

Ähnlich wie bei dieser Vorführung, so hat auch sonst das Dasein, vor allem das Sterben und Auferstehen des Osiris, die Ägypter zu dramatischer Darstellung begeistert. Einzelne dieser Szenen, die man alljährlich bei der Wiederkehr der Leidenstage des Gottes feierte, tragen einen volkstümlichen Charakter, andere wurden vor verhältnismässig beschränktem Zuhörerkreise von der Priesterschaft gespielt. Zu erstern gehört das von Herodot (II, 63) geschilderte Fest zu Papremis, bei dem sich im Anschluss an die Zurückführung des Gottes in den Tempel eine Prügelszene zwischen zwei Parteien entspann. Die eine wollte den Eintritt des Gottes erzwingen, die andere suchte denselben zu hindern. Eine ähnliche Szene fand bereits in älterer Zeit bei dem Feste der Aufrichtung des Rückgrades des Osiris statt. Ein thebanisches Grab aus der Zeit Amenophis III. zeigt[1] die Vertreter der beiden grossen Tempel zu Buto in eine Schlägerei verwickelt, die einen Vorgang wiedergeben sollte, der einst bei der Auferstehung des Osiris stattgehabt hatte.

Vor Allem ausführlich schildern die klassischen Autoren das Fest des Osiris, welches in den meisten Tempeln Ägyptens im Monate Choiak, in andern dagegen im Monate Athyr stattfand. Der Unterschied in der Festzeit hängt mit den verschiedenen Ansätzen des Todestages des Osiris durch die ägyptische Priesterschaft zusammen. Das Athyrfest war, soweit sich die Sache verfolgen lässt, das ursprüngliche gewesen. Als dann später die ägyptische Religion mehr und mehr von solaren Gedankengängen beherrscht ward, da liess man den Gott am Ende unseres Jahres in den Tagen sterben, in denen der Gott der Sonne

[1] Brugsch. *Thesaurus*, V, p. 1190 ff.; Erman. *Ägypten*, S. 378.

um die Winterwende seinen Tod und seine Neuerweckung fand. Aus den Schilderungen des Festes, dessen auch ägyptische Texte nicht selten in eingehender Weise gedenken[1], geht hervor, dass man bei ihm in einer mehrere Tage dauernden Feier in dramatischer Weise die ganze Leidensgeschichte des Osiris von seinem Tode bis zu seiner Auferstehung darstellte. Als Schauspieler traten handelnd und redend Priester auf, während eine andächtige Menge zuschauend der Handlung folgte. Man verwendete, um Alles naturgetreuer erscheinen zu lassen, allerhand szenische Hülfsmittel. Man warf beispielsweise einen Strick hin und hieb denselben in Stücke, um daran zu erinnern, dass einst Horus bei dem Kampfe um die Erbschaft des Osiris eine Schlange zerhauen habe[2].

Diese Osirisfeiern werden sehr häufig erwähnt, da sie mit der verbreitetsten der ägyptischen Unsterblichkeitslehren zusammenhingen und daher für die Grabtexte und für die den Totenkult pflegenden Tempel von Wichtigkeit waren. Den Griechen erschienen sie von Wert, da diese in ihnen ein Ebenbild ihrer mit dem Unsterblichkeitsglauben in Verbindung stehenden Mysterien zu entdecken meinten. Es wäre aber verfehlt, aus diesem Vorwiegen der Osirisfeste schliessen zu wollen, dass sie die einzigen derartigen Vorführungen bildeten. Gelegentliche Anspielungen der Texte weisen darauf hin, dass in analoger Weise auch die Schicksale anderer Gottheiten in regelmässiger Wiederkehr den Gläubigen zur Anschauung gebracht wurden, wenn auch diese Schauspiele mehr auf einzelne Heiligtümer beschränkt blieben, wie die in dem ganzen Ägypten eine Rolle spielenden Osirisdramen.

[1] Litteratur bei Wiedemann, *Herodots zweites Buch*, S. 261 f., 585 ff.
[2] Plutarch, *de Iside*, cap. 19.

I Vorführungen lassen sich in ihrem Wesen und Zweck am besten mit den Mysterienstücken oder den Passionsspielen, die bis in unsere Zeit hinein stattfinden, vergleichen. In welche Zeit der Ursprung der einzelnen in die Zeit verlegen ist, lässt sich einstweilen nicht entscheiden. Die Natur des im Niltale erhaltenen Materiales bringt mit sich, dass die meisten diesbezüglichen Angaben aus später Zeit stammen und nicht so sehr von den Ägyptern selbst wie von den fremden Besuchern des Landes herrühren. Für Letztere boten das Volksleben und die in die Öffentlichkeit tretenden religiösen Erscheinungen besonderes Interesse dar, die ägyptischen Texte beschäftigen sich mehr mit den in dem Tempelinnern sich abspielenden, dem wechselseitigen Verkehr zwischen Gottheit und Menschheit gewidmeten Zeremonien. Es wäre daher irrig, aus diesen Quellenverhältnissen einen jungen Ursprung der Mysterienstücke herleiten zu wollen. Es sind auch in ältern Texten genügend Andeutungen dafür vorhanden, dass die Vorführungen bereits in früher Zeit im Niltale stattgefunden haben. Sie waren sicher bereits in einer Periode vorhanden, in der von einer Beeinflussung der ägyptischen Kulturwelt durch griechische Mysterienaufführungen keinerlei Rede sein kann, so dass man in ihnen national ägyptische Schöpfungen zu erkennen hat.

Das ägyptische Volk hat, um das Gesagte kurz zusammenzufassen, keinen Sophocles, keinen Aristophanes besessen, aber der Sinn für die theatralische Aufführung hat ihm nicht gefehlt. Man kann an den Ufern des Niles den Mimus und die Pantomime nachweisen, man findet die Ansätze zu einem dramatischen Chor, man begegnet der Aufführung heiliger Mysterienspiele. Die Ansätze zu

höherer Entwicklung waren vorhanden, es fehlte aber dem ägyptischen Volke der Hauch des Genius, der aus ihnen das Kunstwerk hätte erstehen lassen. Wie das frühreife Kind leicht stehen bleibt und dem langsamer sich entwickelnden den Vortritt lassen muss, so wiederholt sich der Vorgang im Leben der Völker. Wie auf Kinder sahen die Ägypter, nach Plato's Bericht, auf die Hellenen herab. Eine Jahrtausende lange, wechselvolle, kulturell hoch durchgebildete Geschichte hatten sie durchlebt, als diese auf dem Schauplatze erschienen. Aber das jugendfrische Volk hat schnell und dauernd das alte überflügelt, wie in wissenschaftlicher Erkenntnis und bildender Kunst, so auch in Poesie und darstellendem Drama.

A. WIEDEMANN.

DER TRAUM DES KÖNIGS NEKTONABOS

Unser hochverehrter Jubilar, dem wir heute als κυρίῳ τριακονταετηρίδος gratulieren, hat im letzten Decennium durch seine aufopferungsvollen Arbeiten an der musterhaft von ihm conservierten Genfer Papyrussammlung, durch ihre verdienstvolle Publication sowie durch zahlreiche sie erklärende Monographien sich als einen so warmen Freund der jungen Papyrusforschung erwiesen, dass ich wohl hoffen darf, ihm eine Freude zu machen, wenn ich ihm für seine Festschrift die Interpretation eines griechischen Papyrus darbiete. Ich wähle einen längst bekannten Text, der aber immer noch für den Interpreten seine Reize hat, — die im Leidensis U uns erhaltene ägyptische Sage vom Traum des König Nektonabos.

Der Leidensis U, der zusammen mit Serapeumspapyri aus dem Besitz des schwedischen Consuls d'Anastasy in das Leidener Museum gelangte (*Pap. d'Anastasy,* 67, J. 396), ist zuerst von Reuvens, *Troisième lettre à M. Letronne,* S. 76 ff. (1830) besprochen worden. Beiläufig erwähnte ihn darauf Wilkinson, *Manners and customs,* I, S. 209 (1837). Den Text publizierte zuerst C. Leemans, *Pap. Græci Mus. Lugd. Bat.* (1843), S. 122 ff., mit einigen Schriftproben auf Taf. VI. Erst nach fast 40 Jahren wurde der Text wieder bearbeitet und zwar durch

Maspero, der eine französische Uebersetzung bot (*Les littératures popul.*, tome IV: *les contes populaires de l'Égypte ancienne*, 1882). Für die Geschichte des Nektanebos II. wurde der Text herangezogen von A. Wiedemann, *Geschichte Aegyptens*, S. 716, vgl. *Suppl.*, 77 und W. Judeich, *Kleinasiat. Studien* (1892) S. 7. Um die philologische Erklärung des Textes hat zuletzt St. Witkowski verdient gemacht, der einige wertvolle Beiträge von Wilamowitz beitragen konnte. Vgl. *Prodromus grammaticæ pap. græc. aet.*, Lag. (1897), S. 17 ff. Selbst habe 1886 und wiederum 1904 das Original, das in den angeführten Arbeiten seit Leemans meines Wissens nicht wieder benutzt worden ist, in Leiden collationiert und bin daher in der Lage, noch ein paar neue Lesungen bieten zu können. Im besonderen bringe ich eine neue Zeile (IV, 21), die Leemans durch ein Versehen, wie es auch dem sorgfältigsten Editor passieren kann, in seiner Publication ausgelassen hat.

Die Zeit der Handschrift ist, nachdem Reuvens irrig an das III./IV. Jahrhundert nach Chr. gedacht hatte, von Leemans richtig auf das II. Jahrhundert *vor* Chr. angesetzt worden (S. 122). Aus der Schrift und anderen äusserlichen Indicien hat er mit Recht geschlossen, dass dieser Text gleichzeitig mit den bekannten Serapeumstexten der δίδυμαι u. s. w. geschrieben und wahrscheinlich mit ihnen zusammen gefunden ist. Es ist daher nur ein Versehen, wenn er die Handschrift *ad sæculi secundi A. C. partem posteriorem* bezieht, da doch jene Serapeumstexte eher der *früheren* Hälfte oder der Mitte jenes Jahrhunderts angehören. Ich bin bei dem Studium der Serapeumstexte durch Beobachtung der paläographischen und der orthographischen Eigenthümlichkeiten zu dem Resultat ge-

kommen, dass der Leidensis U von einem aus dem Kreise jener κάτοχοι genannten Sarapisdiener geschrieben ist, die uns durch jene Urkundengruppe so nahe gerückt sind. Den spezielleren Nachweis muss ich mir für meine Neuausgabe jener Texte in den hoffentlich bald erscheinenden *Urkunden der Ptolemäerzeit* vorbehalten.

Der Text bietet weniger durch seine vulgäre Orthographie, die uns ja aus den Urkunden bekannt genug ist, als durch die zahlreichen Corruptelen dem Verständnis nicht geringe Schwierigkeiten. Ich will zunächst die *Tradition* feststellen und gebe den Text so, wie ich ihn am Original gelesen habe. Accente, Spiritus und Interpunktion sind von mir hinzugefügt. Was schon Wilamowitz und Witkowski richtig gelesen oder als Lesung conjiciert haben, ist in den Anmerkungen notiert.

Columne I.

Die ersten 7 Zeilen, in eng verschlungener Cursive (2. H.) geschrieben, sind noch nicht entziffert. Darauf folgt:

(1. H.) Πετήσιος
ἱερωγλύφου
πρὸς Νεκτοναβῶι
τὸν βασιλέα.
(3. H.) Πετεεισηη

Columne II.

(1. H.) Ἔτους $\overline{\text{ις}}$ Φαρμοῦθι $\overline{\text{κα}}$ εἰς τὴν $\overline{\text{κβ}}$
κατὰ θεὸν διὰ δεχομενιαν. Νεκτοναβῶι

I, 5, obige Lesung unsicher, Πεπε..ηη... Lee.

II, 2, διαδεχομενιαν Witk. Wilck.; διαδέχομεν τὰν Lee. — 2, das ι in Νεκτοναβῶι korrigiert aus ς (oder umgekehrt?) Wilck.; Νεκτοναβῶς Lee.

τοῦ βασιλέως καταγινομένου ἐΜέμφει καὶ θυσίαν
ποτὲ συντελεσαμένου καὶ ἀξιώσαντος τοὺς
θεοὺς δηλῶσαι αὐτῶι τὰ ἐνεστηκότα ἔδοξεν
κατ' ἐνύπνιον πλοῖον παπύρινον, ὃ καλεῖται
ἀγυπτιστεὶ ῥώψ, προσορμῆσαι εἰς Μέμφιν,
ἐφ' οὗ ἦν θρόνος μέγας, ἐπί τε τούτου καθῆσται
τὴν μεγαλώδοξον εὐεργέτειαν καρπῶν
εὐεργέτειαν καὶ θεῶν ἄνασσαν Ἶσιν καὶ τοὺς
ἐν Ἀγύπτω θεοὺς πάντας παραστᾶναι αὐτῆ
ε[illegible] καὶ ἐνωμένων αὐτῆς, ἕνα δὲ
προελθόντα εἰς τὸ μέσον, οὗ ὑπολάμβανον εἶναι
(2. H.) ου ου πηλουπη...
τὸ μέγεθος πηχῶν εἴκοσι ἑνὸς τὸν προσαγορευ-
όμενον ἀγυπτιστεὶ Ὀνοῦρει, ἑλλησνιστεὶ δὲ
Ἄρης πεσόντα ἐπὶ κοιλίαν λέγειν τάδε·
« Ἐλθέ μοι θεὰ θεῶν, κράτος ἔχουσα μέ[[γιτο]]-
γιστον καὶ τῶν ἐν τῶ κόσμωι ἄρχουσα
καὶ ζώζουσα θεοὺς πάντες Ἶσιν καὶ εἵλεως
γινομένης ἐπάκουσόν μοι. Καθότι προσέταξας,
διατετήρηκα τὴν χώραν ἀμέμπτως

Columne III.

καὶ ἕως τοῦ νῦν ἐμοῦ τὴν πᾶσαν
ἐπιμέλειαν πεποιημένου Νεκτον-
αβὼι τοῦ βασιλέως Σαμαῦτος ὑπὸ σοῦ
κατασταθὶς ἐπὶς τῆς ἀρχῆς ἠμέληκεν

11, Ἀγύπτω Wilck.; Ἀγύπτῳ Lee. — 14, das der Paragraphos ähnliche Zeichen zwischen 13 und 14 (fehlt bei Lee.) steht wohl zu den daselbst nachgetragenen Worten in Beziehung. — 15, ἑλλησνιστεὶ Wilck.; ἑλληνιστεὶ Lee. — 17, ich schwankte, ob das am Schluss Ausgestrichene γιτο oder γτσ zu lesen ist; γιτον Lee.

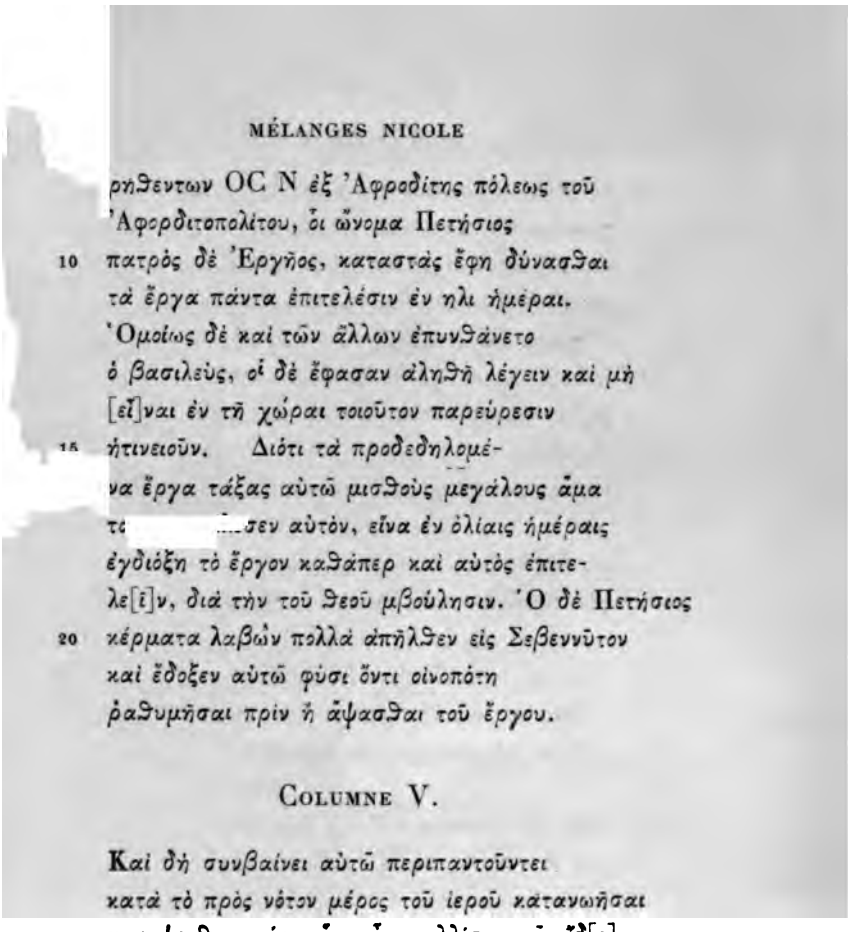
III, 2, πεποιημένου Wilck.; conie. Wilam.; πεποίηκεν οὐ Lee.

τοῦ ἐμοῦ ἱεροῦ καὶ τοῖς ἐμοῖς προσστάγ-
γμασιν ἀντιπέπτωκεν. Ἐκτὸς τοῦ
ἑαυτοῦ ἱεροῦ εἰμει καὶ τὰ ἐν τῶ ἀδύτωι
ἱμιτέλεστά ἐστειν διὰ τὴν τοῦ πρωεσ-
τῶτος κακίαν. » Τὴν δὲ τῶν θεῶν
ἄνασσον ἀκούσαν τὰ προδεδηλομέν[α]
μηθὲν ἀποκριθῆναι. Εἰδὼν τὸν ὄνειρον
διεγέρθη
καὶ προσέταξεν κατὰ σποδὴν ἀποστῖλαι
[[τὴν μεσόγεον]] τὴν μεσόγεον
εἰς Σεβεννῦτον ἐπὶ τὸν ἀρχιερῆα καὶ
τὸν προφήτην τοῦ Ὀνούριος. Παραγενο-
μένων δὲ αὐτῶν εἰς τὴν αὐλὴν
[[....ν]] ἐπυνθάνετο ὁ βασιλεύς·
« Τίνα ἐστὶν τὰ ἐνλίποντα ἔργα ἐν τῶ
ἀδύτωι τῶι καλουμένωι Φερσῶι; »
πάντα
Τῶν δὲ φαμένων « Τέλος ἔχει παρὲξ
τῆς ἐπιγραφῆς τῶν ἐνκολλαπτωμένον
ἱερῶν γραμμάτων ἐν τοῖς λιθικοῖς [[ἔργοις]]
ἔργοις, »

Columne IV.

προσέταξεν κατὰ σπουδὴν γράψας εἰς τὰ λόγισμα
ἱερὰ τὰ κατ' Ἄγυπτον ἐπὶ τοὺς ἱερογλύφους.
Παραγενομένων δ' αὐτῶν κατὰ τὸ προστεταγμέ-
νον ἐπυνθάνετο ὁ βασιλεύς, τίς ἐστειν ἐν αὐτοῖς
εὐφυέστατος ὃς δυνήσεται ἐν τάχει ἐπιτελέ-
σαι τὰ ἐνλίποντα ἔργα ἐν τῶ ἀδύτωι τῶ
καλουμένω Φερσῶι. Τούτων διη-

5, προσσταγ Wilck.; προσεταγ Lee. — 7, τῶ Wilck.; τῷ Lee. — 10, λο Wilck., λ[ω] Lee. — 16, εἰς τὴν αὐλὴν steht auf Ausgelöschtem.
IV, 1, λόγισμα Wilck.; λόγιμα Lee. — 6, τῶ Wilck.; τῷ Lee.



ρηθεντων OC N ἐξ 'Αφροδίτης πόλεως τοῦ
'Αφροδιτοπολίτου, ὃι ὤνομα Πετήσιος
πατρὸς δὲ 'Εργῆος, καταστὰς ἔφη δύνασθαι
τὰ ἔργα πάντα ἐπιτελέσιν ἐν ηλι ἡμέραι.
'Ομοίως δὲ καὶ τῶν ἄλλων ἐπυνθάνετο
ὁ βασιλεύς, οἱ δὲ ἔφασαν ἀληθῆ λέγειν καὶ μὴ
[εἶ]ναι ἐν τῇ χώραι τοιοῦτον παρεύρεσιν
ἡτινειοῦν. Διότι τὰ προδεδηλομέ-
να ἔργα τάξας αὐτῷ μισθοὺς μεγάλους ἅμα
τ[illegible]σεν αὐτόν, εἶνα ἐν ὀλίαις ἡμέραις
ἐγδιόξη τὸ ἔργον καθάπερ καὶ αὐτὸς ἐπιτε-
λε[ῖ]ν, διὰ τὴν τοῦ θεοῦ μβούλησιν. 'Ο δὲ Πετήσιος
κέρματα λαβὼν πολλὰ ἀπῆλθεν εἰς Σεβεννῦτον
καὶ ἔδοξεν αὐτῷ φύσι ὄντι οἰνοπότη
ῥαθυμῆσαι πρὶν ἢ ἅψασθαι τοῦ ἔργου.

Columne V.

Καὶ δὴ συνβαίνει αὐτῷ περιπαντοῦντει
κατὰ τὸ πρὸς νότον μέρος τοῦ ἱεροῦ κατανωῆσαι
μυρεψε θυγατέρα ἥτις ἦν καλλίστη τῶν ἴδ[ε]ι
κατ' ἐκῖνον τὸν

Hier bricht der Text ab. Darunter ist die Karrikatur eines Menschen gezeichnet, die auf Taf. VI bei Leemans wiedergegeben ist.

Ich beabsichtige nicht, einen zusammenhängenden

8, hinter ο steht c und nach kleinem Spatium ν; ος Lee. — 8, υ in τοῦ corrig. aus να Wilck.; τοῦ 'Α Lee. — 13, ο· Wilck.; οἱ Lee. — 15, ἡτινειοῦν Wilck.; conie. Wilam.; ηυινειουν Lee. — 15, die Spuren erfordern λο Wilck.; [λω] Lee. — 16 αὐτῶ Wilck.; αὐτῷ Lee. — 21, Wilck., *diese Zeile fehlt bei Leemans.*

V, 1, συνβαίνει Witk., Wilck.; σὺν βασ[ιλ]εῖ Lee. — 2, κατανωῆσαι Wilck.; κατανωῆ[σαι] Witk.; κατὰ νω... Lee. — 3, μυρεψε Wilck.; 'Αθὺρ ἑ ὀψὲ Lee., Witk. — 3, Schluss ἴδ[ε]ι Wilck.; ιδ' Lee.; ιδ Witk. — 4, κατ' ἐκῖνον τὸν Witk., Wilck., [κα]τεκινόντων Lee.

Commentar zu schreiben, sondern will zunächst nur einzelne Punkte, die noch strittig sind oder der Hervorhebung wert erscheinen, behandeln.

Columne I bietet den Titel unserer Schrift: Πετήσιος ἱερογλύφου πρὸς Νεκτοναβὼν τὸν βασιλέα. Vgl. den Titel des Töpfer-Orakels[1]: Ἀπολογία κεραμέως πρὸς Ἀμενῶπιν τὸν βασιλέα. Von welchem Substantivum im Leidensis der Genetiv Πετήσιος abhängig zu denken ist, wage ich nicht zu vermuten, da uns nur der Anfang der Erzählung erhalten ist, und die später eintretenden Beziehungen des Petesis zum König uns daher unbekannt sind. Jedenfalls sind die nur aus dem erhaltenen Anfang abgeleiteten Vorschläge von Leemans μετάπεμψις oder κλῆσις abzulehnen.

Die vorhergehenden 7 Zeilen sind derartig unleserlich, dass Leemans meinte: *veras litterarum formas continere vix crediderim*. Buchstaben sind es nun freilich doch, aber nur einzelne habe ich lesen können. Die über Z. 14 nachgetragenen dunklen Worte scheinen mir von derselben Hand geschrieben zu sein, da die letzten eng verschlungenen Zeichen hinter πη ihnen durchaus entsprechen. Daraus folgere ich, dass auch die 7 ersten Zeilen der I. Columne *nachträglich* über den schon vorher vorhandenen Titel gesetzt sind. Ebenso unklar wie diese 7 Zeilen sind auch die 4 Zeichen die sich am linken Rande derselben finden (vgl. Leemans, Taf. VI). Ist das etwa demotisch? — Z. 5 ist die spätere Kritzelei eines Dritten, mit der wohl der Name Peteesis gemeint ist (Lee.).

In II, 2, διαδεχομενιαν haben wir die erste Corruptel. Witkowski, der schon nach Leemans' Tafel diese richtige Lesung gefunden hat, bemerkte dazu: *Locum difficilli-*

[1] Vgl. zu diesem jetzt meine Bearbeitung im *Hermes*, 40, p. 544 ff.

mum Wilamowitz κατὰ θεὸν διχομηνίαι *vel* κατὰ θεὸν διαδεχομηνίαι (« *cum mensis mensem excipit* ») *emendandum esse putat. Ego de* κατὰ θεῶν διαδεχομηνίαν (*an* διαδεχομενίαν?) *cogitabam.* Von diesen Vorschlägen kommt der erste von Wilamowitz dem Richtigen am nächsten ; nur möchte ich im engeren Anschluss an die Tradition διὰ διχομηνίας emendieren. Für den Gebrauch von κατὰ θεόν zur Bezeichnung der *natürlichen* Zeiten verwies mich Blass auf Εὐδόξου τέχνη III, 26 (vgl. Blass, Kiel. Progr. 1887). Auf die Beibringung von Parallelen aus attischen Texten, auf die ich gleichfalls von befreundeter Seite aufmerksam gemacht wurde, muss ich zur Zeit (auf der Reise) ebenso verzichten wie auf ein Eingehen auf das kalendarische Problem.

Grammatisch lässt sich das Datum der Nacht mit ἔδοξεν κατ' ἐνύπν⟨ι⟩ον in 5 nicht verbinden, namentlich wegen der in ποτὲ in 4 liegenden selbständigen Zeitbestimmung. Wenn daher das Datum (bis διαδεχομενιαν) gewissermassen als Ueberschrift für sich zu stellen ist, so liegt darin vielleicht eine formale Einwirkung der Aufzeichnungen der wirklichen Träume. Vgl. *Pap. Paris*, 50, 1 und 51, 2.

König Nektanebos II. ist nach unserer Erzählung im 16. Jahre seiner Regierung nach Memphis gekommen, hat hier geopfert und dann die Götter gebeten, ihm die Zukunft zu enthüllen. Im Traum ist hierauf die Vision erschienen, die dann ausführlicher geschildert wird. Hier liegt offenbar ein Fall von Incubation vor, und es ist daher für die Sarapisfrage nicht ohne Interesse, ob Leemans mit Recht annimmt, dass der König im *Serapeum* bei Memphis diesen Traum gehabt habe (S. 128). Wiewohl dieser König einen Osorapistempel bei den Apisgrüften, oben am libyschen Wüstenrande, gebaut hat, kann ich mich doch nicht Leemans anschliessen. Er verweist auf

den parallelen Besuch des Philometor und der Kleopatra im Serapeum. Aber dort heisst es (*Paris*, 26, 3 ff.) : ὑμῖν ἐπιδημήσα[σι]ν ἐν Μέμφει καὶ ἀναβᾶσιν εἰς τὸ ἱερὸν θυσιάσαι. Vgl. *Paris*, 29, 5. Im Leidensis dagegen wird das Opfer offenbar unten in Memphis dargebracht, und von einem Hinaufsteigen auf das Wüstenplateau ist hier nicht die Rede. Wir werden also den Tempelschlaf des Königs in einen der memphitischen Tempel zu verlegen haben.

Im Traum erscheint dem König die Isis in einem πλοῖον παπύρινον ὃ καλεῖται α⟨ἰ⟩γυπτιστὶ ῥώψ. So gut bekannt uns die aus Papyrusstengeln gearbeiteten Nachen sind (vgl. Erman, *Ägypten und ägyp. Leben*, II, S. 635 ff.), so konnte doch das Wort ῥώψ bisher nicht gedeutet werden. Zur Erklärung trägt P. Louvre, 10593 bei, in dem es nach meiner am Original gewonnenen Lesung in Z. 9 heisst : Ἐὰν δὲ μὴ ἔχητε πλοῖον, συνεμβήσητε ἅμα ἡμῖν εἰς ῥῶμσιν (nicht ρωησιν, wie Revillout, *Mélanges*, S. 291, und de Ricci, *Archiv f. Pap.*, II, S. 515, lasen). Dies Wort ῥῶμσις[1] würde ohne griechische Endung ῥωμς lauten, wofür man ῥώμψ schreiben konnte, da zwischen μ und σ sich ein P-Laut entwickelt (vgl. Ῥαμψής). Für ῥώμψ hat unser Schreiber mit Schwund des μ ῥώψ geschrieben. Ich vermute, dass dies ῥῶμσις eine Transcription der *Remes*-Barke ist, die ich bei J. Krall, *Festgaben für Büdinger*, S. 8 (Bokchoris), erwähnt finde[2].

In Z. 12 ist die Tradition nicht mit Leemans in ἐνδέξιον καὶ εὐώνυμον, sondern in ἐγ δεξιῶν καὶ εὐωνύμων zu emendieren.

In 13 hat schon Witkowski ὑπολαμβανον richtig in ὑπελάμβανεν (scil. Nectonabos) verändert. Doch glaube ich ihm nicht,

[1] An ein Schiff dachte schon Th. Reinach.

[2] Steindorff weist mir inzwischen dies Wort *rms* als Schiff noch an zwei Stellen nach : Griffith, *Stories of the high priests of Memphis*, Oxf., 1900, S. 100, Z. 28 und Griffith and Thompson, *The demot. magical Pap. of London and Leiden*, 1904, S. 56, VI, 31.

m *mowitz* κατὰ θεὸν διχομηνίαι *vel* κατὰ θεὸν διαδεχομηνίαι
um m *nsis mensem excipit* ») *emendandum esse putat.*
de κ τὰ θεῶν διαδεχομηνίαν (*an* διαδεχομενίαν?) *cogitabam.*
n Vorschlägen kommt der erste von Wilamo-
Richtigen am nächsten; nur möchte ich im
nschluss an die Tradition διὰ διχομηνίας emen-
ır den Gebrauch von κατὰ θεόν zur Bezeichnung
ichen Zeiten verwies mich Blass auf Εὐδόξου τέχνη
Blass. Kiel. Progr. 1887). Auf die Beibringung
aralleIen aus attischen ten, auf die ich gleichfalls
befreundeter Seite aufmerksam gemacht wurde, muss
zur Zeit (auf der Reise) ebenso verzichten wie auf ein
gehen auf das kalendarische Problem.
ammatisch lässt sich das Datum der Nacht mit ἔδοξεν
ἐνύπν⟨ι⟩ον in 5 nicht verbinden, namentlich wegen der in
ποτὲ in 4 liegenden selbständigen Zeitbestimmung. Wenn
ıer das Datum (bis διαδεχομενιαν) gewissermassen als Ueber-
ift für sich zu stellen ist, so liegt darin vielleicht eine
rmale Einwirkung der Aufzeichnungen der wirklichen
Träume. Vgl. *Pap. Paris*, 50, 1 und 51, 2.

König Nektanebos II. ist nach unserer Erzählung im 16. Jahre seiner Regierung nach Memphis gekommen, hat hier geopfert und dann die Götter gebeten, ihm die Zukunft zu enthüllen. Im Traum ist hierauf die Vision erschienen, die dann ausführlicher geschildert wird. Hier liegt offenbar ein Fall von Incubation vor, und es ist daher für die Sarapisfrage nicht ohne Interesse, ob Leemans mit Recht annimmt, dass der König im *Serapeum* bei Memphis diesen Traum gehabt habe (S. 128). Wiewohl dieser König einen Osorapistempel bei den Apisgrüften, oben am libyschen Wüstenrande, gebaut hat, kann ich mich doch nicht Leemans anschliessen. Er verweist auf

den parallelen Besuch des Philometor und der Kleopatra im Serapeum. Aber dort heisst es (*Paris*, 26, 3 ff.) : ὑμῖν ἐπιδημήσα[σι]ν ἐν Μέμφει καὶ ἀναβᾶσιν εἰς τὸ ἱερὸν θυσιάσαι. Vgl. *Paris*, 29, 5. Im Leidensis dagegen wird das Opfer offenbar unten in Memphis dargebracht, und von einem Hinaufsteigen auf das Wüstenplateau ist hier nicht die Rede. Wir werden also den Tempelschlaf des Königs in einen der memphitischen Tempel zu verlegen haben.

Im Traum erscheint dem König die Isis in einem πλοῖον παπύρινον ὃ καλεῖται α⟨ἰ⟩γυπτιστὶ ῥώψ. So gut bekannt uns die aus Papyrusstengeln gearbeiteten Nachen sind (vgl. Erman, *Ägypten und ägyp. Leben*, II, S. 635 ff.), so konnte doch das Wort ῥώψ bisher nicht gedeutet werden. Zur Erklärung trägt P. Louvre, 10593 bei, in dem es nach meiner am Original gewonnenen Lesung in Z. 9 heisst : Ἐὰν δὲ μὴ ἔχητε πλοῖον, συνεμβήσητε ἅμα ἡμῖν εἰς ῥῶμσιν (nicht ρωησιν, wie Revillout, *Mélanges*, S. 291, und de Ricci, *Archiv f. Pap.*, II, S. 515, lasen). Dies Wort ῥῶμσις[1] würde ohne griechische Endung ῥωμς lauten, wofür man ῥώμψ schreiben konnte, da zwischen μ und σ sich ein P-Laut entwickelt (vgl. Ῥαμψής). Für ῥώμψ hat unser Schreiber mit Schwund des μ ῥώψ geschrieben. Ich vermute, dass dies ῥῶμσις eine Transcription der *Remes*-Barke ist, die ich bei J. Krall, *Festgaben für Büdinger*, S. 8 (Bokchoris), erwähnt finde[2].

In Z. 12 ist die Tradition nicht mit Leemans in ἐνδέξιον καὶ εὐώνυμον, sondern in ἐγ δεξιῶν καὶ εὐωνύμων zu emendieren.

In 13 hat schon Witkowski ὑπολαμβανον richtig in ὑπελάμβανεν (scil. Nectonabos) verändert. Doch glaube ich ihm nicht,

[1] An ein Schiff dachte schon Th. Reinach.

[2] Steindorff weist mir inzwischen dies Wort *rms* als Schiff noch an zwei Stellen nach : Griffith, *Stories of the high priests of Memphis*, Oxf., 1900, S. 100, Z. 28 und Griffith and Thompson, *The demot. magical Pap. of London and Leiden*, 1904, S. 56, VI, 31.

ss de. . önig immer wieder die gehörten Worte wieder-

. weitere Erzählung von dem Erwachen des Königs,
m lerbeikommen der sebennytischen Priester und
οι (vgl. zu diesen *C. I. Gr.*, III, 4716 *d*, 19) ist,
esehen von der vulgären Orthographie, leidlich
ten. In III, 10 ist mit Witkowski ἀκούσα⟨σα⟩ν τὰ
en, statt ἀκούσαντα (Lee.). Die Bezeichnung des
Sebennytos im Delta als Σεβεννῦτος ἡ μεσόγεος wird
rt durch *Revenue Laws*, 5, wo ich ergänze : Σε]βεν-
[ον τὴν] ἐπιθαλασσίαν. Welches Wort am Anfang von III, 17 ausgestrichen ist, habe ich nicht feststellen können. Ich dachte früher an αὐλήν, Wilamowitz an ἐπυν, aber keines von beiden ist richtig.

In IV, 1 ist natürlich γράψαι (mit Leemans) und λόγιμα zu schreiben. Schwieriger ist die Corruptel in 7/8 : τούτων τεντων OCN. Wilamowitz schlug τούτων δὲ ῥηθέντων εἰς vor. εἰς musste er von Leemans' Lesung ος ausgehen. Nun steht da aber OCN. Der kleine Zwischenraum zwischen C und N deutet vielleicht an, dass der Schreiber da in seiner Vorlage etwas Unverständliches oder ein Loch fand. Ich denke an ὁ ὢν oder lieber noch ὁ ἐ⟨λθ⟩ών. — In IV, 11 ist ἐν ηλι ἡμέραι nach IV, 17 ἐν ὀλί⟨γ⟩αις ἡμέραις sicher mit Witkowski in ἐν ὀλίγαις ἡμέραις zu emendieren. Aber was er über die Entstehung der Corruptel sagt, überzeugt mich nicht, da er von vornherein mit ολι statt ηλι operiert. Gerade das η ist aber das Merkwürdige an dieser Corruptel. — In IV, 14/5 wird Wilamowitz' Emandation παρευρέσει ἡτινειοῦν durch meine Lesung bestätigt. — In IV, 16 hat schon Leemans richtig hergestellt: μεγάλους ⟨ἐδωκεν⟩ ἅμα τ⟨ε⟩. Im Folgenden ergänzt Witkowski hinter αὐτὸς (18) : ⟨εἶπε⟩, was dem Sinne nach gewiss richtig ist.

Die bisher noch unbekannte Z. 21 giebt uns erst die psychologische Begründung für das Auftreten des Petesis und eröffnet uns zugleich Perspektiven auf die weitere Entwicklung der Handlung : « *da er von Natur ein Weintrinker war,* so beschloss er, sich einen lustigen Tag zu machen, ehe er an die Arbeit ging. »

Die nun folgenden Zeilen V, 1-2 hat schon Witkowski mit Hilfe des Faksimiles richtig hergestellt, aber am Anfang von V, 3 behält auch er Leemans' Lesung Ἀθὺρ ε ὀψέ bei. Dieses Datum, das von Wiedemann und Judeich l. c. für die Geschichte des Königs verwertet worden ist (als 5. Hathyr des 17. Jahres), ist — abgesehen davon, dass hier über der Ordnungszahl nicht der Strich fehlen dürfte ! — schon darum unmöglich, weil man nicht sagen kann : κατανοῆσαι — θυγατέρα, ἥτις ἦν καλλίστη. Als Tochter kann das Mädchen doch nur bezeichnet werden, wenn auf Vater oder Mutter hingewiesen ist. Ich bin sowohl 1886 wie 1904 zu der Lesung μυρεψε gekommen. Das μ ist zwar ein wenig korrigiert (rechts oben) ; dennoch ist es mir sicher; jedenfalls werden sowohl α wie ϑ anders geschrieben, als bei Leemans' Lesung anzunehmen wäre. Was man ο las, ist ein Tintenklex, der oben auf dem vorher fertig geschriebenen ψ sitzt. Natürlich ist μυρεψε zu emendieren in μυρεψοῦ, und die Schöne, mit der unser weinfroher Petesis anbändelte, war eines Salbenkochs Töchterlein. — Den Schluss lese ich τῶν ιδ[ε]ι. Da ist τῶν, wie so häufig, relativisch gebraucht und ιδει steht für ἥδει.

* * *

Es ist eine anmutige Erzählung, die uns hier erhalten ist. Mit Recht hat Maspero sie unter die *ägyptischen* Er-

unge aufgenommen, denn wenn sie auch im griechi-
ien Gewande vor uns liegt, wird sie ursprünglich doch
ptischer Sprache niedergeschrieben gewesen sein.
yptische Grundschrift weisen direkt die ägyp-
kabeln *ῥώψ* und Ὀνοῦρις mit ihren griechischen
ungen. Dafür spricht aber auch das ganze
er Erzählung, im besonderen die Vision des
s, die durchweg auf ägyptischen, natürlich den
tischen Vorstellungen. wie sie für eine Nekto-
os-Sage passen, beruht : Isis in einem Papyrusboote[1],
Königin auf dem Thron, um sie versammelt die ande-
Götter, von denen einer vor ihr auf den Bauch fällt,
man es vor dem Pharao tut[2]. Ägyptisch gedacht sind
e Beinamen in I 9 ff., von denen *μεγαλόδοξος* sich als eine
Uebersetzung eines ägyptischen Begriffs in dem aus dem
ptischen übersetzten Protokoll des Dekrets von
sette findet (Dittenberger, *Or. Graec.*, 90, 1). Auch
εὐεργέτεια καρπῶν (das zweite *εὐεργέτιαν* in 10 ist mit Wit-
rski als Dittographie zu streichen) und *θεῶν ἄνασσα* wer-

den die Ägyptologen Belege beibringen können. Zu *ἄνασσα* bemerke ich nur, dass es auch im Dekret von Kanopos in dem Titel der kleinen Berenike begegnet, den die *ägyptischen* Priester für ihren *ägyptischen* Kult

[1] Vgl. übrigens Plutarch, *de Isid. et Osir.*, c. 18 : **τὴν δ' Ἶσιν πυθομένην ἀναζητεῖν ἐν βάριδι παπυρίνῃ κτλ.**

[2] Andrerseits sei auf eine gewisse Aehnlichkeit hingewiesen, die unser Visionsbericht in seiner *äusseren Einkleidung* mit der berühmten Einleitung des Buches Hiob mir zu haben scheint. Vgl. 1, 6 : **καὶ ἰδοὺ ἦλθον οἱ ἄγγελοι τοῦ θεοῦ παραστῆναι ἐνώπιον τοῦ κυρίου καὶ ὁ διάβολος ἦλθε μετ' αὐτῶν. Καὶ εἶπεν ὁ κύριος τῷ διαβόλῳ· Πόθεν παραγέγονας ; Καὶ ἀποκριθεὶς ὁ διάβολος τῷ κυρίῳ εἶπε· Περιελθὼν τὴν γῆν καὶ ἐμπεριπατήσας τὴν ὑπ' οὐρανὸν πάρειμι.** Darauf das Gespräch über Hiob. So versammeln sich hier die Götter Aegyptens um die Isis (**παραστῆναι αὐτῇ**) und Einer von ihnen spricht dann zu ihr : **Καθότι προσέταξας διατετήρηκα τὴν χώραν ἀμέμπτως.**

ihr geben : ἄνασσα παρθένων (Dittenberger, *l. c.*, 56, 61). Hier entspricht ἄνασσα dem Worte *ḥnt*. Ägyptisch ist der Grundgedanke, wonach der König durch einen Traum zur Vollendung eines Tempels ermahnt wird. Abgesehen von der Traumstele des Thetmosis IV., die mir gerade gegenwärtig ist, erinnere ich an die ägyptische Sage vom Auszug der Aussätzigen in der Form, in der Chairemon sie erzählt hat (Joseph c. Api. I § 288 ff.) : Κατὰ τοὺς ὕπνους ἡ Ἶσις ἐφάνη τῷ Ἀμενώφει μεμφομένη αὐτὸν, ὅτι τὸ ἱερὸν αὐτῆς ἐν τῷ πολέμῳ κατέσκαπται.

Ob unsere griechische Erzählung eine Uebersetzung aus dem Ägyptischen ist — wie das Töpferorakel, von dem es ausdrücklich hervorgehoben wird, — lasse ich dahingestellt. Unwahrscheinlich ist es nicht. Als aber unsere Handschrift entstand, circulierte die Erzählung jedenfalls schon in griechischer Fassung. Dass unser Schreiber sie nicht von sich aus, etwa vom Hören, so niedergeschrieben hat, zeigen die zahlreichen Corruptelen, die notwendig eine schriftliche Vorlage voraussetzen. Es ist für die Beurteilung der griechisch-ägyptischen Mischkultur, die uns im Serapeum im Kreise der κάτοχοι entgegentritt, nicht ohne Interesse zu sehen, dass sie sich mit solchen ägyptischen Sagen beschäftigt haben[1]. Das Bild wird aber erst vollständig, wenn wir dazunehmen, dass dieselben Personen daneben auch die *griechischen Klassiker* lasen und abschrieben. Es ist mir bei meiner letzten Studienreise (1904) gelungen, wie im Leid. U, so auch in dem von H. Weil herausgegebenen Pap. Didot teilweise die Hände bestimmter Personen aus jenem macedonisch-griechischen Kreise von Sarapisverehrern wiederzuerkennen. Die

[1] Vgl. auch die interessanten Mitteilungen von E. Revillout, *Revue Égyptol.*, I, 160 ff.

genauere Darlegung muss meinen « Urkunden der Ptolemäerzeit » vorbehalten bleiben. Hier sei nur so viel gesagt, dass im Pap. Didot die Columnen 4-6 (ausserdem die Zeile Εὐριπίδης κτλ. unter Col. 3) von derselben Hand geschrieben sind wie unser Leid. U. Nicht ein Ägypter mit unvollkommener Kenntniss des Griechischen hat den Pap. Didot geschrieben, wie Weil meinte (S. 14), sondern einer aus jenem macedonisch-griechischen Kreise, der freilich schon stark verwildert war, so dass die weitere Charakteristik Weils durchaus zutrifft : « ne possédant aucune notion ni sur l'orthographe ni sur les règles les plus élémentaires du trimètre iambique. » Wie viel Jahre zwischen der Niederschrift des Pap. Didot und des Leid. U liegen mögen, kann niemand sagen, und darum ist auch eine *vollständige* Uebereinstimmung in Schrift und Sprache nicht notwendig zu erwarten. Aber bemerkenswert ist es doch, dass derselbe Mann im Leid. U mit Metathese Ἀφροδιτοπολίτου (IV, 9) und im Pap. Didot V, 1 φροντιζειν (statt φροντισιν), dass er ferner im Leid. U, II, 19, ζ mit σ tauschend ζώζουσι und im Pap. Didot IV, 14, εσυγη (für ἐζύγην) und a. a. O. φορντιζειν (für φροντισιν) geschrieben hat.

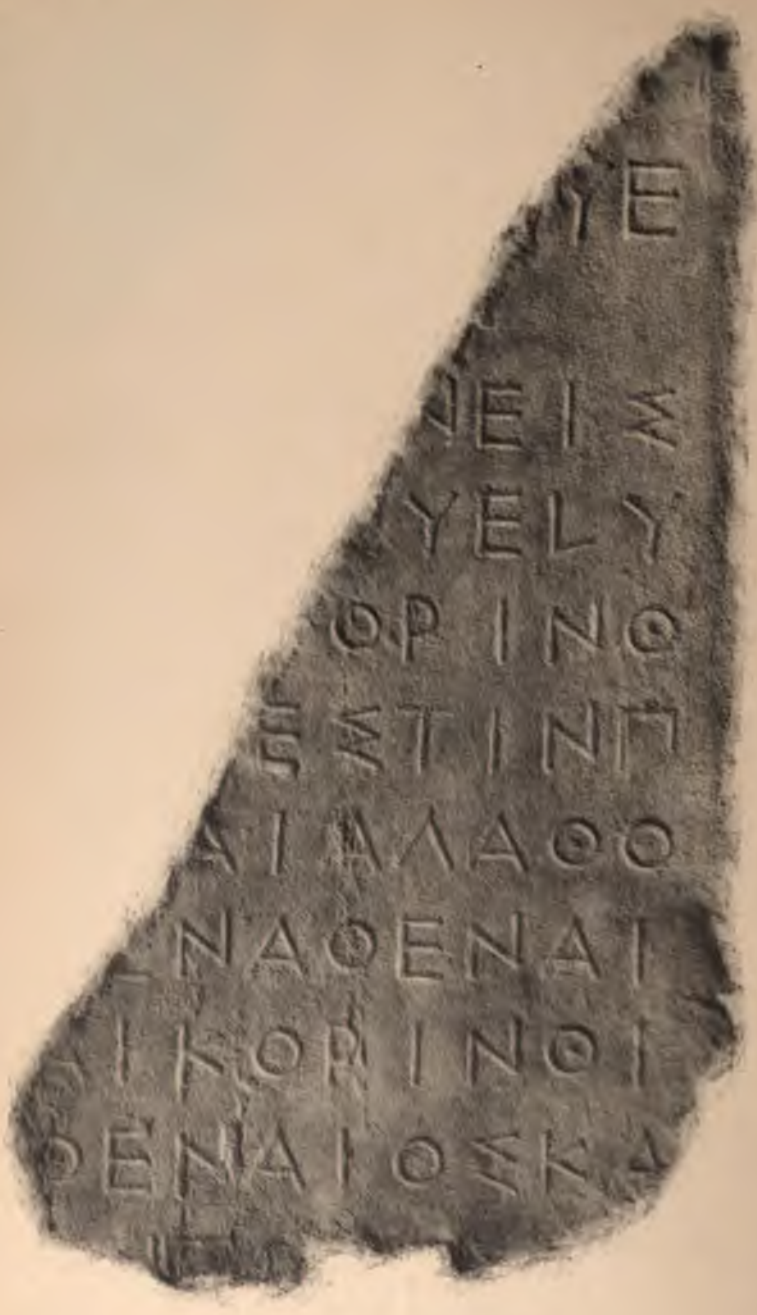
Als Ergebnis meiner obigen Ausführungen lasse ich, zumal ich oben die vulgäre Orthographie absichtlich unberücksichtigt gelassen habe, den Text so folgen, wie er etwa von der Hand eines gebildeten Mannes jener Zeit geschrieben worden wäre :

Πετήσιος ἱερογλύφου πρὸς Νεκτοναβὼν τὸν βασιλέα. (II, 1) Ἔτους $\overline{\text{ις}}$ Φαρμοῦθι $\overline{\text{κα}}$ εἰς τὴν $\overline{\text{κβ}}$ κατὰ θεὸν διὰ διχομηνίας. Νεκτοναβὼ τοῦ βασιλέως καταγενομένου ἐν Μέμφει καὶ θυσίαν ποτὲ συντελεσαμένου καὶ ἀξιώσαντος τοὺς (5) θεοὺς δηλῶσαι αὐτῶι τὰ ἐνεστηκότα ἔδοξεν κατ' ἐνύπνιον πλοῖον παπύρινον, ὃ καλεῖται αἰγυπτιστὶ ῥὼ⟨μ⟩ψ, προσορμῆσαι

εἰς Μέμφιν, ἐφ' οὗ ἦν θρόνος μέγας, ἐπί τε τούτου καθῆσθαι τὴν μεγαλόδοξον εὐεργέτειαν καρπῶν (10) καὶ θεῶν ἄνασσαν Ἶσιν καὶ τοὺς ἐν Αἰγύπτωι θεοὺς πάντας παραστῆναι αὐτῆι ἐγ δεξιῶν καὶ εὐωνύμων αὐτῆς, ἕνα δὲ προελθόντα εἰς τὸ μέσον, οὗ ὑπελάμβανεν εἶναι τὸ μέγεθος πηχῶν εἴκοσι ἑνός, τὸν προσαγορευ (15) όμενον αἰγυπτιστὶ Ὀνοῦριν, ἑλληνιστὶ δὲ Ἄρην πεσόντα ἐπὶ κοιλίαν λέγειν τάδε· « Ἐλθέ μοι θεὰ θεῶν, κράτος ἔχουσα μέγιστον καὶ τῶν ἐν τῶι κόσμωι ἄρχουσα καὶ σώζουσα θεοὺς πάντας, Ἶσι, καὶ ἵλεως (20) γιγνομένη ἐπάκουσόν μου. Καθότι προσέταξας, διατετήρηκα τὴν χώραν ἀμέμπτως (III, 1) καὶ ἕως τοῦ νῦν ἐμοῦ τὴν πᾶσαν ἐπιμέλειαν πεποιημένου Νεκτοναβῶ τοῦ βασιλέως Σαμαῦτος ὑπὸ σοῦ κατασταθέντος ἐπὶ τῆς ἀρχῆς ἠμέληκεν (5) τοῦ ἐμοῦ ἱεροῦ καὶ τοῖς ἐμοῖς προστάγμασιν ἀντιπέπτωκεν. Ἐκτὸς τοῦ ἐμαυτοῦ (oder auch ἑαυτοῦ) ἱεροῦ εἰμι καὶ τὰ ἐν τῶι αὐτῶι ⟨τῶι καλουμένωι Φερσῶι⟩ ἡμιτέλεστά ἐστιν διὰ τὴν τοῦ προεστῶτος κακίαν. » Τὴν δὲ τῶν θεῶν (10) ἄνασσαν ἀκούσασαν τὰ προδεδηλωμένα μηθὲν ἀποκριθῆναι. Ἰδὼν τὸν ὄνειρον διεγέρθη καὶ προσέταξεν κατὰ σπουδὴν ἀποστεῖλαι εἰς Σεβεννῦτον τὴν μεσόγεον ἐπὶ τὸν ἀρχιερέα καὶ (15) τὸν προφήτην τοῦ Ὀνούριος. Παραγενομένων δὲ αὐτῶν εἰς τὴν αὐλὴν ἐπυνθάνετο ὁ βασιλεύς· « Τίνα ἐστὶν τὰ ἐνλείποντα ἔργα ἐν τῶι αὐτῶι τῶι καλουμένωι Φερσῶι; » (20) Τῶν δὲ φαμένων· « Τέλος ἔχει πάντα παρὲξ τῆς ἐπιγραφῆς τῶν ἐνκολαπτομένων ἱερῶν γραμμάτων ἐν τοῖς λιθίνοις ἔργοις, » (IV, 1) προσέταξεν κατὰ σπουδὴν γράψαι εἰς τὰ λόγιμα ἱερὰ τὰ κατ' Αἴγυπτον ἐπὶ τοὺς ἱερογλύφους. Παραγενομένων δ' αὐτῶν κατὰ τὸ προστεταγμένον ἐπυνθάνετο ὁ βασιλεύς, τίς ἐστιν ἐν αὐτοῖς (5) εὐφυέστατος, ὃς δυνήσεται ἐν τάχει ἐπιτελέσαι τὰ ἐνλείποντα ἔργα ἐν τῶι αὐτῶι τῶι καλουμένωι Φερσῶι. Τούτων δὲ ῥηθέντων ὁ ἐ⟨λθὼ⟩ν ἐξ Ἀφροδίτης πόλεως τοῦ Ἀφροδιτοπολίτου, ὧι ὄνομα ⟨ἦν⟩ Πετῆσις (10) πατρὸς δὲ Ἐργῆος, καταστὰς ἔφη δύνασθαι τὰ ἔργα πάντα ἐπιτελέσειν ἐν ⟨ὀλίγαις⟩ ἡμέραις. Ὁμοίως δὲ καὶ τῶν ἄλλων ἐπυνθάνετο ὁ βασιλεύς, οἱ δὲ ἔφασαν ἀληθῆ λέγειν καὶ μὴ εἶναι ἐν τῆι χώραι τοιοῦτον παρευρέσει (15) ἠτινιοῦν. Διότι τὰ προδεδηλωμένα ἔργα τάξας αὐτῶι μισθοὺς μεγάλους ⟨ἔδωκεν⟩ ἅμα τε παρεκάλεσεν αὐτόν, ἵνα ἐν ὀλίγαις ἡμέραις ἐγδιώξηι τὸ ἔργον καθάπερ καὶ αὐτὸς ⟨ἔφη⟩ ἐπιτελέσειν, διὰ τὴν τοῦ θεοῦ βούλησιν. Ὁ δὲ Πετῆσις (20) κέρματα λαβὼν πολλὰ

ἀπῆλθεν εἰς Σεβεννῦτον καὶ ἔδοξεν αὐτῶι φύσει ὄντι οἰνοπότηι ῥαθυμῆσαι πρὶν ἢ ἅψασθαι τοῦ ἔργου. (V, 1) Καὶ δὴ συμβαίνει αὐτῶι περιπατοῦντι κατὰ τὸ πρὸς νότον μέρος τοῦ ἱεροῦ καταντῆσαι μυρεψοῦ θυγατέρα, ἥτις ἦν καλλίστη ὧν ἤδει κατ' ἐκεῖνον τὸν....

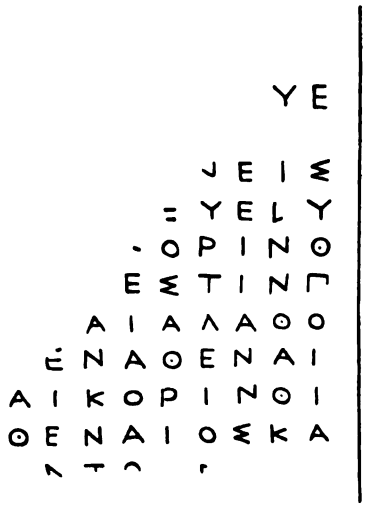
Ulrich WILCKEN.



DÉCRET ATTIQUE

EIN BESCHLUSS DER ATHENER

Ein Bruchstück einer Stele weissen Marmors, auf dem Südabhange der Akropolis gefunden, jetzt im Nationalmuseum zu Athen aufbewahrt, $0^{m},21$ hoch, $0^{m},13$ breit, $0^{m},105$ tief, mit Rand zur Rechten, trägt die *I. G.*, I, *Suppl.*, p. 14, 46 *a*, abgedruckte Inschrift:



Nach A. Kirchhoffs Vermutung bezieht sich die Urkunde auf die Verhandlungen zwischen Athen und Korinth, von denen Thukydides V, 32, berichtet. Seiner Darstellung

nach bemühten sich damals, im Jahre 421 v. Chr., die Korinther durch Vermittlung der Boioter vergeblich in Athen um Gewährung der δεχήμεροι ἐπισπονδαί, die zwischen Athenern und Boiotern bestanden: Βοιωτοὶ δὲ δεομένων τῶν Κορινθίων — ἐλθόντες — Ἀθήναζε μετὰ Κορινθίων οὐχ ἥροντο τὰς δεχημέρους σπονδάς, ἀλλ' ἀπεκρίναντο οἱ Ἀθηναῖοι Κορινθίοις εἶναι σπονδάς, εἴπερ Λακεδαιμονίων εἰσὶ ξύμμαχοι (G. Busolt, *Griechische Geschichte*, III, 1210). Dass unter solchen Umständen die Antwort der Athener auf das Begehren der Korinther, wie Kirchhoff annimmt, auf Stein veröffentlicht und verewigt worden sei, ist an sich wenig wahrscheinlich; die Inschrift selbst bietet denn auch, näher besehen, seiner Auffassung, die Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, IV, 478, ohne Wiederspruch verzeichnet, keine Stütze.

In den verstümmelten elf Zeilen, die von der Urkunde allein erhalten sind, kehrt zweimal, in Z. 4 und 8, der Name Κορινθ- und Κορινθι- wieder; die Reste Z. 5 ἐστὶν π- und Z. 6 -αι ἀγαθο-, nach Kirchhoff κ]αὶ ἀγαθῶ[ι?, erinnern an die gewöhnlichen Formeln der Erwähnung verdienstlichen Verhaltens (ἀνὴρ ἀγαθός ἐστιν περί —) und tätiger Bemühung (ὅτι δύναται ἀγαθόν). Bei Kirchhoffs Auffassung der Inschrift wäre ἐστίν nur am Platze, wenn etwa ὁ δῆμος ὁ Κορινθίων vorherginge; dieser Ausdruck, umständlicher als die einfache Bezeichnung Κορίνθιοι und in den Urkunden des fünften Jahrhunderts seltener als der blosse Name, fände aber, da die Zahl der Stellen durch die sicher zu ergänzende zweite Zeile bestimmt ist, in Z. 4 nicht Platz und erlaubte, in Z. 5 untergebracht, keine angemessene Ergänzung. Ich vermute daher, dass der Beschluss sich überhaupt nicht auf die Korinther, sondern auf einen Mann Namens Κορίνθιος oder Κορινθίων bezieht, den die Athener zum Danke für seine Athen freundliche und för-

derliche Haltung durch Verleihung von Ehren, und zwar, wie ich aus Z. 9 schliesse, durch Verleihung des Bürgerrechtes auszeichneten. Dass Ethnika häufig Eigennamen abgeben, ist bekannt, und mit Recht wird angenommen, dass diese Verwendung in persönlichen Umständen und Beziehungen begründet ist (F. Bechtel, *Griechische Personennamen*, S. 340). Ich erinnere bei dieser Gelegenheit daran, dass es schwerlich Zufall sein kann, wenn ein Σάμιος Διονυσίου in Magnesia einen Beschluss zu Ehren eines Samiers (*Inschriften von Magnesia*, 6; *Jahreshefte*, IV, Beiblatt, S. 22) oder Δημείας Ἀθηναίου in Iasos einen Beschluss zu Ehren zweier Athener (Michel, *Recueil*, 465) beantragt. Wenn auch sonst, soviel ich sehe, nicht bezeugt, findet der Name Κορινθίων, neben Κορίνθιος in der Inschrift möglich, in den ähnlichen Bildungen, die F. Bechtel S. 342 zusammenstellt, Rechtfertigung; nachzutragen ist Καρυστίων, der Name eines Mannes, der nach dem Scholion zu Aristophanes' Wespen 283 im samischen Kriege den Athenern durch eine Anzeige (man vergleiche die des Phanokritos, *I. G.*, II, 38; *Sylloge*, 74) nützlich geworden war und dafür das Bürgerrecht erhielt (G. Busolt, *Griechische Geschichte*, III, 544).

Ich versuche folgende Ergänzung:

[..... ἐγραμμάτε]υε.
["Εδοχσεν τῆι βολῆι καὶ τῶι δέμοι· Οἰ]νεὶς
[ἐπρυτάνευε· ..... ἐγραμμάτ]ευε· Λυ-
[..... — ἐπεστάτε· — ..... εἶπε·]Κορίνθ-
[ιον ἐπαινέσαι ὅτι ἀνὴρ ἀγαθός] ἐστιν π-
[ερὶ Ἀθεναίος ποιῶν ὅτι δύνατ]αι ἀγαθὸ-
[ν τὴν πόλιν καὶ τὴν στρατιὰν τ]ὴν Ἀθεναί-
[ον καὶ ἀνθ' ὧν εὐεργέτεκεν, ἔν]αι Κορίνθι-
[ον τὸν ..... καὶ τὸς παῖδας Ἀ]θεναίος κα-

[ι ἀναγράφσαι ἐμ πόλει ἐστέλε]ν τὸ[ν γραμ-
[ματέα τῆς βολῆς.

Statt des Accusativs Κορίνθ[ων] ist in Z. 5 natürlich auch, wie oft in Inschriften des fünften Jahrhunderts, der Dativ Κορινθ[ίοι] möglich; auch Κορινθ[ίονα] oder Κορινθ[ίονι] fände Platz, wenn auf die Bezeichnung des rauhen Hauches in hότι, die in der nächsten Zeile der Raum fordert, hier verzichtet wird; in Z. 9 ist Κορίνθιον und Κορινθίονα gleich möglich. Für die Erwähnung des Heeres neben der Stadt Athen, die auf Kriegszeiten deutet, habe ich (*Hermes*, XXIV, 127) einige Beispiele aus Beschlüssen des fünften Jahrhunderts beigebracht; hierzu kommt nach meiner Ergänzung, die längere Zeilen annimmt, als A. Dittmars verfehlter Versuch *Leipziger Studien*, XIII, 94, das Psephisma, *I. G.*, I, *Suppl.*, p. 194, 116 *z*, Z. 6 f.:

ἐπαινέσαι κτλ.] ὅς ὅσι ἀ[νδράσι ἀ-
γαθοῖς ἐς Ἀθεναίος καὶ προθύμοι]ς ποιεῖν ὅ[τι ἂν δύ-
νατοι ὅσι ἀγαθὸν τέν τε πόλιν τέν] Ἀθεναίο[ν καὶ τέ-
ν στρατιὰν τέν Ἀθεναίον. ἐὰν δέ τ]ις τινὰ αὐ[τῶν ἀπο-
κτένει βιαίοι θανάτοι ἐν τῶν πό]λεον πο ὅ[σον Ἀθεν-
αίοι ἄρχοσιν κτλ.

Wendungen wie ἀνθ' ὅν (oder ἀνθ' ἧν [εὐεργέτεκε), wie ich Z. 8 vorschlage, finden sich öfter: *I. G.*, I, 59 (*Sylloge*, 50) Z. 8 καὶ ἀντὶ ὅν εὖ πεπο[ίεκεν τέν τε πόλιν (so ist zu lesen, nicht βολὲν] καὶ τὸν δε̃μον τὸν Ἀθεναίον); in Z. 21 dieser Inschrift wird übrigens statt des Aorists περὶ ἧν εὐεργέ[τεσε τὸν δε̃μον] das Perfectum εὐεργέ[τεκε] einzusetzen sein; ferner *I. G.*, II, 5, 1 *b* (*Sylloge*, 56) Z. 11; II, 1 *b*, (*Sylloge*, 57) Z. 18; ähnlich καὶ ἀντὶ τῆς εὐεργεσίας ταύτης, I, *Suppl.*, p. 15, 51 (*Sylloge*, 49) Z. 26 und ἀντὶ τούτων, II, 38 (*Sylloge*, 74) Z. 15. Da die

Lücke nach dem Namen in Z. 9 ohnehin nur ein kurzes Ethnikon zulässt, halte ich τὸς παῖδας für gesichert. In älteren attischen Urkunden findet sich (s. F. Blass' und W. Schulzes Bemerkungen, *Jahrb. f. class. Philol.*, 1887, S. 717; *Gött. gel. Anz.*, 1897, S. 880) οἱ παῖδες, statt ἔκγονοι, nicht selten. Ich führe beispielsweise die Ἐφημ. ἀρχ., 1898, σ. 12, Tafel I, mitgeteilte Inschrift an, für deren Ueberschrift ich, weitere Begründung mir vorbehaltend, folgende Lesung vorschlage:

Πρόχσενος Χαλκ[ιδέως πρόχσενος καὶ]
εὐεργέτης Χαλ[εεὺς ? καὶ οἱ τούτο πα-
ῖδες,

ferner *I. G.*, II, 5, 11*e* (*Sylloge*, 70) Z. 9; *I. G.*, XII, 1, 977 (*Sylloge*, 69); II, 115 (*Sylloge*, 138) Z. 35, wonach ich II, 20, Z. 4 ff., ergänze:

Ἐάν τις ἀδικῆι]Ἀριστόνον ἢ τῶν [παιδων τ-
ινὰ ἢ Ἀθηναίω]ν τις ἢ τῶν ξυμμάχ[ων Ἀθήνη-
σιν, προσκαλέ]σθω ὁ πολέμαρχος [κτλ.

Ebenso steht οἱ παῖδες auch in anderen auf Schutz von Freunden der Athener und die Fürsorge der Behörden bezüglichen Bestimmungen, *I. G.*, I, *Suppl.*, p. 8, 22 *d* und p. 195, 116[1], nach meiner Lesung, Z. 4 ff.:

hόπο]ς δ' ἀμ μὲ ἀδι-
κῆται μέτε αὐτὸς μέτε hοι παῖ[δες αὐτῶ, τέ-
ν τε βολὲν ἐπιμέλεσθαι καὶ τὸς]π[ρυτάνες.

Für die nach vielen vergeblichen Versuchen gefundene Herstellung des folgenden Satzes sind die dürftigen Reste entscheidend gewesen, die sich in der letzten Zeile er-

en, nach NTO an dritter Stelle, verschwin-
daher bisher nicht verzeichnet, noch die Ecke
ıstabens, am besten dem von mir vorausge-
o entsprechend. Στήλη allein, statt στήλη λιθίνη,
sonst in älteren attischen Inschriften, so I, 31
)*a* Z. 18; I, 32 (*Sylloge*, 21) Z. 22, 25; I, Suppl.,
: (*Sylloge*, 23) Z. 23; p. 18, 61*a* (*Sylloge*, 53)
Forderung der Einschreibung in Phyle Demos
ird der Formel der Aufschreibung gefolgt sein,
ähnlich *I. G.*, II, 1. Bürgerrechtsverleihung
Thasier steht, Z. 7 αὐτὸς ἐστήλαι λιθίνηι τὸγ γραμ-
ματέα τῆς βολῆς ἐν ἀκρ , bezieht sich *I. G.*, II,
230 (mit meinen E zungen *A. E. M.*, XV, 6) wahr-
scheinlich auf einen nachkommen dieses Archippos und
ist *b*, Z. 22 vielleicht der ächt thasische Name [Εὔφ]ιλλος
zu suchen. Noch unerkannt ist die Formel der Einschrei-
bung des Neubürgers in Phratrie Demos und Phyle in dem
Beschlusse zu Ehren des Euagoras von Salamis auf Kypros,
I. G., I, 64, zu dem das Bruchstück I, *Suppl.*, p. 129, 116 *w*
(*Berliner philologische Wochenschrift*, 1902, S. 1100)
Reste der Ueberschrift und der Præscripte liefert, *a*, Z. 3
-ς γραφσα- oder ἐσγραφσα-, Z. 4 [ἐς φυλ]ὲν hέντινα [ἂν βόλεται, auf
43 Stellen in der Zeile zu ergänzen. Ist meine Vermutung
über den Inhalt der leider so verstümmelten Inschrift
richtig, so stellt sie mit den Beschlüssen für Thrasybulos
I. G., I, 59 (*Sylloge*, 50) und Euagoras die älteste Urkunde
über eine Bürgerrechtsverleihung seitens der Athener
dar, die inschriftlich auf uns gekommen ist.

Athen. ADOLF WILHELM.

SUR LE BRONZE PRÉHISTORIQUE

Lors du congrès international d'archéologie, qui a eu lieu en avril 1905 à Athènes, j'ai communiqué à la section préhistorique quelques analyses d'objets en bronze préhistoriques trouvés en Grèce et certaines réflexions sur le dit bronze.

A la suite de ma communication, M. Montelius et M. Furtwängler, le président, relevèrent l'importance des analyses de métaux pour l'archéologie et proposèrent à la section d'exprimer le vœu que les publications d'analyses de ce genre fussent accompagnées à l'avenir de la photographie des objets analysés.

Je suis heureux de pouvoir répondre au vœu formulé par la section et de publier ici, à côté de mes analyses, les photographies accompagnées d'un commentaire plus étendu. J'espère que ces études sur l'époque préhistorique en Grèce ne seront pas déplacées dans cet ensemble de travaux dédiés au chercheur qui a éclairé d'une si vive lumière les temps homériques.

Les recherches comparatives des savants qui étudient l'époque préhistorique aboutissent à la conclusion très vraisemblable que c'est en Asie que l'on doit chercher

l'origine la plus ancienne des métaux [1]. Il paraît que le cuivre y fut connu avant même de l'être en Égypte où, comme on sait, on se servait du cuivre dès la première dynastie, c'est-à-dire vers le 5e millénaire [2]. Le cuivre de Chypre n'est pas moins ancien [3].

C'est de ces pays, comme les savantes études de Montelius le démontrent, qu'est parvenu jusqu'aux contrées septentrionales de l'Europe cette grande quantité d'objets préhistoriques en cuivre, trouvés dans l'Allemagne du Nord, en Norvège et en Danemark.

Le cuivre, d'après Montelius, est transporté de l'Orient dans ces pays par deux chemins différents, l'un occidental, partant de l'Espagne, l'autre méridional à travers la Grèce et les côtes de l'Adriatique [4]. Si la Grèce, contrairement aux vraisemblances de cette expansion des métaux, n'en avait pas marqué un jalon, le voisinage de l'île métallifère par excellence de cette époque, Chypre, rend nécessaire la connaissance du cuivre sans alliage en Grèce, pendant l'époque préhistorique.

Quelle était la nature du bronze préhistorique?

Montelius en distingue trois espèces, selon la consistance et l'époque [5]. La première est celle du cuivre pur ou contenant une quantité modique d'étain, qui provient des impuretés du minerai, la seconde est celle du cuivre relativement riche en étain et la troisième celle du bronze proprement dit.

La première espèce de ce cuivre, du cuivre *non allié*,

[1] Montelius, *Die Chronologie der ältesten Bronsezeit*, 1900, p. 140.
[2] Montelius, *op. cit.*, 1900, p. 143.
[3] Naue, *Die Bronsezeit in Cypern, Corresp.-Blatt der deutsch. anthrop. Ges.*, 1858, p. 125-127.
[4] Montelius, *op. cit.*, p. 87.
[5] Montelius, *op. cit.*, p. 8.

appellons-le ainsi, coïncide avec la fin de l'âge néolithique, pendant lequel on se servait aussi bien du cuivre que des pierres. Ce cuivre, d'après les archéologues, était déjà connu à Chypre avant le troisième millénaire, probablement vers le quatrième, et puisqu'à Chypre l'étain fait défaut, le cuivre non allié a été en usage fort tard, alors que le bronze avait déjà fait son apparition dans d'autres régions [1].

Malheureusement, cette période de l'âge du cuivre en Grèce est quasi inconnue. Pour cette période, sauf une scie de cuivre pur, trouvée à Thera et mentionnée par Fouqué [2], nous ne connaissons aucun monument de la même matière. L'intérêt qu'offrent les objets de cuivre m'a engagé à entreprendre l'analyse de quelques spécimens.

M. le professeur Tsountas et M. Clon Stephanos, qui tous deux ont conduit des fouilles préhistoriques en Grèce, ont eu la bonté de mettre à ma disposition une douzaine de pièces en cuivre. J'ai détaché par la lime une petite quantité de métal sur laquelle s'est fondée l'analyse. La plupart des spécimens étaient couverts d'une patine d'oxyde et de carbonate et même de suboxyde rouge de cuivre, de sorte que je n'ai pas toujours réussi à avoir du cuivre absolument dénué d'oxydes. L'analyse a donné les résultats suivants :

[1] Montelius, *op. cit.*, p. 154.
[2] Fouqué, *Santorin et ses éruptions*, 1879, p. 121.

N°	Objet.	Provenance.	Cuivre.	Etain.	Arsenic.	Antimoine.	Zinc.	Plomb.	Fer.	Argile.	Oxygène.
1	Hache	[1]Sesklon (Thessalie)	99.6	—	—	—	traces	—	traces	traces	0.40
2	Hache	» »	99.	0.17	—	—	»	—	»	—	0.83
3	Bouton	» »	98.78	—	—	—	»	—	»	—	1.22
4	Poignard	Tombeau à Sesklon	92.15	6.79	—	—	.041	traces	»	—	0.65
5	Lance	» »	97.02	1.71	—	—	—	—	»	—	1.27
6	Outil	» »	96.50	3.01	—	—	traces	—	»	—	0.49
7	Poignard	» »	92.41	7.54	traces	—	—	—	0.028	—	—
8	Outil	Syros	98.84	—	—	—	—	—	traces	—	1.16
9	Ciseau	Tombeau à Amorgos	97.98	traces	—	—	—	—	»	—	1.92
10	Lance	» »	99.75	—	—	traces	argent	—	—	—	0.25
11	Scie	» Naxos	96.73	traces	2.62	»	0.3	—	—	—	—
12	Outil	» »	98.56	—	1.20	—	0.2	—	traces	—	—
13	Clou	» »	97.20	traces	0.76	—	—	—	—	—	2.04

En dehors des tombeaux de Sesklon, qui contenaient du bronze, il n'y a que des objets de cuivre pur, tandis qu'à Naxos le cuivre est combiné avec l'arsenic.

Il résulte de ce tableau :

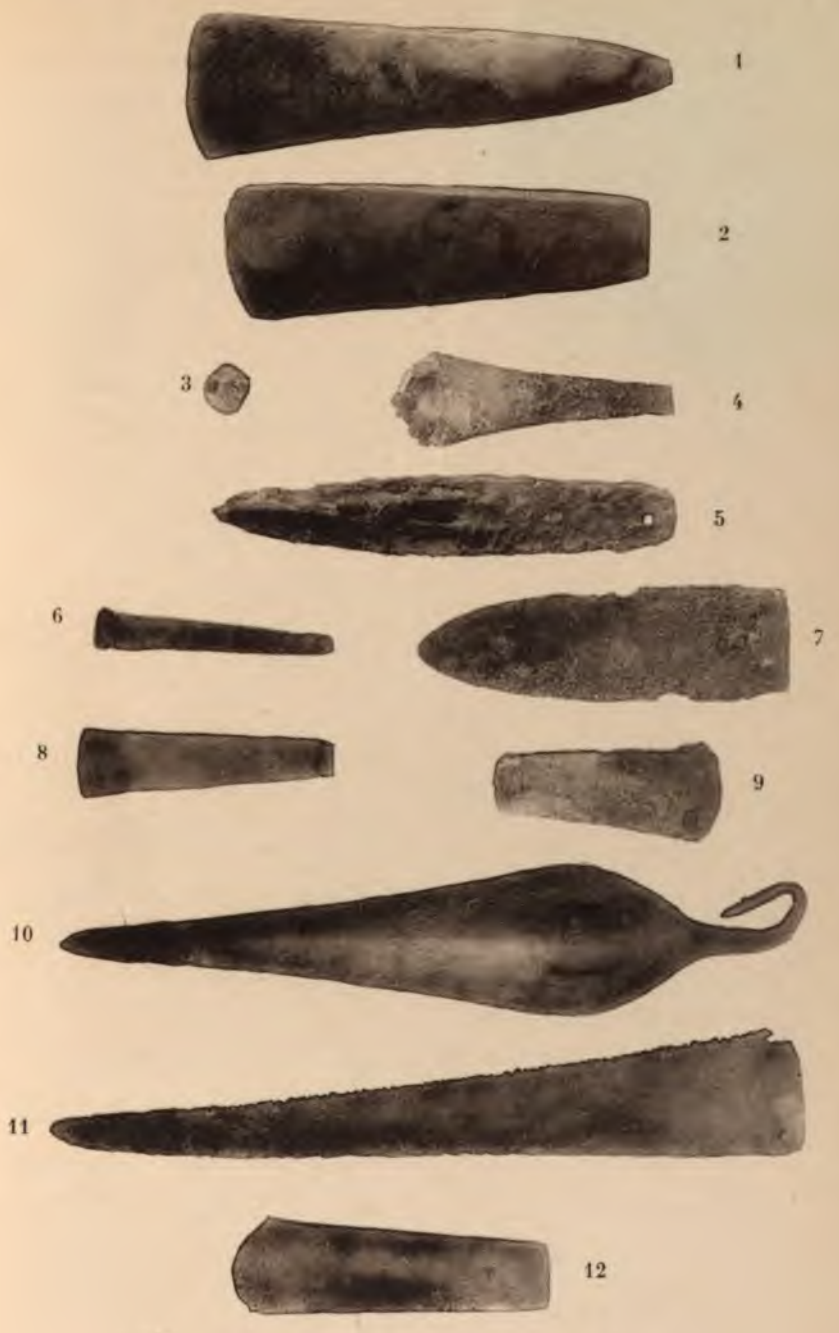
1° Que l'époque du cuivre non allié a existé aussi en Grèce ;

2° Que les objets trouvés dans les tombeaux à Sesklon sont les plus récents ;

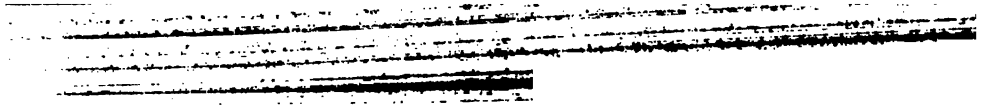
3° Que la Grèce a connu aussi l'âge du bronze relativement riche (zinnreichere Bronze), c'est-à-dire d'un cuivre allié à l'étain (arsenic ou antimoine) par l'industrie, mais en quantité moins grande que dans le bronze proprement dit.

L'outil provenant de Naxos offre un intérêt capital. Il était si dur qu'il rendait le travail de la lime assez malaisé. Après avoir ôté la couche superficielle d'oxyde, nous avons

[1] Les trouvailles de Sesklon ont été faites par M. le professeur Tsountas et sont encore inédites.



ARMES ET OUTILS GRECS DE L'AGE DU BRONZE



remarqué une surface blanche et assez brillante. Elle était très mince et j'ai reconnu immédiatement qu'elle avait été obtenue en frottant le métal avec de l'arsenic. C'est ce que l'analyse a confirmé.

Cette technique était fort connue des alchimistes, elle joua un grand rôle dans leurs laboratoires. C'est pourquoi on appelait aussi l'arsenic « medicina venerem dealbans [1] » et cette propriété était employée par les alchimistes comme criterium de l'arsenic. Plus tard on se servit de l'arsenic pour colorer ou polir la surface de miroirs de bronze [2]. C'est Stephanos Alexandrinos [3], au VII[e] siècle, qui mentionne le premier cette propriété de l'arsenic. Cet outil naxien d'une technique unique nous montre que cette méthode était connue bien auparavant, vers le troisième millénaire av. J.-Chr.

Différents objets préhistoriques ont été analysés par Berthelot et d'autres. Leur provenance est en général d'Égypte et peut-être nos monuments naxiens proviennent-ils aussi de l'Égypte. M. Berthelot estime que l'arsenic de ces objets y a été mis par l'industrie et cette opinion est fondée sur le fait que les minerais du Sinaï d'où les Égyptiens tiraient leur cuivre sont dépourvus d'arsenic [4].

La découverte de notre outil démontre définitivement qu'on n'ignorait pas alors la fabrication de cet alliage.

Passons maintenant à quelques réflexions sur la technique du bronze relativement riche de Montelius, qui

[1] Ern. Meyer, *Geschichte der Chemie*, 1895, p. 48.
[2] Bern. Neumann, *Die Metalle*, Halle, 1904, p. 85.
[3] *Ibidem*, p. 377.
[4] Gladstone, *On the transition from the use of copper to that of Bronce*, in the *Journal of the anthropological instit. of Great Britain and Ireland*, xxvi, 1897, p. 311-312.

se trouve aussi dans les tombeaux de Thessalie et de Naxos.

Si des raisons archéologiques, militent en faveur de l'existence d'une époque transitoire, reliant l'âge du cuivre pur à l'âge du bronze, nous sommes encore plus forcés d'admettre cette époque, si nous considérons comment la technique de ces alliages devait évoluer le plus naturellement.

Le laiton (ὀρείχαλκος, aurichalcum), c'est-à-dire l'alliage du cuivre et du zinc, est bien plus récent que le bronze. D'après Aristote, Pline et d'autres écrivains contemporains d'Auguste, on pratiquait d'abord l'alliage du laiton par une méthode indirecte ; c'est-à-dire en ajoutant au cuivre en fusion la καδμεία, soit du carbonate de zinc, au lieu de zinc métallique [1]. Ainsi Aristote dit [2].

« φασὶ τὸν μοσύνοικον χαλκὸν λαμπρότατον καὶ λευκότατον εἶναι, οὐ παραμεμιγμένου αὐτῷ κασσιτέρου, ἀλλὰ γῆς τινος αὐτῷ γιγνομένης καὶ συνεψομένης αὐτῷ· »

S'il en fut ainsi du zinc, il dut à bien plus forte raison en être de même de l'étain, car l'étain ne se trouve qu'en des minerais ordinairement pauvres [3]. Pour obtenir de ces minerais l'étain pur, on devait épurer d'abord les minerais par des lavages, qui furent en effet pratiqués plus tard, comme Pline nous le décrit [4].

Il est donc probable qu'avant d'obtenir l'étain à l'état métallique, on fabriquait le bronze par un procédé analogue à celui du laiton, c'est-à-dire en ajoutant, pendant la

[1] Bern. Neumann, *Die Metalle*, p. 286.

[2] Arist., *Mirab. auscultat.*, 62, p. 835.

[3] Les minerais d'Angleterre, par exemple, qui étaient la principale source de l'étain dans l'antiquité, ne contiennent que 0,7-2 % d'étain.

[4] Plinius, 34, 17.

fusion du cuivre, des oxydes d'étain qui sont à proprement parler le seul minerai de ce métal. Comment d'ailleurs s'expliquer que la métallurgie préhistorique, connaissant la technique de l'alliage du bronze pauvre en étain, se soit contentée pendant des siècles de cet alliage imparfait ?

Pour obtenir avec ce procédé l'alliage du bronze, on ne pouvait, pour des raisons métallurgiques, employer qu'une proportion strictement limitée de minerai d'étain dans le lit de fusion du four ; en conséquence, on ne pouvait obtenir un alliage aussi riche en étain que le bronze proprement dit, qu'on fabriqua plus tard, sans peine, avec l'étain à l'état métallique.

L'analyse du bronze ancien et du bronze préhistorique et surtout la recherche et la détermination de l'étain qu'ils contiennent, peuvent évidemment, dans plusieurs cas, nous être utiles, sinon indispensables [1] pour l'étude et la détermination de l'époque. Pourtant le nombre des analyses faites sur le cuivre ancien n'est pas grand. La cause principale en est que l'archéologue ne se décide qu'avec peine à livrer à la destruction du chimiste une parcelle, même infime, de ses monuments.

C'est pourquoi je propose une nouvelle méthode pour la détermination de l'étain.

Cette méthode peut s'exercer sur un centigramme seulement de métal, quantité qu'on peut détacher sans crainte même du monument le plus petit et le plus précieux. Elle se fonde sur la couleur bleu intense qui se forme quand on ajoute au protochlorure d'étain quelques gouttes d'une solution de molybdate de soude préparée d'après nos ins-

[1] MONTELIUS, *op. cit.*, p. 8.

ctions [1]. De l'intensité de cette couleur on peut déduire, ce procédé colorimétrique, la richesse du bronze en in [2]. e procédé donne une approximation de 5 %. Cette o: ıation n'est pas satisfaisante pour une analyse t scientifique, mais, dans notre cas, elle est plus s sante. Pour la détermination de l'espèce et de l'alliage, il est indifférent de trouver par exemple in au lieu de 2,1 %.

e que ce procédé si simple de détermination de ain pourra être de que lité aux archéologues.

[1] Je me suis servi pour la première fois de cette réaction pour la détermination volumétrique du fer par un procédé que j'ai publié il y a quatre ans dans les *Berichte der deut. chem. Gesellsch.*, XXXIV, 10, 1901, p. 2046-2050.

[2] En me réservant d'exposer ailleurs les détails purement chimiques du procédé, je dirai que ce dernier consiste en principe en ce qui suit : Une série de vingt tubes contient une certaine quantité — toujours la même — de notre solution molybdénique et d'autre part des quantités minimes, mais progressivement augmentées, d'une solution d'étain dans l'acide chlorhydrique ; la coloration bleue qui se produit est d'autant plus intense que la proportion d'étain contenue est plus considérable. Maintenant, pour déterminer l'étain, on attaque une quantité modique du métal — nous avons dit 1 centimètre cube — par l'acide nitrique (1.3). L'étain — s'il y en a — se précipite à l'état d'acide métastannique. On le filtre, on le dissout dans l'eau régale, on le réduit en ajoutant un peu de zinc métallique, on dilue avec de l'eau jusqu'au volume de 4 cm³. Puis on prend 1 cm³ de cette solution, on ajoute 2 cm³ de notre solution molybdénique ; s'il ne se forme pas une couleur bleue assez sensible, on ajoute 2, 3, enfin 4 cm³ de la solution d'étain. De l'intensité de la couleur obtenue, qui correspond à une quantité déterminée d'étain, et de la quantité de la solution d'étain prise au commencement on déduit la richesse du bronze en étain.

C. ZENGHELIS.

LA THOLOS D'ÉPIDAURE ET LE PEINTRE PAUSIAS

La Tholos de Polyclète dans le *Hiéron* d'Esculape à Épidaure, un des plus beaux édifices de la Grèce, était un édifice rond avec deux rangées de colonnes, une colonnade extérieure d'ordre dorique et une colonnade intérieure d'ordre corinthien. Le plafond de la colonnade extérieure, ainsi que celui de la colonnade intérieure, était en marbre. Le plafond de la partie centrale de la cella, c'est-à-dire la voûte soutenue par les colonnes d'ordre corinthien, était en bois; au centre de la voûte, il devait y avoir une ouverture dans la toiture. Le mur de la cella était également en marbre[1].

Dans cet édifice on voyait aussi des peintures de Pausias, Éros tenant une lyre et Méthé buvant à une coupe de verre. Voici ce qu'en dit Pausanias[2]:

« οἴκημα δὲ περιφερὲς λίθου λευκοῦ, καλούμενον Θόλος, ὡκοδόμηται πλησίον, θέας ἄξιον. ἐν δὲ αὐτῷ Παυσίου γράψαντος βέλη μὲν καὶ τόξον ἐστὶν ἀφεικὼς Ἔρως, λύραν δὲ ἀντ' αὐτῶν ἀράμενος φέρει· γέγραπται δὲ ἐνταῦθα καὶ Μέθη, Παυσίου καὶ τοῦτο ἔργον, ἐξ ὑαλίνης φιάλης πίνουσα. ἴδοις δὲ κἂν ἐν τῇ γραφῇ φιάλην τε ὑάλου καὶ δι' αὐτῆς γυναικὸς πρόσωπον. »

[1] Voir mes *Fouilles d'Épidaure*, I, p. 3 et s., et mon Ἱερὸν τοῦ Ἀσκληπιοῦ ἐν Ἐπιδαύρῳ, p. 4 et 8.

[2] II, 27, 3.

La beauté de la décoration sculpturale de la Tholos était relevée par une décoration peinte appliquée non seulement sur les parties de tuf (colonnade extérieure), mais aussi, au moins en partie, sur celles de marbre, comme on peut le voir par les traces de bleu, de rouge et de jaune conservées sur quelques morceaux. Pour avoir une idée complète de cette décoration, il faut étudier la question des peintures exécutées par Pausias.

Contre l'opinion de quelques savants qui veulent voir dans ces peintures *des tableaux,* j'ai soutenu, dès ma première publication sur la Tholos, que ces peintures étaient des peintures murales. Les expressions de Pausanias ἐν δὲ αὐτῷ Παυσίου γράψαντος ... γέγραπται δὲ ἐνταῦθα καὶ Μέθη, font comprendre que ces peintures étaient des fresques. Les faits confirment cette interprétation. A côté de la riche décoration sculpturale des parties architecturales de la Tholos, on ne pouvait laisser nue la grande surface du mur, pas plus que celle de la voûte soutenue par les colonnes intérieures; il était de toute nécessité qu'elles fussent décorées pour l'harmonie de l'ensemble. Cela nous conduit à un autre résultat très intéressant au point de vue de l'art de Pausias, dont le rôle n'a pas consisté seulement dans la peinture de l'Éros et de la Méthé. Pausias, paraît-il, a fait une décoration complète de la Tholos.

Pline nous apprend[1] que Pausias, qui exécuta des fresques à Thespies, excellait dans la peinture à l'encaustique, qu'il peignait parfaitement les fleurs et, ce qui est important, qu'il avait été le premier à orner des plafonds et surtout des plafonds en voûte. En lisant ces lignes de Pline, en pensant aux peintures murales décrites par Pau-

[1] *N. H.*, XXXV, 124.

sanias comme étant de Pausias, en se rappelant qu'au IV^e^ siècle la Grèce possédait peu d'édifices voûtés où pût se déployer le talent de Pausias, nous sommes en droit de supposer que le texte de Pline « idem et *lacunaria* primus pingere instituit, nec camaras ante eum taliter adornari mos fuit » se rapporte à la Tholos d'Épidaure.

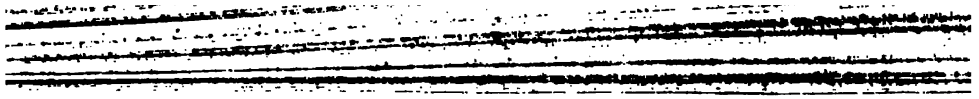
Il paraît que les Épidauriens, après l'achèvement de la construction de la Tholos, voulant la faire décorer, ont eu recours à Pausias, qui était tout désigné pour un semblable travail. Pausias peignit sur les murs de la Tholos, non seulement l'Éros et la Méthé, qui seuls attirèrent l'attention de Pausanias, mais d'autres motifs, fleurs, etc. ; il décora aussi les plafonds de la voûte et c'est là pour la première fois qu'il déploya son talent.

Malheureusement, nous ne connaissons pas exactement la date de Pausias ; il vivait probablement vers le milieu du IV^e^ siècle. Dans mon Ἱερὸν τοῦ Ἀσκληπιοῦ[1], j'ai établi, par d'autres arguments, que la construction de la Tholos a été terminée vers le milieu du IV^e^ siècle ; ces deux dates coïncident et se confirment l'une l'autre.

[1] P. 54, note.

Athènes, juin 1905.

P. CAVVADIAS.



MYTHOLOGISCHE EPIGRAMME IN EINEM HEIDELBERGER PAPYRUS

Der Heidelberger Papyrus Nr. 1271, ein opisthographes Fragment von 28 $^1/_2$ cm. grösster Höhe und 20 cm. grösster Breite, ohne sichtbare Klebung, kennzeichnet sich deutlich als Blatt aus einem Papyrus-Kodex ansehnlichen Formats. Leider hat es an der ganzen Peripherie, besonders rechts und links, und hier wieder besonders in der unteren Hälfte schwere Verletzungen erlitten, auch innen mehrere Löcher davongetragen. Am besten fuhr noch das Verso. Hier ist der Text am ausgedehntesten und, wenn gleich öfter verwischt, im allgemeinen ordentlich zu lesen. Auf dem Rekto dagegen haftet ein zäher dunkler Staub, welcher sein Studium stark erschwert und bisher nicht zum Abschluss gedeihen liess. — Das Verso ergiebt für die Kolumne der Hexameter eine Durchschnittsbreite von 12 cm. Der weggebrochene Vorderrand mochte, wie die noch erkennbaren Ränder oben und unten, ungefähr 1 $^1/_2$ cm. betragen. Denkt man sich dazu (auf Grund einer analogen Berechnung des Rekto) den Hinterrand um 2 $^1/_2$ cm. fortgesetzt, so bekommt man die wahrscheinlichen Masse des Buches: 28 $^1/_2 \times$ 24 cm. Von der Blattbreite okkupierte also die eigentliche Stichenlänge bloss die Hälfte; den sie überschreitenden Titelüberschriften

nden noch mindestens 10 fernere Zentimeter zur Ver-
gung. Hier wäre demnach am Platze keineswegs gespart.
Desto gründlicher erscheint die Höhe ausgenutzt. Das
rso enthält 45, das Rekto gar 46 Zeilen mit geringer
genseitiger Distanz (ca. 3 mm.), die sich nur bei Beginn
es neuen Themas zu vergrössern pflegt (ca. 6 mm. ; vgl.
Z. 1 f., 8 f., 16 f., 19 f., 30 f., 33 f.). — Gerne wüss-
wir, wie unsre beiden Paginæ im Bande aufeinander
, ob das Rekto des Papyrus zugleich als Vorder-
seite des Foliums fungierte oder umgekehrt. Hüben und
drüben, jeweils direkt über der ersten Zeile, nimmt man
Spuren der ehemaligen Seitenzahlen wahr; doch genügen
sie nicht, jene Frage zu entscheiden. Erst nachdem sie,
vielleicht mit Hilfe des Inhalts, gelöst worden, lässt sich
weiter bestimmen, ob das Blatt im ersten oder im zweiten
Teile eines Faszikels lag, bestimmen freilich nur unter
der Voraussetzung, dass in unserem Kodex gemäss der
Regel des Papyrus alle Doppelblätter ihr Rekto nach in-
nen kehrten und nicht das andersartige Wechselprinzip
des Pergamentes befolgt ward.

Die Schrift bietet ein seltsames Mittelding zwischen Unziale und Kursive, das mich an den in U. Wilcken's « Tafeln zur älteren griechischen Paläographie » (1891), Nr. V (vgl. S. X; C. Haeberlin, *Centralbl. f. Biblw.*, XIV 1897, S. 400 f., Nr. 141) abgebildeten Berliner Blemmyer-papyrus erinnert und wohl wie dieser etwa dem sechs-ten Jahrhundert n. Chr. angehört. Offenbar haben wir's mit einem wenig geschickten und geübten Schreiber zu thun. Seine Buchstaben ermangeln eines einheitlichen, konsequenten Zuges und schwanken zwischen aufrechtem und liegendem Duktus hin und her. Vertikale wie hori-zontale Richtung sind mangelhaft eingehalten. Unten auf

dem Verso fallen die Zeilen vorn heraus und geraten schief nach aufwärts. Auf mindere Bildung weist die ägyptisierende Verwechslung der Dentalen (τ statt δ: Z. 29 ἔντοθι; δ statt τ: Z. 12 [ὁ]σσαδίην; Z. 20, δηιότηδος). — Von Lesezeichen bemerkt man das Kolon (vgl. Z. 9, 17, 22, 43), den Doppelpunkt überm ι (Z. 20, 44) und vereinzelt den Apostroph (Rekto Z. 29 κατ' ἄστυ). Reichlich, in verschieden abgestufter Länge, begegnet die Paragraphos. Wo ein andres Sujet anfängt, über und unter dem Titel, geht sie durch die ganze Zeilenlänge, mindestens aber deren Hälfte oder Drittel (s. Verso Z. 1, 8, 16, 19, 30, 34). Durch einen kürzeren Strich hinwiederum werden die einzelnen Epigramme derselben Gruppe von einander geschieden (Z. 3 f., 5 f., 10 f., 13 f., 23 f., 26 f.? 42 f.?).

Pap. Heid. 1271 Verso

I 1 [Φοίνιξ ἐ]ν τῇ πρεσβεί[α προτρε]πόμενος τὸν Ἀχιλλέα
[παὺ]σασθαι τῆ[ς ὀργῆς]
2 [...σε μό]θους ἐδίδαξ[εν ἐ]πὶ σκοπελῆς ποτε Χείρ[ων]
3 [.]....ι νῦν δεδάηκας ἐριονέ‹‹ν››ειν περὶ νύμ[φη]ν;
4 Ὦ τέκος αἰσχύνεις κρατερὸν γένος Αἰακιδάων
5 δηθύνων ἀπάνευθε μόθων χάριν Ἀφρογενείης.
6 [Τ]έκνον ἐμὸν τέο μέχρις ἐνὶ κλισίησι θαμίζεις
7 [ο]ἶχεο καὶ χραίσμησον ἀπολλυμένοισιν Ἀ[χα]ιοῖς.
II 8 Μία τῶν Ἑλληνίδων γυναικῶν συντυχοῦσα τῇ Ἑλένῃ
ἐν τῇ Ἑλ[λάδι]
9 [Τ]υνδαρέη πόθεν ἦλθες ἐμοὶ πάλιν· ἦ ῥα θανόντων
10 [ἐκ] σ[έ]θεν Ἀργείων ἐθέλεις καὶ παῖδας ὀλέσσαι;
11 [..]ης Τυνδαρέη βλεφάροις πάλιν ἄμμι φαανθεῖσ'

1 [παὺ]σασθαι τῆ[ς ὀργῆς] erg. v. Stadtmüller. || 2-3 [ἦ καλά]θους ἐδίδαξ[έ σ' ἐ]πὶ ...., [εἰ κα]ὶ νῦν δ. ἐριδμαίνειν π. νύμφην;? Crusius. || 4 τέκος: zwischen κ und ο über der Zeile ein δ. || 6 κλισίησι: letzte Silbe σι über der Zeile nach-

12 [ὁ]σσαδίην κτείνασα κατ' Ἄρεα λαὸν Ἀχαιῶν ;
13 [ἆρ'] ἐθέλεις μετ' Ἄρηα καὶ ἡμέας ἐξεναρίξαι ;
14 Ἆρα γύναι λιπόπατρι τόσσους κτείνασα μαχητάς
15 [.]ου.ισεν ὀφθαλμοῖς πάλιν ἔδρακες Ἑλλάδα γαῖαν ;
III 16 [Εἷς] τῶν Ἑλλήνων τοῦ Ἕκτορος φονεύσαντος τὸν Πάτροκλον
καὶ φορέσαντ[ος τὰ ὅπλα αὐτοῦ]
17 [Ἕ]κτωρ ἀριστεύων μὴ τέρπεο· καὶ γὰρ Ἀχιλλεὺς
18 [α]ὖριον ἐν πτολέμοις γε μάχης ἀκόρητος ἐρώτων
IV 19 [Ζ]εὺς τῆς Ἀφροδίτης προσελθούσης αὐτῷ κατὰ τοῦ Διομήδους
ὡς τρώσαντο[ς αὐτῆς τὴν χεῖρα]
20 [....].ων Κυθέρεια τί σοι κακὰ δηϊότητος ;
21 [Παλλ]άδος ἐστὶ μόθος· Θαλάμων βασίλευε καὶ αὐτή
22 [....]ιδι Κύπρι μόθου κρατ[ερ]οὺς λ[ί]πε· καὶ γὰρ Ἀθήνη
23 [ἥπερ] δῆρις ἔοικεν ὁσο[ν γ]άμ[ο]ς Ἀφρογενείης
24 [Τέ]κνον μὴ στεναχίζ[ε τ]ὴν παλάμην Διομήδης
25 [ὡς β]άλεν ἐν πτολέ[μ]οισι· σὺ γὰρ κραδίην ἐο νύμφης
26 [.....]σες βελέεσσιν ἀναλθήτοισιν ἐρώτων
27 [.....]ησεν ἐνὶ πτολέμο[ι]ς Διομήδης
28 [....φ]ίλη Κυθέρεια· σὺ γὰρ βελέε[σ]σιν ἐρώτων
29 [.....]ς κραδίην Διομήδεος ἔντοθι χάρμης
V 30 [Ἀφροδί]τη τοῦ Διομήδους ἐκβληθέντος ὑπὸ τῆς Αἰγιαλείης
31 [....]..[.].ν Διόμηδες εο..ν βάλες· σὺκ ἀλεγίζω
32 [.....].νκ.... δησ....ο· κ[.]υτις ἀνάγκην
33 [.....]..[..]ευε.[..]..[..]...[.].[.]..σεο μόχ-
θων
VI 34 [.....Ἀγ]αμέμνονος μὴ βοηθήσαντος τῷ Ὀρέστη
35 [.....Μ]ενέλαος ἐμῶν ἐπελήσατο μόχθων
36 [.....ο]υργέεσκεν ἀναιδέος εἵν[ε]κεν εὐν[ῆς] ;

getragen. || 14 λιπόπατρι : das erste π aus o (?) korrigiert | schr. τόσους. || 17 l. Ἕκτορ | τέρπεο : zwischen π und ε über der Zeile das Zeichen > || 20 schr. δηϊότητος. || 22 ergänzt von Stadtmüller. || 25 σὺ : υ korrigiert aus ? || 31 ἢ παλάμην, Διόμηδες, ἐμὴν βάλες oder χεῖρ' ἀπαλὴν oder χεῖρ' ἄκρην κτλ. verm. Stadtmüller. Der letzte Vorschlag passt zu den vorhandenen Spuren am besten.

37 [.....] ἵνα μῦθον ἐγὼ μετὰ δῆριν ἐνίψω
38 [.....] Μενέλαος ἐμῶν ἐπελήσατο μόχ[θων];
39 [.....]ε̣η̣σγαλκη̣σ[...]ειπο.ειελ..σαινην
40 [.....].....[.....]οιον ἐτύχθ[η.]
41 [.....]ς Μενέλαε καὶ ἐσσομένοισι πυθ[έσθαι]
42 [.....]. χραισμησ.ς ἐμὸν μετὰ πότμο[ν|
43 [.....]συνεκήδεε· οὐδὲ θανούσης
44 [.....Τυν]δαρέης μιμνήσκεε Ἰφιγενείης
45 [.....].αηλ.[.].[.....]

G. A. GERHARD.

I.

Z. 1 ff. Die schon von den Alten (Ps.-Dion. II 14, p. 98 Us.) gepriesene Dauerrede des Phoinix in der Presbeia (I 434 ff.) auf einige Imperativformeln gebracht. Der Charakter des Phoinix steht dem Verfasser oder den Verfassern nicht vor Augen, nur die allgemeine Situation.

Z. 2 f. ergänzt Stadtmüller οὓς σε μόθους φεύγων, νῦν κτλ. Der Gedanke von Z. 3 im Allgemeinen ist klar. Ich habe an ἦ καλά]θους ἐδίδαξέ σ' ἐπὶ gedacht: « Dich hat Cheiron wohl Wollarbeit gelehrt? » κάλαθος, καλαθίσκος, calathus, Arbeitskorb ist bekannt, den Ausdruck καλάθους διδάσκειν kann ich freilich nicht belegen. V. 3 ist dann der Ausweg εἰ καὶ νῦν wohl das Einfachste. Ob in dem rätselhaften Worte vor περὶ νύμφην etwa ἔρια νέειν mit falscher Dehnung des ι stecken könnte? Es läge dann eine sprichwörtliche Wendung vor, anklingend an jenes Kinderlied von der χελιχελώνη: ihr Sohn ist uns gekommen und sie sitzt und haspelt

as alles würde freilich hinfällig, wenn ἐριδμαίνειν
erden könnte. *Non liquet.*
den nächsten Zweizeiler sind völlig intakt und
ich.

II.

Rüge einer Griechin an Helena nach der Rück-
ion die Selbstanklage in der Teichoskopie (Γ
et colores anregen kön-
nen, als s in diesen (von iber flüchtig geschriebe-
nen) Distichen dargeboten w n.

Z. 11 ist eine Fluchformel nötig. Bemerkenswert ist die Elision des Schlussvokals in φακνθεῖσ'.

Z. 12 doch wohl ὁσσάτιων nach *Il.*, E 758 ὁσσάτιόν τε καὶ οἷον ἀπώλεσε λαὸν Ἀχαιῶν.

Z. 15 wird in den unleserlichen Zeichen des Zeilenanfangs ein Beiwort zu ὀφθαλμοῖς stecken, dem Sinn entspräche etwa μαχλίσιν.

III.

Z. 17. An Hektor in der Rüstung des Achilleus, nach der Patroklie (Π).

Z. 18 wird zu verstehen sein ἀκόρητος ἐρώτων μάχης, wo sich der Verfasser mit der καινοτομία im Plural ἐρώτων (= ἐπιθυμία) wohl sehr geistreich vorkam.

IV.

Z. 19. Zeus an die von Diomedes verwundete Aphrodite, 2 Distichen und (24 ff., 28 ff.) 2 Tristichen. Drei Paragraphoi sind zerstört mit den Verseingängen.

Ausgangspunkt ist die olympische Scene der Diomedie (E), besonders V. 426 ff.

Z. 20. θηλύφρ]ων, ἠπιόφρ]ων?

Z. 22 steckt in den Anfangszeichen wohl ein Imperativ wie δειδιθι oder besser εἶκ' ἴθι, wodurch sich der Genitiv μόθου neben dem Accusativ κρατερούς (= Leute wie Diomedes) erklären würde.

Z. 26 wäre am einfachsten ἔπλησ]σες, freilich unhomerisch (s. Lehrs, *de Arist. stud.*, p. 66*).

Z. 27 f. vermute ich ἦ (oder τήν) σευ χεῖρ' οὔτ]ησεν— Διομήδης; | τλῆθι, φί]λη Κυθέρεια· σὺ γὰρ...[οὔτησα]ς (oder οὔταζε]ς) κραδίην.

V.

Z. 30. Spottworte der Aphrodite, wie sich Diomedes nach der Rückkehr von der treulosen Gattin abgewiesen sieht. Ein Posthomericum, das mit *Il.*, E. 510 kaum zu vereinen ist; der Verfasser kann es in mythographischen Scholien zu der Stelle gelesen haben. Näheres bei Knaack, Pauly-Wissowa, I, 956.

Z. 31 ff. trifft Stadtmüller's Herstellung in der Hauptsache das Richtige.

Z. 32 muss von der ἀνάγκη ἐρωτικὴ die Rede gewesen sein (Liban., I, p. 333), in δησ könnte κατέδησ- stecken, im Folgenden ὅ[ρ]κ[ο]υ τις ἀνάγκην vom zerrissenen Liebesbund? Das geht freilich nicht zusammen.

Es bleibt die Frage offen, ob die Zeichen vor ἀνάγκην nicht παράκοιτις gelesen werden können: denn von der Gattin muss, der Ueberschrift zufolge, in diesen Versen die Rede gewesen sein, und zwar von ihrer Untreue, vielleicht auch von ihrem Buhlen.

Der Schluss von 33 wird etwa den Sinn gehabt haben: « Deine *labores* nützen dir nichts. »

VI.

Z. 34 ff. Agamemnon (das Phasma Agamemnons?) an Menelaos, der Orestes im Stiche lässt.

Z. 34 wird Μενελάου kaum zu ergänzen sein, da sich die beiden Genetive nebeneinander zu wunderlich ausnehmen würden: ich vermute, im Hinblick auf *μετὰ πότμον*, **V. 42,** *τὸ φάσμα Ἀγαμέμνονος μὴ βοηθήσαντος τῷ Ὀρέστῃ* ⟨Μενελάου⟩. **Die Anregung gab wohl (wie zu III) das vierte Buch der Odyssee, V. 513 ff., 546 (mit Scholien). Vgl. auch** *Il.*, Ψ 69.

Es scheinen vier Variationen zu sein.

Z. 35 etwa [Νῦν ἄρα καὶ Μ]ενέλαος.

Z. 36 erwartet man die erste Person, etwa [μάψ **oder** ὅσσ' αὐτο]υργέεσκον. **Gerhard denkt an** [ὅσσα κατο]υργέεσκεν. **Die Ueberlieferung bietet einen Creticus — vielleicht zählt eine metrische Entgleisung hier nicht zu den Unmöglichkeiten. Doch s. S. 624.**

Z. 37 f. etwa: εἶμι φόωσδ' **oder** ἐξανέδυν. **Für den Versschluss** vgl. [Theokr.] 27, 10. 38.

Z. 41 f. Die klangvolle Schlussformel καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι wird zwar bei Homer auch *in bonam partem* verwandt (λ 76, X 305, ἀλλὰ μέγα ῥέξας τε καὶ ἐ. π.). Aber es überwiegen doch die Fälle der entgegengesetzten Art: φ 255 ἐλεγχείη δὲ κ. ἐ. π., ω 433 λώβη γὰρ τόδε γ' ἐστὶ καὶ ἐ. π., B 119 αἰσχρὸν γὰρ τόδε γ' ἐστὶ καὶ ἐ. π.). Und da die vorhergehenden Epigramme negativ gefasst sind, wird man das auch hier voraussetzen dürfen. Dem Verfasser mag vor allem ω 433 vorgeschwebt haben, λώβη γὰρ τάδε γ' ἐστὶ καὶ ἐ. π. εἰ δὴ μὴ παίδων τε κασιγνήτων τε φονῆος τισόμεθ', οὐκ ἂν ἔμοιγε μετὰ φρεσὶν ἡδὺ γένοιτο ζωέμεν. Möglich ist also eine Ergänzung wie [κῦδος ἔχει]ς oder ἀρεῖς, wenn man das Aktiv dem Dichter zutraut, oder [ἔργα

τελεῖ]ς, V. 42 etwa εἰ νῦν υἱέι μου] χραίσμησας; wahrscheinlicher [ἀλλ' αἴσχο]ς Μενέλαε..... εἰ μὴ ἐμῷ υἱεῖ κτλ. (streng homerisch schreibt der Verfasser nicht). Der Sinn ist unzweifelhaft.

* * *

Die Versschlüsse zeigen nie eine offne Silbe, haben weitaus überwiegend die Länge an letzter Stelle und vermeiden Paroxytona: das ist nonnische Art. Auch sind noch einige ὁλοδάκτυλοι erkennbar (1, 6, 9, 18, 20?, 21, 22, 29). Weniger streng ist der Verfasser in der Behandlung der Cäsur. Er gehört zu den gemässigten Nonnianern.

Auch die Sprache erinnert hie und da an Nonnos. Seinen Homer kennt der Verfasser offenbar sehr gründlich; manche Verse sind reine Centone.

Inhaltlich betrachtet, erweisen sich die Epigramme als hohle Nüsse: sie halten sich durchaus innerhalb der Sphäre Homers und der trivialsten Schulmythologie.

* * *

Es sind nun schon eine stattliche Reihe solcher griechischen Epigramme an den Tag gekommen, wie wir sie vor den Papyrusentdeckungen besonders aus der Anthologia Palatina (IX, 321, 451 ff.) kannten; der letzte Fund derart, in dem Schulheft eines ägyptischen Knaben, ist vor kurzem im *Philologus* besprochen (1905, 145). Zu diesen griechischen Zeugnissen treten die lateinischen, besonders bei den spätern Poeten der Anthologia Latina (die freilich in einigen Fällen die ῥῆσις nach römischer Art breiter gestalten, z. B. Vincentius, «Phædra», P. L. M., IV, p. 361 B). Schule und Bildung war eben damals im römi-

schen Reiche einheitlich reglementiert, und diese quasi-poetischen Exercitia nach rhetorischer Schablone — *τίνας ἄν εἴποι λόγους* — galten offenbar als besonders zweckmässige und bildende Uebungen. Ovids Heroiden wurzeln im selben Boden.

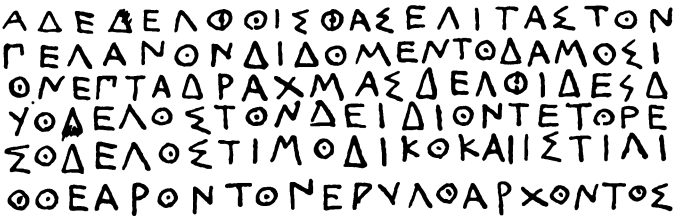
NACHTRAG.

In zwölfter Stunde teilt mir der Herausgeber der Anthologie, mein verehrter Freund H. Stadtmüller, noch eine Reihe weiterer Ergänzungsversuche mit, aus denen Folgendes herausgehoben sein möge: V, 3 φθί]ης (nach β 368). — V. 15 τ]οῖσδεσιν ὀφθαλμοῖς. — V. 26 ἤμυσ]σες. — 35 f. τοιγὰρ νῦν (οὕτως νῦν) — τίς τ᾽ αὐτουργείεσκεν « ‘und hat vergessen, wer für ihn gewirkt’; so lässt sich die 3. Person halten; αὐτουργείεσκον nach νεικείεσκον. » 41-43 ποῖ᾽ ἔτλη]ς, Μενέλαε — οὔτ᾽ ἐλθὼν νίεϊ] χρ. oder οὐ γὰρ Ὀρέστῃ πως] χρ.—, οὔτ᾽ οὖν Ἠλέκτρῃ] συνεκήδεο — εἵνεκα Τυν]δαρέης μιμνήσκεο. Aber wenn zweimal εε(ν/ überliefert ist, wird man einer Ergänzung zulieb nicht ändern dürfen.

O. CRUSIUS.

UNE INSCRIPTION LITURGIQUE DE DELPHES

Le texte ci-dessous[1] a été découvert au sud du temple d'Apollon, dans le voisinage de l'énorme rocher sur lequel s'appuie une partie du soubassement, parmi les décombres du temple et les débris d'ex-voto amoncelés entre ses fondations et le mur polygonal.



[1] Inv. 3970. 2 juillet 1896. Bloc rectangulaire de calcaire de St-Élie, h. 0m,31, larg. (face inscrite) 0m,71; ép. 0m,99. Haut. des lettres 0m,015-0m,025; interl. 3 à 6 mm. Écriture soignée, mais irrégulière et inégale.

Le nombre des lettres est le même pour les trois premières lignes, 22, et pour les trois dernières, 23; sans être disposées rigoureusement στοιχηδόν, elles se retrouvent toutefois assez souvent et assez bien alignées pour présenter l'apparence de ce genre d'écriture.

Lettres en général allongées et étroites, de formes ordinaires, (sauf o et φ pointés), ε à barres obliques (5 fois), ς à 3 branches (1 fois), ρ à boucle anguleuse (3 fois), υ en forme de Y ou de V. Copies de MM. Fournier et Homolle.

Je lis :

Ἄδε Δελφοῖς Φασελίτας τὸν | πέλανον διδόμεν· τὸ δαμόσι|ον ἑπτὰ δραχμὰς δελφίδες δύ' ὀδελὸς, τὸν δὲ ἰδιον τέτορε‖ς ὀδελός. Τιμοδίκο καὶ Ἱστιαί|ο θεαρόντον, Ἐρύλο ἄρχοντος.

c'est-à-dire :

« Ainsi aux Delphiens les Phasélitains donneront le pélanos : l'État, 7 drachmes delphiques deux oboles ; le particulier, 4 oboles. Timodicos et Histiaios étaient théores, Érylos, archonte. »

La lecture est certaine, car il ne manque pas une lettre, tout au plus une barre à un Δ et à un A[1] ; l'interprétation ne prête pas au doute, sauf sur un point : il s'agit du premier mot ΑΔΕ. Nous l'avons assimilé à l'adverbe ὧδε et traduit comme οὕτως. La formule répond au début ordinaire des règlements ou des conventions : ἐπὶ τοῖσδε, κατὰ τάδε, expressions par lesquelles on en annonce les conditions et qui sont suivies d'un impératif, d'un indicatif futur, ou, comme ici, d'un infinitif[2]. La forme ᾅδε est nouvelle, autant que je puis savoir ; mais elle n'a pas lieu de surprendre plus que la forme ᾧδε, car les adverbes à terminaison féminine en α ou η[3] ne le cèdent point aux adverbes à terminaison masculine (τῇδε, ταύτῃ, πῇ, ὅππῃ, ᾗ, ou τᾷδε, ταύτᾳ, πᾷ, ὁπᾷ). Ἄδε est un cas du démonstratif ὅδε[4], tout comme ᾧδε, et l'absence de l'iota adscrit s'explique dans l'un comme dans l'autre.

[1] Dans ὀδελός (l. 4), et Ἱστιαίο (l. 5).

[2] DITTENBERGER, *Sylloge*[3], 631 : κατὰ τάδε προθύεσθαι...

[3] KÜHNER-BLASS, *Ausf. Gramm.*, II, p. 307 δ : adverbes en η et en α pour η, avec ou sans iota adscrit.

[4] Et non de ὅς ἥ, bien que ὅδε se décline comme l'article τοῦ-τῷ-τόν-δε, τάδε. Pour ce qui est de l'iota adscrit, KÜHNER insiste sur la fausseté de l'orthographe ᾧδε, ᾥτε, ᾥπερ, considérant ces adverbes non comme des datifs, mais comme d'anciens ablatifs en ωτ (II, p. 306 c.).

Ἔαδε, aoriste du verbe ἀνδάνω se rencontre dans Hérodote avec le sens de ἔδοξε; la poésie homérique donne la forme sans augment[1]. Je ne crois pas toutefois qu'on puisse attribuer ce sens au mot αδε dans une inscription officielle[2], parce que : 1° la suppression de l'augment, normale en poésie, serait ici incorrecte; 2° ce mot ne rentre pas dans la terminologie politique usuelle; 3° le verbe appelle un complément indirect au datif, nom de la personne qui décide : or Δελφοῖς ne dépend pas de ἄδε = ἔαδε, mais de διδόμεν, les Delphiens intervenant comme bénéficiaires du pélanos et non comme auteurs d'un décret.

Le mot ἴδιος remplace ici celui de ἰδιώτης, acception rare, mais que le genre de l'article τὸν ἴδιον rend absolument certaine. Liddell et Scott en citent un exemple dans Platon[3], et j'ai pensé moi-même en trouver un autre dans le passage suivant d'un des décrets des Labyades : πάντων καὶ Fιδίων καὶ δαμοσίων τὸμ προθύοντα καὶ προμαντευόμενον παρέχεν τὰ γεγραμμένα Λαβυαδαις[4].

Le document n'est pas un décret de la ville de Delphes, puisqu'il y manque la formule de sanction et que l'archonte delphique est nommé en seconde ligne, après les théores de Phasélis. C'est plutôt une convention, un règlement établi d'accord par les deux parties intéressées, l'une qui donne et l'autre qui reçoit, Phasélis et Delphes. En effet, les représentants des deux villes figurent dans l'acte,

[1] Hérodote, VI, 106; Homère, *Il.*, XIII, 748; Hésiode, *Théog.*, 917. Cf. les textes d'auteurs et de lexicographes réunis par Rogers, *Amer. Journal*, 1901, p. 163.

[2] M. Rogers a de même écarté cette interprétation pour une inscription archaïque d'Argos, qui débute ainsi : φαϑματα ⁝ τ αδεν ⁝⁝ hαγνοι et a préféré lire τάδ' ἐν. *Amer. Journal*, 1901, p. 154, 163; cf. *Argive Heræum*, II, p. 333.

[3] Liddell et Scott, *Gr. Diction.*, s. v. ἴδιος = Platon, *Soph.*, 225 b.

[4] *Syll.*², II, 438, 205. Cf. *B. C. H.*, XIX, p. 12 et 40, et les observations de Dittenberger, à la note 84 de son commentaire.

théores pour Phasélis et archonte pour Delphes. Celui-ci tient la seconde place, ne jouant que le rôle de témoin et d'éponyme, pour authentiquer l'acte et le dater, d'après la chronologie locale. Que ce soit l'archonte delphien, cela est d'ailleurs évident; Phasélitain, il aurait, en qualité de magistrat suprême, pris le pas sur les théores de sa ville. L'intervention de l'archonte et le caractère contractuel de l'acte prouvent encore que la pièce n'a pas été apportée toute faite de Phasélis, mais bien qu'elle a été rédigée à Delphes et qu'elle est, par suite, écrite dans le dialecte delphique.

Ces observations, peut-être un peu minutieuses, ont du moins l'avantage de définir la nature du document, d'en déterminer l'origine, d'en indiquer approximativement l'époque; données qui ne sont point à dédaigner, quand on se trouve en face de faits ignorés et de personnages inconnus.

Le nom Ἐρύλος = Ἠρύλος, manque dans l'onomastique de Delphes[1] — je ne l'ai point trouvé non plus en dehors d'elle; — mais il n'y paraîtra point déplacé à côté de Ἦρυς, nom qui a été porté par plusieurs archontes[2]. Son absence des listes éponymiques, qui sont presque complètes pour la période antérieure à l'ère chrétienne, jusqu'à l'année 364 environ, est un indice chronologique. Elle reporte, avec grande vraisemblance, l'archontat de ce personnage jusqu'au début du IV[e] siècle au moins.

L'écriture et l'orthographe, comparées à celles des ins-

[1] Je ne crois pas qu'on doive lire Ἐρύλαος, qui aurait pour génitif Ἐρύλα, ni Ἤρυλλος, qui s'écrit avec deux λ. Ce sont les deux seuls noms, dans le Lexique de Pape, qui aient une ressemblance avec le nôtre.

[2] Pomtow, *Delph. chronol.* (extrait de l'art. Delphoi de Pauly-Wissowa), p. 17, aux années 229, 156, 62 av. J.-C.

criptions delphiques, suggèrent une conclusion semblable. Certaines lettres — et la remarque porte d'autant mieux que l'exécution est soignée — conservent encore des formes anciennes: φ et ο pointés; ε barré de traits obliques, mais à peine inclinés et par exception; μ aux jambages très divergents; ν aux hastes inégales et obliques; ρ à la boucle anguleuse, à la tige très longue; σ aux branches très ouvertes et asymétriques, ou même à trois branches seulement; υ à la haste inclinée, ou en forme de V. La physionomie a quelque chose d'irrégulier et d'antique, mais non pas pourtant de primitif. Les types archaïques de l'inscription rupestre de la phratrie des Labyades A, ▷ ou D, E, Φ, R, les caractères locaux + = ξ et Ψ = χ ont disparu, de même aussi les signes d'aspiration F et H, qui sont courants encore vers 380 dans les décrets de cette même phratrie (archontat de Carpos). D'autre part, les voyelles longues η et ω font défaut; ο remplace toujours ου, au génitif singulier et à l'accusatif pluriel des noms en ος, contrairement à l'usage suivi sous les archontats de Carpos (Labyades), de Cadys (loi relative au taux de l'intérêt), d'Æschylos et de Mnasimarchos (listes de souscriptions pour le temple de Delphes), qui sont, les premiers du début du IV[e] siècle, les deux derniers, exactement de 364 et 363[1].

On remontera donc au delà de l'année 370, sans dépasser toutefois le dernier quart du V[e] siècle. La contribution des Phasélitains est évaluée en drachmes de Delphes; or la frappe autonome de la ville cessa de 448 jusqu'à l'année 421, où la paix de Nicias rendit aux Delphiens leur indépendance. La légende des monnaies del-

[1] *B. C. H.*, 1895, p. 5 et suiv.; 1903, p. 1-41.

phiques, qui avait été primitivement DAΛⒸIKON, devint …ès 421, d'abord AⱭ ou ΔAΛ, puis ensuite ΔEΛ ; nos …ιαὶ δελφίδες semblent en relation avec la forme la plus …ιte[1].

…alecte est celui des inscriptions delphiques anté…au III^e siècle, sans particularité caractéristique et …le pour date. Ὀδελός, τέτορες sont des formes relati…anciennes, cependant elles continuent à alterner [illegible] dans les documents officiels, jusqu'au dernier tiers au moins du IV^e siècle[2]. L'accusatif pluriel en ες au lieu de ας, plus rare, n'a pas cependant la valeur d'un fait exceptionnel et momentané, c'est-à-dire d'une indication chronologique rigoureuse[3].

Phasélis fut en relation avec Delphes, même avant que d'exister, si elle reçut de l'oracle son fondateur. Lakios l'Argien semble, en effet, avoir consulté Apollon, en même temps que son frère Antiphèmos, et avoir reçu du dieu l'ordre de naviguer à l'est, comme son frère à l'ouest[4]. Le pays où il s'établit était, non moins que son pays d'origine, dévôt au culte d'Apollon ; Phasélis y demeura attachée. Au IV^e siècle, nous relevons deux Phasélitains, Damothémis et Ariston, parmi les souscripteurs qui participèrent de leurs deniers à la reconstruction du temple

[1] B. Head, *Hist. Num.*, p. 289 (Delphi) ; Svoronos, *B. C. H.*, 1896, p. 12, 13. — L'adjectif δελφίς désignant des drachmes est tout à fait analogue à celui qui désigne les hectes de Phocée, φωκαΐδες. *Syll.*[2], 586, 42, 44.

[2] Ces formes persistent dans les listes de souscription et les comptes des locations aux environs de l'année 330.

[3] L'accusatif en ες, incorrection assez fréquente dans les textes de l'époque impériale (*Syll.*[2], 633), est une particularité dialectale tout à fait régulière en Achaïe (p. e. Cauer[2], 267, l. 7 et 10). Pour Delphes, cf. l'inscr. rupestre des Labyades, *I. G. A.*, 319. Sur cette forme encore inexpliquée, v. Kühner-Blass, I, p. 419.

[4] Athénée, VII, 297 E, F ; Étienne de Byz., s. v. Γέλα.

de Delphes[1]. Ce document et le nôtre ne sont pas séparés par un très long intervalle; tous deux ont pour objet des contributions en argent, l'un est un état de versements, l'autre une convention de tarif. Il semblerait même qu'ils eussent ensemble quelque rapport.

Les contributions dont l'encaissement est constaté et celles dont le taux est réglé portent également sur des États ou des particuliers; là πόλεις καὶ ἰδιῶται, ici τὸ δαμόσιον et ὁ ἴδιος. Elles sont désignées, d'un côté par deux noms, celui de prémices (ἀπήρξαντο) et celui de deuxième obole (ὀβελοῦ τοῦ δευτέρου), de l'autre par le mot pélanos; or le pélanos est à l'origine une véritable offrande de prémices, et la synonymie des mots πέλανος et ὀβολός est établie par les scholiastes et lexicographes anciens[2]. Le tarif de Phasélis est de 4 oboles delphiques pour les particuliers; or nous voyons, par les états de recettes, que 4 oboles du système éginétique, qui avait cours à Delphes, équivalaient à 1 drachme du système attique, et que pas mal de particuliers versaient précisément une drachme attique en ἀπαρχή. En additionnant les offrandes des deux Phasélitains, on obtient 8 drachmes delphiques, c'est-à-dire la somme d'une contribution publique, 7 dr. 2 ob., et d'une contribution privée, 4 oboles. Parmi les explications pos-

[1] Bourguet, *B. C. H.*, 1903, p. 1-41. Compte de l'archontat d'Aeschylos (364/3), sous la rubrique : Τάδε πόλεις καὶ ἰδιῶται ἐπάρξαντο, col. I, l. 69. Le premier est Damothémis, fils d'Euphanès, avec une souscription de 7 drachmes. Un second doit être Ariston. La nationalité n'est point indiquée; mais, comme elle ne peut manquer, ni être déduite de celle du personnage qui suit, elle doit répéter celle du précédent. — Symboles apolliniens, lyre et dauphin, sur les monnaies de Phasélis. *Gr. Coins Br. Mus.*, pl. XV, 5, 6.

[2] Hésych., s. v. πέδανος; Photius et Suidas, πέλανος = dans Hultsch, *Metrol. Script.*, I, p. 323, 23; 330, 25; 341, 8; II, p. 208, à l'index. Πέλανος..... ὀβολός. Il a la valeur d'une obole. Il en a aussi le poids : Nicandros, *Alexiph.*, 488, πελάνου βάρος; avec la scholie : πέλανος λέγεται.. καὶ ἡ τοῦ ὀβολοῦ ὁλκή.

les de l'énigmatique expression ὀβελοῦ τοῦ δευτέρου, on a ré celle d'une redevance de $^1/_2$ obole par mine ou . Le rapport 1 : 1200 est le taux que l'oracle de s lui-même avait fixé aux Athéniens pour les pré- le la récolte du blé. Le pélanos, que les Laco- ppelaient πέλανορ, est assimilé par Hésychius au τε- [1], et de la double égalité πέλανος = ὀβολός = τετρά- Hultsch croit pouvoir déduire la valeur de la mon- fer des Lacédémoniens, pesant une mine et valant, suivant les époques, une e ou une demi-obole d'ar- gent ; ce qui donne entre ds et la valeur un rapport de 1 : 600 ou de 1 : 1200. Parmi les donateurs de la « deu- xième obole » figurent au premier rang les Lacédémoniens et, avec eux, les Péloponnésiens ; c'est de Lacédémone qu'était partie la proposition de reconstruire à frais com- muns le temple de Delphes et de réglementer les con- tributions [2].

La solution qui prévalut fut que chacun serait libre de donner selon ses moyens et ses convenances ; mais cela n'empêchait point toute règle ni la conclusion d'accords particuliers, en vertu desquels chacun des États disposés à concourir aux frais de la reconstruction déterminait lui-même le tarif normal et minimum des contributions publiques ou privées.

On serait tenté de considérer la convention de Phasélis comme un de ces accords. Toutefois on remarquera que le mot πέλανος n'apparaît jamais dans les listes de sous-

[1] Hésych. : πίλανορ· τὸ τετράχαλκον· Δάκωνες. Cf. Hultsch, *Metrol. Script.*, p. 323, 25 ; *Gr. und röm. Metrol.*, p. 535.

[2] C'est ce qui paraît résulter du récit de Xénophon, le seul et bien insuffisant témoignage littéraire sur le concours financier apporté par les États grecs à l'œuvre du temple d'Apollon.

criptions; qu'il suffirait difficilement à désigner l'une et l'autre espèce de contributions, dont nous avons retrouvé à Delphes les bordereaux; que la coïncidence des rapports 1 : 600, 1 : 1200 n'est pas démontrée, qu'elle est d'ailleurs fortuite et n'autorise par conséquent aucune conclusion solide; que, si le total des deux contributions phasélitaines 8 est égal dans les deux textes, les éléments en diffèrent : 7 + 1 et 7.2 + 0.4, ce qui réduit l'égalité à une fausse apparence; qu'enfin, autant qu'on peut se fier à des indices chronologiques, malheureusement trop vagues, la convention est antérieure à la ruine du temple, qui survint en 373. On abandonnera donc une hypothèse hasardeuse et l'on devra se borner à définir, avec autant d'exactitude qu'il se pourra, la nature du pélanos.

La forme qu'il prend à Delphes est le dernier terme d'une évolution par laquelle une contribution en argent se substitua à une redevance en nature, un droit fixe à des prémices.

La signification la plus usuelle, ou pour mieux dire la seule usuelle du mot, la signification classique, est celle de gâteau[1]. On appelle πέλανος une pâte, plus ou moins liquide, dans laquelle entrent le miel, l'huile et, comme élément principal, la fleur de farine[2]. M. Stengel a réuni et fort ingénieusement commenté tout ce que nous possédons d'informations sur ces gâteaux; il en a étudié la composition, la forme, l'usage, si soigneusement qu'il a tout dit.

[1] Hésych. : πέλανος· πόπανον - πέμματα εἰς θυσίας ἐπίτηδεια; cf. les sch. d'Aristophane, *Nuées*, 985; d'Apollonius de Rhodes, IV, 712; d'Euripide, *Or.*, 220; etc.

[2] Voir Liddell et Scott, s. v.; Hermann, *Gottesdienstl. Alt.*, § 25, 12-14, p. 145; I. Müller, *Handb. Kultusalterth.*, § 61, p. 89 (Stengel); Stengel, *Hermes*, XXIX, p. 281; XXXI, p. 477.

Il ne semble pas toutefois que ce soit là le sens premier et primitif de πέλανος : comme la matière dont sont faits les gâteaux existe avant ceux-ci, πέλανος a signifié « fleur de farine » avant de signifier « gâteau de fleur de farine ». Si le flan de pâte est offert aux dieux comme prémice de la fournée, on avait commencé par prélever, sur l'aire ou sous la meule, les prémices du battage ou de la mouture, le grain ou la farine choisie[1] : c'est cela que désignait le pélanos. On ne voit pas, dans les textes dont nous disposons, quelle était la quantité prélevée, ni si cette quantité était réglée[2].

D'ailleurs l'idée de prémices qui était d'abord contenue dans le mot pélanos et qui peut impliquer un rapport déterminé entre la récolte et l'offrande, s'effaça peu à peu ou fut transposée. Le gâteau cessa d'être considéré dans son rapport avec le grain ou la farine. Consacré ou, comme l'on disait dans la langue liturgique, sacrifié[3] avant l'accomplissement de certains actes religieux (sacrifices, prières adressées à un dieu, consultation d'un oracle), dont il était comme le prélude, la préparation, l'offrande préalable, le pélanos devint comme les prémices

[1] Harpocration cite un texte qui établit la synonymie de πέλανος et ἄλφιτα ; il dit encore que le pélanos est fait ἐκ τοῦ ἀφαιρεθέντος σίτου ἐκ τῆς ἄλω. Sur les quantités de froment et d'argent que les Athéniens, leurs colons et leurs alliés consacraient aux déesses éleusiniennes, en prémices de leurs récoltes, une part est réservée pour le pélanos (*Sylloge*[2], 587, 280, 285).

[2] Le pélanos est avec les prémices dans le rapport 16 : 200 pour l'orge, de 10 : 480 pour le froment, soit environ $^1/_{60}$ d'une part et $^1/_{48}$ de l'autre.

[3] Schol. Eurip., *Or.*, 220 : πέλανος· κυρίως τὸ λεπτὸν πέμμα ᾧ χρῶνται πρὸς τὰς θυσίας. — Hésych. : πέμματα εἰς θυσίας ἐπιτήδεια. — Platon, *Lois*, 782 c : πέλανοι.... καὶ τοιαῦτα ἄλλα ἁγνὰ θύματα. Le pélanos rentre dans la catégorie des sacrifices purs de sang et de vin (νηφάλιος). De là les expressions καταγίζειν, καθοσιοῦσθαι, θῦσαι πέλανον. — Cf. pour le πόπανον, qui diffère très peu du πέλανος, *Syll.*[2], 631 : κατὰ τάδε προθύεσθαι ... πόπανα....

du sacrifice, du culte[1]. L'évolution fut la même pour les substantifs ἀπαρχή ou ἐπαρχή, les verbes ἀπάρχεσθαι, ἐπάρχεσθαι ou κατάρχεσθαι : on part des prémices offerts en nature, on arrive à un sacrifice préliminaire et préparatoire[2].

Le dieu qui recevait des offrandes en nature, des prémices, pouvait trouver son avantage à les vendre et à les convertir en espèces[3]; nous avons des exemples de tels actes d'administration. De son côté, le donateur pouvait aimer mieux payer le prix du pélanos que de le fabriquer et le fournir lui-même. Il s'acquittait alors au moyen d'une somme laissée à son appréciation ou déterminée par un tarif. Ainsi le pélanos (l'aparché subit la même évolution) changea non plus de sens, mais de nature. Il devint une redevance préliminaire, un droit que l'on payait avant certains actes, pour en obtenir l'accomplissement, comme la condition et le prix de ces actes[4].

C'est ainsi que le définissent, en termes identiques et

[1] *Syll.*², 631 : κατὰ τάδε προθύεσθαι· Μαλεάτηι πόπανα τρία ..... et le commentaire de Dittenberger : « priusquam Aesculapio res divina fiat, placentae offerendae sunt diis συννάοις ». Cf. Ἐφ. ἀρχ., 1885, p. 65, l. 29.

[2] *Syll.*², 565, 3 : μὴ ἐξεῖναι κατάρχεσθαι εἰς τὸ Ἡρακῖον ξένωι μηδενί, où κατάρχεσθαι répond exactement à θύειν ; cf. Hérodote, IV, 81. — *Syll.*², 306, l. 65 : καταρχίστων ποταγορεύοντες τὰν θυσίαν Ἀττάλεια. — Hésych. : θεομορία ἀπαρχή, θυσία — θεοῦ μοῖρα, θεῷ γέρας.

[3] Les administrateurs du trésor éleusinien vendent le blé et l'orge des prémices, *Syll.*², 587, 281, 285, 287. — Le pélanos évalué en drachmes, *ibid.*, l. 291 ; et peut-être *Syll.*², 628, col. II, l. 1, si l'on admet la restitution, douteuse, de Dittenberger. Évaluation analogue de l'ἀπαρχή à Magnésie du Méandre, *Syll.*², 257, 260 ; à Tomi, *ibid.*, 529. Cf. une ἀπαρχή en argent monnayé, *Syll.*³, 586, l. 69 : ἀπήρξατο χρυσᾶς...

[4] Quelques textes relatifs à l'ἀπαρχή s'expriment avec une particulière précision. *Syll.*³, 629 : τοὺς θύοντας ἀπάρχεσθαι εἰς τὸν θησαυρόν (à Olbia). — *ibid.*, 589 : ἐπαρχὴν δὲ διδοῦν τόμ μέλλοντα θεραπεύεσθαι ὑπὸ τοῦ θεοῦ μὴ ἔλαττον ἢ ἐννεοβόλου δοκίμου ἀργυρίου καὶ ἐμβάλλειν εἰς τὸν θησαυρόν (dans le sanctuaire d'Amphiaraos à Oropos). Le chiffre est en surcharge, extrêmement serré ; d'où M. Wilamowitz a conclu qu'il a remplacé le mot δραχμή, quand le tarif, qui était d'abord d'une drachme, fut augmenté de moitié.

après une source commune, Hésychius, Suidas et Pho-
s : πέλανος . . . . . καὶ ὁ τῷ μάντει διδόμενος μισθός, ὀβολός[1]. C'est
i qu'il apparaît, avec toute la clarté de l'évidence et
l'autorité d'un document officiel, dans deux ins-
ns d'Amorgos. Là, le pélanos est un droit de
ne, qui est payé par tous ceux qui sacrifient à
a Itonia; il est remis à la prêtresse, il est la pro-
la déesse; il doit être employé sur le champ en
térêt: les revenus du fonds du pélanos sont af-
tés à des sacrifices, à des uets sacrés, à l'entretien
du sanctuaire[2].

On ne peut trouver un commentaire plus topique et plus net de la convention des Phasélitains. La redevance, fixée à 7 dr. 2 oboles pour l'État, à 4 oboles pour les particuliers est, comme le pélanos d'Amorgos, un droit auquel sont soumis ceux qui sacrifient, consultent, ont recours au ministère des prêtres et des devins, ou ceux qui, en leur qualité d'étrangers, doivent se faire assister dans les actes religieux par un procureur.

Les gâteaux sacrés que l'on appelait πέλανοι n'étaient point destinés aux prêtres, ni distribués, comme mets sacrés, aux fidèles, ils étaient sacrifiés aux dieux; de même le pélanos-droit ne rentre point dans les honoraires (γέρα) des prêtres, il appartient à la divinité, il tombe dans la caisse sacrée. Par analogie avec l'éparché-droit, on peut

[1] Cf. p. 630, note 2.

[2] *Syll.*[2], 645, l. 11-12 : ἐπὰν δὲ τελετὴν ποιῇ ἡ ἱερεια, ὁ πέλανος ὁ διδόμενος ὑπὸ τῶν τεθυμένων ἱερός ἔστω. Ἔστω δὲ ὁ πέλανος ἑκάστου δραχμὴ, καὶ ἐγδανεισθήτω παραχρῆμα· τὸν δὲ τόκον λογευέτωσαν καὶ τοῦτον οἱ ἐπιμήνιοι καὶ καθεστιάτωσαν· τὰ δὲ ἄλλα ἔστω τῆς ἱερείας κατὰ τὰ ἔθιμα. — *Ibid.*, 644, l. 11 : τοὺς μὲν τόκους τοὺς γινομένους αὐτῶι ἀπὸ τοῦ ὑπάρχοντος πελάνου τῆι θεῶι, ἀφ' ὧμ πρότερον ἡ θυσία συνετελεῖτο ἐπισθοὺς τῶι κοινῶι τῶν ἱερουργῶν εἰς κατασκευὴν τοῦ τεμένους.

supposer qu'il était versé dans un tronc ou θησαυρός, acquitté entre les mains des prêtres, ou de receveurs spéciaux, payé soit en monnaie delphique, soit, au cours, dans la monnaie du pays du donateur. Dans les comptes des temples, les recettes se composent d'argent ou d'or de provenances variées[1]; tel est le cas des états dressés par les ἀργυρολογέοντες de Delphes, comptables de l'aparché, et qui auraient bien pu encaisser aussi le pélanos[2].

Comme à Amorgos, les recettes du pélanos, affectées à des fins religieuses, pouvaient servir à l'entretien ou à la construction des édifices. Il eût été naturel, au IV^e^ siècle, de les employer aux travaux du temple, de les faire entrer dans la caisse des naopes, qui remplissaient d'ailleurs les fonctions de receveurs de l'aparché, ἀργυρολογέοντες.

On revient ainsi à l'hypothèse, qui s'était présentée à nous, d'une relation entre le πέλανος et l'ἀπαρχή, entre la convention des Phasélitains et les bordereaux de Delphes.

J'ai ci-dessus remarqué que le sens des deux mots, presque homonymes à l'origine, avait évolué de même; que le retour fréquent de chiffres semblables, sous la rubrique ἀπήρξαντο, paraissait supposer un tarif; que l'égalité des entrées inscrites dans ce chapitre avec le pélanos privé des Phasélitains[3] indiquait une certaine ressemblance entre les unes et l'autre. La formule ἀπήρξαντο est assez large pour couvrir et comprendre les versements du πέλανος, sans

[1] Le fait est général; il s'observe surtout dans les temples d'un caractère international (Delphes, Délos).

[2] J'y relève de l'argent attique (le plus abondant), corinthien, phocéen, des statères d'or d'Abydos, etc. Le change est généralement indiqué pour la monnaie attique.

[3] Contributions de 1 drachme attique, soit, au cours, 4 oboles éginétiques, versées par des Athéniens, des habitants de Céos, Andros, Nisyros. Ce cours est indiqué à plusieurs reprises (*B. C. H.*, 1903, p. 1-41, inscr. A, col. I, l. 57-63; II, l. 23-25, etc.).

que celui-ci soit plus expressément et nominativement désigné, à côté de l'offrande des véritables prémices, comme celles des moissons d'Apollonie. Le mot de πέλανος, moins compréhensif, eût moins convenu dans un intitulé général ; il y peut donc manquer.

Il n'est d'ailleurs point nécessaire, pour que la convention de Phasélis ait profité aux naopes, chargés de reconstruire le temple, qu'elle ait été conclue après 373, ni avec eux, ni en vue des travaux qu'ils surveillaient ; il suffit, de quelque époque qu'elle date, que les revenus de cette sorte aient été appliqués alors à cet usage. Les Delphiens et les étrangers qui fréquentaient le sanctuaire d'Apollon avaient dû régler par de semblables accords leurs relations cultuelles : la convention de Phasélis est le spécimen de beaucoup d'autres sans doute, conclues en divers temps et multipliées vraisemblablement à l'époque où le besoin d'argent d'une part et un mouvement de piété de l'autre portèrent les Delphiens à désirer et les Grecs à consentir des obligations pécuniaires. Le pélanos aurait été ainsi l'une des ressources qui, petitement mais avec continuité, alimentaient la caisse des naopes.

TH. HOMOLLE.

ΑΝΕΚΔΟΤΑ ΑΠΑΝΘΙΣΜΑΤΑ ΔΙΟΓΕΝΟΥΣ ΤΟΥ ΛΑΕΡΤΙΟΥ

Ὁ κῶδεξ 90 τῆς ἐν Ἁγίῳ Ὄρει μονῆς Διονυσίου, γεγραμμένος ἐπὶ περγαμηνῆς τὸν δέκατον τρίτον αἰῶνα, περιλαμβάνει ἀπανθίσματα ἐκ τῆς συγγραφῆς τοῦ Ἡροδότου, τῶν βίων τοῦ Πλουτάρχου καὶ τοῦ Διογένους Λαερτίου.[1] Καὶ περὶ μὲν τῶν Πλουταρχείων ἀπανθισμάτων ἐπραγματεύθην ἤδη τῷ 1888,[2] ἐπ' ἐσχάτων δὲ καὶ περὶ τῶν Ἡροδοτείων.[3] Ἐπειδὴ δέ, καθ' ἃ ἐπειράθην ναἀποδείξω τὸν λόγον ποιούμενος περὶ τῶν ἐκ τοῦ Πλουτάρχου ἀπανθισμάτων, ὁ κῶδιξ τῆς μονῆς Διονυσίου εἶνε, καθ' ἃ ὑπολαμβάνω, ἀπόγραφον ἀρχαιοτέρου χειρογράφου ἀνερχομένου εἰς τὸν δέκατον αἰῶνα, ἐν ᾧ εἶχον ἀπανθισθῆ ὁ Ἡρόδοτος, ὁ Πλούταρχος καὶ ὁ Διογένης Λαέρτιος ἐν ταῖς ἡμέραις Κωνσταντίνου τοῦ Πορφυρογεννήτου, οὐκ ἀνάξιον λόγου κρίνω νὰ εἴπω ἐνταῦθά τινα ὀλίγα καὶ περὶ τῶν ἀπανθισμάτων τοῦ Διογένους, ἀναβάλλων εἰς ἄλλοτε τὸν μακρότερον περὶ αὐτῶν λόγον.

Τὰ περὶ ὧν ὁ λόγος ἀπανθίσματα περιλαμβάνονται ἐν φ. 195β—248β τοῦ κώδικος, καὶ ἐπιγράφονται « Διογένους Λαερτίου ἐκ τοῦ τῶν φιλοσόφων βίου ». Ἀλλὰ μεταξὺ τούτων μόνα τὰ μέχρι τοῦ φ. 238β εἶνε εἰλημμένα

[1] Spyr. P. Lambros, *Catalogue of the greek manuscripts on Mount Athos*, Cambridge. 1895, Τόμ. Α', σ. 328 κ. ἑ.

[2] Πλουτάρχεια ἀπανθίσματα ἐν Ἁγιορειτικῷ κώδικι τῆς μονῆς Διονυσίου (Τὰ κατὰ τὴν πεντηκονταετηρίδα ἀπὸ τῆς ἱδρύσεως τοῦ Ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου. Ἐν Ἀθήναις. 1888 σ. 315 κ. ἑ., καὶ ἐν ἰδίῳ τεύχει).

[3] Ἡροδότεια ἀπανθίσματα ἐν Ἁγιορειτικῷ κώδικι τῆς μονῆς Διονυσίου (Νέος Ἑλληνομνήμων. Τόμ. Β' (1905) σ. 1 κ. ἑ.).

πράγματι ἐκ τοῦ Διογένους Λαερτίου, τὰ δὲ κατόπιν, καίπερ μὴ φέροντα ἰδίαν ἐπιγραφὴν καὶ ἐγκαταμεμιγμένα μετὰ τῶν τοῦ Διογένους ἐν τέλει αὐτῶν, εἶνε ἀπανθίσματα ἐξ ἄλλων συγγραφῶν, ἐκ τῶν Ἠθικῶν τοῦ Πλουτάρχου, τῆς Ποικίλης Ἱστορίας τοῦ Αἰλιανοῦ καὶ ἄλλων. Καὶ ἄρχονται μὲν ταλλότρια ταῦτα ὧδε· [[Δ]ιονύσιος ὁ τύραννος κιθαρῳδοῦ εὐδοκιμοῦντος μισθὸν ἐπηγγείλατο· ὡς δὲ ἀπήτει εἶπεν Ὡς σύ ἐμέ, οὕτω κἀγὼ φωνῇ σε εὔφρανα.[1] Τελευτῶσι δὲ ὧδε· Εὐδαμίδας ἀκούσας φιλοσόφου διαλεχθέντος, ὅτι μόνος ἀγαθὸς στρατηγὸς ὁ σοφός ἐστιν, Ὁ μὲν λόγος, ἔφη, θαυμαστὸς, ὁ δὲ λέγων οὐ περισεσάλπισται[2].

Τὰ δὲ ἀποσπάσματα τοῦ Διογένους Λαερτίου αὐτὰ ἄρχονται μὲν ἀπὸ τοῦ βίου τοῦ Θαλοῦ, προχωροῦσι δὲ κατὰ τὴν παρὰ τῷ Διογένει τάξιν μόνον μέχρι τοῦ ἑνάτου βιβλίου ἐν τοῖς περὶ Ἀναξάρχου. Οὐδὲ λείπουσι μόνον οἱ λοιποὶ βίοι τοῦ ἑνάτου βιβλίου καὶ πάντες οἱ τοῦ δεκάτου, ἀλλὰ καὶ ἐκ τῶν ἐννέα πρώτων βιβλίων δὲν εἶνε ἀπηνθισμένοι πάντες οἱ βίοι, ἀλλὰ λείπουσι πολλοὶ αὐτῶν. Οἱ δὲ βίοι, ὧν ἀπανθίσματα περιλαμβάνει ὁ κῶδιξ, εἶνε οἱ ἑξῆς·

Βιβλίον Α′. Θαλῆς, Σόλων, Χείλων, Πιττακὸς, Βίας, Κλεόβουλος, Περίανδρος, Ἀνάχαρσις, Μύσων, οὗ τὰπανθίσματα προσήρτηνται ἐν τέλει τῶν ἐκ τοῦ Ἀναχάρσιδος, Φερεκύδης.

Βιβλίον Β′. Ἀναξίμανδρος, Ἀναξαγόρας, Σωκράτης, Ξενοφῶν ἐν ἐπιμέτρῳ τῶν τοῦ Σωκράτους, Ἀρίστιππος, Στίλπων.

Βιβλίον Γ′. Πλάτων.

Βιβλίον Δ′. Σπεύσιππος, Ξενοκράτης, Ἀρκεσίλαος, Βίων, Καρνεάδης.

Βιβλίον Ε′. Ἀριστοτέλης, Θεόφραστος.

Βιβλίον ϛ′. Ἀντισθένης, Διογένης, Μητροκλῆς, Ἱππαρχία, Μένιππος.

Βιβλίον Ζ′. Ζήνων.

Βιβλίον Η′. Πυθαγόρας, Ἐμπεδοκλῆς.

[1] Πλουτάρχου περὶ τῆς Ἀλεξάνδρου τύχης ἢ ἀρετῆς, Β′ 1 (333 D). Πρβλ. Περὶ τοῦ ἀκούειν 7 (41 E).

[2] Πλουτάρχου Ἀποφθέγματα βασιλέων καὶ στρατηγῶν. Εὐδαιμονίδου (192 B).

Βιβλίον Θ′. Ἡράκλειτος, Δημόκριτος, Ἀναξαρχος.

Κατὰ ταῦτα λείπουσιν ἐκ τῶν ἀπανθισμάτων οἱ ἑξῆς βίοι·

Βιβλίον Α′. Ἐπιμενίδης.

Βιβλίον Β′. Ἀναξιμένης, Ἀρχέλαος, Αἰσχίνης, Φαίδων, Εὐκλείδης, Διόδωρος, Κρίτων, Σίμων, Γλαύκων, Σιμμίας, Κέβης, Μενέδημος.

Βιβλίον Δ′. Πολέμων, Κράτης, Κράντωρ, Λακύδης, Κλειτόμαχος.

Βιβλίον Ε′. Στράτων, Λύκων.

Βιβλίον ϛ′. Μόνιμος, Ὀνησίκριτος, Κράτης, Μενέδημος.

Βιβλίον Ζ′. Ἀρίστων, Ἥριλλος, Διονύσιος, Κλεάνθης, Σφαῖρος, Χρύσιππος.

Βιβλίον Η′. Ἐπίχαρμος, Ἀρχύτας, Ἀλκμαίων, Ἵππασος, Φιλόλαος, Εὔδοξος.

Βιβλίον Θ′. Ξενοφάνης, Παρμενίδης, Μέλισσος, Ζήνων, Λεύκιππος, Πρωταγόρας, Διογένης Ἀπολλωνιάτης, Πύρρων, Τίμων.

Βιβλίον Ι′. Πάντες οἱ βίοι.

Εὐθὺς δ' ἐξ ἀρχῆς παρατηρητέον, ὅτι ἐξαιρέτως βραχέα εἶνε τἀπανθίσματα ἐκ τῶν ἄλλως μακρῶν, ἐνίων δὲ καὶ μακροτάτων παρὰ τῷ Διογένει βίων τοῦ Πλάτωνος, Ἡρακλείδου, Διογένους, Ζήνωνος, Πυθαγόρου, Ἡρακλείτου καὶ Δημοκρίτου.

Ἀκολουθεῖ δ' ὁ ἀπανθιστὴς ἐν ἑκάστῳ βίῳ τὴν σειρὰν καθ' ἣν τὰ ὑπ' αὐτοῦ ἀπανθιζόμενα εὑρίσκονται παρὰ τῷ Διογένει Λαερτίῳ. Συνήθως δ' ἐπιτομεύει ὁ συλλογεὺς τἀπανθιζόμενα, σπανίως δὲ μόνον παραθέτει αὐτὰ αὐτότατα ὡς ἔχουσι. Παρατίθενται δ' ἐν τῷ κώδικι τἀποσπάσματα ἐξ ἑκάστου βίου ἑξῆς, ἐνιαχοῦ μόνον χωριζόμενα εἰς νέας παραγράφους. Ἕκαστος δὲ βίος διακρίνεται ἀπὸ τοῦ προηγουμένου, γραφομένου ἐρυθροῦ τοῦ πρώτου κεφαλαίου γράμματος τῆς ἀρκτικῆς λέξεως, ἀλλ' ἄνευ ἰδίας ἐπιγραφῆς. Μόνον δὲ τὰ ἐκ τῶν βίων τοῦ Μύσωνος καὶ τοῦ Ξενοφῶνιος ἀπανθίσματα οὐδαμῶς διαστέλλονται ἀπὸ τῶν προηγουμένων βίων, ἐκείνων μὲν ἑπομένων ἀμέσως ἄνευ διακρίσεως εἰς τὰ ἐκ τοῦ Ἀναχάρσιδος, τούτων δὲ εἰς τὰ ἐκ τοῦ βίου τοῦ Σωκράτους, καθ' ἃ ἐσημείωσα ἤδη ἀνωτέρω.

Παρέχω δ' ἐνταῦθα ὡς δεῖγμα τοῦ ὅλου πρῶτον τὴν ἀρχήν, περιλαμβάνου-

σαν τὰ ἐκ τῶν βίων τοῦ Θαλοῦ καὶ τοῦ Σόλωνος ἀποσπάσματα. Παραθέτω δ' ἀπέναντι τὸ ἀντίστοιχον κείμενον κατὰ τὴν παρ' ἐμοὶ πρόχειρον στερεότυπον ἔκδοσιν τοῦ Tauchnitz τοῦ 1884, παραπέμπων εἰς τὰς ὑποσελιδίους σημειώσεις τὰς ἁμαρτάδας τοῦ κώδικος. Ἐχώρισα δ' ἐν τοῖς κατωτέρω παρατιθεμένοις χωρίοις τῶν ἀπανθισμάτων εἰς ἰδίας παραγράφους τὰ ἐξ ἄλλων χωρίων τοῦ Διογένους ἐν τῷ αὐτῷ βίῳ παραλαμβανόμενα ὑπὸ τοῦ ἀπανθιστοῦ, τὰς δὲ αὐτοῦ τούτου χωριστὰς παραγράφους ἐδήλωσα θεὶς ἐν ἀρχῇ αὐτῶν τὸ σημεῖον §.

Κῶδιξ Διονυσίου.	Ἔκδοσις Tauchnitz.
§ Θαλῆς δοκεῖ πρῶτος ἀστρολογῆσαι καὶ ἡλιακὰς ἐκλείψεις καὶ τροπὰς προειπεῖν.	(II, 23). Δοκεῖ δὲ κατά τινας πρῶτος ἀστρολογῆσαι, καὶ ἡλιακὰς ἐκλείψεις καὶ τροπὰς προειπεῖν.
Ἔνιοι δὲ πρῶτον αὐτὸν φασ ν εἰπεῖν ἀθανάτους [τὰς ψυχάς].	(III, 24). Ἔνιοι δὲ καὶ αὐτὸν πρῶτον εἰπεῖν φασιν ἀθανάτους τὰς ψυχάς.
Καὶ τοῦ τοῦ ἡλίου μεγέθους τὸ σεληναῖον ἑπτακοσιοστὸν καὶ εἰκοστὸν μέρος ἀπεφήνατο.	(III, 24) καὶ πρῶτος τὸ τοῦ ἡλίου μέγεθος τοῦ σεληναίου ἑπτακοσιοστὸν καὶ εἰκοστὸν ἀπεφήνατο, κατά τινας.
Ἀρχὴν δὲ τῶν πάντων ὕδωρ ὑπεστήσατο	(Πλουτάρχου Ἀποσπάσματα ἐκδ. Dübner, σ. 15, 19). Θάλητα πρῶτον πάντων φησὶν ἀρχὴν τῶν ὅλων ὑποστήσασθαι τὸ ὕδωρ· ἐξ αὐτοῦ γὰρ εἶναι τὰ πάντα καὶ εἰς αὐτὸ χωρεῖν.
καὶ τὸν κόσμον ἔμψυχον καὶ δαιμόνων πλήρη.	(Στοβαίου Ἐκλογαί I, 56). Τὸ δὲ πᾶν ἔμψυχον ἅμα καὶ δαιμόνων πλῆρες.
Τοῦτον φασὶ καὶ τὰς πυραμίδας ἐκμετρῆσαι, παρατηρή-	(Πλουτάρχου Τῶν ἑπτὰ σοφῶν

1. Θαλλῆς 5. Αἱ λέξεις τὰς ψυχὰς λείπουσιν ἐν τῷ κώδικι. 11. ἀρχὴ

σαντα ἐκ τῆς σκιᾶς ὅτι ἡμῖν ἰσομεγέθεις εἰσίν.

§ Ἀναγκαζούσης δὲ τῆς μητρὸς αὐτὸν γῆμαι, ἔλεγεν αὐτὸς Οὐδέπω καιρός. Εἶτα, ὡς παρήβησεν, ἐγκειμένης, εἶπεν Οὐκέτι καιρός.

§ Ἀποφθέγματα δ' αὐτοῦ ταῦτα· Πρεσβύτατον τῶν ὄντων θεός· ἀγέννητον γάρ. Κάλλιστον κόσμος· ποίημα γὰρ θεοῦ. Μέγιστον τόπος· ἅπαντα γὰρ χωρεῖ. Τάχιστον νοῦς· διὰ παντὸς γὰρ τρέχει. Ἰσχυρότατον ἀνάγκη. κρατεῖ γὰρ πάντων. Σοφώτατον χρόνος· ἀνευρίσκει γὰρ πάντα. Οὐδὲν ὁ θάνατος διαφέρει τοῦ ζῆν. Σὺ οὖν, ἔφη τις, διὰ τί οὐκ ἀποθνήσκεις; Ὅτι οὐδέν, ἔφη, διαφέρει.

§ Αὖθις δὲ ἐρωτηθεὶς ὑπ' ἄλλου, εἰ λάθοι θεὸν ἄνθρωπος, Ἀλλ' οὐδὲ διανοούμενος, ἔφη.

Πρὸς δὲ μοιχὸν ἐρόμενον εἰ ὀμόσει μὴ μεμοιχευκέναι, Οὐ χεῖρον, ἔφη, μοιχείας ἐπιορκία.

§ Ἐρωτηθεὶς δέ, τί δύσκολον, τὸ ἑαυτοῦ γνῶναι· τί δ' εὔκολον, τὸ ἄλλῳ ὑποθέσθαι· τί ἥδιστον, τὸ ἐπιτυγχάνειν· τί θεῖον, τὸ

συμπόσιον 2. σ. 147 A). Καὶ τῆς πυραμίδος τὴν μέτρησιν ὑπερφυῶς ἠγάπησεν.... ὧν ἡ σκιὰ πρὸς τὴν σκιὰν λόγον εἶχε....

(IV, 26). Καὶ λέγουσιν, ὅτι τῆς μητρὸς ἀναγκαζούσης αὐτὸν γῆμαι, Νὴ Δία, ἔλεγεν, οὐδέπω καιρός. Εἶτα, ἐπειδὴ παρήβησεν, ἐγκειμένης, εἰπεῖν Οὐκέτι καιρός.

(IX, 35). Φέρεται δὲ ἀποφθέγματα αὐτοῦ τάδε· Πρεσβύτατον τῶν ὄντων, θεός· ἀγέννητον γάρ. Κάλλιστον, κόσμος· ποίημα γὰρ θεοῦ. Μέγιστον, τόπος· ἅπαντα γὰρ χωρεῖ. Τάχιστον, νοῦς· διὰ παντὸς γὰρ τρέχει. Ἰσχυρότατον, ἀνάγκη· κρατεῖ γὰρ πάντων. Σοφώτατον, χρόνος· ἀνευρίσκει γὰρ πάντα. Οὐδὲν ἔφη τὸν θάνατον διαφέρειν τοῦ ζῆν. Σὺ οὖν, ἔφη τις, διὰ τί οὐκ ἀποθνήσκεις; v. 647 Ὅτι, ἔφη, οὐδὲν διαφέρει.

(IX, 35). Ἠρώτησέ τις αὐτὸν, εἰ λήθοι θεοὺς ἄνθρωπος ἀδικῶν. Ἀλλ' οὐδὲ διανοούμενος, ἔφη.

(IX, 36). Πρὸς τὸν μοιχὸν, ἐρόμενον εἰ ὀμόσει μὴ μεμοιχευκέναι, Οὐ χεῖρον, ἔφη, μοιχείας ἐπιορκία.

(IX, 36). Ἐρωτηθεὶς, τί δύσκολον; ἔφη, τὸ ἑαυτὸν γνῶναι· τί δὲ εὔκολον; τὸ ἄλλῳ ὑποτίθεσθαι. Τί ἥδιστον; τὸ ἐπιτυγχάνειν. Τί

21. διατί.

μητε ἣν ἔχον μήτε τελευ-
ν ὑσκολον εἴη τεθεαμέ-
ντα τύραννον.

δ' ἔλεγεν Οὓς ἂν ἐρά-
νέγκῃς τοῖς γονεῦσι,
ὺς προσδέχου παρὰ
ν.

τὴν σεισάχθειαν εἰς-
τὸ
λύτρωσις σωμάτων. Καί γὰ
ἐπὶ σώμασιν ἐδανείζοντο,
πολλοὶ δι' ἀπορίαν ἐδή
Καί τιστν ὀφείλουσιν τά-
λαντα τοῖς γονεῦσιν αὐτοῦ. πρῶ-
τος συνεχώρησε.

Τοῦτον Κροῖσος ἐς Σάρδεις ἥκοντα ἀσμένως ἐδέξατο. Καὶ ποτε κοσμήσας ἑαυτὸν παντοδαπῶς καὶ καθίσας εἰς θρόνον, ἤρετο Σόλωνα, εἴ τι θεάμα κάλλιον τεθέαται. Ὁ δὲ Ἀλεκτρυόνας, φησί, καὶ ταὼς καὶ φασιανούς· φυσικῷ γὰρ ἄνθει κεκόσμηνται.

§ Ἐκεῖθεν δὲ ἀπαλλαγεὶς ἐς Κιλικίαν, πόλιν συνῴκισε, ἣν ἀφ' ἑαυτοῦ Σόλους ἐκάλεσε, καὶ ὀλίγους Ἀθηναίων ἐγκατῴκισε· τῷ δὲ χρόνῳ τῆς πατρίου φωνῆς ἀποξενωθέντες σολοικίζειν ἐλέγοντο.

τὸ θεῖον; τὸ μήτε ἀρχὴν ἔχον, μήτε τελευτήν. Τί δύσκολον εἴη τεθεαμένος, γέροντα, ἔφη, τύραννον.

(I, 45). Σόλων Ἐξηκεστίδου Ἀθηναῖος, πρῶτον μὲν τὴν σεισάχθειαν εἰσηγήσατο Ἀθηναίοις. ἦν δὲ ἦν λύτρωσις σωμάτων τε καὶ κτημάτων Καὶ γὰρ ἐπὶ σώμασιν ἐδανείζοντο, καὶ πολλοὶ δι' ἀπορίαν ἐδήτευον. Ἐπτὰ δὲ ταλάντων ὀφειλομένων αὐτῷ πατρῴων, συνεχώρησε πρῶτος, καὶ τοὺς λοιποὺς τὸ ὅμοιον προὔτρεψε πράξαι.

(IV, 50-51). Καὶ πρὸς Κροῖσον ἦλθεν... Φασὶ δέ τινες, ὅτι κοσμήσας ἑαυτὸν ὁ Κροῖσος παντοδαπῶς, καὶ καθίσας εἰς τὸν θρόνον, ἤρετο αὐτὸν, εἴ τι θέαμα κάλλιον τεθέαται; Ὁ δέ, ἀλεκτρυόνας, εἶπε, φασιανοὺς καὶ ταώς· φυσικῷ γὰρ ἄνθει κεκόσμηνται, καὶ μυρίῳ καλλίονι.

(III, 51). Ἐκεῖθεν δὲ ἀπαλλαγείς, ἐγένετο ἐν Κιλικίᾳ, καὶ πόλιν ᾤκισεν, ἣν ἀπ' αὐτοῦ Σόλους ἐκάλεσεν. Ὀλίγους δὲ τῶν Ἀθηναίων ἐγκατῴκισεν, οἳ τῷ χρόνῳ τὴν φωνὴν ἀποξενωθέντες σολοικίζειν ἐλέχθησαν.

Πεισίστρατον δὲ τὸν συγγενῆ αἰσθόμενος τυραννήσοντα, διάξας εἴς τινα ἐκκλησίαν μετὰ ξίφους καὶ δόρατος, προεῖπε τὴν ἐπίθεσιν, καὶ βοηθεῖν ἕτοιμος ἔλεγε τῶν μὲν ⟨γὰρ⟩ ἀνδρειότερος, τῶν δὲ σοφώτερος εἶναι, σοφώτερος μὲν τῶν τὴν ἀπάτην μὴ συνιέντων, ἀνδρειότερος δὲ τῶν ἐπισταμένων μέν, διὰ δὲ δειλίαν ἡσυχαζόντων. Καὶ τῆς βουλῆς εἰπούσης, ὅτι μαίνεται· ἦσαν γάρ τινες ἠρημένοι τὰ Πεισίστρατου·

(III, 49). Ὃ δὲ οὐχ εἵλετο, ἀλλὰ καὶ Πεισίστρατον τὸν συγγενῆ, καθά φησι Σωσικράτης, προαισθόμενος, τὸ ἐφ' ἑαυτῷ διεκώλυσεν. Ἧξας γὰρ εἴς τινα ἐκκλησίαν μετὰ θώρακος καὶ ἀσπίδος, προεῖπεν αὐτοῖς τὴν ἐπίθεσιν τοῦ Πεισιστράτου· καὶ οὐ μόνον, ἀλλὰ καὶ βοηθεῖν ἕτοιμος εἶναι, λέγων ταῦτα· Ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τῶν μὲν σοφώτερος. τῶν δὲ ἀνδρειότερός εἰμι· σοφώτερος μὲν τῶν τὴν ἀπάτην Πεισιστράτου μὴ συνιέντων, ἀνδρειότερος δὲ τῶν ἐπισταμένων μέν, διὰ δέος δὲ σιωπώντων. Καὶ ἡ βουλή, Πεισιστράτου ὄντες, μαίνεσθαι ἔλεγον αὐτόν. Ὅθεν εἶπε ταυτί·

Δείξει δὴ μανίην [μὲν] ἐμὴν βαιὸς χρόνος ἀστοῖς, | δείξει ἀληθείης ἐς μέσον ἐρχομένης.

Δείξει δὴ μανίην μὲν ἐμὴν βαιὸς χρόνος ἀστοῖς, δείξει ἀληθείης ἐς μέσον ἐρχομένης.

§ Περὶ δὲ Πεισιστράτου προεῖπεν οὕτως·

(III, 50). Τὰ δὲ περὶ τῆς τοῦ Πεισιστράτου τυραννίδος ἐλεγεῖα, προλέγοντος αὐτοῦ, ταῦτα ἦν·

Ἐκ νεφέλης χεῖται χιόνος μένος ἠδὲ χαλάζης, | βροντὴ δ' ἐκ λαμπρῆς γίνεται ἀστεροπῆς.

Ἐκ νεφέλης φέρεται χιόνος μένος ἠδὲ χαλάζης, | Βροντή τ' ἐκ λαμπρῆς γίνεται ἀστεροπῆς.

Ἀνδρῶν δ' ἐκ μεγάλων πόλις ὄλλυται· εἰς δὲ μονάρχου | δῆμος ἀϊδρίῃ δουλοσύνην ἔπεσεν.

Ἀνδρῶν δ' ἐκ μεγάλων πόλις ὄλλυται· εἰς δὲ μονάρχου | Δῆμος ἀϊδρείῃ δουλοσύνην ἔπεσεν.

6. Τὸ γὰρ τοῦ κώδικος ἀπαλειπτέον κώδικι 19. δείξειε Τὸ μὲν λείπει ἐν τῷ 25. Τοῦτό τε καὶ τἆλλα ἔμμετρα ἐν τοῖς ἀπανθίσματι φέρονται γεγραμμένα καταλογάδην ἐν συνεχείᾳ ἐν τῷ κώδικι μέγεθος ἠδὲ 26. δὲ 29. μόναρχον

δὲ αὐτοῦ κρατοῦντος
κε ω ὅπλα πρὸ τοῦ στρα-
καὶ εἰπὼν Ὦ πατρίς,
ται σοι τὰ παρ' ἐμοῦ
καὶ ἔργῳ, ἀπέπλευ-
Αἴγυπτον.
δ' αὐτοῦ οἴδε. Δακτυ-
μὴ ἐξεῖναι σφραγῖ-
ττειν τοῦ πραθέντος
μὸν ἔχοντος ἐκκόψῃ τις, ἀ
κόπτειν τοὺς δύο. Ἃ μὴ
μὴ ἀναιροῦ.

Ἄτιμον εἶναι τὸν μὴ τοὺς γο-
νέας τρέφοντα.

Τὸν ἐπίτροπον τῇ τῶν ὀρφα-
νῶν μητρὶ [μὴ] συνοικεῖν.

§ Ἐρωτηθεὶς δὲ διά τί κατὰ πατροκτόνου νόμον οὐκ ἔθηκεν, εἶπε διὰ τὸ ἀπελπίσαι. Τὸν δὲ κόρον ὑπὸ πλούτου γεννᾶσθαι ἔλεγε, τὴν δὲ ὕβριν ὑπὸ κόρου.

§ Καλοκἀγαθίαν ὅρκου πιστοτέραν ἔχε. Μὴ ψεύδου. Τὰ σπουδαῖα μελέτα. Φίλους μὴ ταχὺ κτῶ, οὓς δ' ἂν κτήσῃ μὴ ἀποδοκίμαζε. Ἄρχε, πρῶτον μαθὼν ἄρχεσθαι. Συμβούλευε

(IV, 50). Ἡδὴ δὲ αὐτοῦ κρατοῦντος, οὐ πείθων, ἔθηκε τὰ ὅπλα πρὸ τοῦ στρατηγίου, καὶ εἰπών, Ὦ πατρὶς, βεβοήθηκά σοι καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ, ἀπέπλευσεν εἰς Αἴγυπτον καὶ εἰς Κύπρον.

(VII, 55). Δοκεῖ δὲ καὶ κάλλιστα νομοθετῆσαι.

(IX, 57). Δακτυλιογλύφῳ μὴ
ναι σφραγῖδα φυλάττειν τοῦ
Θέντος δακτυλίου. Καὶ ἐὰν ἕνα
αλμὸν ἔχοντος ἐκκόψῃ τις, ἀντ-
εκκόπτειν τοὺς δύο. Ἃ μὴ ἔθου, μὴ ἀνέλῃ· εἰ δὲ μὴ θάνατος ἡ ζημία.

(VII, 55). Ἐὰν μή τις τρέφῃ τοὺς γονέας, ἄτιμος ἔστω.

(IX, 56). Κάλλιστον δὲ κἀκεῖνο, Τὸν ἐπίτροπον τῇ τῶν ὀρφανῶν μητρὶ μὴ συνοικεῖν.

(X, 59). Ἐρωτηθεὶς, διά τί κατὰ πατροκτόνου νόμον οὐκ ἔθηκε; διὰ τὸ ἀπελπίσαι, ἔφη... Καὶ τὸν μὲν κόρον ὑπὸ τοῦ πλούτου γεννᾶσθαι, τὴν δὲ ὕβριν ὑπὸ τοῦ κόρου.

(XII, 60). Καλοκἀγαθίαν ὅρκου πιστοτέραν ἔχε. Μὴ ψεύδου. Τὰ σπουδαῖα μελέτα. Φίλους μὴ ταχὺ κτῶ· οὓς δ' ἂν κτήσῃ, μὴ ἀποδοκίμαζε. Ἄρχε, πρῶτον μαθὼν ἄρχεσθαι. Συμβούλευε μὴ

3. ὦ 8. σφραγίδα 9. πραχθέντος 21. διατὶ 27. καλοκαγαθίην.

μὴ τὰ ἥδιστα, ἀλλὰ τὰ ἄριστα. Νοῦν ἡγεμόνα ποιοῦ. Μὴ κακοῖς ὁμίλει. Θεοὺς τίμα. Γονέας αἰδοῦ.

Ὅρα μὴ κρυπτὸν ἔγγος ἔχων κραδίῃ φαιδρῷ προσεννέπῃς προσώπῳ, γλῶττα δέ τοι διχόμυθος ἐκ μελαίνης φρενὸς γεγωνῇ.

τὰ ἥδιστα, ἀλλὰ τὰ κάλλιστα. Νοῦν ἡγεμόνα ποιοῦ. Μὴ κακοῖς ὁμίλει. Θεοὺς τίμα. Γονέας αἰδοῦ.

(XIV, 61). Τῶν δὲ ἀδομένων αὐτοῦ ἐστι τάδε,

Πεφυλαγμένος ἄνδρα ἕκαστον,
Ὅρα μὴ κρυπτὸν ἔγχος ἔχων
Κραδίῃ, φαιδρῷ προσενέπῃ προσώπῳ,
Γλῶσσα δέ οἱ διχόμυθος
Ἐκ μελαίνας φρενὸς γεγωνῇ.

Τελευτῶσι δὲ τὰ ἐν τῷ κώδικι ἀπανθίσματα ἐκ τοῦ Διογένους, καθ' ἃ εἶπον ἀνωτέρω, διὰ τῶν εἰλημμένων ἐκ τῶν βίων Ἡρακλείτου, Δημοκρίτου καὶ Ἀναξάρχου ἐν φ. 237β—238β. Ἔχουσι δὲ τἀπανθίσματα ταῦτα ὧδε·

Ἡράκλειτος ὁ Ἐφέσιος ἀναχωρήσας εἰς τὸ ἱερὸν τῆς Ἀρτέμιδος μετὰ παίδων ἠστραγάλιζε. Περιστάντων δὲ αὐτὸν τῶν Ἐφεσίων, Τί, ὦ κάκιστοι θαυμάζετε; εἶπεν· ἢ οὐ κρεῖττον τοῦτο μετὰ παίδων ποιεῖν ἢ μεθ' ὑμῶν πολιτεύεσθαι;

Καὶ τέλος μισανθρωπήσας ἐν ὄρεσι διῃτᾶτο. Περιτραπεὶς δὲ εἰς ὕδερον κατῆλθεν εἰς ἄστυ, καὶ τῶν ἰατρῶν αἰνιγματωδῶς ἐπυνθάνετο, εἰ δύναιντο ἐξ ἐπομβρίας αὐχμὸν ποιῆσαι. Τῶν δὲ μὴ συνιέντων, εἰς βουστάσιον κατορύξας ἑαυτὸν,

(II, 3). Ἀναχωρήσας δὲ εἰς τὸ ἱερὸν τῆς Ἀρτέμιδος μετὰ τῶν παίδων ἠστραγάλιζε. Περιστάντων δ' αὐτὸν τῶν Ἐφεσίων, Τί, ὦ κάκιστοι, θαυμάζετε; ἔφη· ἢ οὐ κρεῖττον τοῦτο ποιεῖν, ἢ μεθ' ὑμῶν πολιτεύεσθαι;

(III, 3). Καὶ τέλος, μισανθρωπήσας καὶ ἐκπατήσας, ἐν τοῖς ὄρεσι διῃτᾶτο, πόας σιτούμενος καὶ βοτάνας. Καὶ μέντοι καὶ διὰ τοῦτο περιτραπεὶς εἰς ὕδερον, κατῆλθεν εἰς ἄστυ, καὶ τῶν ἰατρῶν αἰνιγματωδῶς ἐπυνθάνετο, εἰ δύναιντο ἐξ ἐπομβρίας αὐχμὸν ποιῆσαι; Τῶν

4. αὐτῶ 8. ἡμῶν 11. ὕστερον

τῇ τα βολβίτων ἀλέᾳ ἤλπιζεν ἐξα θήσεσθαι· μηδὲν δὲ ἀνύων τελεύτησεν.

ντος Ἱπποκράτους πρὸς Δημοκριτον, ἐκέλευσε κομισθῆ- κ, καὶ ἰδὼν, εἶπεν, εἶναι ωτοτόκου καὶ μελαίνης. αὐτοῦ ὁ Ἱπποκράτης. καὶ τὴν κόρην τὴν μετὰ το- κράτους πρὸς αὐτὸν ἐλθοῦσαν τῇ μὲν πρώτῃ ἡμέρᾳ ἠσπάσατο οὕτω Χαῖρε κόρη, τῇ δὲ ἑτέρᾳ Γύναι. Καὶ ἦν ἡ κόρη τῆς νυκτὸς διεφθαρμένη.

Ἀποθνήσκοντος δ' αὐτοῦ ἡ ἀδελφὴ ἐλυπεῖτο, ὅτι ἐν τῇ τῶν Θεσμοφορίων ἑορτῇ μέλλοι τεθνήξεσθαι· ὁ δὲ ἐκέλευσεν ἄρτους θερμοὺς ὀσημέραι αὐτῷ προσφέρειν, καὶ τούτους ταῖς ῥισὶ προσφέρων διήρκεσε μέχρι τῆς ἑορτῆς.

Ὁ Ἀνάξαρχος ἐχθρὸς ἦν Νι-

δὲ μὴ συνιέντων, αὐτὸν εἰς βούστασιν κατορύξας, τῇ τῶν βολβίτων ἀλέᾳ ἤλπισεν ἐξατμισθήσεσθαι. Οὐδὲν δ' ἀνύων οὐδ' οὕτως, ἐτελεύτα, βιοὺς ἔτη ξ'.

(X, 42). Φησὶ δὲ Ἀθηνόδωρος ἐν η' Περιπάτων, ἐλθόντος Ἱπποκράτους πρὸς αὐτὸν, κελεῦσαι κομισθῆναι γάλα, καὶ θεασάμενον γάλα, εἰπεῖν, εἶναι αἰγὸς πρωόκου καὶ μελαίνης. Ὅθεν τὴν οἰβειαν αὐτοῦ θαυμάσαι τὸν Ἱπποκράτην. Ἀλλὰ καὶ κόρης ἀκολουθούσης τῷ Ἱπποκράτει, τῇ μὲν πρώτῃ ἡμέρᾳ ἀσπάσασθαι οὕτω, Χαῖρε κόρη· τῇ δ' ἐχομένῃ, Χαῖρε γύναι. Καὶ ἦν ἡ κόρη τῆς νυκτὸς διεφθαρμένη.

(XI, 43). Τελευτήσαι δὲ τὸν Δημόκριτόν φησιν Ἑρμιππος τοῦτον τὸν τρόπον. Ἤδη ὑπέργηρων ὄντα, πρὸς τῷ καταστρέφειν εἶναι. Τὴν οὖν ἀδελφὴν λυπεῖσθαι, ὅτι ἐν τῇ τῶν Θεσμοφορίων ἑορτῇ μέλλοι τεθνήξεσθαι, καὶ τῇ θεῷ τὸ καθῆκον αὐτὴν οὐ ποιήσειν· τὸν δὲ θαρρεῖν εἰπεῖν, καὶ κελεῦσαι αὐτῷ προσφέρειν ἄρτους θερμοὺς ὀσημέραι· τούτους δὴ ταῖς ῥισὶ προσφέρων, διεκράτησεν αὐτὸν τὴν ἑορτήν.

(II, 58). Ὁ δ' οὖν Ἀνάξαρχος...

2. ἐξατμηθήσεσθαι 8. εἶπε καὶ αἰγὸς 14. Ἀπέναντι τοῦ ἐν τῷ κειμένῳ ἡμέρα ἐπαναλαμβάνεται ἐν τῇ ᾗ ἡμέρα περιεγεγραμμένον. 15. οὕτως 21. μέλλη 24. τούτου

κοκρέοντι τῷ Κυπρίῳ. Καί ποτε συνεστιώμενος Ἀλεξάνδρῳ, ἐρομένου τοῦ βασιλέως Τί ἄρα σοι τὸ δεῖπνον δοκεῖ, ἔφη Πάντα πολυτελές· ἔδει δὲ λοιπὸν κεφαλὴν σατράπου παρατεθῆναι. Τοῦτο δ' εἶπε διὰ Νικοκρέοντα. Ὁ δὲ μνησικακήσας μετὰ τελευτὴν τοῦ βασιλέως, ὅτε πλέον προσηνέχθη τῇ Κύπρῳ, συλλαβὼν αὐτὸν καὶ εἰς ὅλμον βαλὼν ἐκέλευσε τύπτεσθαι σιδηροῖς ὑπέροις. Ὁ δὲ μὴ φροντίζων ἔλεγε Πτίσσε, πτίσσε τὸν Ἀναξάρχου θύλακον, Ἀνάξαρχον δὲ οὐ πλήττεις Κελεύσαντος δὲ τοῦ τυράννου καὶ τὴν γλῶτταν αὐτοῦ ἀποτμηθῆναι, ἀποτραγὼν προσέπτυσεν αὐτῷ.

Ἐκ τινος γὰρ πληγῆς ἰδὼν αὐτοῦ καταρρέον αἷμα, δείξας τῇ χειρί φησι· Τουτί μέν αἷμα καὶ οὐκ ἰχώρ, οἷός πέρ τε ῥέει μακάρεσσι θεοῖσιν. Ἀλλὰ καὶ ἄλλοτε προπίνων αὐτῷ, δείξας τὴν κύλικα, εἶπε Βεβλήσεταί τις θεῶν βροτησίᾳ χειρί.

καὶ εἶχεν ἐχθρὸν Νικοκρέοντα, τὸν Κύπρου τύραννον. Καί ποτε ἐν συμποσίῳ τοῦ Ἀλεξάνδρου ἐρωτήσαντος αὐτὸν, τί ἄρα δοκεῖ τὸ δεῖπνον; εἰπεῖν φασιν, Ὦ βασιλεῦ, πάντα πολυτελῶς· ἔδει δὲ λοιπὸν κεφαλὴν σατράπου τινὸς παρατεθεῖσθαι· ἀπορρίπτων πρὸς τὸν Νικοκρέοντα. (59). Ὁ δέ, μνησικακήσας, μετὰ τὴν τελευτὴν τοῦ βασιλέως, ὅτε πλέων ἀκουσίως προσηνέχθη τῇ Κύπρῳ ὁ Ἀνάξαρχος, συλλαβὼν αὐτὸν καὶ εἰς ὅλμον βαλὼν, ἐκέλευσε σιδηροῖς ὑπέροις τύπτεσθαι. Τὸν δέ, οὐ φροντίσαντα τῆς τιμωρίας, εἰπεῖν ἐκεῖνο δὴ τὸ περιφερόμενον, Πτίσσε τὸν Ἀναξάρχου θύλακον, Ἀνάξαρχον δὲ οὐ πλήττεις. Κελεύσαντος δὲ τοῦ Νικοκράτους καὶ τὴν γλῶτταν αὐτοῦ ἐκτμηθῆναι, λόγος ἀποτραγέντα ἐμπτῦσαι αὐτῷ.

(III, 60). Ἐπειδὴ γὰρ ἔκ τινος πληγῆς εἶδεν αὐτῷ καταρρέον αἷμα, δείξας τῇ χειρὶ πρὸς αὐτόν φησι, Τουτὶ μὲν αἷμα, καὶ οὐκ ἰχώρ, οἷος πέρ τε ῥέει μακάρεσσι θεοῖσι. Πλούταρχος δὲ αὐτὸν Ἀλέξανδρον τοῦτο λέξαι πρὸς τοὺς φίλους φησίν. Ἀλλὰ καὶ ἄλλοτε προπίνοντα αὐτῷ τὸν Ἀνάξαρχον, δεῖξαι τὴν κύλικα, καὶ εἰπεῖν | Βληθήσεταί τις θεῶν βροτησίᾳ χειρί.

14. πτίσε πτίσε 25. φησί 26. οἷος. 27. μακάρεσι

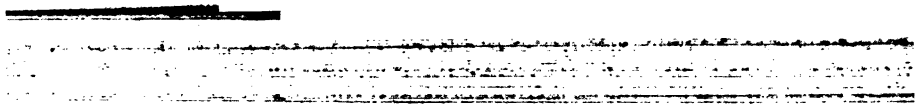
παρατεθέντων ἀνωτέρω ἀπανθισμάτων γίνεται δῆλος ὁ ὅλος
ὢν χ τὴρ καὶ ὁ τρόπος τῆς μεταβολῆς. Πλάγιος λόγος τρέπεται πολλά-
ς , οἱ συγγραφεῖς, εἰς οὓς ἀναφέρεται ὁ Διογένης, παραλείπονται,
θισταίνονται ὑπὸ συνωνύμων, ἄλλαι παραλείπονται, ἄλλοτε μετα-
θέσις αὐτῶν πρωθυστέρως, τὰ χωρία ἐπιτέμνονται. Ἐν τῷ
κρατηροῦμεν καὶ ἐν τοῖς ἀπανθίσμαπι τοῦ Διογένους Λαερτίου
α εἴδη τῶν ἀπὸ τοῦ πρωτοτύπου κειμένου μεταβολῶν, περὶ ὧν
όγον πραγματευόμενος τὰ Ἡροδότεια ἀπανθίσματα[1]. Ἀξία δὲ
ε εἶνε καὶ ἡ μικτὴ γοῆσις τοῦ εἰς καὶ ἐς ὑπὸ τοῦ ἀπανθιστοῦ.
κούσι δὲ τὰ παραι ιτα, ὅπως ἐξ αὐτῶν καταδειχθῇ,
ὅτι ἡ ὅλη συλλογή, εἰς ἧς ν ε λω προβῇ ὅσον οὔπω, εἶνε ἀξία
προσοχῆς. Καὶ πρῶτον μὲν ἄξιον ν εινε, ὅτι ὁ ἀπανθιστὴς ἐγκατέμιξεν
εἰς τὰ τοῦ Διογένους Λαερτίου χ α τινὰ ἄλλοθεν εἰλημμένα. Τοιαῦτα εἶνε
ἐν τοῖς ἀνωτέρω παρατεθεῖσιν ἀπανθίσμασι τὰ ἐν σ. 642, 11 καὶ 17 χωρία
τοῦ Πλουτάρχου καὶ τοῦ Στοβαίου καὶ τὸ ἐν σ. 644, 5, οὗ ἀγνοῶ τό γε νῦν
ἔχον τὴν προέλευσιν. Πολλῆς δὲ προσοχῆς ἄξιαι εἶνε νέαι τινὲς γραφαί, ἃς
παρέχει ὁ κῶδεξ τῶν ἀπανθισμάτων, πιθανώτατα μὴ προερχόμεναι ἐξ αὐτοῦ
τοῦ ἀπανθιστοῦ, ἀλλ' ἀπορρεύσαι ἐξ ἀρχαιοτέρου ἀπογράφου διαφέροντος
τῶν λοιπῶν κωδίκων τοῦ Διογένους. Τοιαῦται εἶνε τὸ ὀρθῶς ἔχον λάθοι ἐν
σ. 643,24 ἀντὶ τοῦ λήθοι, τὸ ἐν σ. 645, 2-3 διάξας, ἔχον μὲν κακῶς,
ἀλλ' ἄγον εἰς ἐπανόρθωσιν τοῦ ἐν ταῖς ἐκδόσεσι τοῦ Διογένους ὑπόπτου ἦξας καὶ
τὸ ἐν σ. 649, 30 βεβλήσεται ἀντὶ τοῦ παρὰ τῷ Διογένει βληθήσεται.
Συμπίπτει δὲ ἡ νέα αὕτη γραφὴ τοῦ ἁγιορειτικοῦ κώδικος πρὸς τὸ χωρίον,
εἰλημμένον ἐκ τοῦ Ὀρέστου τοῦ Εὐριπίδου (στ. 271). Ἆρα τὸ ὀρθὸν βεβλή-
σεται ὑπῆρχεν ἤδη ἐν τῷ ἀρχετύπῳ τοῦ Διογένους καὶ ἐξ αὐτοῦ ἀπέρρευσεν ἡ
γραφὴ τοῦ διονυσιακοῦ κώδικος, ἄλλως διαφθαρεῖσα ἐν τοῖς λοιποῖς κώδιξιν, ἢ
τὴν λέξιν κακῶς ἔχουσαν καὶ ἐν τῷ ἀντιβελαίῳ αὐτοῦ διώρθωσεν αὐτὸς ὁ
ἀπανθιστὴς ἀπ' εὐθείας ἐκ τοῦ χωρίου τοῦ Εὐριπίδου; Εἴπερ τινὲς δὲ καὶ
ἄλλαι ἄξιαι λόγου εἶνε αἱ διαφοραὶ ἐν δυσὶ τῶν ἀποσπασμάτων τοῦ Σόλωνος.
Καὶ ἐν μὲν τῷ στίχῳ 4 ἐν σ. 645, 25 ἀξιόλογος εἶνε ἡ γραφὴ χεῖται ἀντὶ

[1] Ἐν Νέῳ Ἑλληνομνήμονι Τόμ. Β' (1905) σ. 21 κ. ἑ.

τοῦ παρὰ τῷ Διογένει φέρεται, ὅπερ ὁ Bergk διώρθωσεν εἰς πέλεται. Ἐν δὲ σ. 647, 7 καὶ 8 ἔχομεν τὰς γραφὰς φαιδρῶ προσενέπης (προσεννέπης) ἀντὶ τῆς ἄλλως φερομένης φαιδρῷ σε προσενέπῃ (προσεννέπῃ) καὶ γλῶττα δέ τοι ἀντὶ τῶν γλῶσσα δέ οἱ.

Ἐν Ἀθήναις, 12 Ἰουνίου 1905.

ΣΠΥΡ. Π. ΛΑΜΠΡΟΣ.



3. Wandgemälde (H. 1286).

1. Sarkophag Medici.

4. Wandgemälde (H. 1285).

5. Wandgemälde (H. 1284).

2. Sarkophag Pamphilj.

6. Relief Ludovisi.

7. Stich Marcantons nach Zeichnung Rafaels.

8. Fries einer Silberkanne nach Rubens.

ZUM REPERTORIUM DER SPÄTEREN KUNST

Bei dem Schwanken des Urteiles, welches hinsichtlich des Verhältnisses namentlich der handwerklichen Schöpfungen der römischen Kunstperiode zu früheren Vorbildern besteht, verdienen alle Fälle Beachtung, in denen der Sachverhalt sich bestimmter verfolgen lässt. Ein solcher Fall darf hier vor anderen ähnlichen besprochen werden; er betrifft das nie endende Thema des Parisurteils.

Dass die auf zwei römischen Sarkophagen in Villa Medici und Pamphilj[1] vorliegende Darstellung des Urteils auf ein und dasselbe Original zurückgeht, mögen auch die Kopisten der eine in der Bekleidung der Aphrodite, der andere in der Entblössung auch des Paris und der zwei anderen Göttinen auf eigene Faust verfahren sein, bedarf keiner weiteren Begründung[2]. Aber auch dass dieses Original ausserhalb der Reliefkunst in der Malerei zu suchen sei, möchte ich gegenüber gelegentlicher grundsätzlicher Leugnung festhalten. Nur aus missglückter Uebertragung malerischer Perspektive ins Relief erklärt es sich, wenn

[1] Abb. 1 und 2 nach Robert, *Sarkophagreliefs*, II, Tf. V, Nr. 11, S. 13 ff. (Medici), Tf. IV, Nr. 10, S. 11 ff. (Pamphilj).

[2] Vgl. *Archivio storico dell' arte*, serie seconda, anno II, 1896, S. 241 f., Anm. 6.

beidemale Aphrodite die Aufmerksamkeit Paris vorweg gefangen hält; die in dem Exemplar Medici (Abb. 1) gleich Kindertheaterfiguren auf ihren Sockel geklebten Tiere des oberen Streifens schreien nach landschaftlicher Umgebung und Hintergrundsvorstellung, und auch die Nymphengruppe drängt sich, wenn als räumlich den Hauptfiguren gleichgestellt zu denken, für mein Gefühl zu sehr hervor.

Eine Reihe pompejanischer Wandgemälde [1] behandelt den gleichen Gegenstand. Bei allen oft weitgehenden Abweichungen nicht nur im landschaftlichen Beiwerk, sondern auch in Motiven und Anordnung der Hauptfiguren gibt es unter ihnen nicht zwei, die nicht durch eine Anzahl übereinstimmender Züge miteinander verkettet wären, was unsere, fast nur durch die leichte Beschaffung der Vorlagen bedingte Zusammenstellung[2] lediglich exemplificieren will. In letzter Linie gehen also diese Gemälde alle auf ein einziges Vorbild zurück, von dem einzelne Elemente, wie die Gruppierung von Paris und Hermes einerseits und der Göttinnen gegenüber, die Anwesenheit der (in unseren Beispielen zufällig nicht vertretenen) Herde, einige Grundzüge in den Motiven namentlich von Aphrodite, Paris und Hermes, sich aus Uebereinstimmungen fest niederzuschlagen scheinen. Dass dieses Original nicht durchaus ohne variierende Zwischenglieder zu den pompejanischen Kopisten gelangte, möchte man aus der Wiederkehr von Sondermotiven, wie die bald stehende, bald thronende Hera[3], erschliessen.

Dieses Original ist nun aber gewiss kein anderes, als welches den beiden Sarkophagen zugrunde liegt. Das

[1] Helbig, *Wandgemälde*, Nr. 1281-1286; Sogliano, *Pitture murali*, Nr. 561-564.

[2] Abb. 3 — 5, Helbig, Nr. 1286, 1285, 1284; Abb. 3 und 5 nach Photographien, 4 nach Museo Borbonico.

[3] Letzteres, ausser Abb. 3 und 4, noch Helbig, 1282, 1283, 1283 b.

macht schon unsere beschränkte Auswahl gerade wieder an den für die Gemälde als gemeinsam gewonnenen Zügen, und es sind dies die hauptsächlichen, klar. Dabei mag es offen bleiben, ob die nur durch die Sarkophage belegte, an sich reizvolle Nymphengruppe der ursprünglichen Schöpfung, die nun mit erhöhter Zuversicht als Gemälde anzusprechen ist, oder auch wieder einem interpolierenden Mittelglied angehört.

So wird es weiter nicht schwer fallen, denselben Ursprung auch für die beiden Sarkophagdeckel in Paris[1], das Stuckrelief des einen Grabes von Via Latina[2], das Gemälde aus dem Grab der Nasonen[3] sowie einige Kameen[4] anzuerkennen. Hier überall erscheint, die vorige Voraussetzung bestätigend, die wohl doch sekundäre Version der thronenden Hera, bei dem Gemälde und dem Berliner Cameo sogar auf die zwei anderen Göttinnen ausgedehnt.

Und ich denke, wir dürfen diesen Gruppen von Nachbildungen noch eine Darstellung anreihen, in welcher allerdings die Situation ganz anders gefasst erscheint. Ich meine das ehemals ludovisische Relief[5], in welchem in das idyllische Zusammensein des Paris mit Oinone plötzlich die Erscheinung der Göttinnen, voraus Eros, hineintritt. Denn auch diese Komposition ist ersichtlich auf den Grundlinien der vorhergehend erschlossenen aufgebaut und die Motive des Paris (soweit antik) und der (hier zutreffend bekleideten) Aphrodite decken sich fast völlig

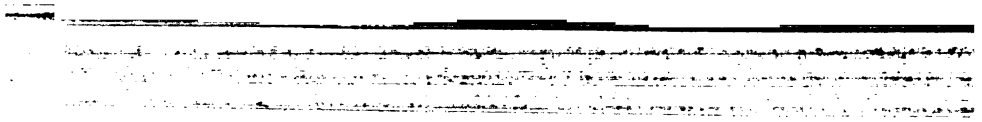
[1] Clarac, *Musée de Sculpt.*, II, 165, Nr. 236; 214, Nr. 235; Robert, *a. a. O.*, Tf. V, Nr. 16 und 17, S. 19 f. (der letztere auch Overbeck, *Heroengalerie*, Tf. XI, 13).

[2] *Monum. dell'Istituto*, VI, Tf. LII, 1, XLIX.

[3] Nach Bartoli Overbeck, *a. a. O.*, Tf. XI, 2.

[4] Overbeck, Tf. XI, 6 (Florenz); Furtwängler, *Ant. Gemmen*, Tf. LII, 7 (Berlin).

[5] Abb. 6 nach Robert, *a. a. O.*, S. 17 f. Vgl. Helbig, *Führer*[2], II, Nr. 938.



3. Wandgemälde (H. 1286).

1. Sarkophag Medici.

4. Wandgemälde (H. 1285).

5. Wandgemälde (H. 1284).

2. Sarkophag Pamphilj.

generally discredited by modern historians, till
ery (in the Petrie Papyri) of Jews settled in the
the middle of the third century B.C., and even
e there named Samaria, showed that Josephus
oasting or talking at random, but that there
s peaceably settled in Upper Egypt at least as
ıe second Ptolemy. The names of those whom
eemed possibly translated from Hebrew, e. g.
r Theodotus, and might have been adopted by
ent settlers. Hence [illegible] the story of the trans-
on of the [illegible] by the LXX might pos-
y by true as [illegible] it might have been at
least begun under the 2ⁿᵈ Ptolemy.

There is important new evidence found, though not yet published (October 1905), which points to the same direction and which gives us startling news regarding the Jewish intimacy with Egypt. Messrs Grenfell and Hunt, among papyri which they will publish next year, found the names of Jews on documents dating from the middle of the 2nd Ptolemy's reign, and though stated to be Jews, these people have distinctely Greek names, such as Apollonius, which cannot be translated from Hebrew. This accumulating evidence makes it more than probable that there was a large settlement of Jews in Egypt, attracted by the wise policy of the founder of the Ptolemaïc dynasty.

But there is even further evidence of quite a distinct kind, that we have assigned too recent a date even by the light of our evidence from early Greek papyri. For there is in Prof. Sayces hands, and presently to be published for the Cairo Museum, a whole series of Aramaic documents found in Upper Egypt (I believe as far south as

Aswân) from which it appears that Jews were transacting money affairs in their language as far back as the reign of Xerxes, when the Persians dominated Egypt. They seem to have been even then in some sense the bankers of Egypt, as they have been of most nations in modern Europe. The documents are not yet before us and therefore I can only speak from general knowledge. But that knowledge is quite definite, and opens to us a large prospect of insight into the trade relations of the two nations. It also makes it quite easy to understand how the Macedonian conquerors should begin by recognising the importance of the Jews in Egypt, in their new capital, Alexandria, and then even pay them the compliment of seeking to understand their sacred books.

The hostile acts of Philopator (what ever they were) and the full confidence of Philometor, were but oscillations in the same policy. The Jews were either so important that they must be crushed, or so valuable that they must be admitted to power. Of course, I only take from the 3rd Maccabees the fact that the Jews were bitterly hostile to Ptolemy IV; all the wild details may be relegated to the region of fable.

Thus we seem to have another instance of the truth slowly borne in upon us by modern research that ancient nations were not isolated, because they had no rapid means of communication, but bound together by ties both political and mercantile. We have found that cuneiform writing was understood in Egypt, and used for international relations as early as Amenophis IV. We are now learning that Aramaic was written and understood for business purposes as early as the Persian domination. Much further back even in prehistorical days, we find the

h egg together with Baltic amber in Mediterranean
ries. The habit of intercourse between nation and
ı was not first discovered by Phœnicians and adapted
ws ; it was an old tradition, from the earliest stages
man civilisation.

J. P. MAHAFFY.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS AU FONDS NICOLE

Hippolyte Aubert.
Fernand Aubert.
Charles Bachofen.
Paul Barde.
Ant.-J. Baumgartner.
John Bérard.
Henri Berguer.
Charles Blachier.
Aloïs Blondel.
Auguste Blondel.
Agénor Boissier.
Charles Borgeaud.
Henri Bourgeois.
Barthélémy Bouvier.
Bernard Bouvier.
Pierre Bovet.
Henri Brocher de la Fléchère.
Eugène de Budé.
Charles Cailler.
Ami Chantre.
Edouard Chapuisat.
Robert Chodat.
Albert Choisy.
Eugène Choisy.
Alexandre Claparède.
Domenico Comparetti.
Ed. Cosandier.
Gaston Darier.
Henri Darier.
Francis De Crue.
Alfred Delafontaine.
Henri Delarue.
Adolphe D'Espine.
P. Dessoulavy.
Marc Doret.
Alfred Dufour-Muret.
Pierre Dunant.
Paul Duproix.
Joseph Duvillard.
Suzanne Elkan, Mlle.
Camille Favre.
Léopold Favre.
Edmond Flournoy.
Théodore Flournoy.
Emile Frankfeld.
Gaston Frommel.
Auguste Gampert.
Frédéric Gardy.
Alfred Gautier.
Aloys Gautier.
Léopold Gautier.
Lucien Gautier.
Raoul Gautier.
Ferdinand Gentet.
L. Giran.
Eugène de Girard.
Dr Glauser.
J.-J. Gourd.
Charles Graebe.
Frank Grandjean.
Alfred Graz.
Georges Haltenhoff.
Dr Kenyon.
K. Krumbacher.
Jules Le Coultre.
Auguste Lemaître.

dmes.
Lumbroso.
ong, Mlle.
arrauld.
rtin.
artin.
rcier.
rcier, M. et Mme.
Ieumann.
deylan.
aure.
icheli.
ilhaud.
de Mo
Jean-Jacques Monnier.
Philippe Monnier.
Edouard Montet.
Paul Moriaud.
Gustave Moynier.
Ernest Muret.
Adrien Naville.
Edouard Naville.
Ernest Naville.
Louis Naville.
James Odier.
André Oltramare.
Paul Oltramare.
Pachten, Mlle.
John-G. Peter.
Albert Picot.
Eugène Privat.
William Privat.
E. Ravel.
Emile Redard.
Louis Rehfous.
Henri Reverdin.
Jaques Reverdin.
Mathilde Rilliet, Mlle.
Eugène Ritter.
Léopold Rochat.
Henri Rœhrich.
F.-F. Roget.
William Rosier.
Charles Rosselet.
Augusta Sarasin, Mlle.
Ferdinand de Saussure.
F. de Schulthess.
Séchehaye.
Paul Seippel.
Charles Seitz.
James Siordet.
Société des Vieux-Bellettriens.
Ernest Strœhlin.
Paul Strœhlin.
Edouard Tavan.
Frank Thomas.
Georges Thudicum.
Virgile Tojetti.
Louis Vallette.
Gaspard Vallette.
Girolamo Vitelli.
Henri Vulliéty.
Jakob Wackernagel.
Henri Weil.
Charles Werner.
Joseph Wertheimer.
U. von Wilamovitz-Mœllendorff.
Ulrich Wilcken.
Louis Wuarin.
Emile Yung.
Louis Zbinden.

COMITÉ DU FONDS NICOLE

Edouard Naville, président.
John Bérard.
Auguste Blondel.
Aloïs Blondel.
Eugène Choisy.
Horace Micheli.
Paul Moriaud.
Paul Oltramare.
Ferdinand de Saussure.
Virgile Tojetti.

TABLE DES PLANCHES

Portrait de Jules Nicole . . . . . Frontispice.

Pages.

Laraire des Antistius à Thibilis (face) 43
Laraire des Antistius à Thibilis (profil) 46
Vase messapien du IV^me^ siècle 159
Vase messapien. Tableau de l'épaule 160
Vase du Dipylon 233
Bronze du Musée de Naples 357
Fresque de Pompéi 362
Tête de nègre du Cabinet des Médailles 364
Tête d'enfant 364
Vue de Deir el bahari 391
Apollon de Dionyso 401
Apollon de Naxos 404
Hydrie du Musée d'Athènes 406
Ganymède de Sartiges (face) 445
Ganymède de Sartiges (dos) 446
Ganymède de Sartiges (profil) 448
Fac-similé du papyrus XXXV de Magdola 451
Hésiode 461
Décret attique 597
Armes et outils grecs de l'âge du bronze 606
Jugement de Pâris (huit figures) 653

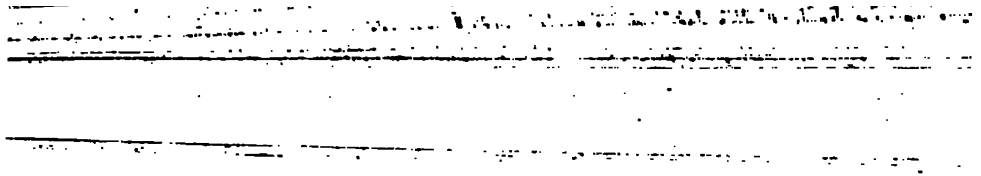


TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Bauer, Adolphe, Professeur à l'Université de Graz.

Die Chronik des Hippolytos 1

Blass, Friedrich, Professeur à l'Université de Halle a/S.

De personarum distributione in loco Choephororum Aeschyli 11

Blümner, Hugo, Professeur à l'Université de Zurich.

Textkritisches zu Apuleius Metamorphosen 23

Bréal, Michel, Membre de l'Institut.

Αἰσυμνήτης 39

Cagnat, René, Membre de l'Institut.

La maison des Antistius à Thibilis 43

Cavvadias, P., Professeur à l'Université d'Athènes.

La Tholos d'Epidaure et le peintre Pausias 611

Comparetti, Domenico, Sénateur du royaume d'Italie, Ancien professeur à l'Université de Florence.

Epistolaire d'un commandant de l'armée romaine en Egypte 57

Conybeare, F.-C., de l'Académie britannique.

Pseudo-Hieronymus de Christianitate 85

Crusius, Otto, Professeur à l'Université de Munich ;

Gerhard, G.-A., Conservateur de la Bibliothèque de Heidelberg.

Mythologische Epigramme in einem Heidelberger Papyrus 615

Dörpfeld, Wilhelm, Premier secrétaire de l'Institut archéologique allemand à Athènes.

Verbrennung und Bestattung der Toten im alten Griechenland 95

Pages.

Duchesne, Louis, Membre de l'Institut, Directeur de l'Ecole française de Rome.
L'Arménie chrétienne dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe 105

Erman, Henri, Professeur à l'Université de Münster.
La falsification des actes dans l'antiquité 111

Francotte, Henri, Professeur à l'Université de Liège.
Le pain à bon marché et le pain gratuit dans les cités grecques 135

Furtwängler, Adolphe, Membre de l'Académie de Bavière, Professeur à l'Université de Munich.
Ein Wirtshaus auf einem italischen Vasenbilde 159

Gerhard. Voir Crusius et Gerhard.

Girard, Paul, Maître de conférences à l'Ecole normale supérieure.
Thucydide et le siège de Troie 165

Goodspeed, Edgar-J., Professeur à l'Université de Chicago.
Greek documents in the Museum of the New York Historical Society 177

Gradenwitz, Otto, Professeur à l'Université de Königsberg ; **Schubart**, Conservateur adjoint au Département des manuscrits, aux musées royaux de Berlin ;
Vitelli, G., Professeur à l'Université de Florence.
Eine neue διαγραφή aus Hermupolis 193

Grenfell, Bernard-P., Fellow de Queen's College à Oxford ; **Hunt, Arthur-S.**, Fellow de Lincoln College à Oxford.
Some classical fragments from Hermupolis 211

Havet, Louis, Membre de l'Institut.
La mise en relief par disjonction dans le style latin . . 225

Helbig, W., Membre correspondant de l'Institut, membre de l'Académie royale des Sciences.
Der Streitwagen in den jüngeren Schichten der Ilias . . 233

Herwerden (van), H., Professeur à l'Université d'Utrecht.
Nova addenda ad lexicon meum graecum suppletorium et dialecticum (Leidæ 1900) ejusque appendicem (ibidem 1902) 241

Pages.

Hitzig, Hermann, Professeur à l'Université de Zurich.
Zur Wertung des Pausanias-Codex 1399 (Pa) der Bibliothèque Nationale in Paris 261
Holleaux, Maurice, Directeur de l'Ecole française d'Athènes.
La première expédition d'Antiochos-le-Grand en Koilé-Syrie 273
Homolle, Théophile, Membre de l'Institut, Directeur des Musées nationaux.
Une inscription liturgique de Delphes 625
Hunt. Voir Grenfell et Hunt.
Jouguet, Pierre, Professeur à l'Université de Lille;
Lefebvre, Gustave, Directeur des antiquités à Siout (Egypte).
Papyrus de Magdola 281
Körte, Alfred, Professeur à l'Université de Bâle.
Die Entstehungszeit der Hiketiden des Aischylos . . . 289
Lambros, Spyr.-P., Recteur de l'Université d'Athènes.
Ἀνέκδοτα ἀπανθίσματα Διογένους τοῦ Λαερτίου 639
Latyschew, B., Professeur à l'Université de St-Pétersbourg.
Inscriptions métriques de Panticapée 301
Le Coultre, Jules, Professeur à l'Académie de Neuchâtel.
La prononciation du latin sous Charlemagne 313
Lefebvre. Voir Jouguet et Lefebvre.
Löwy, Emmanuel, Professeur à l'Université de Rome.
Zum Repertorium der späteren Kunst 653
Ludwich, Arthur, Professeur à l'Université de Königsberg.
Bemerkungen zu Xenophanes 335
Mahaffy, J.-P., Fellow de Trinity College à Dublin.
a) Epigraphe V
b) The Jews in Egypt 659
Maspero, Gaston, Membre de l'Institut.
Le début du second conte de Satni-Khâmoïs 349
Milliet, J.-P., Ancien professeur à l'Association Polytechnique, à Paris.
Les yeux hagards, note sur une mode artistique de l'époque alexandrine 357
Mitteis, Ludwig, Professeur à l'Université de Leipzig.
Zur Statthalterliste der Thebais 367

Pages.

Muret, Ernest, Professeur à l'Université de Genève.
Glaucus, étude d'étymologie romane 379
Naville, Edouard, Membre Correspondant de l'Institut, Professeur à l'Université de Genève.
Un temple de la XI^e dynastie, à Thèbes 391
Nicole, Georges, Ancien membre de l'Ecole française d'Athènes (Section étrangère).
a) Remarques sur une statue inachevée de marbre pentélique 401
b) Sur une hydrie à figures rouges du Musée d'Athènes . 406
Oltramare, Paul, Professeur à l'Université de Genève.
L'épître d'Horace à Auguste, son objet et sa disposition . 411
Pottier, Edmond, Membre de l'Institut.
Sur le bronze du Musée de Naples dit « Alexandre à cheval » 427
Reinach, Salomon, Membre de l'Institut.
Un Ganymède de l'Ecole de Praxitèle 445
Reinach, Théodore, Directeur de la Revue des Etudes grecques.
Les Juifs d'Alexandronèse 451
Robert, Carl, Professeur à l'Université de Halle.
Zu Hesiods Theogonie 461
Rzach, Aloys, Professeur à l'Université de Prague.
Zu A. von Gutschmid's Sibyllinenstudien 489
De Saussure, Ferdinand, Professeur à l'Université de Genève.
D'*ωμήλυσις à Τριπτόλεμος*, remarques étymologiques . . 503
Schubart. Voir Gradenwitz, Schubart, Vitelli.
Smyly, J.-Gilbart, Fellow de Trinity College à Oxford.
The employment of the alphabet in Greek logistik . . . 515
Tsountas, Chr., Professeur à l'Université d'Athènes.
Περὶ τῶν ἐν Ἐλευσῖνι θησαυρῶν 531
Tyrrell, R.-Y., Fellow de Trinity College à Dublin.
Epigraphe V
Vitelli. Voir Gradenwitz, Schubart, Vitelli.
Waltzing, J.-P., Professeur à l'Université de Liège.
Un glossaire latin inédit, conservé dans un manuscrit de Bruxelles 537

Pages.

Weil, Henri, Membre de l'Institut.
Observations sur deux odes d'Horace 551
Wessely, Carl, Directeur des « Studien zur Palæographie und Papyruskunde. »
Instrumentum census anni p. Chr. n. 245 555
Wiedemann, A., Professeur à l'Université de Bonn.
Die Anfänge dramatischer Poesie im alten Aegypten . . 561
Wilcken, Ulrich, Professeur à l'Université de Halle.
Der Traum des Königs Nektonabos 579
Wilhelm, Adolphe, Professeur à l'Université de Vienne.
Ein Beschluss der Athener 597
Zenghelis, Constantin, Professeur à l'Ecole Polytechnique, à Athènes.
Sur le bronze préhistorique 603

Comité de publication VI

Liste des collaborateurs VII

Liste des souscripteurs au Fonds Nicole 663

Comité du Fonds Nicole 664

Table des Planches. 665

Imprimé

par

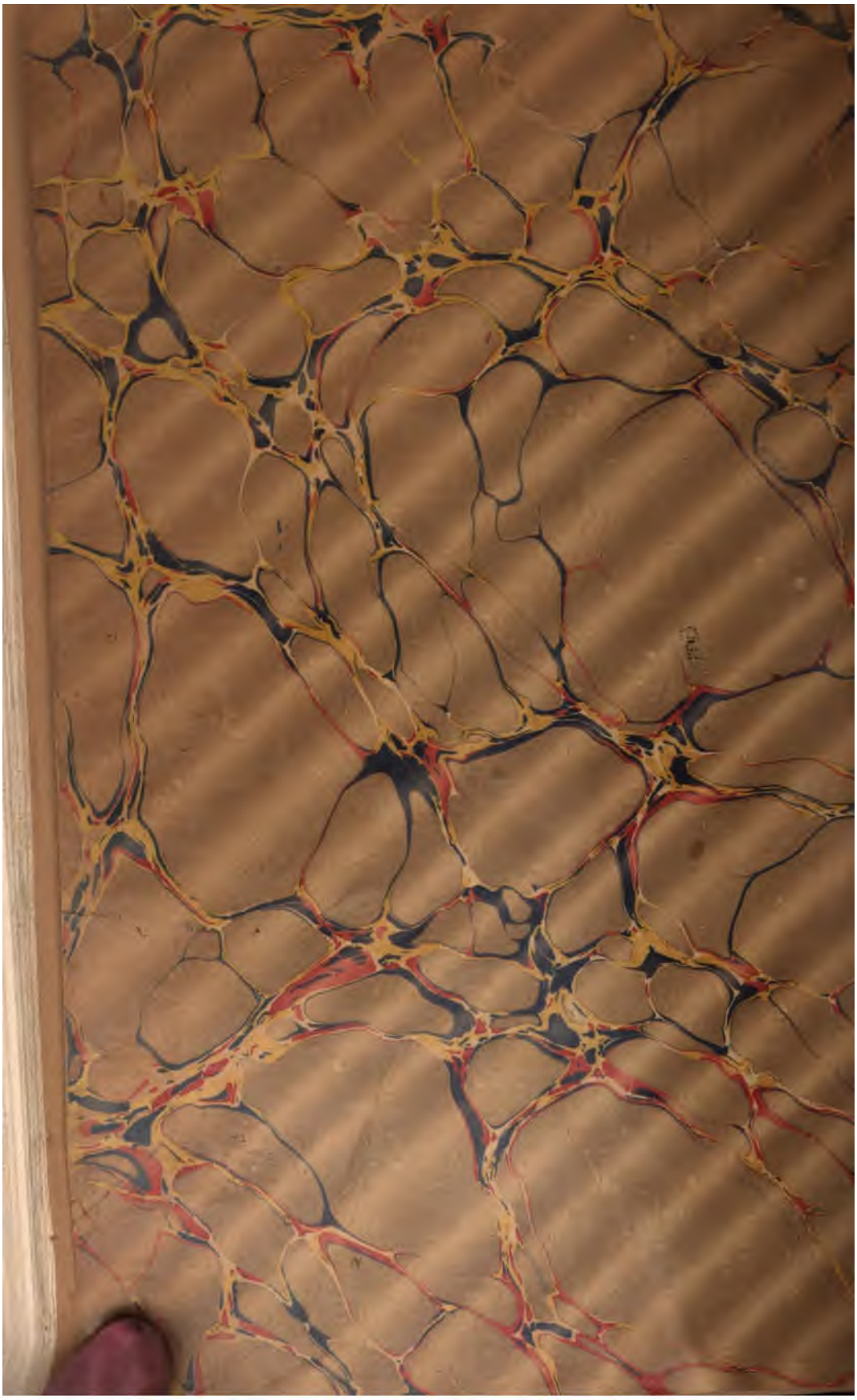
MM. W. Kündig & Fils, à Genève.

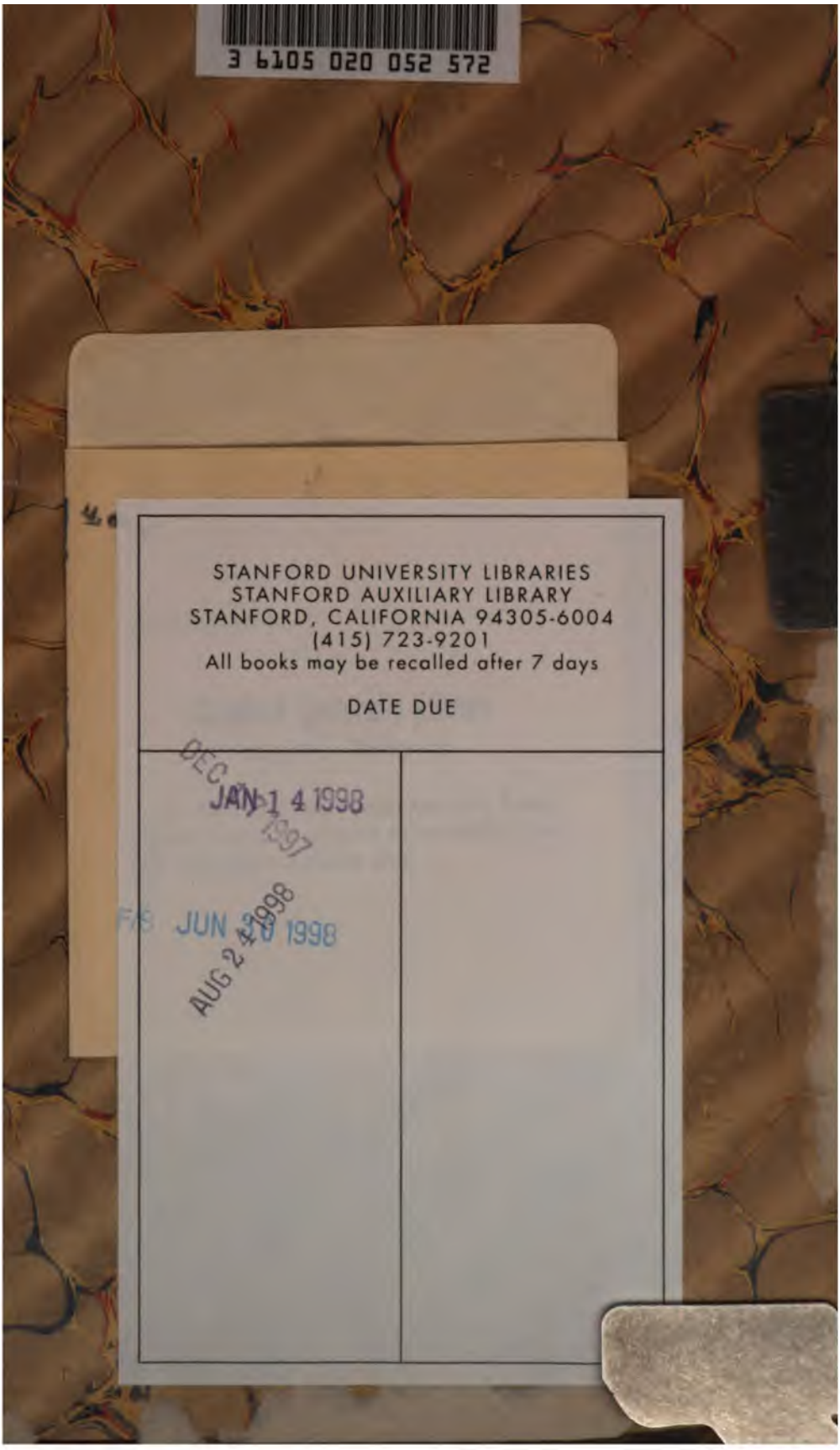
Phototypies

de la

Société anonyme des Arts graphiques, à Genève.

Portrait de la maison Lacroix fils, photographe, à Genève.




3 6105 020 052 572

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

DEC 1997
JAN 14 1998
JUN 1998
AUG 2 0 1998